
3 1761 06559014 3

HISTOIRE

DU MOYEN AGE.

ON TROUVE A LA MÊME LIBRAIRIE :

Cours complet d'Histoire, à l'usage des colléges, des institutions et des écoles primaires supérieures, par *M. J. Genouille*, professeur de littérature et d'histoire au collége royal Henri IV.

Histoire Ancienne, comprenant l'Histoire des Juifs, des Egyptiens, des Assyriens, des Perses, des Grecs, etc., par *M. J. Genouille* : troisième édition revue et augmentée ; 1 vol. *in*-12.

Histoire Romaine, depuis la fondation de Rome jusqu'à la mort de Théodose et la division de l'Empire romain, par *M. J. Genouille* : deuxième édition revue et augmentée ; 1 vol. *in*-12.

Histoire du Moyen Age, depuis la division de l'Empire romain à la mort de Théodose, jusqu'à la chute de l'Empire d'Orient, etc., par *M. J. Genouille* : quatrième édition revue et augmentée ; 1 vol. *in*-12.

Histoire Moderne, depuis la prise de Constantinople par les Turcs et la chute de l'Empire d'Orient, jusqu'à nos jours, etc., par *M. J. Genouille* : troisième édition revue et augmentée ; 1 vol. *in*-12.

Histoire de France, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à nos jours, etc., suivie de notions de Géographie historique, par *M. J. Genouille* : deuxième édition revue et augmentée ; 1 vol. *in*-12.

HISTOIRE
DU MOYEN AGE,

RÉDIGÉE

D'APRÈS LE PROGRAMME UNIVERSITAIRE

ET SUIVIE

DE NOTIONS DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE DU MOYEN AGE;

Par J. GENOUILLE,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ET D'HISTOIRE
AU COLLÉGE ROYAL DE HENRI IV.

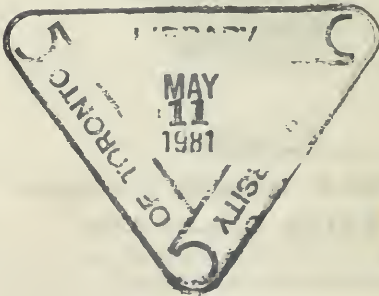
QUATRIÈME ÉDITION
REVUE ET AUGMENTÉE.



PARIS.

IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE CLASSIQUES
DE JULES DELALAIN,
IMPRIMEUR DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,
RUE DES MATHURINS SAINT-JACQUES, 5.

M DCCC XLVI.


MAY
11
1981

PRÉFACE

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

L'étude de l'histoire est un des besoins de notre époque. Au moment où les sociétés s'ébranlent et cherchent quelquefois le remède aux abus, quelquefois le mieux au lieu du bien, on se reporte volontiers en arrière et l'on interroge les siècles passés. C'est à eux en effet de nous montrer les erreurs de nos pères et sur quels écueils ils ont échoué, afin qu'enrichis de leur expérience, nous puissions éviter à notre tour de semblables naufrages.

Considérée sous ce point de vue, l'histoire ne nous offre aucune époque plus curieuse ni plus instructive que celle du Moyen Age. Tous les barbares du Nord, comme emportés par une impulsion irrésistible, se jettent à l'envi sur l'Europe, déjà vieille de luxe et de civilisation. Là ils se poussent, se heurtent, s'entre-choquent; le vainqueur domine sur des débris : il songe alors à reconstruire. Mais le hasard présida aux premiers essais des peuples, et posa d'une main chancelante les fondements de l'édifice social. De là ces inquiétudes, ce malaise, ce besoin du changement, qui se montre partout et sans cesse. En Allemagne, les grands disputent le droit d'opprimer; en France, ils refusent d'obéir; en Angleterre, de se soumettre; et, au milieu de leurs querelles, le peuple

ne trouve ni ordre ni bonheur. L'Italie veut être libre, et poursuit les nobles sans anéantir l'ambition, qui se pare des couleurs de la démocratie et qui bientôt confisque à son profit la liberté.

Nous faire assister à la renaissance des empires, indiquer leurs révolutions, remonter jusqu'aux principes qui les ont produites, et, reprenant ensuite la chaîne des conséquences, montrer où l'on s'est arrêté, où l'on eût pu aller encore, tel est le devoir de l'historien qui entreprend de dérouler cette période du passé. Dans l'ouvrage que j'offre en ce moment à la jeunesse, j'avoue cependant que je me suis plus attaché aux révolutions qu'à leurs causes : car je n'ai point écrit pour l'homme mûr; et il m'a semblé plus logique d'inculquer d'abord dans la mémoire, des faits dont on apprendra plus tard à déduire les conséquences.

AVERTISSEMENT

DE LA QUATRIÈME ÉDITION.

Ce précis du Moyen Age et le précis des temps modernes devaient d'abord servir à compléter le cours d'histoire de Batteux à l'usage des écoles militaires. L'accueil qui fut fait à l'un et à l'autre, nous a engagé à continuer l'œuvre commencée et à publier notre cours complet d'histoire, que de nombreux établissements ont adopté. C'était dès lors un devoir de ne rien négliger pour maintenir notre ouvrage au niveau de l'enseignement historique, et ce devoir, nous l'avons compris, comme le prouverait au besoin l'édition nouvelle.

Ainsi, dans plusieurs des anciens chapitres, de notables changements mettent partout l'ouvrage en rapport avec le dernier programme du baccalauréat, qui est devenu le programme officiel des colléges. Outre les améliorations de détail, on trouvera même plusieurs chapitres nouveaux : le XI[e] et le XII[e], l'un sur l'organisation des barbares après la conquête, l'autre sur l'état de l'église jusqu'au neuvième siècle ; le XXIX[e] et le XXX[e], le premier sur les ordres militaires et sur les pays slaves, le second sur les trois états de l'ancienne Scandinavie ; le XXXV[e], en partie formé

de l'ancien chapitre XXXI, mais qui donne de plus un tableau de l'Italie à la mort de Frédéric II; le XXXIXe enfin, où l'on jette un coup d'œil sur l'état de l'Allemagne à la fin de l'interrègne, et sur l'histoire intérieure de la Hongrie.

On cherche à lier de plus en plus, avec raison, l'étude de la géographie historique à l'étude de l'histoire. C'est ainsi que l'on demande également et pour le baccalauréat et dans l'enseignement des colléges quelques notions de géographie, accessoire obligé de certaines époques les plus importantes. Nous avons fait des questions posées par le programme une étude sérieuse, et la réponse à chacune d'elles se trouve développéeà la fin du volume.

ERRATUM.

Page 135, ligne 2; *Odon*, comte de Maurienne; lisez : *Humbert II*.

HISTOIRE

DU MOYEN AGE.

INTRODUCTION.

Etendue de l'histoire du moyen âge. — Ses grandes divisions. — Enumération des principaux Etats fondés pendant cette période de l'histoire, dans leur ordre géographique et chronologique. — Leur importance relative dans l'histoire du moyen âge.

L'histoire du moyen âge commence, suivant les uns, à la grande invasion des barbares en Occident, vers l'an 406; suivant les autres, à la destruction de l'empire et au sac de Rome par les Hérules, l'an 476; et elle se termine à l'anéantissement de l'empire romain, l'an 1453, lorsque Mahomet II arracha Constantinople à la chrétienté pour en faire la capitale de l'islamisme. Nous adopterons cette dernière limite : mais nous reporterons la première à la mort de Théodose, en 395; car c'est à l'avénement de ses fils que les barbares ont commencé d'envahir à leur gré toutes les provinces de l'empire, et il convient de présenter d'une manière complète et en un seul tableau, les différentes révolutions qui ont résulté de leur apparition soudaine, de leurs progrès ou de leurs défaites, et des combats qu'ils se livrèrent plus d'une fois entre eux.

L'histoire du moyen âge ainsi déterminée renferme 1058 ans, c'est-à-dire près de onze siècles. Elle se divise naturellement en quatre grandes époques.

La première commence à la mort de Théodose, et finit au renouvellement de l'empire d'Occident par

Charlemagne, l'an 800 : c'est proprement l'histoire du monde barbare qui se précipite sur l'ancien monde pour le régénérer en s'éclairant lui-même, grâce au flambeau de l'Evangile.

La seconde période part du renouvellement de l'empire d'Occident par Charlemagne, et s'arrête aux croisades, en 1096 : c'est le moment où chaque peuple s'isole, se fixe, se dessine, et jette enfin, au milieu des guerres civiles et étrangères, les premiers fondements de sa constitution religieuse, politique et civile.

La troisième période est l'ère des croisades jusqu'à l'expulsion des chrétiens occidentaux de la Syrie (1096-1291) : l'enthousiasme religieux entraîne sur l'Asie mahométane des populations qui y trouvent quelque gloire, mais plus souvent leur tombeau, et l'empire d'Orient s'écroule par les efforts mêmes qui devaient en arrêter la ruine.

La quatrième période embrasse les temps qui se sont écoulés depuis les croisades jusqu'à la prise de Constantinople par Mahomet, en 1453. On voit s'effacer jusqu'aux derniers vestiges de l'empire romain : mais en même temps les royaumes d'Europe, d'abord concentrés en eux-mêmes, s'équilibrent, se civilisent, et préludent, par le double développement du savoir et de la chevalerie, aux merveilles des âges qui vont suivre.

La civilisation du monde barbare par le christianisme et la science, tel est le fait qui domine constamment toute l'histoire des premiers siècles de notre ère.

Pendant le moyen âge, les limites du monde connu restent à peu près les mêmes en Asie et en Afrique. Toute une population de conquérants s'élance, il est vrai, de l'Arabie; mais l'Arabie reste fermée aux étrangers, comme elle l'est encore de nos jours, si toutefois l'on en excepte les côtes. D'autres hordes barbares tombent à plusieurs reprises de l'Asie orientale sur l'Occident, mais en formant comme un cordon que rien ne peut franchir, et en poussant tout devant elles. En

Europe seulement, toute la Germanie entre le Rhin, le Danube et la Baltique, s'ajoute au monde romain, et la Bretagne sort enfin des nuages qui la dérobaient en partie. Au delà, les peuples du nord vivent inconnus et isolés, se révélant à peine à leurs voisins par leurs émigrations et quelquefois par leurs attaques.

Théodose partagea l'empire entre ses deux fils. Au milieu de toutes les révolutions qui suivirent, cette division continua de subsister à peu près la même. Tandis que l'empire d'Orient luttait contre les barbares qui l'attaquaient sans cesse, l'Occident voyait longtemps de nouveaux royaumes se succéder dans ses provinces. Le Danube servait de barrière. Les Occidentaux ne le franchirent qu'appelés par les Grecs contre les Mahométans. Avertis par leurs revers, ils renoncèrent bientôt à des expéditions lointaines, et redevinrent presque étrangers aux révolutions de la cour byzantine, appelés ailleurs par leurs intérêts, et séparés d'elle par la religion autant que par la position géographique.

Si l'on considère la durée, l'empire grec ou bas-empire appelle d'abord nos regards, puisqu'il commence à la mort de Théodose et que sa chute termine le moyen âge. Délivré des Goths, dont il détourne les armes sur l'Occident avec plus d'adresse que de grandeur, il brille sous Justinien du plus vif éclat, et se soutient avec assez de gloire contre les attaques des Perses. Jusqu'au commencement du onzième siècle, la Thrace fut plusieurs fois envahie par les Bulgares. D'abord les Avares, puis les Russes, firent aussi trembler Constantinople, après avoir détruit ses armées. Mais bientôt la tactique l'emportait sur le nombre et l'impétuosité ; et ces hordes barbares, chargées, il est vrai, quand elles étaient victorieuses, d'un immense butin, ne pouvaient du moins altérer en rien l'intégrité du territoire.

Les résultats de l'invasion des Arabes furent tout autres. Mahomet avait développé chez ses premiers sectateurs une incroyable ardeur de prosélytisme et de conquête. Le Coran devait être porté par le fer dans

toute la terre ; Mahomet en faisait une loi à ses disciples, et il promettait le bonheur dans l'autre vie à quiconque perdrait la vie en combattant. L'Arabie devint à sa voix une pépinière d'indomptables guerriers, dont le fanatisme écrasait tout sur leur passage, les Grecs dégénérés trouvant à peine en eux-mêmes assez de courage et de foi pour se défendre. Aussi la Syrie, la Palestine, l'Egypte, la haute Asie, toute l'Afrique furent immédiatement soumises. L'empire entier eut sans doute été conquis en peu d'années, sans la division qui se mit parmi les vainqueurs. L'Asie triompha une seconde fois des conquérants qui l'avaient envahie. Ou ils s'endormirent dans l'indolence, ou ils tournèrent contre eux leurs armes. Mais des montagnes du Turkestan descend un peuple vierge, conduit par des chefs intrépides. Les Turcs s'emparent de l'Asie sur les Arabes, et renouvellent les prodiges qu'avait enfantés la foi mahométane. Dès qu'ils ont constitué, mais non sans quelque peine, l'unité du nouvel empire, ils reprennent en sous-œuvre la conquête interrompue, expulsent pied à pied les Grecs de l'Asie Mineure, franchissent le détroit à leur suite, enlèvent successivement les diverses provinces, resserrent ainsi chaque jour Constantinople, et plantent enfin leur drapeau victorieux sur les débris sanglants du trône de Constantin.

En Occident, une nuée de barbares fond à la fois sur toutes les provinces. La cendre de Théodose n'est pas refroidie, et déjà les Goths sont aux portes de l'Italie; les Vandales ont envahi l'Afrique, les Suèves l'Espagne, les Anglo-Saxons la Bretagne, les Francs et les Bourguignons presque toute la Gaule. Mais il ne suffit pas aux barbares de s'approprier les lambeaux de l'empire : tous veulent le frapper au cœur. Les Visigoths portent à Rome le premier coup; puis ils vont chasser les Suèves de l'Espagne et conquérir la Gaule méridionale. Les Vandales viennent ensuite, et font à la ville éternelle de nouvelles blessures. Les Hérules brisent enfin la couronne impé-

riale; mais leur chef se voit presque aussitôt ravir l'Italie par les Ostrogoths, qui s'appuient sur de prétendus droits que la cour de Constantinople leur a cédés, mais plus encore sur leur fortune et sur leur courage. La puissance des Ostrogoths tombe avec leur chef Théodoric. En vain essayent-ils de lutter; ils s'affaiblissent même par leurs succès, et l'Italie est rattachée à l'empire d'Orient. Mais les barbares continuent leur œuvre. Les Lombards plus heureux conquirent toute l'Italie septentrionale, et la gouvernèrent près de deux cents ans, Rome, l'exarchat de Ravenne et l'Italie méridionale continuant d'appartenir à l'empire. Enfin paraissent les Francs. Possesseurs paisibles depuis trois siècles de toute la Gaule romaine, d'où ils ont chassé les Visigoths et les Bourguignons; maîtres par conquête de toute la Germanie jusqu'au Danube, à l'Oder et à la Baltique; victorieux des Lombards, dont les provinces s'étaient accrues de Rome et de l'exarchat, ils rétablissent, en 800, l'empire d'Occident, et reconstituent ainsi à leur profit l'ancienne unité romaine, que l'on pouvait croire à jamais rompue par quatre siècles d'invasions, de déchirements et de ruines.

Mais Rome avait pris chaque peuple tour à tour et l'avait façonné insensiblement à sa civilisation et à ses lois. L'empire des Francs, au contraire, se composait d'éléments hétérogènes, dont le génie d'un homme faisait le lien; aussi dès que cet homme n'est plus, tout se rompt, tout se divise. D'un côté, la monarchie des Francs se restreint entre le Rhin et le Rhône. Les rois n'ont qu'un titre sans puissance. Il faut qu'ils luttent sans cesse contre les seigneurs qui ont usurpé à la fois et la propriété territoriale et la puissance publique. A peine si dans tout le moyen âge ils jettent quelquefois un regard sur les peuples voisins.

D'autre part, la Germanie, sous le nom d'Allemagne, reste plus longtemps une et forte. Ses princes continuent l'empire d'Occident parce qu'ils possèdent l'Italie, qui en est regardée comme le siége. Pendant

près de deux siècles, ils dominent en souverains sur tous les pays entre le Rhin, la Baltique, la Vistule, le Danube et la Save. En vain Rome et la Lombardie essayent de secouer le joug et de se constituer en Etats indépendants sous les papes et sous des princes particuliers : tout plie devant les armées de l'Allemagne, qui s'avancent même vers le Midi, en resserrant de plus en plus les Grecs sur les côtes de la Pouille et de la Calabre. Toutefois c'est l'Italie qui se dérobe la première à l'influence germanique. Les seigneurs allemands profitent de la lutte pour relâcher les liens qui les attachaient au trône impérial, et pour se constituer en une monarchie fédérative. Toutes les principautés sont héréditaires ; l'empire seul est électif : et pourtant les empereurs ressaisissent peu à peu au dedans leurs droits et leurs prérogatives, et maintiennent au dehors leur influence.

Les Normands sont les derniers peuples barbares qui aient envahi l'Occident. Pendant tout le neuvième siècle, on les voit, pillards déterminés, infester toutes les côtes de leurs nombreuses expéditions. Au commencement du dixième siècle, ils s'établissent en France. En 1026, ils préludent à leur puissance future en Italie, où ils fondent en moins d'un demi-siècle le royaume des Deux-Siciles, aux dépens des princes Lombards, des empereurs d'Orient et des Sarrasins d'Afrique. Enfin, l'an 1066, ils s'emparent de l'Angleterre sur les Anglo-Saxons, jettent dans cette île les premières racines d'un empire dont nous voyons de nos jours les rapides développements, et commencent contre la France une lutte dans laquelle ils s'isolent, pour toute la période du moyen âge, de presque tous les peuples de l'Europe.

En Espagne, les descendants des anciens Goths combattent pied à pied pendant huit siècles pour la possession d'un sol dont les Arabes avaient dépouillé leurs ancêtres. Nous les verrons avancer d'un pas lent, mais sûr, dans leur conquête, et le moment où le croissant triomphe en Orient, est presque celui où il disparaît en Espagne.

Tels sont les peuples dont nous allons développer successivement les annales. S'il faut les classer selon leur importance relative, nous mettrons d'abord l'empire d'Orient, isolé, il est vrai, de nos contrées, mais brillant par les armes à différentes époques, et surtout nous conservant, un peu à son insu, l'héritage de la littérature, de la science et des arts. Vient ensuite l'empire des Arabes, et pour l'étendue de leurs conquêtes, et parce qu'ils ont revivifié en Orient et porté en Occident une civilisation ignorée ou abâtardie. Nous nommerons en troisième lieu les Francs, peuple à la fois conquérant et civilisateur, dont les deux branches sont les Allemands, qui jouent le premier rôle dans toute la seconde moitié du moyen âge, et les Français, qui jettent à la même époque les solides fondements de leur influence et de leur gloire future. Bien loin après ces trois peuples, apparaissent les Normands, les derniers venus, mais non pas les moins célèbres. Quant aux autres peuples, ou leur influence a été nulle, ou elle a été d'une faible durée.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil sur la situation des différents peuples barbares, à la mort de Théodose : Scythes, Tartares, Slaves, Germains. — Mœurs des barbares. — Décadence de l'empire romain. (395 — IVe siècle.)

« Les Romains s'étaient crus les maîtres du monde : cependant leur empire, trop grand pour se soutenir, était trop petit par rapport aux vastes régions qui l'environnaient. Parce qu'ils ne découvraient que les lieux où ils portaient leurs armes, ils comptaient pour rien tout ce qui se trouvait au delà. Ils ne connaissaient pas les peuples qui les devaient conquérir, et ils s'imaginaient que leur empire ne finirait qu'avec le monde, jugeant de sa durée aussi faussement que de son étendue [1]. »

Cependant deux peuples luttaient déjà avec Rome depuis plusieurs siècles, et s'ils n'avaient point entamé ses frontières, du moins ils avaient posé enfin une limite à cette puissance qui avait prétendu n'en reconnaître jamais. C'était, en Orient, la monarchie des Parthes, continuée par les Sassanides; en Occident, les Germains, quelquefois vaincus, mais jamais domptés et toujours campés sur le Rhin, jusqu'au moment où il leur serait donné de le franchir sans retour. De tels ennemis, livrés à eux-mêmes, auraient pu laisser l'empire romain s'éteindre indéfiniment dans une lente agonie. Les Sassanides avaient hérité de la magnificence, du luxe et de la corruption des Séleucides, en même temps que de leur puissance sur la haute Asie; un peu supérieurs en courage, ils pouvaient remporter quelques victoires momentanées et conquérir même plusieurs provinces : mais l'ennui de la guerre et de ses fatigues, mais l'épuisement du pays, suite ordinaire des succès aussi bien que des re-

1. Condillac, *Cours d'histoire*, liv. XIV, chap. 4.

vers, mais une secousse intérieure dans un royaume où le patriotisme était étouffé par les ambitions particulières, tout rendait improbable une invasion qui frappât au cœur le colosse romain. Les Germains étaient plus redoutables, parce que leur isolement au milieu d'impénétrables forêts, leur avait laissé toute la barbarie et aussi toutes les vertus primitives. Ils ne savaient point encore le chemin de l'Italie par les provinces illyriennes. Leur ambition était de former dans les Gaules quelque établissement, comme de vieilles traditions leur apprenaient que leurs pères avaient fait jadis. Rome avait d'abord voulu les soumettre : mais depuis elle avait renoncé à les combattre autrement que par leurs propres forces. Une adroite politique incorporait aux légions des bandes de Germains, attirées par une forte paye, qui repoussaient fidèlement leurs compatriotes, prodiguant contre eux leur sang au service de l'empire.

Le Rhin séparaît la Germanie de l'empire. Les tribus qui bordaient ce fleuve, formaient trois confédérations : celle des Francs, futurs conquérants des Gaules, parmi lesquels on distinguait les Sicambres au nord, et vers l'Elbe, les Chérusques, qui triomphèrent, sous Auguste, de Varus et de trois légions. et les Cattes, dont l'infanterie était si renommée : celle des Allemands, qui devaient donner leur nom à tout le pays ; celle des Suèves, qui passaient pour les plus belliqueux et les plus puissants de la Germanie. Sur le Danube s'étendaient les Quades et les Marcomans, contre qui les victoires de Valentinien et tout l'ascendant du grand Théodose avaient à peine protégé la Pannonie. Mais, au nord, la Germanie s'étendait jusqu'à la mer Baltique, mal explorée à de longs intervalles par quelques vaisseaux romains, et l'on peut y annexer encore la Scandinavie [1] et la Chersonèse cimbrique [2]. Dans ces contrées reculées habitaient des tribus que le monde romain allait ap-

1. Suède et Norvége.
2. Danemarck.

prendre à connaître. C'étaient, le long de la Baltique, les Vindiles ou Vandales, qui devaient faire de l'Afrique la place d'armes d'où ils infesteraient l'Italie; au nord-ouest, les Saxons et les Angles, premiers conquérants de la Bretagne, appelée de leur nom Angleterre; sur la Vistule, les Burgondes ou Bourguignons, que le torrent du Nord allait pousser sur la Gaule orientale; au sud des Vandales, les Lombards, dominateurs de l'Italie pendant deux siècles; à l'est de la Germanie, les Hérules, destinés à porter le dernier coup au vieil empire; dans la Scandinavie, les Suédois, et dans la Chersonèse, les Cimbres, qui infesteraient plus tard, sous la dénomination de Normands, les royaumes fondés sur les débris de la domination impériale.

A tous ces peuples d'origine germanique, il faut joindre les Goths, qui avaient quitté les rives de la Vistule à une époque incertaine, pour se fixer dans la Scandinavie; plus tard ils s'étendirent de la Scandinavie jusqu'à la Vistule inférieure qu'ils revendiquèrent, et depuis le commencement du troisième siècle jusqu'en 350, guidés par Amala, puis par Hermanrich, ils se formèrent, aux dépens des Germains et des Slaves, une domination assez vaste de la mer Baltique au Pont-Euxin et de la Theiss au Don. Le Dnieper les divisait en Ostrogoths, à l'ouest, et en Visigoths, à l'est; plus à l'ouest, une troisième branche avait pris le nom de Gépides, qui signifie *traîneurs*. Ils ne cessaient d'inquiéter, par leurs incursions continuelles, les provinces romaines du Danube, et d'infester impunément de leurs pirateries toutes les côtes de l'Asie Mineure. Un nouveau peuple parut venger les Romains, qu'il devait attaquer à leur tour.

A l'est de la Germanie et de la mer Baltique s'étendaient, jusqu'à l'océan Oriental, de vastes contrées que jamais voyageur n'avait parcourues, et auxquelles on donnait les noms de Sarmatie et de Scythie. Le Volga divisait leurs habitants en deux grandes familles, les Scythes et les Slaves. Ceux-ci, presque sédentaires, ont peuplé la Russie, la Pologne, la Prusse, les pays

entre l'Elbe, la Vistule et la Bohême. Vers les commencements du septième siècle, quelques-unes de leurs tribus franchirent le Danube, comme alliées de l'empire contre les Avares, et s'établirent dans l'Illyrie avec l'agrément de l'empereur Héraclius : c'étaient les Bosniens, les Serviens, les Croates, les Morlaques, dont le nom est resté aux pays où ils se fixèrent. Il faut quelque soin pour suivre le passage et les divers établissements des Slaves ; mais il s'en faut qu'on en dise autant des Scythes. Sous quelque dénomination qu'ils aient paru en Europe, Huns, Alains, Bulgares, Avares, Hongrois ou Madgiares dans les premiers siècles, Turcs et Mongols dans les siècles suivants, tous ont signalé leur marche à travers les nations par la dévastation et le carnage.

On a pu indiquer, avec une précision plus ou moins grande, quelle était la position des différents peuples de Germanie, à mesure que chacun d'eux a révélé son existence. Il n'en est pas de même des Slaves et des Scythes, et la raison en est facile à saisir. Si les Germains n'avaient ni villes à habiter, ni biens qui appartinssent à chacun, la nation possédait du moins un territoire fixe et toujours le même, qui était divisé chaque année entre les différentes familles, coutume qui maintenait parmi les citoyens une égalité parfaite, et le patriotisme avec la liberté. Au contraire, les Slaves et les Scythes, vivant de la chasse, de la pêche ou de leurs troupeaux, furent toujours des hordes nomades, qui erraient de lieu en lieu, se poussant les unes les autres, se divisant, se mêlant, se confondant sans cesse. Chaque peuple ne se distingue d'une manière sûre, que quand il abandonne son pays pour envahir les provinces voisines et s'y fixer aux dépens de la population vaincue.

Sous le règne de Cyaxare Ier en Médie, les Scythes ravagèrent pendant vingt-huit ans l'Asie entière jusqu'aux frontières de l'Egypte, que le roi Psammitique racheta du pillage par un tribut; une ligue entre les Assyriens et les Mèdes amena enfin la retraite des barbares, dont l'armée fut exterminée en partie. Il s'é-

coula près de mille ans avant qu'ils songeassent à une nouvelle tentative contre les peuples du Midi. Leur invasion fut la suite d'une guerre civile. Pour échapper à l'esclavage, les vaincus franchirent le Volga, sous le nom de Huns, subjuguèrent les Slaves, s'unirent aux Alains, fixés entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne, et s'avancèrent avec eux vers le Don (376). Les Ostrogoths s'enfuirent à leur approche. Les Visigoths prétendirent résister : mais l'aspect des Huns à la taille petite et mal prise, aux pommettes saillantes et tatouées; le feu qui jaillissait de leur œil presque invisible, la férocité de leurs cris, la rapidité avec laquelle ils manœuvraient leur innombrable cavalerie, tout répandait au loin la terreur et leur assurait d'avance la victoire. Une seule défaite anéantit la domination des Goths. Les vaincus se soumirent en partie. Un grand nombre chercha sur les terres de l'empire un asile que Valens leur accorda pour son malheur : car, deux ans après, il périt en les combattant sous les murs d'Andrinople. Théodose les contint, par ses victoires, dans les deux Mésies, d'où ils tinrent en échec les Huns, dominateurs absolus de la Sarmatie et des Slaves, qui n'avaient fait que changer de maîtres. De nombreuses troupes de Goths s'enrôlèrent, comme les Germains, dans les armées romaines et protégèrent fidèlement les frontières orientales, tant qu'ils virent sur le trône un prince dont ils avaient apprécié à leurs dépens et le bonheur et le courage.

Nous connaissons peu les habitudes des Sarmates et des Slaves : quant aux Germains, l'historien Tacite nous a laissé une peinture de leurs mœurs aussi animée que fidèle. Chez eux, la royauté fut dès le principe héréditaire, mais limitée, les décisions importantes n'étant jamais prises que dans les assemblées générales de la nation ; de plus les rois n'étaient les chefs de la guerre qu'autant qu'ils l'emportaient sur tous en bravoure. Tout prince avait sans cesse auprès de lui des hommes qui s'attachaient librement à sa fortune ; et comme le mérite seul pouvait les attirer, il était glorieux d'en augmenter le nombre de manière à

laisser derrière soi tous ses rivaux. Quand la tribu vivait en paix, les guerriers allaient au loin chercher des ennemis à combattre. Ils attaquaient avec l'épée et la framée, mais se chargeaient rarement d'armes défensives. Les bardes les animaient par leurs chants, qui distribuaient la gloire pendant la vie, et après le trépas l'immortalité. C'était le comble de l'ignominie de revenir du combat sans ses armes; si l'on succombait, on était même enterré avec elles. Pendant la paix, les Germains s'adonnaient surtout à la chasse, cette image de la guerre. Les esclaves seuls cultivaient la terre, non pas pour leurs maîtres, comme chez les Romains, mais pour soi moyennant une redevance. La nourriture était simple et frugale; la bière était l'unique boisson; mais les Romains leur donnèrent le vin, auquel ils s'adonnèrent bientôt avec excès. Ils n'avaient aucune ville; chacun habitait isolément dans des cabanes en terre et en chaume, et quelquefois creusées dans le sol. La dépouille des animaux tués à la chasse les protégeait contre l'intempérie des saisons. Ils ne connaissaient, pour ainsi dire, ni l'or ni l'argent, et par conséquent ni l'usure ni le commerce. Les mœurs étaient pures, la polygamie défendue, la dot payée par le mari aux parents de la femme, les enfants toujours élevés par les soins et sous l'œil de la mère. Tout crime était poursuivi dans les assemblées où on élisait les chefs. Le coupable était ordinairement condamné à une amende en nature, soit armes, soit bestiaux, même quand il s'agissait d'homicide. La trahison, la lâcheté, l'infamie était punie de mort. Les Germains étaient superstitieux, comme le sont généralement les barbares. Mais de plus, et c'était leur principal vice, ils étaient passionnés pour les jeux de hasard, au point de jouer leur propre liberté, quand ils n'avaient plus rien à perdre.

Tels étaient les Germains, et sans doute aussi les autres barbares du nord. Au midi, l'Afrique n'était pas mieux connue que la Sarmatie et que la Scythie; car les Romains ne possédaient, outre l'Egypte, que les côtes baignées par la Méditerranée jusqu'au mont

Atlas, et les peuples de l'intérieur ne songeaient pas à franchir les déserts qui les séparaient des possessions de l'empire. Au midi de l'Asie, se trouvait encore l'Arabie, où les Romains avaient plutôt fait des courses que des conquêtes. Parmi les Arabes, les uns, fixés dans les villes, avaient momentanément payé tribut; les autres, errants avec leurs troupeaux et sous des tentes, avaient ainsi échappé à l'esclavage. C'étaient principalement les hordes de l'Arabie déserte, ainsi appelée des immenses déserts qui en occupent la plus grande partie. Là campait surtout la tribu des Agarrasins ou Sarrasins, qui prétendaient descendre d'Ismaël, fils d'Agar. Les Romains commençaient à en connaître le nom par les courses qu'elle faisait de temps en temps sur les provinces voisines. Quelques familles avaient été converties au christianisme, sous Valens, par les solitaires de la Syrie : mais les autres, comme les barbares du Nord à l'exception des Goths, persistaient dans l'idolâtrie. Il devait s'écouler encore plus de deux siècles, avant qu'une religion nouvelle, s'introduisant chez les Sarrasins, réunît les différentes tribus et leur inspirât tout à coup le génie du prosélytisme et des conquêtes.

Dioclétien, Constantin, et après eux Théodose, crurent assurer le repos de l'empire en le divisant. La hiérarchie de Dioclétien, assez sagement combinée, aurait obtenu d'heureux fruits, si l'ambition des généraux avait pu se trouver satisfaite du second rang : or la multiplicité des attaques ne permettait pas à l'empereur, quand il l'aurait voulu, de diriger en personne toutes les armées. D'ailleurs il ne suffisait pas de remédier à une seule des causes qui amenaient la décadence de l'empire. Il aurait fallu rendre aux citoyens les mœurs, la religion, le courage, le patriotisme, qui avaient fait de leurs pères un peuple de héros, un peuple roi. Or le christianisme lui-même paraissait impuissant à relever les cœurs de la corruption profonde dans laquelle Rome était plongée depuis plusieurs siècles. Son action, quelque forte qu'elle pût être, eût été sans doute paralysée longtemps encore et

par l'habitude du vice, et par la répulsion que les derniers apôtres du paganisme entretenaient contre les chrétiens. Constantin avait bien renversé les temples des dieux, mais sans changer les cœurs; dès lors une population nombreuse restait sans culte, partant sans croyance, et l'un des principaux appuis du patriotisme n'était plus. Tous les autres lui manquaient aussi. Ni les Romains, ni les provinces n'avaient intérêt à combattre, celles-ci pour le choix de leurs maîtres, ceux-là pour des empereurs qui étaient presque toujours choisis depuis deux siècles parmi les nations vaincues, souvent même parmi les peuples barbares. Cruels quelquefois et toujours avides, ces despotes éphémères continuaient une oppression et une misère générale. Le commerce était nul. Les terres étaient mal cultivées, parce qu'elles étaient surchargées d'impôts, et parce qu'en outre elles se trouvaient aux mains de quelques riches qui les affermaient au plus haut prix possible. Aussi a-t-on remarqué que plus d'une fois, loin de songer à défendre un sol désormais ingrat, des Romains eux-mêmes, pour vivre, se réfugièrent chez les barbares.

Une bonne discipline aurait pu suppléer jusqu'à un certain point au patriotisme, et entretenir chez le soldat quelque courage : mais la discipline militaire avait eu le même sort que les autres institutions de la république. Telle était la mollesse qui régnait jusque dans les camps, que Gallien avait dû permettre aux soldats de supprimer le casque et la cuirasse. Du moins ils restaient sur la frontière, où l'imminence du danger les tenait toujours en haleine : Constantin les mit en garnison dans le cœur des provinces. Enfin l'empereur Valens, pour remplir ses coffres épuisés, permit aux villes et aux campagnes de se racheter du service militaire, moyennant une indemnité en argent pour chaque homme. Dès lors les armées romaines ne furent plus composées que de barbares. A la mort de Théodose, le Goth Gaïnas, le Maure Gildon, le Vandale Stilicon étaient les premiers généraux et le seul espoir de l'empire. Rome n'avait plus pour elle que son nom :

prestige impuissant contre l'ignorance des hordes qui allaient abandonner pour la première fois leurs déserts !

CHAPITRE II.

Depuis la mort de Théodose, jusqu'au sac de Rome par Alaric. — Invasion des barbares. (395-410 — Ve siècle.)

395. Théodose, avant de mourir, avait assigné l'Orient à Arcadius, et à Honorius l'Occident : mais, vu la grande jeunesse de ces princes, il leur avait donné pour ministres, au premier, Rufin, Gaulois d'origine, qui s'était élevé peu à peu par son mérite ; au second, Stilicon, guerrier déjà célèbre, auquel il avait fait épouser sa nièce Séréna. Ces deux hommes jouirent d'un pouvoir absolu sous des princes faibles, incapables de régner, et gouvernés toujours par ceux qui les entouraient. Ils déployèrent de grands talents ; mais ils montrèrent aussi une ambition qui les perdit.

La jalousie qu'ils conçurent l'un pour l'autre, fut la première cause des malheurs de l'empire. Lorsqu'à l'instigation de l'eunuque Eutrope, Arcadius eut épousé Eudoxie, fille d'un capitaine Franc, Rufin, redoutant à la fois et le crédit de ce nouveau rival, et les armes dont le menaçait Stilicon, invita les barbares à une invasion qui le rendît nécessaire à son maître. Aussitôt les Huns assiégent Antioche, tandis qu'Alaric, alors chef des Visigoths de la Mésie, se jette sur la Grèce et fait des courses jusqu'aux portes de Constantinople. Rufin neutralisait tous les moyens de défense. Stilicon étant venu au secours de l'Orient, il lui fit commander de se retirer. Mais bientôt il fut massacré par Gaïnas, ami de Stilicon, et chef d'une troupe de Goths au service de l'empire. Eutrope succéda à ses dignités et à sa tyrannie.

Malgré les obstacles que ne cessa d'apporter aux efforts de Stilicon le nouveau favori, cet habile général.

étant revenu en Orient, défit les barbares dans plusieurs rencontres, et les renferma avec leur chef sur une montagne où ils furent obligés de capituler. On eût pu les détruire : on préféra tenter de les gagner, et Alaric eut le commandement de l'Illyrie. Peu de temps après, Stilicon reçut des marques de la mauvaise volonté d'Eutrope. Ce fut par les instigations de ce ministre que le Maure Gildon, gouverneur de l'Afrique, fit révolter la province, et causa dans Rome une grande famine, en interceptant les blés qu'on tirait chaque année de ces contrées. Stilicon fit promptement passer des troupes en Afrique. Gildon, vaincu par son frère même qui les commandait, fut pris à Tabraca, et s'étrangla en prison pour se délivrer de l'ignominie du supplice. Stilicon échappa également au fer des assassins qu'Eutrope avait soudoyés contre lui. Il parvint au plus haut degré de gloire qu'un sujet puisse espérer, lorsqu'Honorius, réalisant, selon quelques auteurs, un désir de Théodose, ne dédaigna pas d'épouser sa fille.

Gaïnas s'était cru mal payé du service qu'il avait rendu à Eutrope en le délivrant de Rufin, par le commandement général des troupes de l'Orient. Il fit donc révolter quelques bandes de Goths; il exagéra leurs progrès, se déclara bientôt de leur parti, et força le lâche Arcadius à lui sacrifier d'abord Eutrope, puis quelques autres de ses plus intimes et de ses meilleurs conseillers. L'ambition de ce barbare n'était point encore satisfaite. Peu content de faire trembler son maître, il voulut transférer aux Goths l'empire de l'Orient. Déjà il en avait réuni des bandes considérables à Constantinople, lorsque le complot fut découvert. Tous les Goths furent massacrés au nombre de plus de sept mille. Gaïnas, qui voulut les venger, reçut plusieurs échecs. Après avoir inutilement parcouru différentes provinces, il revint en Thrace, où il fut défait et tué avec tout son monde par les Romains.

Tandis que l'impératrice Eudoxie, succédant au pouvoir d'Eutrope, fatiguait l'Orient de ses exactions, et persécutait saint Jean Chrysostome, Alaric mena-

çait une première fois l'Italie. Né dans une petite île à l'embouchure du Danube, ce capitaine avait fait ses premières armes contre Théodose ; vaincu par ce prince, il avait pris du service dans les armées romaines, et s'était montré courageux et fidèle jusqu'à ce que les menées de Rufin l'eussent engagé à prendre les armes contre Arcadius. D'un caractère inquiet et remuant, plein d'audace et de génie, répétant sans cesse qu'il lui était réservé de prendre et de détruire Rome, il ne put demeurer tranquille dans l'Illyrie, dont il avait obtenu le commandement. De concert avec Radagaise, roi des Suèves de la Baltique, il vint, en 400, se jeter sur l'Italie, et mettre le siége devant Aquilée. On ignore s'il fut chassé de cette province, ou s'il se retira chargé de butin : mais deux ans après il l'envahit une seconde fois. A cette nouvelle, Honorius songeait à se retirer dans les Gaules. Les représentations de Stilicon l'en détournèrent ; mais elles ne purent l'empêcher d'abandonner Milan pour se renfermer dans Ravenne, qui devint dès lors le siége de l'empire en Occident.

Cependant Stilicon avait rassemblé les troupes qui se trouvaient disséminées en Italie, dans les Gaules et dans la Bretagne. A leur tête, il marcha contre Alaric,
403. qui avait pris le titre de roi des Visigoths, et l'atteignit à Polenza en Piémont, où il lui fit éprouver une sanglante défaite. En vain le roi barbare s'efforça de se relever d'un semblable échec : Stilicon, le poursuivant sans relâche, le vainquit une seconde fois à Vérone, et l'obligea de reprendre, mal accompagné, le chemin de la Pannonie. Radagaise fut plus malheureux encore. Etant revenu, l'an 405, assiéger Florence, il perdit 100,000 hommes sur les rochers de Fésules, tandis que les Romains prétendent ne pas en avoir eu un seul à regretter. Tombé lui-même au pouvoir des ennemis, il fut mis à mort par le vainqueur.

407. Dans le même temps, les Alains, les Vandales, les Bourguignons et quelques tribus des Suèves, voyant les Gaules entièrement dégarnies de troupes, profitèrent du moment pour les envahir. Ce pays paraissait

perdu pour les Romains, lorsque Constantin, ayant pris en Bretagne la pourpre impériale, y débarqua et sauva les affaires, les peuples préférant sa domination à celle des barbares. Bientôt il soumit l'Espagne ; mais cette dernière province ne tarda pas à lui échapper. Géronce, qui y commandait en son nom, se révolta, et la division se mit entre les Romains. D'une autre part, les Vandales, trouvant trop de résistance dans les Gaules, passèrent les Pyrénées, et, se servant habilement des conjonctures, fondèrent, l'an 409, un 409.
royaume qui devint florissant. Ainsi l'Espagne fut la première province qui échappa sans retour à la domination romaine.

Honorius avait reconnu Constantin pour son collègue, et lui avait même envoyé les ornements impériaux : car l'orage qui grondait autour de lui, ne lui permettait pas, quand il l'eût voulu, de s'occuper d'autre chose que de l'Italie. Stilicon avait été accusé par Olympius de tramer sourdement des desseins pernicieux à l'autorité du prince. La vérité de cette accusation est encore aujourd'hui un problème; mais Honorius, d'un caractère soupçonneux, comme le sont toujours les hommes faibles, y crut ou feignit d'y croire, et Stilicon fut arrêté à Ravenne et mis à mort. Il paraît qu'il n'avait pas su se concilier l'amour du soldat romain, probablement parce qu'il avait trop favorisé les barbares. En effet l'armée applaudit à sa chute et courut massacrer ses amis. On voulait faire éprouver le même sort à toutes les troupes étrangères. Trente mille barbares, abandonnant le parti d'Honorius, allèrent demander à Alaric protection et vengeance.

Le roi des Visigoths brûlait de réparer ses défaites passées. Soudain il entre en Italie à la tête d'une nombreuse armée, laisse Honorius trembler dans les murs de Ravenne, et marche droit à Rome. La famine força la ville à acheter la paix moyennant des sommes immenses. Honorius ayant différé de ratifier le traité, Alaric revint l'année suivante. Pour première condition de la paix qu'il accorda une seconde fois au

sénat, il voulut qu'un autre empereur fût élu. Le choix tomba sur Attale, préfet de la ville. Alaric se fit déclarer général du nouvel Auguste.

Il ne restait plus à Honorius aucune ressource. Ce prince le sentait; et, quand il apprit qu'Attale marchait contre Ravenne, il eût abandonné volontiers un trône qu'il était incapable de défendre, si l'on eût voulu lui garantir la vie. Son salut lui vint du côté qu'il l'espérait le moins. Attale montra envers Alaric une méfiance imprudente et déplacée. Comme s'il eût ignoré que tout son pouvoir était emprunté, il voulut agir avec indépendance, et, plutôt que de confier à des capitaines goths le soin de réduire l'Afrique, selon les conseils d'Alaric, il y envoya un général romain qui se fit battre par Héraclius, gouverneur de la province. Offensé d'une conduite à laquelle il ne devait pas s'attendre, Alaric abandonna Attale, et fit la paix avec Honorius qu'il reconnut pour empereur. Mais ce prince n'avait pas même l'autorité nécessaire pour contenir ses propres troupes. Un de ses généraux attaque les Visigoths. A cette nouvelle, Alaric furieux
410. marche une troisième fois sur Rome, la bloque, l'affame, s'en rend maître par trahison et la livre au pillage. Pendant trois jours au moins, cette ville, naguère encore capitale du monde, eut à souffrir toutes les calamités d'une place emportée d'assaut. Ensuite Alaric mena dans la Campanie ses soldats chargés de butin ; mais il y trouva le terme de sa carrière. Les Goths enterrèrent son corps près de Cosenza, dans le lit du Busento, qu'ils détournèrent, et se choisirent pour roi Ataulphe, son beau-frère, le compagnon de toutes ses victoires.

CHAPITRE III.

Destruction de l'empire d'Occident. — Suite de l'invasion des barbares. — Etablissement des Visigoths en France et en Espagne. — Les Ostrogoths en Italie. — Règne de Théodoric. — Cassiodore. (410-535 — V^e et VIe siècles.)

Tandis que les Visigoths ravageaient ainsi l'Italie sans trouver aucune résistance, un autre ennemi menaçait le trône chancelant d'Honorius. Constantin avait passé les Alpes pour s'emparer des derniers restes de l'empire, sous prétexte de le défendre. Heureusement pour la cour de Ravenne, Géronce, s'étant jeté dans les Gaules à la tête de son armée victorieuse, rappela d'Italie Constantin, qui bientôt se vit lui-même enfermé. Alors arrive dans les Gaules Con- 411.
stance, aussi habile que fidèle, et destiné à relever les affaires de son maître. A son approche, Géronce abandonné s'enfuit en Espagne et se tue lui-même. Constantin, toujours assiégé dans Arles, voit tailler en pièces, du haut des murs, une armée de barbares, sa dernière espérance, et se rend à condition d'avoir la vie sauve; mais Honorius, aussi cruel que lâche, le fait mettre à mort avec son fils, au mépris des traités. Un troisième usurpateur, le comte Jovin, appela à son secours les Bourguignons, qui s'établirent sous la 413.
conduite de Gondicaire, leur roi, dans la province appelée aujourd'hui Franche-Comté. Honorius apprit en même temps à Ravenne qu'une révolte du comte Héraclius, en Afrique, avait été heureusement réprimée, et que Jovin, défait par Ataulphe malgré le secours des barbares, avait expié à Narbonne son crime sur un échafaud.

Le successeur d'Alaric, ne trouvant plus ni richesses ni vivres dans un pays saccagé, avait abandonné l'Italie pour se jeter sur les Gaules. Maître de Toulouse, de Narbonne, de Bordeaux, mais repoussé de Marseille par le comte Boniface, il épousa Placidie,

sœur d'Honorius, qui était prisonnière des Goths depuis la prise de Rome. Quoique Honorius refusât de donner son consentement à ce mariage, Ataulphe montrait des dispositions plus pacifiques pour l'empire,
415. lorsqu'il fut poignardé en Espagne. Wallia, qui lui succéda, continua ses conquêtes dans cette province, fit la paix avec Honorius, vainquit, au profit des Romains, les Alains et les Vandales, et reçut en récompense la plus grande partie de l'Aquitaine. Après un règne glorieux, il mourut à Toulouse, sa capitale; sa fille épousa un Suève, dont elle eut le célèbre Ricimer.

Ainsi la fortune semblait vouloir dédommager Honorius des cruelles épreuves où elle avait mis sa lâcheté dans les commencements de son règne. Presque toutes les provinces le reconnaissaient pour maître, et l'Italie se remettait de ses pertes. Ces heureux succès étaient dus à Constance. Il en fut récompensé par son union avec Placidie, que Wallia avait renvoyée à son frère: mais il mourut, et ses services furent aussitôt oubliés. Des courtisans jaloux envenimèrent l'esprit d'Honorius contre la princesse. Obligée de s'enfuir avec ses deux enfants à Constantinople, elle fut reçue favorablement par son neveu Théodose, qui régnait en Orient. Peu de temps après, Honorius mourut; son corps, transporté de Ravenne à Rome, y fut trouvé en 1542, avec ceux des deux filles de Stilicon, qu'il avait successivement épousées.

423. Théodose, au premier instant, parut disposé à frustrer Valentinien, fils de Constance et de Placidie, de l'héritage de son oncle; mais il renonça bientôt à réunir dans ses mains les rênes des deux empires. Il envoya des troupes en Italie, défit Jean le Secrétaire, qui avait pris la pourpre, et déclara empereur d'Occident Valentinien III, sous la tutelle de sa mère Placidie. Deux hommes, par leurs talents et leur division, firent la gloire et les malheurs de ce règne: l'un était Boniface, l'autre le célèbre Aétius. Tous les auteurs se sont accordés à louer ce dernier pour sa prudence, son habileté en politique, son intrépidité, sa valeur,

son amour de la justice; mais, jaloux à l'excès du commandement, il rendit suspect à Placidie le comte Boniface, que nous avons vu repousser Ataulphe de Marseille, et qui s'était jusqu'alors conduit avec bravoure et fidélité dans le gouvernement de l'Afrique. Quand celui-ci, injustement soupçonné par la cour de Ravenne, en vint à croire que sa vie courait de grands dangers, il appela dans sa province les Vandales éta- 429
blis en Espagne. Toute la nation passa promptement le détroit, sous la conduite de Genséric. Boniface, que ramenèrent saint Augustin et les promesses de Placidie, éclairée trop tard sur les intrigues d'Aétius, voulut s'opposer aux conquêtes des barbares. Il fut défait, se retira en Italie, et obtint le commandement des troupes; mais attaqué par Aétius, il fut blessé dans l'action, et mourut trois mois après de sa blessure.

Aétius, rentré bientôt en grâce, et sans rival par la mort de Boniface, ne songea plus qu'à réparer, s'il était possible, les maux qu'il avait faits. Déjà, en 425, il avait délivré Arles assiégée par les Goths; en 428, il avait repoussé les Francs, commandés par Clodion, et défait ensuite plusieurs partis de barbares; en 435, il força les Bourguignons, par une victoire glorieuse, à demander humblement la paix, et les années suivantes, il remporta de grands avantages sur les Goths, qui déposèrent les armes, malgré leur victoire sur Litorius, sous les murs de Toulouse. Mais les Vandales s'étendaient en Afrique, s'emparaient de Carthage par surprise, et les Romains ne possédaient plus que peu de villes dans cette province.

Le dernier exploit d'Aétius fut la défaite d'Attila, roi des Huns. Ce barbare, qui se faisait appeler le fléau de Dieu, répandait depuis plusieurs années la terreur dans l'empire d'Orient. Aussi souvent vainqueur qu'il avait eu à combattre, il avait plusieurs fois rançonné les deux empires. Mais lorsque Marcien eut succédé à Théodose sur le trône de Constantinople, Attila se jeta sur les provinces de Valentinien. Entré dans les Gaules à la tête d'une armée de 500,000 hommes, il défit tout ce qui se présenta à sa

rencontre, emporta d'assaut nombre de villes, et assiégea Orléans qu'il prit. Cependant Aétius, qui commandait les troupes romaines, avait appelé à lui Mérovée, roi des Francs, qui occupait la frontière septentrionale de la Gaule, et Théodoric Ier, fils d'Alaric et roi des Visigoths, qui s'était emparé sur les Alains, les Suèves et les Vandales de la plus grande partie de l'Espagne. Ainsi secondé par les peuples
451. barbares, il poursuivit Attila, le joignit dans les plaines de Châlons en Champagne, et lui livra une bataille sanglante, où le nombre des morts de part et d'autre, porté par certains auteurs à 300,000 hommes, aurait monté, d'après les calculs les moins exagérés, à 180,000. Théodoric lui-même périt dans la mêlée.

Attila vaincu se réfugia en Pannonie. L'année suivante, il vint attaquer directement l'Italie avec une nouvelle armée. Aquilée, Mantoue, Pavie furent prises et réduites en cendres. Le pape saint Léon, envoyé par Valentinien, sauva Rome et calma le farouche vainqueur. Un traité eut lieu, et Attila, satisfait d'une redevance annuelle, se retira. L'an 453, il fit une seconde irruption dans les Gaules; mais il fut battu par Thorismond, fils de Théodoric Ier, et il retourna en Pannonie où il mourut soit d'apoplexie, suivant les récits des Grecs, soit par la main d'une jeune fille dont il avait immolé les parents, suivant les traditions germaines et scandinaves. Son armée, privée de chef, fut vaincue dans une bataille sanglante par Ardaric, roi des Gépides. Après bien des divisions et des guerres civiles, Irnack, le plus jeune de ses fils, ramena les restes de la nation vers la Tartarie, d'où les Huns étaient originaires.

Aétius ne survécut pas longtemps à ce triomphe. Valentinien, en proie aux soupçons et à la jalousie, tua de sa propre main ce grand capitaine, et fut presque aussitôt massacré à son tour par deux officiers,
455. qui voulurent venger la mort d'Aétius. Maxime, qui était l'âme du complot, prit la pourpre et obligea Eudoxie, veuve de Valentinien, à l'épouser. Celle-ci ap-

pelle Genséric à servir sa vengeance. A l'arrivée des Vandales, Maxime s'enfuit, au lieu de défendre l'Italie; mais il est tué par des officiers de Valentinien, et Genséric, maître de Rome, l'abandonne à la merci de ses troupes, qui pillent ce qui avait échappé aux soldats d'Alaric. L'empire était sans maître, et la postérité du grand Théodose n'existait plus en Occident. Avitus se fit proclamer dans les Gaules. Tandis qu'il marchait à Rome pour se faire reconnaître du peuple et du sénat, Théodoric II, que le meurtre de Thorismond, son frère, avait fait roi (452) des Visigoths, défendit l'empire du côté des Gaules, et remporta même une grande victoire sur les Suèves, qui tentèrent d'envahir les provinces d'Espagne appartenant encore aux Romains. D'un autre côté, Ricimer, général des troupes d'Occident, battait la flotte de Genséric, au moment où il passait une seconde fois en Italie; mais, au lieu de poursuivre les vaincus, ce général marche sur Rome, dépose Avitus, qui se fait sacrer évêque de Plaisance, et élève au trône Majorien.

Encore à la fleur de l'âge, ce prince donna des 457.
preuves nombreuses de courage et de talent dans le gouvernement de l'empire. Il battit les Vandales sur les côtes de la Campanie, remporta de grands avantages sur les Visigoths et sur ces mêmes Vandales en Gaule et en Espagne, et força Genséric à traiter sous d'équitables conditions, bien qu'une flotte, destinée pour l'Afrique, eût été brûlée dans les ports. Ricimer craignait pour son autorité sous un prince qui savait commander et combattre. En conséquence
il s'empare de Majorien, le met à mort, et proclame 461.
Sévère, prince incapable, sous qui il était sûr de gouverner toujours. Ce fantôme d'empereur porta quatre ans la couronne, et Ricimer ne fut point exempt du
soupçon de l'avoir fait empoisonner. Après deux ans 467.
d'interrègne, Anthémius, comte d'Orient et gendre de Marcien, fut déclaré empereur, et donna sa fille à Ricimer, mais sans pouvoir fixer cet esprit soupçonneux et inconstant. Ricimer, en effet, se révolta bien-

tôt. S'étant mis à la tête des barbares, il assiége Rome,
472. fait mourir son rival et saccage la ville. Olybrius, que Genséric portait depuis longtemps au trône, y monta alors avec l'appui de Ricimer; mais il mourut la même année, un mois après que ce général eut succombé à de violentes douleurs d'entrailles, que l'on attribua au poison.

Cependant l'empire était déchiré de toutes parts. Euric, frère et meurtrier de Théodoric II (466), avait conquis toutes les provinces au midi de la Loire et à l'ouest du Rhône, et s'était emparé de presque toute l'Espagne, fondant ainsi un grand royaume qu'il civilisa par ses lois. Egidius, un instant vainqueur des Visigoths, s'était créé dans les Gaules une souveraineté indépendante qu'il laissa à Syagrius, son fils. Marcellin s'était révolté et cantonné dans la Dalmatie. L'Afrique, conquise par les Vandales, était entièrement perdue pour les Romains, et Genséric ne cessait de harceler l'empire : ce que faisaient à l'envi tous les autres barbares. Dans ces extrémités, deux concurrents se disputèrent encore les sanglants débris de la couronne impériale. Julius Népos surprit Glycérius et le fit élire évêque de Salone ; mais peu après, chassé par Oreste, il se réfugia à Salone même, où il fut reçu et entretenu par ce même Glycérius qu'il avait vaincu. Oreste, maître de l'Italie par cette fuite, éleva à la dignité impériale son fils Romulus Augustule. L'année
476. suivante, les barbares exigèrent la troisième partie des terres de l'Italie, comme récompense des services rendus à l'empire. Sur le refus d'Oreste, ils se choisissent pour chef Odoacre, simple garde d'Augustule, et connu dans l'histoire comme roi des Hérules. Pavie est emportée d'assaut ; Oreste est pris et mis à mort ; le vainqueur marche à Rome, qui ouvre ses portes ; il dépose Augustule, auquel il laisse la vie, et se fait proclamer roi d'Italie. Ainsi fut consommée la ruine de l'empire romain proprement dit, 506 ans après la bataille d'Actium, et 1229 ans après la fondation de Rome par Romulus.

Malgré la sagesse de son gouvernement, Odoacre

ne jouit pas longtemps de sa conquête. L'empereur d'Orient, qui lui avait envoyé les insignes de patrice, ayant cédé plus tard l'Italie aux Ostrogoths, Théodoric partit à leur tête de la Pannonie, emmenant avec lui femmes, enfants et bagages. Odoacre, vaincu trois fois, près d'Aquilée, à Vérone et sur l'Adda, puis assiégé trois ans dans Ravenne, rendit enfin la ville, à condition de régner sur l'Italie conjointement avec le vainqueur. L'accord ne dura guère entre les deux princes. Quel que soit celui qui ait manqué le premier de fidélité au traité, peu de jours après la reddition de Ravenne, Odoacre périt
de la propre main de Théodoric; ce qui rendit les 493.
Ostrogoths paisibles possesseurs de toute la province. A la réputation d'un heureux capitaine, Théodoric joignit celle d'un grand prince. Il usa modérément du droit de conquête, laissa aux Italiens les deux tiers de leur territoire, et fit refleurir dans ce pays si longtemps saccagé, le commerce, l'agriculture et les arts. Son nom seul lui valut des provinces. Il réunit sous son empire la Sicile, la Dalmatie, le Norique, la Hongrie, presque toute la Suisse et la Provence.
Quand Alaric, roi des Visigoths, son gendre, suc- 507.
comba sous les coups des Francs, il prit en main la défense de son petit-fils Amalaric, et gouverna l'Espagne sous son nom, le protégeant et contre Clovis que ses généraux vainquirent à Arles, et contre Gésalric, qui voulait usurper la couronne. Ses principaux ministres furent Cassiodore, Boèce et Symmaque. Cassiodore, né dans le Brutium, tour à tour intendant d'Odoacre et secrétaire de Théodoric, se distingua d'un côté par la manière dont il géra les charges les plus importantes sous ce prince et ses successeurs, de l'autre, par les ouvrages qu'il composait, et surtout par son *Histoire des Goths* en douze livres. Boèce, consul en 510 et auteur de différents ouvrages, notamment du traité intitulé *Consolation de la Philosophie,* et Symmaque, son beau-père, consul en 485 et chef du sénat, firent aussi la gloire de ce règne par leurs talents et leurs vertus. Mais des envieux exci-

tèrent contre eux le prince qui ordonna leur mort, tache ineffaçable pour sa mémoire.

Théodoric avait eu deux filles. L'une, mariée à Alaric, en eut Amalaric qui régna en Espagne. L'au-
526. tre, nommée Amalazunte, lui succéda comme régente et tutrice de son fils Athalaric. Cette princesse montrait toute la vertu et l'habileté des premières années de son père; mais bientôt les grands corrompirent par leurs flatteries et envenimèrent contre elle l'esprit du jeune prince. Vieux avant l'âge, il mou-
534. rut d'une maladie de langueur, fruit de ses débauches. Amalazunte fit élire Théodat, seul rejeton de la famille de Théodoric, et l'épousa. Un tel bienfait ne put effacer dans un cœur lâche et cruel le souvenir d'une condamnation que lui avaient jadis attirée ses excès dans la préfecture de Toscane. Il fit enfermer la reine, et bientôt après il ordonna sa mort. Ce crime fut la ruine du prince qui l'avait commis; mais la nation, enveloppée dans le même châtiment, disparut en peu d'années sans laisser de trace.

CHAPITRE IV.

Empire d'Orient, depuis la mort d'Arcadius, jusqu'à Justinien exclusivement. (408-526 — Ve et VIe siècles.)

Tandis que l'empire d'Occident périssait, l'Orient était pareillement ébranlé par les incursions des barbares et par l'incapacité de ses princes : mais il renfermait des germes de vie qui lui assurèrent une plus longue durée.

408. Arcadius étant mort l'an 408, Théodose, son fils, alors âgé de huit ans, fut reconnu empereur d'un consentement unanime. Anthémius, qui gouverna d'abord sous son nom, réprima quelques entreprises des ennemis, répara les villes frontières, environna Constantinople de nouveaux murs et fit jouir l'Orient

d'une paix profonde. Après lui, l'indolent Théodose abandonna le pouvoir aux mains de sa sœur Pulchérie. Tandis qu'il se livrait uniquement à la dévotion et aux sophistes, cette princesse soutint avec assez de gloire le fardeau qu'elle s'était imposé. Au dedans, elle fit régner le calme, et acquit à son frère une illustration facile, en publiant un recueil de lois, appelé de son nom code Théodosien ; au dehors, elle prit la défense des chrétiens persécutés par le roi de Perse, et le força par plusieurs victoires de leur accorder le libre exercice de leur religion. A la mort du roi d'Arménie, elle revendiqua et obtint une partie de ce royaume ; enfin elle fit plusieurs fois trembler Genséric en envoyant contre lui des flottes nombreuses auxquelles il n'aurait manqué pour réussir que d'avoir à leur tête d'autres généraux. Toutefois Attila, par des incursions répétées, la contraignit souvent de traiter à des conditions déshonorantes, telles que le payement de sommes immenses et de tributs annuels, ou l'extradition des Huns réfugiés sur les terres de l'empire.

Après avoir porté quarante-deux ans le titre d'em- 450.
pereur, Théodose mourut, sans laisser d'enfants de l'impératrice Eudoxie ou Athénaïs, fille d'un sophiste, et non moins célèbre pour sa piété et sa science que pour sa beauté. Pulchérie, alors âgée de cinquante-un ans, donna sa main et l'empire à Marcien, qu'elle crut digne de soutenir l'honneur des armes romaines. Ce prince, il est vrai, céda la Pannonie aux Ostrogoths ; mais Attila ayant réclamé le tribut annuel que lui payait Théodose : *Dites à votre maître*, répondit fièrement le nouveau César, *que j'ai de l'or pour mes amis et du fer pour mes ennemis*. Attila, maîtrisé par une telle contenance, tourna, comme nous l'avons vu, ses armes contre l'Italie. Pendant sept années de règne, Marcien fut vainqueur de toutes les entreprises des barbares, et l'Orient eut à regretter d'être privé sitôt d'un tel courage.

Son successeur fut Léon Ier de Thrace. Simple tribun, 457.
il dut son élévation à un général barbare, et reçut le

premier la couronne des mains d'un évêque. Il n'en soutint pas l'honneur de l'empire avec moins de gloire. Souvent victorieux des Huns et des Goths de Pannonie, ou Ostrogoths, il envoya une flotte de onze cents voiles et une armée de cent mille hommes attaquer Genséric en Afrique. Cette expédition manqua par la mauvaise conduite et la trahison de Basiliscus, que l'impératrice Verrina, sa sœur, sauva du châtiment, et que nous verrons plus tard déshonorer le trône. Mais si Léon ne se montra pas indigne de succéder à Marcien, on lui reprochera du moins avec justice de s'être choisi pour gendre un prince tel que Zénon d'Isaurie. Il fut guidé dans ce choix par le besoin d'attacher à sa personne les Isauriens, auxquels il accorda en effet presque toutes les places dans les armées et au palais. Ainsi l'Orient devait toujours confier à des barbares la vie et la majesté de ses princes.

474. Zénon s'attira le mépris des peuples par sa taille mal prise et contrefaite, et leur haine par sa cruauté, ses débauches et son incapacité pour les affaires. On ne le reconnut d'abord que comme tuteur de son fils Léon II le Jeune. A la mort de cet enfant, il fallut tout le crédit de l'impératrice Verrina pour faire succéder le père au fils. Bientôt même cette princesse, toute corrompue que l'histoire nous la représente, fut indignée des vices de Zénon. Elle ourdit contre lui une conjuration ; et, tandis qu'il s'enfuyait lâchement en Isaurie;
475. elle fit proclamer empereur Basiliscus. Mais, déjà méprisé pour son expédition d'Afrique, l'usurpateur se vit bientôt abandonné des soldats pour sa cruauté et son
477. avarice. Zénon remonta sur le trône, sans que l'adversité eût changé son caractère. Tandis que plusieurs révoltes réelles ou supposées lui fournissaient un prétexte pour abattre les têtes les plus illustres, les Ostrogoths ravagèrent impunément ses provinces. Après avoir inutilement prodigué à Théodoric, leur chef, et les honneurs et les trésors de l'empire, il acheta une paix définitive par un traité qui livrait à ce roi barbare Odoacre et l'Italie. Ainsi, toujours cruel au de-

dans, mais lâche contre ses ennemis, voilà ce que fut Zénon pendant dix-sept années de règne. Les lettres ont à déplorer de son temps l'incendie de la bibliothèque de Constantinople, où étaient réunis cent vingt mille volumes, et entre autres un Homère complet écrit en lettres d'or sur la peau d'un serpent d'environ quarante mètres de longueur.

Comme Zénon mourait sans enfants, sa veuve fit 491
reconnaître empereur Anastase, qu'elle épousa. Généralement estimé avant de parvenir au trône, Anastase signala les commencements de son règne par la réforme de plusieurs abus. Il refusa aux Isauriens les sommes que leur avaient payées les deux derniers princes; et comme cette milice privilégiée se révolta, il les défit, punit de mort les principaux chefs, et délivra ainsi l'empire d'un tribut honteux. Mais cette conduite prudente et ferme se démentit bientôt. Les peuples furent attaqués dans leur croyance par les persécutions d'un empereur imbu des erreurs d'Eutychès[1], et dans leurs biens par les exactions des gouverneurs, qui partageaient avec la cour le fruit de leurs rapines. Au dehors l'empire était en proie, d'un côté, aux courses continuelles des Arabes et des Sarrasins, de l'autre, aux attaques des Bulgares, peuple d'origine scythique, qui était venu de Kasan, sur le Volga, se fixer sur les côtes de la mer Noire et de la mer d'Azof. Les Perses, se jetant aussi sur l'Arménie, avaient taillé en pièces les troupes impériales et pris plusieurs villes importantes. L'empereur conclut de ce côté une trêve de sept ans; il en profita pour faire construire, d'une mer à l'autre, à cinq myriamètres de Constantinople, un mur d'environ sept myriamètres de longueur sur six mètres et demi de large, et flanqué de tours de distance en distance; faible rempart contre les entreprises des barbares, lorsqu'on s'avouait ainsi inférieur en courage.

Le 9 juillet 518, Anastase fut trouvé mort dans son 518.
lit. L'eunuque Amantius voulait faire élire un certain

1. Voyez le chapitre XII.

Théocrite, son ami. Dans cette vue, il remit de grandes sommes à Justin, préfet du prétoire, afin qu'il gagnât à son parti les gardes du palais : Justin se fit élire lui-même. Né en Thrace, d'une famille obscure, il s'était enrôlé dans sa jeunesse, avait donné des marques de courage, et par là était parvenu aux honneurs militaires ; mais il conserva jusque dans la plus haute fortune toute la barbarie de son pays, au point qu'il ne savait ni lire ni écrire. Toutefois ce prince rendit de grands services à l'empire. Il avait beaucoup de pénétration et d'adresse, entendait bien la guerre et connaissait les hommes. Il se conduisit toujours avec équité et modération, et il se donna un successeur capable d'achever heureusement l'édifice de gloire dont il avait jeté les premiers fondements.

CHAPITRE V.

Empire d'Orient.—Règne de Justinien (526-565—VIe siècle). — Les Vandales en Afrique. — Les Ostrogoths disparaissent de l'Italie. — Guerres contre la Perse. — Lois de Justinien. — Bélisaire.

526. Dès que Justinien, neveu de Justin, se fut affermi sur le trône où l'avait appelé son oncle, il ne songea plus qu'à reconquérir les provinces d'Occident qui avaient jadis appartenu à l'empire. Ce fut le soin de toute sa vie, le but de toutes ses démarches. Il se montra même tellement acharné à l'exécution de ce grand dessein, qu'il y sacrifia quelquefois la gloire et la sûreté de l'Orient : comme s'il n'y avait pas autant de mérite à faire le bonheur de ses sujets qu'à conquérir heureusement plusieurs provinces.

La protection que Justin avait accordée aux Lazes, peuple tributaire de la Perse, et le refus d'adopter comme son fils, Chosroès, fils du roi de cette nation, avaient provoqué une rupture. Ce fut la première guerre que Justinien eut à soutenir. Elle se fit avec une alternative de victoires et de revers. Bélisaire, qui

préludait à sa réputation future, vaincu, faute de forces suffisantes, dans une première affaire, s'était vengé à Dara par un éclatant succès. Forcé à un nou- 530.
veau combat dont il avait prévu l'issue, il laissa aux Perses un triomphe dont ils ne purent du moins profiter; et bientôt leurs armées furent à la fois battues et repoussées, soit en Arménie, soit en Mésopotamie, malgré la supériorité du nombre. Enfin Chosroès monta sur le trône de Perse (531) par la mort de son père: mais occupé dans ses états contre trois frères, dont deux avaient au trône plus de droit que lui, comme ses aînés, il saisit avec plaisir l'occasion de se délivrer des guerres étrangères. Aux premières ouvertures de paix que lui fit Justinien, il conclut un traité par 532.
lequel il abandonnait aux Grecs la protection et la suzeraineté des Lazes.

Fidèle à ses projets chéris, Justinien ne fut pas plutôt délivré de toute inquiétude pour l'Orient par son traité avec les Perses, qu'il voulut réduire l'Afrique à son obéissance. Nous avons vu comment Genséric avait profité de la faiblesse d'Honorius et de la trahison du comte Boniface pour enlever à l'empire cette province. La domination des Vandales étant affermie, il ne craignit pas d'aller attaquer l'Italie. Ses succès, il est vrai, furent peu considérables ou de courte durée: néanmoins il fit plus d'une fois trembler les deux cours de Constantinople et de Ravenne. Les révolutions de l'Occident ne fournirent que trop aux Vandales l'occasion de s'étendre. La Corse et la Sardaigne tombèrent à différentes époques sous leurs lois.

Cependant l'Afrique vaincue se vengeait en communiquant aux vainqueurs tous ses vices. Le Vandale, barbare, mais robuste, s'énerva bientôt dans les plaisirs. Les rois successeurs de Genséric [1] n'héritèrent

1. Genséric (429-478);
Hunéric (477-486), son fils;
Gundamond (488-497) } neveux de Genséric;
Thrasamond (497-524) }
Hildéric (524-531), fils de Hunéric et catholique.

point de ses grandes qualités. Toujours renfermés dans leurs palais, ils se consolaient des défaites que leur faisaient éprouver les Maures, en opprimant les anciens habitants du pays, qui gémissaient sous les exactions des gouverneurs et sous les brigandages des soldats, aussi cruels et avides qu'ils étaient devenus lâches. En même temps, les Vandales, ayant embrassé l'hérésie d'Arius, n'oubliaient aucun genre de persécution pour extirper entièrement le catholicisme ; ce qui donna à l'église une multitude de martyrs.

Telle était la malheureuse situation de l'Afrique, lorsque Gélimer, s'ennuyant d'attendre la couronne que portait alors Hildéric, son cousin, le renferma dans une forteresse, où il le fit bientôt mourir, et devint ainsi maître du royaume. Mais Hildéric avait conclu avec Justinien un traité de paix et d'alliance. Cette révolution parut donc à l'empereur une occasion que lui offrait la fortune. Sous prétexte de punir l'usur-
533. pateur, il prépara une expédition. Bélisaire en fut chargé. A la tête de dix mille fantassins et de cinq mille chevaux, il débarqua après trois mois de navigation à cinq journées de Carthage. Gélimer fut surpris ; il ne s'attendait pas à être attaqué, et avait envoyé ses meilleures troupes sous la conduite de son frère pour réprimer une révolte en Sardaigne. Cependant il fit les dispositions que l'on devait attendre d'un prince qui ne manquait pas de talents militaires. Malheureusement pour lui ses généraux montrèrent plus de courage que d'habileté. Ils se firent battre tour à tour et périrent dans l'action ; le plan du roi manqua, et Bélisaire, reçu partout comme un sauveur, entra triomphant à Carthage. La discipline qu'il avait su maintenir dans son armée, quoique composée en partie de Huns et d'autres peuples barbares, lui conciliait tous les cœurs, que les Vandales s'étaient aliénés par leur conduite.

De Carthage, Bélisaire marcha contre le roi et le rencontra à Tricaméron. Avec les troupes revenues de Sardaigne, l'armée vandale montait à cent mille hommes contre dix mille impériaux au plus. Mais les Van-

dales étaient à demi vaincus en se présentant au combat. Quelques officiers distingués, entre autres le frère du roi, ayant péri dès le commencement de l'action, ils prirent la fuite. Gélimer leur en donna l'exemple. Abandonnant son infanterie, dont la meilleure partie était encore intacte, il chercha asile sur une montagne, où il fut assiégé, et il se remit après trois mois de défense à la discrétion du vainqueur. Déjà maître de ses trésors et de ses états, Bélisaire établit en Afrique un gouvernement paternel, bien propre à rattacher pour toujours les peuples à la domination romaine, si les gouverneurs qui lui succédèrent, avaient eu la même intégrité, le même amour de la justice. Tandis que, rappelé à Constantinople par des intrigues de cour, il entrait triomphant dans la ville, en traînant devant son char Gélimer et ses trésors avec les principaux des Vandales, l'Afrique était en proie aux incursions des Maures et aux révoltes des soldats romains. Il était réservé au général qui l'avait vaincue, d'y ramener le calme, qu'elle goûta ensuite presque sans interruption pendant plusieurs années.

A peine cette province fut-elle redevenue pro- 535.
vince de l'empire, que la mort d'Amalazunte offrit à Justinien un prétexte pour attaquer l'Italie. Bélisaire est encore chargé de l'expédition. Après avoir pacifié l'Afrique en passant, et soumis la Sicile sans coup férir, il aborde à Rhége à la tête de sept mille cinq cents hommes. C'était avec des armées si peu considérables qu'il aimait à faire de grandes choses. A son arrivée, Théodat tremblant offrait lâchement d'abandonner sa couronne et de se retirer à Constantinople, lorsque la prise de Naples, où les impériaux entrèrent par un aqueduc, excita contre lui
l'animadversion des Goths. Il fut déposé, puis mis à 536.
mort, et Vitigès fut élu à sa place.

Malgré les talents qui avaient fait sa fortune, Vitigès, ne trouvant ni dans ses sujets ni dans les rois Francs les secours nécessaires pour repousser les attaques des Romains, ne put que retarder sa ruine. Bélisaire, ayant emporté Rome, y fut presque aussitôt assiégé

par les Ostrogoths. Après un an de lutte autour de cette ville, il reçut enfin des renforts, reprit aussitôt l'offensive, et poussa vigoureusement Vitigès qu'il renferma dans Ravenne. Ce prince dut se croire délivré, lorsqu'il apprit qu'une armée de Francs venait de passer les Alpes sous la conduite de Théodebert, roi d'Austrasie et petit-fils de Clovis. Mais les Francs ne songeaient à conquérir que pour eux-mêmes. Vainqueurs des impériaux et des Goths en deux rencontres différentes, ils furent contraints de retourner sur leurs pas par les maladies qui envahirent leur armée. Viti-
540. gès, perdant tout espoir, rendit enfin à Bélisaire la ville de Ravenne, après un siége de plusieurs années, et alla recevoir à Constantinople, en dédommagement d'une couronne, le vain titre de patrice. Cependant les Goths se soumirent : mais désenchantés, sous les successeurs de Bélisaire, du gouvernement impérial, ils reprirent les armes, et rétablirent bientôt leurs affaires, sous la conduite de Totila, frère de Vitigès.

La plupart des historiens contemporains, même ceux de l'Orient, nous font de ce roi barbare un portrait si avantageux, qu'on pourrait le comparer, d'après eux, aux plus célèbres héros des plus beaux temps de la Grèce et de l'Italie; tant il sut allier heureusement la vigueur et la fermeté du gouvernement avec l'humanité et la clémence, l'adresse du politique et l'activité du guerrier avec les sentiments d'un prince qui ne veut que le bonheur de ses peuples. Les généraux de l'empire furent aussi souvent vaincus qu'ils se mesurèrent avec lui. Rome tomba deux fois en son pouvoir; la première, malgré les efforts et sous les yeux de Bélisaire, que Justinien avait renvoyé en Italie, mais sans armée. La gloire de terminer cette guerre était réservée à Narsès, Perse de naissance et eunuque, mais devenu chambellan de l'empereur. Narsès partit de Constantinople, en se faisant accorder d'avance les secours que refusait à Bélisaire la jalousie
552. soupçonneuse de Justinien. Son arrivée mit fin aux succès des Goths. Totila et son successeur Téia furent battus et périrent, l'un en fuyant pour la première

fois après un combat opiniâtre, l'autre en combattant vaillamment à la tête de ses troupes. Narsès reprit Rome et toutes les villes possédées par les ennemis. 555. Enfin il assiégea dans Cumes ce qui avait échappé à tant d'actions meurtrières. Aligern se distingua par une longue et vive défense; mais, lorsque Narsès eut vaincu d'un côté une armée de Goths qui venait secourir la place, de l'autre Bucelin et Leutharis, qui, à la tête d'une multitude de Francs, avaient fondu sur l'Italie, Cumes se vit forcée de le recevoir. Avec cette place, les restes des Ostrogoths se soumirent à la domination de Justinien, désormais bien affermie dans toute la province.

L'Espagne vit aussi le triomphe des armes impériales. Theudis, envoyé par Théodoric pour gouverner le royaume pendant la minorité d'Amalaric, avait succédé à ce prince par élection (531-548), et rendu à la monarchie des Visigoths ses anciennes limites. Il était mort assassiné ainsi que Théodisele, son successeur. Agila, nommé à sa place (549), régnait depuis cinq ans, lorsqu'Athanagilde se révolta contre lui (554), et acheta les secours de Justinien au prix de l'Espagne méridionale. Une fois monté sur le trône, il entreprit en vain de chasser les impériaux, qui se maintinrent glorieusement dans toute l'Andalousie et dans les Algarves.

Tandis que les troupes de l'empire et ses meilleurs généraux étaient ainsi occupés en Occident, Chosroès, enhardi par les ravages des Huns, par la révolte de l'Arménie, et peut-être aussi à l'instigation des Goths d'Italie, avait pris les armes, malgré le traité soi-disant perpétuel conclu l'an 532. Il se jeta (540) sur la Syrie sans défense, s'empara de plusieurs villes et mit le siége devant Antioche, qu'il prit. C'était la ville la plus riche, la plus belle et la plus peuplée de l'Orient. Chosroès se réserva les trésors de l'Eglise, et fit emporter en Perse les statues, les tableaux et autres objets de prix; ensuite il ordonna de mettre le feu à la ville, et la réduisit en cendres; les habitants échappés

au massacre furent emmenés et vendus à l'encan. Justinien, n'ayant que peu de troupes, fut forcé de dévorer cette injure. Il acheta même, des trésors de l'empire, la retraite de Chosroès et un simulacre de paix; car le monarque perse, en se retirant, ne se fit aucun scrupule de piller les provinces qu'il traversa, et d'envoyer devant lui une multitude de captifs. Bélisaire, rappelé d'Italie, fut chargé de défendre l'Orient. L'an 542, il ravagea à son tour l'Assyrie, et regagna heureusement les terres de l'empire. L'année suivante, Chosroès voulut se venger sur la Palestine. Bélisaire accourut promptement, et rassembla des troupes sur le bord de l'Euphrate, dès que l'ennemi eut passé ce fleuve, en sorte que le roi, craignant de se voir couper la retraite, fut contraint de se retirer sans qu'il en coûtât un seul homme. Mais à peine Bélisaire fut-il retourné contre Totila, que les Perses reprirent leur supériorité, et qu'au nombre de 4,000, ils forcèrent 30,000 impériaux à une fuite honteuse. Enflé de ce succès, Chosroès vint assiéger Edesse. L'énergique résistance de cette ville amena la paix, à condition que Justinien payerait 2,000 livres pesant d'or : mais les hostilités recommencèrent presqu'aussitôt. Les Lazes, qui s'étaient donnés aux Perses dès le commencement de la guerre, ayant abandonné leur parti par la crainte de quelque perfidie, Justinien fit marcher des troupes sur Pétra, capitale du pays, afin d'en chasser la garnison perse. Il échoua d'abord dans cette entreprise; puis il revint à la charge, défit les Perses dans deux affaires importantes et s'empara enfin de la place : cependant il consentit encore à payer une somme immense pour cinq années de trêve. Dès qu'elle fut expirée, les Perses reprirent les armes, espérant le concours des Lazes, dont le roi venait de périr victime de la perfidie des généraux de l'empire. Mais Justinien retint ce peuple, en faisant exécuter publiquement les coupables, tandis que ses troupes tuaient 12,000 hommes à l'armée perse, la poursuivaient sans relâche et la détruisaient

presque complétement. Alors enfin (556) Justinien osa conclure un traité qui n'eût rien de déshonorant pour les deux couronnes.

Il était temps que l'empire fût délivré de son opiniâtre ennemi. A la suite d'une peste qui décima Constantinople, les Huns, franchissant le Danube, s'avancèrent jusqu'à environ deux myriamètres et demi de cette ville. Bélisaire fut encore une fois le sauveur de l'état. Quoiqu'il pût à peine tenir une épée, disent les historiens, il marcha contre les barbares, les défit, et les obligea de regagner leur pays. L'empereur, aussi ingrat que lâche, acheta la paix après cette victoire, et dépouilla de toutes ses charges le général qui avait été plus que tout autre le rempart de l'empire et la gloire de son règne. On a dit qu'il lui rendit sa faveur l'année suivante; mais on a dit aussi qu'il avait poussé la cruauté jusqu'à lui faire crever les yeux. Quoi qu'il en soit, Bélisaire survécut peu à cette dernière disgrâce, et Justinien le suivit de près au tombeau. Il mourut l'an 565, dans la 39e année 565.
de son règne, à l'âge d'environ 83 ans.

L'éclat que répandirent sur le règne de Justinien tant de victoires, fut tempéré au dedans par bien des malheurs, des scandales et des fautes. De nombreuses séditions troublèrent plus d'une fois Constantinople : car, dans les jeux, les conducteurs de chars étant divisés en deux bandes, qu'on appelait les *bleus* et les *verts*, des couleurs qu'ils portaient, les citoyens prenaient parti pour les uns ou les autres avec une ardeur qui fut souvent la source des plus grands désordres. L'an 532, elle dégénéra même en une rébellion ouverte. L'empereur pensait à quitter Constantinople et à fuir par mer. Mais Bélisaire d'un côté, à la tête d'un corps de troupes, et de l'autre, Mundus, gouverneur d'Illyrie, à la tête d'une bande d'Hérules, ayant marché au cirque, où étaient rassemblés les rebelles, depuis deux jours maîtres de la ville, tombèrent sur eux et en massacrèrent plus de trente mille. Il serait injuste de rendre Justinien responsable de cet accident, aussi bien que des tremblements de terre et autres

fléaux qui désolèrent fréquemment différentes provinces de l'empire. L'histoire lui reprochera avec plus de justice les impôts qu'il exigea des peuples. Outre les dépenses de la guerre et les honteux tributs payés en différentes circonstances aux ennemis de l'empire, même après les plus éclatantes victoires, il fallait bien des trésors pour subvenir au luxe de la cour, et aux passions de l'impératrice Théodora, que Justinien avait enlevée au théâtre pour la faire monter sur le trône; et il en fallait encore pour les nombreux édifices que ce prince fit élever de toutes parts. Procope, historien contemporain, nous affirme qu'il n'y eut point de ville qui ne fût embellie de quelque magnifique édifice, ni de province où il n'eût au moins réparé quelque ville, fort ou château.

Au milieu des travaux que lui suscita son goût pour les bâtiments et les conquêtes, goût toujours si contraire à la félicité publique, il est un monument plus glorieux laissé par lui à la postérité : c'est le recueil de lois auquel il a donné son nom. L'entreprise fut confiée aux plus célèbres jurisconsultes, et à leur tête était Tribonien, honoré des premières charges de l'état. On vit paraître en trois ans : 1° le *Code*, renfermant les lois romaines et les constitutions des empereurs jusqu'à Justinien inclusivement ; 2° le *Digeste* ou les *Pandectes*, contenant les réponses des plus savants jurisconsultes sur les questions épineuses; 3° enfin les *Institutes*, ou traité élémentaire des lois à l'usage de la jeunesse. Les édits que publia depuis l'empereur furent renfermés en un volume et publiés de son temps : ce sont les *Novelles* ou *Authentiques*. Le recueil de Justinien a été la base des lois modernes.

Malgré les reproches que l'on serait en droit de faire à Justinien, ses constructions, qui ne furent pas toutes inutiles, ses travaux sur la législation, ses conquêtes, qui rendirent à l'empire sa première splendeur, et la décadence de l'Orient sous les princes qui lui succédèrent, l'ont fait appeler à juste titre le dernier des empereurs romains.

CHAPITRE VI.

Empire d'Orient, depuis la mort de Justinien, jusqu'à celle d'Héraclius. (565-641 — VI[e] et VII[e] siècles.)
Mahométisme. — Etat de l'Arabie avant Mahomet. — Vie de Mahomet. — Idée de sa législation religieuse et du Coran. — Conquêtes des premiers califes.

Justinien n'ayant point laissé de postérité, l'empire 565.
tomba aux mains de Justin II, son neveu. Ce prince commença son règne par refuser aux Avares, peuple tartare d'origine, établi dans la Dacie vers l'an 558, le tribut que son prédécesseur avait consenti à leur payer, pour se créer ainsi une barrière contre les Lombards et les Gépides. On applaudit à cet acte d'une fermeté qui se démentit bientôt. Outre les cruautés dont Justin se rendit coupable envers ceux qui pouvaient lui porter quelque ombrage, il s'attira en Orient et en Occident deux guerres funestes.

Justinien avait laissé Narsès gouverner avec sagesse, sous le titre d'exarque, l'Italie, qu'il avait reconquise avec tant de gloire. L'impératrice Sophie ne craignit pas d'exciter Justin contre lui. On dit même qu'elle écrivit au général une lettre injurieuse, dans laquelle, faisant allusion à son premier état, elle le rappelait comme absent depuis trop longtemps du palais, où l'on avait besoin de ses services; en même temps elle lui envoyait une quenouille. Quand bien même cette injure aurait été réelle, il serait à désirer pour la gloire de Narsès, qu'il n'eût point appelé lui-même les Lombards à la conquête de l'Italie : ce qu'il est heureusement difficile de prouver. Sa disgrâce seule, le défaut de chefs capables de commander à sa place, et les embarras de Justin du côté de la Perse, suffisaient pour faciliter à cette nation des succès rapides.
Aussi les Grecs conservèrent à peine quelques villes, 569.

mais surtout Rome, déchue de sa splendeur, et Ravenne, où résida l'exarque. Nous reviendrons plus tard sur les révolutions qu'éprouva ce pays, soit dans les circonstances présentes, soit dans les siècles qui suivirent.

Justin avait cru se dédommager par l'acquisition de la partie de l'Arménie qui appartenait à la Perse, et dont les habitants persécutés s'étaient donnés à l'empire : ce fut la source d'une guerre cruelle et malheureuse. Chosroès mit en effet sur pied une puissante armée pour revendiquer ses droits. Tandis que Justin s'endormait dans les plaisirs, il ravagea impunément la Syrie, prit les villes, les réduisit en cendres, et dévasta pendant plusieurs années tout le pays. Sur ces entrefaites, l'empereur, saisi d'une espèce de frénésie, devint incapable de s'appliquer aux affaires.
573. Tibère II, né en Thrace, fut nommé pour gouverner à sa place, par le crédit de l'impératrice Sophie. Chosroès sentit bientôt que la même main ne dirigeait plus le timon de l'état. Vaincu en personne dans une grande bataille aux environs de Césarée, il en ressentit une douleur si vive, qu'il tomba malade, et qu'il mourut après un glorieux règne de 48 ans.
578. L'année suivante, Tibère, déjà nommé César, se vit seul maître de l'empire par la mort de Justin. Pendant quatre ans qu'il fut sur le trône, il déploya les mêmes qualités auxquelles il était redevable de son élévation. Les Avares, qui se jetaient sur la Pannonie, se retirèrent dès qu'ils surent que l'empereur se disposait à marcher contre eux. D'un autre côté, Hormisdas III, successeur de Chosroès (579), ayant voulu continuer la guerre, fut vaincu dans deux batailles, à Mélitène et à Constantine, ce qui l'obligea enfin à demander la paix.

Le principal instrument des succès de Tibère contre Hormisdas était Maurice, qui descendait d'une ancienne famille romaine : il obtint pour récompense le titre de César et la main de Constantia, fille de l'em-
582. pereur, auquel il succéda l'an 582. La mésintelligence qui se mit entre les soldats et les généraux sur les

frontières de Perse, procura d'abord aux ennemis, qui recommencèrent la guerre, quelques légers avantages. L'ordre s'étant rétabli, l'armée d'Hormisdas fut complétement battue en plusieurs rencontres. Ces mauvais succès et une cruauté insatiable aliénèrent à ce prince le cœur de ses sujets. Chosroès II, son fils, qui en profita pour le détrôner (590), fut contraint, par une sédition, de chercher un asile à la cour de Constantinople, d'où il retourna dans ses états à la tête d'une puissante armée, que lui avait donnée Maurice. Tant de générosité faisait croire à une paix durable entre les deux empires; et elle aurait pu l'être, sans les révolutions qui survinrent.

Les Avares, souvent repoussés, quelquefois vaincus, revenaient sans cesse à la charge. Toujours conduits par Baïan, qui les avait amenés en Europe, ils s'étaient créé dans le Nord un puissant empire, ralliant les restes des Huns et des Alains, chassant devant eux les Gépides, peut-être même les Lombards, subjuguant les Slaves, les Bulgares, les Moraves, les Tchèques, et ne s'arrêtant qu'aux frontières des Francs austrasiens, qui les vainquirent. Sous Tibère, ils avaient pris Sirmium, et forcé l'empire à un tribut. Maurice recommença contre eux la guerre l'an 601. Elle fut malheureuse; car les Avares victorieux pillèrent toute la Thrace jusqu'à Constantinople et emmenèrent chez eux 12,000 prisonniers. Une rançon modique pouvait les rendre à la liberté : Maurice refusa de la payer, et les Avares leur tranchèrent la tête. Les esprits en furent irrités au point que, l'année suivante, l'armée impériale, enfin victorieuse, se révolta et proclama un simple centurion, nommé Phocas. Maurice, qu'une sédition obligeait en même temps à quitter sa capitale, tomba bientôt au pouvoir de l'usurpateur, qui le fit décapiter, après avoir fait 602.
massacrer inhumainement cinq de ses fils en sa présence. Cet événement rejeta l'empire dans de nouvelles guerres avec la Perse. Chosroès prit les armes sous prétexte de venger Maurice, battit les Grecs aussi souvent qu'ils se présentèrent, pilla et ravagea

la Mésopotamie et la Syrie. Cependant Phocas ensanglantait chaque jour Constantinople par de nouveaux supplices; les têtes les plus illustres tombaient sous ses coups et le peuple n'était pas épargné : aussi son propre gendre se mit à la tête d'une conspiration. Héraclius, fils du gouverneur d'Afrique, cingla de son côté vers la Thrace avec une flotte considérable. A peine quelques soldats essayèrent-ils de défendre le lâche et sanguinaire empereur. Traîné devant Héraclius, il reçut la juste punition de ses crimes.

610. Honoré de la pourpre par la reconnaissance des peuples, Héraclius parvenait à l'empire dans de fâcheuses circonstances. L'Etat était épuisé; les frontières n'avaient point de troupes pour les défendre; les meilleurs généraux avaient péri sous le fer du tyran. Chosroès, que nous avons vu prendre les armes contre Phocas, refusa d'accorder la paix à son successeur. Maître de porter ses armes où il voudrait, sans trouver de résistance, il s'empara d'Edesse et
614. d'Apamée, se jeta sur la Palestine, prit Jérusalem, d'où il emporta un butin immense, et, ce qui était plus précieux aux yeux des chrétiens, un morceau de la vraie croix avec plusieurs autres reliques. Le patriarche Zacharie fut emmené en Perse; 90,000 chrétiens furent vendus comme prisonniers. Enorgueilli par de tels succès, et sourd à toute proposition, Chosroès fit ravager par ses généraux l'Egypte et l'Afrique, et Chalcédoine tomba en son pouvoir. D'un autre côté, les Avares, alliés des Perses et soudoyés par eux, pillaient de nouveau toute la Thrace jusqu'aux portes de Constantinople, faisaient presque l'empereur prisonnier, et emmenaient 270,000 captifs: en sorte qu'Héraclius pensa un instant à transporter dans la ville de Carthage le siége de l'empire.

620. Rappelé à de plus nobles sentiments, le prince sortit de la léthargie dans laquelle il semblait plongé. La paix le délivra de toute crainte du côté des Avares, qui s'engagèrent même en grand nombre dans ses troupes : puis, ayant réparé l'épuisement du trésor avec les vases d'or et d'argent que lui abandonna le

clergé, il marcha aux Perses à la tête d'une puissante armée. Dès lors Chosroès fut entièrement abandonné de la fortune. Héraclius entra à son tour dans la Perse, et rien ne lui résista. Pendant quatre années, Chosroès vit ses armées toujours vaincues, ses provinces ravagées et ses villes emportées d'assaut. Les drapeaux qu'il avait enlevés aux Romains en différentes circonstances, furent valeureusement reconquis. Luimême enfin, obligé de fuir, et à peine en sûreté derrière les murs de ses forteresses, dut se repentir vivement d'avoir abusé de ses victoires passées. Comme il se vengeait sur les peuples de ses nombreuses défaites, les Perses, lassés de sa cruauté, se révoltèrent. Siroès, un de ses fils, se mit à leur tête 628
et fit jeter son père chargé de chaînes dans un cachot, où il fut inhumainement massacré.

Les Avares avaient repris les armes en 626, à l'instigation des Perses; unis avec les Slaves, ils avaient tout à coup reparu devant Constantinople, que l'absence d'Héraclius semblait abandonner sans défense. Une défaite complète les contraignit à se retirer. Cet échec et la mort de Baïan, qui suivit de près, anéantirent en peu d'années l'empire qu'ils avaient acquis par les victoires précédentes. Mais après les fatigues d'une guerre meurtrière, l'empire, affaibli, ainsi que la Perse, autant par ses succès que par ses revers, allait être comme elle la proie d'un ennemi qui grandissait en Arabie, et qui devait imposer à l'Orient sa domination et une religion nouvelle.

L'Arabie fut peuplée dès la plus haute antiquité. Vers l'an 2500 avant J. C., Ioctan, fils d'Héber, s'établit dans l'Arabie Heureuse. Ses descendants rallièrent à eux les anciens habitants du pays et prirent le nom de Sabéens. Plus tard, Ismaël, fils d'Abraham, chassé de la maison paternelle avec sa mère Agar, s'arrêta dans l'Hedjaz, à l'endroit où s'élevèrent peu de temps après le temple de la Caaba et la Mecque, et fut le père des Ismaélites, qui peuplèrent l'Arabie Déserte. Les deux races se subdivisèrent entre plusieurs tribus indépendantes; mais une inimitié constante ne leur permit jamais de se mêler. Les Ioctani-

des habitaient les villes, les Ismaélites restèrent nomades. Le sabéisme fut d'abord la religion des Arabes. L'idolâtrie obtint bientôt sur elle la prépondérance, mais sans l'anéantir. Enfin la religion juive et le christianisme s'introduisirent tour à tour dans le pays, grâce au commerce de ses frontières avec la Palestine et avec l'empire.

L'an 464 après J. C., une révolution fit tomber la Mecque au pouvoir des Koreïschites, qui descendaient d'Ismaël. Haschem, un de leurs chefs, établit des caravanes qui allaient chercher, à des époques réglées, les produits de l'Arabie méridionale et de la Syrie. Son arrière-petit-fils fut Mahomet, qui naquit en 570. Presque aussitôt orphelin et sans fortune, il grandit sous les yeux de son oncle, avec lequel il conduisait les caravanes. A l'âge d'environ vingt-cinq ans, il entra au service de Cadiga, riche veuve, s'en fit aimer et l'épousa. Sans instruction, au point qu'il ne savait ni lire ni écrire, mais doué d'une imagination ardente, il conçut le projet de fonder à la fois une nouvelle religion et un nouvel empire. Pour y parvenir, il feignit des révélations de l'ange Gabriel, qui lui apportait, disait-il, les différents points de sa doctrine. Ce n'était qu'un amas de dogmes incohérents et parfois absurdes, empruntés pour la plupart aux Juifs, aux chrétiens et au paganisme. Ils ne servaient tous qu'à développer cette première pensée, essence de l'islamisme : « Il n'y a qu'un Dieu, et Mahomet est son prophète. »

Doué d'une éloquence entraînante, Mahomet s'annonçait à des peuples ignorants et barbares comme l'envoyé de Dieu. Déjà il comptait un assez grand nombre de prosélytes, lorsqu'en 622 il fut chassé de sa patrie. Il se retira à Yatreb, appelée depuis Médine. De cette fuite, arrivée le 16 juillet, et célèbre sous le nom d'hégyre, datent les années des musulmans, qui sont lunaires et de 354 jours[1].

1. Ou plus exactement de 354 jours, 8 heures, 48 minutes. Trente-trois années mahométanes correspondent à peu près à trente-deux des nôtres.

Médine presque tout entière avait embrassé la nouvelle doctrine. Mahomet fut reçu dans cette ville avec de grands honneurs, et ses partisans vinrent le joindre. Profitant de l'inimitié des tribus arabes, il se servit des unes pour réduire les autres, et entra triomphant à la Mecque, huit ans après en avoir été banni. Presque toute l'Arabie reconnaissait alors son obéissance. Ce fut dans le même temps que ses sectateurs se mesurèrent pour la première fois avec les Romains. Des ambassadeurs que Mahomet envoyait au gouverneur de Bostra, ayant été massacrés, il fit marcher 3,000 hommes, qui, après un combat opiniâtre, vainquirent, auprès du village de Muta (629), une armée de Grecs bien supérieure en nombre. Longtemps auparavant, Mahomet avait député à tous les princes voisins, même à Chosroès et à Héraclius, pour les exhorter à embrasser sa religion en les menaçant de ses armes. Héraclius le méprisa ; occupé à faire prévaloir l'hérésie des monothélites [1], il s'inquiéta peu des révolutions de l'Arabie.

Cependant Mahomet, voyant sa puissance s'agrandir de jour en jour, put prédire à sa mort les succès brillants que ses nombreux disciples devraient à leur fanatisme. Comme il ne laissait que des filles, et qu'il n'avait désigné que fort imparfaitement à qui il léguait sa puissance, les principaux chefs rassemblés élurent Abubècre, beau-père du 632.
prophète, au préjudice d'Ali, son cousin et l'époux de sa fille Fatime. A l'exemple de Mahomet, Abubècre réunit en sa personne le souverain pontificat et la royauté ; il prit le nom de calife, que portèrent ses successeurs. Son premier soin fut de rassembler les différents versets que Mahomet avait successivement donnés comme inspirés de Dieu et apportés du ciel par l'ange Gabriel : c'est le Coran, qui contient la doctrine musulmane. Des cent quinze chapitres de ce livre, les uns regardent le dogme, d'autres la morale, d'autres enfin les prétendues révélations de Mahomet

1. Voyez chapitre XII.

et divers récits historiques, souvent empruntés à la Bible. Les principaux points de doctrine sont la circoncision, cinq prières par jour, des ablutions fréquentes, le pèlerinage de la Mecque, le jeûne du mois de ramadan, l'abstinence absolue du vin, du porc et des animaux qui finissent de leur mort naturelle. On y trouve encore l'approbation de la loi de Moïse et de l'Evangile; car Abraham, Moïse et Jésus-Christ sont des prophètes, dont Mahomet continue la doctrine, mais en l'épurant. Les dogmes de la résurrection et du jugement dernier sont reconnus; celui de la trinité rejeté, comme une forme du polythéisme. La polygamie et le divorce sont permis; le fatalisme devient une croyance, la guerre contre les infidèles une œuvre sainte, et leur extermination par le fer une obligation étroite, quand ils résistent.

Les successeurs de Mahomet ne se montrèrent que trop fidèles à cette dernière partie de sa doctrine. Abubècre dut réduire d'abord un grand nombre de tribus arabes, qui, à la mort de Mahomet, avaient suivi chacune son prophète. Dès que l'unité fut rétablie, il ne songea plus qu'à donner suite aux premières invasions de la Syrie. Plusieurs armées furent envoyées à la fois dans cette province, et malgré quelques échecs, elles en avançaient toujours la conquête. A la tête du corps principal était Caled, à qui les premiers califes furent particulièrement redevables de leurs succès. Deux victoires éclatantes et chèrement achetées le rendirent maître de Damas, après six mois d'un siége opiniâtre, la même année que mourut Abubècre.

634. Omar, nommé pour lui succéder, fut le premier calife qui prit le nom d'Emir-al-Mouménin, c'est-à-dire prince des fidèles; d'où est venu par corruption le nom de Miramolin. Il poursuivit la conquête de la Syrie : mais il ôta le commandement à Caled qu'il haïssait. Celui-ci n'en servit pas avec moins de zèle et de courage dans un rang inférieur, et le bonheur favorisa ses entreprises avec la même constance. Maîtres
636. d'Emèse, les musulmans rencontrèrent à Yarmouc

une armée grecque. Au nombre de 36,000 hommes, ils avaient affaire à des troupes quatre fois au moins plus nombreuses. Le combat dura trois jours. Les Grecs avaient été vainqueurs dans les deux premières journées ; mais ils s'étaient aliéné les habitants par leur conduite hostile, et ce fut la cause de leur défaite. Les restes de l'armée échappés à cette action périrent plus tard dans différents combats partiels, tous au désavantage des chrétiens ; leur général lui-même fut pris, conduit à Damas et décapité.

Ces heureux succès ouvraient aux musulmans le chemin de Jérusalem. Mahomet avait toujours professé pour cette ville sainte une vénération très-grande, qu'il avait transmise à ses disciples ; aussi, dès qu'Omar eut appris qu'aucune armée n'opposait d'obstacle aux entreprises de ses troupes, il ordonna de marcher en Palestine. Jérusalem se défendit sept mois, 637.
bien qu'elle n'eut rien à attendre d'Héraclius, qui en avait enlevé la vraie croix et les autres reliques. Omar se rendit en personne au camp pour traiter de la reddition de cette place importante; il accorda aux assiégés des conditions équitables, leur permit de conserver leur culte et leurs églises qu'il visita, et fit bâtir la première mosquée sur la pierre où Jacob avait reposé sa tête. Cette conquête et la prise d'Alep, d'Antioche, de Tyr, de Césarée, assurèrent la domination des musulmans en Syrie : ils avaient été moins de six ans à soumettre toute la province.

Une seule campagne les rendit maîtres de la Méso- 639.
potamie, où les armées grecques et perses s'étaient si souvent heurtées. En même temps Amrou, général musulman, entrait en Egypte. Mesra, que certains auteurs veulent être Memphis, arrêta sept mois l'ennemi ; peut-être même ne l'eût-il pas emportée, tant la position de cette ville était avantageuse : mais le prince des Coptes, ou anciens habitants du pays, livra la ville aux musulmans, et consentit à payer un tribut annuel de vingt francs par tête ; ce qui rendait six millions d'hommes sujets et tributaires de l'islamisme en Egypte. Malgré cette trahison, les chrétiens se

défendirent avec courage contre l'armée peu nombreuse d'Amrou. Alexandrie coûta quatorze mois de siége. Amrou pensa même y perdre la vie. Un jour qu'il allait reconnaître les murs, accompagné d'un seul officier et d'un esclave, il fut pris et conduit au gouverneur. La fierté de ses réponses fit soupçonner ce qu'il était, et on allait le conduire au supplice, lorsque l'esclave, par ses mépris affectés, remit en question son identité, et lui sauva la vie. Amrou retourna au camp poursuivre le siége. La prise de la ville entraîna la soumission de l'Egypte. On sait que les lettres eurent alors à regretter une perte irréparable, celle de la fameuse bibliothèque où l'on comptait 600,000 volumes. Amrou consulta le calife sur l'usage qu'il en fallait faire. « *S'ils ne contiennent que le Coran,* répondit Omar, *ils sont inutiles; s'ils en diffèrent, ils sont pernicieux : ainsi fais-les brûler.* » Ils servirent, dit-on, à chauffer pendant six mois les bains de la ville.

641. Héraclius mourut quelques mois après que la capitale de l'Egypte eut succombé aux attaques multipliées des musulmans. D'abord vaincu, par suite de la faiblesse où il avait trouvé l'empire, et victorieux ensuite pendant dix années des Perses qu'il refoula dans leur pays, il eût été regardé comme un grand prince, s'il ne se fût pas endormi sur le trône, tandis que les musulmans enlevaient à la fois à la religion et à l'empire les plus beaux fleurons de leur couronne.

CHAPITRE VII.

Empire d'Orient, depuis la mort d'Héraclius, jusqu'à celle de Constantin Copronyme. (641-775 — VIIe et VIIIe siècles.) Conquêtes des musulmans. — Gouvernement d'Ali. — Les Ommiades. — Avénement des Abassides.

Des deux fils que laissait Héraclius, l'aîné, Constantin III, mourut après un an de règne; Héracléonas, le second, fut chassé du trône et mutilé six mois plus tard, et l'empire eut alors pour maître Constant II, fils de Constantin, qui, pendant vingt-sept ans, se montra le persécuteur de l'Eglise et le tyran de ses sujets.

Cependant Amrou, après avoir réduit l'Egypte, poussait ses conquêtes vers l'Occident. Il se rendit maître du pays de Barca, avança jusqu'à environ cent myriamètres de cette ville vers le midi, et soumit les peuples au tribut. Il se disposait à envahir la Tripolitaine, quand Omar fut assassiné par un esclave 644.
qui n'avait pu en obtenir justice. A ce calife, le plus juste, le plus brave des musulmans, et qui ajouta le plus de provinces à leur empire, succéda Othman, sous qui fut terminée la conquête de la Perse. Ce royaume, autrefois si florissant, était affaibli par les révolutions qu'il avait éprouvées. Isdegerde, enfin monté sur le trône de ses ancêtres, était trop jeune pour le défendre. En 636, eut lieu près de Cadésie, entre les Perses et les musulmans, une première bataille qui dura trois jours avec un acharnement horrible. La victoire mit entre les mains des généraux d'Omar les principales villes de la Perse, Ctésiphon même, la capitale, et toutes les richesses du roi. Les Sarrasins s'enrichirent en les pillant; mais ils perdirent leurs mœurs antiques et l'ignorance du luxe. Une autre bataille, près de Nahavend (642), disputée avec fureur, et que les Arabes appellent la victoire des victoires, fut le dernier soupir de la monarchie perse. Le malheureux Isdegerde se vit dé-

pouillé de toutes ses provinces, chassé de Persépolis, et contraint d'avoir recours à l'empereur de la Chine. Une bande de Turcs, qu'il appela à son secours, consomma sa ruine. Sur quelque mécontentement, ils se joignirent à ses ennemis. Battu par eux, Isdegerde périt (651) dans la fuite, et les Arabes se virent possesseurs du royaume, dont la population presque entière embrassa l'islamisme.

646. Abdalla, frère d'Othman, avait été nommé gouverneur de l'Egypte. Mais Othman dut y renvoyer bientôt Amrou qu'il avait disgracié, pour reprendre Alexandrie, dont s'étaient emparés les généraux de l'Empire. La domination musulmane une fois affermie dans ce pays, Abdalla passa en Afrique, où le manque de vaisseaux le força de lever le siége de Tripoli et de Tacape. Cet échec fut réparé bientôt par la célèbre bataille de Yacoulbé, où la victoire fut disputée plusieurs jours. La prise de quelques villes en fut la suite : mais la domination mahométane ne s'accrut pas dans ce pays avec la même rapidité.

648. La conquête de l'île de Chypre ne fut que momentanée : car deux ans après elle retourna aux chrétiens. Il en fut de même pour l'Arménie, dont les Sarrasins s'emparèrent, et que nous verrons les chrétiens défendre plus tard ; mais la Nubie se reconnut tributaire, et l'occupation de Rhodes par Moaviah fut plus stable. Alors fut détruit le colosse célèbre, érigé des dépouilles de Démétrius Poliorcète, lorsqu'il avait levé le siége de la ville, et pour lequel on avait dépensé 1,350,000 fr. Cinquante-six ans après sa construction, il avait été abattu par un tremblement de terre, et il restait sur le rivage, toujours admiré comme l'une des sept merveilles du monde. Les musulmans en vendirent les débris à un marchand juif d'Emèse, qui en chargea, dit-on, 900 chameaux.

656. Des séditions intestines retardèrent quelques instants les progrès du coran. Othman s'étant attiré la haine par sa prédilection pour ses parents, par sa fierté, par la dissipation du trésor et par ses cruautés, on se révolta contre lui, et il fut massacré. Deux rivaux se

disputèrent ses dépouilles : Ali, gendre de Mahomet, et Moaviah, déjà connu par ses exploits. Malgré trois mois de combats journaliers dans les plaines de Siffin, la querelle demeurait indécise ; mais Ali fut assassiné dans la mosquée de Cufa, et Moaviah, désormais sans concurrent, fut le chef de la dynastie des Ommiades, ainsi nommé de son trisaïeul Ommias. Alors commença, parmi les musulmans, une dissension religieuse, qui devait amener avec le temps la rupture de l'unité politique. Les uns, attachés aux Ommiades, admettaient, outre le Coran, la *Sunna*, recueil de traditions qui remontaient jusqu'au prophète ; de là leur nom de *sunnites*. Les autres, appelés *schyites* ou *schismatiques*, ne reconnaissaient que le Coran, Ali, et les califes de sa famille. Les deux sectes se sont perpétuées jusqu'à nos jours.

Tandis que ces révolutions s'accomplissaient chez les Arabes, Constant souillait Constantinople du meurtre de son frère. Haï du peuple et pour ce crime et pour son attachement à l'hérésie des monothélites, il passa en Italie, avec l'intention de rétablir à Rome le siége de l'Empire. Une guerre contre les Lombards
se termina par la défaite de Bénévent. Renonçant 663.
alors à son projet, l'empereur dépouilla Rome des derniers restes de son ancienne splendeur, et se rendit à Syracuse, d'où il écrasa d'impôts les provinces voisines. Il voulut aussi épuiser l'Afrique ; mais les peu-
ples irrités appelèrent les Sarrasins, qui défirent une 668.
armée impériale de 30,000 hommes, et qui soumirent une nouvelle partie du pays. Bientôt après Constant, assassiné dans le bain, n'emporta au tombeau que la haine de ses sujets.

Constantin IV Pogonat, son fils, eut à combattre un usurpateur élu à Syracuse par les conjurés. Quoique les meilleures troupes fussent en Sicile, il se rendit dans cette île avec une bonne flotte et affermit sa puissance en vengeant son père ; mais à peine eut-il remis à la voile pour Constantinople, que les Sarrasins, peut-être appelés par les rebelles, entrèrent à Syracuse, livrèrent au pillage cette opulente cité, et se rembar-

quèrent ensuite. En même temps, ils parcouraient l'Afrique en vainqueurs, domptant ce qui avait même échappé à la domination romaine. Oucba, leur général, se croyait maître de la province : mais il la perdit avec autant de facilité qu'il l'avait parcourue ; car les troupes impériales réunies aux habitants du pays le défirent et le tuèrent, ce qui retarda encore les progrès des Arabes. Cependant Moaviah faisait assiéger Constantinople. Pendant sept années, ses troupes se présentèrent chaque été, battirent la place avec toute sorte de machines, et lui donnèrent plusieurs assauts; mais le siége n'avançait pas, vu qu'elles se retiraient l'hiver, et que les travaux étaient chaque année à recommencer. De plus l'invention du feu grégeois, découvert par Callinicus, natif d'Héliopolis, en Egypte, était pour les infidèles un fléau contre lequel on ne connaissait pas de remède. Ce feu, qui brûlait dans l'eau avec plus d'activité, s'attachait aux vaisseaux et aux hommes, sans qu'il fût possible de l'éteindre.

Ainsi repoussés de Constantinople avec une perte
679. considérable, les Sarrasins étaient encore harcelés en Syrie par les Maronites. C'était le nom qu'avait pris une partie de la population, résolue de se protéger elle-même contre les incursions multipliées des Perses et des Sarrasins. Les Maronites s'étaient d'abord cantonnés à Byblos, qu'ils surent défendre, lors même que toute la Syrie était conquise; plus tard, maîtres du Liban, où ils furent joints par tous les chrétiens fugitifs, ils firent aux vainqueurs une guerre de parti plus meurtrière que des batailles. Tout le pays entre le mont Taurus et Jérusalem leur obéissait. Dans ces conjonctures, Moaviah crut devoir faire la paix, et Constantin eut la gloire de voir un calife devenir pour la première fois tributaire de l'Empire.

Moaviah rendit héréditaire dans sa famille le califat donné jusqu'alors par voie d'élection [1]. Son fils Yésid,

1. Califes depuis Moaviah jusqu'aux Abassides :
Yésid Ier (680-683), fils de Moaviah ;
Moaviah II (683-684), fils d'Yésid ;
Merwan I (684-685), arrière-petit-fils d'Ommias ;

qui lui succéda, fit révolter les Arabes par sa conduite, et ruina la Mecque et Médine en poursuivant les rebelles qui s'y étaient retranchés. Après lui, la jalousie du pouvoir divisa les musulmans, jusqu'à ce que Abdel-Malek, victorieux de tous ses rivaux, eût affermi, en 691, la dynastie des Ommiades. Dans l'intervalle, Constantin eut à se défendre d'un nouvel ennemi. Les Bulgares avaient dû subir, en 560, le joug des Avares, qu'ils ne secouèrent qu'en 634, et Couvrat, leur libérateur, avait fait avec Héraclius un traité, fidèlement observé de part et d'autre. Une guerre civile ayant éclaté entre ses fils, Asparouk, l'un d'eux, franchi le Dnieper et le Dniester, et s'arrêta vers l'embouchure du Danube. Comme il attaquait sans cesse les terres de l'empire, Constantin voulut réprimer ses brigandages; mais la défaite des troupes impériales le contraignit à acheter la paix, moyennant un tribut et l'abandon des deux Mésies. Ce prince désirait, avant tout, ramener le calme dans l'église, que déchirait, depuis Héraclius, l'hérésie des monothélites, et il y réussit. Sa justice, sa piété, son courage, réparaient les malheurs des règnes précédents, lorsqu'il succomba à une maladie de langueur, après 17 années d'un gouvernement aussi glorieux que sage. 680.

Son successeur fut Justinien II, son fils, âgé de 16 ans. Profitant des circonstances, il vainquit les Slaves, défit les Bulgares, qui ne tardèrent point, il est vrai, à s'en venger par une victoire, et força le calife à lui payer un tribut plus considérable qu'à son père; mais il eut la maladresse d'abattre les Maronites, dont la diversion était si utile à l'Empire. Quand il rompit en- 685.

Abdel-Malek (685-705), fils de Merwan;
Walid Ier (705-715), fils d'Abdel-Malek;
Soliman (715-717), *idem;*
Omar II (717-720), neveu d'Abdel-Malek;
Yésid II (720-724), fils d'Abdel-Malek;
Hescham Ier (724-743), *idem;*
Walid II (743-744), fils d'Hescham;
Yésid III (744), fils de Walid Ier.
Ibrahim (744), *idem;*
Merwan II (744-750), gouverneur d'Arménie, élu.

suite avec Abdel-Malek, les circonstances n'étaient
plus les mêmes ; car le calife avait soumis les rebelles
et ramené les provinces dissidentes : aussi Justinien
fut vaincu. De retour à Constantinople, il se fit haïr
par les cruautés et les exactions de ses ministres. On
le déposa. Léonce et Tibère Absimare lui succédèrent
698. tour à tour sur le trône. Le premier perdit l'Afrique
par sa négligence; le second avait en Orient de brillants succès qu'il devait à son frère Héraclius, lorsque Justinien, aidé du roi des Bulgares. ressaisit
705. la couronne, qu'il perdit bientôt une seconde fois
avec la vie. Philippique, élu par les troupes, ne
jouit pas longtemps de son élévation. Les Sarrasins
et les Bulgares ayant impunément ravagé les environs
de Constantinople, le peuple s'irrita, et un certain
Rufus, pénétrant dans le palais à la tête de quelques
conjurés, fit crever les yeux à l'usurpateur. Le lende-
713. main, Artémius fut élu par le peuple, et prit le nom d'A-
nastase II. Ce prince régna deux ans. Sage, religieux,
appliqué aux affaires, sachant choisir ses généraux et
ses ministres, il aurait fait le bonheur de ses peuples. si une révolte ne l'eût précipité du trône, où fut
715. placé, malgré lui, Théodose, de basse extraction et
receveur dans une petite ville. Léon. né en Isaurie,
qu'Anastase avait nommé général de ses armées. refusa de reconnaître le nouveau prince. Il marcha contre lui, défit ses troupes, le fit résigner la pourpre, à
716. condition d'avoir la vie sauve, et prit lui-même le
titre d'empereur à Constantinople.

Outre les conquêtes dont nous avons déjà parlé, les Sarrasins avaient étendu, en Asie. leur domination jusque dans les Indes, presque entièrement soumises. D'autre part, ils avaient passé en Espagne et fait, en 712, la conquête de cette riche province. Mais en Orient, leurs progrès parurent arrêtés. Sous les quatre fils de Moaviah et sous Omar II, ils firent plusieurs courses dans les provinces appartenant encore à l'Empire : il y eut ravage, mais nullement conquête. La seconde année du règne de Léon III. ils mirent le siége devant Constantinople, avec toutes les forces de

la Syrie, de l'Egypte et de l'Afrique; et cependant ils se retirèrent honteusement, après une année entière 718. d'attaques infructueuses, les tempêtes se joignant au feu grégeois pour anéantir leurs efforts. De leur armée innombrable, peu de soldats rentrèrent dans leurs foyers.

A peine sauvée de ce premier danger, Constantinople se vit menacée par les Bulgares, qui voulaient remettre Anastase sur le trône; mais le courage et l'argent de Léon les engagèrent à la retraite, et ils livrèrent même leur malheureux protégé, dont le sang cimenta leur alliance avec l'empire. Tranquille de cet autre côté, Léon voulut abolir le culte des images, qu'il regardait comme une idolâtrie. Cette entreprise fit perdre aux Grecs les provinces qu'ils possédaient en Occident; car l'Italie se détacha de l'Empire, et à peine si quelques villes demeurèrent fidèles. Cependant le patriarche de Constantinople et le pape Grégoire II combattaient à l'envi la nouvelle doctrine, sans qu'un accord aussi unanime pût faire céder l'opiniâtre volonté de l'empereur. Les quinze dernières années de son règne ne furent marquées que par ses violences, suite naturelle d'une funeste hérésie, et par quelques courses des Arabes, que réprimèrent ses généraux avec assez de bonheur.

Constantin V Copronyme succéda aux excès de 741. son père. Il eut à combattre d'abord l'usurpation de son beau-frère Artabaze, reconnu à Constantinople à cause de son orthodoxie. Vainqueur dans plusieurs combats, il força la ville à se rendre et la livra au pillage. Artabaze et son fils eurent les yeux crevés. Aucun de ceux qui avaient embrassé leur parti, n'échappa aux vengeances de l'empereur.

Vers le même temps, il s'était élevé entre les Sarrasins des querelles pour le califat. Merwan II, gouverneur d'Arménie, en profita pour s'emparer de la souveraine puissance. D'autre part, les descendants d'Abbas, oncle de Mahomet, ralliant à eux les partisans d'Ali, faisaient aux Ommiades, depuis plusieurs années, une guerre sanglante. L'insurrection prit de

nouvelles forces sous le règne de Merwan II. Battu sur les bords du Zab par Aboul-Abbas et par Almanzor, son frère, dont les peuples de l'ancienne Perse suivaient les étendards, ce prince s'enfuit en Egypte, où il fut
750. poursuivi et mis à mort. Aboul-Abbas commença la dynastie des Abassides. Il fut reconnu par tous les musulmans d'Asie, d'Afrique et d'Espagne, et après quatre années de règne, il laissa la puissance à son frère Almanzor, qui fonda la ville de Bagdad, où il établit sa résidence. Sous les Ommiades, Damas avait été la capitale des états mahométans.

Constantin crut le moment favorable pour reprendre aux Sarrasins quelques-unes de leurs conquêtes. Vainqueur dans plusieurs combats sur terre et sur mer, il leur avait enlevé un grand nombre de places en Syrie et en Arménie, lorsqu'une invasion des Bulgares le rappela à la défense de la Thrace. Après avoir réparé la honte d'une première défaite par une éclatante victoire, il se disposait à pousser vivement cette guerre;
775. mais il mourut, l'an 775, après vingt-quatre années de règne. L'église lui reproche la persécution qu'elle éprouva. D'ailleurs il défendit l'Empire avec bravoure et avec bonheur contre les Sarrasins et contre les Bulgares; mais il perdit la plus grande partie des provinces d'Occident, qui lui furent enlevées les unes par les Lombards, les autres par les Francs, sous les premiers rois de la race carlovingienne.

CHAPITRE VIII.

Histoire des Visigoths en France et en Espagne depuis Justinien jusqu'à la conquête des Arabes. (565-712 — VIe, VIIe et VIIIe siècles.) — Cause de la chute rapide des royaumes fondés par les Goths.

A la mort de Justinien, trois peuples se partageaient les provinces de l'Espagne : les Grecs possédaient toute la côte méridionale; les Suèves s'étaient

maintenus dans la Galice, les Asturies et le Portugal ; enfin le royaume des Goths embrassait le reste du pays avec la Septimanie dans les Gaules.

Athanagilde étant mort en 567, Liuba fut élu roi après cinq années de troubles, et s'associa son frère Léovigilde. Celui-ci demeura seul maître de la monarchie par la mort de Liuba, arrivée en 572. Déjà il avait 572.
fait heureusement la guerre aux impériaux, et il avait soumis la Cantabrie, soulevée avec quelques autres pays à l'avénement des deux frères. Seul roi, il déploya une activité et un courage que seconda toujours la fortune, et qui lui auraient mérité le nom de grand, s'il n'avait été aussi cruel envers ses sujets et envers son propre fils Herménigilde. Le jeune prince, associé au trône par son père, tenait sa cour à Séville. Son mariage avec une princesse du sang de Clovis lui avait fait ouvrir les yeux sur les erreurs de l'arianisme. Cette abjuration excita contre lui Léovigilde, que l'ambition peut-être, plus que la conviction, rendait zélé pour un culte alors professé par la nation entière. Herménigilde dépouillé fut exilé de la cour. Les Espagnols, toujours catholiques et rarement persécutés sous les précédents règnes, se virent condamnés aux plus cruels supplices. On se soulève de toutes parts ; mais Léovigilde, toujours heureux, déjoue les entreprises formées contre lui. Les Vascons surtout, qui habitaient alors le Béarn, avaient entrepris de résister. Vaincus ils abandonnent leur pays, et viennent chercher asile dans cette partie de la Gaule qui plus tard fut appelée, de leur nom, Gascogne.

Cependant les catholiques opprimés tournaient les yeux vers Herménigilde comme vers leur protecteur naturel. Le prince crut devoir embrasser leur défense contre la barbarie de son père. Cette révolte d'un fils, toujours coupable, de quelque raison qu'on la colore, eut le sort qu'elle méritait, et il entraîna dans sa chute ceux qui lui prêtèrent leur appui. Les Suèves furent complétement défaits ; les impériaux éprouvèrent la même fortune ; Mérida, Cordoue, Séville après un an de siége, tombèrent successi-

vement au pouvoir de Léovigilde. Herménigilde fut pris dans cette dernière place; et comme il refusait courageusement de retourner à l'arianisme, il fut mis à mort secrètement dans sa prison. Cependant Léovigilde, animé par l'ambition et par la vengeance, profita des divisions qui eurent lieu parmi les Suèves, pour étendre sur eux son empire. L'Espagne entière lui était donc soumise, à l'exception de ce qui restait aux empereurs d'Orient; mais elle eut à gémir sur l'opiniâtreté avec laquelle il ne cessa, jusque vers la fin de son règne, de persécuter les catholiques. Des historiens n'en ont pas moins avancé que plusieurs miracles lui ouvrirent les yeux, et qu'au moment de la mort il abjura un culte qui lui avait fait verser tant de sang et même le sang d'un fils.

Cependant Gontran, roi de Bourgogne, voulait tirer vengeance du meurtre d'Herménigilde et des mauvais traitements essuyés par sa fille. Dans cette vue, il fit obstinément la guerre, sans entendre à aucune proposition de paix, et à Léovigilde et à
586. Récared, qui succéda à son père en 586. La fortune lui fut toujours contraire. Quand il se hasarda à passer les Alpes, il perdit inutilement la meilleure partie de ses troupes, et Récared fit au contraire dans les Gaules plusieurs incursions, dans lesquelles il s'empara de villes importantes. Ce prince ne fut pas moins heureux contre les impériaux et les Vascons. D'autre part, l'église lui est redevable de la conversion des Visigoths. Le sang d'un frère et de tant de martyrs ne devint point une semence stérile. Récared renonça publiquement à l'arianisme, ainsi que les principaux seigneurs, et ceux qui tentèrent de défendre leurs erreurs les armes à la main, furent aisément réprimés.

612. Après onze années de troubles [1]. Sisebut fut élu roi des Visigoths. Dès qu'il eut affermi son autorité en apaisant quelques troubles dans les Asturies, il

1. Ont été rois pendant cet intervalle :
Liuba II (601-603), fils de Récared ;
Widéric (603-610), arien, usurpateur ;
Gondemar (610-612), élu.

résolut de chasser enfin les Impériaux de toute l'Espagne. Deux grandes victoires le rendirent maître de leurs meilleures places, et un traité ne laissa plus aux empereurs que les Algarves. Alors Sisebut assura les côtes en poursuivant les corsaires qui les infestaient ; puis il passa en Mauritanie, et soumit Ceuta et Tanger. Redoutable par ses victoires, il se faisait aimer par sa justice et sa clémence : cependant on soupçonne qu'il mourut empoisonné.

A Récared II, qui suivit de près son père au tom- 621.
beau, succéda par élection Suintilla, qui défit les Vascons, qui poursuivit sur les Impériaux les conquêtes de son prédécesseur, et qui les força d'abandonner enfin ce qui leur restait en Espagne. Mais de juste et modéré, il devint injuste et cruel : aussi les peuples applaudirent en le voyant renversé par une conspiration. Quelques princes[1] occupèrent le trône après lui, sans mériter d'occuper l'histoire. Enfin parut Wamba, déjà 672.
célèbre par ses exploits dans plusieurs guerres, et qu'il fallut contraindre l'épée sur la gorge à accepter la couronne. Pendant cinq années, il eut à lutter pour abattre les factions et tout ramener à son obéissance. Lui-même alla apaiser une révolte dans les Asturies et la Navarre. Le comte de Nîmes ayant pris les armes, il envoya pour le réduire Paul, un de ses généraux, qui prit lui-même le titre de roi, et qui entraîna dans son parti les provinces de la Gaule et de l'Espagne septentrionale. Dès que Wamba reçoit cette nouvelle, il marche en diligence, prend Barcelone, passe les Pyrénées, défait les généraux des rebelles, enlève Narbonne, prend d'assaut Nîmes, où s'était renfermé Paul, à qui il fait grâce de la vie, et revient triompher à Tolède, qu'il environne de murs. Aussi heureux contre les ennemis extérieurs, il contint les entreprises des Francs, et fit repentir les Sarrasins d'avoir

1. Sisenand (631-636), usurpateur ;
Chintila (636-640), élu ;
Tulga (640-642), fils de Chintila ;
Chindasuinthe (642-653), élu, législateur ;
Récésuinthe (653-672), fils du précédent.

voulu pénétrer en Espagne. Deux cent-soixante-dix de leurs barques furent coulées à fond dans un combat naval. Ce fut le dernier exploit de Wamba. L'ambitieux Ervige lui fit prendre un breuvage empoisonné. On le crut mort; mais il revint à force de soins, et il vécut même quelques années. Monté malgré lui sur le
680. trône, il en descendit avec joie, et alla finir ses jours dans un monastère, après avoir engagé les seigneurs à reconnaître Ervige, dont il connaissait les belles qualités, et dont il ignorait les trames.

Cependant les Sarrasins, maîtres de l'Afrique, s'opiniâtraient à la conquête de l'Espagne. En 696, sous Egiza, gendre et successeur d'Ervige (687-707), une de leurs flottes fut encore battue et dispersée sur les côtes de la Mauritanie. En 707, sous Witiza, fils du précédent prince, l'émir Musa, envoyé par le calife Walid, s'empara sur les Visigoths, de la Mauritanie et
709. de Tanger : mais il échoua devant Ceuta que défendait le comte Julien. Deux ans plus tard, il éprouva encore sur mer une défaite complète. Néanmoins les Sarrasins abordèrent en Espagne l'année suivante. Les Visigoths étaient alors divisés ; mais on se réunit contre l'ennemi commun, et les Sarrasins durent regagner honteusement l'Afrique. Ils paraissaient donc ne pouvoir jamais s'établir en Europe, quand la trahison leur en ouvrit les portes. Rodrigue était monté sur le trône au préjudice des fils de Witiza. Le comte Julien, dont Witiza avait épousé la sœur, livra Ceuta aux Sarrasins, et leur offrit de les guider en Espagne ; les fils de Witiza et Oppas, leur oncle, archevêque de Séville, pro-
710. mettaient de se joindre à eux. Musa envoie sur-le-champ une armée composée en partie de Maures. Tarik, qui la commande, voit se réaliser les promesses des traîtres. Maître d'Algésiras et de Calpé, il marche contre Rodrigue qui s'avançait avec une armée de quatre-vingt-dix mille hommes, et le rencontre
712. dans les plaines de Xérès. Les fils de Witiza avaient feint une réconciliation : mais ils tournent à l'ennemi pendant le combat. Rodrigue est vaincu et disparaît sans que l'on ait su ce qu'il devint. Séville et Cor-

doue ouvrent leurs portes; Mérida se défend, puis capitule; Tolède soutient en vain quelques assauts : la monarchie des Visigoths est anéantie. En quatre ans, Musa, passant à son tour le détroit, parcourut et soumit entièrement la péninsule, excepté Murcie, où se maintint Théodemir à des conditions honorables, et les montagnes des Asturies et de Biscaye, où se cantonna Pélage, avec les Espagnols qui le voulurent suivre, et d'où nous verrons descendre ses successeurs pour reconquérir pied à pied le sol de la patrie.

Des deux royaumes fondés par les Goths, l'un dure à peine en Italie un demi-siècle (493-553), l'autre paraît avoir environ trois siècles de durée; mais à le bien prendre, la chute en est presque aussi rapide. En effet, c'est dans les Gaules que s'établissent d'abord les Visigoths, qui s'appellent alors soldats de l'empire. C'est en 415 qu'Honorius leur cède l'Aquitaine, et dès l'an 496, les Francs les refoulent au delà des Pyrénées, où ils trouvent les Suèves et les soldats de Justinien. Leur domination sur le pays n'est complète et réelle que sous Léovigilde. De ce prince à l'invasion des Arabes, il s'est écoulé seulement un siècle et demi.

Les nations barbares qui ont envahi l'Occident ne pouvaient espérer la stabilité de leurs conquêtes qu'en exterminant les anciennes races ou en se fondant avec elles. Une guerre d'extermination était pour ainsi dire impossible; car les Romains seuls résistaient, et les possesseurs du sol, peu accoutumés aux armes ou peu disposés à s'en servir, regardaient les ennemis de l'empire comme des libérateurs. S'il y avait eu résistance générale, chaque peuple envahisseur, isolé de la mère patrie, qu'il avait abandonnée pour toujours, se serait usé sans réparer ses pertes. Le résultat était le même, si les vaincus se soumettaient, mais qu'une invasion nouvelle s'en prît aux vainqueurs. Les Francs seuls fondèrent un véritable empire, parce qu'ils avaient seulement franchi le Rhin, et qu'ils ne s'avancèrent, pour ainsi dire, que pas à pas vers le midi.

La fusion des conquérants avec les anciennes races ne pouvait être assurément l'œuvre d'un jour. Ceux-ci étaient adonnés à l'agriculture : ceux-là en faisaient un déshonneur. Les uns avaient tous les besoins factices des peuples vieillis : les autres, la sauvage énergie des sociétés primitives. Les sujets de Rome lui devaient au moins le goût de la littérature et des arts : Théodoric le Grand, qui fit tant pour civiliser ses guerriers, n'écrivait son nom qu'au moyen d'une lame de métal où se trouvaient les lettres percées à jour. Mais ces différences pouvaient s'effacer vite. La divergence même des législations cessait en Italie sous Théodoric, dans les Gaules sous Euric. Malheureusement les Goths avaient embrassé l'arianisme, et dès lors il fallait renoncer à toute espèce de fusion avec une population catholique. Ce fut là une première cause de ruine prochaine. Quand les troupes de Justinien descendirent en Italie, le peuple laissa les Ostrogoths à leurs propres forces, ou même il les trahit, comme firent les Romains en livrant Rome sous Vitigès. Quand les Francs attaquèrent les Visigoths à Vouillé, les évêques les saluèrent comme les protecteurs du christianisme et comme les défenseurs de la foi; d'autant qu'ils avaient à souffrir, depuis Euric, toutes les rigueurs d'une persécution religieuse. Et quand les vaincus se furent repliés en Espagne, peut-être devrait-on attribuer aux mêmes causes la prolongation de la lutte contre les impériaux et les Suèves malgré leur infériorité.

En 589, Récared ramena la péninsule à l'unité catholique. Mais il s'était déjà manifesté une autre cause de dissolution. A la mort d'Amalaric, en 531, la monarchie était devenue élective. De là des factions comprimées quelquefois par l'énergie d'un prince, mais se réveillant après lui avec une nouvelle activité. D'un côté étaient le clergé et le peuple qui s'appuyaient sur le roi ; de l'autre une noblesse turbulente, égoïste et ambitieuse, qui tendait à morceler la monarchie en un certain nombre de gouvernements absolus. Sur vingt-trois princes, successeurs d'Amalaric, sept

ou huit périrent de mort violente, et autant furent renversés du trône. Aussi la dignité royale était-elle dégradée au point que Wamba la refusait, pour ne pas être victime d'un dévouement inutile. Ce fut donc un esprit de jalousie et de faction qui triompha à Xerès, plutôt que les Maures. Ceux-ci en profitèrent pour conquérir le pays. S'ils furent enfin expulsés malgré leur puissance et les fréquents renforts de l'Afrique, c'est que la différence de religion les rendit jusqu'à la fin étrangers sur le sol qu'ils avaient envahi.

CHAPITRE IX.

De la France et de l'Italie, jusqu'à Charlemagne. (565-768 — VIe, VIIe et VIIIe siècles.)

France. — Premiers chefs des Francs. — Clovis. — Décadence des Mérovingiens. — Victoire de l'Austrasie sur la Neustrie. — Pepin d'Hérislal et Charles Martel.

Italie. — Histoire des Lombards. — Exarchat de Ravenne. — Alliance du pape et des Carlovingiens.

Au milieu des révolutions continuelles de l'Orient et de l'Espagne, un peuple nouveau, établi dans les Gaules, agrandissait chaque jour sa domination, et, plus heureux que la plupart des barbares qui envahirent l'empire romain, s'il sut vaincre et conquérir, il sut aussi profiter de ses victoires et s'assurer de ses conquêtes.

Depuis longtemps les Francs infestaient les Gaules : ils conçurent enfin le dessein de former dans ce pays 420.
un établissement solide. Pharamond, Clodion, Mérovée et Chilpéric, quelquefois vaincus, mais plus souvent vainqueurs, parvinrent à s'établir en deçà du Rhin, en Belgique. Après eux parut Clovis. La défaite 481.
et la mort du Romain Syagrius lui livra toute la Gaule romaine ; la bataille de Vouillé lui donna Bordeaux, Toulouse, et la meilleure partie du royaume des Visigoths ; à l'ouest, les cités Armoricaines se soumirent

d'elles-mêmes; à l'est, Clovis, revendiquant la dot de Clotilde, son épouse, força les Bourguignons à lui céder quelques provinces. En même temps il s'emparait des états de divers petits princes, et contraignait les Allemands de repasser le Rhin, par l'éclatante victoire de Tolbiac. Il attribua ce dernier succès au Dieu de Clotilde, et, par reconnaissance, il embrassa le christianisme avec la plus grande partie de ses sujets.

La monarchie de Clovis fut divisée entre ses quatre fils : exemple funeste qu'imitèrent les princes Mérovingiens chaque fois que toutes les provinces se trouvèrent réunies sous le même sceptre. Cependant les premiers rois tentèrent de s'agrandir aux dépens de leurs voisins. Ainsi nous avons vu les Francs pénétrer plusieurs fois en Italie, d'où ils furent toujours repoussés. Plus heureux en Bourgogne et en Thuringe, ils soumirent ces deux pays à leurs lois. Plus tard, les intendants ou maires du palais, devenus ministres tout-puissants sous des fantômes de rois, se disputèrent, les armes à la main, l'honneur d'asservir leurs maîtres. Enfin cette dignité tomba aux mains de Pepin d'Héristal. Les victoires que remporta sur ses rivaux Charles Martel, son fils, et surtout la défaite d'Abdérame dans les plaines de Tours, concilièrent à cette famille l'admiration, la reconnaissance et l'amour des Français. Le fils de Charles, Pepin, dit le Bref,
752. franchit la distance qui le séparait du trône; il en précipita Childéric III, qui finit ses jours dans un cloître, et commença la seconde race, appelée carlovingienne, du nom de Charlemagne, son fils, qui lui succéda. Mais, avant de crayonner l'histoire de ce grand homme, voyons ce qu'était devenue, depuis les conquêtes de Narsès, l'Italie, dont les révolutions vont se lier si étroitement avec les intérêts de la France.

Peu de temps après la mort de Justinien, les Lombards, comme nous l'avons vu, s'étaient emparés de l'Italie presque entière. Alboin, leur chef, se fit pro-
570. clamer roi à Milan. Maître de Pavie, il y établit le siége de son empire, et les principaux chefs qui l'avaient suivi, se partagèrent en trente-six duchés leur con-

quête. Mais Alboin ne jouit pas longtemps de sa fortune. Dans une guerre contre les Gépides, il avait tué de sa main leur roi Cunimond, et ensuite il avait épousé sa fille Rosamonde, qui vengea sur lui le 573.
meurtre d'un père et un odieux hymen. Après Cléfi, successeur d'Alboin, qui fut massacré par ses sujets, il y eut anarchie sous le gouvernement fédératif des trente ducs. Des guerres avec les Francs et avec les Impériaux forcèrent de recourir à un roi. Autharis, fils de 584.
Cléfi, soutint l'honneur de la nation; victorieux des deux peuples, il recouvra les provinces perdues. Sa veuve Théodelinde, de la maison de Bavière, donna sa main et le trône au duc de Turin, Agilulfe. Les Lom- 591.
bards durent se féliciter de son choix. En paix avec leurs voisins, ils commencèrent à se civiliser, s'adonnèrent davantage à l'agriculture, et ouvrirent les yeux au christianisme. Rotaris, le septième de leurs rois et leur législateur, publia le code des lois lombardes; ce qui soustrayait le peuple aux exactions et aux injustices des grands. Résolu d'abattre ces derniers, il en fit périr un grand nombre, non sans encourir quelque reproche de cruauté. Guerrier heureux d'ailleurs, il enleva aux exarques une partie de la Ligurie maritime.

Son fils ayant été tué après un règne très-court, on 653.
élut roi Aribert, neveu de Théodelinde, en qui commença la maison de Bavière. Le calme qu'il avait ramené, fut de nouveau troublé sous ses fils. Grimoald, duc de Bénévent, profitant de leurs divisions, tua l'un, obligea l'autre, nommé Pertharit, de s'enfuir, et s'empara de leurs états. Monté sur le trône par un crime, il s'y conduisit avec justice et courage. L'empereur Constant, qui vint attaquer l'Italie, fut battu à Formies, et contraint de se retirer en Sicile. Bien loin d'arracher aux Lombards leurs conquêtes, il vit les Grecs, dépouillés presque sous ses yeux de leurs possessions d'Italie, ne conserver guère que le royaume de Naples.

Pertharit s'était réfugié chez les Huns; comme Grimoald le redemandait au roi de cette nation, il osa

venir se remettre lui-même entre les mains de son rival ; action aussi honorable à celui qui la fit qu'à celui qui mérita tant de confiance. Grimoald s'en montra d'abord digne ; mais bientôt les raisons d'état le firent départir de sa générosité première. Pertharit sortit du palais sous de vils habits, avec l'aide d'un serviteur fidèle, et de la ville, en se laissant couler le long des murs au moyen d'une corde. De là il se réfugia à la cour de Clotaire III, roi de Paris et de Bourgogne, qui prit sa défense, mais qui se fit battre par Grimoald. Dagobert n'ayant pas pour lui les mêmes sentiments que son prédécesseur, Pertharit était sur le point de passer en Angleterre, quand il apprit la mort de son
671. rival. Aussitôt il retourna en toute hâte dans ses états. où il fut reçu avec enthousiasme par les Lombards, et il les gouverna avec la prudence et la justice d'un prince élevé à l'école du malheur.

L'histoire de ses successeurs ne nous offre que révoltes des principaux seigneurs contre leurs princes, et que révolutions continuelles jusqu'à Luitprand. Les
712. ducs de Spolète et de Bénévent, qui s'étaient agrandis aux dépens de l'empire grec, et qui s'étaient habitués à ne point recevoir de maître pendant les dernières secousses, durent cependant plier sous la fermeté du nouveau roi.

Ce fut à cette même époque que l'empereur Léon l'Isaurien proscrivit le culte des images. Les édits sanglants qu'il publia contre leurs défenseurs, excitèrent en Italie les troubles les plus violents. Luitprand. jusqu'alors tranquille, crut le moment favorable pour joindre à ses états ce qui était resté à l'empire, et, sous prétexte de défendre le pape, il s'empara de Ravenne et de quelques autres pays. Grégoire II découvrit aisément les projets ambitieux du roi lombard : aussi, loin de favoriser ses entreprises, il prit secrètement des mesures pour lui enlever Ravenne, et il réussit. Luitprand, ne respirant que vengeance, s'unit alors avec l'exarque qui menaçait Rome, où son autorité n'était plus reconnue. Le pape détacha d'abord les Lombards des impériaux ; puis, craignant l'ambition

des premiers, il réconcilia les Romains avec l'exarque et le reçut dans Rome, en lui faisant jurer de ne point faire exécuter les édits de Léon. Mais la bonne intelligence ne pouvait durer entre des intérêts si divers. Grégoire III, qui ceignit la tiare en 731, réclama en vain les secours de Charles Martel et des Francs contre l'empereur, qu'il excommunia, et contre les Lombards, dont il redoutait l'ambition inquiète. Une flotte, envoyée de Constantinople, fut dispersée par la tempête. La guerre venait de commencer avec les Lombards, lorsque Grégoire III mourut. Zacharie, son successeur (741), réussit, par son éloquence insinuante et par son adroite politique, à maintenir la paix en Italie et à concilier au saint-siége les descendants de Charles Martel.

Luitprand étant mort, les Lombards reconnurent 744.
d'abord son neveu, puis ils le déposèrent pour mettre à sa place Ratchis. Le caractère pacifique du nouveau roi maintint pendant cinq ans la tranquillité: mais lorsqu'il eut abandonné la couronne à son frère Astolphe, pour se renfermer dans un cloître, les choses changèrent de face. Le nouveau prince, rompant la paix avec les Impériaux, s'empara de l'Istrie, de Ra- 752.
venne et de la Pentapole. L'exarque s'enfuit à Naples. Ce fut la fin de l'exarchat, qui avait subsisté 185 ans.

Encouragé par ces premiers succès, Astolphe songeait à mettre le sceau à la grandeur des Lombards, en réduisant Rome sous leur empire. Etienne, qui venait de monter sur la chaire de saint Pierre, employa en vain les présents et les menaces: Rome fut étroitement assiégée. Le pape, effrayé de l'incendie des faubourgs, se transporta en France, où l'appelait Pepin, qui venait de chasser du trône la race mérovingienne. Il autorisa l'usurpation du prince en le couronnant, et il lui donna des prétentions sur l'Italie en le créant patrice, lui et ses fils. Cette conduite lui assura, dans le roi des Français, un protecteur qui fonda la puissance de l'église. Du temps de Luitprand, les prédécesseurs d'Etienne avaient déjà eu recours à la France; mais Charles Martel, occupé ailleurs, et

connaissant la répugnance des seigneurs pour des expéditions au delà des Alpes, ou avait décliné la demande ou s'était contenté d'offrir sa médiation. Pepin, cédant aux sollicitations d'Etienne, résolut de passer en Italie. Astolphe ayant donc refusé de lever le siége
754. de Rome et de restituer l'exarchat, il traverse les Alpes, défait les troupes lombardes, assiége leur roi dans Pavie, et le contraint de céder à ses volontés. Mais dès qu'il eut repassé en France, Astolphe ne se pressa point d'exécuter le traité; bientôt même, loin de rendre les places dont il se trouvait détenteur, il vint mettre une seconde fois le siége devant Rome. A
756. cette nouvelle, Pepin rentre en Italie, dégage la ville, se fait remettre sur-le-champ Ravenne et l'exarchat, et le donne au saint-siége par un acte authentique; ce qui fut le commencement de la puissance temporelle des papes, jusque-là chefs de l'église, mais sujets de l'Empire. Astolphe cependant songeait à se relever d'un traité si honteux, lorsque la mort le surprit. Après quelques contestations, Didier, universellement reconnu par les Lombards, hérita de son trône et de ses projets de vengeance.

Telle était la situation de l'Orient et de l'Occident, lorsque, par la mort de Pepin, Charlemagne, son fils, se trouva en possession d'un royaume plus étendu qu'il n'avait jamais été sous les Mérovingiens, et que ce héros devait agrandir encore par ses conquêtes.

CHAPITRE X.

Règne, conquêtes et administration de Charlemagne. (768-814 — VIIIe et IXe siècles.) — Rétablissement de l'empire d'Occident. — Son étendue. — Institutions civiles, politiques, ecclésiastiques, littéraires. — Accroissement des états de l'église.

768. Pepin avait laissé deux fils, Charles et Carloman, qui se partagèrent la France. Par les conseils de leur mère, ils épousèrent chacun une des filles de Didier;

ce qui promettait une paix durable avec l'Italie. Mais Carloman mourut, et Charlemagne s'empara de ses 771 états, soit qu'il fût poussé par l'ambition, soit que les seigneurs d'Austrasie lui eussent déféré la couronne. La veuve de son frère, craignant alors pour elle et ses enfants, se retira à la cour de son père, où s'était précédemment réfugié Hunauld, duc d'Aquitaine, qui avait voulu reprendre à Charlemagne l'Aquitaine, conquise sur le duc Gaïffre par les armes de Pepin. Didier crut l'occasion favorable pour exciter en France des troubles, et pour se relever des traités qu'avaient dû subir ses prédécesseurs. Charlemagne entrevit les intentions du roi lombard, et lui renvoya sa fille qu'il répudia : ce fut le signal de la guerre. Didier s'en prit au pape ; c'était alors Adrien Ier. Par ses courses dans l'exarchat et dans l'Ombrie, il obligea le pontife d'avoir recours à la France. Aussitôt Charlemagne part pour l'Italie avec une nombreuse armée. Il trouve les passages des Alpes si bien gardés, que les seigneurs français, désespérant de les franchir, songeaient à retourner sur leurs pas. Tout à coup, sans qu'on en sache la cause, il se répand dans le camp des Lombards une terreur panique : leur armée se disperse et livre les défilés ; Didier est assiégé dans Pavie ; Adalgise, son fils, est enfermé dans Vérone.

Charlemagne, laissant des troupes devant ces deux villes, alla soumettre toute l'Italie. Il fut reçu dans Rome avec respect et reconnaissance de la part du pape, auquel il confirma toutes les donations de Pepin. A son retour au camp, le siége de Pavie fut poussé avec plus de vigueur. Didier, ayant à combattre à la fois les assiégeants au dehors, les maladies et la famine au dedans, fut contraint par les habitants et la gar- 774
nison de capituler avec le vainqueur. Il fut conduit en France, tandis que son fils, désespérant de tenir longtemps encore dans Vérone, allait chercher un asile et des secours à Constantinople. Ainsi finit en Italie la domination des Lombards, qui avait duré 206 ans.

Lorsque Charlemagne eut mis ordre aux affaires de

cette province, il reprit le dessein de soumettre les Saxons, qui habitaient le milieu de la Germanie, depuis Mayence et le Rhin jusqu'à la Bohême et la mer Baltique. Ils n'avaient pas cessé, depuis Clovis, de faire des incursions sur les terres de France, où ils cherchaient à s'établir. Charlemagne, avant son expédition d'Italie, était déjà entré dans leur pays (772), résolu de les dompter et de les civiliser par le christianisme. Victorieux sur les rives du Weser, il avait pris leurs villes et abattu leur idole Irminsul; mais les Saxons, contraints à un repos momentané, coururent aux armes dès qu'il se fut éloigné. Charlemagne repassa les Alpes et tomba sur eux avant même qu'ils fussent instruits de sa marche; vaincus par lui, ils se vengèrent sur un de ses généraux, et cependant ils demandèrent quartier. Une seconde révolte n'eut pas un succès plus heureux. Les Saxons furent défaits à Lipspring; la citadelle d'Eresbourg, qu'ils avaient détruite, fut relevée; leurs principaux chefs vinrent embrasser le
777. christianisme dans l'assemblée de Paderborn, et jurer fidélité à leur vainqueur. La guerre paraissait donc finie; mais Witikind, l'un des seigneurs les plus influents de la nation, s'était réfugié en Danemarck, d'où il devait reparaître pour soulever longtemps ses compatriotes contre la domination française.

Charlemagne, profitant de quelques moments de repos, passa en Espagne, où l'appelaient quelques émirs révoltés contre l'Ommiade Abdérame Ier. Deux
778. armées entrèrent à la fois dans le pays, par le Roussillon et par la Navarre. Pampelune fut d'abord assiégée et capitula. Barcelone et Girone, déjà soumises par Pepin, renouvelèrent leurs serments de fidélité; enfin Sarragosse, la plus forte place de ces contrées, ne tint pas longtemps contre les Français, qui rétablirent l'émir chassé par Abdérame. Alors Charlemagne reprit le chemin de la France, après avoir soumis à son empire ou au tribut une partie de l'Espagne jusqu'à l'Ebre; mais l'arrière-garde, attaquée par les Gascons, fut coupée et presque anéantie dans la vallée de Ron-

cevaux, au milieu des Pyrénées. Là périt le paladin Roland, neveu du roi, si célèbre dans les vieux romans de chevalerie.

A Auxerre, Charlemagne apprit une nouvelle révolte des Saxons. Witikind, ayant rassemblé un corps d'armée, avait passé au fil de l'épée tout ce qu'il avait trouvé de Français, de Cologne à Coblentz. Les Saxons furent vaincus cette même année sur les bords de l'Eider, dans la Hesse. L'année suivante, quand ils virent 779.
Charlemagne en personne, prêt à porter le fer et le feu dans leur pays, ils demandèrent encore la paix et l'obtinrent. Elle ne fut pas de longue durée. Bientôt ils reprennent les armes à la voix de l'indomptable Witikind, chassent les missionnaires ou les égorgent, marchent contre les généraux français, les enveloppent au pied du Sonnethal, et leur font subir une défaite honteuse. Leur armée victorieuse s'évanouit devant Charlemagne, qui ne trouva qu'une multitude sans armes, protestant de sa fidélité. Justement irrité de tant de révoltes, il se fit livrer 4.500 des compagnons de Witikind, et les condamna, à Verden, au dernier supplice : exécution sanglante, qu'on accuse avec raison de cruauté, et qui aigrit la nation au lieu de la soumettre. Aussi Witikind eut-il rassemblé en peu de temps des soldats. Pendant trois ans, Charlemagne ne laissa point aux Saxons le temps de respirer. Il défit dans trois batailles ceux qui osèrent l'attendre, poursuivit sans relâche ce qui échappait au combat, et dévasta tout sur son passage. Ce n'était partout qu'incendies et ravages dans ce malheureux pays.

Après avoir épouvanté les Saxons par de si terribles 784.
représailles, on en revint aux voies de douceur. Witikind se laissa gagner. Il vint trouver Charlemagne à Attigny, se fit instruire, embrassa le christianisme, et contribua ensuite lui-même à retenir les peuples dans le devoir. Néanmoins il y eut encore depuis quelques révoltes, mais partielles. Pour les prévenir, on transporta un grand nombre de familles en différentes parties du royaume, et l'on envoya pour les remplacer quelques colonies. Enfin, après trente années d'une

guerre sanglante et opiniâtre, ce grand pays fut acquis à la religion et à la France.

Les expéditions fréquentes que Charlemagne faisait en personne contre la Saxe, ne l'empêchaient pas de veiller sur les autres provinces. Dans les intervalles de repos, il passa plusieurs fois en Italie, où le calme était sans cesse menacé par les entreprises de la cour de Constantinople, par les troubles qu'excitèrent quelques seigneurs lombards, et par les attaques continuellement dirigées contre les papes. En 776, il abattit le duc de Frioul. Quatre ans plus tard, il fit sacrer à Rome ses deux fils, Pepin et Louis, rois d'Italie et d'Aquitaine. Enfin, en 787, il apprit qu'une ligue se formait contre lui entre Tassillon, duc de Bavière, les Avares, quelques ducs d'Italie, Adalgise, fils de Didier, et l'empereur de Constantinople. Tassillon succomba le premier. Forcé de rendre hommage à Charlemagne, il n'en continua pas moins ses menées : mais il fut
788. accusé de trahison dans une diète et condamné à mort; peine qui fut commuée en une prison dans un monastère, où le malheureux prince finit ses jours. D'un autre côté, les généraux français remportèrent sur les Avares deux victoires, qui les forcèrent à demeurer tranquilles. Le duc de Bénévent, poursuivi jusqu'à Salerne, donna ses fils en otage de sa fidélité; et quand il mourut peu de temps après, Grimoald, qui reçut de Charlemagne les Etats de son père, se montra attaché aux Français. Enfin lorsqu'Adalgise aborda en Italie à la tête d'une armée d'impériaux, la victoire de Bénévent enleva aux Grecs et au fils de Didier l'espoir de recouvrer jamais les provinces qu'ils avaient perdues.

Pendant les douze années qui suivirent, la tranquillité fut à peine troublée par quelques expéditions en Espagne, où les Français se maintinrent glorieusement dans leurs conquêtes; et en Allemagne, soit pour contenir les Saxons, soit contre les Avares, qui furent vaincus et exterminés, soit contre d'autres peuplades qui se soumirent à la civilisation. La domination française s'étendait alors depuis la mer Balti-

que jusqu'à l'Ebre en Espagne, jusqu'au Liris et à Gaëte en Italie, s'appuyant à l'est sur la Bosna, la Save, le Danube, la Theiss, les montagnes de la Bohême, la Saala et l'Elbe. Charlemagne profita d'un repos si chèrement acheté pour faire fleurir dans toutes les provinces la religion, l'agriculture, le commerce, les arts et les lettres. Il s'en était occupé déjà au milieu de ses guerres : mais, quand ses fils furent devenus capables de défendre ses conquêtes en Italie et du côté de l'Espagne; quand le premier bruit de sa marche réduisait au néant les faibles tentatives de ses ennemis, il s'adonna plus spécialement au gouvernement intérieur de ses Etats. Son vaste empire était divisé en royaumes, en légations, en comtés, en vigueries ou vicomtés, en cantons, en manses ou manoirs. De fréquentes assemblées, dites champs de mai, où les députés des communes s'asseyaient à côté des principaux seigneurs et des évêques, adoptaient les lois qu'il proposait et qui nous sont connues sous le nom de Capitulaires. Des *missi dominici* parcouraient quatre fois par an chaque légation, rendant à tous la justice, veillant à l'exécution des lois, et rendant compte au souverain de l'administration des provinces. Des magistrats souvent élus par les citoyens mêmes, jugeaient les causes moins importantes.

Charlemagne, à l'exemple de son père, protégea toujours le clergé, mais en veillant sévèrement sur la discipline. Il assemblait les évêques, les consultait, réglait avec eux les points de doctrine, et conservait la pureté de la foi catholique. Les plus célèbres de ces conciles furent celui de Francfort, en 794, et plus tard, en 809, celui d'Aix-la-Chapelle. On sait aussi les efforts que fit ce grand prince pour arrêter la décadence des lettres. A l'âge de 32 ans, et déjà célèbre par ses victoires, il en apprit les premiers éléments. Ses bienfaits attirèrent en France les savants étrangers; son palais devint une académie où ils se rassemblaient pour traiter des questions scientifiques; il y établit même une école, dont il suivait autant que possible les progrès, dont

il examinait lui-même et encourageait par ses récompenses les élèves. Parmi ceux qui l'aidèrent dans de tels soins, l'histoire distingue Alcuin, né à Yorck, aussi instruit qu'il était possible de l'être pour ces temps; Paul Warnefrid, diacre d'Aquilée, connu par son histoire des Lombards; Eginard enfin, secrétaire de Charlemagne, et qui écrivit sa vie. Les encouragements que ce prince prodigua, relevèrent un instant les lettres, et ne purent rien pour les arts. Il voulait joindre l'Océan au Pont-Euxin, en faisant communiquer par un canal le Rhin et le Danube; mais on fut obligé d'abandonner l'entreprise faute des connaissances nécessaires pour la terminer.

800. Cependant une faction avait exilé de Rome le pape Léon III, qui recourut à Charlemagne, selon l'exemple de ses prédécesseurs. C'en fut assez pour que le monarque traversât une cinquième fois les Alpes, d'autant plus qu'il apprenait que Grimoald avait pris les armes contre les Français. Le pape, rétabli sur son trône, se purgea par serment des accusations intentées contre lui. Pour témoigner à Charlemagne sa reconnaissance, le jour de Noël, tandis que ce prince entendait la messe avec toute sa cour et au milieu d'un concours immense de fidèles, dans la basilique de saint Pierre, le pape s'approche, lui pose sur le front une couronne, et le revêt du manteau impérial; en même temps le peuple s'écrie de toutes parts : « Vive Charles Auguste, couronné de la main de Dieu! Vie et victoire au grand et pacifique empereur des Romains! » Ainsi fut rétabli l'Empire d'Occident, 324 ans après la déposition de Romulus Augustule.

Depuis la mort de Léon IV, fils et successeur (775-779) de Constantin Copronyme, l'Orient obéissait à l'impératrice Irène, sa veuve, princesse habile, mais ambitieuse. Elle avait gouverné avec gloire comme tutrice de son fils Constantin VI, rendant la paix à l'Eglise, à l'empire la tranquillité. Mais quand elle se vit sur le point de perdre son autorité par des intrigues de cour, elle n'épargna pas même son propre sang; et Constan-

tin, à qui elle fit crever les yeux, mourut des suites de cette affreuse mutilation. Pour sauver les restes de l'Italie, que revendiquait Charlemagne en vertu de son nouveau titre, cette mère dénaturée lui fit offrir sa main. On dit que Charlemagne ne sut pas résister à l'ambition de réunir par un mariage les deux empires; mais les ouvertures d'Irène n'eurent pas de suite. Déjà odieuse au peuple par sa conduite envers son fils, elle le devint aux grands, ou à cause de ce projet, ou pour quelqu'autre motif. Le patrice Nicéphore se mit à la tête d'une conjuration, s'empara de Constantinople, persuada à l'impératrice de lui livrer les trésors de l'Empire, et ensuite la relégua à Lesbos, où elle mourut l'année suivante. Nicéphore ne songea d'abord qu'à s'affermir, et, en conséquence, il renouvela tous les traités avec les Sarrasins et avec Charlemagne. Ce fut sous lui que l'on arrêta les limites des deux empires. Par le traité qui intervint, il ne resta aux Grecs, dans l'Occident, que l'extrémité de l'Italie, avec quelques villes maritimes et les îles de la Dalmatie; ce qui suffisait pour leur assurer l'empire de la Méditerranée, que Venise ne leur disputait pas encore.

Respecté de ses ennemis, recherché de ses voisins, chéri de ses peuples, Charlemagne avait toujours vu la fortune lui sourire. Les derniers heptarques de l'Angleterre sollicitaient sa protection, et le calife Haroun-al-Raschid lui adressa plusieurs fois des ambassades et des présents. Telle fut même la réputation que tant de conquêtes avaient assurée au nom français en Orient, que le calife envoya de lui-même les clefs de Jérusalem, et en fit donation à Charlemagne par un acte authentique. Les Arabes étaient bien plus avancés dans la civilisation que les peuples occidentaux, et ils se livraient aux lettres et aux arts. Parmi les présents du calife, se trouvait une horloge sonnante, qui fit l'admiration des Français.

En 806, Charlemagne fit son testament, par lequel 806.
il partageait ses Etats entre ses trois fils. Il espérait par là éviter toute discussion après sa mort : mais il eut le malheur de survivre à deux d'entre eux. Pepin,

roi d'Italie, mourut le premier, en 810, à l'âge de trente-trois ans, après avoir repoussé glorieusement dans plusieurs guerres les ennemis qui attaquaient ses Etats; et, l'année suivante, Charlemagne perdit encore Charles, son fils aîné, le compagnon de ses victoires, en qui il espérait un successeur aussi prudent que brave. L'empereur ressentit vivement de telles pertes. Dans un parlement tenu à Aix-la-Chapelle, il fit reconnaître pour roi d'Italie Bernard, fils de Pepin, et s'associa à l'empire son troisième fils, Louis, qui avait montré jusqu'alors beaucoup de sagesse dans le gouvernement d'Aquitaine, et de courage dans les guerres contre les califes d'Espagne, d'où il sortit toujours victorieux.

Charlemagne survécut peu à ces dernières dispositions. Sur la fin de janvier 814, il fut pris de la fièvre en sortant du bain, et ensuite d'une pleurésie qui l'emporta en huit jours. Il expira dans la 71e année de son âge, la 47e de son règne, et la 14e depuis qu'il avait été reconnu empereur d'Occident. Sous lui la France s'agrandit de l'Italie, de la Bavière, de presque toute l'Allemagne, et elle reçut les premiers germes de la civilisation; mais ils furent étouffés par les querelles de ses successeurs. Dans les dernières années de sa vie, les armées françaises eurent quelques revers à souffrir, surtout du côté du nord. Les Danois ou Normands firent en Allemagne des incursions fréquentes, sous la conduite de Godefrid, toujours heureux, mais qui mourut assassiné par son neveu Hemming, et celui-ci demanda la paix. D'autres flottes du Nord reconnaissaient les côtes de France, qu'elles pillaient quelquefois. Elles furent contenues, il est vrai, par les vaisseaux et par la puissance de Charlemagne : mais c'était le présage des ravages qu'elles feraient un jour, si les successeurs de ce prince n'avaient pas la même bravoure ou le même bonheur.

CHAPITRE XI.

Organisation des barbares après la conquête. — Des terres, des personnes, du gouvernement. — Législation des barbares. — Résultats généraux de l'invasion.

Chez les Germains, chaque peuple était gouverné par un roi quelquefois temporaire, souvent à vie, rarement héréditaire, qui prenait ordinairement conseil des nobles, mais qui, dans toute affaire importante, en référait au peuple, c'est-à-dire à l'assemblée de tous les hommes libres. C'était un honneur pour les nobles d'avoir autour de soi un grand nombre de *fidèles*, attirés par la réputation et la gloire de leur chef. La guerre ou la chasse était la principale occupation; mais on élevait aussi des bestiaux, et, sur les bords du Rhin, on cultivait même la terre.

Si nous avons rappelé ces caractères des peuples d'outre-Rhin, c'est qu'ils servent à expliquer en partie leur organisation politique après la conquête. Les rois augmentèrent leur pouvoir qui devint partout héréditaire, que ce fût une coutume des aïeux ou un emprunt aux usages de l'empire. Autour d'eux se groupèrent les grands, qui joignirent à leurs anciens titres la possession du territoire. Les hommes libres, disséminés sur le sol, ne pouvaient que difficilement se rendre à des assemblées générales, et cessèrent presque d'être consultés. Aucun impôt ne grevait la propriété. Les rois eux-mêmes vivaient du revenu de leurs terres. Les guerres étaient fréquentes : mais tout homme libre, astreint au service militaire, devait aussi s'équiper et s'entretenir à ses frais. Quiconque se rangeait sous un plus puissant, devenait son homme et était défrayé par lui.

Les rois étaient chefs absolus dans la guerre. Ils n'avaient pas dans sa plénitude le pouvoir législatif: mais il fallait au moins le consentement des grands. C'était d'eux cependant que relevait toute justice. Les causes importantes, soumises à leur tribunal, étaient décidées quelquefois par eux seuls, quelquefois par eux

et leur conseil, quelquefois par un officier institué exprès sous le nom de *comte palatin*. Les causes ordinaires étaient portées devant les juges de canton, choisis par les hommes libres ayant le droit de porter les armes; mais on pouvait en appeler à la décision du souverain.

En général, loin de troubler l'organisation des vaincus, les vainqueurs se l'approprièrent. Dans le principe, ils leur laissèrent jusqu'à leurs lois. Plus tard, quelques-uns, comme les Visigoths sous Euric, fondirent ensemble leur législation et celle des Romains, afin de ramener tout à l'unité. Théodoric alla plus loin : il voulut que les Ostrogoths, maîtres de l'Italie, adoptassent les lois romaines.

Tout pays conquis dut céder aux barbares une portion de son territoire; mais comme ils dédaignaient presque de cultiver la terre, ils s'emparèrent en même temps des esclaves. On ignore quelle portion s'arrogèrent les Suèves en Espagne, et les Francs dans les Gaules. Les Ostrogoths et les Visigoths prirent le tiers des domaines et des esclaves, et les Bourguignons la moitié. Les Hérules ne revendiquèrent aussi que le tiers du sol : mais ils s'emparèrent de tous les esclaves. En Afrique, les Vandales occupèrent entièrement la Mauritanie et la Byzacène données aux rois, et la Zeugitane que se partagèrent les guerriers: ils en chassèrent tous les anciens propriétaires, et ne leur laissèrent que les autres provinces, qui étaient moins fertiles. En Bretagne, les Anglo-Saxons refoulèrent les anciens habitants ou au delà des mers ou dans les contrées montagneuses du pays de Galles. En Italie, les Lombards au contraire abandonnèrent le sol aux vaincus; mais ils exigèrent pour eux le tiers des produits.

L'ancienne population étant dépossédée, les rois choisirent partout la meilleure et la plus considérable part; les autres chefs se divisèrent le reste. Nous avons vu les Lombards morceler l'Italie en trente-six duchés, qui étaient d'abord presque indépendants. Partout ailleurs on relâcha moins les liens hiérarchiques. Les possesseurs étaient tenus à l'obéissance

envers le roi. Les terres qui leur échurent, nommées chez les Francs *terres saliques*, chez les Bourguignons *sortes Burgundionum*, portaient chez tous le nom générique d'*alleux*. C'étaient de véritables propriétés héréditaires, exemptes de tout impôt et de tout autre service que le service militaire.

Les rois, devenus maîtres de vastes domaines, en distribuèrent la plus grande partie, à titre de *bénéfices* ou de fiefs, à ceux qui avaient suivi leur fortune. Ils le firent pour se les attacher davantage; car ce n'était pas un don pur et simple, mais une donation, d'abord à temps et qui devint bientôt héréditaire, moyennant certaines conditions et certaines charges. Les bénéficiaires furent appelés en France, *leudes* ou *vassaux*, en Italie, *masnadieri*, en Bretagne, *thanes royaux*. Tous devaient au prince, même dans ses guerres privées, le service militaire: mais en outre beaucoup d'entre eux devaient, en vertu de leurs fiefs, occuper gratuitement toutes les fonctions publiques, administrateurs, juges, receveurs des domaines, officiers du palais. En général, les alleux et les fiefs ne passaient qu'aux mâles. En cas d'extinction de la famille, le fief revenait au prince, qui en disposait à son gré. Il en était de même si le vassal manquait à ses engagements, ce que l'on appelait *félonie*.

A leur tour, les propriétaires des alleux et des grands fiefs subdivisèrent la part qui leur était échue entre ceux qui se dévouaient à leur personne. De là vinrent les arrière-vassaux, astreints envers le vassal à la même fidélité que celui-ci devait au suzerain.

On distingue ordinairement quatre classes de personnes. La première classe comprend les vassaux et les possesseurs de terres allodiales d'une certaine étendue. Nous avons dit qu'eux seuls composaient les assemblées nationales. A eux toutefois s'adjoignirent dans la suite les évêques et les abbés devenus possesseurs de vastes domaines, et comme ils avaient pour eux la science et les talents, leur influence fut souvent prédominante, surtout en Espagne.

La seconde classe renfermait les petits propriétaires de biens allodiaux, appelés *hérimans*, *fribourgs*, *thanes*. Ils jouissaient de tous les droits civils et politiques. Par conséquent ils pouvaient assister aux assemblées : mais ils en furent exclus par le fait. jusqu'à ce qu'un parti les y appelât pour rétablir l'équilibre qui chancelait. Ainsi le clergé, en Espagne. s'appuya sur eux contre les nobles. Charlemagne les convoqua sans en avoir besoin; mais il en avait près de lui dans ses guerres continuelles, et il voulait par leur concours donner à ses lois plus d'autorité.

Les assemblées ainsi constituées portaient, selon les pays, le nom de *champ de mars* ou *de mai*, en France, d'après l'époque où elles avaient lieu; de *wittenagemot*, en Angleterre, de *concile de Tolède*, en Espagne, parce que le roi résidait dans cette ville; ou encore, dans le latin barbare de l'époque, de *mallum*, de *placitum* (plaid), et de *parliamentum* (parlement).

A la seconde classe se rattachaient les anciens propriétaires qui avaient conservé leurs domaines. Ils étaient libres; mais ils ne jouissaient d'aucun droit politique, pas même du droit de porter les armes. Ils perpétuaient en général le gouvernement municipal dans les villes d'origine romaine.

La troisième classe se composait des colons tributaires auxquels on avait abandonné l'exploitation du sol, moyennant une redevance annuelle. Il faut y joindre les affranchis, qui ne jouissaient de la plénitude des droits civils qu'à la quatrième génération.

Dans la quatrième classe étaient rangés les esclaves ou serfs. Les esclaves qui peuplaient le monde romain étaient privés de toute liberté personnelle. A mesure que le christianisme s'étendit. il proscrivit l'esclavage. Le maître s'habitua à ne plus voir dans son esclave une chose, mais un autre homme. Le clergé donna sur ses terres l'exemple d'un affranchissement partiel, d'où résulta le servage. Les serfs étaient attachés soit à la glèbe, soit à la famille. Les premiers s'appelaient encore *liti*, qui avaient une propriété et ne devaient

au seigneur qu'un cens ou quelques corvées; *lassi*, qui avaient leur économie particulière, mais qui travaillaient pour le maître, et *paysans*, qui cultivaient le sol. Les serfs domestiques, n'ayant rien, ne pouvant rien avoir, soumis aux caprices du maître qui fournissait à leurs besoins, étaient la continuation assez complète des anciens esclaves.

La seconde classe et la troisième auraient pu constituer une classe moyenne entre les grands et les serfs. Mais ou la nécessité de se ménager un appui, ou le désir d'échapper aux charges qui pesaient sur les hommes libres, engageaient à se mettre sous la dépendance d'un seigneur dont on devenait volontairement le vassal. Si l'on en excepte donc quelques villes, la classe moyenne disparut presque complétement. Comme les grands et leurs vassaux ne s'occupaient que de la guerre, il n'y eut plus ni arts mécaniques, ni industrie, ni commerce. On ne songea qu'à développer la force et l'adresse du corps, mais non plus l'intelligence. Tous les arts libéraux furent négligés. La littérature devint nulle, et l'on trouva à peine quelque instruction dans les cloîtres.

Chaque nation germaine avait apporté avec elle ses *coutumes* qu'elle continua de suivre, en laissant aux vaincus le droit de vivre selon les lois romaines. Mais d'un côté on se montra sévère à réprimer les transgressions de la loi; de l'autre on sentit bientôt la nécessité de rédiger par écrit le code qui devait servir aux vainqueurs. Théodoric ne crut pouvoir mieux faire que de soumettre ses sujets à l'ancienne législation de l'Italie. En 506, Alaric II fit fondre ensemble les usages des Visigoths et le code théodosien, œuvre qui ne fut accomplie et adoptée qu'en 655 sous Récésuinthe. Les Francs avaient leur loi salique même avant la conquête. Ce fut Clovis qui la publia dans les Gaules; mais son fils Thierry préféra pour ses sujets la loi des Ripuaires, qui différait en quelques points de la première. Vers le même temps, Gondebaud faisait adopter dans l'assemblée d'Ambérieux (502) la loi des Bourguignons, appelée de son nom loi *Gombette*. Environ cent cinquante ans après, Rotharis

proposait à l'acceptation de la diète de Pavie (643), la révision qu'il avait faite des lois lombardes. Enfin la loi saxonne fut rédigée dans le neuvième siècle par Alfred le Grand, d'après les ordonnances qu'avaient rendues quelques-uns de ses prédécesseurs.

De ces différentes lois, celle des Visigoths passe pour renfermer dans presque toute leur pureté les principes de la législation germanique. Mais le fond est presque toujours le même; seulement quelques détails varient. On en comprend mieux comment elles pouvaient être ensemble en vigueur dans le même pays, quand les habitants se trouvaient de race différente.

Toutes les collections de lois sont rédigées en latin, langue qui a été la seule en usage dans les tribunaux jusqu'au seizième siècle. Elles étaient peu considérables, comme il convenait à la simplicité des peuples pour qui elles étaient faites.

Une assemblée nationale peut seule prononcer la mort. Quand il y a eu homicide, la loi Gombette veut le sang du meurtrier, et la loi saxonne permet le défi, c'est-à-dire la vengeance privée. Au contraire, toutes les autres lois exigent seulement une amende proportionnée à la condition de la victime. Dans la loi salique, on payait six cents sous d'or [1] pour un officier du roi, deux cents pour un Franc libre, cent pour un serf, trente-cinq pour un esclave. Pour un cheval tué, on payait, outre la valeur, quarante-cinq sous d'or. Pour ne rien laisser à l'arbitraire, la lésion de chaque membre était taxée. La loi dit ce qu'il faut payer pour un œil, pour une oreille, pour une dent, pour chaque doigt, pour un coup qui a fait jaillir le sang, pour une blessure qui a pénétré jusqu'aux os, pour une fracture, etc. Quiconque ne pouvait payer la composition (*weregild, argent de l'homme*), était réduit en esclavage [2].

Toute procédure était publique. Chaque citoyen avait le droit de poursuivre un délit; mais si l'accusation était reconnue calomnieuse, l'accusateur su-

1. Le sou d'or valait environ 100 francs de notre monnaie
2. Schœll, *Hist. des Etats européens*, I, 8.

bissait la même peine qu'aurait subie l'accusé, s'il eût été dit coupable. L'accusation se prouvait ou par l'aveu de l'accusé, ou par la preuve testimoniale. Le nombre des témoins variait avec la qualité de l'accusé. Il en fallait soixante-douze contre un évêque, quarante contre un prêtre, plus ou moins contre un laïc, suivant le rang et la classe. Tous devaient être probes et justes, irréprochables dans leur vie et dans leurs mœurs, et de rang égal à celui de l'accusé. Cette dernière condition était aussi imposée pour les juges, que présidait, suivant le fait et la personne, soit le juge du canton soit le comte.

Quand la preuve testimoniale manquait, le juge pouvait avoir recours à l'*ordalie*, c'est-à-dire au jugement de Dieu. L'ordalie était de trois sortes : le combat singulier ou duel, l'épreuve de l'eau bouillante, et celle du fer ardent.

Le duel avait lieu à l'épée et à cheval pour les nobles, au bâton et à pied pour les autres citoyens. S'il était ordonné entre un noble et un roturier, le noble conservait ses avantages, s'il était l'accusé ; mais il les perdait, s'il était accusateur. Plus tard on put se dispenser de combattre soi-même, et fournir un champion dans toute épreuve judiciaire. Celui dont le champion succombait, était réputé coupable.

L'épreuve de l'eau consistait à prendre un anneau au fond d'une cuve d'eau bouillante, sans qu'il y eut trace de brûlure trois jours après ; l'épreuve du fer ardent, à porter l'espace de neuf pas une barre de fer rouge sans se brûler. Avec le temps, on admit des changements dans la forme primitive de l'épreuve. Mais on y croyait aveuglément, comme si Dieu eût dû intervertir l'ordre du monde pour qu'un innocent ne devînt pas la victime d'une calomnie.

Telles furent les institutions des barbares dans les différentes contrées de l'Occident. Leur apparition renouvela la face du monde. Sans doute ils firent rétrograder les vaincus vers la barbarie. Habitués à une vie pauvre et n'aimant que les combats, ils dédaignèrent la littérature et les arts. Quelques-uns se laissèrent entraîner par les jouissances du luxe ; mais ils

ne surent pas en respecter les sources, qu'ils tarirent soit par des impôts excessifs, soit parce qu'ils n'accordèrent aucune protection au commerce. Et cependant, à tout prendre, leur invasion fut un bonheur pour les sociétés vieillies dont ils renouvelèrent la jeunesse.

Le vieil empire romain était à jamais corrompu dans sa langue, dans sa civilisation et dans ses mœurs : il ne se soutenait plus que par les barbares. Quand ceux-ci prétendirent s'emparer de quelques provinces, ils ne trouvèrent de résistance que parce que les empereurs furent assez politiques pour les opposer l'un à l'autre en sacrifiant telle partie pour conserver le reste. Des guerres continuelles et quelquefois d'extermination, comme en Bretagne, firent répandre, il est vrai, des flots de sang. La famine, compagne de la guerre, moissonna de nombreuses victimes, puisqu'un historien raconte qu'en 539 cinquante mille individus moururent de faim dans la seule province du Picénum. Enfin la persécution que les ariens exercèrent contre les catholiques, décima encore, toute rare et courte qu'elle a été, ce qui avait échappé aux fléaux précédents. Mais ces pertes furent compensées et au delà, sinon au moment même, du moins dès les premières générations, par la sève jeune et vigoureuse que l'infusion des barbares introduisit aux veines de l'empire.

Un autre avantage que leur dut chaque province, ce fut la restauration des mœurs. « Dans les pays où « les Goths dominent, écrivait au cinquième siècle le « prêtre gaulois Salvien, on ne trouve des mœurs cor« rompues que chez les Romains. Dans le pays des « Vandales, on n'en trouve pas même chez les Ro« mains. Non-seulement les Vandales sont chastes : « mais il faut dire une chose nouvelle et incroyable, « une chose presque inouïe, ils sont parvenus à rendre « chastes les Romains mêmes. » Le même éloge est accordé aux Saxons. On aurait pu en dire autant des Francs et des Germains, si leurs lois n'avaient pas permis la polygamie et le divorce.

En troisième lieu, les invasions barbares revivifièrent dans toutes les provinces les idées de nationalité et par suite de patriotisme. L'unité romaine

n'avait laissé que des oppresseurs et des sujets. A mesure qu'une peuplade germaine s'établit dans un pays, elle voulut pour elle une complète indépendance, et elle en fit jouir la nation à laquelle elle s'incorpora. Il est bien vrai que, tant qu'il y eut distinction entre les conquérants et les vaincus, ceux-ci demeurèrent, pour ainsi dire, impassibles au milieu des luttes de ceux qui se disputaient le sol. Mais quand la fusion eut été faite, une nation se soulevait tout entière contre quiconque osait envahir le pays. Il en résulta des guerres plus opiniâtres; et si parfois il fallut céder momentanément à l'ascendant d'un peuple ou d'un homme, le sentiment d'indépendance couvait au fond des cœurs jusqu'à ce que l'occasion lui permît de se reproduire avec son ancienne vivacité. C'est là ce qui tendit à morceler dès la première génération le vaste empire de Charlemagne.

Enfin les invasions des barbares régénérèrent aussi le langage. On n'a pas vu jusqu'à présent de langue qui se soit relevée de sa décadence; car la langue suit les mœurs, et les mœurs des nations une fois flétries ne sauraient refleurir. Chaque peuple conserva son idiome; mais il le fondit avec la langue latine, surtout dans les pays où il s'était fortement imprégné des coutumes romaines, comme l'Italie, l'Espagne et la Gaule. De ce mélange de mots latins et de mots tudesques habillés à la romaine, il naquit une langue vulgaire ou rustique, appelée depuis *romane,* et qui se poliça en se perpétuant chez les peuples occidentaux.

CHAPITRE XII.

Etat de l'Eglise en Orient et en Occident, depuis Théodose jusqu'au IXe siècle. — Etablissement de la hiérarchie ecclésiastique. — Fondation des premiers monastères. — Hérésies. — Principaux conciles.

A la mort de Théodose, le christianisme était, pour ainsi dire, la seule religion de tout l'empire. Quelques philosophes païens soutenaient encore, à Athènes et à

Alexandrie, le culte des faux dieux, et les Juifs dispersés s'opiniâtraient, comme ils le font encore, à méconnaître l'avénement du Messie promis à leurs pères : mais les impuissantes protestations des uns et des autres périssaient étouffées sous l'hosannah universel de la société chrétienne. Hors de l'empire, les églises d'Ethiopie et d'Arménie florissaient toujours. Il n'en était pas de même en Perse. Sapor II avait proscrit dans ses Etats le christianisme. Le sang des martyrs coulait à flots, sans féconder toutefois une terre ingrate, et il était facile de prévoir que malgré ses profondes racines, la religion de Jésus-Christ céderait enfin au fanatisme cruel et opiniâtre de ses persécuteurs.

Parmi les peuples barbares, les Goths s'étaient convertis au christianisme dès la fin du quatrième siècle, grâce aux efforts de l'évêque Ulphilas; malheureusement ils avaient été entraînés presque aussitôt dans l'hérésie d'Arius. A mesure que les Vandales, les Suèves, les Alains, les Bourguignons, les Lombards envahirent les provinces de l'Occident, ils abjurèrent les faux dieux, mais en tombant aussi dans le schisme. Aucune persécution ne fut plus terrible que celle de Genséric, en Afrique, contre les catholiques. L'Espagne et la Gaule eurent aussi leurs martyrs, mais moins nombreux; car la lutte ne fut jamais que passagère.

Nous avons vu les Francs devenir, sous Clovis, chrétiens et catholiques. Les Bourguignons ouvrirent de nouveau les yeux à la vérité en 499, et les Visigoths, maîtres de toute l'Espagne, imitèrent leur exemple sous le fils de Léovigilde le persécuteur. Le Lombard Grimoald ramena pareillement son peuple à l'unité de croyance. Mais déjà l'Eglise avait fait de nouvelles conquêtes. En 596, le pape saint Grégoire le Grand avait envoyé le moine saint Augustin aux Anglo-Saxons qui avaient envahi la Bretagne, et il avait ainsi rallumé dans cette île la foi que l'invasion y avait complétement éteinte. L'Irlandais saint Colomban avait, quelques années auparavant, prêché l'Evangile aux Pictes et aux Scots. Quant à l'Irlande elle-même, elle avait dû la connais-

sance de la vérité à saint Patrick vers le milieu du cinquième siècle. Cette île, dédaignée par les conquérants du Nord, était devenue l'asile des Bretons chassés de leur pays, et avait conservé intact le dépôt des véritables croyances.

Au huitième siècle, la Bretagne apparut à l'occident comme une pépinière féconde de savants et de missionnaires qui allèrent porter chez les peuples voisins le double flambeau de la civilisation et du christianisme. C'est de là que Charlemagne appela près de lui Alcuin et tant d'autres qui ranimèrent en France le goût des lettres. C'est de là que s'élancèrent aussi les premiers apôtres de l'Allemagne. Saint Egbert et saint Willibrod, qui prêchèrent le vrai Dieu dans la Frise (691-736), sortaient l'un de Bretagne, l'autre d'Irlande. Saint Boniface était du Devonshire. De la Frise, il se rendit successivement (723-755) dans la Hesse, la Thuringe et la Bavière, où il fonda de nombreux évêchés, jusqu'à ce qu'il eût scellé de son propre sang les vérités qu'il avait annoncées. L'archevêché métropolitain de Mayence fut érigé en sa faveur, l'an 745, par le pape Zacharie.

Les guerres de Charlemagne donnèrent à l'Eglise toute la Saxe, c'est-à-dire tous les pays compris entre la mer Baltique, l'Eyder, l'Elbe, la Saala, la Lippe et l'Ems. Ce grand prince fonda dans ces contrées un assez grand nombre d'évêchés, parmi lesquels on remarque ceux de Paderborn, d'Osnabruck et de Munster. Ses conquêtes ménagèrent à la religion de nouveaux triomphes. Le Danemarck, la Suède, les Slaves de Pologne et les Bulgares étaient devenus limitrophes des Français : en moins d'un demi-siècle, tous ces peuples embrassèrent le christianisme. L'apôtre des Danois et des Suédois (829) fut saint Anscaire, archevêque de Hambourg, que Louis le Débonnaire, successeur de Charlemagne, envoya dans ces contrées jusqu'alors inconnues. Quelques années après (842), les Slaves de la Pologne et les Russes furent à leur tour convertis par les envoyés de saint Ignace, archevêque de Constantinople. Ce fut aussi de l'Orient que la lumière

vint aux Bulgares. La sœur d'un de leurs princes, longtemps captive à Constantinople, en rapporta (855) les premières étincelles de la foi, qui bientôt embrasèrent du feu divin tout le pays. Les invasions du Nord amenèrent de nouveaux prosélytes. A mesure que les Normands se fixèrent dans les contrées qu'ils attaquaient, en Frise, en Angleterre, en Neustrie (912), ils renoncèrent à leur culte sauvage pour les croyances des vaincus. Ainsi l'Eglise réparait heureusement, parmi les peuples vierges de l'Occident, les pertes que le mahométisme lui faisait chaque jour éprouver chez les nations corrompues de l'Afrique et de l'Asie.

Dès l'origine et surtout au quatrième siècle, le pape, évêque de Rome, avait été regardé par tous les évêques d'Orient et d'Occident, comme le chef universel de l'Eglise, soit parce que Rome avait été jusqu'alors la capitale de l'empire, soit plutôt parce qu'il était le successeur de saint Pierre, à qui Jésus-Christ lui-même avait attribué la suprématie. D'ailleurs la hiérarchie ecclésiastique s'était à peu près modelée, dans l'empire, sur l'administration civile. Les évêques de Constantinople, d'Alexandrie, d'Antioche, prirent le titre de patriarche, que plus tard on accorda aussi à l'évêque de Jérusalem parce que le saint mystère de la rédemption s'était accompli dans cette ville. En outre, chaque province reconnaissait un métropolitain, que ce titre fût accordé à l'ancienneté dans l'épiscopat, comme en Afrique, ou qu'il fût annexé à la ville, comme à Trèves, dans les Gaules, et à Césarée, en Asie.

Dans le principe, les évêques étaient élus par les fidèles, quelquefois sur la présentation du clergé, quelquefois en présence de deux ou trois évêques de la même province. Constantin et ses successeurs revendiquèrent la nomination aux évêchés, la sanction des lois ecclésiastiques et la présidence des conciles. Cependant ils n'abolirent pas complétement l'élection : mais ils se réservèrent de la confirmer, surtout quand il s'agissait des principaux siéges. Plus tard, mais prin-

cipalement en Occident, les évêques, plus indépendants de la puissance civile, furent institués et consacrés par le métropolitain. Quand il y avait dissidence, on en appelait à Rome. De là cet usage universellement établi de nos jours, de demander au souverain pontife la confirmation de toute élection à l'épiscopat, de quelque manière que cette élection ait été faite.

Constantin avait permis au clergé de posséder des biens-fonds, et il avait défendu aux ecclésiastiques de disposer de leurs biens par testament. Aucune église nouvelle ne pouvait être fondée sans avoir justifié au préalable d'une dotation déterminée par les lois. La piété des fidèles accrut bientôt les richesses des différentes églises. Il arriva parfois que les princes s'en emparèrent, comme en France sous Charles Martel, soit pour eux-mêmes, soit pour récompenser leurs guerriers. Parfois aussi ils voulurent arrêter les accroissements du territoire entre les mains du clergé. Comme compensation dans les deux cas, ils accordèrent la dîme, devenue obligatoire sous Charlemagne, mais que les peuples repoussèrent longtemps.

Le code théodosien avait exempté les églises de tout impôt. On revint sur ce privilége, surtout en Occident. Les évêques réclamèrent et obtinrent, mais les uns après les autres et avec peine, d'abord une remise partielle, puis l'immunité la plus complète. Ils devaient seulement le service militaire comme tout autre possesseur du sol, mais par les vassaux et non pas en personne.

L'époque que nous avons jusqu'à présent parcourue, vit l'Occident se peupler d'une foule de monastères. La vie ascétique avait pris naissance, au commencement du quatrième siècle, dans les déserts de la Thébaïde. Saint Antoine avait attiré autour de lui de nombreux imitateurs de ses austérités. Saint Hilarion, son disciple, s'était fixé dans les déserts de la Palestine et de la Syrie. Des lieux auparavant inhabitables furent bientôt couverts d'une foule de solitaires soumis volontairement à la règle la plus sévère. Le pain,

l'eau et quelques fruits faisaient presque leur seule nourriture. Leur vie se passait en partie à prier et à chanter des psaumes, en partie à faire des nattes et des corbeilles de jonc. Le prix qu'ils retiraient de ce travail suffisait à leurs besoins, et leur permettait même de faire d'abondantes aumônes.

Saint Martin, né l'an 316 à Sabare, en Pannonie, d'abord soldat, puis évêque de Tours, fonda près de Poitiers le premier monastère de l'Occident. En 529, Saint Benoît de Nursie érigea le célèbre monastère du mont Cassin, au royaume de Naples, sur les débris d'un temple d'Apollon. Le premier, il rédigea des statuts qui faisaient de tous ses disciples un ordre particulier, et surtout il leur imposa des vœux indissolubles. La Gaule et la Bretagne virent s'élever de nombreux couvents dans les régions les plus désertes. Saint Honorat, évêque d'Arles, avait fondé en 391 celui de Lérins. Saint Colomban et saint Gall, sortis du monastère de Bangor en Irlande, érigèrent, l'un celui de Luxeuil en 602, l'autre celui qui porte son nom, en Suisse. Tous les instants que ces pieux cénobites ne consacraient point à la contemplation et à la prière, ils les employaient soit à l'étude des lettres, soit à défricher des contrées auparavant stériles, et à dessécher les marais. Nous leur devons tous les manuscrits des anciens auteurs qui sont arrivés jusqu'à nous; précieux restes d'antiquité qu'ils recopiaient sans cesse dans la solitude des cloîtres. Autour de chaque couvent, se rassembla bientôt une population qui admirait les vertus des hommes qui l'habitaient, et qui trouvait à vivre sur les terres qu'ils avaient fécondées de leurs sueurs. Des hameaux, des villages, quelquefois même des villes populeuses s'élevèrent à l'envi. Souvent aussi des essaims abandonnaient le cloître pour aller, à travers mille dangers et mille fatigues, porter au loin soit la connaissance du vrai Dieu chez les nations barbares, soit la civilisation ou le repentir dans des contrées sauvages ou corrompues.

Ainsi l'Eglise se réjouissait chaque jour de nou-

velles conquêtes, et elle brillait de l'éclat de toutes les vertus. Il s'en fallait cependant que sa joie fût constamment pure et qu'elle fût exempte d'épreuves. De temps en temps l'hérésie et le schisme lui déchiraient le sein. Nous avons vu les maux que lui avait causés l'arianisme. Cette hérésie prit naissance en Egypte sous Constantin. Arius, prêtre d'Alexandrie, d'un savoir égal à son ambition, prétendit que Jésus-Christ n'était pas en tout égal à son père. Son adresse et ses intrigues lui concilièrent quelques évêques et même l'empereur. A la faveur de ce double appui, il propagea son erreur tantôt par la persuasion, tantôt par la violence. On recourut à une assemblée ou concile de tous les évêques de l'empire. Elle eut lieu en 325 à Nicée. Trois cent dix-huit évêques s'y rendirent de toutes les provinces; le pape saint Sylvestre, arrêté par son grand âge, envoya Osius de Cordoue pour présider à sa place; enfin Constantin lui-même ajouta par sa présence à leur autorité. On condamna solennellement Arius et sa doctrine, en déclarant que dans la sainte Trinité le père était *consubstantiel* au fils. Néanmoins il s'écoula près de deux siècles avant que la société chrétienne pût être ramenée à l'unité.

Le concile de Nicée a été le premier concile œcuménique, c'est-à-dire général. Dans ceux qui le suivirent, on ne vit pas toujours siéger ensemble et les évêques d'Orient et ceux d'Occident, à cause de la division des deux empires. Mais dès que les décrets du concile avaient été reçus par les évêques absents, et sanctionnés par l'acceptation du saint-siége, ils revêtaient ce caractère d'universalité qui les rendent obligatoires pour tous les fidèles.

Outre les conciles œcuméniques, il y a eu souvent des réunions d'évêques de tout un royaume ou seulement d'une province. On les appelle tantôt conciles, tantôt synodes nationaux ou provinciaux. Leur autorité est circonscrite. Ils ne s'occupent ordinairement que de discipline. Quand ils prononcent sur le dogme, leurs décisions sont naturellement subordonnées au consentement de l'Eglise.

Cinquante ans environ après Arius, Macédonius attaqua la divinité du Saint-Esprit, et fut condamné au deuxième concile œcuménique qui eut lieu à Constantinople en 381. En Afrique, Donat se détacha de l'Eglise en refusant de reconnaître un évêque de Carthage; ses partisans ne cédèrent qu'à l'autorité du synode de Carthage en 411, où les évêques catholiques offrirent d'une voix unanime d'abandonner leurs siéges à leurs adversaires afin de rétablir la paix. Ce fut aussi en Afrique que se développa l'hérésie de Pélage, qui niait le péché originel et la nécessité de la grâce; elle fut combattue par saint Augustin et condamnée par un synode avec l'approbation de toute l'Eglise.

Le troisième concile œcuménique, tenu à Ephèse en 431, arrêta l'hérésie de Nestorius, archevêque de Constantinople, qui admettait en Jésus-Christ deux personnes, refusant à la sainte Vierge le titre de *Mère de Dieu;* et le concile de Chalcédoine, en 451, présidé par les légats du pape saint Léon, anathématisa les sectateurs d'Eutychès, qui avait combattu Nestorius, mais en soutenant qu'il n'y avait en Jésus-Christ qu'une seule nature comme une seule personne. Mais pour abattre le nestorianisme, il fallut, en 553, un cinquième concile œcuménique, à Constantinople, où furent condamnés les *trois chapitres*, livres écrits par trois évêques et qui étaient favorables à l'erreur.

On accuse le concile de Chalcédoine d'avoir en quelque sorte préparé le schisme de l'Eglise grecque, parce qu'il décerna au patriarche de Constantinople le même rang qu'à l'évêque de Rome. C'était en effet une grave atteinte à l'unité. Des patriarches qui suivirent, les plus distingués par leurs talents et leur piété se soumirent au saint-siége. Mais l'ambition s'appuya en effet sur le concile de Chalcédoine. Quand l'archevêque Sergius, qui enseignait une seule volonté en Jésus-Christ, eut été condamné par le sixième concile œcuménique, qui eut lieu en 680 à Constantinople, il se soumit, parce que telle fut la volonté de l'empereur Constantin Pogonat. Malheureusement il devait

arriver une époque où les princes deviendraient favorables au schisme.

Le septième concile œcuménique, deuxième de Nicée, s'assembla par les soins de l'impératrice Irène, et mit fin à l'hérésie des iconoclastes, qui avait eu pour chef un empereur.

En général, les conciles ont été convoqués par les princes, qu'ils aient eu le mérite de l'initiative, ou qu'ils se soient rendus aux sollicitations des pontifes. Il fallait en effet, pour de telles assemblées, le concours de la puissance temporelle, qui pouvait seule en réaliser la pensée et en sanctionner civilement les décrets, en les proclamant lois du royaume ou de l'empire.

CHAPITRE XIII.

Règne de Louis le Débonnaire. (814-840 — IX[e] siècle.)

A la première nouvelle de la mort de son père, 814.
Louis se rendit en hâte d'Aquitaine à Aix-la-Chapelle, où il fut unanimement reconnu. Vertueux, mais faible, il voulut réformer les abus et suscita contre lui les haines. L'impulsion d'obéissance, imprimée dans les esprits par la sévère et puissante justice de Charlemagne, soutint d'abord son fils; plus tard elle dut céder aux ambitions des grands et des princes mêmes, enfants de Louis.

Couronné par le pape Etienne IV, le nouveau roi reçut les hommages de tous les seigneurs, et les assurances d'amitié des peuples voisins. Les Normands parurent sur les côtes et furent repoussés. Un prince danois, chassé de ses Etats, eut recours aux Français et fut rétabli. Les ambassadeurs grecs vinrent renouveler les traités de la part de Léon l'Arménien; car, Nicéphore ayant péri dans une expédition contre les Bulgares, Michel, son beau-frère et son

successeur, de peu de moyens et de courage, avait été dépossédé par Léon, un de ses généraux, qui le relégua dans une île du Péloponèse. En même temps les Sarrasins d'Espagne recherchaient aussi l'amitié de la France. Louis, comme Charlemagne, se trouvait l'arbitre de l'Europe entière.

817. Une seule démarche causa les malheurs de son règne. Malgré les plus sages remontrances, dans une diète à Aix-la-Chapelle, il partagea ses provinces entre les trois fils qu'il avait eus de sa première femme Hermengarde. Lothaire, l'aîné, fut associé à l'empire, et eut la Neustrie ; Pepin eut l'Aquitaine, et Louis la Bavière. La nouvelle de ce partage décida à la révolte Bernard, roi d'Italie. Depuis longtemps ce jeune prince, qui se croyait des droits à l'empire, comme fils de Pepin, frère aîné de Louis, ralliait à son parti les seigneurs et les évêques de France, mécontents des nouvelles réformes. Mais l'empereur averti passe les Alpes. Bernard, surpris et abandonné de ses troupes, se soumet. Condamné avec ses complices par une assemblée de seigneurs, il a les yeux crevés, et meurt de ce supplice trois jours après.

L'empereur se repentit de cette sévérité cruelle, et en fit lui-même, à Attigny, une pénitence publique : mais il rappela ceux qu'il avait exilés en cette circonstance : imprudence qui déconsidérait la majesté royale, sans guérir des cœurs ulcérés. Cependant le calme dura quelque temps encore. A l'ouest, les Bretons se révoltèrent plusieurs fois et furent contraints de se soumettre. Au midi, les Sarrasins eurent différents succès, par la perfidie des émirs attachés à la France, sans pouvoir néanmoins refouler les armées françaises au delà des Pyrénées. Au nord, les troupes de l'empereur éprouvèrent de nombreux et sanglants échecs contre les Slaves, dans la Pannonie et le Frioul : néanmoins les frontières furent à peine entamées de ce côté, et la guerre mieux conduite remit les Français en possession de presque tout ce qu'ils avaient perdu.

Ici commence à se faire sentir le contre-coup des fautes de Louis. Après ne s'être réservé aucune pro-

vince, pas même l'Italie, qu'il donna à Lothaire quand Bernard en eut été dépossédé, il eut un quatrième fils, nommé Charles, de Judith, qu'il avait épousée en secondes noces. Cette princesse ne fut point arrêtée par le serment que l'empereur avait fait de ne rien changer au premier partage. Elle sut si bien captiver par des caresses et le cœur de son vieil époux et celui de Lothaire, que celui-ci abandonna une partie de ses états, vers la Bourgogne et la Suisse, pour en faire un apanage à son jeune frère, sous le nom de royaume de Rhétie. Lothaire s'en repentit bientôt. De là un pre- 829.
mier complot avec ses frères, à qui la faiblesse de leur père avait laissé prendre dans le royaume plus d'autorité qu'il n'en avait lui-même. Les trois princes rallièrent à eux tous les mécontents, et surtout Vala, abbé de Corbie, ministre d'Italie sous Charlemagne, et l'un des complices de Bernard. Pepin, roi d'Aquitaine, fut le premier à prendre les armes, sous prétexte de renverser Bernard, comte de Barcelone, ministre tout-puissant et par conséquent haï. Son père, abandonné des troupes à Verberie, étant tombé 830.
avec l'impératrice Judith entre ses mains, il songeait à les reléguer tous les deux dans un cloître; mais il changea bientôt d'intention. Peu jaloux de contribuer à l'élévation de son frère Lothaire, il se réconcilie avec l'empereur, ainsi que Louis le Germanique, jusqu'alors tranquille au sein de ses états. Louis, rétabli à Nimègue, pardonne d'abord à Lothaire et punit les complices de la révolte; puis il les rappelle, même Vala, acharné contre lui, et déclare Lothaire privé de l'empire, auquel il était associé depuis tant d'années, apprenant ainsi à ses fils et aux peuples à se jouer également de sa justice et de sa clémence.

Aussi les trois princes ne tardèrent pas à renouer de nouvelles trames contre l'autorité de leur empereur et de leur père. Louis pardonna une seconde fois; mais ce second pardon ne put lui ramener le cœur de Pepin. Irrité d'une nouvelle révolte, Louis le déclara privé de son royaume d'Aquitaine, et le donna au fils de Judith. Aussitôt Lothaire et Louis le Ger-

833. manique prennent la défense de leur frère ; ils lèvent des troupes, et, moitié de gré, moitié de force, ils entraînent le pape dans leur parti. L'empereur, encore abandonné de ses troupes, retomba à la discrétion de ses fils. Cette fois il n'eut point à se louer de leur générosité. Lothaire le tint renfermé comme en prison dans le monastère de saint Médard à Soissons ; puis, dans une assemblée de seigneurs, il le fit déposer, et, pour se mettre à couvert de tout retour, il lui fit imposer par des évêques la pénitence canonique, après que le faible empereur se fut accusé lui-même publiquement des crimes que lui imputaient ses ennemis. Mais les murmures de la France apprirent aux trois princes qu'ils avaient été trop loin. Louis le Germanique, le dernier dans les complots, fut le premier à se repentir. L'empereur, tiré par lui et Pepin des mains de Lothaire, força, les armes à la main, ce fils dénaturé de recevoir son pardon. Il crut cependant
835. avoir besoin pour se réhabiliter d'une diète générale, qui sanctionna d'ailleurs un nouveau partage dans lequel Lothaire ne conserva que l'Italie.

Charles venait d'être déclaré roi de Neustrie, au mécontentement de ses frères. La mort de Pepin amena de nouvelles combinaisons et ne rétablit pas l'harmonie. Sans égard aux droits de Louis le Germanique et à ceux des fils que laissait Pepin, on partagea toute la France, excepté la Bavière, entre Charles et Lothaire, que l'impératrice Judith voulait attacher aux intérêts de son fils. Les Aquitains protestèrent en faveur des jeunes princes. Tandis que l'empereur les soumettait, il apprit que le roi de Bavière avait pris également les armes contre ce partage. Il marcha aussitôt de ce côté ; mais la douleur et les fatigues
840. l'arrêtèrent près de Mayence, où il mourut, après avoir déclaré Lothaire son successeur à l'empire. Très-bon prince, très-bon père, très-mauvais politique, tel est le portrait fidèle que l'histoire nous a laissé de lui.

CHAPITRE XIV.

De la mort de Louis le Débonnaire jusqu'à la déposition et à la mort de Charles le Gros. (840-888 — IXe siècle.)

Dès que Lothaire apprit la mort de l'empereur, il conçut le dessein de dépouiller ses frères pour réunir toutes les provinces sous son autorité. Louis le Germanique, respecté et chéri en Bavière depuis de longues années, arrêta ses ambitieux projets par une bonne armée : mais Charles, qui avait à soumettre la Bretagne et l'Aquitaine, dut subir un traité désavantageux. Tandis qu'il pacifiait à la hâte la Bretagne, Lothaire, au mépris des serments, fait alliance avec les fils de Pepin d'Aquitaine et avec plusieurs seigneurs mécontents. Aidé de leur secours, il entre en Neustrie, et veut fermer à Charles le retour dans cette partie de ses états : mais il ne peut y réussir. Charles lui échappe, rassemble des troupes, et va joindre Louis le Germanique, qui défendait ses propres intérêts en défendant ceux d'un frère. Leurs armées combinées
joignirent Lothaire à Fontenay dans l'Auxerrois. Le 842.
combat fut sanglant ; cent mille hommes, dit-on, y perdirent la vie. Lothaire vaincu reprit ses projets et ne fut pas plus heureux : car il se vit dépouillé de tout ce qu'il possédait en deçà des Alpes. Le traité de Verdun en 843 lui rendit la Lorraine et la Bourgogne, et l'on put croire quelque temps à une réconciliation sincère entre les rois d'Italie, de France et de Germanie.

Les barbares fondaient de toutes parts sur l'empire carlovingien. En Germanie, Louis, tantôt victorieux, tantôt vaincu, soumit enfin la Bohême qui embrassa le christianisme. Pour résister aux Slaves, il érigea les deux premiers duchés, de Thuringe et de Saxe, et donna celui-ci à Ludolphe, un de ses meilleurs généraux, qui le transmit à sa postérité. Charles et

Lothaire n'étaient pas moins occupés dans leurs états, le premier contre les Aquitains, les Bretons et les Normands, le second contre les Sarrasins. Ce fut seulement l'an 849 que les seigneurs aquitains reconnurent l'autorité de Charles, et elle ne fut affermie que lorsque ce prince leur eut donné pour roi un de ses fils : quant aux deux enfants de Pepin d'Aquitaine, ils tombèrent au pouvoir de leur oncle qui les confina dans un monastère, d'où l'un sortit plus tard pour monter sur le siége épiscopal de Mayence. Mais Charles ne réussit pas si bien dans la Bretagne, mal pacifiée au commencement de son règne. Le comte Noménoé, qui avait pris le titre de roi à l'avénement de Charles le Chauve, battit plusieurs fois les Français, s'empara de Nantes, de Brest, du Maine et de l'Anjou, et força le roi, par de tels succès, à sanctionner l'érection de cette province en royaume sous la dépendance de la couronne. Vingt-six ans plus tard, les successeurs de Noménoé reprirent le titre de ducs, et toutefois se conservèrent indépendants, quoiqu'ils se reconnussent vassaux et obligés à l'hommage.

Si Charles céda en cette circonstance, ce fut autant par les incursions des Normands que par les victoires des Bretons. La marine que Charlemagne avait créée était promptement tombée sous Louis le Débonnaire : aussi les Normands envahissaient impunément la France au retour de chaque printemps, appelés souvent par les seigneurs révoltés. Un de leurs chefs, auxiliaire des Bretons, prit Nantes et la réduisit en cendres. L'an 842, d'autres Normands remontèrent la Seine jusqu'à Rouen, s'emparèrent de cette ville, et la saccagèrent ainsi que les environs. Trois ans plus tard, ils s'avancèrent jusqu'à Paris, où ils entrèrent en vainqueurs. après avoir ravagé la Flandre, la Picardie et la Champagne. Charles, campé à Saint-Denis avec des troupes nombreuses, aurait pu les combattre. Il préféra les éloigner au poids de l'or ; politique funeste, qui devait les ramener chaque année dans un pays où l'on montrait tant de lâcheté et de crainte.

Pendant ce temps, Lothaire avait à se défendre

contre les invasions d'un autre peuple non moins entreprenant : je veux parler des Sarrasins. L'an 824, une de leurs flottes s'était emparée de l'île de Crète et y avait fondé Candie, où échouèrent plusieurs fois, pendant les années suivantes, les forces de l'empire d'Orient. L'an 828, un officier grec, s'étant révolté en Sicile, avait appelé à son secours les Sarrasins d'Afrique, qui saisirent avec joie l'occasion; et, quoique la mort de l'usurpateur eût mis fin à la révolte, ils s'emparèrent de Syracuse, et chassèrent presqu'entièrement les Grecs de cette île opulente. Bientôt après, deux frères se disputant le duché de Bénévent, l'un appela les Sarrasins d'Espagne, et l'autre ceux d'Afrique : en sorte que l'Italie devint le théâtre d'une guerre sanglante, jusqu'à ce que Lothaire, à la tête d'une nombreuse armée, eût enfin rétabli la paix. Toutefois les Sarrasins avaient emporté Bari, qu'ils conservèrent. Maîtres de cette place et de la Sicile, ils faisaient, sur les côtes d'Italie
et de Provence, de continuelles descentes, et Lothaire 849.
ne pouvait empêcher leurs ravages. Une de leurs flottes menaça Rome : les villes d'Italie la secoururent, au défaut de Lothaire retiré en Provence, et une tempête la délivra de tout danger. Deux ans après, Bénévent tomba au pouvoir des infidèles. Lothaire envoya contre eux son fils aîné Louis, qu'il venait d'élever (850) à la dignité impériale. Ils furent assiégés dans Bari; mais on leur laissa le temps de se reconnaître, et ils se retranchèrent si bien que la place fut sauvée.

L'an 855, Lothaire mourut. Six jours auparavant 855.
il avait fait venir ses trois fils; après avoir reconnu les fautes de sa jeunesse, et partagé entre eux ses états, il avait abdiqué son autorité, pour mourir avec l'habit monastique. Louis eut l'Italie avec le titre d'empereur; Charles, la Bourgogne et la Provence; Lothaire, les provinces qui, de son nom, furent appelées *Lotharingia* ou Lorraine. A la même époque, quelques seigneurs mécontents offraient à Louis le Germanique de le proclamer roi de France au préjudice de Charles

le Chauve. Louis accepta et marcha contre son frère,
858. qui fut abandonné de ses troupes et qui s'enfuit. Vainqueur sans coup férir, il se fia trop à la constance des Neustriens et renvoya ses soldats dans leurs foyers. Aussitôt Charles revint avec une nouvelle armée, et le roi de Germanie, laissé seul à son tour, se retira dans ses provinces attaquées sans cesse par les Slaves. Tandis qu'il se faisait battre par ces peuples, et qu'il soumettait son fils révolté, Charles se défendait contre les Normands, les opposait les uns aux autres, et les chassait pour un instant de la France. Plus malheureux contre les Bretons, il fut vaincu après deux jours de combat, et cependant il contraignit leur nouveau duc à lui rendre hommage.

Ainsi occupés dans leurs états, Charles et Louis le Germanique laissèrent les rois d'Italie et de Lorraine se partager la Provence et la Bourgogne, après la mort
863. de Charles, leur frère. Mais les circonstances n'étaient plus les mêmes, lorsque Lothaire succomba dans un voyage qu'il fit en Italie. Charles fut le plus prompt,
869. et s'empara d'abord de toutes les provinces qui lui avaient appartenu. Louis le Germanique vint ensuite revendiquer sa part et déclarer la guerre, si l'on ne reconnaissait la justice de ses prétentions. Charles céda par la crainte des Normands. Les deux princes
870. se partagèrent à Mersen les états de leur neveu, malgré l'excommunication dont les menaçait le pape, qui prenait en main les intérêts du roi d'Italie. Après s'être donné mille marques d'amitié, ils retournèrent dans leurs états, Louis, pour repousser les barbares, souvent vaincus, jamais domptés; Charles, pour châtier la révolte de Carloman, son fils. Celui-ci avait obtenu plusieurs fois le pardon de ses criminelles entreprises. L'assemblée des seigneurs le condamna à mort : on lui creva les yeux, et il acheva ses jours dans un monastère.

En Italie, l'empereur Louis II, fils de Lothaire, avait à combattre les Sarrasins. Ces peuples ne cessaient de faire des incursions dans la Pouille et dans la Calabre, que ne savait point défendre la cour de

Constantinople, et dans le duché de Bénévent, partagé, malheureusement pour les Lombards, en trois principautés, de Bénévent, de Capoue et de Salerne. Louis, de qui relevaient ces provinces, entreprit de les mettre à l'abri. Il y était d'ailleurs excité par l'empereur d'Orient, Basile Ier, qui lui fit proposer contre eux une étroite alliance. D'après le traité, Louis vint assiéger Bari par terre, tandis que la mer était fermée par une flotte grecque. La bonne intelligence ne subsista pas longtemps entre les deux empires : cependant Louis s'empara de la ville après quatre années de blocus et de siége. De là il marcha contre le duc de Bénévent, que les instigations des Sarrasins et de Basile avaient soulevé contre lui. Maître de ses états, il eut trop de confiance ; et le duc, qui le surprit mal accompagné dans un château, le fit souscrire à un traité honteux. Dès que l'empereur eut rassemblé une armée, il marcha d'abord contre le vassal rebelle, qu'il dépouilla, mais qu'il rétablit ensuite, en lui accordant des conditions avantageuses ; puis contre les Sarrasins, dont il repoussa les entreprises avec un bonheur qui ne se démentit jamais.

Au milieu de ces guerres continuelles, la cour d'Italie était un foyer d'intrigues sans nombre. L'empereur n'ayant point d'enfants, sa succession regardait ses deux oncles, et surtout Louis le Germanique, qui avait pour lui l'impératrice, parce qu'il lui avait cédé la portion qui lui était échue dans le partage de la Lorraine. Mais, d'un autre côté, le pape s'était déclaré pour Charles le Chauve, et plusieurs ducs, qui avaient embrassé son parti en haine de l'impératrice, le tenaient au courant de ce qui se passait en Italie. Aussi, lorsque la mort vint enlever à 875.
cette province le meilleur prince qu'elle eût eu jusqu'alors, Charles prévint aisément son frère de vitesse, se fit sacrer empereur dans Rome, et prit à Milan, l'année suivante, la couronne des Lombards.

Louis le Germanique fit des efforts inutiles pour disputer au moins une partie de l'Italie : et ses

troupes et ses fils en furent constamment repoussés. Furieux de tels échecs, il se jeta en personne
876. sur la France, y commit impunément de grands ravages, et se retira sans coup férir dès qu'il sut que Charles s'avançait contre lui. Il mourut à son retour, laissant ses états à ses trois fils. Carloman eut la Bavière avec l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Bohême et la Moravie; Louis, la Saxe avec la Franconie, la Thuringe, la Frise et la Lorraine septentrionale; et Charles, depuis surnommé Charles le Gros, la Souabe avec l'Alsace, la Suisse et la Lorraine méridionale. Charles le Chauve, qui n'avait cédé que par force la Lorraine à Louis le Germanique, crut pouvoir la ressaisir sous ses fils; mais il fut battu à Andernach, tandis que Carloman portait la guerre au delà des Alpes, et que les Normands ravageaient de nouveau ses provinces. Quand il eut triomphé de ces peuples, il courut défendre la Lombardie. Carloman le surprit à
877. Verceil et le fit reculer; mais lui-même se retira sans que l'on en connaisse la cause. Cependant une révolte rappelait en France Charles le Chauve, lorsqu'il fut empoisonné, au passage du Mont-Cenis, par un médecin juif appelé Sédécias. Agé de cinquante-quatre ans, il en avait régné trente-huit, et il avait porté deux ans la couronne impériale.

Cette mort laissait le pape Jean VIII à la merci des Bavarois, des Sarrasins et des principaux seigneurs d'Italie. Lambert, duc de Spolète, prétendait à l'empire. Désespérant d'y parvenir, il entre dans Rome, fait reconnaître le roi de Bavière, et oblige le pape, par ses mauvais traitements, à chercher un asile en France. Louis le Bègue, qui y régnait, fut sacré de la main du pontife; mais occupé à l'intérieur, et attaqué déjà de la maladie dont il mourut, il lui fut d'un faible secours. Après avoir fait avec les fils de Louis le Germanique un traité qui lui garantissait la partie de la Lorraine cédée à Charles le Chauve, et qui ne déci-
879. dait rien pour l'Italie, ce prince laissa le trône à Louis III et à Carloman qu'il avait eus d'une première

femme. La reine, alors enceinte, accoucha d'un fils posthume, qui régna plus tard sous le nom de Charles le Simple.

Quelques seigneurs français avaient appelé Louis II, qui vint en France : mais bientôt désarmé par la cession de la Lorraine française, il se ligua avec les enfants de Louis le Bègue. Louis III avait eu en partage la Neustrie, et Carloman l'Aquitaine. Toujours unis, ils remportèrent à Saucourt une victoire signalée sur les Normands; puis ils marchèrent contre Boson. Beau-frère de Charles le Chauve, qui avait épousé sa sœur; gendre de Louis II d'Italie et beau-père de Carloman de Bavière, Boson, à l'avénement des deux princes, avait pris le titre de roi de Provence, dénomination qui comprenait la Provence, la Savoie, le Dauphiné, la Franche-Comté, une partie de la Bourgogne et du Languedoc. Il était également maître de la Lombardie, dont il avait été nommé gouverneur par Charles le Chauve; mais cette province lui échappa, lorsqu'après la mort du roi de Bavière, Louis de Germanie, appelé à lui succéder, abandonna à Charles le Gros tous ses droits au titre d'empereur et à l'Italie.
En deçà des Alpes, Boson avait perdu Mâcon, et 880.
Vienne se rendait après deux ans de siége, lorsque Louis III mourut (882), et Carloman, occupé à recueillir son héritage, négligea le nouveau royaume de Provence. La fortune sembla vouloir le dédommager. Louis de Germanie était mort (884) sans enfants. Les Lorrains, pillés par les Normands et n'espérant aucun secours de Charles le Gros, alors au delà des Alpes, offrirent à Carloman de se soumettre à lui; mais ce prince, fidèle aux traités qu'il avait faits avec ses cousins, remercia les Lorrains de leurs offres, et leur envoya cependant des troupes qui chassèrent les Normands de la province. Peu de temps après, il fut
blessé à la chasse, et en mourut. Les seigneurs fran- 884.
çais, qui voulaient un prince capable de les protéger, se soumirent à Charles le Gros, au préjudice du fils posthume de Louis le Bègue.

Toutes les provinces de l'empire fondé par Charle-

magne se trouvaient pour la seconde fois réunies ; mais Charles, dont le génie était loin d'égaler l'ambition, devait avoir un règne plus malheureux encore que Louis le Débonnaire. Les Normands furent le fléau qui causa tous les malheurs de la France et les siens, en mettant son incapacité et sa lâcheté dans tout leur jour. Sous Louis II de Saxe, ils avaient dévasté plusieurs fois la Frise, et vaincu les troupes qu'on leur opposait. Quand Charles eut succédé à son frère, il essaya de défendre la Germanie ; à demi vainqueur, il préféra cependant acheter la paix par de grandes sommes et par la cession de plusieurs provinces, de la Frise entre autres et de la Hollande. Pour réparer cette imprudence, dont il ne tarda pas à se repentir, il a recours à une trahison, et fait massacrer un des rois normands. Aussitôt toute la nation prend les armes. Tandis que l'empereur est occupé en Germanie et au delà des Alpes, les provinces de France sont indignement ravagées. En 882, les Normands mettent enfin le siége devant Paris, que défendaient le comte Eudes, son gouverneur, et Goslin, son évêque. Pendant quatre ans, on employa tous les moyens connus pour l'attaque et la défense des places. Les Normands, toujours battus, revenaient à la charge avec une étonnante opiniâtreté. Ils essayèrent souvent de changer le siége en blocus ; mais les généraux de l'empereur firent entrer deux fois dans la ville des convois considérables. Charles parut enfin à la tête d'une armée nombreuse. Au lieu d'attaquer
887. les ennemis, il entra en accommodement avec eux, leur abandonna la Bourgogne, qu'ils allèrent piller dans tous les sens, et convint en outre de payer à une certaine époque sept cents livres pesant d'argent.

Ce traité, lorsqu'il fut connu, excita dans l'empire une indignation profonde contre son auteur. De retour en Germanie, Charles fut solennellement déposé à la diète de Tribur, et Arnoul, bâtard de Carloman, roi de Bavière, fut élu empereur d'un consentement unanime. En même temps, les seigneurs français se
888. choisissaient pour chef le vaillant défenseur de Paris,

Eudes, fils de ce Robert le Fort, comte d'Anjou, qui avait été l'un des plus grands capitaines de Charles le Chauve. Quant à l'Italie, elle tomba momentanément au pouvoir de Bérenger, duc de Frioul, tandis que Guy, duc de Spolète, venait disputer inutilement à Eudes la couronne de France. Cependant Louis, fils de Boson, succédait à son père, et Raoul ou Rodolphe s'érigeait dans la Bourgogne transjurane un état qu'il voulait indépendant, mais qu'Arnoul soumit bientôt à la suzeraineté des rois de Germanie. Au milieu de ces révolutions et dix mois après sa déposition, Charles le Gros mourut, tellement abandonné et méprisé dans son infortune, qu'il ne lui resta personne pour le servir, et qu'il fut réduit à vivre des aumônes de l'archevêque de Mayence.

CHAPITRE XV.

De l'Allemagne, sous Arnoul, et de l'Italie jusqu'à l'arrivée d'Othon le Grand. (888-952 — IXe et Xe siècles.)

Proclamé par les grands de la Germanie, Arnoul pensait d'abord réunir sous ses lois toutes les provinces de Charles le Gros ; mais le consentement des seigneurs de France en faveur du comte Eudes lui fit abandonner sagement tout espoir de ce côté. Il ajourna de même ses prétentions sur l'Italie, jusqu'à ce qu'il eût assuré la paix de la Germanie, à laquelle nous donnerons désormais le nom d'Allemagne. Le succès répondit à une modération si sage. Les Nor- 893.
mands, deux fois repoussés avec vigueur, furent enfin défaits près de Louvain dans une bataille où ils laissèrent deux de leurs rois et cent mille guerriers. Les Slaves furent arrêtés à leur tour dans les courses réitérées qu'ils faisaient sur les terres de l'Empire. Enfin le duc de Moravie, auquel Arnoul avait dû céder quelque temps auparavant la Bohême, se reconnut vassal et donna son fils en otage.

Dans cette dernière expédition, l'empereur demanda des secours aux Hongrois. Ce peuple habitait au VII[e] siècle entre la mer d'Azof et le Volga, et portait le nom de Madgyares. Couvrat, qui fut leur troisième roi, étendit aussi son empire sur la Bulgarie. Asparouk, son fils, conduisit la nation entre la mer d'Azof et le Pruth, où elle fut soumise aux Khazares. Une invasion des Petchenègues, qui occupaient auparavant le pays entre l'Oural et le Volga, les contraignit à chercher de nouvelles demeures. Huit de leurs tribus se jetèrent sur la Dacie et sur la Pannonie orientale, qu'il soumirent (889). Arpad, qui les commandait, prit le titre de vayvode, et choisit pour résidence Albe-Royale. On les appela Hongrois, c'est-à-dire étrangers. Après avoir aidé Arnoul à réduire les Moraves, ils se fixèrent en Avarie; mais ils devaient encore en sortir pour ravager plusieurs fois l'Allemagne et l'Italie.

Quand Arnoul eut assuré la paix de l'Allemagne, il reporta les yeux sur l'Italie. Guy de Spolète, chassé de France par l'élection et l'activité du roi Eudes, avait repassé les Alpes; plus heureux contre Bérenger, il l'avait contraint par une victoire de se retirer dans son duché héréditaire de Frioul, et il s'était fait reconnaître, à Milan, roi des Lombards, dans une assemblée de seigneurs et d'évêques. Arnoul, appelé par Bérenger, qui lui avait rendu hommage en montant sur le trône, envoya d'abord une armée sous la conduite de Suentibold, son fils naturel, qu'il avait fait roi de Lorraine : mais il fut battu. Alors Arnoul
894 se transporta en personne au delà des Alpes. Bergame fit résistance, et fut traitée de manière à effrayer par son exemple les autres villes, qui se soumirent en effet. La mort de Guy rendit Arnoul maître du pays; mais loin de restituer la couronne à Bérenger, il entra dans Rome et se fit couronner, par le pape
896 Formose, empereur et roi d'Italie. Il poursuivait Lambert, fils de Guy, et l'assiégeait dans Spolète, quand une maladie, généralement attribuée au poison que lui aurait fait donner la veuve du duc de Spolète,

le contraignit de retourner en Bavière. Il y mourut, après un règne assez court, mais glorieux, laissant l'empire à Louis, son fils, alors âgé de sept ans.

Le départ d'Arnoul et la mort de Lambert sans postérité, avaient laissé Bérenger sans rival. Mais les Hongrois, peu contents de la Transylvanie, que leur avait abandonnée Arnoul pour prix de leurs services, s'étaient jetés sur l'Empire : défaits dans un premier
combat, ils remportèrent à leur tour une éclatante vic- 898.
toire, à Augsbourg, sur l'empereur lui-même. La promesse d'un tribut détourna l'orage sur la Lombardie. Acculés sur la Brenta par Bérenger, ils ne demandaient que la permission de se retirer, et ne purent l'obtenir. Furieux et désespérés, ils marchent au combat, défont entièrement le prince et son armée, et, maîtres de la campagne, ravagent impunément l'Italie. Les peuples n'espéraient plus rien de Bérenger. La France et l'Allemagne, déchirées par les factions, ne leur offrant aucun secours, ils appelèrent Louis d'Arles, que nous avons vu succéder à son père Boson dans le royaume de Provence. Les Italiens commencèrent dès lors à mettre en jeu ce système d'avoir deux maîtres, pour les tenir en bride l'un par l'autre. Ils croyaient trouver ainsi quelque garantie pour leur liberté : ils n'en eurent qu'à souffrir davantage.

Après divers succès, selon qu'Adalbert, marquis de Toscane, se déclarait pour ou contre lui, le roi de Provence soumit à son autorité toute l'Italie. Reçu dans
Rome, il y fut couronné empereur par le pape, qui 901.
espérait se ménager un protecteur contre les Sarrasins. Ce peuple, qui ravageait sans cesse les provinces méridionales occupées par les Grecs, et les trois principautés de Capoue, de Bénévent et de Salerne, s'était fortifié sur les bords du Garillan, d'où il faisait des courses continuelles dans la Terre de Labour et dans toute la Campanie jusqu'aux portes de Rome.

Louis régna quatre ans. Il laissa échapper quelques paroles qui firent craindre son ambition à Berthe, veuve d'Adalbert, et aussitôt cette princesse forma une ligue contre lui pour rappeler Bérenger. Louis

905. fut surpris dans Vérone. Soit que son rival l'eût ordonné ou permis, soit même qu'il ne pût l'empêcher, on lui creva les yeux, et on le renvoya en Provence. Pendant dix ans, Bérenger demeura paisible possesseur de la Lombardie. Il acheta la retraite des Hongrois, qu'il n'osa pas combattre une seconde fois. Lorsque le pape Jean X appela toute l'Italie contre les Sarrasins qui la dévastaient chaque année, il se rangea sous ses drapeaux avec les princes de Capoue et de Bénévent, les ducs de Naples et de Gaëte, et les secours envoyés par l'empereur de Constantinople, et
915. il contribua à la célèbre victoire que le belliqueux pontife remporta sur les bords du Garillan. Tandis que les vaincus rassemblaient à grand'peine les faibles débris de leur armée, Louis de Provence étant mort, Bérenger, en récompense de son utile concours, reçut à Rome, des mains du pape, la couronne impériale. Mais il ne jouit pas longtemps de cet honneur. Les Hongrois venaient de prendre et de brûler Pavie. Dans leurs courses dévastatrices, ils avaient surtout envahi les biens des seigneurs qui s'étaient montrés les ennemis de Bérenger. On accusa ce prince de les avoir appelés lui-même, et une conspiration se trama contre sa vie. Maître des principaux conjurés, il aurait pu les punir; mais il voulut les ramener par la clémence,
924. et ils l'assassinèrent dans son palais.

Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, que les mécontents avaient appelé, et qui avait précédemment remporté sur Bérenger quelque avantage, recueillit la succession de ce prince, et n'en profita pas longtemps. Berthe, tutrice de la Toscane pour ses fils, soutenue d'Ermengarde, sa fille, qui gouvernait également le marquisat d'Ivrée pendant la minorité de Bérenger et d'Anscaire, songea à mettre sur le trône d'Italie, Hugues, qui gouvernait la Provence sous Louis l'Aveugle, et qu'elle avait eu d'un premier lit. Dès qu'il parut, tout se soumit à lui. Burchard, duc de Souabe à la solde des Allemands, fut tué par trahison près de Novarre, et Rodolphe, abandonnant la partie, se retira
925. dans ses états de Bourgogne. Hugues, resté sans rival,

fit sentir pendant vingt ans à l'Italie son despotisme tyrannique. Attaché par le sang aux marquis d'Ivrée et de Toscane, il ne craignait rien de la force; quant aux conspirations tramées contre lui, il les déjoua toujours avec autant de bonheur que de prudence.

Rome gémissait alors sous la tyrannie de la fameuse Marosie, veuve, en premières noces, du marquis Albéric, et en second lieu, de Guy, marquis de Toscane, fils aîné de Berthe. Cette femme, prodige de vices, qui, après avoir empoisonné Jean X, déshonorait la chaire de saint Pierre en y faisant monter ses bâtards et ses amants, offrit à Hugues sa main pour consolider son pouvoir; et Hugues, poussé par l'ambition, ne rougit pas de l'accepter, malgré le masque de religion et de vertu dont il couvrit toujours sa conduite. Par ce mariage, Rome et l'exarchat furent réunis à la Lombardie. Mais les Romains ne tardèrent pas à se révolter sous la conduite d'Albéric, fils de Marosie. Hugues ayant été chassé, ils établirent un gouvernement à leur gré, se créant des consuls et des tribuns comme aux temps de la république.

Après avoir fait servir à sa grandeur ses frères et ses neveux, Hugues voulut s'emparer de leur héritage. Lambert, second fils de Berthe et marquis de Toscane, eut les yeux crevés et mourut misérable. Plus tard, Hugues chassa de Spolète Anscaire, fils d'Ermengarde et par conséquent son neveu, qu'il y avait lui-même établi, et convoita le marquisat d'Ivrée possédé par Bérenger, frère d'Anscaire. Celui-ci fut obligé, pour se soustraire aux poursuites du tyran, de chercher en Allemagne un asile. Cependant les Italiens rappelaient, pour les délivrer, Rodolphe de Bourgogne; mais Hugues para le coup en lui cédant les états de Charles, son pupille, fils de Louis III l'Aveugle; et Rodolphe, qui avait peu à se louer de la constance des Italiens, ne remua point. Alors ils suscitèrent un duc de Bavière nommé Arnoul, que Hugues défit et força de repasser les monts. Ces tentatives irritèrent son naturel farouche et soupçonneux. Depuis ce temps, il ne faisait que changer les

gouverneurs et les évêques, sans oser se fier à sa propre famille, pas même à un frère, nommé Boson. auquel il avait donné le marquisat d'Ivrée. Toutes les charges étaient entre les mains des Bourguignons et des Provençaux; les abbayes et les évêchés devenaient la récompense de ses maîtresses, de ses soldats et de ses espions; enfin, il se ménagea les secours des Sarrasins en leur donnant asile dans ses états, que souvent ils ne respectèrent pas davantage, et d'où ils se jetaient sur les terres des princes voisins, pillant et égorgeant ce qui se trouvait sur leur passage. Hugues n'en prenait pas moins dans ses lettres, ses discours et ses édits, toutes les apparences de la plus haute piété, en sorte, dit un historien, qu'on l'eût pris pour un Marcien ou un Théodose.

Enfin le moment arriva où ce monstre devait perdre un trône qu'il souillait depuis tant d'années. Bérenger, instruit du mécontentement général de l'Italie, et sûr du concours des seigneurs, qu'il avait fait sonder, se
945. déroba de l'Allemagne, et vint avec une poignée de troupes se présenter devant Trente. Maître du pays par force ou par adresse, il se rendit à Milan, où étaient rassemblés les principaux seigneurs. Dans des circonstances aussi fâcheuses, Hugues, pour conjurer la tempête, députa Lothaire, son fils, et d'autres envoyés, offrant de se retirer et de céder la couronne au jeune prince, dont on connaissait les vertus. Les envoyés manièrent si bien les esprits, que tous se rangèrent même à l'obéissance du père. Mais Hugues, voyant diminuer chaque jour son crédit et son autorité, prit en effet le parti de se retirer en Provence avec d'immenses trésors, fruit de ses rapines pendant
947. vingt années. Son fils Lothaire II fut reconnu pour son successeur. Les grandes qualités de ce prince, et la vertu bien connue d'Adélaïde, son épouse, fille de Rodolphe II, roi de Bourgogne, rattachaient chaque jour au nouveau gouvernement les cœurs que Hugues s'était aliénés. Mais Bérenger n'avait pas renoncé au trône. Quand la mort de Hugues, dont les états revinrent à Rodolphe, l'eut délivré de toute inquiétude, il

empoisonna Lothaire, selon l'opinion la plus commune. Cependant il lui devait la vie; car c'était ce prince lui-même qui l'avait prévenu des mauvais desseins de son père, et qui l'avait ainsi arraché à une mort que des intrigues rendaient certaine.

CHAPITRE XVI.

De l'Allemagne, depuis la mort d'Arnoul (899), et de l'Italie, depuis Othon le Grand, jusqu'à la maison de Franconie. (951-1024) — Xe et XIe siècles.)

Au commencement du Xe siècle, l'Allemagne ne comptait encore que six grands duchés. C'étaient la Franconie, que possédait Conrad; la Saxe, qui obéissait à Othon l'Illustre, fils de Ludolphe; la Thuringe, réunie sous les mêmes lois que la Saxe; la Souabe, qui n'avait point de prince; la Bavière, que gouvernait Arnoul, tige de la maison de Wittelsbach, et la Lorraine, que se disputaient l'Allemagne et la France. Mais ces pays avaient une tout autre étendue que ceux qui portent aujourd'hui le même nom; et pour n'en donner qu'un exemple, la Saxe comprenait le Hanovre, le Brunswick et la Westphalie prussienne. A ces grands fiefs, il faut ajouter les duchés de la Frise, indépendants les uns des autres et presque libres.

Aucun de ces duchés n'était héréditaire, ni peut-être même à vie. Quand la dynastie carlovingienne fut renversée dans la personne de Charles le Gros, les titulaires voulurent profiter du moment pour consolider leur pouvoir. Arnoul les contint par sa prudence et sa fermeté. L'avénement de son fils Louis, encore en bas âge, fut le signal de l'anarchie, et elle redoubla lorsque ce prince, surnommé l'Enfant, mou- 911.
rut en 911 sans postérité. De la nombreuse famille de Charlemagne il ne restait plus que Charles le Simple, à qui aurait dû appartenir la couronne impériale. Nous

l'avons vu exclu deux fois du trône de France, et lorsque les seigneurs y portèrent Charles le Gros, et lorsqu'ils élurent pour lui succéder le comte Eudes, dont la bravoure avait sauvé Paris. Charles le Simple avait cependant ressaisi le sceptre en 898; mais il était trop faible et trop mal obéi de ses vassaux pour faire valoir ses droits à l'empire. Son nom ne fut pas même prononcé dans l'assemblée que tinrent à Worms les principaux seigneurs d'Allemagne. Othon, duc de Saxe, auquel on offrit la couronne et qui la refusa, fit tomber le choix de l'assemblée sur Conrad, duc de Franconie. Les sept années de ce règne furent employées à consolider le pouvoir du nouveau prince contre les entreprises des ducs de Bavière, de Lorraine et de Saxe. Il les soumit; mais vaincu par les Hongrois, à leur retour d'Italie, il dut acheter leur amitié à la condition honteuse d'un tribut.

L'adversaire le plus acharné de Conrad fut Henri, duc de Saxe par la mort de son père Othon. L'empereur, qui voulait lui enlever la Thuringe, vint assiéger Mersbourg. Henri accourt, le force dans ses lignes, et fait un tel carnage de son armée, que les Saxons demandaient par raillerie si l'enfer était assez grand pour contenir les morts. Cependant ce fut à ce même Henri que Conrad, à son lit de mort, envoya les ornements impériaux, du consentement des seigneurs, sacrifiant ainsi tous ses ressentiments à l'avantage de
918. l'Empire. Henri, surnommé l'Oiseleur, parce qu'il chassait quand il fut rencontré par les députés de Conrad, se montra digne d'un choix aussi glorieux pour lui que pour le prince auquel on le devait. La subordination se rétablit entre les différents princes de l'Empire. Burchard, élu par Conrad duc de Souabe, rentra dans l'obéissance. Les Vandales et les Danois furent repoussés de l'Allemagne par de sanglantes défaites. Charles le Simple revendiqua en vain la Lorraine, et la guerre se termina par un traité glorieux pour l'empereur. Enfin les Hongrois, qui avaient forcé Henri à leur continuer, au commencement de son règne, le tribut que leur payait Conrad, furent accueil-

lis, à l'expiration du traité, par des railleries sanglantes; et quand ils voulurent appuyer par la force leurs prétentions, ils laissèrent quatre-vingt mille 933.
hommes sur le champ de bataille de Mersbourg. Henri s'efforçait en même temps de civiliser par les lois et les mœurs, les provinces qui lui étaient soumises: il prenait des mesures pour la sûreté des peuples, organisait les milices, fortifiait les villes; et jaloux d'exercer la noblesse aux travaux de la guerre, même pendant la paix, il donnait le premier exemple de ces jeux militaires nommés tournois, si célèbres dans le moyen âge. Après dix-sept ans de règne, ce grand prince mourut à l'âge de soixante ans.

Othon Ier, son fils, qui lui succéda, eut d'abord à se 936
défendre des entreprises de son frère Henri, que soutenaient le roi de France et quelques seigneurs d'Allemagne. Cette guerre dura plusieurs années, et finit à l'avantage d'Othon. Il en fut de même de celle que ce prince entreprit contre la Bohême. Ce pays, autrefois occupé par les Gaulois Boïens, puis par les Marcomans, qui les en chassèrent, avait été envahi par les Tchèques, peuplade d'origine slave, qui fondèrent, en 550, la ville de Prague. Soumis aux Avares, ils furent rendus à l'indépendance par un marchand franc nommé Samon, qui reçut la couronne (623) pour prix d'un tel bienfait, et qui sut protéger ses peuples, malgré quelques défaites, contre l'ambition des Francs sous Dagobert Ier. La nation fut gouvernée ensuite par des ducs. Prémislas (700) est le plus ancien dont il soit question dans l'histoire. En 894, Borzewoy embrassa le christianisme qu'étaient venus prêcher saint Cyrille et Méthodius, les apôtres des peuples slaves. Au temps où nous sommes, Boleslas Ier était devenu duc de Bohême par l'assassinat (938) de son propre frère Venceslas le Saint, auquel Henri l'Oiseleur avait accordé l'investiture de ce duché. La défaite de Boleslas, après quatorze années de guerre, ne lui enleva pas le fruit de son crime, mais le contraignit du moins de renoncer à ses prétentions d'indépendance.

D'autres peuples menaçaient le nord de l'Alle-

magne. Piast avait fondé, en 840, le duché de Pologne, qui comprenait la Pologne et la Silésie, et il avait transmis son pouvoir à sa famille. Othon, qui venait de soumettre (945) l'Ukraine, contraignit ses successeurs à reconnaître la suzeraineté allemande, et les liens devinrent plus étroits, lorsque Micislas Ier eut été converti au christianisme (966) par Dombrowska, fille de Boleslas Ier, qu'il avait épousée. Peu de temps après, les généraux allemands s'emparèrent de la Lusace sur les Wendes. Les Danois ayant envahi le Sleswick, Othon marcha lui-même contre eux, vainquit le roi Harald II, et le contraignit à se faire baptiser et à lui rendre hommage. De tels succès lui permirent de disposer des duchés à son gré. Il donna la Saxe à Hermann, son général, qui fut la tige de la maison Billungienne. Le duc de Bavière étant mort en 947, il ne laissa à la maison de Wittelsbach que la dignité de comte palatin, et transféra la Bavière à son propre frère Henri. Il disposa également de la Lorraine en faveur de son gendre Conrad le Sage, neveu de Conrad Ier et duc de Franconie. Enfin le mariage de Ludolphe, fils aîné d'Othon, avec l'unique héritière du duc de Souabe et d'Alsace, assurait à la maison de Saxe ces deux provinces.

950. Tout se trouvant ainsi réglé en Allemagne, Othon tourna ses regards vers l'Italie. Aucun empereur n'avait oublié ses droits sur cette contrée ; mais au milieu des guerres qui déchiraient leurs états, comment auraient-ils pu s'occuper d'expéditions au delà des Alpes? Henri lui-même, malgré ses succès, ne crut pas devoir se rendre aux invitations réitérées que lui fit le pape, de venir délivrer Rome des tyrans qui l'obsédaient, et il se contenta des présents que la crainte imposait aux rois lombards. Son fils suivit la même politique dans les premières années de son règne. Mais lorsque Bérenger II eut pris la couronne après la mort de Lothaire, Adélaïde, sa veuve, princesse chérie des peuples, aussi pieuse que belle, et longtemps en butte aux violences du tyran parce qu'elle refusait d'épouser son fils, se joignit au pape pour appeler Othon.

Ce prince était déjà piqué d'avoir vu Bérenger quitter secrètement sa cour et prendre la couronne sans son agrément : aussi fait-il sur-le-champ ses préparatifs, et, saisissant l'occasion, il se transporte en Italie. Rien ne lui résiste : il se rend maître de Pavie, 951.
épouse Adélaïde, poursuit Bérenger, le force à se soumettre, et lui rend ses états, en exigeant l'hommage.

Une révolte venait d'éclater en Allemagne; le fils même d'Othon et son gendre en étaient les chefs, parce qu'ils craignaient les suites du mariage qui venait d'être contracté. Tous deux furent défaits et contraints d'avoir recours à la clémence de l'empereur. Ludolphe y perdit l'Alsace et la Souabe qui furent rendues à Burchard II ; et Conrad, la Lorraine qui fut divisée en deux parties, l'une inférieure (Pays-Bas catholiques) donnée à Godefroi, comte de Verdun, l'autre supérieure, qui eut pour duc Frédéric de Rheinfeld. Cette guerre était à peine terminée, que les Hongrois se jetèrent une deuxième 955.
fois sur l'Allemagne, et pénétrèrent jusqu'en Souabe. Othon les atteignit près d'Augsbourg, leur tua cent mille hommes, mit ainsi fin à leurs invasions continuelles, et leur enleva même l'Avarie, appelée depuis Autriche, à laquelle il donna un margrave de la maison de Babenberg.

En Italie, Bérenger tramait de nouveaux complots contre le pape et contre son généreux vainqueur. Othon franchit aussitôt les Alpes avec son armée victorieuse; proclamé à Pavie roi des Lombards, il 961.
se rendit à Rome, où il fut sacré et couronné empereur des Romains. Pour reconnaître l'attachement du pape aux princes d'Allemagne, il fit restituer à l'Eglise romaine tout ce que lui avaient donné jadis Pepin et Charlemagne. Ensuite il assiégea au mont Saint-Léon Bérenger et ceux qui lui étaient restés fidèles. La place ayant dû capituler après un long siége, il envoya le roi des Lombards finir ses jours dans une citadelle d'Allemagne.

Jean XII, petit-fils de Marosie, devait à sa naissance plus encore qu'à la dignité papale l'autorité dont il jouis-

sait dans Rome. Il avait été la principale cause de la venue des Allemands en Italie, parce qu'il redoutait les forces de Bérenger qui le menaçait, tandis qu'il regardait comme bien moins à craindre un prince étranger, que réclameraient le plus ordinairement les affaires de son royaume. Mais lorsqu'il vit l'empereur acquérir une supériorité absolue, sous laquelle il lui faudrait plier, il appela à Rome Adalbert, fils de Bérenger, et le fit reconnaître du peuple. C'était vouloir trop tard rétablir l'équilibre. Othon accourut : aussitôt Adalbert et le pape s'enfuirent; mais l'empereur irrité fit déposer Jean XII, dont la conduite ne prêtait que trop aux plaintes, et mit à sa place Léon VIII. Dès qu'Othon fut éloigné, Jean rentra dans Rome, où il usa de son triomphe avec cruauté. Il eut pour successeur Benoît V, qui se soumit aux forces impériales, et que l'on envoya mourir à Hambourg. Quelques autres tentatives des Romains n'eurent point un plus heureux succès. Dès lors l'Italie obéit sans résistance aux Allemands, moins ce que possédaient les Vénitiens, les Sarrasins et les empereurs de Constantinople.

Des deux fils d'Othon, Ludolphe était mort dans la seconde expédition d'Italie; le second, nommé Othon,
967. comme son père, avait été reconnu son collègue et son successeur à l'empire. Othon fit demander pour lui en mariage Théophanie, fille de Nicéphore, usurpateur du trône d'Orient. Nicéphore indique le lieu où les Allemands recevront sa fille, les fait charger par ses troupes, quand ils s'y attendaient le moins, et les taille tous en pièces. Cette perfidie fut cause de sa ruine. Othon se jette sur les terres des Grecs, fait un grand nombre de prisonniers, et les renvoie le nez coupé à Constantinople. La vue de ces malheureux alluma la fureur du peuple contre le tyran; il fut tué. et Jean Zimiscès, son successeur, se hâta de rétablir
974. la bonne harmonie entre les deux empires. Les négociations renouées se terminèrent par le mariage du jeune Othon et de la princesse, que l'on envoya de Constantinople avec de riches présents. Deux ans

plus tard, Othon mourut après un règne glorieux, qui lui mérita le surnom de Grand. Sa fermeté, son adresse avaient arrêté les progrès de la féodalité en Allemagne et en Italie. L'empire était assuré d'avance à son fils, et presque tous les grands fiefs réunis dans sa maison; car la Souabe avait été rendue au fils de Ludolphe, et l'archevêque Brunon, troisième fils de Henri l'Oiseleur, était le suzerain des deux Lorraines.

Othon II, sacré et couronné à Rome dès l'an 967, 973.
recueillit l'héritage de son père, sans autre obstacle que les prétentions de son cousin-germain, Henri II le Querelleur, duc de Bavière. Cette guerre fut promptement terminée par l'activité du jeune empereur. Lothaire, roi de France, lui disputa à son tour la Lorraine. Surpris dans Aix-la-Chapelle, Othon s'en vengea bientôt en ravageant le cœur même de la France, à la tête de soixante mille hommes. Un traité honorable pour les deux pays, termina les hostilités, et une partie de la Lorraine fut donnée en fief à Charles, frère de Lothaire.

L'Italie avait aussi remué. A la mort d'Othon I, Crescence, neveu de Marosie, avait fait étrangler (974) Benoît VI dans le château Saint-Ange, et s'était emparé de Rome qu'il gouvernait sous le titre de consul et de patrice. Othon, libre du côté de l'Allemagne, eut bientôt détruit un pouvoir usurpé, et remplacé Boniface VII, créature de Crescence, par Benoît VII et par Jean XIV, qui acceptèrent successivement la chaire de saint Pierre. Il résolut ensuite de chasser entièrement de la Pouille et de la Calabre, qu'il réclamait comme dot de la princesse Théophanie, et les Grecs qui ne pouvaient plus lui résister, et les Sarrasins qui continuaient toujours les mêmes ravages. Déjà il s'était rendu maître de Naples, de Salerne et de Tarente. Les deux peuples s'unirent contre lui. Complétement défait par la lâcheté des Romains et des Bénéventins qui s'enfuirent, il entra dans une barque pour se sauver, et fut pris par les infidèles; mais il parvint à s'échapper sans avoir été reconnu, et, ras-

semblant aussitôt de nouvelles troupes, il extermina leur armée. Après avoir puni les officiers romains et bénéventins, il se disposait à poursuivre les Grecs, et, d'un autre côté, à soumettre Venise, où l'appelait une faction, lorsqu'il mourut à Rome, soit d'une blessure reçue dans le combat, soit du poison que lui auraient donné quelques seigneurs, pour venger ceux dont il avait puni la lâcheté.

983. La jeunesse d'Othon III, son fils, alors âgé de douze ans, mit en jeu toutes les ambitions en Allemagne et en Italie. Il fallut à ce prince dix années d'une guerre continuelle pour assurer la tranquillité de ses états contre les prétentions de Henri de Bavière, qui lui disputait la couronne impériale, et contre les attaques des Slaves, auxquels il enleva le Brandebourg, malgré les secours des Danois. Quand tout fut calme de ce côté, Othon passa les Alpes et se dirigea sur Rome. Cette ville était retombée au pouvoir de Crescence : tyran du peuple et des grands, il avait fait mourir dans les fers Jean XIV, et persécutait son successeur Jean XV. A l'approche d'Othon, les Romains, sortant de leur indolence servile, secouèrent le joug de Crescence, auquel Othon accorda la vie malgré ses crimes. Crescence se montra indigne de cette générosité. Pendant un voyage que fit en Allemagne l'empereur, il chassa de Rome Grégoire V, successeur de Jean XV, et fit élire un antipape. Il se disposait à remettre l'empereur d'Orient en possession de Rome et de l'exarchat ; mais il fut prévenu par Othon qui vint assiéger Rome, puis le château St-Ange, et qui fit pendre le tyran. Grégoire V eut pour successeur (999) Gerbert, l'homme le plus savant de son siècle, qui prit le nom de Sylvestre II. D'abord abbé de Bobio, puis nommé par le roi de France à l'archevêché de Reims, mais déposé par le pape, il avait été précepteur de l'empereur et nommé par lui archevêque de Ravenne.

Tant d'activité et de bonheur dans un prince de vingt-deux ans, faisait augurer favorablement du règne d'Othon III, quand il fut empoisonné par la veuve de Crescence. Comme il ne laissait pas d'enfants, les

Allemands proclamèrent, après quelques débats, Henri 1002.
de Bavière, gendre d'Othon II; et les Italiens se choisirent pour roi, Ardouin, marquis d'Ivrée. Henri commença par tout régler en Allemagne; puis il passa en Italie, se fit couronner par l'archevêque de Milan, et força le marquis d'Ivrée de se retirer devant ses troupes. Malheureusement les Al- 1004.
lemands se conduisirent en Italie comme en pays conquis, ce qui aliéna l'esprit des peuples. Pavie se souleva, malgré le prince Henri, fils de l'empereur, qui ne put s'échapper qu'en sautant du haut des murs, et qui se cassa une jambe dans sa chute. Ardouin profita du moment pour reconquérir presque toute l'Italie : mais Henri repassa promptement les Alpes, marcha droit à Rome, et, Ardouin étant mort de ma- 1015.
ladie, peut-être par suite de ses mauvais succès, il reçut des mains de Benoît VII la couronne impériale.

Malgré tant de révolutions, la partie de l'Italie soumise aux Allemands était encore moins malheureuse que celle qui appartenait à l'empire de Constantinople. Tantôt les possessions grecques devenaient le théâtre d'une guerre acharnée entre les Grecs, les Sarrasins et les princes lombards de Capoue et de Bénévent; tantôt l'avarice des empereurs d'Orient accablait les peuples, les exactions et les débauches des officiers les indignaient : de là des révoltes, source de guerres dont l'Italie souffrait, quel que fût le parti victorieux. Il arriva, dans le temps dont nous parlons, une de ces révolutions étonnantes autant qu'imprévues, que la postérité croit à peine, malgré tous les témoignages de l'histoire.

La coutume des pèlerinages aux lieux saints et au mont Gargan, dans la Pouille, célèbre par une apparition de l'archange saint Michel, avait depuis longtemps commencé à s'introduire. Les Normands surtout, établis en France depuis environ 130 ans, s'y rendaient en foule, mais les armes à la main, tuant souvent et massacrant tout pour la plus grande gloire de Dieu. En 1016, quarante pèlerins normands rencontrent un seigneur de Bari, exilé pour ses révoltes contre les

Grecs, et leur cherchant partout des ennemis. Séduits par ses discours, ils reviennent avec une bande de
1018. leurs compatriotes, remportent d'abord quatre victoires sur les généraux grecs, et sont ensuite complétement défaits dans une dernière bataille. Mais ils avaient appris à connaître la faiblesse des Grecs, et l'Italie leur paraissait une proie certaine : aussi de nouvelles bandes repassèrent-elles les Alpes. Henri s'allia avec eux contre la cour de Constantinople. Outre les anciens griefs des princes d'Allemagne contre les empereurs d'Orient, il avait à se venger de la protection qu'ils accordaient à ses ennemis d'Italie; d'où il prêta plus volontiers l'oreille à ceux qui combattaient la domination byzantine en Pouille et en Calabre. Les Grecs ne purent tenir devant sa fortune; il prit sur eux plusieurs villes et s'empara même de Capoue, dont le prince fut envoyé prisonnier au fond de l'Allemagne. Les ducs de Bénévent, de Salerne et de Naples reconnurent de nouveau la suzeraineté du vainqueur; en sorte que les Grecs furent dépouillés de toute la partie de l'Italie méridionale qui était habitée par les Lombards.

1022. Une guerre sanglante avec Boleslas, duc de Bohême, que secouraient les Polonais, les Moraves et les Slaves, obligea l'empereur d'abandonner les affaires d'Italie, et Boleslas vaincu reçut la paix aux conditions qu'il plut d'imposer. La mort vint ravir le vainqueur à l'empire au milieu de son triomphe. Grand prince, il avait assuré le bonheur et la gloire de l'Allemagne, et ses vertus privées le firent ranger par l'Eglise au nombre des saints. Sous son règne commence le royaume de Hongrie, dont il donna l'investiture (1013), avec sa nièce Gisèle, à Etienne, duc des Hongrois, qui venait d'embrasser le christianisme ainsi que la nation entière. Othon III, avant lui, avait accordé, en l'an 1000, le titre de roi à Boleslas Chrobry, le second duc chrétien de la Pologne.

CHAPITRE XVII.

De l'Allemagne et de l'Italie, depuis la maison de Franconie jusqu'à Henri IV. (1024-1056 — XIe siècle.) — Conquêtes des Normands en Italie et en Sicile.

Henri II ne laissait pas d'enfants. Après deux mois de contestations, les princes allemands élurent Conrad II, 1024. duc de Franconie, surnommé le Salique, parce qu'il descendait des princes français nommés Saliens. Cependant les seigneurs d'Italie, toujours disposés à secouer la domination de l'Allemagne, offraient leur couronne d'abord à Robert, roi de France, qui la refusait; puis à Guillaume, duc d'Aquitaine, qui n'osa confier à leur inconstance ni sa personne ni celle de son fils. Rebutés de toutes parts, ils se soumirent à Conrad. Ce prince passa les Alpes, se fit couronner à Milan roi 1027. des Lombards, et reçut à Rome, des mains du pape, la couronne impériale. Dix ans après, dans un second voyage qu'il fit en Italie, il tint à Roncaglia (1037) une diète fameuse, dans laquelle il émancipa la féodalité italienne, en lui donnant un caractère légal. Les seigneurs avaient rendu héréditaires dans leurs familles les fiefs qu'ils tenaient des empereurs, et ceux-ci avaient paru y consentir par leur silence. Conrad sanctionna ces usurpations de pouvoir, en établissant l'ordre de succession auquel les fiefs seraient assujettis.

Dans l'intervalle, de nouveaux mouvements avaient ébranlé l'Allemagne. Après avoir soumis quelques seigneurs révoltés, Conrad marcha contre le roi de Pologne Micislas II, dont la fierté refusait le vasselage de l'empire; mais ce prince, chassé de ses états et trahi par le duc de Bohême, se remit à la discrétion de Conrad, qui lui rendit la Pologne, à condition qu'il abjurerait ses idées d'indépendance. Tant de générosité et tant de vigueur engagea le duc Ulric de Bohême

à demander la paix, après quelques démonstrations hostiles, et le roi Etienne de Hongrie à renoncer aux prétentions qu'il avait sur la Bavière du chef de sa femme, sœur et héritière de Henri II.

Dès le commencement de son règne, Conrad s'était occupé de la succession de Bourgogne. Depuis que le royaume s'était détaché de la France en 888, il avait eu quatre rois. Nous avons vu comment Rodolphe II avait réuni aux provinces de son père le royaume d'Arles. Conrad le Pacifique, son fils et son successeur (937-993), repoussa les Hongrois et les Sarrasins, et ne transmit cependant à son fils qu'un sceptre affaibli; car les vassaux s'étaient arrogé tout le pouvoir. Rodolphe III (993-1032), n'ayant pas d'enfants, reconnut d'abord pour son héritier l'empereur Henri II, son neveu. Conrad réclama la succession comme fief de l'empire, et après une courte guerre, Rodolphe, incapable de résister, sanctionna les prétentions de l'empereur (1027) à l'entrevue de Bâle. Quand ce prince mourut, Eudes, comte de Champagne, son beau-frère, voulut disputer la possession de la Bourgogne et faire valoir ses droits; mais ils cédèrent devant celui que donne la force, et Conrad victorieux fut
1033. couronné roi dans la ville de Genève. Toutefois le royaume ne lui arriva que morcelé. Les vassaux n'accordèrent aux empereurs qu'une autorité précaire, et, pour ainsi dire, nominale. Chaque province devint une souveraineté indépendante, que nous verrons se rattacher à son tour soit à l'Allemagne, soit à la France, excepté la Suisse.

Après un règne illustré par de continuels succès,
1039. Conrad mourut à Utrecht, le jour de la Pentecôte, laissant la couronne à Henri III, son fils, que la diète de Roncaglia avait reconnu pour héritier de l'empire. Pendant les six premières années de son règne, le nouvel empereur fut occupé contre les Bohémiens, qui refusaient de payer le tribut ordinaire, et contre les Hongrois, qui obéissaient à un usurpateur, au préjudice de Pierre, leur roi. Ces deux guerres lui réussirent. Pierre, deux fois rétabli, reçut la Hongrie comme

fief de l'empire, et les Bohémiens furent contraints de se soumettre.

En Italie, quatre papes se disputaient à la fois la chaire de saint Pierre, et désolaient à l'envi l'église par leurs rapines et par leurs vices. A Benoit VIII (1012-1024), arrière-petit-fils de Marosie, qui du moins avait chassé les Arabes de la Toscane, avait succédé Jean XI (1024-1033), son frère, qui acheta les suffrages et qui fut élu, quoique laïc. Après eux, Benoît IX (1033-1046), leur neveu, avait ceint la tiare à l'âge de neuf ans, et la déshonorait par ses mœurs. Chassé en 1043 par une faction qui proclama Sylvestre III, il avait vendu à Jean XX ce qu'il appelait ses droits, les avait ensuite revendiqués, puis était convenu de partager par tiers avec ses deux compétiteurs et l'autorité et les revenus, et avait enfin vendu son tiers à Grégoire VI. L'arrivée de Henri fit cesser 1046.
un si scandaleux désordre : tous furent déposés dans un concile, et Henri proclama Clément II de sa propre autorité. Plusieurs papes se succédèrent avec assez de rapidité, les uns nommés directement par l'empereur, les autres élus par le clergé, la noblesse et le peuple de Rome, mais intronisés seulement lorsque Henri avait validé l'élection par son consentement. Nous verrons cette conduite des empereurs, autorisée par un usage presque universel depuis Constantin jusqu'à Charlemagne, devenir la source d'une lutte déplorable et opiniâtre entre le sacerdoce et l'Empire.

Une nouvelle révolution venait d'éclater en Hongrie. André Ier, issu d'une branche collatérale, avait renversé (1049) Pierre, auquel on creva les yeux, et l'avait enfermé dans une étroite prison où il mourut dix ans après. Henri ne voulait pas laisser impuni un tel forfait : mais ses premières tentatives ne furent point heureuses, et plusieurs de ses armées furent anéanties. Plus tard, quelques avantages rétablirent l'équilibre. Une paix également désirable aux deux partis 1052.
laissait André paisible possesseur du trône, lorsque la violation du droit des gens dans la personne des ambassadeurs de Henri, et une irruption des Hongrois en

Bavière rompirent tout accord entre les deux princes. La victoire demeura au parti le plus juste. Léopold, marquis d'Autriche et général de Henri, battit les ennemis en diverses rencontres, força le roi André de
1053. recevoir la paix aux conditions qu'il plut d'imposer, et mérita par ses succès d'être appelé la terreur et le foudre des Hongrois.

Cette guerre fut immédiatement suivie d'une expédition contre les Slaves, dans laquelle presque toute l'armée impériale et la plupart de ses généraux périrent misérablement. A la même époque, des tremblements de terre, des pestes et la famine ravageaient l'Allemagne sans interruption. Henri en fut tellement
1056. affecté, qu'il en mourut à l'âge de trente-neuf ans, après avoir fait élire pour son successeur, dans la diète de Goslar, Henri IV, son fils, encore en bas âge. Mais avant de parcourir le nouveau règne, il nous faut suivre les conquêtes des Normands, qui vont se mêler aux affaires d'Allemagne et d'Italie.

Sous Conrad II, les Normands, attachés tantôt à l'Allemagne, tantôt aux différents princes qui se disputaient l'Italie méridionale, prirent une part active dans les guerres de ce malheureux pays. Ce fut à eux que Conrad dut ses victoires et ses conquêtes dans la Pouille. Un duc de Naples, qui leur dut à son tour la supériorité sur tous ses rivaux, leur donna en récom-
1026. pense Averse et son territoire, et à Rainulfe, leur chef, le titre de comte. A cette nouvelle, d'autres aventuriers vinrent se joindre aux premières bandes, avec l'espoir de s'établir comme elles. Les fils de Tancrède, seigneur de Hauteville, et gentilhomme banneret de Normandie, se mirent à leur tête. Tancrède avait eu douze enfants de deux femmes. La difficulté d'obtenir dans leur pays un établissement avantageux, poussa les plus âgés à chercher fortune au dehors; leurs succès attirèrent leurs frères, et tous, à des époques différentes, demandèrent à l'Italie des états et une patrie nouvelle, en conduisant avec eux des colonies plus ou moins nombreuses.

1035. Guillaume surnommé Bras de Fer, Drogon et

Humfroi vinrent chercher les premiers auprès de Rainulfe la gloire et les richesses. Un prince de Salerne les prit d'abord à sa solde et parvint avec leur aide à une assez grande puissance. Peu de temps après, les Sarrasins, maîtres de la Sicile depuis deux cents ans, s'étant divisés, un des deux partis appela les Grecs à son secours; puis ils se réunirent, connaissant mieux leurs intérêts, et entreprirent de les chasser. Mais la cour de Constantinople voulut poursuivre l'entreprise et reconquérir la Sicile. Maniacès fut envoyé avec une flotte nombreuse. Il attira sous ses drapeaux les Normands, s'empara de Messine et de Syracuse, et triompha dans trois grandes batailles. La domination des infidèles risquait d'être anéantie, quand il fut rappelé. D'autre part, les Normands, qui réclamaient leur part du butin, ne recevaient que des injures. Ils dissimulèrent jusqu'à ce qu'ils eussent repassé le détroit; mais alors, prenant ouvertement les armes contre les Grecs, ils s'emparèrent de Melfi, d'Ascoli, de Venouse, 1040.
de Lavello, et, quoiqu'ils ne fussent qu'une poignée d'hommes, ils défirent complétement une armée de soixante mille Grecs sur les bords du Lébento. Deux autres victoires anéantissaient la puissance byzantine en Italie, tandis qu'en Sicile, les Sarrasins reprenaient tout ce qu'ils avaient perdu, mais échouaient cependant devant Messine. Les Normands profitèrent des révolutions de l'Orient pour s'emparer de presque toute la Pouille. Dans l'origine, ils avaient reconnu pour chefs les princes lombards, ce qui leur avait donné d'utiles alliés : vainqueurs, ils se constituèrent en une république fédérative. Leur conquête fut partagée en douze comtés indépendants. Guillaume fut reconnu pour chef dans la guerre, et Melfi, pour le centre et le siége commun de l'état.

A la mort de Guillaume, Drogon lui succéda. Les 1046.
Grecs, vaincus sur terre et sur mer près de Tarente, recoururent à la trahison. Drogon périt assassiné, et les Normands furent massacrés dans plusieurs villes; mais Humfroi vengea leur mort sur les habitants de la Pouille. Ce fut alors que les Normands demandèrent

à Henri III l'investiture de leur conquête. Les Grecs, qui renonçaient avec peine à des provinces qui leur appartenaient depuis si longtemps, essayèrent de nouveau le sort des armes; mais, vaincus à Siponte et à Crotone, ils laissèrent enfin les nouveaux venus se partager à leur gré l'Italie.

Les Normands, à demi civilisés et fiers de leurs succès, n'épargnaient dans leurs courses ni les monastères ni les terres de l'Eglise. Le pape saint Léon IX
1053. (1048-1054) se déclara contre eux, et réunit ses troupes à celles des Allemands et des Grecs. Les confédérés furent vaincus à Civitella. Léon demeura même prisonnier; mais son malheur servit plus qu'une victoire à l'agrandissement du saint-siége. S'il fut obligé, pour obtenir sa liberté, de donner à Humfroi l'investiture de la Pouille, les Normands, en retour, se reconnurent vassaux de l'église; et ce qui peut-être ne fut alors qu'une vaine cérémonie, devint plus tard le fondement de l'autorité souveraine, que s'arrogèrent les papes sur cette partie de l'Italie. Victor II (1055-1057) et Etienne IX, dans la courte durée de leur pontificat, s'occupèrent peu des Normands et de leurs conquêtes; mais Nicolas II (1058-1061) resserra les liens qui les attachaient au saint-siége, pour s'en faire un appui contre les Romains, et aussi pour se ménager des secours dans le dessein déjà formé par la cour de Rome de s'affranchir de la domination de l'Allemagne. Ro-
1059. bert Guiscard ou le Rusé, successeur de Humfroi, son frère, reçut du pape le titre de duc, ce qui l'élevait au-dessus de tous les princes normands d'Italie, et reconnut en même temps, avec plus de solennité que jamais, que les Normands tenaient en fief de l'Eglise la Pouille, la Calabre et même la Sicile, dont ils se proposaient la conquête. Cet appui du pape, cette sanction qu'il donnait à leurs entreprises, servait d'ailleurs à détacher les peuples de leurs anciens souverains, pour les attacher à leurs vainqueurs.

Richard, neveu de Rainulfe, lui avait succédé au comté d'Averse. Désireux de s'agrandir, il obtint d'abord en mariage une sœur de Robert; puis s'étant fait

donner par Nicolas l'investiture de ses conquêtes à venir, il se jeta sur la Campanie, où régnait Pandolphe, dernier prince de la race lombarde, s'empara de tout le pays, et prit le titre de prince de Capoue. Naples et Trani tombèrent bientôt en son pouvoir. Enorgueilli de ses succès, il songeait à se faire déclarer empereur d'Italie; mais il fut successivement battu par les Grecs et par le marquis de Toscane, et n'obtint la paix qu'en se retirant dans sa principauté.

Cependant Robert poursuivait le cours de ses brillants succès. Les Grecs, presque aussi souvent battus qu'ils avaient osé paraître en compagne, se renfermaient dans leurs villes, que leur enlevaient les Normands l'une après l'autre. Les Sarrasins ne résistaient pas mieux en Sicile. Roger, frère de Guiscard, nommé gonfalonier de l'église, avait passé le détroit avec une armée. Les divisions des Sarrasins lui facilitèrent la
conquête qu'il méditait. La prise de Messine fut son 1061.
premier exploit. Bientôt il s'empara de tout le pays et força les ennemis, quoique bien supérieurs en nombre, à se retirer épouvantés dans Palerme, où ils furent assiégés. Cette place allait aussi leur échapper, tant on poussait l'attaque avec vigueur, lorsque la jalousie se mit entre les deux frères. L'ambition de Robert en fut cause. Il affectait en toute circonstance une vaine supériorité sur Roger, malgré les services qu'il en avait reçus. Leur animosité dégénéra bientôt en guerre ouverte. Robert fut vaincu et fait prisonnier. Roger lui rendit généreusement la liberté, et Robert, capable d'ailleurs d'apprécier une telle conduite, et plus touché qu'irrité d'un procédé semblable, se réconcilia franchement avec son frère. Dès lors les Sarrasins virent leurs affaires décliner de nouveau. Palerme
se rendit, et la domination normande fut établie 1071.
dans toute la Sicile. Roger abandonna à son frère, pour prix de ses secours, Messine avec son territoire et quelques autres terres. L'on convint aussi que la Sicile relèverait du duché de Pouille, avec le titre de comté.

La même année que Palerme se rendit, Robert

entrait enfin dans Bari après trois ans d'un siége opiniâtre, où il avait même couru risque de la vie. Cette dernière conquête chassa entièrement les Grecs de leurs anciennes possessions, et leur ôta l'espoir d'y
1077. rentrer jamais. Six ans après, Robert mit aussi fin à la domination des Lombards à Bénévent. Ce fut la cause de quelques démêlés avec le pape. L'empereur Henri III, qui se prétendait suzerain de Bénévent, avait cédé toute la ville au pape Léon IX, en échange de quelques droits que le saint-siége avait en Allemagne. Grégoire VII, monté en 1073 sur la chaire de S. Pierre, réclama aux Normands leur conquête. Mais d'un côté Robert songeait à de plus grandes entreprises contre l'Orient ; de l'autre le pontife sentait le besoin qu'il aurait des Normands dans la lutte qu'il préparait contre l'Allemagne. Une transaction eut lieu. Grégoire fut mis en possession de Bénévent, et Robert, sûr de l'appui du pontife pour l'avenir, commença par ramener à l'unité toute l'Italie méridionale. Déjà il avait dépouillé son beau-frère de la principauté de Salerne. Il soumit encore à ses lois les ducs de Capoue et de Naples, et la république d'Amalfi, puissante alors par son commerce et par ses richesses.

CHAPITRE XVIII.

Règne de Henri IV en Allemagne, et pontificat de Grégoire VII. (1056-1106 — XIe et XIIe siècles.) — Commencement de la querelle des investitures.

Lorsque ces derniers événements se passaient dans l'Italie méridionale, Henri IV, dit le Grand, avait de-
1056. puis longtemps commencé son règne. La minorité de ce prince à peine âgé de six ans fut très-orageuse. Malgré bien des traverses, l'impératrice Agnès, sa mère, gouvernait avec fermeté, et en même temps elle faisait donner à son fils une éducation qui promit

un bon prince : mais les seigneurs, et surtout les évêques, jaloux de son autorité, complotèrent pour la lui faire perdre. Son fils ayant été enlevé au milieu d'une fête, on lui donna pour gouverneurs deux archevêques, dont l'un cherchait à lui inspirer le goût des lettres et de la vertu, tandis que l'autre ne songea qu'à se maintenir au pouvoir, en faisant vieillir son maître au milieu des désordres d'une vie inoccupée. De là vient que ce prince fut un mélange de vices et de vertus. Eloquent, généreux, sensible aux misères d'autrui, appliqué aux affaires, impétueux et prudent au milieu des combats, d'une pénétration admirable, d'une grandeur d'âme qui ne se démentit point dans l'adversité, il ne donna que trop sujet, par les débordements de sa vie privée, aux entreprises des seigneurs d'Allemagne et des souverains pontifes.

Pendant la minorité de Henri, Othon, duc de Bavière, ayant mécontenté la cour, fut chassé par les troupes impériales, et ses états donnés à Welf IV, gendre d'Othon, tige de la célèbre maison des Guelfes, que nous verrons jouer un grand rôle dans les affaires d'Italie, et qui occupe encore aujourd'hui les trônes de Hanovre et d'Angleterre. L'empereur fut moins heureux en Hongrie. André avait été chassé du trône, et son frère Béla mis à sa place. Deux armées impériales entrèrent à la fois dans le pays pour rétablir le prince dépossédé; Henri lui-même, à peine âgé de douze ans, fit en cette rencontre ses premières armes. Malgré sa présence, les Impériaux furent battus, et, André étant mort dans le combat, Béla demeura paisible possesseur du royaume. Cependant sa puissance ne passa pas directement à ses fils; car, à sa mort, Henri IV rétablit Salomon, fils d'André, 1063.
qui était son beau-frère, et qui se reconnut vassal de l'empire. Ce prince régna douze ans. Une guerre civile ayant éclaté, Geysa, fils aîné de Béla Ier, qui avait suivi jusqu'alors Henri dans ses guerres contre les Petchenègues et les Bulgares, fut proclamé roi par le parti contraire. Salomon succomba dans une grande

bataille. Geysa demeuré seul, reçut en 1075 la couronne angélique[1].

Les autres provinces gémissaient sous les dévastations et les rapines des seigneurs. Lorsque Henri eut
1072. pris en main les rênes de l'Etat, il voulut y mettre un frein, et commença par la Saxe. Il fit élever plusieurs châteaux pour se faire craindre, et lui-même établit sa résidence au cœur du pays. Mais il fallut de nouveaux impôts, et les seigneurs prétextèrent aussitôt le bien public et la mauvaise conduite du prince pour soulever les peuples. Henri aurait pu deux fois anéantir leur armée : il préféra les gagner par la douceur, mais il ne put y réussir. Les Saxons s'étant révoltés une troisième fois, sous la conduite d'Othon, l'ancien duc de Bavière, l'empereur remporta une grande victoire, qui le rendit maître de la Saxe. Les
1075. seigneurs plièrent, abattus d'un tel coup, et se soumirent de bonne foi, ou attendirent des circonstances plus heureuses, qui ne devaient pas tarder à se présenter, tant l'obéissance des grands était précaire.

Alors commença la fameuse querelle des investitures. Hildebrand, fils d'un charpentier de Toscane, était devenu par son mérite le ministre absolu de plusieurs pontifes. C'était d'après ses conseils que Nicolas II, par son traité avec Robert Guiscard, l'avait rendu à la fois vassal et protecteur de l'Eglise, et que plus tard, pendant les troubles de la régence, il avait publié un décret qui transférait aux cardinaux le droit d'élire le pape, sauf l'approbation du clergé, du peuple et de l'empereur. A la mort de Nicolas (1061), Alexandre II, toujours guidé par l'ambitieux cardinal, ceignit la tiare sans attendre le consentement de la cour d'Allemagne, et se maintint contre Honorius, que l'impératrice avait fait élire à Bâle par les évêques, après avoir annulé le décret de son prédécesseur. Enfin Hildebrand monta à son tour sur le trône pontifical (1073). Pour se faire sacrer, il attendit cependant et même

1. Les Hongrois appelaient ainsi la couronne que Sylvestre II envoya à S. Etienne.

sollicita l'agrément de Henri, afin de ne pas compliquer inutilement les affaires. Mais à peine intronisé, il éleva le conflit entre les deux puissances, spirituelle et temporelle, prétendant abaisser devant la tiare toutes les couronnes de la terre.

Hildebrand, qui prit le nom de Grégoire VII, trouva une alliée aussi fidèle que dévouée à toutes ses volontés dans la comtesse Mathilde, maîtresse de la Toscane et de toute l'Italie lombarde. Cette princesse était fille de Boniface, qui possédait Lucques, Modène, Reggio, Mantoue, Ferrare, et à qui Conrad avait conféré en outre le gouvernement de la Toscane. Boniface parut si redoutable à Henri III, que ce prince tenta de s'en défaire par des moyens indignes. Cependant il ne gagna rien à la mort de Boniface qui arriva bientôt; car, par un double mariage, sa veuve épousa Godefroi, duc de la basse Lorraine, et sa fille Mathilde, le fils de Godefroi, portant le même nom que son père. Ces deux princes, chassés par l'empereur de la plus grande partie de leurs états héréditaires, envenimèrent si bien l'animosité qui devait exister entre la maison de Toscane et la cour d'Allemagne, que le plus opiniâtre antagoniste de Henri IV en Italie fut cette même Mathilde, devenue veuve par la mort de Godefroi.

Réformer l'église, où régnaient de grands abus, et accroître la puissance pontificale, voilà le plan sur lequel travailla constamment Grégoire VII avec autant de hardiesse que d'habileté. En conséquence, il fulmina des bulles d'excommunication contre les clercs 1076
qui ne se conformeraient pas aux vertus de leur état, et contre les princes qui trafiquaient des dignités ecclésiastiques, défendant en même temps aux évêques et aux abbés de recevoir de la puissance séculière l'investiture de leurs dignités. Pour bien saisir ce dont il s'agit, il faut remarquer qu'à l'époque dont nous parlons, les fiefs ecclésiastiques avaient à la fois une juridiction temporelle et spirituelle. Les princes, qui s'étaient attribué l'élection des pasteurs, les investissaient de la puissance temporelle en leur conférant la crosse et l'anneau pastoral; quant à la puissance spi-

rituelle, elle leur était donnée par l'acte de consécration. Or, il arrivait quelquefois que l'ambition achetait des princes la nomination aux bénéfices; ce que l'Eglise appelle simonie. C'était un abus qu'il fallait corriger. Malheureusement Grégoire confondit les deux puissances, et, sous prétexte que les princes n'avaient aucun droit de conférer les ordres du clergé, il défendit absolument les investitures. L'Europe presque entière s'opposa à de semblables idées; mais tandis que les autres pays se contentaient de protester, l'Allemagne et l'Italie furent longtemps ébranlées. D'un côté, les seigneurs allemands profitèrent de l'appui du pape pour légitimer leurs révoltes; de l'autre, les seigneurs d'Italie cherchèrent dans l'empereur un défenseur de leurs droits contre les prétentions du saint-siége.

Le premier acte d'hostilité fut une citation à l'empereur de venir répondre devant le pape des désordres de sa vie privée, et du trafic qui lui était imputé, des dignités ecclésiastiques. Jusque-là c'étaient les empereurs qui avaient pris connaissance de la conduite des papes, et qui les avaient déposés, quand elle était répréhensible. Henri fut donc indigné d'une telle mesure. Dans une diète tenue à Worms, il dépose le pape. Grégoire, à son tour, assemble un concile à Rome, excommunie l'empereur, le déclare déchu du trône, délie ses sujets du serment de fidélité, et leur défend d'avoir aucune communication avec lui : premier et malheureux exemple d'un pape faisant servir les foudres de l'Eglise contre la puissance temporelle.

Henri eût dédaigné de telles armes; mais la révolte des seigneurs d'Allemagne le força de plier. Des princes qui lui devaient tout, Rodolphe, Welf IV et Berthoud, à qui il avait donné la Souabe, la Bavière et la Carinthie, à titre héréditaire, se mirent eux-mêmes à la tête des mécontents. Henri, à la diète de Tribur, dut prendre l'engagement d'abdiquer, s'il n'était point réhabilité dans l'année. En conséquence, il passe en Italie, où il est parfaitement accueilli d'A-

délaïde, marquise de Suze, qui venait d'épouser en troisièmes noces Odon, comte de Maurienne; mariage qui fut l'origine de la maison de Savoie et le commencement de sa splendeur. Après être resté quelque temps près des nouveaux époux, l'empereur se rend à Canosse, qui appartenait à Mathilde, et qu'habitait le pape. Pendant trois jours entiers, dépouillé des marques du pouvoir, et retenu seul comme prisonnier entre les deux murailles de la ville, il se soumet à une 1077.
pénitence ignominieuse, et reçoit enfin une absolution qu'il lui faut encore acheter par des concessions et des humiliations nouvelles. C'était reconnaître les droits qu'affectait le saint-siége, et se préparer, à lui-même et à ses successeurs, de tristes luttes.

La paix ne fut pas de longue durée. Excité par les seigneurs d'Italie, Henri s'aperçut, mais trop tard, de sa faute. Le pape remua de son côté en Allemagne, et fit si bien que plusieurs des principaux seigneurs, déclarant Henri déchu du trône, élurent en sa place Rodolphe, duc de Souabe, qu'ils firent couronner à Mayence. Aussitôt l'empereur abandonna l'Italie pour marcher contre son rival, le défit trois ans de suite, et s'empara de toute la Souabe. Grégoire n'avait pas craint de sanctionner, pour ainsi dire, la révolte par 1080.
une seconde excommunication. Henri le fit déposer de nouveau dans un concile tenu à Mayence, élut à sa place Gilbert, archevêque de Ravenne, homme de mérite, qui prit le nom de Clément III, puis s'avança contre Rodolphe, qui avait rassemblé de nouvelles troupes. Les deux armées se rencontrèrent à Mersbourg. Les Impériaux avaient quelque désavantage, lorsque Rodolphe eut la main coupée par Godefroi de Bouillon, duc de Lorraine. Cette blessure décida sa défaite, et lui-même mourut peu de temps après. La Souabe fut alors donnée à Frédéric de Hohenstaufen, qui épousa une fille de l'empereur.

Quand la tranquillité eut été rétablie en Allemagne, Henri repassa en Italie à la tête de son armée victorieuse. La plus grande partie des seigneurs se rangèrent sous ses drapeaux. Mathilde ne put tenir devant

lui. Ses places furent prises, ses troupes défaites, et Rome assiégée. Après une défense de trois ans, la ville tomba au pouvoir de l'empereur, qui reçut des mains de Clément III la couronne impériale, tandis que Grégoire, enfermé dans le château St-Ange, espérait à peine que les Normands pussent arriver à temps pour le dégager.

Robert Guiscard avait voulu étendre ses conquêtes hors de l'Italie. Traversant donc la mer avec une flotte, dont la meilleure partie périt dans une tempête, il avait assiégé Durazzo. Trois armées impériales se succédèrent pour secourir la place, sous la conduite d'Alexis Comnène lui-même, qui fut constamment battu. Le vainqueur, enfin maître de la ville, faisait trembler Constantinople, lorsque les lettres du pape le firent revenir en Italie, autant pour défendre le pontife que pour couvrir ses états, sur lesquels l'empereur d'Allemagne pouvait conserver des prétentions. Guiscard,
1084. toujours heureux, parut et vainquit. Pour se délivrer de l'inconstance des Romains, le pape se retira à Salerne, où il mourut, tandis que Guiscard retournait venger en Illyrie la défaite de Boémond, son fils, et que, vainqueur des Vénitiens et des Grecs dans une grande bataille navale, il terminait à Céphalonie une longue carrière de gloire et de conquêtes.

Cependant les seigneurs de la Saxe, profitant de l'éloignement de Henri, avaient élu roi des Romains le comte de Luxembourg (1081). L'empereur, de retour en Allemagne, le défit, le mit au ban de l'Empire, et le contraignit de s'enfuir en Saxe, où il mourut misérablement. Les dissidents ne cédèrent pas encore. A la place du comte de Luxembourg, ils prirent pour chef le margrave de Thuringe, qui succomba
1090. également sous les armes de Henri. Vaincu dans une grande bataille, il se sauva dans un moulin, où il fut tué par des partisans de l'empereur, selon les uns, ou, selon les autres, par ses propres gardes.

En même temps la guerre continuait en Italie, malgré la mort de Grégoire VII. Victor III eut beaucoup à souffrir pendant la courte durée (1086-1087) de son

pontificat. Urbain II, qui lui succéda (1088), vit son parti prospérer pendant l'absence de l'empereur. Ce prince, une fois délivré de ses rivaux, ressaisit bientôt l'avantage. Mantoue tomba en son pouvoir après un an de siége. La Lombardie fut presqu'entièrement conquise, malgré l'opiniâtre défense de Mathilde, qui avait épousé, à quarante-quatre ans, Welf V, fils du duc de Bavière. Rome même chassa les partisans d'Urbain et reçut Clément dans ses murs. La révolte de Conrad, fils aîné de l'empereur, vint troubler de si beaux succès. Ce prince, piqué de quelques paroles échappées à son père, reçut d'Urbain, de Mathilde et des Normands, le vain titre de roi d'Italie, sans autorité
aucune, et fut sacré à Milan par l'archevêque. Son 1093.
nom et sa naissance rallièrent les seigneurs et les villes qui avaient montré le plus d'attachement à l'empereur, en sorte que tous ses efforts pour recouvrer ces provinces furent inutiles. Le parti de Conrad se fortifia encore par le retour du pape de France en Italie, et par l'alliance de Roger, roi de Sicile, dont il épousa la fille. Henri irrité retourna en Allemagne. Là, dans une diète tenue à Cologne, il priva Conrad
de ses droits, et fit reconnaître son second fils Henri 1097.
pour son successeur à l'empire; ensuite il s'appliqua, sans paraître penser à l'Italie, aux moyens de rétablir la justice et le bon ordre dans toutes les provinces.

Cependant l'excommunication d'Urbain pesait toujours sur lui. Loin d'en concevoir de la crainte, à la mort de Clément, il élut successivement trois antipapes. Pascal II, successeur d'Urbain, s'en vengea et crut venger l'Eglise, en excitant Henri, le second fils de l'empereur, à se révolter contre son père; et il réussit avec une facilité d'autant plus grande, que la mort de Conrad, le rendant fils unique, semblait lui assurer l'impunité. L'empereur fut d'abord surpris: mais bientôt il dispute ses droits à la tête d'une armée. Son fils, par une ruse coupable, vient se jeter à ses pieds avec les marques d'un repentir sincère, obtient facilement son pardon, et reconnaît tant de bonté en
faisant prisonnier son père qu'il enferme dans une 1106.

forteresse. Le vieil empereur montra autant de courage à supporter l'infortune qu'il en avait déployé dans le cours de ses prospérités. Privé même du nécessaire, il fut toujours plus grand que ses malheurs, toujours incapable d'une bassesse, même pour recouvrer la liberté et le trône. Enfin ayant trouvé moyen de s'échapper, il se rendit à Liége, où il rassemblait de nombreuses troupes, lorsqu'il fut enlevé par la mort à l'âge de 56 ans, après un règne illustré par 62 batailles, d'où il sortit presque toujours victorieux.

CHAPITRE XIX.

De l'Allemagne et de l'Italie, depuis l'avénement de Henri V, jusqu'à la maison de Souabe. (1106-1137 — XII[e] siècle.)

1106. Henri V à peine affermi se départit bientôt de la docilité qu'il avait montrée jusqu'alors pour la cour de Rome. Pascal II ayant rendu contre les investitures de nouveaux décrets, Henri déploya, pour les défendre. encore plus d'énergie que son père, et sa puissance inspira une telle crainte au pontife, qu'il alla chercher un asile et des secours auprès du roi de France. Des ouvertures d'accommodement, à Châlons en Champagne, n'amenèrent aucun résultat. L'empereur cependant avait entrepris sur le roi de Pologne la conquête de la Silésie. Vainqueur dans une première bataille, il crut pouvoir imposer de dures conditions de paix, et fut battu; ce qui l'obligea d'abandonner ses projets de ce côté. Il fut plus heureux en Italie, où il passa à la tête de 30, 000 hommes. L'espoir d'obtenir le riche héritage de Mathilde, alors très-avancée en âge et attaquée d'infirmités, fit qu'il traita cette princesse avec les plus grands égards, ajoutant même à sa puissance, et semant ainsi pour recueillir : mais la route qu'il suivit d'ailleurs nous est représentée par les histo-

riens comme une route de sang. Pascal effrayé lui accorda ce qu'il voulut. Mais les murmures des cardinaux ayant forcé le pontife à se dédire, Henri s'empara de sa personne; et les Romains ayant voulu le délivrer, il y eut dans Rome un tel carnage, que les eaux du Tibre en furent rougies. Le pape céda à
une longue et dure captivité. Plusieurs bulles recon- 1111.
nurent aux empereurs le droit de conférer les investitures, et Henri satisfait se retira en Allemagne, laissant le pape, fidèle au traité, se disputer, tant qu'il vécut, avec les cardinaux et les conciles sur ce qu'ils appelaient sa faiblesse.

La mort de la comtesse Mathilde ramena l'empereur 1115.
au delà des Alpes. Après avoir recueilli son héritage, malgré la donation qu'elle avait faite au saint-siége, dès l'année 1077, de la Ligurie et de la Toscane, il se rendit à Rome, qui le reçut en triomphateur. Pascal, n'osant pas l'attendre, s'était réfugié
chez les Normands, et Gélase, son successeur, se 1119.
retira en France. Mais les ambitions remuaient en Allemagne, où l'archevêque de Mayence tramait une ligue contre son maître et son bienfaiteur. Henri, fatigué de toutes ces disputes, prit le parti de s'ac-
commoder avec le pape Calixte II (1119-1124), de la 1122.
maison de Bourgogne. Le traité montra combien était faible la cause de cette controverse, qui, pendant cinquante ans, avait déchiré l'Allemagne et l'Italie, puisque l'empereur conservait le droit de sanctionner l'élection des évêques et des abbés; seulement, au lieu de donner, comme autrefois, l'investiture avec la crosse et l'anneau, il fut convenu qu'il la donnerait avec le sceptre. On ne dit rien de l'autorité que les empereurs prétendaient avoir sur les papes, et les papes sur les empereurs : c'était laisser une ouverture à de nouvelles et prochaines querelles.

Depuis ce traité, Henri ne s'occupa plus qu'à pacifier l'Allemagne. Chaque jour, pour ainsi dire, voyait éclore des révoltes. Ce n'était pas seulement les seigneurs, mais des villes mêmes qui osaient méconnaître l'autorité impériale. La Hollande soulevée ne se rangea

à son devoir que par la force des armes. Ce fut au mi-
1125. lieu de ces secousses sans fin, que la mort surprit Henri à Utrecht. Il n'avait point eu d'enfants, et laissait pour héritiers Conrad, duc de Franconie, et Frédéric, duc de Souabe, ses neveux.

Les principaux seigneurs élurent malgré lui et presque malgré eux, Lothaire II, duc de Saxe, séduits qu'ils furent par les intrigues de l'archevêque de Mayence. Mais quelques difficultés que Lothaire eût faites pour accepter le trône, dès qu'il eut consenti à son élévation, il n'omit rien pour se maintenir. Ses compétiteurs les plus ardents furent les deux neveux du défunt empereur. Frédéric se créa en Allemagne un parti considérable, tandis que Conrad prenait la couronne de fer à Milan, et se faisait reconnaître d'une partie de l'Italie. Lothaire s'appuya contre eux de la maison de Bavière. Henri le Superbe, petit-fils de Welf IV, possédait, outre la Bavière, de vastes domaines dans la Souabe et dans la Saxe. Lothaire lui donna sa fille en mariage avec le duché de Saxe, et le fit ainsi héritier des familles de Supplinbourg, de Nordheim et de Brunswick que lui-même représentait. Les deux partis, dès lors à peu près égaux, se firent pendant plusieurs années une guerre assez vive. La maison de Hohenstaufen céda enfin. Les deux frères se réconcilièrent (1135) avec l'empereur, et devinrent ses serviteurs les plus dévoués.

En 1130, le pape Honorius II mourut. Innocent II et Pierre de Léon, sous le nom d'Anaclet, se disputèrent la chaire de saint Pierre. Le premier avait pour lui les canons, et fut presque universellement reconnu dans les royaumes de l'Europe; mais le second avait pour lui les Normands, et il leur dut la possession de Rome. Robert Guiscard avait eu pour successeurs au gouvernement de ses états Roger I, son fils (1095-1111) et Guillaume, fils de Roger (1111-1127), qui régnèrent sans gloire et moururent sans postérité. Roger II, qui avait succédé, en 1101, à son père dans le comté de Sicile, s'empara de ce que les Normands possédaient en Italie, prit le titre de roi, et reçut

d'Anaclet, dans la cathédrale de Palerme, la confirmation et l'investiture du royaume des Deux-Siciles. 1130.
Ce fut deux ans après que Lothaire, qui avait embrassé la défense d'Innocent II, passa les Alpes; mais il avait emmené trop peu de forces, parce qu'il comptait sur le concours des seigneurs. Milan lui ferma ses portes. Entré à Rome, il ne put en chasser Anaclet, qui se maintint dans une partie de la ville. Dès qu'il eut repris le chemin de l'Allemagne, ceux qui s'étaient déclarés pour lui furent exilés de leurs principautés par Roger et les Normands.

Depuis le milieu du onzième siècle, les principales villes de la Lombardie et de la Toscane s'étaient constituées en républiques indépendantes. Telles étaient, en Lombardie, Milan et Pavie, dont les rivalités commencèrent avec le douzième siècle. En Toscane, Pise sur l'Arno s'adonna au commerce, couvrit la Méditerranée de ses flottes, obtint, en 1090, l'île de Corse comme un fief du saint-siége, conquit ensuite la Sardaigne, que lui disputèrent longtemps les Génois, augmentant ainsi chaque jour et sa richesse et son influence. Ce fut dans cette ville qu'Innocent II se retira. Il y tint un concile où assista saint Bernard, abbé de Clairvaux, l'oracle et la lumière de son siècle. Les lettres du saint abbé détachèrent toute la Lombardie 1134
des intérêts d'Anaclet. En même temps, Lothaire repassait les Alpes à la tête d'une belle armée. Amédée III, comte de Maurienne et de Piémont, dut se soumettre; les villes de la Romagne et de la Toscane, qui refusèrent d'ouvrir leurs portes, furent forcées; Roger, poussé de place en place par l'armée impériale partagée en deux corps, repassa en Sicile, et Rainolfe, prince allemand, reçut du pape et de l'empereur l'investiture de la Pouille et de la Calabre. Anaclet étant mort de dépit, Innocent rentra triomphant dans Rome. Mais déjà quelques nuages s'élevaient entre le pontife et Lothaire, son protecteur, lorsque celui-ci mourut 1137.
à Trente, comme il regagnait l'Allemagne. Roger profita des circonstances pour revenir en Italie; il reprit tout ce qui lui avait été enlevé, et reconnut Inno-

cent II, qui se ménagea un appui en lui confirmant la possession du royaume des Deux-Siciles.

Sous Lothaire, l'Allemagne vit commencer la grandeur de deux familles. Le landgrave de Thuringe ayant été proscrit par une diète pour un crime qu'il avait commis, ses états furent donnés au comte de Thuringe Louis III, petit-fils de Louis le Barbu et arrière-petit-fils de Charles de Lorraine, le dernier des Carlovingiens. En 1134, Lothaire conféra le margraviat de la Saxe septentrionale au comte d'Ascanie Albert l'Ours, qui fut la souche de la famille ascanienne. Albert avait déjà la vieille Marche; il fit ensuite quelques conquêtes sur les Wendes à l'est de l'Elbe, et dès l'an 1144, il prit le titre de margrave de Brandebourg.

CHAPITRE XX.

De l'Angleterre jusqu'à la conquête des Normands. — Etablissement des Anglo-Saxons dans la Grande-Bretagne. — Heptarchie. — Guerres civiles. — Invasions danoises. — Conquête de l'Angleterre par Guillaume. — Bataille d'Hastings. — Partage de la terre conquise. (449-1066 — V^e^, XIe siècles.)

L'Angleterre proprement dite était connue des Romains sous le nom de Bretagne; l'Ecosse, habitée par les Pictes, sous celui de Calédonie; et l'Irlande est l'ancienne Hibernie.

Soumise en partie par César, la Bretagne se défendit longtemps et quelquefois avec succès contre les maîtres du monde : elle fut entièrement conquise par Agricola, qui étendit encore l'empire de Rome sur toutes les petites îles voisines.

Bientôt une colonie d'anciens Bretons réfugiés en Hibernie s'empara du pays des Pictes, lui donna le nom d'Ecosse, et se jeta sur la Bretagne. Rarement vainqueurs et souvent pillés, les Bretons confièrent plusieurs fois aux Romains leur défense. Mais Maxime et Constantin, partis de ce pays pour disputer la cou-

ronne impériale, épuisèrent la Bretagne en enrôlant dans leurs troupes toute sa jeunesse. Tous deux furent vaincus. Les Bretons de leur armée s'échappèrent, cherchèrent un asile en Gaule, dans l'Armorique, et cette province prit d'eux le nom de Bretagne, qu'elle porte encore aujourd'hui.

Les Pictes et les Ecossais profitèrent de l'affaiblissement des Bretons insulaires pour renouveler leurs incursions. Ceux-ci durent deux fois la victoire aux secours que leur fit passer Aétius. Abandonnés de ce général et des Romains, ils mirent à leur tête Constantin, frère du prince qui régnait sur les Bretons des Gaules.

Après plusieurs victoires, Constantin mourut assassiné. On élut à sa place Vortigern, qui remporta sur les Pictes et sur les Ecossais de nouveaux avantages. Il s'était servi, dans cette guerre, d'une colonie d'Anglo-Saxons, partie d'un canton de la Saxe, sous la 449.
conduite de deux frères, Hengist et Horsa, et qui venait d'aborder sur les côtes de Bretagne. Pour les récompenser de leur secours, il leur abandonna la province de Kent. Hengist ne tarda pas à faire venir de nouvelles troupes de ses compatriotes, et sa sœur Ronice, par sa beauté, se fit aimer et épouser de Vortigern. Ce mariage souleva les Bretons contre leur roi. Sous les ordres de Vortimer, son fils aîné, ils firent aux Anglo-Saxons une guerre longue et sanglante, et les vainquirent dans une grande bataille, où Horsa périt; mais vaincus à leur tour, ils allaient être entièrement subjugués, lorsque Aurélius Ambrosius, fils de Constantin, vint à leur secours, à la tête d'une armée de Bretons Armoricains. Après une bataille 475.
opiniâtre, qui ne décida rien, les deux partis également épuisés cessèrent de s'attaquer pendant quatorze ans. Aurélius reprit le premier les armes. Il marcha contre Hengist, remporta sur lui deux victoires, dont la seconde fut mortelle pour le conquérant saxon, et poursuivit ses fils avec vigueur : mais blessé dans une troisième action, il mourut sans enfants au milieu de ses triomphes.

Son frère Uther lui succéda. Les Anglo-Saxons s'étant alliés à la famille de Vortigern, dépossédée par Aurélius, et à Gilloman, roi d'Hibernie, revinrent l'attaquer et furent complétement battus : leurs chefs perdirent la vie dans la mêlée. Par cette victoire, la Bretagne jouit enfin de la paix sous Uther et sous Arthur, son fils, si célèbre dans les romans de chevalerie. Mais sous leurs successeurs, les Anglo-Saxons reprirent le dessus et s'emparèrent de la plus grande partie du pays. La Bretagne prit alors le nom d'Angleterre. Quant aux Bretons, une partie se cantonna dans le pays de Galles, où ils conservèrent longtemps leur indépendance; une autre partie se retira dans
700. l'Armorique avec Cadovalladre, leur roi, qui finit saintement ses jours à Rome.

Les Anglais, les Saxons et les Jutes, qui s'étaient unis pour la conquête, se partagèrent le pays. Dès 457, Horsa, chef des Jutes, avait fondé le royaume de Kent. Dans l'espace d'environ un siècle, on vit les Saxons fonder à leur tour les royaumes de Sussex (491), de Wessex (516) et d'Essex (526) ; et les Angles, ceux de Northumberland (547), d'Estanglie (571) et de Mercie (584). Leur réunion forme l'heptarchie saxonne, qui devint, au VIIIe siècle, une pentarchie, l'Estanglie étant réunie au royaume de Mercie, et le royaume de Sussex à celui de Wessex. Le pouvoir des rois était tempéré par le *wittenagemot*, ou assemblée de la nation. Le peuple se divisait en trois classes, les thanes ou earls, les hommes libres, et ceux qui s'adonnaient au commerce et à l'agriculture. Tous étaient idolâtres, et persécutaient même le christianisme. Sous Ethelbert, en 596, les Saxons furent convertis par le moine saint Augustin, que Grégoire le Grand avait envoyé en Angleterre et qui attacha par des liens étroits toute la nation au saint-siége. Un roi, coupable d'un meurtre qu'il voulut expier, établit le *romescot* ou denier de saint Pierre, ce qui constituait une espèce de vassalité.

Le huitième siècle se passa au milieu des guerres que les Saxons se firent entre eux, ou qu'ils eurent à

soutenir contre les Pictes et les Ecossais d'une part, de l'autre contre les Gallois. Cependant les maisons royales s'éteignaient, soit parce que chaque prince faisait disparaître tous ses rivaux, soit parce qu'ils renonçaient volontairement au mariage. Enfin parut Egbert. Héritier du royaume de Wessex, il fut obligé, par les persécutions qu'on lui suscita, de passer en France, où il s'instruisit, sous Charlemagne, dans l'art de vaincre et de gouverner. Il assistait à Rome au couronnement de ce prince comme empereur d'Occident, lorsqu'il apprit que le roi de Wessex venait de mourir. Avec le secours des Français, il recueillit d'abord son héritage; puis il soumit les Bretons de Cornouaille et de Galles, vainquit l'usurpateur Bernulphe, roi de Mercie, d'Estanglie, de Kent et d'Essex, pacifia le Northumberland déchiré depuis longtemps par les factions, et mit ainsi fin à l'heptarchie en réduisant 830.
les sept royaumes sous son obéissance. Il pensait jouir en repos du fruit de ses conquêtes, lorsque les Danois vinrent, pour la première fois, attaquer l'Angleterre, qu'ils devaient soumettre après deux cents ans de guerres continuelles. Egbert fut vaincu : mais, profitant du désordre que la victoire même avait mis dans les rangs ennemis, il rallia ses troupes, tomba sur les Danois et les força de regagner leurs vaisseaux. Ils n'osèrent plus reparaître de tout son règne.

Sous Etélulfe, son fils, les Danois, tantôt vainqueurs, 836.
tantôt vaincus, se maintinrent néanmoins en Angleterre. Il y passèrent, en 851, un premier hiver. Ayant reçu, l'année suivante, un renfort de trois cent cinquante voiles, ils brûlèrent Londres et Cantorbéry : mais ils furent presque aussitôt défaits à Okély. Etélulfe, gendre de Charles le Chauve, laissa quatre fils, Etelbade, Etelbert, Etelrède et Alfred, qui lui succédèrent tour à tour. Les deux premiers empêchèrent les Danois de s'étendre, mais ne purent les chasser. Etelrède les vainquit dans un grand combat; cependant ils firent sous son règne de rapides progrès, s'emparèrent d'une partie de ses états, et prirent enfin leur revanche dans une action où le roi fut mortelle-

874. ment blessé. Alfred, qui lui succéda, triompha d'eux
huit fois dans une même année. Mais comme il en
arrivait sans cesse d'autres bandes, il fut enfin défait
et dut acheter quelques instants de repos par un traité
qui garantissait aux vainqueurs la possession de ce
qu'ils avaient envahi. Quand on reprit les armes,
les Danois, d'abord vaincus sur terre et sur mer,
furent secourus par de nouvelles émigrations, à la
tête desquelles était Rollon, et reprirent l'avantage
sur Alfred, qui fut réduit à se cacher dans une
île jusqu'à de meilleurs temps. Une occasion favo-
rable se présenta bientôt. Rollon étant passé en
France, où Charles le Simple lui céda la Neustrie,
et le chef des Danois ayant été tué devant une for-
890. teresse, Alfred, sorti de sa retraite, remporta sur
les étrangers une victoire célèbre dont il sut pro-
fiter pour les poursuivre, jusqu'à ce qu'ils eussent
tous abandonné l'île, ou qu'ils se fussent soumis aux
lois de l'Angleterre. Ce prince, à qui son courage dans
l'adversité non moins que ses succès dans la guerre
méritèrent le surnom de Grand, leur inspira tant de
terreur, qu'il put faire le voyage de Rome, où il fut
couronné par Adrien II, sans qu'ils remuassent pen-
dant son absence. L'Eglise lui dut plusieurs mona-
stères magnifiques; les sciences et les lettres, l'uni-
versité d'Oxford; l'Angleterre, sa division en comtés,
et Londres, souvent pris et ruiné par les Danois, mais
qu'Alfred releva et dont il fit la capitale du royaume.

901. Ses successeurs héritèrent longtemps de sa fortune.
Edouard le Vieux, son fils, vainquit les Danois, avec
lesquels s'était allié un de ses cousins pour le dé-
trôner. Adelstan, fils naturel d'Edouard le Vieux, ré-
925. prima toutes les entreprises de ses voisins, vainquit
les Bretons de Galles, soumit au tribut la nation écos-
saise, et enleva aux Danois les royaumes d'Estanglie
et de Northumberland, qu'ils possédaient encore.
C'est près d'Edouard que s'était réfugiée Ogive, sa
sœur, femme de Charles le Simple. Après la mort de
940. Raoul, Adelstan prit en main les intérêts de Louis
d'Outre-Mer, et le fit recevoir par les seigneurs fran-

çais. Le règne d'Edmond Ier et d'Edrède, ses frères, et d'Eduin, fils d'Edmond, faisait craindre aux Anglais le retour de la domination danoise : mais ce dernier ayant été déposé, et Edgard, son frère, mis à sa place, le repos fut rendu à l'Angleterre. Tandis que le pays jouissait d'une paix profonde, Edgard dompta les Gallois, auxquels il demanda en tribut trois cents têtes de loups tous les ans, pour les exterminer du pays ; il imprima la terreur aux Danois par ses flottes nombreuses qui croisaient sur l'Océan, et, le premier, il étendit son domaine hors de l'Angleterre, sur une partie de l'Irlande et sur toutes les îles voisines jusqu'en Norwége.

Edouard le Martyr, fils et successeur (975-978) 975.
d'Edgard, ayant été assassiné par la reine Elfride, sa belle-mère, ce crime fit tomber la couronne sur la tête d'Etelrède II, fils d'Elfride. Ce prince ne sut pas protéger le pays contre les Danois, auxquels il paya le tribut appelé *danegeld*. Suénon, roi de Danemarck, et Olof Ier, roi de Norwége, n'en remontèrent pas moins l'Humber en 993, appelant à eux les anciens Danois établis en Angleterre, et l'année suivante, ils parurent devant Londres, d'où ils furent éloignés à prix d'argent. En 1002, Etelrède ordonna le massacre des Danois en un même jour dans toute l'Angleterre. Suénon accourut pour venger ses compatriotes. Vaincu une première fois, il revint avec de nouvelles troupes,
força Etelrède à chercher asile à la cour de Normandie, 1013.
et gouverna avec un pouvoir absolu. Quand il mourut (1014), Etelrède remonta sur le trône avec le secours des Normands. Toutes les tentatives de Canut, fils de Suénon, pour se rétablir dans les conquêtes de son père, échouèrent longtemps contre la prudence d'Edmond II, fils d'Etelrède, qui vainquit plusieurs fois les
Danois, et qui succéda à la couronne en 1016. Quatre 1016.
nouvelles victoires semblaient décider la lutte en sa faveur, malgré la valeur et l'habileté dont son rival faisait preuve : mais Canut releva ses affaires, auprès d'Assington, par un dernier succès, qui mit en son pouvoir Londres et beaucoup d'autres villes. Les deux

partis étaient également épuisés. Un traité partagea l'Angleterre entre deux princes, à qui l'histoire donne le nom de Grands, et qui tous deux auraient fait son bonheur par leurs qualités, si les temps et leur naissance n'avaient pas établi entre eux une rivalité meurtrière. Edmond ne jouit pas longtemps de la paix. Il mourut (1017) presqu'aussitôt, les uns disent de mort naturelle, les autres, assassiné par Edric, son beau-frère, qui, depuis le commencement de la guerre, s'était montré plusieurs fois perfide aux deux partis.

1017. Canut fut universellement reconnu au préjudice des enfants d'Edmond. Après avoir puni Edric du dernier supplice, il rétablit en Angleterre l'ordre, la paix et l'abondance. Ses guerres contre la Suède, quand le roi de ce pays eut envahi le Danemarck; contre la Norwége, qu'il prétendit conquérir, et contre Malcolm, roi d'Ecosse, qu'il voulait soumettre au vasselage, furent couronnées des plus heureux succès. Occupé à fondre en un seul peuple les Danois et les Anglais, il répandit les honneurs et les récompenses sur les deux nations sans distinction aucune, et il n'eut pas lieu de s'en repentir. Il avait embrassé le christianisme. et donna des marques d'une piété sincère. On sait comment il repoussa les flatteries de ses courtisans qui l'appelaient le maître de la terre et des mers. S'étant assis pendant le flux sur le rivage, il ordonna aux flots de s'arrêter à ses pieds; et, comme la mer avançait sans cesse : « Apprenez par là, dit-il en se tournant vers les flatteurs, ce qu'est la puissance des rois de la terre, et comment la mer me reconnaît pour son maître. » C'était à Dieu qu'il rapportait tous ses succès, reconnaissant que de lui relèvent tous les empires, et qu'il donne à son gré les victoires.

1036. Après un règne de vingt ans, Canut laissa la couronne à ses deux fils Harald et Canut II, qui se succédèrent et régnèrent sans gloire. Les Anglais, se rappelant alors leurs anciens princes, offrirent la couronne aux frères d'Edmond, retirés en Normandie. Ce choix déconcertait les mesures de Godwin, seigneur anglais, un des ministres de Canut. et qui

avait gouverné sous ses deux fils. Il avait espéré le trône pour lui-même. S'en voyant exclu, il fit assassiner sous main Alfred, l'aîné des deux frères, à son entrée dans le royaume; et, contraint de recevoir Edouard 1041.
le Confesseur, il se conserva du moins l'autorité, et la cimenta en faisant épouser au prince sa fille Edithe. Cette alliance et la douceur du prince, qui allait jusqu'à la faiblesse, rendirent en effet Godwin assez puissant pour oser persécuter la reine mère, dont il redoutait le crédit. Edouard ouvrit les yeux; il réduisit au devoir son ambitieux ministre, qui mourut bientôt d'une mort tragique, et il prit les rênes de l'état. L'Angleterre n'eut point à s'en plaindre. Les Ecossais, qui l'attaquèrent, furent vaincus, et les Gallois révoltés eurent le même sort. En même temps, Edouard recueillait les lois de ses prédécesseurs, les publiait, et recevait en échange les bénédictions des peuples. A sa mort, arrivée après vingt-quatre ans de règne, l'église le mit au nombre des saints.

Comme il ne laissait pas d'enfants, trois concur- 1066.
rents se disputèrent le trône, savoir : un petit-fils d'Edmond, Edgard Atheling, dont le père avait été relégué en Hongrie; Harald, fils de Godwin, et Guillaume, duc de Normandie, en faveur duquel il existait un testament d'Edouard. Ces deux derniers princes, célèbres par leurs exploits et par leurs qualités brillantes, méritaient également la couronne. Harald, alors dans le royaume, s'en empara et fut reconnu des Anglais. Guillaume demanda aux Normands des subsides pour faire valoir ses droits. Rebuté de l'assemblée des seigneurs, parce qu'ils ne voulaient point que la Normandie devînt une province de l'Angleterre, il obtint de chacun d'eux en particulier tout ce qu'il voulut; puis il leva une puissante armée, équipa une flotte et se disposa à passer la mer. Harald, vainqueur d'un de ses frères et des Norwégiens ligués avec lui, marcha au-devant de son compétiteur. Les deux armées se choquèrent dans les plaines d'Hastings. Après un combat opiniâtre, Guillaume dut à

la ruse autant qu'à son courage une éclatante victoire, les meilleurs capitaines d'Harald et ce prince lui-même étant demeurés au nombre des morts. Le fruit de cette bataille fut la conquête entière de l'Angleterre. Guillaume la partagea en 60, 000 baronnies, qui furent assignées partie au clergé, partie aux seigneurs qui l'avaient suivi. Par son ordre on fit un recensement de toutes les propriétés, consigné dans le *Doomsday book* ou *Livre du jour du jugement*. Les barons à leur tour cédèrent une partie de leurs fiefs à des arrière-vassaux appelés *chevaliers*; mais ceux-ci, contre les coutumes de la féodalité continentale, prêtaient serment entre les mains du roi, ce qui les rendit vassaux immédiats de la couronne.

Guillaume voulut gouverner d'abord avec douceur : mais plusieurs révoltes l'obligèrent à changer de conduite, sans cependant qu'il en retirât beaucoup d'avantage. Ainsi il enleva aux Anglais les lois saxonnes pour les assujettir aux lois normandes, leur accorda peu d'emplois, leur défendit la chasse sous des peines sévères, et les contraignit d'éteindre leurs feux au son d'une cloche, à une heure donnée. Lés Ecossais et les Danois voulurent tour à tour essayer si le mécontentement de la nation contre ses vainqueurs ne leur donnerait pas quelque occasion de s'agrandir; mais ils trouvèrent un prince vigilant, qui déjoua leurs projets, et qui les vainquit. Dès lors ils se retirèrent, sans rien entreprendre de tout son règne.

CHAPITRE XXI.

De la France, depuis la déposition de Charles le Gros (888), et de l'Angleterre, depuis la conquête des Normands (1066) jusqu'à l'avénement des Plantagenêts (1154). — Origine et faibles développements de la dynastie capétienne. — Premières luttes de l'Angleterre et de la France (X^e^, XIe et XIIe siècles).

A l'époque où Guillaume Ier *le Conquérant* joignit au duché de Normandie et à la suzeraineté de la Bretagne la couronne d'Angleterre, il y avait déjà 79 ans qu'une dynastie nouvelle remplaçait sur le trône de France la race carlovingienne.

La cession de la Neustrie aux Normands par Charles 912.
le Simple, lui avait attiré la haine des seigneurs français, parce qu'ils crurent qu'il voulait se faire du nouveau peuple un appui contre eux. Robert, duc de France, fut porté au trône par les révoltés. Charles marcha contre lui, et le tua de sa propre main dans la mêlée, sans pouvoir cependant remporter la victoire. Hugues le Grand, fils de Robert, soutint le combat, resta maître du champ de bataille, et fit élire roi Raoul ou Rodolphe, duc de Bourgogne, son beau-frère, dont il demeura l'appui. Charles espérait rétablir ses affaires avec le secours de Henri Ier, roi de Germanie. Herbert, comte de Vermandois, arrière-petit-fils de ce Bernard, roi d'Italie, si cruellement puni de sa révolte par Louis le Débonnaire, s'empara de la personne du malheureux prince et l'enferma à Péronne, où il mourut en 929.

Après Raoul, la couronne revint à Louis d'Outre- 936.
Mer. Ce prince, né pour de meilleurs temps, eut à combattre, pendant tout son règne, la cupidité et l'ambition de Hugues le Grand : néanmoins il eut des succès contre plusieurs de ses vassaux, qui se révoltèrent contre lui, et contre Othon Ier, qui lui disputait la Lorraine. Mais ayant voulu profiter du bas

âge de Richard, petit-fils de Rollon, pour reprendre la Normandie, il fut fait prisonnier. Pour comble d'humiliation, après plus d'un an de captivité, il dut la liberté à Hugues, qui en récompense exigea la ville de Laon, seule place de quelque importance demeurée en propre à la couronne.

954. Louis étant mort d'une chute de cheval, qu'il fit en poursuivant un loup, Lothaire, son fils, lui succéda, sous la tutelle de Hugues le Grand, qui profita des circonstances pour augmenter ses domaines. Duc de France et de Bourgogne, il acquit encore le comté de Poitiers, dont le comte Guillaume Tête-d'Etoupe s'était révolté. Hugues, son fils aîné, qui succéda à toutes ses dignités et à toute sa puissance, seconda Lothaire dans ses querelles avec les Allemands, et lorsqu'il manqua de surprendre Othon II dans Metz, et lorsqu'il défendit Paris contre l'invasion et les vengeances de
986. l'empereur. Lothaire fut empoisonné par la reine. Louis V, son fils, surnommé le Fainéant, périt par un semblable crime, Blanche, fille du duc d'Aquitaine, craignant qu'il ne punît ses désordres. Comme il ne laissait pas d'enfants, et que Charles, second fils de Louis d'Outre-Mer, s'était rendu odieux aux Français en introduisant en France les Allemands, et en recevant d'Othon II la Lorraine en vasselage, Hugues franchit la faible distance qui le séparait du trône. Alors com-
987. mença la troisième dynastie des rois français, appelés Capétiens du surnom de Capet, que mérita, dit-on, à Hugues la grosseur extraordinaire de sa tête.

La France contenait alors l'espace compris entre la mer de Gascogne, la Manche, l'Escaut, la Meuse depuis Mézières, la Saône, le Rhône, la Méditerranée et les Pyrénées : mais un assez grand nombre de ses plus belles provinces étaient possédées par des princes ou grands vassaux, qui profitèrent de l'avénement d'une nouvelle race pour relâcher de plus en plus les faibles liens de leur dépendance. Grâce à l'immense domaine qu'il avait avant de parvenir au trône, Hugues Capet se trouvait capable de tenir tête à chacun d'eux, et jamais ils ne se liguèrent contre lui. Aussi pendant

les neuf années de son règne, il vainquit toujours ceux qui voulurent se soustraire à son obéissance, et il laissa le royaume aussi tranquille que s'il avait eu de sa naissance le droit de gouverner.

Le second roi capétien fut Robert, que Hugues lui- 996.
même, par une politique bien entendue, avait fait sacrer et reconnaître pour son successeur. Excommunié par le pape, pour avoir épousé Berthe, sa parente, ce prince la quitta, et prit en secondes noces Constance, fille d'un comte de Toulouse, princesse d'une grande beauté, mais d'une ambition encore plus grande. Il en eut plusieurs enfants, dont l'aîné, Henri I[er], lui succéda. Robert, son second fils, excité par Constance, se révolta presqu'aussitôt contre son frère et fut vaincu; cependant il obtint en apanage 1003.
le duché de Bourgogne [1], que la mort de Henri le Grand, frère de Hugues Capet, sans postérité, avait rattaché à la couronne sous le précédent règne. De ce Robert sortit la famille des ducs de Bourgogne, qui s'est perpétuée jusque sous le règne de Jean, en 1361.

Henri avait dû ses succès contre son frère aux secours que lui avait donnés Robert le Diable, duc de Normandie. Aussi quand ce prince, pénétré d'un enthousiasme ordinaire en ces temps-là, eut résolu d'aller en pèlerinage à la terre sainte, le roi lui promit par reconnaissance de soutenir Guillaume, son fils unique, mais bâtard, contre tous ceux qui lui disputeraient ses états. Il tint parole; et, à la mort de son père, le jeune Guillaume se maintint contre les seigneurs rebelles, avec l'appui des armées françaises. Plus tard, Henri, connaissant mieux le caractère de son rival, prévit ce que la France avait à craindre, et, dans plusieurs circonstances, il entreprit contre lui des guerres sans résultat. On ne suivit pas la même

1. Le duché de Bourgogne comprenait à peu près la Bourgogne actuelle et une partie de la Flandre. Le royaume des deux Bourgognes renfermait toutes les provinces au delà du Rhône, et en outre Genève, le Piémont, une partie de l'Alsace et de la Suisse.

conduite pendant la minorité de Philippe Ier, son
1060. fils et successeur. Beaudoin V, comte de Flandre, nommé régent, secourut Guillaume en hommes et
1066. en argent dans son expédition d'Angleterre. Pour réparer la faute que son tuteur avait faite, Philippe, devenu majeur, fomenta constamment les révoltes des Anglo-Saxons contre les Normands. Bien plus, lorsque Robert, fils de Guillaume, se révolta contre son père. afin d'en obtenir la Normandie, il l'assista des forces de la France, et ce fut contre ses conseils que la réconciliation eut lieu. Guillaume, qui voulut s'en venger, fondit sur la France et y trouva la mort; car s'étant échauffé outre mesure au siége et à la prise de Mantes, il fut attaqué d'une fièvre ardente qui l'emporta. Par son testament, il laissait la Normandie à Robert, son fils aîné; au second, nommé Guillaume, l'Angleterre; et au troisième, nommé Henri, une simple somme d'argent : mais des historiens prétendent qu'avant de mourir, il prédit à celui-ci sa fortune future.

1087. Guillaume II le Roux eut d'abord à soutenir une lutte contre plusieurs seigneurs des plus influents, qui voulaient porter sur le trône son frère Robert. Maître des chefs du parti, il passa dans la Normandie qu'il ravagea et où il prit plusieurs places, dont le traité de paix lui confirma la possession. Bientôt après, il eut à défendre ses états contre Malcolm III, roi d'Ecosse, qui périt d'un coup de lance au milieu du combat. Les Gallois remuèrent aussi. Le roi, les ayant vaincus, les fit attaquer par de nombreuses armées dans leurs forêts et dans le creux de leurs rochers; il leur tua par ce moyen beaucoup de monde, et, pour se mettre à l'abri de leurs entreprises, il éleva des forteresses sur les confins de leur territoire. A l'intérieur, il se distingua par sa dureté, ses exactions et son avarice. Son frère Robert, ayant voulu suivre Godefroi de Bouillon à la croisade, n'obtint de lui dix mille marcs d'argent [1] qu'en engageant la Normandie.

1. Environ cinq cent quarante-quatre mille francs de notre monnaie.

Comme il ne laissa pas d'enfants, la couronne revenait à ses frères. Mais Robert, l'aîné, était à Jérusalem : Henri en profita pour se faire sacrer à Westminster. Libéral et affable, il soulagea le peuple, répara les fautes de son prédécesseur, et s'affermit sur le trône en épousant l'héritière des anciens rois saxons. Aussi, quand Robert revint de la terre sainte, où il avait refusé le royaume de Jérusalem pour régner en Angleterre, il trouva Henri prêt à lui résister avec avantage. Cependant il leva de nombreuses troupes, passa le détroit et commença les hostilités. On s'entremit pour réconcilier les deux frères. Henri garda la couronne, à condition de payer annuellement trois mille marcs d'argent[1] au duc de Normandie. Mais Robert lui ayant remis l'année suivante cette espèce de tribut, les seigneurs normands en furent si irrités qu'ils l'abandonnèrent, quand la guerre se fut rallumée entre les deux princes. L'ambitieux Henri fit en Normandie de grands progrès, vainquit son frère à Tinchebrai, le fit prisonnier, le tint vingt-sept ans en captivité, après lui avoir fait crever les yeux, et affermit ainsi sur sa tête une couronne sanglante. Ce prince régna d'ailleurs longtemps et avec gloire. La querelle des investitures eut lieu entre lui et le pape Urbain II. Quels droits les pontifes romains ne devaient-ils pas se croire sur l'Angleterre, puisque Guillaume le Conquérant avait réclamé les foudres de Rome contre son compétiteur? Henri temporisa et ne fit point tête à l'orage, de sorte qu'il passa sans causer en Angleterre de grands troubles.

1100.

1106.

En France, Philippe Ier venait de mourir. Son règne est célèbre par un grand nombre d'événements, auxquels il ne prit aucune part. Tels furent, outre l'avénement de Guillaume au trône d'Angleterre, l'établissement des Normands en Italie, la conquête du Portugal par Henri, fils de Robert, duc de Bourgogne, et enfin la première croisade.

L'ennemi le plus acharné de Henri fut Louis VI,

1. Environ cent soixante-trois mille francs.

1108. dit le Gros, devenu roi de France par la mort de Philippe, son père. Il est vrai que Henri commença en quelque sorte les hostilités, puisque deux fois il se ligua avec les vassaux révoltés contre leur suzerain, et qu'il prolongea ainsi par politique les troubles du royaume. Mais les seigneurs d'Angleterre ayant remué à leur tour, Louis les soutint, et essaya de rétablir en Normandie Guillaume Cliton, fils du malheureux Ro-
1118. bert. Les deux armées se rencontrèrent à Brenneville. Henri fut d'abord mis en déroute et dut payer de sa personne : mais il profita du désordre qui se mit dans l'armée victorieuse, rallia contre elle les fuyards, et fit pencher enfin la fortune de son côté. La guerre pouvait traîner en longueur, si le pape Calixte II, qui tenait en France le concile de Reims, où fut excom-
1120. munié l'empereur Henri V, n'eût ménagé entre les deux princes une paix de courte durée. Le roi d'Angleterre repassait le détroit lorsqu'il vit s'enfoncer devant ses yeux et disparaître un vaisseau qui portait toute sa famille : juste punition du traitement barbare qu'il avait fait souffrir à son frère. Guillaume profita de ce malheur pour reprendre les armes, toujours soutenu par la France. Henri, de son côté, se ligua avec l'empereur, dont la marche et les desseins furent arrêtés par la bonne contenance de l'armée française. Mais les vassaux de Louis ne se portaient pas avec le même cœur contre le roi d'Angleterre, qu'ils regardaient, à cause des terres qu'il possédait en France, comme un compatriote dont ils se ménageaient l'appui. On plâtra donc une nouvelle paix, pendant laquelle les deux princes ne cherchèrent mutuellement qu'à se donner des preuves de leur animosité.

Il ne restait plus à Henri que sa fille Mathilde, mariée d'abord à l'empereur Henri V. Devenue veuve en 1125, cette princesse porta les droits qu'elle avait à la couronne d'Angleterre dans la maison d'Anjou, par son mariage avec Geoffroi Plantagenêt, déjà maître de l'Anjou, de la Touraine et du Maine. Néan-
1135. moins, lorsque Henri mourut, après un règne où il avait déployé autant de courage que d'activité et d'ap-

plication aux affaires, Etienne, comte de Boulogne, qui était son neveu, s'empara du trône au préjudice des enfants de Mathilde. Pour s'y affermir, il réforma les abus, rendit aux Anglais leurs lois saxonnes, le droit de chasse et plusieurs autres qui leur avaient été enlevés à l'époque de la conquête, et se fit ainsi un très-grand nombre de partisans. David I[er], oncle de Mathilde, régnait en Ecosse, et Louis VII, dit le Jeune,
avait succédé en France au royaume et à la poli- 1137
tique de son père. Mathilde se ligua avec ces deux princes, qui se jetèrent l'un sur le Northumberland, l'autre sur la Normandie : mais Etienne parvint à détacher Louis le Jeune de la confédération. Il marcha ensuite contre Mathilde, dont il se serait rendu maître s'il ne s'était laissé tromper par cette habile princesse. En même temps, ses troupes remportaient
sur le roi d'Ecosse une victoire signalée, dans laquelle 1139.
onze mille Ecossais jonchèrent le champ de bataille. Le courage de Mathilde ne fut point abattu par de tels revers. Tandis que d'un côté le roi de France et les Ecossais reprenaient les armes en sa faveur, elle
livrait, près de Lincoln, une grande bataille longtemps 1141.
disputée et qui se termina à son avantage. Etienne lui-même tomba entre ses mains; mais les fautes de ses adversaires lui fournirent les moyens de se relever. Mathilde mécontenta par ses hauteurs les Anglais, que s'était attachés Etienne par les concessions du commencement de son règne. Son fils Eustache, comte de Boulogne, fut bientôt assez fort pour aller chercher devant Winchester l'armée de Mathilde, renforcée par les troupes de l'Ecosse, et commandée par le comte de Glocester, le héros de cette guerre. Celui-ci fut pris dans l'action. Mathilde vaincue se vit obligée, pour échapper aux ennemis, de répandre le bruit de sa mort et de se faire emporter dans un cercueil.

L'échange d'Etienne et du comte de Glocester ne fit que rendre la guerre plus vive. Elle désola l'Angleterre
terre jusqu'en 1153. A cette époque, Etienne, ayant 1153.
perdu son fils unique, convint par un traité d'adopter Henri, fils de Mathilde. Devenu par là paisible posses-

seur du trône, il ne songea plus qu'à fermer les plaies nombreuses que d'aussi longues dissensions avaient faites au pays. Quatre ans après, il mourut : Henri, deuxième du nom, déjà maître d'une partie de la France par droit d'héritage, monta sur le trône d'Angleterre.

Nous arrivons à l'époque des croisades. L'Europe, dont les principaux gouvernements sont enfin assis sur des fondements solides, va être entraînée sur l'Asie par un zèle religieux. Voyons auparavant la situation des deux peuples auxquels l'Asie était soumise, je veux dire les Grecs et les Sarrasins.

CHAPITRE XXII.

De l'Orient, depuis la déposition d'Irène jusqu'à la dynastie des Comnènes (802-1057), et depuis Haroun-al-Raschid jusqu'aux premiers califes seljoucides. (786-1054 — VIIIe-XIe siècles.) — Origine de la Russie. — Grand schisme d'Orient.

Démembrement de l'empire des Abassides. — Dynasties indépendantes. — Des Turcs Seljoucides.

802. Nicéphore, parvenu au trône impérial par la déposition d'Irène, s'était cru assez affermi, dès les commencements de son règne, pour refuser au calife Haroun-al-Raschid le tribut que l'empire devait lui payer. Plusieurs défaites l'obligèrent de se soumettre à une redevance annuelle de 33,000 pièces d'or; mais à peine le traité fut-il conclu, que Nicéphore le rompit, comptant rétablir ses affaires à la faveur d'une révolte de quelques provinces contre le calife. Celui-ci fit marcher à la fois ses armées contre les rebelles qu'il réduisit, et contre l'empire, dont il ravagea impunément les plus belles provinces. Haroun était le plus puissant prince de son temps, après Charlemagne. A son exemple, il donna aux sciences et aux lettres une impulsion qui fut plus féconde en résultats; car l'Eu-

rope demeura barbare longtemps encore, et Bagdad, capitale de la domination mahométane, devint le centre de la civilisation. Néanmoins ce fut sous ce calife que la monarchie des Sarrasins commença à se démembrer. En 782, Edris-ben-Edris se créa, dans la Mauritanie, une principauté indépendante, dont Fez fut la capitale, et fonda la dynastie des Edrissites. A son exemple, Ibrahim-ben-Aglab détacha de l'Orient l'Afrique carthaginoise en 796, et transmit son pouvoir à ses descendants, appelés Aglabites de son nom. Ce fut cette dernière dynastie qui s'empara de la Sicile, de Malte et autres îles, et qui ravagea si longtemps les côtes méridionales de l'Italie et de la Provence. Haroun mourut en 808. La guerre civile ayant divisé 808.
ses fils, l'empire respira quelque temps, et Nicéphore, profitant de ce repos, marcha contre les Bulgares. Il se vengea de leurs ravages en mettant tout à feu et à sang dans leur pays; mais ayant refusé d'accorder la paix aux sollicitations pressantes des vaincus, il leur donna le courage du désespoir. Ils vinrent se jeter tout à coup sur son camp qu'ils forcèrent; toutes les armes et le bagage tombèrent en leur pouvoir; Nicéphore lui-même demeura sur la place avec ses meilleures troupes.

Staurace, son fils, ne fit que passer. Michel, beau- 811.
frère de Staurace, fut élu, et eut à protéger l'empire contre les Bulgares et contre les Sarrasins. Vaincu près d'Andrinople par les Bulgares, il abdiqua en faveur de Léon, un de ses généraux, qui venait de faire 813.
éprouver aux Sarrasins une sanglante défaite, et qui remporta sur les mêmes Bulgares une victoire dans laquelle leur roi perdit la vie. Ce double exploit ramena aussitôt la paix. Léon V voulut alors renouveler l'hérésie des iconoclastes; mais il avait à peine publié son édit contre les images, qu'une troupe de conjurés le massacrèrent dans l'église, et portèrent sur le trône Michel II, dit le Bègue, condamné à mort par l'empe- 820.
reur, et qui alla recevoir dans le cirque la couronne, ayant encore aux mains les fers dont on l'avait chargé. Ce prince, Phrygien de naissance, persécuta aussi

les images. Il sortit vainqueur d'une guerre civile qui désola les provinces d'Orient; mais il perdit les deux îles de Crète et de Sicile que les Sarrasins lui enlevè-
829. rent. Théophile, son fils, lui succéda. Ami de la vertu, il tâcha de réformer les abus et les mœurs. Zélé pour la justice, il fit punir du dernier supplice les meurtriers de Léon, quoiqu'il leur dût l'élévation de sa famille. Soupçonneux contre ses plus fidèles serviteurs, il força par mille dégoûts son gendre à se retirir de la cour dans un monastère, et poursuivit de ses haines Manuel et Théophobe, les deux meilleurs généraux de l'empire, au point que le premier chercha un asile chez les Sarrasins, et que le second, après les plus grands services, eut la tête tranchée par son ordre. Heureux dans la guerre, grâce à ses généraux, il repoussa les armées mahométanes, et leur enleva une partie de la Syrie; mais il ne put les empêcher de ruiner Amorium, sa patrie, et la douleur que lui fit éprouver le désastre de cette ville, le précipita au
842. tombeau. Son fils Michel III n'avait que six ans. Théodora, sa mère, gouverna avec prudence, rétablit enfin le culte des images, et fit heureusement la guerre aux pauliciens, sectaires chassés de l'empire, qui avaient obtenu des Sarrasins quelques forteresses d'où ils ravageaient les provinces voisines par des incursions continuelles. L'ambitieux Bardas, frère de Théodora, la contraignit à quitter les affaires, s'empara du jeune prince et le plongea dans les plaisirs pour gouverner avec plus d'autorité. Trop fidèle aux suggestions de son oncle, Michel s'attira le mépris par ses mauvais succès contre les Sarrasins, et la haine par les exactions auxquelles il recourut lorsqu'il eut épuisé les trésors amassés par ses prédécesseurs et par sa mère. Bardas triomphait et gouvernait en despote : mais il laissa soupçonner à l'empereur ses desseins ambitieux, et fut mis à mort par son ordre.

Basile, Arménien d'origine et Macédonien de naissance, lui succéda à la faveur du prince. Quelques historiens le font descendre de la famille royale des Arsacides; d'autres affirment qu'il était de basse ori-

gine. Quoi qu'il en soit, déclaré César par Michel, il déplut par le désir qu'il manifesta de rétablir l'ordre dans l'empire, et prévint sa disgrâce en faisant massacrer son bienfaiteur. En lui commença la dynastie 867.
macédonienne, qui occupa le trône pendant 189 ans. Basile Ier gouverna avec une justice, une modération, une affabilité, qui lui attirèrent l'affection des peuples. Il extermina les restes des pauliciens échappés à Théodora, battit par lui-même ou par ses généraux les Sarrasins d'Afrique, de Crète et d'Orient, reprit sur ces derniers plusieurs villes de Syrie et de Cappadoce, chassa de la Pouille et de la Calabre les Aglabites, et enrichit l'empire des dépouilles nombreuses qu'il remporta dans ces différentes guerres. En même temps il élevait de nouveaux édifices, et maintenait, par sa fermeté, la tranquillité intérieure : mais, à la fin de son règne, il rétablit Photius sur le siége de Constantinople. Cet homme, aussi célèbre par sa science que par ses querelles avec le saint-siége, était capitaine des gardes de Michel III. Saint Ignace, alors patriarche de Constantinople, ayant irrité Bardas et son neveu par la véhémence de ses remontrances multipliées, fut déposé, et Photius prit sa place. Le pape excommunia l'intrus, qui à son tour, excommunia le pape. Il ne tint pas à lui que l'Orient tout entier ne rompît dès lors avec l'église romaine. La défection de Rome, enlevée pour toujours aux Grecs depuis le commencement de ce siècle, était une circonstance funeste dont Photius profita pour jeter dans les esprits des semences fécondes de division. Néanmoins ses projets n'eurent alors aucune suite, Ignace ayant été rappelé par Basile. A la mort d'Ignace, Photius, qui remonta sur le siége patriarcal, fut même reconnu du pape Jean VIII. La tranquillité paraissait donc rétablie, lorsqu'un nouveau sujet de discorde s'éleva. Le huitième concile œcuménique avait attribué au siége de Constantinople la juridiction sur les Bulgares nouvellement convertis. Les papes réclamant contre cette décision, et Photius se refusant à rien céder, les esprits s'envenimèrent,

les liens de subordination se rompirent, et nous verrons plus tard ces malheureux germes de discordes porter enfin leurs tristes fruits.

886. Basile eut pour successeur son fils Léon VI, qu'il s'était associé à l'empire. Une nouvelle taxe imposée sur les marchandises des Bulgares, fut la cause d'une guerre fâcheuse. Siméon, alors roi du pays, entra sur le territoire grec, défit plusieurs fois les armées qui s'opposaient à lui, et imposa à l'empereur les conditions de paix qu'il voulut. Le sort des armes ne fut pas plus favorable contre les Sarrasins, qui battirent en plusieurs rencontres les armées et les flottes impériales. Malheureux contre les ennemis extérieurs, Léon gouverna d'ailleurs ses états avec sagesse et habileté. Il déjoua toutes les conspirations que des revers si désastreux firent éclore. On lui dut les *Basiliques*, recueil des lois grecques, qui remplaça le code de Justinien jusqu'à la destruction de l'empire.

912. Léon ne laissait qu'un fils en bas âge, nommé Constantin. Alexandre, son frère, fut proclamé, comme tuteur du jeune prince, et ne montra que peu de temps ses vices sur un si grand théâtre. Constantin VI, appelé Porphyrogénète, devint seul maître de l'empire, sous la tutelle de sa mère l'impératrice Zoé : mais il fut contraint de recevoir la paix des Sarrasins, et en même temps ses troupes étaient battues par les Bulgares. Romain II Lecapène, un des généraux de l'empire, voyant le mépris que ces revers attiraient sur la cour, saisit cette conjoncture
920. pour partager le trône avec Constantin. Pendant les vingt années de son règne, les conspirations furent déjouées et punies, les Sarrasins repoussés de toutes parts, et la Thrace protégée contre les Russes qui l'avaient plusieurs fois envahie avec impunité.

Les Slaves avaient fondé Kief au cinquième siècle; mais déjà Nowgorod était une république florissante. Tout le pays était alors divisé en différentes tribus, qui avaient chacune son nom et son gouvernement particulier. Le défaut d'union facilita leur asservissement

par les Avares et les Khazares, qui les environnaient, au VII[e] et VIII[e] siècles, les uns au midi, les autres à l'est. En 859, des aventuriers nommés Warègues, partis des rives scandinaves de la Baltique, imposèrent aux Slaves leur domination et au pays le nom de Russie. Rurik, qui les commandait, s'empara de Nowgorod en 862, et transmit à sa dynastie une puissance qui ne fit que s'accroître. Deux autres chefs, Askold et Dir, enlevaient de leur côté Kief aux Khazares. Poussés par l'amour du pillage plutôt que par le génie des conquêtes, ils insultèrent Constantinople en 866; mais leur flotte fut dispersée par la tempête, et ils demandèrent à Michel III la paix et des missionnaires. Oleg, qui succéda à Rurik en 879, appela à lui d'autres Warègues. Avec leur aide, il soumit toutes les tribus des Slaves, conquit Smolensk, mit fin à la domination des Khazares, et s'approcha de la Baltique par la soumission de la Podolie. Une trahison le délivra d'Askold et de Dir, et Kief devint la capitale de ses états. En 906, quatre-vingt mille Russes parurent devant Constantinople, et forcèrent Léon VI à un traité désavantageux. Igor, fils de Rurik, monta sur le trône en 912. Dans la trentième année de son règne, il conduisit contre Constantinople une flotte de dix mille canots, qui périt tout entière par le feu grégeois. Quatre ans plus tard, Igor périt dans une expédition contre une tribu slave. Swiatoslaf I[er], son fils, lui succéda (945) sous la tutelle de sa veuve Olga. Cette princesse se rendit en 955 à Constantinople, où elle reçut le baptême avec le nom d'Hélène; ce qui eût assuré la paix entre les deux peuples sans les révolutions dont l'empire fut le théâtre.

La même année que Swiatoslaf fut proclamé chez 945.
les Russes, ennuyé de l'obscurité où le plongeaient Romain Lecapène et ses fils [1], que leur père avait fait reconnaître en même temps, le premier pour son collègue, et les deux autres pour Césars, Constantin

1. Christophe, Etienne et Constantin VII.

suscita les enfants contre le père; puis, quand ils eurent dépossédé Romain, il les renversa à leur tour, et devint seul maître du trône. Son règne fut signalé par les grands avantages que remportèrent en Orient ses généraux sur les Sarrasins et sur le calife en personne; mais une flotte envoyée en Crète fut défaite par l'impéritie de celui qui la commandait.

959. Sous Romain II, qui empoisonna Constantin, son père, deux frères, Nicéphore Phocas et Léon, continuèrent à soutenir l'honneur des armées de l'Orient contre les Sarrasins. Tandis que Léon remportait de grandes victoires sur le calife, Nicéphore vengeait les défaites du règne précédent, en soumettant la Crète, et poursuivait ensuite avec le même bonheur les victoires de son frère en Orient. De tels succès irritèrent contre lui l'envie, et après la mort de Romain, il ne put échapper aux intrigues de la cour qu'en prenant
963. la pourpre. Les applaudissements unanimes du peuple saluèrent son avénement. Il ne s'en montra pas indigne. Si ses armes éprouvèrent un échec en Sicile, d'autre part il enleva aux Sarrasins l'île de Chypre, la Cilicie et la meilleure partie de la Syrie et de l'Asie mineure. Son bras droit dans ces différentes guerres fut Jean Zimiscès, à qui il fut redevable de plusieurs victoires. Mais ce général, se voyant mal récompensé et même tombé dans la disgrâce de l'empereur, conspira contre lui. Conduit par l'impératrice Théophano, veuve de Constantin et épouse en secondes noces de Nicéphore, il pénétra avec les conjurés dans l'appar-
969. tement où ce prince reposait, le fit massacrer, et ceignit le diadème pour prix de son crime. Les Sarrasins crurent se venger de leurs précédentes défaites, et furent repoussés. Mais l'empire fut engagé dans une guerre plus difficile contre les Russes. Swiatoslaf, prince entreprenant et guerrier, avait étendu sa domination sur les peuples voisins. A peine avait-il reçu le pouvoir des mains d'Olga, qu'il avait attaqué d'abord les Khazares, et conquis tout leur territoire entre le Don et le Kouban. Nicéphore Phocas, dont il était l'allié, l'avait ensuite excité contre les Bulgares, qui

livraient passage aux Hongrois pour envahir la Thrace, et Swiatoslaf, aidé de l'argent et des officiers de l'empire, avait subjugué toute la Bulgarie, où il voulait établir le siége de sa domination. Une invasion des Petchenègues, tribu slave qui bordait la Baltique, venait de le rappeler à Kief, où sa mère Olga était assiégée, lorsque Nicéphore perdit à la fois le trône et la vie. Swiatoslaf voulut le venger. L'an 970, il fondit sur la Thrace à la tête de trente mille hommes, et mit le siége devant Andrinople : mais attaqué par l'armée impériale, il fut contraint d'abandonner son projet. après avoir perdu les deux tiers de son armée. L'année suivante, Zimiscès le prévint. Entré en Bulgarie dès le 971.
commencement de la campagne, il emporta sur les Russes la capitale du pays, les poursuivit de place en place, et atteignit enfin leur armée sur les bords du Danube. L'innombrable multitude des ennemis d'une part, et de l'autre le courage des Grecs conduits par leur empereur maintinrent indécise toute une journée la fortune du combat. Enfin les Russes plièrent : Zimiscès redoubla d'efforts, et la victoire fut complète. Swiatoslaf offrit d'évacuer la Bulgarie, à condition qu'il serait déclaré ami de l'empire, et que le commerce serait libre entre les deux nations. Zimiscès consentit à un traité si honorable. Le grand-duc, bien traité à la cour, se mit en devoir d'exécuter ses promesses : mais comme il retournait dans ses états, il fut attaqué par les Petchenègues, et il périt dans le combat avec le reste de son armée.

Zimiscès ne fut pas moins heureux contre ceux qui essayèrent de renverser sa puissance : mais ce que la force n'avait pu faire, un crime le fit. Quelques paroles qui lui échappèrent. donnèrent à craindre au premier ministre pour son autorité, et l'empereur mourut empoisonné : juste retour de sa conduite en- 976.
vers son prédécesseur. Comme il ne laissait pas d'enfants, Basile II et Constantin VIII, fils de Romain II. que Nicéphore et Zimiscès avaient regardés comme leurs collègues, demeurèrent en possession du trône impérial. Tandis que Constantin s'endormait dans les

plaisirs, Basile montra qu'il avait profité des leçons des deux derniers princes. Il eut d'abord à combattre des ennemis domestiques. Deux des meilleurs généraux de l'empire tentèrent d'occuper la place que laissait vacante Zimiscès. Les armes de Basile essuyèrent quelques échecs : mais quand les deux rivaux se furent mutuellement affaiblis, et que l'un eut succombé sous les embûches de l'autre, Basile marcha contre le vainqueur, le défit dans plusieurs actions, et s'affermit par la mort de son rival dans la possession du trône.

Les Bulgares, soumis par Zimiscès, s'étaient révoltés à sa mort sous la conduite de Sisman, qu'ils proclamèrent roi. Celui-ci eut pour successeur Samuel, le plus jeune de ses fils, qui s'empara de la Macédoine (978) et d'une partie de la Thessalie, et qui pénétra même dans le Péloponèse. En 981, il avait même obtenu un avantage considérable sur Basile, encore peu sûr de ses propres troupes et de ses officiers. Quand la guerre civile eut été heureusement terminée, l'empereur songea à se délivrer pour toujours de ces incommodes voisins. Dans cette vue, il rassembla des troupes nombreuses, qui allèrent chercher l'ennemi
996. dans la Thessalie, et qui remportèrent une victoire complète sur les bords du Sperchius. En 999, Basile entra en personne dans la Bulgarie, où il revint chaque printemps. Depuis cette époque, les places de Samuel furent emportées et ses armées constamment défaites. Basile déshonora ses succès par un acte horrible de cruauté. Ayant fait dans une bataille quinze
1014. mille prisonniers, il les divisa par bandes de cent, leur fit à tous crever les yeux, excepté au chef de la bande, à qui on en laissa un pour conduire ses malheureux compagnons, et il les renvoya dans cet état à Samuel, qui en mourut de douleur. Les Bulgares défendirent leur patrie avec désespoir. Toujours vaincus, ils furent obligés de se soumettre, après plusieurs années d'une opiniâtre résistance. Basile traita la famille royale et les principaux de la nation mieux qu'on n'aurait pu l'espérer du trait que nous avons rapporté :

mais en même temps il prit toutes les précautions de la prudence pour ôter à l'empire toute inquiétude à l'avenir. Cette expédition lui valut le surnom de Bul- 1019.
garoctone, ou dompteur des Bulgares. De là il tourna ses armes victorieuses contre différents ennemis, et leur apprit à le craindre. Il se disposait à chasser les Sarrasins de la Sicile et des possessions de l'empire en Italie, lorsqu'il fut surpris par la mort, après cinquante années de règne.

Constantin, tiré de sa nullité, ne contribua pas peu 1025.
à faire regretter son frère par sa conduite. Tandis qu'il obéissait à son esprit soupçonneux, en disgraciant ceux qui avaient rendu le plus de services à l'état, les généraux formés à l'école de ses prédécesseurs, protégeaient les provinces contre les invasions des Sarrasins. C'étaient alors les seuls ennemis de l'empire: car les Bulgares étaient anéantis, et les efforts qu'ils firent dix ans plus tard ne servirent qu'à constater à jamais leur impuissance. Les différentes peuplades barbares, slaves, hongroises ou petchenègues, étaient en partie établies dans différents pays, en partie subjuguées par les Russes devenus les alliés de l'empire.

Les Russes avaient eu pour grands-ducs, après Swiatoslaf, Jaropolk Ier (973-980) et Wladimir Ier, ses fils. Wladimir, nommé par les historiens le Charlemagne et l'Alfred de la Russie, mérite, comme eux, la double auréole du conquérant et du civilisateur. Vainqueur de Mieczyslas, premier duc de la Pologne, il conquit sur lui la Russie rouge [1]. En même temps, il protégeait les lettres, appelant à sa cour ceux qui les cultivaient. Ce fut sous lui que les Russes embrassèrent le christianisme, choisi, disaient-ils, par Olga, la plus sage des mortelles. Son mariage avec la sœur de Basile et de Constantin, fut le gage d'une étroite amitié avec l'empire. Malheureusement il soumit l'église de Russie au patriarche de Constantinople: en sorte que quelques années plus tard, ce grand

1. Aujourd'hui la Gallicie.

pays, entraîné par le schisme des Grecs, fut perdu pour le catholicisme.

1028. Constantin ne laissait que des filles. En mourant, il choisit pour son successeur Romain III Argyre, à condition qu'il épouserait Zoé, l'une d'elles. Celui-ci régnait depuis deux ans, quand les Sarrasins reprirent les armes. Ils proposèrent la paix, à la première nouvelle que l'empereur marchait contre eux : mais Romain préféra combattre et fut vaincu. Bientôt la peste, la famine et les tremblements de terre ruinèrent tour à tour l'empire. Tandis que Romain cherchait dans plusieurs actes de piété un secours à tant de maux, Zoé le fit empoisonner; et comme le poison agissait trop lentement au gré de l'impératrice, on le noya dans un bain.

1034. Le malheureux prince était à peine expiré, que Zoé envoya chercher le patriarche pour l'unir avec Michel IV le Paphlagonien, homme de basse naissance, qu'elle aimait et qu'elle fit aussitôt reconnaître pour empereur. Michel se rendait trop de justice pour ne pas persécuter tous ceux qui se distinguaient par leur mérite ou par leur naissance : cependant il soumit en personne les Bulgares révoltés, après avoir conclu une trêve de trente ans avec les Sarrasins, alors travaillés par des dissensions intestines. Tourmenté par les remords, il expiait dans les pratiques d'une dévotion outrée le crime commis contre Romain Argyre, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie de langueur; et après
1041. avoir abdiqué en faveur de Michel V Calafate, son neveu, il alla passer le reste de ses jours dans un monastère. Calafate, ainsi appelé, parce ce qu'avant l'élévation de sa famille il était calfateur de vaisseaux, ne jouit pas longtemps du pouvoir. Ayant exilé Zoé, qui l'avait adopté, il fut déposé par le peuple après quatre mois de règne, et l'ambitieuse princesse redevint maîtresse du trône avec Théodora, sa sœur, qui sortit pour y monter, du monastère où elle avait été renfermée.

Les ambitions prenaient un libre cours sous l'autorité de deux femmes Pour y mettre un terme, Zoé

rappela de l'exil, où il avait été relégué sous les précédents règnes, Constantin IX Monomaque, qui n'avait 1042
pour lui que sa naissance et sa figure, et elle lui donna le sceptre avec sa main. Le nouveau prince eut néanmoins le bonheur, au commencement de son règne, de vaincre ceux qui prirent les armes contre lui, entre autres Maniacès, célèbre dans les dernières guerres d'Orient, que nous avons vu défendre en Italie les restes de la domination byzantine. Les Russes fournirent encore à Constantin l'occasion d'acquérir de la gloire. Wladimir, que l'Eglise met au nombre des saints, avait partagé ses états entre ses douze fils. Après de longues guerres civiles, suite inévitable de tels partages, Jaroslaf Ier (1019-1054) réunit sous sa domination les différentes provinces. Ce prince, à qui la Russie doit son premier code et des villes nombreuses, et qui cultiva lui-même les lettres, ne se distingua pas moins par ses succès dans la guerre. Il vainquit les Petchenègues, quand ils attaquèrent ses états, soumit quelques tribus révoltées, et sortit victorieux des luttes que provoquèrent les Polonais et les Lithuaniens. Une querelle entre les Grecs et quelques marchands russes l'entraîna dans une guerre contre l'empire. Cent mille hommes descendirent le Dnieper sous Wladimir, fils de Jaroslaf, et cinglèrent sur leurs canots jusqu'à la vue de Constantinople : mais quelques vaisseaux grecs suffirent pour les dissiper, et malgré quelques avantages partiels, les Russes durent regagner leur pays. Depuis ce dernier échec, ils furent constamment les alliés des Grecs, et servirent en mille circonstances sous leurs drapeaux, lorsqu'ils ne trouvèrent pas chez eux l'occasion d'exercer leur humeur guerrière.

Ces premiers succès de Constantin, et la prise de plusieurs places, dont les Sarrasins s'étaient rendus maîtres sous les deux Michel, pouvaient faire espérer aux peuples plusieurs sécurité : mais un nouvel ennemi se leva à la fois contre les Sarrasins et contre l'empire. Les Turcs, d'origine tartare, s'étaient mis depuis longtemps au service des califes. Sous Motasem 841.

(833-842), fils d'Haroun, nous les voyons occuper les premières places du palais, et former au dehors une milice de cinquante mille guerriers, dont le chef fut nommé général de toutes les troupes. D'esclaves pour la plupart, ils devinrent bientôt les maîtres. Plusieurs califes essayèrent d'abattre leur puissance sans y parvenir : au contraire, ils furent ou déposés ou même massacrés par ces hordes mercenaires ; ce qui était d'autant plus facile, que les ambitions toujours renaissantes ne cessaient de déchirer l'empire fondé par Mahomet. Malgré la politique constante des califes, qui changeaient presque chaque année les gouverneurs des provinces, plusieurs d'entre eux se déclarèrent et se maintinrent indépendants. Ainsi, l'Egypte et la Syrie
878. leur échappèrent dès l'an 878, pour rentrer à peine quelques années sous leur obéissance ; ainsi, les provinces mêmes qui environnaient Bagdad, capitale de l'empire, passèrent successivement sous la domination des Thahérides, des Saffarides, des Buides et des Gaznévides ; enfin, les Karmates, secte musulmane,
890. commencèrent à paraître l'an 890, et, presque toujours vainqueurs pendant un siècle, ils ravagèrent impunément l'Arabie, la Syrie, la Mésopotamie et la Chaldée, pillèrent la Mecque et s'avancèrent plusieurs fois vers Bagdad, seule ville qui demeurât fidèle aux califes. Ceux-ci relevèrent quelquefois leur puissance, et même ils parvinrent à se délivrer de la tyrannie des Turcs : mais ce fut en appelant à leur secours les Sarrasins d'Afrique et les princes indépendants qui les environnaient ; c'est-à-dire qu'ils changèrent de maî-
935. tres. Rhadi, pressé de tous côtés par des révoltes, et sans aucune ressource, chercha un protecteur et crut l'avoir trouvé, en nommant Ibn-Rayek, émir al-omrah, titre qui signifie commandant des commandants. Ce fut le dernier coup porté à la puissance des califes. Les Buides, déjà maîtres de la Perse, disputèrent la dignité d'al-omrah et la puissance qui y fut attachée, à celui qui en était revêtu ; ils s'en emparèrent en 945, et la conservèrent longtemps dans leur famille. Le calife dépouillé n'eut plus qu'un

titre sans fonctions, et ne conserva, sous le bon plaisir des émirs, que la suprématie spirituelle. Mahmoud le Gaznévide vint enfin élever un grand empire dans la Perse, sur les ruines de plusieurs dynasties. Fils d'un général des Samanides, qui étaient maîtres depuis longtemps du Khorasan et des provinces voisines, Mahmoud succéda à son père dans ses gouvernements, et pro- 997.
clama bientôt son indépendance. Les crimes qui ensanglantèrent le trône des Samanides, furent pour lui une occasion de renverser cette famille, sous prétexte de venger la mort du prince. De là, ayant pris le nom de sultan, il s'empara de la Géorgie, enleva aux Buides la Perse, et porta ses armes victorieuses jusqu'aux limites les plus reculées de l'Indostan, qu'il soumit à l'islamisme. En même temps, ce pays, vierge de toute invasion, remplit les trésors du conquérant d'immenses richesses. Bagdad tomba aussi en son pouvoir; mais il dédaigna le titre d'émir al-omrah, dont il laissa jouir les Buides.

Au milieu de ces révolutions, les Turcs, s'alliant tour à tour aux différents princes, avaient souvent fait pencher la victoire. Mahmoud lui-même s'en était servi. Pour récompenser leur bravoure, il leur donna des terres dans le Khorasan. Bientôt il s'aperçut de la faute qu'il avait faite en les admettant ainsi au cœur même de ses états: mais quand il voulut les combattre, il lui fallut tout son courage et sa bonne fortune pour les vaincre et les chasser de son empire. Les vaincus trouvèrent asile dans le Turkestan, sous la conduite de Alp-Arslan, fils de Seljouk, tige de la famille des Seljoucides. Togrul-Beg, ayant succédé à son père Arslan, reconnut l'hospitalité du prince de ce pays en le dépouillant de ses états. Lorsque, après la mort de Mahmoud, son fils Massouh fut devenu seul chef des 1028.
Gaznévides en faisant crever les yeux à son frère, les Turcs revinrent dans le pays d'où ils avaient été chassés. Tandis que Massouh poursuivait dans les Indes les conquêtes de son père, Togrul-Beg se fortifia si bien dans le Khorasan et les provinces voisines, que toute la puissance des Gaznévides ne put l'ébranler.

Les divisions se mirent dans cette famille. Togrul en profita pour entrer en Perse; il vainquit les armées qui s'opposèrent à lui, soumit le pays entier, et prit à son tour le nom de sultan. Le calife, accablé d'ennemis, l'engagea à prendre sa défense. Togrul le défit en effet de ses tyrans et renversa les Buides, mais pour prendre leur place. Par là les Seljoucides se trouvaient maîtres de la Perse et de presque toute la haute Asie.

Ce fut contre ces puissants ennemis que Constantin Monomaque eut à combattre. Un des généraux de
1048. Togrul, battu par les Arabes, força le passage sur les terres de l'empire, et vanta tellement à son maître la fertilité de ces provinces, que celui-ci envoya son neveu à la tête d'une armée pour s'emparer de la Médie. Malgré la guerre que l'empire soutint alors contre les Petchenègues, les Turcs, victorieux quelquefois, furent cependant obligés d'ajourner de ce côté leurs projets de conquête. Du moins ils ravagèrent avec impunité le territoire grec, parce que Constantin négligeait, par avarice, d'entretenir des troupes réglées sur ses frontières. Ce prince d'ailleurs n'était plus occupé qu'à consommer le schisme avec l'église la-
1053. tine. Ce fut l'œuvre du patriarche Michel Cérulaire. Son ambition le portant à méconnaître l'autorité du pape, il renouvela contre les Latins les puériles accusations de Photius, envenima la haine que les Grecs portaient à la cour de Rome, et fit proclamer l'indépendance du siége de Constantinople. Les Russes, fidèles alliés de l'empire, le suivirent, comme nous l'avons dit, dans ses erreurs. Ainsi fut accomplie la rupture de l'église grecque d'avec l'église de Rome, schisme déplorable, qui se continue encore de nos jours.

1054. Constantin survécut peu à ce dernier acte. Zoé n'était plus; Théodora, sa sœur, prévint les dispositions de l'empereur mourant, et se fit reconnaître impératrice. Malheureusement pour l'empire, qu'elle gou-
1056. vernait avec sagesse, cette princesse, d'un âge très-avancé, succomba après un an et neuf mois de règne. Elle avait habilement choisi ses ministres, et cepen-

dant elle déclara son successeur Michel IV Stratiotique, vieillard d'une incapacité reconnue. Méprisé des peuples et haï des grands qu'il persécuta, il fut bientôt déposé. Isaac Comnène, proclamé empereur par les 1057.
soldats, et soutenu des meilleurs généraux, marcha contre Stratiotique, le vainquit près de Nicée, et fut aussitôt couronné à Constantinople par Michel Cérulaire.

CHAPITRE XXIII.

De l'Orient depuis l'avénement des Comnènes et des Seljoucides jusqu'à la fin de la première croisade.— Les Fatimites en Egypte. — Commencements du royaume de Jérusalem. (1057-1099 — XIe siècle.)

Après deux ans d'un règne aussi ferme que sage, Isaac Comnène, attaqué d'une maladie incurable, abdiqua la couronne en faveur de Constantin X Ducas, 1059.
et se retira dans un monastère. Tandis que le nouvel empereur se livrait à son insatiable avarice, Togrul-Beg enleva ce qui restait aux Grecs dans la haute Arménie, et une horde de Scythes ravagea impunément la Thrace et la Macédoine. En mourant, Ducas 1067.
laissa trois fils, Andronic, Michel et Constantin XI, sous la tutelle de l'impératrice Eudocie, leur mère. Les Turcs, méprisant le gouvernement d'une femme, ne tardèrent pas à se jeter sur la Mésopotamie, la Cilicie et la Cappadoce. Les peuples murmuraient et demandaient un maître, lorsqu'on amena devant l'impératrice Romain IV Diogène, condamné à mort pour une conspiration. Eudocie, que toucha sa bonne mine, l'épousa, et le fit reconnaître empereur. Romain se montra digne de cette haute fortune. A la tête d'une armée découragée et manquant de tout, il marcha contre Alp-Arslan, neveu et successeur (1064) de Togrul, sauva Antioche de ses mains, reprit sur lui quelques villes, et rétablit dans plusieurs affaires l'honneur des

armées impériales. Un dernier combat lui fut fatal. Après avoir résisté toute une journée, trahi par un de ses généraux, il fut blessé et tomba au pouvoir des Turcs. Arslan s'honora lui-même par la conduite généreuse qu'il tint envers son prisonnier; il le traita avec magnificence, et le renvoya sous promesse de rançon. Mais Romain, à peine délivré, apprit que l'on avait forcé Eudocie à se retirer dans un monastère, et proclamé empereur Michel, fils de Constantin Ducas. Il lui fallut défendre sa couronne les armes à la main. Malheureux dans deux combats, il se remit entre les mains de ses rivaux, qui, moins généreux que le sultan, lui crevèrent les yeux avec tant d'inhumanité qu'il en mourut.

1071. Dès qu'Arslan eut appris le traitement cruel fait à Diogène, pour qui il avait conçu autant d'amitié que d'estime, il résolut de le venger. Michel VII, dit Parapinace, dépêcha en vain ses meilleurs généraux pour arrêter ses progrès; tous furent vaincus, quelques-uns même furent pris, et trouvèrent dans leur vainqueur la même générosité que Diogène. Arslan fut arrêté dans ses conquêtes par les prétentions de Cutlu-Mosès, cousin de Togrul, qui en revendiquait une partie. Le calife fit consentir les deux rivaux à un traité qui garantissait à Arslan son autorité. Cutlu-Mosès, avec les secours que lui donna le sultan, s'empara, sous le règne de Michel et de son successeur, de la Médie, de la Cappadoce et de la Bithynie, et se créa ainsi un état indépendant, dont Nicée fut la capitale.

C'était aux agitations intérieures de l'empire que les Turcs devaient en grande partie leurs succès. Sur quelque mécontentement, le Normand Oursel avait abandonné la défense des frontières, à la tête des Francs qu'il commandait. Vainqueur de tous les généraux qui lui furent opposés, il osait même aspirer au trône impérial; et si Alexis Comnène, neveu d'Isaac, le vainquit, ce ne fut que par trahison. Bientôt après, Nicéphore Bryenne et Nicéphore Botoniate prétendirent tous deux à la pourpre, que Michel abandonna

pour se retirer dans un monastère d'où il monta plus tard sur le siége épiscopal d'Ephèse. Botoniate pré- 1078.
vint son rival. Couronné à Constantinople, il trouva dans Comnène un appui. Bryenne, qui osa continuer la lutte, et Basilace, qui prit les armes après lui, furent tour à tour vaincus et envoyés à la cour; enfin l'usurpateur dut se croire bien affermi par son mariage avec la princesse Marie, qui avait épousé en premières noces le dernier empereur. Mais il voulut revêtir de la pourpre Synadème, au préjudice de Constantin Ducas, fils de Michel et de Marie. L'impératrice engagea la famille des Comnènes à la révolte. Ils cédèrent, mais dans leur intérêt. Alexis, déjà connu par ses exploits, se fit proclamer par l'armée. Après avoir forcé Botoniate d'abdiquer, il reçut, à Constantinople, la couronne des mains du patriarche, l'an 1081.

Tandis qu'à peine monté sur le trône, ce prince 1081.
soutenait contre Robert Guiscard la guerre dont nous avons parlé, et réduisait ensuite les Petchenègues après de longues années de combats où il n'eut pas toujours l'avantage, Soliman, fils de Cutlu-Mosès, continuait les conquêtes de son père, et affermissait sa domination sur presque toute l'Asie Mineure et sur la Syrie. En même temps Malek-Schah élevait au plus haut période de gloire la dynastie des Seljoucides. Fils d'Alp-Arslan, il lui succéda en 1072, malgré l'opposition armée de quelques concurrents. Après en avoir triomphé, il poursuivit lui-même dans la haute Asie et dans les Indes les restes encore florissants de l'empire des Gaznévides, et reçut du calife le titre d'émir-al-mouménin ou commandeur des croyants, que les successeurs de Mahomet s'étaient jusqu'alors exclusivement réservé. Un de ses capitaines réduisit Alep sous son obéissance, ainsi que les pays circonvoisins. Un autre s'empara de Damas et de Jérusalem, où il y eut un horrible massacre des chrétiens; mais il se fit battre ensuite, lorsqu'il voulut pousser ses conquêtes dans l'Egypte. Toutefois, malgré sa puissance, Malek-Schah ne put empêcher une secte de

1090. fanatiques de s'établir pour plusieurs siècles dans les montagnes de la Perse. Les historiens leur ont donné le nom d'*assassins*, et à leur chef celui de *Vieux de la Montagne*. Tel était l'empire qu'il exerçait sur ses sujets, qu'à son ordre ceux-ci n'hésitaient pas de se précipiter du haut d'une tour, ou de voler de toute autre manière à la mort. Il profita de ce dévouement aveugle pour rançonner jusqu'en Europe tous les princes, dont la vie eût été menacée, s'ils avaient osé se refuser à ses demandes.

Les généraux de Malek-Schah s'étaient maintenus chacun dans ses conquêtes et s'en étaient fait autant de gouvernements ; tous cependant, aussi bien que le fils de Cutlu-Mosès, reconnaissaient le sultan pour leur chef. Mais quand l'autorité de Malek
1093. eut passé par sa mort entre les mains d'un enfant en bas âge, tous les liens de l'obéissance se rompirent ; chacun se prétendit souverain, et, au milieu de toutes ces guerres, l'empire d'Orient respira. Comnène, aussi habile que brave, reprit même un grand nombre de places dans l'Asie Mineure, souvent par ruse, quelquefois par force. Enfin l'empire des Seljoucides se divisa en trois branches principales : celle d'Iran ou de Perse, en possession de Bagdad et de la personne de l'Abasside ; celle de Kerman au sud, et celle de Roum, en Asie Mineure. Cette dernière province était gouvernée par Kilidge-Arslan (1092-1107), fils de Soliman, que les historiens des croisades appellent souvent Soliman comme son père.

Tel fut l'état de l'Orient, quand ces expéditions célèbres commencèrent. Le pèlerinage de Jérusalem était une œuvre de dévotion à la mode en Europe. Un gentilhomme de Picardie, nommé Pierre l'Hermite, devenu moine après avoir été soldat et marié, fut témoin des avanies et quelquefois des cruautés que les chrétiens avaient à souffrir en Palestine. De re-
1094. tour à Rome, il ne manqua pas de faire un tableau touchant des maux dont il avait été le témoin oculaire. De là il parcourut les cours des différents princes d'Europe, les engageant à cesser leurs guerres

et à se réunir, pour arracher la possession des lieux saints aux infidèles. Au concile de Clermont, où Philippe I[er] fut excommunié et où assistèrent les ambassadeurs de plusieurs princes chrétiens, Urbain II publia la guerre sainte dans un éloquent discours et y attacha de grandes indulgences. *Dieu le veut!* s'écria-t-on de toutes parts ; et pour montrer la résolution où il était, chacun mit sur son épaule une petite croix de drap rouge ; ce qui fit appeler ces expéditions croisades, et croisés, ceux qui les entreprirent.

La première croisade, ainsi publiée en Europe, mit en mouvement tous les peuples. Chacun courait où l'appelait la gloire, et, à ce qu'il croyait, son salut. Les seigneurs vendaient ou engageaient leurs terres, comptant sur la palme du martyre, s'ils mouraient les armes à la main, ou sur des états et des principautés, s'ils réussissaient. Les premières bandes, au nombre de quarante mille hommes, sous la conduite de Pierre 1096.
l'Hermite et de Gauthier Sans-Avoir, s'avancèrent en pillant à travers la Hongrie et la Bulgarie jusqu'à Constantinople, où elles arrivèrent bien diminuées, leur mauvaise conduite ayant armé contre elles les peuples qu'elles avaient traversés. Alexis Comnène n'avait pas peu contribué à cette expédition par les secours qu'il n'avait cessé de demander à l'Occident contre les Turcs, malgré le schisme qui divisait les Latins et les Grecs. Mais sa joie se changea en crainte, quand il vit l'indiscipline des croisés. Il en résulta dans son esprit et dans celui de la nation entière une défiance contre eux, qui excuserait peut-être la mauvaise foi de la cour d'Orient vis-à-vis des princes qui entreprirent la conquête de Jérusalem. Alexis avait d'abord conseillé à Pierre d'attendre sous les murs de Constantinople le reste de l'armée ; mais il ne songea plus qu'à se débarrasser au plus vite de ces hôtes incommodes, en les faisant passer en Asie. Kilidge-Arslan marcha aussitôt contre eux, les attira dans des embuscades et les défit si complétement, que trois

mille hommes à peine furent recueillis par la principale armée.

Elle s'avançait enfin à travers la Hongrie et la Bulgarie, tombeau de plusieurs autres bandes qui l'avaient précédée, ravageant et pillant tout sur son passage, comme celle de Gauthier et de Pierre. Six cent mille combattants défilèrent sous les murs de Constantinople, à l'extrême frayeur d'Alexis. Cependant, dès qu'il fut convenu par un traité de leur fournir des vivres et le passage en Asie, à condition que les croisés remettraient à l'empire les villes qui lui avaient appartenu, ou qu'ils les tiendraient comme feudataires, il eut à peine à s'en plaindre. Le nom des chefs était pour lui une espèce de garantie. C'était Hugues, frère de Philippe, roi de France; Robert, comte de Flandre; Raymond, comte de Toulouse; Boémond, fils de Robert Guiscard, prince de Tarente, et Tancrède, son neveu; le comte de Blois, le comte de Bourgogne, et enfin Godefroi de Bouillon, qui avait acheté de sa principauté de Bouillon l'honneur de commander cette croisade.

1097. On commença la guerre par le siége de Nicée. Kilidge-Arslan vint au secours de sa capitale et fut battu. La garnison ne s'en défendit pas avec moins de courage : mais n'ayant plus d'espoir, elle rendit enfin la place à un officier d'Alexis, qui priva ainsi les croisés du fruit de leurs travaux. La femme et les enfants du sultan tombèrent, avec la ville, au pouvoir des vainqueurs. Quand ils voulurent s'avancer dans le pays, Kilidge-Arslan tenta une seconde fois, à Dorylée, le sort des armes : vaincu de nouveau, il renonça à s'opposer désormais au passage. La reddition des principales villes fut le prix de ces premiers succès. Edesse se soumit d'elle-même à Beaudoin, frère de Godefroi, qui y fonda la première principauté des Latins en Orient.

L'armée prit ensuite la route de Syrie pour passer en Palestine. Ces deux pays étaient alors possédés par les Sarrasins d'Afrique. Nous avons vu se fonder les

dynasties des Edrissites et des Aglabites; elles durèrent jusque vers l'an 908, qu'Obéidallah éleva sa puissance sur leurs ruines[1]. Ce prince, qui se prétendait issu d'Ali et de Fatime, fille de Mahomet, d'où ses descendants furent appelés Fatimites, prit le titre de *mahadi* ou conducteur, que Moëz-Ledinillah, un de ses successeurs, changea pour celui de calife. Djewar, un des généraux de Moëz, lui conquit l'Egypte (968) et bâtit le Caire (973), qui devint la résidence du prince. Bientôt la Syrie passa également sous la domination des Fatimites, dont la puissance augmenta toujours jusqu'à Mostanser-Billah (1036). Profitant des guerres qui eurent lieu à cette époque en Orient, ce prince voulut réunir les deux califats du Caire et de Bagdad : mais à peine eut-il conquis cette dernière ville, qu'il en fut chassé par Togrul, qui le poursuivit jusqu'en Egypte. Les guerres malheureuses qu'il eut à soutenir contre ce conquérant et ses successeurs, lui aliénèrent l'esprit des peuples. Après plusieurs vicissitudes, il arriva enfin la même révolution qu'en Orient; le premier ministre de Mostanser ne lui laissa que l'autorité spirituelle, et prit le nom de *soudan*, titre qui depuis devint le prix de l'adresse ou de la force, sans même qu'on se mît en peine d'obtenir le consentement du calife.

Les généraux de Malek-Schah, comme nous l'avons rapporté plus haut, s'étaient rendus maîtres d'une partie de la Syrie et de la Palestine; mais ces provinces étaient retombées sous la domination des Fatimites. Ce fut donc contre eux que se dirigea l'effort des croisés. Antioche résista neuf mois; la garnison montait jusqu'à vingt-sept mille hommes, bien pourvus de tout : aussi les croisés eurent-ils beaucoup à souffrir, quoiqu'ils eussent remporté une troisième victoire. Une intelligence livra enfin la place à Boémond. A peine les chrétiens y étaient-ils entrés, qu'ils y furent surpris sans vivres et assiégés

1. Cependant la dynastie des Edrissites ne fut complétement détruite qu'en 941.

1098. par une quatrième armée, envoyée par le sultan de Perse Barkiarok, successeur (1093-1105) de Malek-Schah. Cent mille infidèles restèrent sur la place : Boémond, affermi dans sa nouvelle conquête, en fut reconnu prince d'un consentement unanime. C'était, il est vrai, une contravention au traité conclu avec Alexis; mais ce prince devait aider les croisés, ce qu'il ne fit pas. Bien plus, il fut accusé d'avoir trahi les différentes bandes qui essayèrent à différentes époques de rejoindre l'armée, et qui restèrent ensevelies dans les défilés et dans les montagnes de l'Asie mineure.

1099. D'Antioche, Godefroi se dirigea sur Jérusalem, avec une armée de trente mille hommes au plus, le reste ayant péri dans les divers combats, ou s'étant établi avec leurs chefs dans les nouvelles principautés. La ville sainte soutint un siége de quarante jours. Au second assaut, elle tomba au pouvoir des croisés, qui déshonorèrent leur victoire par le pillage et le massacre des musulmans; puis quittant le casque et la cuirasse, ils se rendirent pieds nus au saint sépulcre, et baisèrent avec respect les lieux que le Seigneur avait sanctifiés de sa présence. Le huitième jour, les seigneurs s'assemblèrent. Au refus du comte de Flandre et du duc de Normandie, Godefroi fut élu, d'un consentement unanime, roi de Jérusalem; et de cette couronne dépendaient ou plutôt étaient censées relever les principautés d'Antioche, de Galilée, d'Edesse, et plus tard (1109) de Tripoli. Les princes croisés regagnèrent ensuite leurs états. Godefroi resta avec trois mille soldats au plus : mais il se recrutait chaque jour de nouvelles bandes d'aventuriers, et les divisions des Sarrasins facilitèrent au royaume naissant les moyens de s'agrandir.

On n'avait point encore eu le temps de relever les murs de Jérusalem, lorsque le soudan d'Egypte envoya une nouvelle armée d'environ cent cinquante mille hommes pour reprendre la place. Godefroi s'avança contre elle, quoique bien inférieur en nombre, et la battit à Ascalon. Cette victoire réunit au royaume de

Jérusalem un grand nombre de places, et rendit tributaires les émirs de Ptolémaïs, de Césarée, d'Antipatride et d'Ascalon. Après un règne d'un an, Godefroi mourut. Il eut pour successeur Beaudoin, son frère, comte d'Edesse, qui laissa cette place à l'un de ses cousins, du même nom que lui.

Beaudoin I[er] pouvait espérer d'Occident de grands 1100.
secours. Une armée s'était mise en marche, au nombre de deux cent mille hommes, sous les ordres de Hugues de France, qui mourut à Tarse; elle était suivie de quinze mille, sous la conduite du comte de Nevers; et enfin une troisième bande de cent cinquante mille, commandés par le comte de Poitou, se présenta à son tour pour passer en Palestine. Mais aussi indisciplinées que les premières, ces trois armées succombèrent l'une après l'autre dans l'Asie Mineure sous les coups de Kilidge-Arslan. Leurs restes joignirent cependant Beaudoin : mais ils ne le sauvèrent pas d'une défaite que l'armée du soudan lui fit essuyer à Rama. Heureusement pour les Latins, les divisions recommencèrent entre leurs ennemis. Chaque gouverneur de place de quelque importance prenait le nom d'*atabek*, c'est-à-dire de père ou conducteur, et prétendait se rendre indépendant sous les faibles successeurs des premiers Seljoucides. Au milieu des guerres continuelles qu'entraînèrent leurs rivalités, Beaudoin se releva. Saint-Jean-d'Acre ou Ptolémaïs, Béryte et Sidon tombèrent successivement
en son pouvoir. En même temps le fils du comte de 1109.
Toulouse se rendait maître de Tripoli, après un siége de dix ans, et fondait dans cette ville une principauté nouvelle.

A Beaudoin I[er] succéda Beaudoin II, son cousin, 1118.
comte d'Edesse, qui ajouta Tyr aux conquêtes de ses prédécesseurs, avec le secours d'une flotte vénitienne.
Après lui, Foulques, comte d'Anjou et son gendre, 1131.
monta sur le trône. Le règne de ce prince fut malheureux pour les chrétiens. Zenghi, atabek de Mosoul, s'était acquis par sa valeur la supériorité sur tous ses rivaux; maître d'Alep, il poursuivit en même

temps les chrétiens dans l'Asie Mineure et dans la Syrie. Foulques voulut s'opposer à ses progrès : mais il fut défait et assiégé dans une de ses places. Si Zenghi, effrayé de l'approche des autres princes latins, dut lui accorder la paix à des conditions honorables,
1144. il s'en vengea sur Edesse dont il ne tarda pas à s'emparer. Cette ville avait été prise une première fois par les sultans de l'Asie Mineure, et reprise par les Latins. Josselin de Courtenay, qui en était comte, y rentra une seconde fois, Zenghi ayant été assassiné (1145) peu de temps après sa nouvelle conquête : mais il ne put s'emparer du château; et Noureddin, fils de Zenghi, non moins brave, non moins heureux, mais plus prudent que son père, reprit la ville sur Josselin, le poursuivit et l'envoya mourir dans les prisons d'Alep.

La cause de la perte d'Edesse, des revers qu'essuyèrent les Latins en Palestine, sous Foulques d'Anjou, et des progrès que fit chaque jour Noureddin, devenu maître de Damas (1154) par conquête, fut la mésintelligence qui éclata entre les descendants des premiers croisés, et les guerres que quelques-uns d'eux eurent à soutenir contre l'empereur d'Orient. Alexis Comnène, en effet, avait toujours cherché à faire valoir les droits de l'empire sur Antioche. Boémond Ier, son cousin Tancrède, Boémond II, fils de Boémond Ier, qui s'étaient succédés dans cette principauté, avaient maintenu par leur courage leur indépendance contre Alexis et contre son successeur, Jean Comnène (1118-1143); mais Raymond de Poitiers, étant devenu prince d'Antioche par son mariage avec la fille de Boémond II, fut obligé de rendre hommage à l'empereur. Les chrétiens en auraient pu retirer quelque avantage : car Jean réunit ses troupes à celles du comte, prit plusieurs villes qu'il lui remit entre les mains, et arrêta par quelques succès les victoires de Zenghi. Mais la confiance ne put exister longtemps entre les Latins et les Grecs, et Jean se retira. Raymond devint l'ennemi mortel du comte d'Edesse. Les Turcs en profitèrent pour attaquer l'un après l'autre les différents princes chrétiens, et pour les affaiblir au

point qu'il fallut une seconde croisade afin de retarder leur ruine.

CHAPITRE XXIV.

De l'Orient depuis la seconde croisade jusqu'à la troisième. (1147-1187 — XIIe siècle.) — Les Ayoubites. — Suite du royaume de Jérusalem.
Règne de Conrad III en Allemagne (1038-1152). —Origine des guelfes et des gibelins.

Les chefs de la seconde expédition des chrétiens d'Occident en Asie furent Conrad III, empereur d'Allemagne, et Louis VII, dit le Jeune, roi de France.

Conrad, duc de Franconie, avait été élu par les 1138.
princes de l'empire, après la mort de Lothaire II. Henri le Superbe, duc de Bavière, de Saxe et de Toscane, voulut faire valoir ses droits, comme gendre de Lothaire : mais il fut mis au ban de l'empire et dépouillé de ses états. Son frère Welf ayant alors pris les armes, soutenu de Roger II, roi de Sicile, qui voulait arracher à l'empire ses dernières possessions
dans la Pouille, Conrad le poursuivit et l'assiégea 1140.
dans le château de Weinsberg. Ce fut alors que les dénominations de guelfes et de gibelins prirent naissance. Welf ayant donné son nom pour mot de ralliement, Frédéric, duc de Souabe, neveu et général de l'empereur, donna de son côté celui de Wiblingen, village où il avait été élevé ; ce qui fit donner par corruption le nom de gibelins aux partisans de la maison de Souabe, et celui de guelfes à ses ennemis.

Cependant le siége étant poussé avec vigueur, Welf dut rendre la place. Sa femme, craignant le ressentiment de l'empereur, lui fit demander un sauf-conduit pour elle, les dames de sa suite, et ce qu'elles pourraient emporter. Au jour marqué, on les vit sortir du château et s'avancer vers le camp impérial, portant toutes sur leur dos leurs maris. Conrad victorieux

contraignit Henri le Lion, qui avait succédé (1141) à son père Henri le Superbe, de renoncer à la Bavière, et de laisser Albert l'Ours, devenu margrave de Brandebourg, (1144), ne plus relever que de la couronne impériale.

1147. Trois ans après, saint Bernard, l'oracle de son siècle, fut envoyé par le pape Eugène III pour prêcher en France et en Allemagne une seconde croisade contre les infidèles. La France était gouvernée par Louis le Jeune. Lui aussi avait eu à combattre des vassaux remuants, entre autres le comte de Champagne, et tous étaient réduits au devoir ; mais emporté par la colère, Louis avait fait brûler Vitry, avec l'église, où la population s'était réfugiée. Se repentant de cette cruauté, il fit vœu d'aller en Palestine. Saint Bernard n'eut donc aucune peine à lui faire prendre la croix dans l'assemblée de Vézelai ; puis il passa en Allemagne, où il persuada également, à Spire, Conrad et les principaux seigneurs de voler au secours de Beaudoin III, successeur (1142) de Foulques, mais encore enfant, et pressé de jour en jour davantage par le victorieux Noureddin.

Conrad se mit en marche le premier sans attendre le roi de France, et arriva à Constantinople, que gouvernait alors Manuel Comnène (1143-1180), petit-fils d'Alexis. Ce prince, non moins brave que son père et son aïeul, mais bien moins réglé dans sa conduite, venait de soumettre Antioche à sa suzeraineté et de reconquérir une partie de la Phrygie. Il revint à Constantinople, sur la nouvelle de la marche de Conrad, dont il avait épousé la belle-sœur. Cependant le plus grand nombre des historiens l'ont accusé d'avoir trahi les chrétiens, leur refusant des vivres, leur donnant des guides infidèles, avertissant sous main les Turcs de toutes leurs démarches, et cela au moment même où il faisait les plus belles protestations de services. C'est ainsi que Conrad, ayant traversé le Bosphore, fut trahi et abandonné des guides que lui avait donnés Manuel. Attaqué par les Turcs au milieu des montagnes, il y perdit la plus grande partie de son armée.

Louis le Jeune en recueillit les restes, mais il ne fut pas plus heureux. On était alors au mois de janvier. Au 1148.
passage d'une montagne, près de Laodicée, les Turcs tombèrent sur l'arrière-garde, séparée du reste des troupes, et la taillèrent en pièces. Louis y courut risque de la vie. Sauvé contre toute espérance, il parvint enfin à Antioche, où Conrad s'était rendu par mer de Constantinople. Mais, de tant de milliers d'hommes qui avaient quitté à leur suite l'Allemagne et la France, il en était échappé bien peu à de si grands désastres. On assiégea Damas. Pour comble de maux, la désunion se mit dans l'armée des chrétiens, de sorte qu'il fallut subir la honte de lever le siége. Les deux princes, fatigués d'une expédition où ils avaient perdu la fleur de leur noblesse et de leurs armées, se rendirent à Jérusalem pour accomplir le 1149.
vœu qu'ils avaient fait; puis ils retournèrent dans leurs états, avec le regret sans doute de les avoir quittés.

Les trahisons de Manuel auraient pu lui attirer des guerres fâcheuses, puisque, dans le conseil de l'armée française, on avait émis l'avis d'emporter d'abord Constantinople. Roger II, roi (1130-1154) des Deux-Siciles, entreprit de venger l'Occident de ces perfidies multipliées. Les impôts dont l'empereur accablait ses sujets, excitèrent une émeute dans l'île de Corfou. Roger en profita pour s'emparer de l'île entière: et de là, cinglant vers le Péloponèse, il se rendit maître de Corinthe, puis de Thèbes et de presque toute la Béotie. Aussitôt Manuel accourut avec ses troupes. Corfou retomba en son pouvoir, malgré l'opiniâtreté de la défense; et Roger, toujours défait, perdit en peu de temps toutes ses conquêtes. Déjà même une flotte menaçait son pays. Elle fut détruite par une tempête : mais l'empereur Manuel n'en fit pas moins passer en Italie une armée, qui, prenant Ancône pour place d'armes, vainquit souvent les Normands, et leur enleva grand nombre de places. Guillaume Ier, qui succéda à son père en 1154, se releva de tous ces désastres. Récon-

cilié avec les seigneurs normands, dont la défection avait fait en partie les succès de Manuel, il reprit tout ce qui était perdu, anéantit plusieurs fois les flottes impériales, et insulta même Constantinople. Un traité remit tout sur le même pied qu'avant la guerre. Guillaume y gagna seulement de conserver les ouvriers en soie, qui avaient été enlevés dans une excursion en Grèce, et d'enrichir ainsi la Sicile de manufactures qui alimentèrent quelque temps le commerce de toute l'Europe.

Dans le même temps, Manuel était engagé dans une guerre non moins difficile contre les Serves et contre les Hongrois. Les Serves, qui ne cessaient d'infester les frontières, furent constamment défaits, et reconnurent enfin la suzeraineté de l'empire. La lutte contre la Hongrie offre plus d'intérêt. Elle commença dès 1124, Etienne II, fils et successeur (1114-1131) de Coloman, ayant pris et renversé Belgrade, sous prétexte que des marchands hongrois avaient été insultés dans cette ville. Jean Comnène, qui régnait alors, vainquit les Hongrois en plusieurs rencontres, et releva les fortifications démantelées. A la mort d'Etienne, Béla, son cousin, auquel Coloman avait fait jadis crever les yeux, était cependant monté sur le trône de Hongrie; et comme il avait trouvé asile à Constantinople dans son infortune, pendant les dix années de son règne, une parfaite harmonie régna entre les deux peuples. Les hostilités reprirent sous Geisa II, fils de Béla II l'Aveugle. Les Hongrois se déclarant les protecteurs de la Ser-
1151. vie, Manuel franchit la Save, vainquit plusieurs fois l'armée hongroise et son roi, et revint triompher à Constantinople. A la mort de Geisa (1161), Etienne III, son fils, ceignit le diadème; mais l'empereur appuya de ses intrigues et de ses armes, d'abord Ladislas II, qui mourut au bout de six mois, puis Etienne IV, à qui il donna une de ses nièces, tous deux oncles du nouveau prince. Trois fois les Hongrois chassèrent le protégé des Grecs; trois fois Manuel le remit en possession d'une partie du

royaume. Etienne III, resté seul maître de la Hongrie par la mort de son compétiteur, fut empoisonné l'année suivante. On proclama roi, son frère 1173.
Béla III. Ce prince était retenu à Constantinople. Manuel voulait lui donner en mariage sa fille, alors son unique héritière, pour réunir la Hongrie à l'empire. La naissance d'un fils le fit renoncer à ce projet; mais il exigea de lui qu'il cédât la Croatie et l'Esclavonie, avec promesse de n'attaquer jamais les Grecs.

Manuel fut moins heureux contre les Vénitiens et contre les Turcs. La flotte vénitienne fut détruite, il est vrai, par le feu grégeois et par la peste; mais l'empereur dut plier, et rappeler à Constantinople les marchands vénitiens en leur rendant leurs priviléges. L'année qui précéda cette guerre (1170), il s'était uni avec Amaury, roi de Jérusalem, pour diriger contre l'Egypte une expédition que rendit vaine la mésintelligence des chefs; car il fallut lever honteusement le siége de Damiette, et revenir sans aucun succès. En Asie Mineure, Manuel marcha lui-même contre Kilidge- 1176.
Arslan II, petit-fils de Kilidge-Arslan Ier et sultan d'Icone. Surpris dans des défilés, il en sortit par la générosité du vainqueur, qui préféra conclure la paix, lorsqu'il pouvait exterminer l'armée entière. Manuel, infidèle au traité, reprit les armes, et remporta sur les bords du Méandre, une victoire qui termina la guerre, les Turcs découragés laissant l'empire jouir du repos après tant de combats.

Manuel survécut peu à cette dernière expédition. Il 1180.
eut pour successeur son fils Alexis, âgé de douze ans, sous la tutelle de sa mère : ce fut le terme de la splendeur des Comnènes. L'impératrice et ses ministres ne songèrent qu'à piller le peuple au lieu de le défendre, tandis que les Turcs s'emparaient des meilleures places de la Syrie. L'occasion parut favorable à Andronic, cousin germain du dernier empereur, prince dévoré d'une ambition réprimée par Manuel, et d'autant plus ardente à se produire. Il s'avança donc vers Constantinople, renversant les armées qu'on

lui opposa, ou les entraînant dans sa révolte. Maître de l'empereur et de l'empire, il fit mourir l'impératrice, condamnée pour cause de trahison par un tribunal inique. Ensuite on couronna le jeune empereur. Mais au milieu de la cérémonie, quelques voix ayant crié : « Vive Alexis et Andronic empereurs! » le peuple se joignit à ces acclamations. Andronic, au comble de ses vœux, prit la pourpre, jura de conserver le trône au jeune Alexis, et, quelques jours après, le fit étrangler par ses sicaires.

1183. D'un naturel dur et farouche, Andronic ne crut avoir en main la puissance que pour venger ses inimitiés personnelles, inimitiés d'autant plus nombreuses, que, toujours remuant sous les précédents règnes, il avait forcé plus de gens à déjouer ses projets. Aussi Constantinople nageait dans le sang le plus illustre, et cependant les Turcs continuaient dans l'Asie Mineure leurs ravages et leurs conquêtes. La famille des Comnènes fut celle contre laquelle le tyran se montra le plus acharné. Quelques membres seulement échappèrent à ses coups. L'un d'eux, Isaac Comnène, se réfugia dans l'île de Chypre, s'en rendit maître, et surpassa en cruauté Andronic lui-même. Alexis, frère de Manuel, gagna de son côté la Sicile. Guillaume II de Sicile, qu'il engagea (1185) dans ses intérêts, prit les armes contre l'empire, s'empara de Durazzo, ravagea ensuite la Macédoine, et emporta d'assaut Thessalonique, après quelques jours de siége. Ces nouvelles réveillèrent un moment l'empereur. Il fit partir une armée nombreuse, commandée par ses meilleurs généraux : mais les Siciliens la mirent en fuite dès le premier choc; ce qui leur inspira tant d'audace, qu'ils se croyaient déjà maîtres de Constantinople.

Le peuple murmurait de tant de lâcheté et de tyrannie; tout présageait une révolution prochaine. Aussi Isaac l'Ange, d'une ancienne et noble famille, ayant cherché dans une église un asile contre les poursuites du tyran, ses amis n'eurent aucune peine à soulever la ville entière en sa faveur. Andronic,

livré à la populace, périt au milieu des plus cruels supplices. Isaac, élu empereur d'un consentement una- 1185
nime, envoya d'abord contre les Siciliens, Branas, le meilleur général de l'empire, qui défit et extermina leur armée, tandis que leur flotte de deux cents voiles était abîmée dans une tempête. Mais à l'orient, une autre flotte que l'empereur dirigeait contre Isaac Comnène, le tyran de Chypre, fut coulée à fond par les pirates. Les Scythes remportèrent aussi de grands avantages par l'impéritie des généraux grecs. Branas les vainquit enfin. Au lieu de les poursuivre, il se fit proclamer empereur et marcha vers Constantinople. Isaac paraissait mépriser ce mouvement. Conrad, marquis de Montferrat, alors près de lui, indigné de cette négligence, lui conseilla de marcher au rebelle, qui fut défait, quoique bien supérieur en nombre, et tué dans la mêlée. Dès lors la puissance d'Isaac parut cimentée sur des fondements solides.

Tandis que l'empire d'Orient était en proie à ces révolutions, le royaume de Jérusalem succombait sous les efforts d'un nouvel ennemi. La seconde croisade n'avait fait qu'affermir la puissance de Noureddin, qui s'était agrandi à la fois aux dépens des chrétiens et des princes musulmans. Des troubles survenus en Egypte lui servirent de prétexte pour y envoyer une armée, sous la conduite de Saladin. Ce général conquit cette vaste province, déposa le dernier Fatimite (1171), et mit ainsi fin au schisme qui divisait depuis plusieurs siècles les sectateurs de Mahomet. Mais, dans cette conquête, il prétendit avoir travaillé pour lui plus encore que pour son maître; en sorte que Noureddin se disposait à marcher pour le réduire, lorsqu'il fut arrêté par la mort (1173). Saladin, tranquille dès lors dans la souveraineté de l'Egypte, s'empara encore de l'Yémen par ses généraux, et de la Syrie sur les fils de Noureddin. En 1180, le calife de Bagdad lui envoya le titre d'émir-al-omrah, titre qui sortit ainsi de la dynastie des Seljoucides pour entrer dans celle des Ayoubites, dont Saladin fut le chef et à laquelle il donna le nom d'Ayoub son père.

Beaudoin III, roi de Jérusalem (1142-1162), et Amaury son frère, qui lui succéda (1162-1173), s'étaient heureusement défendus contre la puissance de Noureddin, soit par leur prudence égale à leur courage, soit par l'heureuse diversion de plusieurs émirs, qu'effrayait l'ambition du conquérant. Cependant Amaury dut craindre, lorsqu'il se vit attaqué du côté de la Syrie par Noureddin, qui prit sur lui Gaza, l'une de ses places frontières : aussi avait-il sollicité de l'Occident des secours qu'il ne put obtenir. Guillaume II, qui venait de succéder (1166) à Guillaume Ier son père, au royaume de Sicile, envoya seul en Palestine quelques troupes. Il fit aussi passer une armée en Egypte : mais Saladin la repoussa, sans qu'elle eût obtenu aucun succès.

Amaury laissa la couronne au fils de Beaudoin III. Beaudoin IV, âgé de treize ans, sous la régence de Raymond, comte de Tripoli. Tout fut d'abord tranquille. Saladin était trop occupé des guerres dont la succession de Noureddin fut la source. D'autre part, Renaud de Châtillon, soldat de fortune, qui avait épousé Constance, princesse d'Antioche, et qui s'était formé aux dépens des Sarrasins une principauté indépendante, profitait des circonstances pour harceler sans cesse Saladin, sur qui il eut de nombreux avantages. L'an 1177, il remporta une victoire célèbre aux environs d'Ascalon, et tailla en pièces l'armée turque. Fier d'un si glorieux succès, il équipa une flotte considérable, passa en Arabie, triompha quelque temps, et menaça la Mecque et Médine (1182) : mais il commit la faute de diviser sa flotte, qui fut alors vaincue. De retour dans ses états, il eut à défendre plusieurs fois sa capitale contre les troupes victorieuses de Saladin, et fit échouer toutes leurs attaques par son courage.

Alors commencèrent dans le royaume de Jérusalem, auparavant uni, les divisions funestes qui en consommèrent la ruine. Beaudoin IV, attaqué de la lèpre, déclara d'abord régent Gui de Lusignan, auquel il avait fait épouser Sibylle, sa sœur, veuve de Guillaume de Montferrat; puis, reconnaissant l'incapacité de ce

prince, il nomma pour son successeur Beaudoin V, que Sibylle avait eu de son premier mari, et lui donna le comte de Tripoli pour tuteur. Beaudoin V survécut peu à son oncle. Le comte de Tripoli et Gui de Lusignan se disputèrent alors le trône. Gui fut reconnu 1186.
des seigneurs. Raymond, au désespoir, s'avilit jusqu'à traiter avec Saladin, et convint de livrer les chrétiens, à condition qu'il serait mis en possession de la couronne. Pour mieux cacher l'intelligence, ce fut au comte de Tripoli même que Saladin déclara la guerre, en assiégeant Tibériade. Aussitôt Lusignan s'avança à la tête de cinquante mille hommes pour délivrer la ville; mais trahi par le comte au plus fort de la mêlée, il succomba après trois jours d'un com- 1187.
bat opiniâtre et fut fait prisonnier avec les principaux chefs de l'armée, ainsi que Renaud de Châtillon, à qui Saladin, après la victoire, trancha la tête d'un coup de sabre au milieu de sa tente.

Cette défaite, qui ruina les affaires des chrétiens en Palestine, ne put mettre un terme à leurs divisions. Saladin s'empara de Saint-Jean-d'Acre, de Béryte, de Sidon, et enfin de Jérusalem même. Ascalon fut livrée par la reine Sibylle pour la rançon du roi; en sorte qu'il ne restait plus aux chrétiens que Tyr, sauvée par la valeur de Conrad de Montferrat, Tripoli, dont le comte mourut de chagrin de n'avoir pu recueillir le prix de sa perfidie, et Antioche, dont Boémond III était prince. Tripoli se donna à Boémond, et Saladin, rappelé par la révolte de quelques émirs, consentit à une trêve, qu'il lui demanda.

CHAPITRE XXV.

De l'Occident, depuis la seconde croisade jusqu'à la fin de la troisième (1149-1192 — XIIe siècle.) — Henri II en Angleterre. — Conquête de l'Irlande. — Frédéric Barberousse en Allemagne. — Guerres du sacerdoce et de l'empire.

Dès qu'on apprit en Occident ces funestes nouvelles, le pape et les princes parurent oublier quelques instants leurs débats pour arracher de nouveau les saints lieux aux infidèles. Il s'était élevé entre l'empereur et les villes d'Italie, entre la France et l'Angleterre, une rivalité qui, pendant plusieurs siècles, devait ensanglanter ces royaumes.

Au retour de la seconde croisade, Louis VII avait répudié la reine Eléonore ; mais, au mépris des plus sages conseils, quoiqu'il en eût deux filles, il lui rendit les provinces qu'elle lui avait apportées en dot. La fière princesse ne songea qu'à se venger, et elle en trouva les moyens dans son mariage avec Henri Plantagenet. Ce prince, déjà maître de la Normandie, de l'Anjou, de la Touraine et du Maine, le devint ainsi de la Guyenne, de la Biscaye, du Poitou et de la Gascogne. Bientôt après il parvint au trône d'Angleterre
1154. par la mort d'Etienne. A toutes ces possessions, il ajouta encore la Bretagne, dont il fit épouser à son troisième fils l'unique héritière, et dès lors il devint pour la France un vassal plus puissant que le suzerain lui-même.

Dans ces conjonctures, la politique de Louis fut de semer les divisions en Angleterre, et de soutenir constamment les seigneurs contre leur roi. Ainsi, après une première guerre de courte durée, qui fut terminée par la médiation du pape Alexandre III, Louis se déclara le protecteur de Thomas Becket. Chancelier d'Angleterre et gouverneur de Henri, fils du roi, Becket avait été élu malgré lui à l'archevêché de Can-

torbéry. Henri II ayant voulu lever des décimes sur le clergé et le soumettre à la justice séculière, l'archevêque défendit avec opiniâtreté ce qu'il regardait comme les libertés de son église. Contraint de quitter le royaume, il trouva asile et protection en France, d'où il mit l'Angleterre en interdit. Pendant huit années, Louis ne put réussir à rétablir la paix, quoiqu'il parût s'y porter de bonne foi : l'opiniâtre fermeté du prélat en fut cause. Henri crut enfin devoir céder pour le bien de la paix. Thomas retourna à Cantorbéry : mais son inflexibilité ayant encore offensé le roi, et ce prince s'étant écrié un jour : *N'aurai-je donc personne pour me venger des insultes d'un prêtre?* quatre seigneurs assassinèrent l'archevêque dans l'église même où il officiait. Henri, tout en avouant son emportement, se défendit toujours d'avoir ordonné le crime, et chassa les meurtriers de la cour et du royaume. Néanmoins il en fit, en Normandie d'abord, et plus tard au tombeau même de l'archevêque, à Cantorbéry, une pénitence publique, qu'elle fût politique ou sincère. La fortune lui sourit encore quelques instants : mais les malheurs qui suivirent lui parurent un châtiment du ciel qu'il s'efforça de détourner par son humilité et par ses prières.

L'Irlande, ou ancienne Hibernie, était demeurée jusqu'alors indépendante. Quand les Normands et les Danois avaient envahi cette île et s'y étaient établis, comme en Ecosse et en Angleterre, ou ils en avaient été chassés, ou ils y avaient péri dans un massacre général au moment même qu'ils croyaient leur puissance à jamais affermie. L'Irlande était gouvernée depuis plusieurs siècles par une seule famille venue d'Espagne, mais originaire de Phénicie, et qui, après avoir conquis tout le pays plutôt par les lois et la civilisation que par les armes, avait fondé une aristocratie féodale soumise à un roi suprême et tempérée par les assemblées de la nation. Un tyran appela les étrangers. Dermod, roi de la province de Lagénie,
chassé par ses sujets pour ses cruautés et ses rapines, 1170
alla réclamer en Angleterre les secours de Henri II. à

qui le pape Adrien IV avait généreusement accordé l'Irlande. Henri II rétablit le prince exilé en lui accordant une petite armée de Gallois qui se fixèrent en Lagénie, et dont le chef, devenu gendre de Dermod, lui succéda. Les seigneurs anglais ne songèrent plus qu'à la conquête de l'Irlande. Henri II y passa lui-même. l'an 1171, à la tête d'une armée d'élite. Tout se soumit sans résistance, les peuples, les rois particuliers, et Rodéric O'Connor (1175), le roi suprême. Henri respectait tous les droits, satisfait d'avoir imposé au pays la suzeraineté de l'Angleterre. Malheureusement, quand il eut repassé le détroit, il lâcha trop la main aux bandes d'aventuriers, qui se conduisirent en Irlande comme dans un pays de conquête. Jean, l'un des fils de Henri, fut envoyé pour réprimer les troubles; mais loin de chercher à gagner les cœurs, il se les aliéna en insultant gratuitement et le clergé et la noblesse. On courut aux armes. Les Anglais, cantonnés en Lagénie comme dans une place d'armes, et les Irlandais qui défendaient plutôt leurs lois et leur liberté individuelle que l'indépendance nationale, se firent, pendant cinq siècles de haine, une guerre interrompue quelquefois par lassitude, mais bientôt reprise à cause des rapines, de la cruauté et de l'orgueil des conquérants.

Telle était dans l'origine la bonne volonté des Irlandais pour l'Angleterre qui pouvait les protéger contre les pirateries du Nord et quelques dissensions domestiques, que Henri aurait pu unir facilement les deux îles, s'il eût empêché ou du moins arrêté les abus. Mais la fin de son règne fut constamment troublée par des révoltes et par les guerres contre la France.

Eléonore lui avait donné quatre fils : Henri, Richard, Geoffroi et Jean. Par le traité avec la France, Henri II avait obtenu Marguerite et Alix, filles de Louis,
1171. pour les deux premiers. L'an 1171, il fit reconnaître pour roi son fils aîné, qui fut couronné avec pompe, ainsi que la princesse Marguerite, sa femme. Mais le jeune prince étant passé à la cour de son beau-

père, Louis dirigea tellement son esprit, en le plaignant de n'avoir qu'un titre sans réalité, puisqu'il n'avait pas même d'apanage, que Henri demanda à son père la Normandie les armes à la main. Eléonore avait contribué par ses conseils à une révolte aussi coupable, et dans laquelle entrèrent Richard et Geoffroi. Le roi de France et le roi d'Ecosse armèrent aussitôt en faveur des princes.

Dans ces extrémités, Henri offrit la paix et ne fut 1172.
pas écouté. La guerre lui fut d'abord défavorable; mais bientôt les chances tournèrent. Une descente que le parti des princes voulut faire en Angleterre, réussit mal, et leur flotte fut complétement détruite; le roi d'Ecosse fut battu et pris; enfin le roi de France échoua au siége de Rouen. Henri renouvela cependant ses offres, et cette fois on accepta de lui des conditions moins avantageuses. Le roi d'Ecosse surtout paya les frais de la guerre. Il se reconnut homme lige de Henri, et lui céda plusieurs villes, entre autres Berwick, Stirling et Edimbourg. Deux ans après, Louis mourut, 1180.
laissant la couronne à son fils Philippe II Auguste. Les vassaux français voulurent remuer, et le roi d'Angleterre les appuya; mais Philippe, quoiqu'à peine majeur, se montra si bien, et déploya tant d'artifice dans les négociations, que la paix se rétablit promptement dans son royaume. L'occasion se présenta bientôt pour lui de rendre au roi d'Angleterre ce qu'il en avait reçu. Richard ayant refusé à son frère l'hommage pour le comté de Poitou, que son père lui avait donné, la guerre s'alluma entre eux. Geoffroi se joignit à l'aîné; Philippe prit la défense de Richard; Henri quitta l'Angleterre et vint soutenir ses deux fils : de là naquit une guerre sans événements. La mort du jeune Henri, emporté par le chagrin de ses revers, et celle de 1183.
Geoffroi, foulé aux pieds des chevaux dans un tournoi, 1186.
paraissaient devoir mettre un terme aux divisions qui affligeaient la vieillesse du roi d'Angleterre. Alix de France fut l'écueil de son repos et de sa fortune. Cette princesse avait été promise à Richard : mais Henri différait toujours le mariage. Le bruit courut qu'a-

moureux d'elle, il voulait l'épouser en répudiant Eléonore, qui lui avait donné par sa conduite plus d'un sujet de plainte. Quoi qu'il en soit, Richard et Philippe demandèrent, les armes à la main, l'accomplissement du mariage. Des conférences n'aboutirent à aucun résultat. Henri se vit enlever quelques places, surtout le Mans, où il tomba presque entre les mains des Français. La prise de Tours, emportée d'assaut par Philippe, couronna cette glorieuse campagne. Henri demanda alors la paix et l'obtint aux conditions qu'on voulut; mais ayant appris que Jean, son quatrième fils, s'était lié dans cette affaire avec les rebelles, quoiqu'il ne se fût pas déclaré ouvertement, il en conçut tant de chagrin qu'il en mourut en trois jours, dans la soixante-unième année de son âge et la trente-cinquième de son règne.

1189. Richard Ier Cœur de Lion, lui succéda. L'intelligence qui avait toujours existé entre ce prince et la France, et l'amitié qui l'attachait à Philippe, parurent aux deux royaumes des gages de tranquillité. On les vit en effet toujours unis dans leurs premières démarches, et tous deux songèrent à accomplir le vœu qu'ils avaient fait de secourir en personne les chrétiens de l'Orient. Mais avant d'entreprendre l'histoire de leur expédition, il nous reste à jeter un coup d'œil sur l'Allemagne et sur l'Italie.

Pendant la querelle des investitures, et sous les règnes de Lothaire et de Conrad III, les villes lombardes d'Italie avaient cherché à secouer le joug des empereurs. Gênes, Pise et Venise étaient depuis longtemps libres, et florissaient par leur commerce. A leur exemple, Milan, Pavie, Côme, Lodi, Padoue et plusieurs autres s'érigèrent en républiques. En Toscane, Sienne et Florence: dans l'état ecclésiastique, Bologne, Ferrare, Pérouse et Ravenne ne voulaient non plus ni maître ni seigneur. Rome ellemême prétendit secouer l'autorité des papes. En con-
1143. séquence, les Romains se créèrent un sénat de cinquante-six membres, et des patrices au lieu de consuls. Le pape Lucius II périt en combattant les novateurs.

Eugène III se maintint d'abord contre eux, mais ensuite, il fut obligé de quitter l'Italie. Arnaud de Brescia, le principal auteur des troubles, fut rappelé à Rome, d'où l'avait chassé, l'an 1139, le pape Innocent II, et y exerça un pouvoir absolu.

Malheureusement pour les nouveaux états, l'ambition ne tarda pas à les diviser. Milan voulut établir sa domination sur les cités voisines, qui se mirent sous la protection de Pavie. Il en résulta que deux ligues se partageaient l'Italie, lorsque les Allemands y reparurent.

Conrad III avait peu survécu à son expédition d'Orient; il avait recommandé aux princes de l'empire
son neveu Frédéric, duc de Souabe, qui fut unanime- 1152.
ment reconnu pour son successeur. Le premier soin du nouveau prince fut de se réconcilier avec la maison de Bavière. Il rendit à Henri le Lion la Bavière, détachant seulement quelques territoires en faveur des margraves d'Autriche, auxquels furent alors accordés de grands priviléges. En même temps il donnait à Welf, cousin de Henri, l'investiture de la Toscane, sur laquelle ce prince avait des droits, comme ayant épousé en secondes noces la comtesse Mathilde.

Cette affaire heureusement terminée, Frédéric Ier, surnommé Barberousse, jeta les yeux sur l'Italie. Il y était appelé à la fois par le pape contre les Romains, par le duc de Capoue contre Guillaume Ier de Sicile, qui détenait sa principauté; enfin par la ligue pavesane et les citoyens de Lodi contre les entreprises ambitieuses de Milan. Frédéric ayant passé les Alpes,
s'empara de Tortone et d'Asti, prit à Pavie la cou- 1155.
ronne de fer, et reçut à Rome la couronne impériale des mains du pape Adrien IV (1154-1159). Les Romains, qui avaient prétendu dicter les conditions de son entrée dans leur ville, s'ameutèrent après son couronnement. Il en coûta la vie à quelques milliers d'hommes. Arnaud de Brescia s'enfuit, tomba aux mains des impériaux et fut brûlé vif.

Malgré le désir que Frédéric avait de poursuivre ses conquêtes, il fut rappelé en Allemagne par les

guerres que se faisaient les seigneurs. Il punit les coupables, rétablit l'ordre, soumit la Pologne révoltée, et se disposa à un nouveau voyage en Lombardie. Mais pour mieux assurer la paix pendant son absence, il fit avec le roi de Hongrie un nouveau traité, et érigea
1158. pour la seconde fois en royaume le duché de Bohême, en faveur d'Uratislas II. Ce fut après ces sages mesures que Frédéric passa de nouveau les Alpes. A ses anciens ennemis se joignirent le pape Alexandre III (1160-1181), zélé propagateur des libertés italiennes, et Manuel, empereur d'Orient, qui, voulant d'abord reconquérir l'Italie, s'empara sur Guillaume Ier d'une partie de la Pouille et de la Calabre, mais qui, mieux conseillé, se contenta d'entretenir les troubles, pour arrêter Frédéric dont il redoutait la puissance.

Les progrès des Allemands n'en furent pas moins rapides. Les excommunications des papes, source de tant de troubles dans l'origine, mais auxquelles on s'habituait, ne purent modérer l'impétueuse ardeur de Frédéric. Bresse fut prise et démantelée, le pape chassé de Rome et de l'Italie, enfin Milan elle-même,
1162. après un siége long et sanglant, livrée au pillage et entièrement détruite. Averties par ce terrible exemple, les villes de Lombardie se soumirent pour échapper à leur ruine : mais c'était un feu mal éteint, qu'une étincelle pouvait embraser. Pendant un voyage de Frédéric en Allemagne, le pape revint à Rome et rassembla de nouvelles troupes. L'activité de l'empe-
1166. reur conjura encore l'orage. Ce prince fondit sur ses ennemis avant que leurs mesures fussent prises, défit les Romains, que secondaient les Napolitains et les villes rebelles, força le pape de se retirer sur les terres du roi de Sicile, et, maître de Rome, y fit cou-
1167. ronner l'impératrice par les mains de Pascal III, qu'il avait fait élire pour l'opposer à Alexandre.

Jusque-là tout avait souri à l'empereur, et les Guelfes pliaient de toutes parts sous le parti Gibelin, quand la peste se mit dans le camp allemand et força l'armée de repasser les Alpes. Tandis que Frédéric pacifiait l'Allemagne, sans cesse agitée malgré sa

prudence, une ligue plus solide se forma contre lui en Italie. Les Milanais relevaient leur ville, et les confédérés bâtissaient sur les frontières du Piémont 1168.
une forteresse qui devait arrêter la marche de l'empereur, et qui du nom du pape, prit le nom d'Alexandrie *de la Paille*.

Frédéric, occupé en Allemagne, envoya d'abord une armée, sous la conduite de l'archevêque de Mayence, qui échoua devant Ancône, où Manuel fit entrer de grands secours d'hommes et d'argent. En 1174, l'em- 1174.
pereur étant passé lui-même en Italie à la tête d'une belle armée, n'eut pas un meilleur succès devant Alexandrie. Plusieurs seigneurs allemands se détachèrent de lui dans cette guerre, entre autres le duc de Bavière, Henri le Lion; en sorte que l'armée impériale en étant venue aux mains avec les confédérés 1176.
sur les bords du Lignano, essuya une défaite complète, où Frédéric faillit être tué. Peu après, il apprit que sa flotte avait été battue également par les Vénitiens, alliés des Milanais, et que son fils Henri, qui la commandait, était tombé au pouvoir des ennemis. Tous ces désastres et les troubles qu'il craignait en Allemagne, lui faisaient désirer la paix. Un avantage qu'il remporta, lui permit de la demander avec honneur. Un traité particulier, conclu à Venise, détacha 1177.
le pape de la confédération. Les Milanais, trop faibles pour résister longtemps, convinrent aussi, pour eux et pour les autres villes, d'une trêve, qui, six ans plus tard, se changea en une paix définitive, chaque ville lombarde acquérant le privilége de se gouverner selon ses lois, sous la haute suzeraineté de l'empereur. L'Italie jouit quelque temps d'un glorieux repos. Frédéric en profita pour les affaires d'Allemagne.

Ce prince n'avait pas oublié la défection du duc de Bavière au siége d'Alexandrie. Aussi, dès qu'il fut de retour, il l'accusa devant la diète de Wurtzbourg, le fit mettre au ban de l'empire, et le dépouilla de la Saxe et de la Bavière. La Saxe était alors divisée en Ostphalie, ou Saxe proprement dite, et en Westphalie. En Ostphalie, les princes de Mecklenbourg, soumis à

Henri le Lion, se déclarèrent indépendants; la Poméranie, érigée en duché (1180), fut donnée à Bogislas, et le reste de la Saxe à Bernard de Ballenstæd, frère puiné d'Othon Ier, margrave de Brandebourg. La Westphalie fut soumise à l'archevêché de Cologne. Le duché de Bavière récompensa les services d'Othon de Wittelsbach. Brême, Lubeck et Ratisbonne obtinrent le rang et les priviléges des villes impériales. La famille de Henri le Lion, d'où est issue la maison régnante d'Angleterre, ne conserva que le Brunswick et le Hanovre.

1185. En 1185, l'empereur manqua de rompre avec le pape au sujet de la succession de la comtesse Mathilde, sur laquelle tous deux prétendaient avoir des droits. Ce fut la cause d'un nouveau voyage en Italie. En même temps Frédéric travailla heureusement à l'agrandissement de sa famille, en ménageant le mariage de son fils, déjà déclaré et reconnu son successeur, avec Constance, fille de Roger II et héritière présomptive de Guillaume II de Sicile. Cette alliance mettait les intérêts de l'empereur à couvert en Italie; rien d'ailleurs ne lui faisait ombrage en Allemagne : il songea donc aussi à secourir les chrétiens de la Palestine; et, après avoir tout réglé de manière à prévenir tout mouvement en son absence, il se mit en marche vers la Hongrie et Constantinople, à la tête d'une armée de cent mille guerriers.

Saladin avait prévu l'orage qui s'amoncelait sur sa puissance. Non-seulement il s'était ligué avec Kilidge-Arslan II, sultan d'Icone, mais en remontrant à Isaac quel tort les premiers croisés avaient fait à l'empire, il l'avait entraîné dans son alliance. Aussi, lorsque Frédéric se présenta pour traverser la Thrace en vertu d'anciens traités, il vit une armée grecque lui fermer le passage, et les vivres lui manquer; en même temps ses envoyés étaient jetés dans les fers à Constantinople. A cette nouvelle, il fond sur la Thrace en ennemi, enlève de toutes parts des vivres, bat les généraux de l'Orient, et passe l'hiver dans cette province fertile, après avoir exigé d'Isaac huit cents

otages des plus nobles familles pour gage de nouvelles promesses. Au printemps, il traversa le détroit sur des vaisseaux que lui fournit avec empressement l'empereur. Deux victoires sur les armées d'Icone lui 1190.
ouvraient le chemin de la Palestine, lorsqu'après avoir échappé à tant de vicissitudes et de batailles, ce prince se noya en traversant le Cydnus, selon les uns, ou, selon d'autres, mourut pour s'être baigné dans ce fleuve, dont la fraîcheur avait manqué jadis d'être également funeste à Alexandre. Cette mort fut la perte de l'armée déjà bien affaiblie. A peine si Frédéric, duc de Souabe, fils de l'empereur, put sauver sept à huit mille hommes, avec lesquels il joignit les chrétiens qui assiégeaient Saint-Jean-d'Acre. Au moment où Lusignan recouvrait la liberté, la reine Sibylle était morte sans enfants. Conrad de Montferrat, qui avait épousé la fille aînée de Beaudoin III, prétendait hériter de préférence. Mais s'il avait pour lui le droit, Lusignan avait la possession et refusait d'abandonner le trône. De là une guerre civile, que compliqua la reprise des hostilités avec Saladin. Les deux rivaux s'étaient cependant réunis pour assiéger Saint-Jean-d'Acre; mais leur défiance mutuelle fit traîner le siége en longueur, malgré les puissants renforts d'Occident qu'amena le comte de Champagne, et malgré la maladie qui régnait dans le camp de Saladin, et dont ce prince lui-même fut attaqué.

Telle était la situation des affaires, quand Richard Cœur de Lion et Philippe Auguste se dirigèrent à leur tour vers l'Orient. Tous deux avaient préféré le chemin par mer, pour n'avoir point à essuyer les perfidies de la cour de Constantinople. En conséquence, s'étant embarqués (1190), celui-ci à Gênes, et l'autre à Marseille, ils s'arrêtèrent d'abord en Sicile. Guillaume II venait de mourir. Tancrède, fils naturel d'un frère aîné, avait usurpé la couronne sur Constance, mariée à l'empereur Henri VI, les Normands, presque toujours ennemis de l'Allemagne, ayant embrassé volontiers son parti. Mais ce prince craignait l'arrivée des deux rois. Il essaya d'abord d'attirer Philippe

dans ses intérêts, et ne put y réussir; alors il se tourna du côté de Richard, et sema les premiers germes de la mésintelligence qui éclata depuis entre lui et Philippe. Le refus que fit Richard d'épouser Alix, pour laquelle cependant il avait combattu; ses noces avec Bérengère de Navarre, célébrées en Sicile sous les yeux de Philippe; enfin, des airs de hauteur, qui du prince passaient aux soldats envers les Français, aigrirent singulièrement les deux nations. Philippe arriva le premier devant Saint-Jean-d'Acre, et se déclara pour le marquis de Montferrat. Richard vint ensuite, après avoir délivré en passant l'île de Chypre de la tyrannie d'Isaac Comnène; et, par suite d'une opposition systématique, il épousa la querelle de Lusignan.

Malgré une rivalité si grande, tous les efforts de Saladin pour sauver Saint-Jean-d'Acre furent infruc-
1191. tueux, et la place se rendit enfin, après trois années de résistance. Philippe déclara presque aussitôt le dessein de retourner en France. Malgré les inquiétudes que Richard dut éprouver, il demeura encore un an dans la Palestine, où il releva les fortifications de plusieurs villes, et il remporta une victoire mémorable sur Saladin, auprès d'Antipatride. Mais, quand Jérusalem semblait ne pouvoir plus échapper à ses armes, il apprit que Jean, son frère, remuait en Angleterre, et il résolut de retourner en Europe. Auparavant il conclut avec Saladin un traité qui laissait les infidèles maîtres de la Palestine, mais qui garantissait aux chrétiens toute la côte depuis Joppé jusqu'à Saint-Jean-d'Acre. Il mit aussi fin à toutes les disputes, en donnant à Lusignan l'île de Chypre, et la royauté de Palestine à Henri, comte de Champagne, qui avait épousé la veuve du marquis de Montferrat, assassiné par ordre du Vieux de la Montagne.

Tel fut le résultat de la troisième croisade, la dernière qui ait eu pour théâtre la Palestine. Elle fut une nouvelle preuve de la vérité de ce vers d'Homère : *Que la multiplicité des généraux est ce qui nuit le plus au succès d'une entreprise.*

CHAPITRE XXVI.

De la quatrième croisade et de l'empire des Latins à Constantinople. (1193-1261 — XIIe et XIII siècles.)

Peu de temps après la retraite de Richard, Saladin 1193.
mourut. Ce prince, que les écrivains occidentaux et les Arabes ont à l'envi comblé des plus grands éloges, montra, il est vrai, sur le trône de brillantes qualités : mais elles furent ternies par son ambition insatiable, qui dégénéra souvent en mauvaise foi ; par son ingratitude envers Noureddin et sa famille ; enfin, par plusieurs traits de cruauté et d'avarice, que lui attribuent les meilleurs historiens musulmans. Ses vastes états se trouvèrent morcelés entre ses dix-sept fils, son frère, ses parents et ses généraux. Dans l'Asie Mineure, Kilidge-Arslan avait eu aussi dix fils qui se partagèrent ses domaines. De là des guerres civiles, dont les Latins et les Grecs auraient pu profiter avec avantage, s'ils avaient été moins divisés entre eux.

En Syrie, Malek-Adel, frère de Saladin, et le compagnon, souvent même l'instrument de ses victoires, songea à réunir les débris de son empire au préjudice de ses neveux. Il les brouillait par ses intrigues, et, quand ils étaient désunis, tombant sur un parti comme allié de l'autre, il s'agrandissait aux dépens de tous. Ce fut ainsi qu'en moins de cinq années, il se rendit 1201.
maître d'une partie de la Syrie, de l'Egypte entière, et de ce que les musulmans possédaient dans le royaume de Jérusalem. Henri de Champagne étant mort (1197) d'une chute, Henri, frère de Lusignan, et roi de Chypre depuis 1194, avait hérité de son trône, comme mari d'Isabelle, fille d'Amaury Ier. Malek-Adel saisit toutes les occasions de dépouiller le nouveau prince. Joppé tomba en son pouvoir ; quelques autres places se rendirent : il fallut avoir recours à l'Occident. Mais le

premier enthousiasme des croisades était passé. Tant d'expéditions malheureuses en avaient dégoûté les peuples, et les princes, toujours en rivalité, se craignaient trop pour abandonner leurs états.

Cependant, à la voix de Foulques, curé de Neuilly, un grand nombre de seigneurs français prirent les armes, sous la conduite de Beaudoin IX, comte de Flandre, et de Boniface II, marquis de Montferrat. Les nouveaux croisés préféraient se rendre par mer en Palestine, à l'exemple de Philippe et de Richard. Les Vénitiens, dont les vaisseaux couvraient alors les mers, convinrent de les y transporter, moyennant un certain prix. Quand on fut arrivé à Venise, l'argent manqua. Le doge Henri Dandolo proposa alors aux croisés d'aider la république à soumettre Zara révoltée contre elle : il promettait en retour, non-seulement le passage pour l'armée, mais de joindre même à l'expédition une partie des troupes vénitiennes. L'offre fut acceptée. Zara, prise par les croisés, fut remise aux Vénitiens, et Dandolo se disposa à cingler vers la Palestine. Mais les événements survenus à Constantinople firent avorter ce dessein, et donnèrent lieu à une révolution nouvelle.

Isaac l'Ange, battu par Frédéric Ier, l'avait été aussi par les Scythes et par les Bulgares. Oubliant en même temps la douceur et la modération qui lui avaient gagné les cœurs au commencement de son règne, il se livrait à ses vices et à la plus insupportable tyrannie. Haï autant que méprisé de ses sujets, il fut renversé sans peine par son propre frère Alexis III (1195). L'empire n'en fut ni mieux défendu, ni plus heureux. Pendant que les Scythes d'un côté, et les Turcs de l'autre, se rendaient maîtres de plusieurs places importantes et ravageaient des provinces entières, Alexis, renfermé dans son palais, abandonnait à des favoris la conduite de l'état, et se plongeait dans la débauche. Cependant Isaac, quoique privé de la vue par l'usurpateur, n'avait pas perdu tout espoir. Il envoya son fils, nommé Alexis, solliciter les secours du pape et ceux de l'empereur d'Allemagne, son gen-

dre. Le jeune Alexis fut adressé par ce dernier aux Vénitiens et aux Français, qui se préparaient à passer en Orient.

Les conditions du traité furent qu'Isaac rétabli payerait aux croisés deux cent mille marcs d'argent [1] pour les frais de la guerre sainte, et qu'il entretiendrait durant un an dix mille hommes pour la conquête de l'Egypte, et, tant qu'il vivrait, cinq cents chevaliers bien armés pour la sûreté des places que l'on conquerrait en Palestine. Ces conventions une fois signées, les croisés partirent, malgré l'opposition éner- 1203.
gique d'Innocent III, qui leur rappelait en vain leur premier but. Durazzo, l'île de Corfou et Calcédoine se rendirent sur-le-champ. De cette dernière ville on se dirigea sur Constantinople. Après dix jours de siége, on donna un assaut où les Grecs avaient l'avantage, lorsque Dandolo, presque aveugle et âgé de plus de quatre-vingts ans, marcha lui-même, suivi de l'élite des Vénitiens, et planta sur une des tours l'étendard de Venise. A cette nouvelle, Alexis s'enfuit à Andrinople avec ses trésors et les ornements impériaux. Isaac, remonté sur le trône, ratifia le traité fait par son fils. Pour affermir la couronne sur sa tête, les croisés poursuivirent Alexis et son gendre, Théodore Lascaris, les chassèrent d'Andrinople, passèrent après eux le Bosphore, et enfin les contraiguirent de se réfugier sur les terres du sultan d'Icone.

Cependant les impôts qu'Isaac ordonna pour satisfaire aux engagements de son fils, et ses tentatives pour réconcilier les deux églises, lui avaient aliéné tous les cœurs. Constantinople devint le théâtre de séditions continuelles et d'exécutions sanglantes; une partie de la ville fut même brûlée dans un tumulte. Murtzulphe, augmentant encore par ses artifices la haine des Grecs pour les Latins, détrôna Alexis IV, devenu empereur par la mort de son père, l'étrangla de ses propres mains, et se mit en devoir de résister

1. Environ dix millions de notre monnaie.

à la vengeance que les croisés prétendaient tirer de son crime.

En effet, dès que cette révolution eut été connue de Beaudoin et du marquis de Montferrat, ils firent passer le détroit à leurs troupes, et vinrent entourer Constantinople par terre et par mer. Après quelques
1204. jours de siége on donna l'assaut. Les Français arborèrent les premiers leur étendard sur les murs de la ville; les Vénitiens imitèrent bientôt leur exemple; on enfonça les portes, et toute l'armée entra victorieuse, tuant et massacrant ce qui se présentait devant elle. Le lendemain on livra la ville au pillage en épargnant les personnes; et quoique les habitants eussent caché en partie ce qu'ils avaient de plus précieux, le butin monta à des sommes énormes. Ensuite on songea aux moyens de conserver une si importante conquête. Beaudoin, comte de Flandre, fut nommé empereur et solennellement couronné dans l'église de Sainte-Sophie. Mais cet empire, trop morcelé, renfermait en lui-même les éléments de sa ruine. Beaudoin n'avait guère qu'un titre avec une puissance très-limitée sur Constantinople et sur la Thrace. En Europe, outre plusieurs principautés indépendantes, la Thessalie avec une partie de la Macédoine fut donnée en royaume à Boniface, marquis de Montferrat, qui prit Thessalonique pour capitale. Les Vénitiens revendiquèrent les îles de l'Archipel, la plus grande partie du Péloponèse, et plusieurs villes sur l'Hellespont; et Michel Ange Comnène retint sous ses lois l'Epire, l'Etolie, l'Arménie et une partie de la Thessalie sous le titre de despote d'Epire. En Asie, où les Latins ne s'établirent pas, Théodore Lascaris s'était mis en possession de presque toutes les provinces, et, prenant le titre d'empereur, il établissait sa résidence à Nicée, tandis qu'un autre rejeton des Comnènes fondait à Trébisonde un autre empire, dont la chute devait suivre de bien près celle de Constantinople.

Beaudoin avait dû combattre pour réduire la Thrace sous son obéissance. Il ne lui restait plus à conquérir

que la ville d'Andrinople qu'il assiégeait, lorsque les Grecs trouvèrent moyen d'intéresser à leur cause le roi des Bulgares. Ce peuple avait profité des révolutions de l'empire pour ressaisir, en 1186, son indépendance qu'il avait perdue depuis cent quatre-vingts ans. Pierre II et Asan I[er] furent ses libérateurs. Joannice, qui leur succéda (1196), s'étant allié aux Grecs, s'avança pour faire lever le siége d'Andrinople, attira Beaudoin dans une embuscade, taille ses troupes 1205.
en pièces, et le fit lui-même prisonnier. Il déshonora sa victoire par les ravages qu'il commit dans la Thrace et surtout par sa cruauté envers son malheureux captif. Après lui avoir fait couper les pieds et les mains, il ordonna de le transporter dans un désert, pour être exposé aux bêtes féroces et aux oiseaux de proie. Beaudoin survécut trois jours à cette mutilation horrible. Par sa valeur et ses grandes qualités, il était assurément digne d'une meilleure fortune.

Des querelles intestines empêchèrent d'abord Lascaris de profiter, autant qu'il l'aurait pu, de cette victoire. Le tyran Alexis l'Ange s'était réfugié en Asie. Quand il sut que Lascaris avait conservé à l'empire plusieurs provinces, il les redemanda comme son domaine, et appuya ses prétentions d'une armée que le sultan d'Icone mena lui-même à son secours. Mais Lascaris n'avait garde de céder à un prince aussi lâche ce qu'il devait à son courage. Les deux armées se rencontrèrent; celle des Grecs plus faible était presque en déroute, lorsque Lascaris, renversé de cheval par le sultan, le renverse à son tour et le tue. Les Turcs reçurent la paix aux conditions qu'imposa le vainqueur : pour Alexis, il fut pris et conduit dans un monastère de Nicée, où il termina sa vie quelque temps après.

Lascaris, délivré de ce concurrent dangereux, tenta de reconquérir la Thrace sur Henri, frère et succes- 1206.
seur de Beaudoin; mais il trouva dans ce prince une résistance si courageuse et secondée si souvent de la fortune, qu'après plusieurs années d'une guerre sanglante, il fut contraint de recevoir la paix. Henri

tourna dès lors contre les Bulgares, qu'il chassa de la Thrace, et contre le despote d'Epire, qu'il voulait soumettre à ses lois. Malgré une guerre continuelle et de grands avantages, il ne put enlever ni à Michel Ange, ni à Théodore, son frère, qui lui succéda, les pays qu'ils avaient détachés de l'empire. La mort le surprit dans ces expéditions, après qu'il eut régné dix ans avec autant de gloire que de bonheur.

1217. Pierre de Courtenay, comte d'Auxerre, qui avait épousé sa sœur, monta après lui sur le trône de Constantinople. Ce prince fut couronné à Rome par le pape Honorius III; de là il se rendit à Venise, et conclut un nouveau traité avec cette république. En retournant dans ses états, il tenta d'enlever Durazzo au despote d'Epire : mais il fut repoussé et fit la paix avec son ennemi. Théodore lui promit le passage. Peu fidèle à ses serments, il tomba cependant sur ses troupes quand il s'y attendait le moins, les mit
1219. en déroute complète, et, l'ayant pris lui-même, le fit mourir quelque temps après.

Après un interrègne de deux années, le trône passa à Robert, second fils de Pierre, Philippe, l'aîné, ayant refusé d'y monter. Un an après, mourut Théodore Lascaris, laissant son autorité très-affermie dans l'Asie mineure. Bien qu'il eut un fils, il avait nommé
1222. son successeur Jean Vatace, son gendre, prince distingué par son courage, préférant ainsi le bien de l'état aux intérêts de famille. Vatace ne démentit pas l'espoir qu'il avait inspiré. Les deux frères de Lascaris, mécontents d'un tel choix, ayant demandé le secours de Robert pour rentrer en possession de ce qu'ils appelaient leur héritage, Vatace marcha contre eux, tailla leur armée en pièces et les fit eux-mêmes prisonniers. Encouragé par ce premier exploit, il équipa une flotte et enleva aux Latins la plupart des îles de l'Archipel, ainsi que toutes les places qu'ils tenaient sur le Bosphore et sur l'Hellespont. Il agissait dans toutes ses entreprises avec d'autant plus de sécurité, que le sultan d'Icone, occupé à se défendre lui-même contre l'invasion des Tartares, songeait peu

à rompre les traités pour envahir les provinces grecques. En Europe, Théodore mettait fin, en 1222, au royaume éphémère de Thessalonique, et s'emparait en 1224 d'Andrinople.

Robert eut pour successeur Beaudoin II, son frère. 1226.
Comme ce prince n'avait que onze ans, on remit l'autorité entre les mains de Jean de Brienne, autrefois roi de Jérusalem, guerrier aussi estimé par sa sagesse que par son courage. Pendant son administration, Vatace et le roi des Bulgares Asan II vinrent assiéger trois fois Constantinople avec des armées que les historiens font monter à cent mille hommes. Jean de Brienne repoussa les deux premières attaques, quoiqu'il n'eut avec lui qu'une poignée de Latins. La troisième fois, les Grecs croyaient réduire bientôt une garnison faible et harassée, lorsque les Vénitiens arrivèrent avec une puissante flotte et les contraignirent de lever encore le siége. Bientôt la mésintelligence se mit entre Vatace et les Bulgares. Asan II s'unit contre
les Grecs à Beaudoin, qui régnait seul depuis la mort 1237.
de Jean de Brienne, et au despote d'Epire, qu'il rétablissait dans ses états. Il y avait en effet sept ans que, dans une guerre, Théodore avait été battu (1230), fait prisonnier et privé des yeux : mais le roi bulgare, qui venait d'épouser sa fille, lui avait rendu la liberté, et Théodore avait facilement triomphé de Manuel, qui avait gouverné pendant la captivité de son frère, et qui toutefois se cantonna dans la grande Valachie. Ce fut contre l'Epire que Vatace tourna d'abord ses armes. Jean, fils et successeur de Théodore, fut plu-
sieurs fois vaincu, et reconnut, soit par persua- 1242.
sion, soit par force, la suzeraineté de l'empire. Démétrius, son frère, encore plus malheureux, était à peine monté sur le trône, qu'une conspiration se forma contre lui, et qu'il fut livré à Vatace dans la ville de Thessalonique. Michel Ange II, le dernier des Comnènes d'Epire, réunit aux possessions de Manuel, son oncle, l'Epire et l'Acarnanie.

Asan II était mort dès le commencement de la guerre. Caloman et Michel, ses fils, étaient incapables

de résister à Vatace, qui enleva à la Bulgarie un grand nombre de villes. Pendant ce temps, les Latins étaient rentrés dans quelques places par leur alliance avec les princes de Trébisonde : mais Vatace les leur reprit, ainsi que l'île de Rhodes, un instant conquise par les Génois. Bientôt après ce prince mourut : dans un règne de cinquante-trois ans, il avait étendu ses conquêtes jusqu'aux portes de Constantinople. Théodore
1255. Lascaris, son fils, renouvela les traités avec le sultan d'Icone, qu'il secourut contre les Tartares, fit heureusement la guerre contre les Bulgares et contre le despote d'Epire, reprit sur eux nombre de places, et les contraignit à recevoir la paix. Il laissa en mou-
1258. rant son fils, Jean Lascaris, âgé de neuf ans, sous la tutelle de George Muzalon, homme à qui le mérite avait tenu lieu de naissance, et qui était inviolablement attaché à la famille impériale. Le ministre trouva un ardent compétiteur dans Michel Paléologue. Celui-ci, d'une origine illustre, s'était distingué dans les guerres précédentes. Dévoré d'ambition, il aspirait au trône ; ce qui l'avait contraint, sous le dernier empereur, de se réfugier auprès du sultan d'Icone. Rappelé à la cour, il recommença ses cabales pendant la minorité de Jean Lascaris. Muzalon fut sa première victime ; ensuite il se fit déclarer tuteur du jeune prince et protecteur de l'empire ; puis, à la nouvelle d'une victoire remportée sur le despote d'Epire, la noblesse et le peuple le saluèrent
1260. du titre d'empereur, qu'il ne refusa point. Le patriarche, séduit par ses promesses en faveur de Jean, lui plaça sur la tête la couronne, objet de tous ses vœux et de tous ses crimes.

Cependant Beaudoin, effrayé par les succès des Grecs, entreprenait en Occident plusieurs voyages, d'où il rapportait beaucoup d'espérances et de promesses, sans obtenir de grands secours. Michel Paléologue, une fois empereur, songeait à recouvrer sa capitale. A la tête d'une armée nombreuse, il enleva aux Latins tout ce qu'ils possédaient encore en Thrace, et environna de toutes parts Constantinople, qu'il ne

put cependant emporter. Mais l'année suivante, Alexis 1261.
Stratégopule, un de ses généraux, envoyé contre le despote d'Epire, tomba inopinément sur cette ville, dépourvue de troupes et de vivres, et s'en empara pendant la nuit, sans que les Latins eussent eu, pour ainsi dire, le temps de se mettre en défense. Beaudoin s'échappa avec les principaux seigneurs et se retira à Venise. Paléologue vint prendre possession de la ville et y rétablit le siége de l'empire grec, cinquante-huit ans après la conquête des croisés. Néanmoins il permit aux Latins d'habiter Constantinople, et même il céda tout le faubourg de Péra aux Génois, dont le commerce soutint jusqu'à la fin la splendeur de l'empire.

Enorgueilli d'un succès qu'il n'espérait point, Paléologue crut pouvoir tout oser, et fit crever les yeux à Jean Lascaris. Mais s'il se délivra d'un collègue dont l'âge et la puissance ne pouvaient lui faire ombrage, il ne put échapper aux troubles qui furent la suite de son crime et qui déchirèrent son règne, comme nous le verrons après avoir repris les événements de l'Occident jusqu'à cette époque.

CHAPITRE XXVII.

De l'Allemagne et de l'Italie, depuis l'avénement de Henri VI jusqu'à la mort de Frédéric II. — Cinquième et sixième croisades. (1190-1259 — XIIe et XIIIe siècles.)

A la mort de Frédéric Ier Barberousse, Henri, son 1190.
fils, VIe du nom, déjà reconnu roi des Romains, ceignit la couronne impériale avec l'assentiment universel. La même année, il apprit la mort de Guillaume II, roi de Sicile. Comme ce prince ne laissait pas d'enfants, il songea à faire valoir les droits de l'impératrice Constance, sœur de Guillaume Ier. Tancrède, petit-fils de Roger II, mais d'une naissance illégitime, avait profité de l'aversion des Normands

pour l'Allemagne, et s'était soumis les pays possédés par sa famille, en sorte que Henri dut recourir aux armes. Couronné à Rome par le pape Célestin III, il se dirigea vers la Pouille et mit le siége devant Naples : mais comme il n'avait point de flotte qui fermât la ville du côté de la mer, ses troupes se consumaient inutilement au pied des murailles. Il retourna donc en Allemagne, pour revenir à la tête d'une nouvelle armée. Cependant l'impératrice Constance, demeurée à Salerne, fut livrée par les habitants à Tancrède, qui la renvoya libre à l'empereur, avec une générosité dont sa famille fut mal récompensée dans la suite.

En effet, à peine Tancrède avait-il recouvré les places tombées au pouvoir des Allemands, que la perte de son fils aîné lui causa un tel chagrin qu'il en mourut dans l'année. Il laissait un enfant en bas âge, nommé Guillaume, peu capable de défendre ses états contre la puissance impériale. Henri, déjà en campagne, hâta sa marche. Salerne, emportée d'assaut, fut ruinée pour sa trahison envers l'impératrice, et cet exemple de rigueur fit que toutes les villes d'Italie et de Sicile ouvrirent leurs portes. Guillaume et sa
1195. mère se rendirent aussi au vainqueur, moyennant des conditions honorables, qu'il n'observa pas ; car il enferma la reine dans un monastère, où elle finit ses jours, et il fit crever les yeux au fils, pour se délivrer de toute inquiétude.

La sévérité que déploya Henri pour établir son autorité, suscita dans le pays plusieurs révoltes ; mais les forces qu'il fit venir de l'Allemagne, la rigueur dont il usa envers les chefs, et par-dessus tout la conduite non moins ferme, mais plus politique de l'impératrice, fille des anciens rois normands, anéantirent avec le temps jusqu'aux dernières semences de troubles. Bien affermi dans ses états d'Allemagne et d'Italie, il se disposait à condescendre aux désirs du pape Célestin III, en se mettant à la tête de la qua-
1197. trième croisade, lorsqu'il fut saisi d'une maladie aiguë, dont il mourut peu de temps après. Aucun empereur n'avait joui depuis longtemps d'une aussi grande puis-

sance. Alexis III, qui gouvernait l'Orient, en conçut même de la crainte et offrit de reconnaître la suzeraineté de l'Allemagne, ce qui ne contribua pas peu aux révolutions de Constantinople. En même temps, Henri déployait dans l'administration de ses états une justice qu'il poussa quelquefois à l'excès, et qui lui mérita le surnom de *Sévère*.

Frédéric, son fils, était déjà reconnu roi des Romains. Cependant, comme il était encore très-jeune, on élut Philippe, son oncle, et Constance ne lui conserva que la couronne héréditaire des Deux-Siciles. Le pape et les républiques naissantes d'Italie crurent les circonstances favorables pour abattre la maison de Souabe, qui avait travaillé avec une ardeur si persévérante à maintenir les droits de l'empire au delà des Alpes : en conséquence, Innocent III se mit en devoir d'en abattre à la fois les deux branches. En Sicile, Frédéric et Constance plièrent sous l'autorité du pontife et le désarmèrent ainsi. Mais en Allemagne, Innocent trouva plus de résistance. Par ses suggestions et ses ordres, plusieurs des princes de l'empire, réunis à Cologne, déclarèrent nulle l'élection de Philippe, et nommèrent à sa place Othon, duc de Saxe, troisième fils de Henri le Lion et neveu du roi d'Angleterre. Il en résulta une guerre civile. Philippe eut d'abord le dessous. Vaincu et poursuivi de place en place, il fut enfin assiégé : mais il s'échappa adroitement pendant la nuit, et reparut bientôt à la tête d'une nouvelle armée. Trop faible contre ses ennemis réunis, il les attaqua séparément, les contraignit ainsi d'avoir recours à sa clémence, et affaiblit tellement son rival par cette sage conduite, que ce prince, enfermé dans Cologne, se vit sans aucun espoir de rétablir ses affaires. Dans une sortie, où il perdit ses plus braves soldats, il
réussit du moins à gagner la campagne, et de là il se 1205.
réfugia auprès de son oncle, à la cour d'Angleterre.

Philippe vainqueur songea à pacifier l'empire, en déployant autant de générosité et de prudence qu'il avait montré de courage. Il s'attacha par des alliances le roi de Bohême et le duc de Brabant : il acheta du

pape une paix nécessaire aux deux partis, en lui sacrifiant plusieurs pays, et surtout les droits tant contestés de l'empire sur les biens de la comtesse Mathilde; enfin il détruisit jusqu'au dernier germe des factions, par son traité avec Othon, à qui il accorda une de ses filles, et qu'il voulait reconnaître roi des Romains au préjudice de son neveu. C'est ainsi qu'il essayait de cicatriser les plaies de l'Etat, quand il fut assassiné par un seigneur, auquel il avait refusé une de ses filles, après la lui avoir promise, ce seigneur ayant été déclaré infâme dans une diète, pour un crime dont il demeura convaincu.

1208. Othon, quatrième du nom, fut unanimement reconnu empereur. Cette nouvelle causa une grande joie en Italie. En effet, ce pays était depuis longtemps divisé en deux partis; l'un tenait pour la maison régnante de Souabe, et l'aidait dans ses prétentions sur ce pays : c'était le parti gibelin, auquel appartenait presque toute la noblesse; l'autre s'était attaché à la famille de Saxe ou des Guelfes, qui lutta en Allemagne contre la maison de Souabe, et il comptait parmi ses adhérents les papes, toujours ennemis des empereurs, et les villes confédérées, sous Frédéric I[er], pour leur indépendance. Henri VI, occupé en Sicile, avait dû laisser les villes de Lombardie s'affermir dans les priviléges que son père leur avait concédés par force: il les augmenta même quelquefois pour en tirer des secours dans ses intérêts. Sous le règne de Philippe, les dissensions de l'Allemagne eurent leur contre-coup en Italie. Les villes lombardes se déchirèrent sous l'étendard guelfe ou gibelin; les villes même de Toscane, jusqu'alors humblement soumises, prirent part à la querelle. Un grand nombre d'entre elles, suivant l'exemple donné par Milan, Crémone, Padoue et autres, voulurent se gouverner par leurs lois, et, comme elles, ne reconnaître au plus que la haute suzeraineté de l'empire. Quant au pape, c'était toujours Innocent III, il s'était affermi contre la mauvaise volonté des Romains, avides d'échapper à sa domination, et qui s'étaient fait Gibelins, parce

que les pontifes avaient embrassé dès l'origine, sous les étendards guelfes, le parti de la liberté.

On comprendra dès lors que l'avénement d'Othon ait été salué par les Guelfes d'un concert de bénédictions et d'espérances; ils ne concevaient pas que, parvenu au pouvoir, ce prince pût avoir d'autres vues, d'autres sentiments qu'auparavant. Ainsi le pape se croyait, et plus que jamais, soutenu contre les Romains, et confirmé dans l'héritage de la comtesse Mathilde, grand sujet de disputes entre les pontifes et les empereurs. Les villes, de leur côté, se voyaient déjà dans une indépendance entière, que seraient forcées d'accepter celles même qui avaient embrassé le parti de la domination. Tant de rêves s'évanouirent bientôt. Othon promit tout ce qu'on voulut, jusqu'à ce qu'il eût reçu la couronne impériale des mains du pape, celle de fer à Milan, et qu'il eût réuni sous ses lois toute l'Allemagne. Dès l'an 1210, il repassa en Italie. ré- 1210.
solu de faire valoir ses droits. A la tête de la ligue milanaise, constamment attachée à sa famille, il s'empara de la Pouille sur Frédéric de Sicile; puis il s'avança contre le pape, dont il se méfiait, et reprit sur lui une bonne partie du territoire qu'il lui avait concédé. L'Italie menaçait alors de retomber plus que jamais sous la dépendance des empereurs : Othon fut prévenu. Innocent III, prenant en main la protection du parti gibelin et de Frédéric, roi de Sicile, chef de la maison de Souabe, dont la tutelle lui avait été déférée après la mort de Constance, le fit élire empereur par les princes de l'empire, après avoir excommunié et dépossédé Othon par une bulle. Avec un tel appui, Frédéric II, alors âgé de treize à quatorze ans, eut bientôt ranimé, en Italie et en Allemagne, les restes de son parti. Cependant l'empereur ne manquait ni d'activité ni de conduite, et la partie était au moins égale entre les deux rivaux. Une démarche imprudente en accéléra l'issue. Othon, comme allié naturel de l'Angleterre, et pour se venger de Philippe Auguste, protecteur avoué de Frédéric, déclara la guerre à la France : ce fut là sa ruine. Battu complétement

1214. à Bouvines, et encore vaincu l'année suivante, il regagna l'Allemagne presque sans suite, généralement décrié et abandonné. Frédéric eut donc la jouissance paisible du trône, tandis que son rival se retirait dans ses états héréditaires de Brunswick, où il vécut encore quatre ans sans rien entreprendre, se consolant de sa chute dans le sein de la religion.

Bon politique, valeureux guerrier, prudent, actif, infatigable, sévère, comme son père, dans l'administration de la justice, mais d'une ambition démesurée, d'un amour désordonné pour les plaisirs, d'une irréligion presque déclarée dans un siècle éminemment religieux : tel fut Frédéric II sur le trône. Aux dons qu'il tenait de la nature, il avait joint ceux d'une éducation soignée : on rapporte qu'il possédait parfaitement le grec, le latin, l'allemand, l'italien, le français et le turc, c'est-à-dire les langues des principaux peuples de l'Europe et de l'Asie. Frédéric Ier, son aïeul, était, en fait de gouvernement, le modèle qu'il se proposait de suivre.

Le jeune âge de Frédéric, le besoin de s'affermir dans son double royaume, peut-être aussi l'habitude, maintinrent d'abord la paix entre l'empire et le saint-siége. Innocent III eut donc lieu de se féliciter du nouveau prince; cependant il ne se dissimulait pas quelle puissance pouvait exercer en Italie celui qui réunissait, à titre d'héritage, le royaume des Deux-Siciles et l'Allemagne : aussi se rapprocha-t-il des villes lombardes, sans toutefois se déclarer. En même temps, par politique peut-être autant que par le désir de recouvrer les saints lieux, il engagea Frédéric à prendre la croix : ce que l'empereur fit en 1215, lorsqu'il fut solennellement couronné à Aix-la-Chapelle. Mais bientôt, éclairé sur ses véritables intérêts, il allégua divers prétextes pour se dérober à l'honneur de commander la cinquième croisade. L'armée étant rassemblée, Honorius III, successeur (1216) d'Innocent, nomma pour la conduire André II, roi de Hongrie, qui se joignit à Jean de Brienne, roi de Jérusalem, et à Hugues de Lusignan, roi de Chypre. La

retraite du premier, qu'une révolte rappela dans ses états, et la mort du troisième, laissèrent Jean de Brienne maître de diriger, comme il lui plairait, l'expédition. Ce prince attaqua l'Egypte, persuadé que s'il renversait la puissance sarrasine dans ce pays, la Palestine retomberait au pouvoir des chrétiens. Malek-
Adhel venait de mourir, laissant seize fils assez peu 1218.
unis entre eux et avec les fils de Saladin, leur oncle; néanmoins ils firent tous leurs efforts pour sauver Damiette, qu'avaient assiégée les croisés. La place une fois emportée, Jean de Brienne s'avança en vainqueur dans l'Egypte. Tout présageait une conquête facile, lorsque la division se mit parmi les principaux chefs des croisés. Après deux années d'une guerre marquée par des succès et des revers, il fallut songer
à la retraite et conclure un humiliant traité, qui remit 1221.
Damiette au pouvoir des infidèles, ce qui rendait inutile tout le sang précédemment versé.

En 1220, Honorius avait couronné Frédéric à Rome, mais en lui faisant jurer de partir pour la terre sainte, et d'accomplir fidèlement ce qui avait été promis à son prédécesseur touchant le domaine temporel de l'Eglise. Bien loin de réaliser ces promesses, l'empereur eut la hardiesse de punir quelques ecclésiastiques qui brouillaient tout dans le royaume de Naples. Le pape évoqua l'affaire à son tribunal, et fit à Frédéric, sur les immunités de l'église, des remontrances dont il ne tint nul compte. Aussitôt Honorius l'excommunia avec plus d'emportement que de prudence. Frédéric para le coup en Allemagne et dans les divers états de la chrétienté, par un manifeste qu'il publia pour appuyer sa conduite. Tous les princes l'approuvèrent, et firent avec lui cause commune. Mais les villes de Lombardie,
Milan à leur tête, renouvelèrent la confédération 1225.
qu'elles avaient formée l'an 1167 contre Frédéric Barberousse. Son petit-fils, ne se sentant pas encore capable de tenir tête à l'orage, entreprit de le conjurer. Dans cette vue, il offrit d'accomplir son vœu, ce qui désarma Grégoire IX, successeur

(1227) d'Honorius. Frédéric partit en effet de Brindes
1227. sur une flotte magnifique, avec une armée aussi leste qu'animée du désir de bien faire; il était d'autant plus porté à ce voyage, qu'ayant épousé, l'an 1225, Yolande, fille de Jean de Brienne, il avait reçu de son beau-père les droits que celui-ci avait sur la Palestine. On espérait un plein succès d'une expédition entreprise avec tant d'ardeur, quand tout à coup on vit revenir l'empereur, atteint d'une maladie réelle ou supposée. Aussitôt le pape lança de nouveau sur lui les foudres du Vatican. Frédéric s'en vengea en suscitant les Romains contre le pontife, qui
1228. fut obligé de s'enfuir à Pérouse; ensuite il remit à la voile, et descendit à Saint-Jean-d'Acre. Les musulmans, divisés entre eux et attaqués par les armées victorieuses des Tartares, n'étaient point en état de résister à ses armes. Aussi, quoique les chrétiens de Palestine, et surtout les ordres militaires, eussent reçu ordre du pape de combattre plutôt Frédéric que de se joindre à un excommunié contre les infidèles, dès les premières hostilités, le sultan Mélédin fit proposer une trêve. L'empereur, menacé de perdre ce qu'il avait en Occident, prêta l'oreille à ce désir. Toutefois il dicta les conditions de la trêve, qui fut conclue pour dix ans. Les chrétiens recouvraient le royaume et la ville de Jérusalem. Frédéric prit lui-même la couronne
1229. sur l'autel, aucun évêque n'osant lui donner l'onction royale, à cause de ses démêlés avec le saint-siége. Ensuite il releva les fortifications des principales places, y mit de bonnes garnisons, et se rembarqua pour l'Italie, sur la nouvelle que ses affaires y déclinaient chaque jour. Le pape poussait l'animosité contre lui au point de désavouer le traité avantageux qu'il avait fait avec le sultan : ce dont ni l'un ni l'autre ne s'inquiéta beaucoup. Mais aux foudres de l'Eglise il avait joint les armes temporelles, et ses troupes s'étaient jetées sur la Pouille et sur les pays voisins, sous la conduite de Jean de Brienne, qui consentait ainsi à servir, contre son propre gendre, l'animosité du pontife romain. Frédéric de retour eut bientôt repris

l'avantage. On comptait dans son armée jusqu'à des Sarrasins, qu'il avait expulsés des montagnes centrales de la Sicile, mais qu'il avait établis dans la Capitanate, autant pour chagriner le pape que pour s'en faire un appui contre lui. Grégoire IX, voyant ses états ravagés jusqu'aux portes de Rome, et de plus inquiété par les Romains eux-mêmes, fut obligé d'entendre à un accommodement. Il lui fut avantageux; car Frédéric devait payer cent vingt mille pièces d'or. Quand le traité eut été ratifié, ce prince 1230.
vint trouver à Anagni le pape, dont il fut bien reçu et qui le releva de toutes les censures.

Cette paix ne s'étendait point aux villes de Lombardie, qui en ressentirent néanmoins les effets pendant quelque temps, l'empereur étant passé en Allemagne pour y veiller à ses affaires, et pour y lever de nouvelles troupes. Grégoire s'était bien porté pour médiateur entre elles et Frédéric; mais il craignait trop en lui une telle augmentation de puissance, pour agir de bonne foi dans cette occasion : aussi, comme elles refusaient de se soumettre, Frédéric, qui ne prétendait rien relâcher de ses droits, repassa de nouveau 1236.
les Alpes. Ses succès furent quelque temps arrêtés par la double révolte de son fils aîné Henri et du duc d'Autriche, Frédéric le Belliqueux. Les Milanais avaient profité des jalousies du premier contre son frère Conrad, pour l'attirer dans leur parti : mais ils n'en retirèrent aucun avantage. Le jeune prince, sans crédit en Allemagne, n'en trouva guère plus en Italie, et fut obligé de se jeter aux pieds de son père, qui le relégua dans un château de la Pouille, où il mourut. Quant au duc d'Autriche, il ne put tenir devant l'empereur, qui porta le fer et le feu dans ses états, et qui s'empara même de Vienne, sa capitale.

Délivré d'inquiétude de ce côté, Frédéric poussa vivement la guerre contre Milan et la confédération lombarde. Il attaqua avec tant d'ardeur l'armée coalisée, qu'il remporta sur elle, à Corte-Nuova, une vic- 1237.
toire complète : malheureusement il ne put profiter d'un semblable succès. Tandis qu'il retournait en

Allemagne chercher de nouvelles troupes, Gênes et Venise relevèrent l'espoir des guelfes en s'unissant à eux. Venise voulant venger la mort de Pietro Tiepolo, fils de son doge, qui avait commandé les confédérés à Corte-Nuova, et qui avait été mis à mort après la victoire. En même temps le pape, mécontent de Fré-
1239. déric, se joignit aussi à la ligue, excommunia ce prince, le déposa, et mit en jeu tous les ressorts de la politique pour lui susciter en Allemagne un puissant compétiteur, qui l'empêchât de songer aux affaires de l'Italie. Dans cette vue, il fit offrir l'empire à Robert, frère de saint Louis : mais ce sage prince ayant refusé, *parce que*, disait-il, *il n'appartenait point au pape de disposer ainsi des couronnes*, le pontife ne put troubler pour le moment la tranquillité au delà des Alpes, et la guerre recommença en Italie avec plus d'animosité que jamais. L'empereur marcha droit à Rome, où il avait un parti nombreux : et si Grégoire eut assez de crédit pour empêcher les Romains d'ouvrir leurs portes, ni ses foudres, auxquelles Frédéric était accoutumé, ni les efforts des villes confédérées ne purent arrêter la vengeance de ce prince, qui s'avança vers Naples, mettant impitoyablement à mort tous les guelfes qu'il prenait les armes à la main, et saccageant le territoire des villes qui avaient embrassé leur parti.

Le pape avait convoqué à Rome un concile : mais
1241. la flotte impériale vainquit près de l'île de Méloria, à quelque distance de Livourne, les vaisseaux génois qui transportaient les prélats en Italie. Grégoire IX étant mort sur ces entrefaites, et Célestin IV n'ayant occupé que dix-huit jours le saint-siége, il fallut négocier longtemps pour que Frédéric relâchât les prisonniers. Enfin les cardinaux se réunirent, et d'un consentement unanime ils élurent le cardinal de Fiesque, qui prit le nom d'Innocent IV. Jusqu'alors, il avait été attaché au parti des gibelins. Comme on félicitait l'empereur de cette élection : *Pourquoi me réjouir?* répondit-il : *je perds l'amitié d'un cardinal, et je n'en aurai pas moins le pape pour ennemi.*

Innocent IV suivit en effet les traces de ses prédécesseurs. Quelques tentatives qu'il fit d'abord pour ramener la paix, demeurèrent inutiles, les deux partis s'accusant mutuellement de mauvaise foi. Le pape, plus faible, crut devoir quitter Rome et se réfugier en France, en passant par Gênes et la Savoie. Arrivé à Lyon, il y convoqua le treizième concile œcuménique. Frédéric, cité à comparaître, envoya donner des justifications qui ne furent point écoutées. De là une nouvelle et dernière excommunication, la treizième, au 1245.
compte de certains historiens, qui ait été fulminée contre ce prince. Cette fois le pape eut assez d'empire sur les princes allemands pour en engager plusieurs à déclarer Frédéric privé de la couronne impériale, qu'ils don- 1246.
nèrent à Henri Raspon [1], landgrave de Thuringe, au préjudice de Conrad, fils de l'empereur, élu roi des Romains dès l'année 1235. Mais Conrad ne se manqua pas à lui-même. Quoique son rival, soutenu de l'argent du pape, eût pris sur lui quelque supériorité, il ne laissa pas de tenir la campagne, fit échouer toutes ses entreprises et le vainquit enfin. Henri, surnommé 1247.
le roi des prêtres, en mourut de douleur. Les princes de son parti se réunirent de nouveau et proclamèrent empereur, Guillaume, comte de Hollande.

La guerre n'en continuait pas avec moins d'ardeur en Italie, où l'on avait publié une croisade contre les gibelins. Cependant Frédéric était partout vainqueur, lorsqu'une révolution dans une seule ville fit changer de face aux affaires. Parme fut reprise sur les gibelins par les guelfes exilés. A cette nouvelle, Frédéric accourut mettre le siége devant cette ville. Malgré la vigoureuse défense des assiégés, il s'opiniâtra près d'un an à la vouloir prendre, laissant le champ libre à ses ennemis dans tout le reste de l'Italie; et cependant il échoua honteusement. Un jour la garnison, profitant de la négligence des Allemands, fit une sortie, brûla tous les travaux, s'empara du 1248.
camp et contraignit Frédéric à s'enfuir presque seul

1 Il descendait de Charles de Lorraine le Carlovingien.

et sans armes. Cet échec n'abattit pas son courage. Il se préparait à recommencer la guerre, lorsqu'il apprit
1249. qu'Entius, son fils naturel, avait été défait et pris par les Bolonais, qui le retinrent vingt ans en captivité, sans vouloir entendre à aucune rançon. L'empereur s'en vengea en faisant aux guelfes tout le mal possible; mais, vers le même temps, il fut obligé de repasser en Allemagne où Conrad avait peine à se défendre contre les efforts du comte de Hollande. Il y
1250. mourut l'année suivante, après un des règnes les plus agités que les annales des peuples nous présentent.

Conrad IV, unanimement reconnu de tous les princes allemands, poursuivit aussitôt les projets de son père sur l'Italie. Avec le secours des gibelins, il rétablit son autorité sur les villes de la Pouille et de la Calabre, que le pape avait fait révolter contre lui. Naples lui coûta huit mois et se rendit enfin. Plein d'activité, et à peine âgé de vingt-sept ans, il promettait à l'empire un grand prince, lorsqu'il tomba ma-
1254. lade et succomba, ne laissant qu'un fils en bas âge, nommé Conradin, dont nous verrons plus tard la fin malheureuse. On attribua cette mort à Mainfroi, fils naturel de Frédéric II et prince de Tarente. Accusé déjà par quelques auteurs d'avoir étouffé son père, Mainfroi aurait, dit-on, été porté par l'ambition à ce nouveau crime: et en effet, il se prévalut de la minorité de son neveu pour s'emparer des deux royaumes de Naples et de Sicile.

De son côté, Guillaume de Hollande n'avait rien à craindre d'un enfant. Demeuré sans compétiteur, il s'empara de l'empire et n'en jouit pas long-temps. Dans une guerre qu'il entreprit contre les Frisons, il voulut traverser seul à cheval un marais glacé, le rompit et y demeura engagé : les Frisons l'apercevant,
1256. coururent à lui et le tuèrent sans le reconnaître. Les princes de l'empire partagèrent alors leurs voix entre deux concurrents : l'un fut Richard, comte de Cornouailles et frère du roi d'Angleterre, qui vint en effet en Allemagne, mais qui, manquant de troupes et d'argent, s'en retourna l'an 1259, après avoir dépensé

pour son élection, devenue inutile, des sommes immenses; l'autre fut Alphonse l'Astronome, roi de Castille, qui accepta le titre d'empereur, mais qui ne vint même jamais en Allemagne, occupé qu'il était dans ses états par la guerre contre les Maures. Personne ne se présentant pour ceindre la couronne impériale, les ducs, les évêques, les comtes et autres seigneurs, se jetèrent à l'envi sur les domaines de la couronne et s'emparèrent aussi de tous les droits régaliens, faisant eux-mêmes des lois, rendant souverainement la justice et percevant les impôts à leur profit. Conradin, trop faible pour faire valoir d'autres droits, s'était mis du moins en possession des duchés de Souabe et de Franconie, domaines héréditaires de sa famille. Après sa mort (1268), comme il ne laissait pas d'héritier, les vassaux de Souabe et de Franconie envahirent chacun ce qui était à sa convenance, et prétendirent ne plus relever désormais que de l'empire. Mais toutes les ambitions se croisaient; ce n'était partout que guerres et dévastations continuelles. Du haut de leurs châteaux, qui couvraient le pays, les seigneurs tombaient à leur gré sur la campagne et infestaient au loin les routes, détruisant ainsi toute agriculture et tout commerce. Il se forma différentes ligues contre les perturbateurs de la paix publique. Les *ganerbinats*, en Souabe et en Franconie, étaient des associations de gentilshommes sous l'autorité d'un chef appelé *burgrave*. La *confédération des villes du Rhin*, reconnue, en 1255, par Guillaume de Hollande, avait pour but de protéger la navigation que prétendaient entraver les seigneurs. Enfin, la *ligue hanséatique* qui avait commencé avec le siècle, mais qui prit une extension plus grande après la mort de Frédéric II, se composait des villes les plus commerçantes de l'Allemagne, qui voulaient, en se réunissant, protéger efficacement leur commerce et s'assurer le monopole des relations avec les pays du Nord.

L'anarchie avait commencé à l'avénement de Conrad. De cette époque à l'avénement de Rodolphe de Habsbourg (1273), il s'écoula vingt-trois ans. Ce fut

alors que les rois de Danemarck, de Pologne, de Hongrie, et les feudataires du royaume d'Arles, rompirent tout lien de suzeraineté.

CHAPITRE XXVIII.

De la France et de l'Angleterre, depuis le retour de Philippe Auguste et de Richard, jusqu'à la mort de saint Louis. (1191-1270) — XII[e] et XIII[e] siècles.) — Grande charte anglaise.

Orient. — Invasion des Mongols. — Septième et huitième croisades. — Résultats généraux des croisades, politiques, commerciaux, industriels et littéraires.

La célèbre rivalité de la France avec l'Angleterre, un instant suspendue, s'était ranimée, au milieu même de la troisième croisade, entre Philippe Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Revenu le premier dans ses états, Philippe respecta les possessions anglaises tant que Richard combattit en Palestine, le pape ayant prononcé l'excommunication contre quiconque attaquerait les terres d'un croisé. Mais, quand ce prince se fut engagé dans l'Allemagne pour revenir en Angleterre, et que, reconnu sous son déguisement par le
1192. duc d'Autriche, il eut été livré à l'empereur Henri VI, le roi de France se crut délivré de tout scrupule. Ayant donc rassemblé ses troupes, il se jeta sur la Normandie, où il fit en peu de temps de rapides progrès ; en même temps, il promit à Jean, quatrième fils de Henri II, le secours de ses armes pour enlever à son frère quelques provinces, ou même, s'il le pouvait, la couronne d'Angleterre.

L'empereur d'Allemagne, irrité de ce que Richard, en passant par la Sicile, s'était ligué contre lui avec Tancrède, le retint un an dans une étroite prison, et, s'il lui rendit enfin la liberté, ce fut à des conditions onéreuses, que Richard s'estima cependant trop heureux d'accepter. De retour en Angleterre, le roi com-

prima toutes les révoltes, et fit cinq ans à la France une guerre entremêlée de bons et de mauvais succès. 1193. Les événements les plus remarquables furent la déroute de Fréteval, où Philippe perdit avec son arrière-garde les archives de la couronne, que les rois traînaient alors à leur suite; et l'affaire de Gisors, où le même prince, à la tête de quatre à cinq cents chevaux, rencontra les ennemis en douze fois plus grand nombre, et leur passa cependant sur le corps, pour aller rejoindre ses troupes. Le défaut d'argent chez le roi d'Angleterre, et les démêlés du roi de France avec quelques vassaux, empêchèrent les deux princes de se livrer à toute leur animosité. Dans l'un des intervalles de paix qu'ils s'accordèrent quelquefois, Richard, ayant assiégé le château de Chalus, pour punir un vassal qui l'avait offensé, fut blessé d'une flèche en recon- 1199 naissant la place, et en mourut quelques jours après.

Jean, son frère, surnommé Sans-Terre, parce que son père ne lui avait pas donné d'apanage, succéda au trône, à l'exclusion d'Arthur, fils de Geoffroi et duc de Bretagne du chef de sa mère Constance. Philippe, qui ne cherchait qu'à brouiller en Angleterre, pour avoir la paix en France, prit en main la cause du jeune prince. Aidé de ses secours, Arthur remporta d'abord quelque avantage. Mais il tomba entre les mains de son oncle, qui exigea de lui une renonciation formelle à ses droits; et comme il refusait avec plus de noblesse que de prudence, Jean le tua de sa propre main 1202. sur les bords de la Seine, à Rouen. Il n'y eut qu'une voix en France contre l'auteur d'un tel crime. Philippe le cita comme vassal devant lui et ses pairs : Jean refusa de comparaître, et fut condamné par contumace à perdre tout ce qu'il possédait sur le continent. En exécution de cet arrêt, la Normandie, l'Anjou, la Touraine, le Maine et la meilleure partie du Poitou furent réunis à la couronne, tandis que Jean s'endormait dans la nonchalance et les plaisirs. En même temps, Pierre de Dreux, beau-frère d'Arthur, lui succédait dans la Bretagne, que sa famille gouverna pendant trois siècles.

Le crime du roi d'Angleterre, et surtout la lâcheté avec laquelle il se défendit, soulevèrent contre lui jusqu'à ses sujets d'outre-mer. Une querelle avec Innocent III faillit lui causer de plus grands embarras. Le pontife, dont il méprisa les remontrances, l'excommunia et donna son royaume au roi de France. Déjà Philippe avait rassemblé à l'embouchure de la Seine plus de mille barques chargées de troupes, pour tenter une descente en Angleterre, lorsque Jean fit avec la
1213. cour de Rome un honteux traité, par lequel il soumettait sa couronne au vasselage du saint-siége, et s'engageait, lui et ses successeurs, à payer aux souverains pontifes, outre le denier de saint Pierre, une redevance de mille marcs d'argent[1] par année.

Une ligue s'était formée contre la France entre le roi d'Angleterre, Othon IV d'Allemagne, le comte de Boulogne et le comte de Flandre. Si la flotte française fut battue et anéantie par celle du roi d'Angleterre,
1214. Philippe s'en vengea bientôt à la journée de Bouvines, dans laquelle vingt-cinq chevaliers bannerets et les deux comtes tombèrent en son pouvoir. Jean avait fait de son côté une descente en Aquitaine, dans l'espoir de donner la main aux albigeois, hérétiques du comté de Toulouse, contre lesquels on avait publié une croisade. Louis, fils aîné de Philippe, marcha contre lui, le battit en diverses rencontres, et l'obligea de repasser honteusement la mer.

Nous avons vu précédemment saint Edouard accorder à la nation anglaise certains priviléges passés en lois, que Guillaume le Conquérant avait abolis, mais que ses successeurs avaient rendus, au moins en partie, dès que l'un d'eux avait eu besoin de la faveur du peuple. Un grand nombre de seigneurs résolurent de s'en servir comme d'une égide contre un roi qui ne respectait dans ses caprices ni leurs personnes ni leurs biens. A peine fut-il de retour, qu'ils réclamèrent de concert l'exécution de ces lois, et, sur son refus, ils

1. Cinquante-quatre mille trois cent quatre-vingt-dix francs de notre monnaie.

montrèrent aussitôt quelques dispositions hostiles. Jean, pris au dépourvu, revint sur sa première détermination. Le 19 juin 1215, il signa près de Windsor, 1215.
l'acte authentique connu sous le nom de grande charte, véritable base des libertés anglaises. Le clergé eut le droit d'élection et la garantie de ses anciens priviléges. Le service et les redevances des vassaux furent fixés. Chacun eut la libre disposition de ses biens et de sa personne, sans pouvoir être emprisonné ni proscrit qu'en vertu de la loi et par un jugement. Les tribunaux devenaient sédentaires et l'administration de la justice gratuite. Enfin, et c'était le privilége le plus important, aucun impôt ne pouvait être levé sans le consentement libre des parlements.

Jean n'avait accepté que par force de telles entraves à son autorité. Quand il se vit environné d'une bonne armée d'étrangers, il crut pouvoir parler en maître. Les seigneurs, trop faibles par eux-mêmes, cherchèrent un appui dans la cour de France, et offrirent leur couronne au prince Louis. Celui-ci accepte, rassemble des troupes, et, malgré l'excommunication du pape, protecteur de Jean, qui remontrait que l'Angleterre était un fief du saint-siége, il passe la mer. Aussitôt et villes et seigneurs se déclarent pour lui: Londres lui ouvre ses portes; il est sacré au milieu d'acclamations unanimes. La mort de Jean, attribuée 1216.
par les uns au chagrin, par d'autres à l'empoisonnement, changea totalement les affaires. Le patriotisme reprit ses droits sur le cœur des Anglais. Chaque jour des seigneurs abandonnaient Louis pour venir se rallier autour du berceau du jeune Henri III, fils de Jean. Le pape, de son côté, redoublait ses censures. Enfin, à la suite d'un voyage en France, qui affaiblit encore son parti, et d'une défaite à Lincoln, que lui attira l'indiscipline de ses troupes, Louis assiégé dans Londres, consentit à quitter l'Angleterre par un traité honorable aux deux partis. Il revint en France ceindre 1223.
la couronne de son père. Son règne, qui dura trois ans, fut une guerre perpétuelle contre les albigeois. Maître

d'Avignon et de plusieurs villes du Languedoc, il vit son armée attaquée par la peste, en fut atteint lui-
1226. même, et mourut en Auvergne. Il laissait quatre fils de Blanche de Castille : Louis IX, l'aîné, eut la couronne ; Robert, l'Artois ; Alphonse, le Poitou et l'Auvergne; Charles enfin, le Maine et l'Anjou.

Louis IX, qui, au témoignage de Voltaire, porta la vertu aussi loin qu'il est donné à l'homme, monta sur le trône à l'âge de douze ans. Blanche, sa mère, eut la régence et soumit par les armes tous les seigneurs qui prétendirent la lui disputer ou s'agrandir aux dépens de la couronne. Elle remit à son fils un royaume tranquille et une autorité bien affermie. Aussi la rébellion d'un vassal ne put troubler la paix que peu d'instants, malgré l'appui que lui donna le roi d'Angleterre.

Henri III avait eu une minorité paisible. Il s'était concilié l'amour du peuple en confirmant la grande charte et en se montrant disposé à revendiquer les provinces que l'Angleterre avait perdues sous le règne précédent : de plus, ses armes avaient été heureuses contre Léolyn, prince de Galles, ennemi juré des Anglais. Plus tard, son amour des plaisirs, ses prodigalités, les rivalités de ses ministres, les exactions de quelques-uns d'entre eux, et par-dessus tout la révocation de plusieurs priviléges commencèrent à troubler la bonne harmonie. Une ligue de seigneurs, qui dégénéra en guerre ouverte, contraignit Henri de changer ceux qui l'entouraient, presque tous gentilshommes de Poitou. Son mariage avec Eléonore de Provence, et celui de la reine sa mère avec le comte de la Marche, ramenèrent les étrangers à la cour. Il leur confia toutes les charges, à l'exclusion des seigneurs anglais ; d'où il arriva qu'en toute circonstance, ceux-ci lui refusèrent obstinément des subsides. Ces troubles empêchèrent le monarque de profiter, comme il l'aurait pu, de la minorité de Louis IX ; et quand il se déclara contre la France, il n'obtint même qu'avec peine de l'argent et des troupes. Hugues de Lusignan, comte de la Marche, ayant refusé l'hommage qu'il de-

vait, Louis IX marcha en personne pour le réduire. Henri III, appelé par sa mère à la défense du comte, débarqua en Guyenne à la tête d'une armée nombreuse. La guerre ne dura que peu de mois. Louis s'avança rapidement contre les ennemis, les 1242.
battit au pont de Taillebourg, et le lendemain remporta sur eux une seconde victoire sous les murs de Saintes. Tant de promptitude et de vigueur en imposa au comte de la Marche. Il vint se rendre à la discrétion du roi, qui lui pardonna, tandis que Henri retournait en Angleterre, toujours haï et dès lors méprisé, après avoir conclu à Bordeaux une trêve avec la France.

A la suite d'une paix profonde, pendant laquelle régnaient la justice et les lois, Louis, attaqué d'une violente maladie, fit vœu, s'il en échappait, d'entreprendre le voyage des saints lieux. L'enthousiasme était déjà bien refroidi pour les expéditions lointaines : mais Louis parvint à faire passer dans le cœur des vassaux quelques étincelles du feu qui le dévorait. Depuis le départ de Frédéric, la Palestine avait vu des dissensions intestines diviser sans cesse les chrétiens aussi bien que les infidèles. Malek-Saleh, l'Ayoubite, avait fini par se rendre supérieur à tous ses rivaux. Sultan d'Egypte, maître de Damas et de Jérusalem (1239), il s'était formé une puissance devant laquelle les chrétiens divisés furent obligés de plier. Les papes avaient plusieurs fois essayé de renouveler les croisades et n'y avaient point réussi. Thibault, comte de Champagne, devenu par héritage roi de Navarre, s'était mis, il est vrai, à la tête de plusieurs seigneurs français. Trahi sur son passage, il parvint cependant en Palestine et prit Jaffa : mais il fut bientôt contraint d'abandonner cette unique conquête, et revint presque sans armée.

Tout faisait espérer une meilleure issue de l'entreprise de saint Louis. Au commencement de l'année 1248, il s'embarque à Aigues-Mortes avec toute 1248.
son armée, s'arrête en Chypre, où régnait Henri de Lusignan, qui le suivit, et vient aborder devant Da-

miette. La mort de Malek, auquel succéda Almoadin, permettait de brillants succès. En effet, Damiette est prise (1249), l'armée musulmane est mise en déroute,
1250. et l'émir Facardin, son chef, reste au nombre des morts. L'imprudence du comte d'Artois compromit la victoire. Il est tué tandis qu'il poursuit les ennemis au delà de la Massoure, à peine suivi d'une poignée de soldats; les Musulmans reviennent à la charge sous la conduite du Mameluk Bondochar: l'armée française décimée par la maladie, est mise en déroute sur le Nil; saint Louis et sa famille, le roi de Chypre, et plus de vingt mille Français sont faits prisonniers

Plus grand encore dans les fers qu'à la tête de ses armées, le saint monarque étonna tellement les vainqueurs par sa résignation et sa fermeté, que les Mameluks ayant tué le sultan Almoadin, délibérèrent, disent quelques historiens, s'ils ne reconnaîtraient pas leur prisonnier pour leur chef. Quoi qu'il en soit. l'anarchie qui suivit la mort du sultan, le dernier de la famille des Ayoubites, fut cause de plusieurs mauvais traitements que Louis essuya en prison. Enfin il obtint la liberté, moyennant Damiette pour sa rançon, et huit cent mille besans d'or [1] pour celle des chrétiens prisonniers. Condamné à l'inaction par ce traité, il passa en Palestine, où il apaisa les querelles survenues entre les différents princes. Pendant quatre ans, il répara les fortifications de Sidon, de Jaffa, de Césarée et de Saint-Jean-d'Acre; surtout il veilla de plus près à l'exécution du traité en ce qui concernait la délivrance des captifs, dont un grand nombre n'aurait jamais été sans cela arraché à l'esclavage.

Tandis que rappelé en France par la mort de sa mère, régente en son absence, Louis revenait faire goûter à ses peuples les douceurs de la paix, et leur rendre lui-même la justice, assis sous les chênes de Vincennes, l'Angleterre était en proie aux plus tristes révolutions. La conduite de Henri III avait provoqué une nouvelle ligue. Le comte de Glocester et Simon de

1. Environ trente-trois millions de francs.

Montfort, comte de Leycester, qui en étaient les chefs, réclamèrent dans l'assemblée d'Oxford, l'exécution 1258.
de la grande charte; puis, devenus plus hardis par un premier succès, ils imposèrent au roi des conditions qui anéantissaient son autorité. Ce fut dans ces circonstances que la trêve conclue avec la France après l'affaire de Saintes, fut changée en une paix définitive. Par un scrupule assez rare en politique, Louis crut devoir rendre à l'Angleterre le Périgord, le Li- 1259.
mousin, le Quercy, l'Agénois et la Saintonge, à condition que Henri renoncerait à ses prétentions sur la Normandie, la Touraine, le Maine, l'Anjou et le Poitou; ce qui semblait affermir à jamais la paix entre les deux couronnes.

Un traité aussi avantageux ne put réconcilier les Anglais avec leur prince. Toutefois, malgré la déclaration qu'il fit de vouloir sortir de tutelle et régner, les choses ne furent point encore poussées à l'extrême, le roi et les seigneurs étant convenus, pour éviter la guerre civile, de remettre à Louis l'arbitrage de leurs différends. Après un examen approfondi, Louis annula les conventions d'Oxford, comme contraires à la majesté royale, mais il confirma les priviléges de la grande charte. Ce jugement équitable déplut aux deux partis. En conséquence le comte de Leycester, chef de la ligue, rassembla ses amis, s'appuya de Léolyn, prince de Galles, et leva ouvertement l'étendard de la révolte. Après plusieurs années d'une guerre de dévastation sans résultats, il rencontra l'armée royale, commandée par Henri, par le prince Edouard, son fils, et par Richard, empereur d'Allemagne, son frère, à Lewes, dans le comté de Sussex. L'affaire tournait d'abord à l'avantage du roi, le prince 1264.
Edouard ayant enfoncé l'aile qui lui était opposée. Mais, comme il arrive trop souvent, tandis qu'il poursuivait avec ardeur les fuyards, il laissa le centre à découvert; ce que Leycester n'eut pas plutôt aperçu, qu'il le fit attaquer de toutes parts, et il remporta une victoire complète, le roi lui-même et les princes étant tombés en son pouvoir. Leycester promena son prisonnier

dans toutes les villes de l'Angleterre. Devenu tout-puissant, il fit peser sur les grands et sur le peuple une tyrannie plus insupportable encore; en sorte qu'au bout d'un an, on soupirait après le rétablissement de Henri. Edouard, échappé à ses gardes, se prévalut des circonstances pour rassembler des troupes, à la tête desquelles il se remit en possession d'un grand nombre de places. Leycester marcha contre
1265. lui. Les deux armées se rencontrèrent à Evesham; le comte y fut battu et tué; Henri délivré remonta sur le trône, qu'affermit la bonne conduite d'Edouard. En effet, ce prince poussa les rebelles, contraignit le prince de Galles à la paix, et porta enfin le dernier coup à la ligue en s'emparant de l'île d'Ely, où les restes des partisans de Leycester s'étaient cantonnés. Dès lors la tranquillité parut si bien rétablie en Angleterre, qu'il ne craignit pas de s'engager dans la seconde croisade que méditait alors saint Louis.

De grandes révolutions avaient eu lieu en Orient. Vers les sources de l'Amour, dans la Chine, habitait la tribu des Mongols, qui était soumise aux Mandchoux; peuple nomade, elle ne s'occupait que de la guerre et de ses troupeaux. Témugin, issu d'une des principales familles, en fit un peuple de conquérants. Dans sa jeunesse, il s'était mis au service du chef tartare des Kéraïtes, qui lui avait donné sa fille en mariage. Se voyant en butte à l'envie des courtisans, qui envenimaient contre lui l'esprit du prince, il prit
1202. les armes, et, rassemblant les tribus errantes des Tartares, il fonda un grand empire qu'il gouverna sous le nom de Gengis-Khan. Pendant vingt-quatre années de conquêtes, il s'affermit dans la Tartarie, soumit la plus grande partie de la Chine, renversa dans l'Inde la domination des Gaznévides, et entra dans la Perse. Sur les ruines des Seljoucides s'était élevé dans ce pays Cothebbin Mohammed, chef des Carismiens ou Khowarasmiens. Ce prince entreprit en vain de résister aux armes victorieuses de Gengis-Khan : défait
1220. dans plusieurs batailles, il perdit dans une seule campagne, selon les historiens arabes, plus de deux

millions de sujets. A la mort de Gengis-Khan, Octaï, son fils, conduisit les Mongols à de nouvelles victoires. Les Carismiens poursuivis abandonnèrent la Perse pour échapper à une extermination complète, et se jetèrent, l'an 1244, sur la Syrie et sur la Palestine, 1224.
qu'ils mirent à feu et à sang, ne distinguant ni âge, ni sexe, ni même la religion. Peu de temps avant la croisade de saint Louis en Egypte, Malek-Saleh en incorpora les restes dans ses troupes et leur dut en partie ses succès.

Batou, un des petits-fils de Gengis-Khan, et l'héritier des pays au nord de la mer Caspienne, se jeta à la tête d'une armée de Mongols, sur la Russie (1236), qu'il soumit à ses lois. Gaiouk, fils d'Octaï, traversa la Pologne, brûla Breslau, 1241.
vainquit près de Liegnitz le duc Henri, envahit la Hongrie, où régnait Béla IV, défit sur le Sajo l'armée hongroise qui perdit cent mille hommes, dévasta complétement le pays et poursuivit le roi jusqu'au fond de l'Illyrie. Un autre petit-fils de Gengis-Khan, nommé Houlagou, maître de la Perse et des provinces voisines, passa l'Euphrate et soumit une partie de l'Asie Mineure. Le calife abasside Motassem l'appela contre les Ismaëlites. Tous les chefs de l'Asie Mineure se joignirent à Houlagou, qui extermina la race des Assassins : mais il tourna aussitôt après contre Motassem lui-même. On livra sur le Tigre une bataille sanglante. L'armée du calife, 1258.
victorieuse, fut noyée la nuit par une inondation que firent les Mongols en perçant quelques digues. Bagdad se rendit après cinquante jours de siége. Deux cent mille individus périrent dans le sac de la ville. Motassem fut tué à coups de massue par l'ordre du vainqueur. Un rejeton des Abassides se rendit en Egypte, où il fut proclamé calife, et sa dynastie se perpétua jusqu'à Sélim Ier, en 1517.

Fiers de tant d'heureux succès, les Mongols se jetèrent sur la Syrie l'année suivante. Le sultan d'Egypte était alors ce même Bondochar, que nous avons vu triompher de l'armée française. A la tête

de ses Mamelucks, il remporta sur Houlagou de nombreux avantages, et délivra ses états de l'invasion des Mongols. L'empire de ces peuples, borné de ce côté par une résistance aussi vigoureuse, s'étendait alors depuis la mer du Sud jusqu'au golfe de Finlande.

Bondochar, délivré des Mongols, songea à s'agrandir aux dépens des chrétiens et des musulmans. Il enleva aux uns Tyr et Damas, aux autres Césarée, Jaffa et Antioche. Ce fut contre ce conquérant fourbe et cruel, que Louis entreprit de secourir pour la seconde fois les chrétiens. Il lui reprochait surtout de retenir un grand nombre de Français dans les fers, malgré le traité de Damiette.

1270. Quelques négociations avec le souverain de Tunis avaient fait croire à la possibilité de convertir ce prince au christianisme. En conséquence, Louis cingla d'abord vers la côte d'Afrique. Mais quand l'armée française parut devant la ville, au lieu de demander à s'instruire, le prince musulman se disposa à combattre. D'autre part, une maladie contagieuse se répandit parmi les troupes. Le roi même en fut atteint et en mourut : dès lors on ne songea plus à continuer l'expédition. Philippe le Hardi, fils et successeur du saint roi, et Charles d'Anjou, roi de Sicile, retournèrent chacun dans leurs états, tandis que le prince
1272. Edouard alla recueillir de son côté la couronne d'Angleterre, que son père Henri III lui laissa deux ans après.

Les malheurs des deux dernières croisades éteignirent totalement l'ardeur déjà bien affaiblie des Occidentaux pour ces expéditions lointaines. Elles épuisèrent, il est vrai, l'Europe d'hommes et d'argent, sans atteindre le but qu'on s'était proposé ; mais, en revanche, on en retira de bien grands avantages. Les musulmans, toujours agresseurs depuis Mahomet, perdirent dans une guerre défensive, où ils ne triomphèrent que par la trahison et par la ruse, ce prestige qui les avait rendus jusqu'alors si redoutables. En outre, chaque état dut en particulier aux croisades la

fin de l'anarchie féodale, le salutaire accroissement de l'autorité souveraine, l'affranchissement des serfs, l'origine et le développement des communes. Les seigneurs, qui trouvaient dans la Palestine un aliment à leur inquiétude guerrière et à leur décevante ambition, renoncèrent à la puissance et aux richesses qu'ils pouvaient conserver sans peine dans leur patrie, afin de poursuivre au loin une gloire qu'ennoblissaient du moins les idées religieuses, et des titres vains et précaires dont tout le charme peut-être était dans le danger. Pour subvenir aux dépenses d'un long voyage, les uns vendirent ou engagèrent aux rois leurs revenus et même leurs terres, comme en Angleterre et en France; d'autres affranchirent à prix d'argent les serfs de leurs domaines, ou, comme en Italie, surtout dans l'Italie lombarde, vendirent aux communes les priviléges sur lesquels se fonda plus tard leur indépendance absolue. L'éloignement des intéressés rendit faciles toutes les usurpations des rois ou des peuples. Tel partit riche et puissant, qui revint seul et pauvre, trouvant à peine dans ses états aliénés où reposer sa tête. Le fils aîné du Conquérant en est le plus frappant exemple.

Mais si les croisades ruinèrent la féodalité, elles consacrèrent en retour l'illustration de la noblesse, et l'immortalisèrent en quelque sorte par l'invention des armoiries. Il fallait à chaque seigneur un signe autour duquel se rangeraient, en le reconnaissant, ceux qui avaient pris les armes sous sa conduite. De retour en Europe, il le conserva comme un souvenir, et chacun de ses descendants le porta avec orgueil comme un glorieux héritage. Dès lors tous les membres d'une même famille se reconnurent aux armes malgré le temps. Il se constitua ainsi une aristocratie patricienne, basée sur la naissance, et dont les rangs ne s'ouvrirent que rarement, soit aux talents, soit aux richesses.

Ce qui contribua surtout à la prospérité des communes, ce fut le nouvel essor du commerce. Les villes du nord de la France et de l'Allemagne allaient échan-

ger leurs produits contre ceux de l'Angleterre et des peuples de la Baltique. Mais au midi, Venise, Gênes, Pise, Florence, Barcelone, Marseille, transportèrent d'abord ou convoyèrent les croisés ; ensuite elles envoyèrent chaque année des flottes nombreuses chercher en Syrie, à Alexandrie, à Constantinople, et jusqu'au fond de la mer Noire, les marchandises de l'Orient, surtout de l'Arabie et des Indes, pour les répandre dans l'Europe. Toutes les villes conquises par les croisés, devinrent autant de ports et d'entrepôts pour le commerce de l'Orient, dont les Grecs et les Arabes avaient auparavant le monopole. Les pelleteries et autres productions de la Russie, les étoffes de la Perse, les soieries de l'Inde et du Péloponèse, les épiceries de l'Inde et de l'Arabie, notamment le poivre, dont la consommation était immense, le sucre qui était alors une drogue pharmaceutique, l'alun, dont la fabrication ne fut connue de l'Europe que dans le quinzième siècle, les parfums de l'Arabie, le camphre du Japon, les fruits de la Grèce, auxquels s'ajoutaient ceux de l'Espagne et de l'Italie, telles furent les marchandises que recevait l'Europe, et elle renvoyait en échange les produits de ses mines et de ses manufactures, les bois de construction et les céréales.

Grâce aux croisades, l'Occident s'enrichit de nouvelles cultures, telles que le mûrier, la canne à sucre et le blé de Turquie. Les Arabes fondèrent en Espagne plusieurs fabriques de soie. En 1147, Roger II, dans la guerre qu'il fit aux Grecs, enleva du Péloponèse un certain nombre d'ouvriers en soie, et les transporta à Palerme, d'où ils se répandirent dans le reste de l'Italie. Toutefois la soie se vendit encore longtemps au poids de l'or.

Le contact des croisés avec les Orientaux, développa chez les premiers le goût des lettres, des sciences et des arts. Malgré un certain mépris pour des peuples qui savaient mieux parler qu'agir, ils ne restèrent point insensibles aux charmes d'une civilisation plus avancée. Il se trouva des hommes qui se dévouèrent

pour doter leur patrie des sciences de l'Orient, et des princes assez éclairés pour encourager et protéger leurs entreprises. Constantin l'Africain étudia trente-neuf ans la médecine à Bagdad avant de fonder l'université de Salerne. Après avoir étudié la jurisprudence à Constantinople, Irnérius, le restaurateur du droit romain en Occident, ouvrit à Ravenne, puis, en 1110, à Bologne sa patrie, sous les auspices de la comtesse Mathilde, une école qui devint justement célèbre. En 1224, Frédéric II érigea l'université de Naples, où il attira les plus savants disciples d'Irnérius, en fixant le premier aux professeurs des émoluments aux frais du trésor. La littérature demeura plus longtemps stationnaire. Cependant les exploits des croisés éveillaient à la fois les poëtes, qui les chantaient dans des vers moins rudes et moins grossiers, et les historiens qui les transmettaient, comme Villehardoin, à la mémoire de la postérité. Les arts frappèrent plus vivement l'imagination des croisés. Tous ces chevaliers grossiers et rudes apprirent bientôt à apprécier l'industrie, qui rend la vie plus commode et plus polie, et les merveilles de sculpture, de peinture, d'architecture, dont Constantinople était si fière, mais que les Arabes reproduisaient avec plus de bonheur que les Grecs. L'architecture surtout répondait aux besoins religieux du siècle. L'Allemagne, la France, l'Espagne et l'Italie se couvrirent de magnifiques cathédrales, non plus dans le goût antique, mais dans le genre byzantin ou arabe, que l'on a appelé improprement gothique.

CHAPITRE XXIX.

Des chevaliers de Saint-Jean, des templiers et des chevaliers teutoniques. (1110-1453; XIIIe, XIVe et XVe siècles.) — Puissance des chevaliers teutoniques jusqu'à la ruine de Constantinople. — Les chevaliers porte-glaives.
De la Pologne et de la Russie depuis le XIe siècle, et de la Lithuanie depuis Ringold, jusqu'aux temps modernes.

Les croisades furent aussi le berceau de la chevalerie. Des gentilshommes de tous les pays se réunirent avec le double but de protéger dans leur route les pèlerins contre les avanies des infidèles, et de les servir dans les hôpitaux, s'ils tombaient malades. Chaque fondateur soumit ses disciples à des statuts plus ou moins sévères qu'il empruntait quelquefois aux ordres monastiques. Les papes accordèrent à ces institutions de grands priviléges, les exemptant même de toute juridiction ecclésiastique et civile. D'autre part, la France, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, dotèrent richement ceux qui se dévouaient ainsi pour la chrétienté. Chaque ordre obéissait à un grand maître, prince souverain qui avait ses grands officiers, tels que le maréchal et le banneret, chargés du commandement militaire. Après lui venaient les grands prieurs, qui commandaient les différentes provinces; ils avaient sous eux les prieurs et les commandeurs, qui étaient chargés de l'administration des biens; puis enfin venaient les chevaliers. Telle est encore de nos jours l'organisation des ordres que le besoin de distinctions honorifiques a créés dans les royaumes de l'Europe.

Même avant les croisades, il y avait à Jérusalem des hospitaliers de Saint-Jean, qui soignaient les malades dans un hôpital de ce nom. Après la conquête de Godefroi, Gérard de Martigues, leur chef, recruta parmi les gentilshommes des imitateurs de son dé-

vouement. Il reçut du nouveau roi la seigneurie de Montboire, en Brabant, générosité que les princes et les seigneurs croisés imitèrent à l'envi, et il fonda enfin en 1110 l'institut des hospitaliers, dont le pape approuva aussitôt les règles. Les chevaliers prononcaient au pied du saint sépulcre les trois vœux de chasteté, d'humilité et d'obéissance. Raymond Dupuy, leur deuxième grand maître, ajouta aux devoirs de la charité l'obligation de prendre les armes pour la protection des pèlerins et pour la défense des saints lieux. Dès lors on distingua les frères servants, les prêtres ou chapelains, et les chevaliers. L'ordre acquit bientôt de grands biens en Asie et en Europe : mais du moins il se montra fidèle à sa double mission. De toutes parts s'élevaient des hôpitaux où l'on recevait les pèlerins que les chevaliers avaient escortés jusqu'à Jérusalem. Cette redoutable milice prenait en même temps la plus grande part à toutes les guerres de cette époque. Tantôt elle occupait sur les frontières des châteaux d'où elle infestait par des courses multipliées les terres des infidèles. Tantôt elle se réunissait aux armées chrétiennes, arrachant aux musulmans la victoire, ou succombant plutôt que de fuir sur les monceaux d'infidèles qu'elle avait immolés. Quand Saladin eut pris Jérusalem, les chevaliers firent du château fort de Margat, le chef-lieu de leur ordre. Chassés de place en place, même de Margat, et enfin de Saint-Jean-d'Acre (1293), dernière place que les chrétiens possédèrent en Palestine, ils trouvèrent un asile momentané à Limisso, dans l'île de Chypre. En 1310, le grand maître Foulques de Villaret, envahit l'île de Rhodes, que défendaient à la fois les Grecs et les infidèles, et s'en empara malgré la résistance la plus vive. Bientôt le pavillon de l'ordre flotta respecté sur toute la Méditerranée. En vain Othman Ier et Orcan, son fils, entreprirent-ils le siége d'une place encore démantelée : ils ne purent en chasser les conquérants, qui la mirent bientôt hors d'insulte. Bien plus, les chevaliers acceptèrent la défense de Smyrne (1344), secoururent contre les Sarrasins d'Egypte la

petite Arménie, achetèrent Corinthe et conquirent Patras en Morée, s'enrichirent par leurs courses continuelles contre les musulmans, et contraignirent plusieurs fois les soudans à des traités honteux pour leur couronne. Tamerlan leur enleva Smyrne (1401), où il mit tout à feu et à sang; mais l'ordre attaqué à la fois par les musulmans d'Asie et d'Egypte, n'en triompha pas moins de leurs efforts, et se maintint glorieusement dans son île jusqu'à la prise de Constantinople.

L'ordre des templiers ou des chevaliers du Temple, ainsi appelés de ce que leur berceau était près du temple à Jérusalem, fut fondé en 1118 par le Français Hugues Payens, qui en fit seulement un ordre militaire. Il posséda bientôt d'immenses richesses, comme les hospitaliers; mais s'il rivalisa souvent avec eux de dévouement et d'intrépidité, cette rivalité dégénéra quelquefois en haine, au point qu'ils se livrèrent des combats acharnés. Les templiers furent même accusés d'avoir trahi les chrétiens par des alliances secrètes avec Saladin et ses successeurs. Cependant les musulmans les poursuivirent avec autant d'opiniâtreté. A la prise de Saint-Jean d'Acre, il ne restait que dix chevaliers de tous ceux qui s'étaient enfermés dans la place avec le grand maître. Limisso ouvrit aussi un asile à ces glorieux débris; mais tandis que les hospitaliers sacrifiaient tout à la guerre contre les infidèles, les 30,000 templiers répandus dans les différentes provinces ne songeaient qu'à jouir de leurs immenses revenus. L'opinion publique, irritée de leur orgueil et de leur luxe, leur reprochait des crimes affreux que les statuts auraient consacrés, et même de monstrueuses hérésies. En 1307, Philippe le Bel les fit arrêter le même jour dans toute la France. On instruisit leur procès. Les uns avouèrent, soit librement, soit au milieu des tortures. Les autres protestèrent constamment de leur innocence ou revinrent sur leurs premiers aveux,

et furent condamnés à mort ou à une prison perpétuelle. Le grand maître Jacques de Molay et quelques membres des plus illustres furent brûlés à Paris. Enfin le pape Clément V prononça la suppression de l'ordre au concile de Vienne, en 1312. Les biens des templiers furent donnés aux chevaliers de Rhodes ; mais en France, le roi s'en appropria une grande partie : exemple que suivirent différents princes. Cependant ces chevaliers furent absous plus d'une fois par leurs juges, en sorte que la justice de leur condamnation est un de ces problèmes historiques dont la solution manquera toujours, faute de données suffisantes.

L'an 1190, Henri Walpot fonda à Jérusalem un troisième ordre, les chevaliers teutoniques, qui se montrèrent les dignes émules de leurs aînés. Au siége de Damiette, en 1219, ils sauvèrent l'armée chrétienne par leur courage. Le roi de Hongrie André II les établit dans la Transylvanie, pour qu'ils défendissent les frontières contre les Cumans[1]. Mais une autre concession allait appeler l'ordre entier sur un plus grand théâtre.

Entre la Baltique au nord, la Vistule à l'ouest, une ligne presque droite qui partirait un peu au-dessus de Culm pour aboutir à quelques myriamètres au-dessous de Grodno, au midi, et le Mémel ou Niémen presque dans tout son cours, à l'est, se trouvait la Prusse idolâtre, divisée en états indépendants. Le christianisme y avait pénétré dès l'an 997 ; mais les premiers missionnaires payèrent de la vie leurs tentatives pieuses. Les Prussiens entrèrent même plusieurs fois dans la Mazovie, où régnait le prince polonais Conrad, et y mirent tout à feu et à sang, ainsi que dans le territoire de Culm. Conrad et Christian, nommé évêque de Prusse par Innocent III, en 1214, appelèrent à eux une armée de croisés, qui leur donna une supériorité momentanée. Bientôt les Prussiens re-

1. Voir chapitre XXXVIII.

commencèrent leurs ravages. Alors le prince et l'évêque offrirent à Hermann de Salza, grand maître des chevaliers teutoniques, de céder à l'ordre Culm, Dobrzyn, quelques autres territoires, et de plus tout ce qu'on enlèverait dans la suite aux infidèles. Hermann
1228. accepta sur-le-champ une offre aussi avantageuse. Les chevaliers, ralliant à eux les ducs de Breslau et de Pomérélie, marchèrent aussitôt contre les Prussiens, et remportèrent sur eux une grande victoire : puis ils
1234. fondèrent les villes de Thorn et d'Elbing, et conquirent toute la rive droite de la Vistule jusqu'à la mer.

Au nord de la Prusse et sur les côtes orientales de la Baltique, s'étendaient trois provinces, la Courlande avec la Sémigallie, la Livonie et l'Esthonie, connues des Russes, qui y avaient quelques colonies, et des Danois, qui avaient voulu les soumettre, mais inconnues aux peuples occidentaux. Vers 1158, des marchands de Brême furent jetés par la tempête sur les côtes de Livonie, nouveau débouché pour le commerce. Trente ans après, on voulut convertir les naturels, qui étaient idolâtres. Bien des combats n'avaient encore amené aucun résultat, lorsque Albert d'Apeldern fonda en 1201 la ville de Riga, dont il fut le premier évêque, et institua en 1204 les chevaliers porte-glaives, auxquels il concéda en fief le tiers des territoires conquis et à conquérir. Bientôt l'Esthonie entière fut soumise (1217). Mais l'ordre avait à résister à la fois aux Russes, qui revendiquaient sur lui d'anciens sujets ; aux Danois, jaloux de ses conquêtes et réclamant Revel et Narva : enfin aux Lithuaniens, autre peuple idolâtre, moitié slave et moitié germain, comme les Prussiens et les Lives. Ringold, premier grand-duc de Lithuanie (1230-1238), triompha dans une
1236. bataille sanglante des chevaliers, qui y perdirent leur grand maître. Effrayés de ce désastre, ils demandèrent à se fondre avec l'ordre teutonique, à condition d'avoir un maître provincial particulier, ce
1237. qu'Hermann accepta avec l'autorisation du pape. On fit la paix avec le Danemarck : puis on marcha contre les Russes, à qui on enleva Pskof, et contre les Li-

thuaniens, qui furent vaincus à leur tour et qui rendirent leurs conquêtes.

En Prusse, les chevaliers teutoniques continuaient la soumission du pays, malgré une opiniâtre résistance. L'invasion des Mongols, en 1240, les força de se concentrer sur la Vistule. Ils y furent attaqués d'un côté par les Prussiens qui secouèrent le joug, de l'autre par le duc de Pomérélie, jaloux de leur grandeur. De nouvelles bandes de croisés rendirent à l'ordre la supériorité. Les Prussiens vaincus demandèrent la paix, qui leur fut accordée. Le nord 1249.
n'était point encore dompté. Les chevaliers, aidés par Ottocar II, roi de Bohême, reculèrent au loin leurs frontières, et bâtirent les deux villes de Kœnigs- 1255.
berg et de Wehlau. D'autre part, ils contraignaient Mindowe, fils et successeur de Ringold (1238-1263), à embrasser le christianisme. Mais au moment qu'une nouvelle invasion des Mongols menaçait la Prusse, 1262.
les Lithuaniens reprenaient les armes, faisaient éprouver à l'ordre une défaite complète, et les Prussiens soulevés renversaient les églises et mettaient le siége devant Kœnigsberg. Les Allemands accoururent en foule sous les drapeaux chrétiens. Vainqueurs des Prussiens, les chevaliers les poursuivirent, s'emparèrent de leurs châteaux, et terminèrent enfin la con- 1283.
quête du pays. Ils y établirent un gouvernement sage, où les lois étaient respectées, où la religion était en honneur, où le peuple était heureux sous des maîtres qu'il avait combattus cinquante ans avec constance.

L'an 1291, le sultan d'Egypte s'empara de Saint- 1291.
Jean-d'Acre, qui avait été jusqu'alors le chef-lieu de l'ordre. Le grand maître se transporta d'abord à Venise, où il résida tant qu'il put espérer une nouvelle croisade pour la délivrance des saints lieux. Cet espoir une fois évanoui, il se rendit en Prusse, et choisit 1309.
Marienbourg pour sa résidence.

La guerre continuait cependant avec la Lithuanie. Une nouvelle dynastie avait commencé en 1282 dans la personne de Witen, homme d'une naissance obscure, qui s'était élevé par son mérite. Le nouveau

prince ne cessa de faire dans la Prusse des incursions qui attiraient sur son pays de cruelles représailles. Son fils Gédimin (1315-1328) fut le fondateur de Wilna. Il reconquit sur l'ordre une partie de la Samogitie (1319), puis il tourna contre les Russes.

Le funeste exemple donné par Wladimir Ier le Grand [1] avait porté ses fruits, et depuis le commencement du XIe siècle, la Russie était partagée entre plusieurs gouvernements dont les chefs, issus de Rurik, reconnaissaient pour suzerain le grand duc résidant à Kief. En 1157, André Ier, qui avait hérité de Wladimir, où il se fixa, s'était proclamé grand-duc; et, maître de Kief (1169) par la force des armes, il avait transmis son titre à sa postérité. Ce fut sous ses descendants que les Mongols, dans les trois invasions de 1224, de 1237 et de 1240, écrasèrent les armées russes, réduisirent en cendres les villes, et contraignirent les grands ducs à payer tribut, et à venir chercher à la tente du khan la confirmation de leur dignité. Parmi les princes qui ont ainsi régné sous une dépendance étrangère, l'histoire distingue Alexandre Ier Newski (1253-1263), qui réprima les entreprises des Suédois et des chevaliers porte-glaives. Au milieu des querelles de ses successeurs, qui allaient mendier la couronne auprès du khan ou y recevoir la mort, le grand-duc de Lithuanie se jeta sur la Russie blanche, dont il fit momentanément la conquête. Bientôt après, il prit une part active aux hostilités qui commencèrent entre la Pologne et les chevaliers teutoniques.

L'histoire de la Pologne commence au IXe siècle. Le pays était habité par les Lekhs et les Mazoviens, peuples d'origine slave. La dynastie des ducs remontait au paysan Piast, qui avait régné vers 840. Micislas Ier (964-992) fit du christianisme la religion dominante. Son fils Boleslas Ier, dit Chrobry ou le Vaillant, reçut de Henri II le titre de roi, que déposè-

1. Voyez, pour l'histoire de Russie jusqu'à cette époque, le chapitre XXII, pages 162-169.

rent Micislas II (1025-1034) vaincu par l'empereur Conrad II, et Casimir Ier (1041-1053), moine à Cluny avant de ceindre la couronne. Boleslas II le Hardi, fils de Casimir, prit une part glorieuse aux guerres des successeurs de Wladimir le Grand, et en 1077, il se fit couronner roi sans l'assentiment de l'empereur Henri IV. Son neveu Boleslas III (1102-1130) conquit la Poméranie qu'il convertit au christianisme. Après avoir résisté à Henri V, il prêta hommage à Lothaire II, en lui payant, comme vassal, douze années arriérées de l'ancien tribut. Ce prince partagea la Pologne entre ses fils, d'où il résulta que la Silésie, qui avait fait jusqu'alors partie du royaume, fut morcelée entre plusieurs princes et cessa de lui appartenir. De même Leszek le Blanc (1206-1227) céda à son frère la Mazovie qui forma pendant un siècle et demi une principauté indépendante. Ce prince périt dans un combat contre le duc révolté de la Pomérélie. Sous son fils Boleslas V, les Mongols, victorieux en Russie, dévastèrent (1240) la Pologne. Leszek le Noir (1279-1289) plus heureux triompha une première fois d'une armée de Mongols; mais dix ans après, il ne put protéger son pays contre une invasion nouvelle, et il en mourut de douleur. Au milieu de l'anarchie qui suivit, les états décernèrent la couronne (1300) à Wenceslas, roi de Bohême. Après ce prince et son fils, le trône revint (1305) à Wladislas IV Loketek, qui l'avait déjà occupé quelques instants. Sous lui la guerre commença avec les chevaliers teutoniques.

L'ordre avait profité de quelques circonstances favorables pour acheter la Pomérélie et quelques districts qui relevaient de la Pologne (1308). Wladislas IV réclama longtemps, mais en vain. L'an 1328, il s'unit
à Gédimin de Lithuanie, et tous deux se jetèrent sur 1328.
la Prusse. Le pape Jean XXII publia contre les Lithuaniens une croisade que commanda Jean de Luxembourg. La Samogitie fut conquise. Wladislas ayant fait une diversion en faveur de son allié, les croisés lui enlevèrent Dobrzyn, et forcèrent la Mazovie à se détacher de la Pologne. En même temps,

les chevaliers achetaient de différents princes plusieurs districts et seigneuries.

Gédimin étant mort d'un coup de feu au siége d'une ville, ses fils se disputèrent ses états : et parmi
1330. eux, Olgierd et Kieystutt s'emparèrent enfin en 1330 du gouvernement. Cette même année ils envahirent la Prusse et contraignirent les chevaliers à demander la paix. Ce fut la ruine de Wladislas. Deux
1331. armées s'avançaient contre lui. Il vainquit la première, mais se déshonora en faisant massacrer de sang-froid les chevaliers prisonniers ; et la seconde étant survenue dans le moment, il fut complétement défait le même jour dans la plaine témoin de sa
1333. victoire. Son fils Casimir III le Grand lui succéda deux ans après. Ce prince conclut la paix avec le roi de Bohême en renonçant à tout droit sur la Silésie. Il céda également la Pomérélie à l'ordre teutonique par
1343. le traité de Kalish, mais il recouvra les autres districts. Ce fut lui qui réunit à la Pologne une partie de la Russie rouge à l'extinction de la famille qui la possédait. Il contraignit aussi le duc de Mazovie à reconnaître la suzeraineté de la couronne. Prince juste et éclairé, il publia le premier code et fonda la première université. Mais on lui reproche d'avoir abandonné à la noblesse certains droits, ce qui avec le temps rendit le gouvernement aristocratique, de monarchique qu'il avait jusqu'alors été.

1370. Avec Casimir finit la succession mâle des Piast. L'héritier du sceptre fut Louis le Grand, roi de Hongrie, neveu de Casimir par sa mère. Il fit avec succès la guerre aux princes de Lithuanie, et leur enleva quelques unes de leurs anciennes conquêtes. Il s'était aussi engagé à reprendre la Pomérélie : mais il mou-
1382. rut en Hongrie sans avoir pu remplir sa promesse. Après deux années d'interrègne, les états appelèrent au trône Hedwige, seconde fille de Louis, qui allait fonder par son mariage une nouvelle dynastie.

La paix n'avait pas été de longue durée entre l'ordre et la Lithuanie. Dès l'an 1337, Jean de Luxembourg était venu secourir une seconde fois les che-

valiers. Olgierd appela de son côté Iwan Ier nommé grand-duc de Russie par les Tartares, en 1328. Ce prince que l'on regarde comme le fondateur de la monarchie, et parce qu'il transporta à Moscou le siége de l'empire, et parce qu'il soumit au vasselage nombre d'états indépendants, saisit volontiers l'occasion d'étendre son influence. Mais l'impétuosité russe devait céder longtemps encore à la tactique européenne. Siméon, fils et successeur (1340-1353) d'Iwan, et qui s'intitula le premier grand-duc de toute la Russie, continua la guerre avec plus de succès. Toutefois, en 1346, cent mille Russes ou Lithuaniens furent complétement défaits dans les plaines de Labiau. Une autre armée de croisés, Anglais, Français et Allemands, inspira à Olgierd une telle frayeur qu'il offrit d'embrasser le christianisme; mais il s'y refusa, quand le danger fut passé. Tandis qu'il exterminait en Podolie et sur le Dniépr trois hordes de Mongols, la Russie était en proie aux fléaux les plus affreux. A la mort d'Iwan II (1359), frère de Siméon, les Tartares voulurent exclure son fils Dimitri : de là une guerre civile; mais Dimitri sut profiter des dissensions qu'entraînait la décadence des khans de la Horde d'Or, et il fut universellement reconnu en 1362. La peste ravagea presque aussitôt la Russie. Après la peste, un incendie réduisit en cendre Moscou, dont le Kreml ou citadelle, bâti en bois par Iwan Ier, fut alors rebâti en pierre. Olgierd crut l'instant favorable pour soumettre à ses lois le grand-duché. Deux fois il s'avança (1363) jusqu'aux portes de la ville incendiée, et deux fois il se retira sans succès. De son côté, Kieystutt luttait courageusement contre une autre armée de croisés occidentaux. En 1370, les deux frères envahirent la Prusse à la tête de soixante-dix mille hommes. Les chevaliers n'en avaient que quarante mille; cependant ils triomphèrent dans les plaines de Rudan. En 1378, les Allemands pénétrèrent jusqu'à Vilna, qui fut presque toute entière la proie des flammes.

Olgierd eut pour successeur (1381) son fils Jagiel ou Jagellon. Kieystutt marcha contre le nouveau prince,

qu'il prétendait dépouiller; mais il fut attiré à une conférence, saisi par trahison et étranglé. Jagellon prit alors quelque part aux affaires de la Russie. Des mécontents avaient excité contre Dimitri le prince de Twer et Mamaï, khan des Tartares. Le prince de Twer fut presque aussitôt vaincu, et se soumit. Les Tartares dévastèrent une première fois la Russie en 1377, et retournèrent impunément chez eux; mais l'année suivante, ils furent vaincus sur la Woja. Le khan fit alors une ligue avec Jagellon et avec le prince de Riazan. Dimitri s'avança promptement contre les Tartares, les attaqua sur le Don, avant qu'ils eussent été joints par leurs alliés, et remporta une victoire complète. Deux cent mille Tartares jonchèrent, dit-on, la plaine. Mamaï fut renversé la même année (1380) par Toktamish, général de Tamerlan, qui somma Dimitri de venir lui rendre hommage. Sur son refus, il passe le Volga, entre dans Moscou et met tout à feu et à sang. Dimitri se vengea sur Riazan. Il accepta cependant la paix des Mongols; mais ce fut pour détacher d'eux le prince de Riazan, auquel il donna sa fille, et Jagellon, devenu roi de Pologne. Il se disposait à recommencer la guerre, quand il mourut à l'âge de quarante ans. Ce fut sous lui que le christianisme civilisa la Permie, qui dépendait de la république de Novgorod.

Jagellon avait demandé la main d'Hedwige, reine de Pologne, en offrant de recevoir le baptême, et, la proposition étant acceptée, il avait été baptisé et cou-
1386. ronné à Cracovie, sous le nom de Wladislas V. La Pologne et la Lithuanie réunies formaient le plus puissant royaume de l'Europe; mais Witold ou Alexandre, fils de Kieystutt, s'unit aux chevaliers
1392. teutoniques, et obligea son cousin à lui céder comme fief la Lithuanie. Wladislas continua la guerre contre les chevaliers. En 1393, soixante mille croisés assiégèrent Vilna; mais la moitié fut emportée devant la place
1404. par les maladies. Un nouveau traité valut à l'ordre la Samogitie. L'acquisition de la nouvelle marche de Brandebourg, que Sigismond vendit aux chevaliers 63,000 florins d'or, remit les armes aux mains de

Wladislas. En vain l'empereur Wenceslas essaya-t-il d'arrêter les hostilités. Le grand maître, suivi de quatre-vingt-trois mille hommes, levés en partie chez les Allemands, vint se heurter, à Tannenberg, contre 1410.
l'armée ennemie, masse informe de cent soixante-trois mille hommes, Polonais, Hongrois, Bohémiens, Russes, Lithuaniens et Tartares. Le combat dura tout le jour. L'ordre y perdit son grand maître, six cents chevaliers et quarante mille soldats. Wladislas, qui avait chèrement acheté la victoire, mit aussitôt le siége devant Marienbourg; mais il y sacrifia inutilement les restes de son armée. La paix de Thorn n'enleva à l'ordre que la Samogitie. Aussi Wla- 1411.
dislas, qui réclamait la Pomérélie, fit-il, en 1422, une nouvelle invasion en Prusse, de concert avec le grand-duc de Lithuanie. Il emporta d'abord la ville de Culm. Assiégé sur-le-champ dans cette place démantelée, il risquait d'être pris avec l'armée entière, lorsque le grand maître, cédant à une terreur panique, signa tout à coup le traité de Melno, qui rendait à la Lithuanie ce qui lui avait jadis appartenu.

Alexandre avait eu aussi une guerre avec la Russie. Wasili IV (1389-1425), qui marchait sur les traces de son père, avait réuni à ses états les principautés de Sousdal et de Nijnei-Novgorod; mais en 1396, il perdit Smolensk que lui enleva Alexandre. Trois ans après, celui-ci fut vaincu sur la Worskla par Toktamish, qui s'était proclamé khan des Tartares. Tamerlan marcha contre son général rebelle et le vainquit, mais sans l'abattre; puis il s'approcha de Moscou et retourna ensuite sur ses pas sans avoir livré de bataille. Alexandre profita des troubles pour augmenter d'un tiers la Lithuanie. Quant à Wasili, appelé à la Horde d'Or, dès que Tamerlan fut retiré, il n'envoya pas même le tribut. Le khan parut (1407) devant Moscou, qu'il ne put emporter faute d'artillerie et de machines. Des factions divisaient les Tartares: cependant Wasili se soumit parce qu'il craignait les princes de Twer et de Lithuanie. Il ne songea plus jusqu'à la fin

de son règne qu'à réparer les maux que la guerre avait causés à la Russie.

Wasili III n'hérita ni des talents ni de la puissance de son père et de son aïeul. Iourié, son oncle, et les fils d'Iourié, lui disputèrent le trône. Wasili fut deux fois renversé et deux fois rétabli, d'abord par la générosité, et ensuite par la mort de son oncle. Un de ses cousins le détrôna une troisième fois, et le fit aveugler pour venger son frère, auquel le grand-duc avait infligé le même supplice ; mais peu de temps après il lui rendit la liberté et le sceptre. La concorde aurait dû régner depuis entre les deux princes. Bien loin de là, ils reprirent les armes, et luttèrent avec divers succès jusqu'à la mort de l'usurpateur en 1453.

Wasili, rétabli, gouverna avec plus de sagesse. Fidèle au plan tracé par son père, il réunit à la couronne les principautés de Halicz, de Mojaïsk, de Borowsk et de Twer, et soumit de nouveau la république de Novgorod ; ce qui le rendait maître de toute la Russie, excepté les provinces que les Lithuaniens avaient conquises. Malheureusement il partagea ses états entre ses fils, ce qui morcela une seconde fois le pays.

De son temps, un général mongol s'établit à Kasan (1437). Wasili voulut reprendre la ville, et fut battu. Plus malheureux encore en 1445, il tomba aux mains des ennemis et ne dut la liberté qu'à leur générosité.

En 1436, le patriarche archevêque de Moscou se rendit au concile de Ferrare, où l'on traita de la réunion de l'église grecque avec l'église latine. A son retour, il fut déclaré traître et déposé pour avoir signé l'union, que les Lithuaniens acceptèrent seuls et à laquelle ils restèrent fidèles. Constantinople ayant succombé, le patriarche devint indépendant. C'était jusqu'alors le patriarche grec qui avait nommé l'archevêque de Moscou ; de là vient que le siége épiscopal avait été presque toujours occupé par des étrangers.

Nous avons continué jusqu'à la fin l'histoire de la Russie, qui ne se mêlait plus aux luttes des états

voisins. Revenons maintenant à la Pologne et aux chevaliers teutoniques.

En 1430, mourut Alexandre de Lithuanie. Son 1430.
frère Sigismond, et Boleslas, frère de Wladislas V, se disputèrent la couronne ducale, qui resta au premier. En 1434, Wladislas mourut à son tour, âgé de quatre-vingts ans. Il avait eu deux fils de sa quatrième femme. Pour assurer la couronne à l'aîné, il avait accordé aux nobles de nouveaux priviléges, ce qui rendait de plus en plus la couronne élective. Son fils aîné Wladislas VI lui succéda à l'âge de dix ans. Ce prince n'oublia rien, 1434.
en 1438, pour assurer le sceptre de Bohême à son frère Casimir, que bientôt (1440) les Lithuaniens appelèrent à les gouverner, Sigismond ayant été assassiné pour sa tyrannie. Lui-même obtint, la même année, la couronne de Hongrie. Quatre ans après, il périt à 1444.
Varna, contre les Turcs. Casimir hésita trois ans avant d'accepter son héritage, parce que les Polonais mettaient comme condition la cession de quelques territoires par la Lithuanie. Les deux pays furent ainsi réunis sous le même sceptre, quoiqu'ils aient conservé des intérêts différents jusqu'en 1569.

La paix de Melno avait commencé la décadence de l'ordre teutonique. Les finances étant épuisées, le grand maître convoqua, pour la première fois (1430), une assemblée composée de six grands officiers de l'ordre, de six prélats, de six députés de la noblesse et de six députés des villes. Les réunions devaient être annuelles ; elles décidaient souverainement des impôts ; elles veillaient au maintien des priviléges et au bien-être des peuples : c'est-à-dire que le gouvernement devint représentatif. Les dissensions qui s'élevèrent entre les chevaliers, affaiblirent encore leur puissance. Des confédérations se formèrent entre les villes et la noblesse, et Frédéric III les autorisa ; de sorte que la Prusse, au milieu du XVe siècle, était en proie à la plus affreuse anarchie.

En Livonie, les porte-glaives avaient eu à lutter, depuis le commencement du XIVe siècle, avec les archevêques de Riga pour la suprématie. La querelle de-

meura longtemps indécise. On en vint plusieurs fois aux mains, et les chevaliers furent tantôt vainqueurs, tantôt vaincus. L'acquisition de l'Esthonie, que l'ordre teutonique acheta (1347) du roi de Danemarck, et qu'il revendit aux porte-glaives, leur donna la supériorité. Les archevêques en appelèrent au pape, qui prononça en leur faveur. Les chevaliers, recourant à la ruse, firent donner l'archevêché de Riga à des hommes qui leur étaient dévoués, de sorte qu'ils obtinrent, par des transactions frauduleuses, ce qu'ils n'avaient pu conquérir par les armes. Mais il ne fallait qu'une circonstance pour ranimer une lutte dont la conséquence devait être la décadence et la ruine de l'ordre entier.

CHAPITRE XXX.

Des états scandinaves depuis leur origine jusqu'à la prise de Constantinople. — Union de Calmar (1397).

On appelle états scandinaves les trois royaumes de Danemarck, de Suède et de Norwége.

L'établissement de ces trois royaumes remonterait à plus de deux mille ans avant l'ère chrétienne, s'il fallait en croire certains auteurs et la généalogie des rois qu'ils nous ont transmise. Mais, quand même tous ces princes auraient existé réellement, leurs annales se bornent, avant le douzième siècle de notre ère, aux guerres qu'ils se firent l'un à l'autre presque sans aucune interruption. Les états du vaincu devenaient toujours la possession du vainqueur, jusqu'à ce qu'un rival plus heureux lui enlevât la couronne et ordinairement la vie. Ces peuples n'avaient d'ailleurs aucun rapport avec leurs voisins, et leur existence ne fut connue que par les invasions qu'ils firent à différentes époques dans les parties méridionales de l'Europe. Sous le nom de Cimbres, ils saccagèrent les

Gaules et firent trembler l'Italie. Les Goths, sortis des mêmes pays, ravagèrent longtemps l'Orient et l'Occident, et s'établirent enfin dans les Gaules et dans l'Espagne. Plus tard, sous Charlemagne et ses successeurs, de nouvelles émigrations portèrent la terreur des hommes du Nord ou Normands sur toutes les côtes de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Angleterre, de l'Espagne et de la France, et nous avons vu précédemment quelles furent les colonies qu'ils fondèrent.

Les peuples de la Scandinavie avaient vécu, dans l'origine, de la chasse et de la pêche; ils y joignirent, au neuvième siècle, la piraterie et le pillage. Leur principale divinité était Odin, un de leurs anciens chefs, dont la famille fournit longtemps et d'une manière exclusive des princes à toutes les contrées du Nord. On a prétendu que cet Odin fut un des généraux de Mithridate; qu'après la défaite de ce prince, il se retira dans la péninsule scandinave; que, par la force des armes et par un commencement de civilisation, il fonda un grand empire sur les pays qu'embrassent aujourd'hui le Danemarck, la Suède et la Norwége, la Russie, la Prusse et la Pologne; qu'il communiqua à tous ses sujets la haine dont Mithridate avait été animé contre les Romains, et que ce fut la première cause de l'invasion de l'empire par les barbares. En laissant de côté tout ce qu'il y a d'hypothétique dans de semblables récits, il en résulte toujours qu'Odin dut être un prince puissant et guerrier, dont la domination fut immense; ce qu'attestent et les honneurs divins qu'on lui rendit après sa mort, et la persévérance avec laquelle des peuples unis sous lui, mais devenus ennemis dans les âges suivants, se choisirent néanmoins des princes dans sa famille.

L'histoire de la Scandinavie ne devient certaine que lors de l'introduction du christianisme. Le premier roi chrétien de Danemarck fut Harald Blaatand, de la dynastie skoldungienne; mais les peuples se révoltèrent contre la religion nouvelle. Suénon Ier, fils de Harald, se mit à leur tête et triompha de son père, qui périt 991.

dans l'action. C'est ce même Suénon qui conquit l'Angleterre, et dont le fils, Canut le Grand (1014-1036), gouverna les deux pays avec tant de gloire. Hardicanut (1036-1042) fut le dernier prince de la dynastie.

Les rois de Suède s'appelaient, dans l'origine, rois d'Upsal. Parmi eux, on distingue Eric VI le Victorieux (964-994), qui paraît avoir soumis le Danemarck, la Finlande, l'Esthonie, la Livonie et la Cour-
1001. lande. Olof III prit le titre de roi de Suède. La même année, il fut converti au christianisme par des missionnaires anglais. Sa postérité s'éteignit avec Emund III, en 1056.

La Norwége, déchirée par les factions, devint vassale du Danemarck en 975; mais elle secoua bientôt cette suprématie. Olof Ier (995-1000) embrassa le christianisme et convertit ses compatriotes par la persuasion et par le glaive. Suénon Ier de Danemarck et Olof III de Suède s'étant ligués contre lui, il fut vaincu et tué dans un combat naval. La Norwége resta seize ans
1016. soumise au Danemarck. Olof II lui rendit son indépendance. Mais, en 1031, Canut le Grand descendit en Norwége, et soumit toute la contrée, Olof étant resté avec son armée sur le champ de bataille. La tyrannie de son fils Suénon fit révolter les peuples. On
1036. appela le fils d'Olof II, Magnus Ier, qui s'était réfugié en Russie. A la mort de Hardicanut, Magnus envahit même le Danemarck et le gouverna cinq ans. En 1047. Suénon II Estrithson, qui descendait de Suénon Ier par les femmes, souleva les Danois, combattit heureusement Magnus, qui mourut d'une blessure, et fonda la dynastie des Estrithides. Vers la même époque,
1056. Stenkill succédait, en Suède, à la race éteinte des rois Lodbrokiens.

Pendant plus de deux siècles, les trois royaumes scandinaves se développèrent parallèlement, sans avoir presque de relation l'un avec l'autre. Le plus remarquable de cette période est le Danemarck, soit par la renommée de ses princes et l'étendue de ses conquêtes, soit par ses relations avec l'Allemagne.

Suénon II laissa, en mourant, sept fils. Cinq d'entre eux montèrent successivement sur le trône, savoir : Harald IV (1076-1080), qui s'aliéna les peuples par son excessive bonté; Canut IV le Saint, qui fut assassiné (1086) au pied des autels pour sa trop grande justice; Olof III, qui mourut (1095) de douleur, parce qu'il ne pouvait remédier à une affreuse famine; Eric III, qui se rendit à Rome et qui mourut à Paphos (1103), lorsqu'il allait en pèlerinage à Jérusalem; et Niels ou Nicolas, dont les vices causèrent la ruine. 1076

En 1047, le prince obotrite Godschalk avait érigé le royaume de Slavonie ou des Vénèdes, qui comprenait le Mecklenbourg, le Lauenbourg, la vieille Marche et la Marche de Priegnitz, et dont Lubeck était la capitale. Il avait épousé une fille de Suénon II. Des mécontents, l'ayant assassiné, appelèrent au trône (1066) un usurpateur dont l'unique mérite était son attachement au paganisme. Henri, fils de Goldschalk, se réfugia dans les possessions de sa mère, en Danemarck. Dépouillé par Niels, il rassembla quelques vaisseaux, descendit sur les côtes des Venèdes, tua l'usurpateur, s'affermit sur le trône de son père, et introduisit dans ses états la civilisation avec le christianisme. Il réclama alors son patrimoine; sur le refus de Niels, il défit les 1113.
troupes danoises et dévasta le Sleswick, où il établit Canut Laward, fils d'Eric III. Ce fut à ce même prince qu'il légua son royaume, quand il mourut sans en- 1131.
fants. Magnus, fils de Niels, jaloux d'une telle élévation, assassina son cousin l'année suivante. Mais les Danois indignés se soulevèrent et proclamèrent Eric IV, frère de Canut, que soutint le roi de Norwége. Niels et Magnus, vaincus près de Fodwick en Scanie, péri- 1134.
rent, celui-ci dans l'action, et son père à Sleswick, où il avait cherché un asile.

A Eric IV, qui périt assassiné, et à Eric V (1137-1147) son neveu, dont on méprisait la faiblesse, succédèrent Suénon III, fils d'Eric IV, et Canut V, fils de Magnus, qui se disputèrent le trône. Cependant, la Slavonie était gouvernée par les neveux de Canut Laward, qui persécutaient les chrétiens. Les deux rois suspendirent

1147. leurs querelles pour prendre part contre eux à une croisade qui n'eut aucun résultat. Suénon avait donné le Sleswick à Waldemar, fils posthume de Canut Laward. Pour se débarrasser des craintes que lui donnaient et ce prince et surtout Canut V, que soutenait Frédéric Barberousse, il voulut les faire périr par trahison. Canut fut tué ; mais Waldemar prit les ar-
1157. mes et défit Suénon, qui périt dans la fuite. Le vainqueur lui succéda sous le nom de Waldemar Ier. Ses exploits lui ont mérité le surnom de Grand. Allié de différents princes de l'empire, il fit constamment la guerre aux Vénèdes, et contraignit enfin ses cousins à se contenter du Mecklenbourg. En 1168, il conquit l'île de Rugen, et, en 1173, l'île de Wollin, où il introduisit le christianisme.

1182. Canut VI, son fils et son successeur, marcha sur ses traces. Il réduisit au vasselage le duc de Mecklenbourg et de Poméranie; il occupa le pays des Ditmarses; il soumit à sa suzeraineté les villes de Hambourg, de Schwérin et de Lubeck ; mais il sanctionna l'hérédité des fiefs, qui n'étaient jusqu'alors que viagers. Comme
1202. il ne laissa pas d'enfants, son frère, Waldemar II, lui succéda. Il acheva la conquête du Holstein, et l'empereur Frédéric II lui abandonna, en 1214, les pays situés au delà de l'Elbe. On prétend même qu'il étendit aussi son empire sur la Prusse et sur la Pomérélie ; conquête éphémère, si elle fut réelle. Appelé en Esthonie par
1219. les évêques du pays, il y passa avec une flotte de mille vaisseaux et y fonda Revel et Narva. Tant de puissance fut renversée par une trahison. Un comte de Schwérin vint à la cour, s'empara de la personne du roi et l'enferma dans un château. Aussitôt tous les princes dépouillés ou vassaux se réunirent, et l'empereur Frédéric II entra dans la ligue, réclamant ce qu'il avait volontairement cédé, et de plus l'hommage du roi de Danemarck. Les Danois ayant été défaits, Waldemar
1225. consentit à payer deux millions et demi pour sa rançon et renonça à toutes ses conquêtes. Dès qu'il fut libre, il protesta, les armes à la main, contre un traité arraché par la trahison et par la violence ; mais il fut

lui-même vaincu, et, jusqu'à la fin de son règne, il ne songea plus qu'à être le législateur et le père de ses peuples.

Après lui, le Danemarck eut à souffrir des querelles 1241.
de ses trois fils, Eric VI, Abel et Christophe. Eric VI acquit l'Esthonie des chevaliers porte-glaives, et tenta en vain de conquérir le Holstein et la Frise. Abel, parvenu au trône par un fratricide (1252), fut défait et tué deux ans après par les Frisons. Christophe eut à lutter contre l'archevêque de Lund, qui voulait ravir à la couronne toutes ses prérogatives, et mourut em- 1259.
poisonné. Eric VII, fils de Christophe, fut fait prisonnier par un fils d'Abel, auquel il refusait le Sleswick. Rendu à la liberté par l'entremise de Lubeck et du duc de Brunswick, il sanctionna quelques-unes des usurpations de l'archevêque, et souffrit (1282) que la noblesse mît des bornes au pouvoir des rois, jusqu'alors absolu. Il périt assassiné en 1286. Son 1286.
fils Eric VIII poursuivit les meurtriers qui se réfugièrent en Norwége; d'où il résulta une guerre entre les deux pays.

Après Magnus Ier, la Norwége avait été successivement gouvernée par Harald III, frère d'Olof II, qui succomba dans la bataille de Stanfordbrige, lorsqu'il 1066.
essayait de conquérir l'Angleterre; par Magnus II et par Olof III, ses fils, celui-ci fondateur de Berghen; et par Magnus III, fils d'Olof, qui soumit les Hébrides, les Orcades, les îles d'Anglesey et de Man, et qui s'empara même de Dublin, mais qui fut tué dans les 1103.
marécages de l'Irlande. Sigurd Ier, son fils naturel, entreprit une croisade contre les infidèles. Partant de la Norwége avec soixante vaisseaux, il ravagea les côtes du Portugal et les Baléares qui appartenaient aux Maures, visita Jérusalem, contribua à la prise de Sidon, se rendit de là à Constantinople, puis auprès de l'empereur Henri V, et revint en Norwége par le Danemarck. Sa mort fut le signal de l'anarchie. Elle 1131.
dura jusqu'à l'avénement (1161) de Magnus VI, son petit-fils, qui vainquit tous ses compétiteurs. Il avait déjà régné seize ans, lorsque Suerrer, arrière-petit-

fils de Magnus III, s'empara de Drontheim (1177) et vainquit Magnus (1184) dans une grande bataille navale, où celui-ci périt. Brave, actif, juste, humain, et même éloquent, il fit pendant dix-huit ans le bonheur de la Norwége. L'anarchie recommença jusqu'à
1217. Haquin V, petit-fils de Suerrer. Le règne de ce prince est regardé comme l'époque la plus brillante de la Norwége. A l'intérieur, il répara les maux des années précédentes par une administration ferme et sage.
1261. Au dehors, il soumit l'Islande, où s'étaient réfugiés les anciens Scandinaves, emportant avec eux leur langue, leur poésie, leur mythologie chevaleresque et leur indépendance; et le Groënland ou *terre verte*, ainsi appelé de son admirable végétation, et où les Norwégiens s'enrichissaient par la chasse et par la pêche. Mais il entreprit aussi la guerre contre l'Ecosse,
1263. et il mourut dans ce pays. Son fils Magnus VII céda les Hébrides et l'île de Man au roi d'Ecosse, qui consentit
1280 en retour à un tribut. Après lui, Eric II épousa la fille unique d'Alexandre III, roi d'Ecosse; ce qui aurait uni les deux royaumes, si des enfants étaient issus de ce mariage. Ce fut lui qui donna asile aux meurtriers d'Eric VII, roi de Suède, parce qu'il avait en vain réclamé la dot de sa mère Ingeburge, fille d'Eric VI. La guerre éclata entre les deux couronnes.
1308. Elle dura jusqu'à la paix de Copenhague, en 1308, qui satisfit aux justes réclamations de la Norwége. Les îles et les côtes du Danemarck avaient été constamment ravagées; mais d'autre part, la Norwége avait dû plier devant la ligue hanséatique, alliée du Danemarck, qui avait interdit l'importation des grains et de la bière. Les deux rois réconciliés prirent part de concert aux affaires de Suède.

Deux peuples habitaient la Suède, les Suédois proprement dits et les Goths : de là des rivalités qui déchirèrent le royaume pendant près de deux siècles. De la mort de Stenkill (1067) à l'avénement de Waldemar Ier (1250), les rois, sans cesse attaqués par des compétiteurs que soutenaient l'un ou l'autre peuple, périrent presque tous dans les combats ou sous le

fer des assassins. Parmi eux, on distingue Suerker Ier (1133-1156), qui organisa régulièrement les églises de Suède; saint Eric IX (1156-1161), qui soumit et civilisa par le christianisme les vastes contrées de la Finlande; Eric X (1210-1216), qui se fit couronner le premier par un évêque; Eric XI (1222-1250), fils du précédent, qui poursuivit les conquêtes de ses prédécesseurs dans la Finlande, mais qui fut vaincu (1240) sur la Néwa par Alexandre Newski, grand-duc de Russie.

A la mort d'Eric XI, qui n'avait pas d'enfants, 1250.
commence la dynastie folkungienne. Waldemar Ier, neveu du dernier roi par sa mère, monta sur le trône par le libre choix des Suédois, quoiqu'il n'eût encore que douze ans. Son père Birger dirigea d'une main ferme les rênes de l'état. Il fut le restaurateur d'Abo et le fondateur de Stockholm. Mais après lui, Waldemar eut à lutter contre ses trois frères, qui avaient été faits presque aussi puissants que lui. Magnus, l'un d'eux, le vainquit et se fit couronner à Upsal, en lui 1276.
laissant la province de Gothie; mais deux ans après Waldemar lui-même renonça au pouvoir. Magnus Ier, surnommé Ladulas, dès lors bien affermi, plia tous les partis sous son autorité, stimula l'activité de la nation pour le commerce et les lettres, et commença la conquête de la Laponie. Il laissa trois fils, Birger, Eric et Waldemar. Birger, l'aîné, lui succéda 1290.
sous la tutelle de Torkel Canutson. Tandis que la famine et la peste désolaient le royaume, les Russes l'attaquaient du côté de la Finlande. Canutson envahit 1293.
la Carélie, qui leur appartenait, et y construisit Wibourg et Landscrone. La guerre civile arrêta ses conquêtes.

Eric et Waldemar voulaient perdre le régent pour s'attaquer ensuite à leur frère. Chassés une première fois, ils trouvèrent asile et protection en Norwége. Birger acheta la paix en sacrifiant son ministre, qui 1305.
fut décapité. Bientôt les deux frères prirent de nouveau les armes, s'emparèrent du roi par trahison et le forcèrent d'abdiquer. Un serviteur fidèle con-

duisit le fils de Birger auprès du roi de Danemarck, son oncle maternel. C'était, nous l'avons vu, Eric VIII. Ce prince ne put agir d'abord contre l'usurpateur, parce qu'il était engagé dans une guerre
1308. avec la Norwége. Par le traité de 1308, les deux rois conclurent entre eux une alliance offensive et défensive, et embrassèrent la défense de Birger. La paix de 1310 partagea la Suède entre les trois compétiteurs. Eric continua cependant la guerre contre Haquin VI jusqu'à l'année suivante, où il épousa Ingeburge, fille du roi norwégien. Mais Birger ayant fait périr ses deux frères par trahison, toute la Suède se souleva contre lui. Eric VIII prit en vain sa dé-
1318. fense. L'armée danoise fut vaincue, et Birger déposé ne trouva en Danemarck qu'un asile où il mourut.

Les Suédois portèrent sur le trône Magnus II Smek, fils d'Eric, âgé de trois ans. Le même prince succéda presque aussitôt à Haquin VI en Norwége. Sa minorité fut une source de troubles qui continuèrent pendant tout son règne, parce qu'il était indolent et faible.
1343. En Norwége, Magnus dut nommer roi, dès l'an 1343, son second fils Haquin, mais en se réservant l'autorité. En Suède, il entreprit avec la Russie, contre le vœu de la nation, une guerre malheureuse et qui lui coûta la Carélie. Les Suédois irrités le déposè-
1350. rent, et les Norwégiens suivirent leur exemple. Ses deux fils, Eric XII et Haquin VII lui succédèrent, le premier en Suède et le second en Norwége.

Eric VIII avait laissé la couronne de Danemarck (1319) à son frère Christophe : mais celui-ci, avant de monter sur le trône, signa une capitulation qui exemptait le clergé de tout impôt, et qui ôtait au roi le droit de faire la guerre, d'exiger des subsides, de publier des ordonnances sans le concours des états. C'était donner la mesure de ce qu'on pourrait tenter contre lui. Aussi, le roi s'étant engagé dans une guerre malheureuse pour la succession du Sleswick, on le déposa (1326), et le Danemarck fut en proie pendant quatorze ans aux querelles des ambitieux qui s'en disputaient la couronne. Enfin parut Waldemar IV (1340),

fils de Christophe, qui avait obtenu asile à la cour de Louis de Bavière. Il trouvait les finances épuisées, les domaines engagés, et plusieurs provinces aux mains des ennemis du Danemarck. Il commença par dégager des mains des ducs de Holstein l'île de Séeland, où il fonda Copenhague. Bientôt il eut encore recouvré le Jutland et l'île de Falster, que son père avait aliénés. Il vendit l'Esthonie (1347) aux chevaliers teutoniques, mais pour payer d'anciennes dettes et pour racheter l'île de Fionie. Un gouvernement si sage et si ferme excita les craintes des seigneurs pour leurs priviléges. Deux fois Waldemar céda dans l'intérêt public. Poussé à bout, il vainquit les rebelles à Glamborg, malgré l'appui de quelques princes d'Al- 1357.
lemagne, et ramena ainsi la tranquillité.

Eric XII régnait alors en Suède; mais le roi Magnus II ayant trouvé des partisans, la guerre civile déchirait le royaume. Waldemar essaya d'en profiter pour reprendre la Scanie et quelques autres provinces qui s'étaient volontairement données à la Suède pendant les troubles du Danemarck. Allié de Magnus, il envahit la Scanie en 1359. L'année suivante, il occupa 1359.
les îles d'Œland et de Gothland. Mais le pillage de Wisby, emportée d'assaut, le mit aux prises avec la ligue hanséatique, dont cette ville faisait partie. Magnus, seul roi par la mort de son fils, Haquin VII de Norwége (1359), et les ducs de Mecklenbourg et de Holstein se déclarèrent contre le Danemarck. Sur ces entrefaites, Magnus fut déposé une seconde fois 1362.
par les Suédois, qui appelèrent Haquin de Norwége. Les deux couronnes furent ainsi réunies sur la tête du même prince. Waldemar le détacha de la ligue, en lui donnant sa fille Marguerite, réputée héritière présomptive du Danemarck. Il rompit aussi par des traités l'alliance des villes hanséatiques, de sorte qu'il mit fin à la guerre sans un désavantage trop marqué.

Des mécontents suédois s'étant retirés auprès du duc de Meclkenbourg, offrirent la couronne de Suède à Albert, son second fils. Ce prince équipa une armée, parut en Suède et fut en effet proclamé roi par la 1363.

diète de Stockholm. Magnus et Haquin marchèrent ensemble contre lui : mais ils furent vaincus, et le premier demeura prisonnier. Haquin continua la guerre avec l'appui de Waldemar. Albert arrêta les Danois en proposant de leur céder toutes leurs conquêtes. Mais il se forma presque aussitôt contre Waldemar une ligue si puissante, que ce prince, abandonnant ses états, se retira auprès de l'empereur Charles IV. Les villes hanséatiques pillèrent les côtes, et s'emparèrent de Copenhague et d'Elseneur. Albert de Mecklenbourg occupa toute la Scanie. Haquin, désormais sans appui, renonça à ses droits au trône de Suède.

Cependant Waldemar négociait. Par le traité de Stralsund (1370), arrêté sans lui et qu'il ne ratifia qu'avec peine, il engagea la Scanie pour quinze ans aux villes hanséatiques et leur accorda les plus grands priviléges, au point que leur consentement devenait
1372. nécessaire pour l'élection d'un roi. Revenu dans ses états, il y mourut trois ans après. Malgré les malheurs de son règne, il se montra vraiment grand. S'il n'étendit pas son royaume, il eut du moins la gloire d'y rétablir l'ordre malgré tous les obstacles, et de le sauver deux fois par sa prudence d'une dissolution complète.

En lui finit la dynastie des Estrithides. De ses deux filles, l'aînée était mariée à un frère d'Albert de Mecklenbourg, la cadette Marguerite au roi de Norwége. L'une et l'autre avaient un fils. Les états de
1376. Danemarck se prononcèrent pour Olof, fils de Marguerite, sous la tutelle de sa mère. L'adroite régente déjoua tous les efforts du duc de Mecklenbourg, dont la flotte fut détruite par une tempête. Elle se concilia le duc de Holstein par la cession du Sleswick, auquel il avait des droits, et les villes hanséatiques par la confirmation des anciens traités.

En 1371, Haquin avait repris les armes, et il avait pénétré en vainqueur jusqu'à Stockholm ; cependant il dut renoncer à ses droits. Avec lui succomba la race folkungienne ; non que la couronne fût hé-

réditaire : mais on élisait le roi parmi les princes de la famille qui occupait le trône. Olof V, déjà roi de Danemarck, lui succéda. Après un gouvernement de sept années il mourut inopinément. Marguerite, sa 1380.
mère, fut proclamée reine de Danemarck, et quoique étrangère, elle obtint (1387) le même pouvoir en Norwége.

Albert de Mecklenbourg crut le moment favorable pour revendiquer la Scanie. Mais la reine fomenta l'antipathie des Suédois pour les Allemands, de sorte qu'un parti la couronna reine de Suède. Albert fut 1388.
vaincu et pris à Falkoping l'année suivante. Les villes étaient occupées par des garnisons allemandes ; mais elles furent ou emportées, ou livrées, comme Stockholm, pour la rançon du prince. L'île de Gothland, qu'Albert avait vendue à l'ordre teutonique, fut rachetée en 1399, ce qui compléta la soumission de la Suède.

Reine des trois royaumes du Nord, Marguerite voulut les réunir à jamais en un seul empire. Elle appela auprès d'elle son petit neveu Eric le Poméranien, et le nomma dès l'an 1387, roi de Norwége. A force de politique et d'adresse, elle obtint des états du Danemarck et de ceux de la Suède, qu'ils le proclamassent aussi leur souverain, lui et ses descendants. Le prince fut couronné à Calmar en 1397. C'est là que les députés des trois royaumes 1397.
signèrent l'acte célèbre appelé l'union de Calmar, qui sanctionnait une fédération perpétuelle entre le Danemarck, la Suède et la Norwége. Chaque royaume conservait ses lois ; le souverain devait résider alternativement dans chacun d'eux ; la couronne demeurait élective, mais entre les fils du roi ou les petits-fils de sa fille.

Le Danemarck avait consenti à l'union, parce qu'il espérait dominer ; la Suède, parce que les sénateurs se flattaient de gouverner à leur gré, tandis que la reine serait occupée ailleurs. C'était connaître bien peu le génie de cette princesse. Tout plia devant sa fermeté et sa prudence ; et quand les seigneurs lui rappelèrent les conditions qu'elle avait souscrites,

elle répondit avec ironie de garder précieusement d'aussi bons titres. Aussi pour détruire une œuvre si heureusement accomplie, il fallut toutes les fautes de ses successeurs.

1412. Marguerite mourut en 1412. Eric XIII, qui lui succéda, n'avait pas ses talents, et se déshonora par sa conduite. Dès les commencements de son règne, il reprit une guerre impolitique que Marguerite avait commencée contre la maison de Holstein, pour lui enlever le duché de Sleswick. Malgré l'appui de Sigismond, qui prononça plusieurs fois en faveur du roi, les princes de Holstein luttèrent pendant vingt ans avec succès. Les villes hanséatiques se déclarèrent pour eux. Les flottes d'Eric ruinaient le commerce de la Baltique; mais les vaisseaux de la Hanse pillaient de leur côté les villes, notamment Berghen en Norwége. et réparaient promptement les pertes qu'elle essuyait.
1435. Les hostilités se terminèrent par une transaction qui laissait le Sleswick au duc de Holstein pendant sa vie.

Les fautes d'Eric dans cette guerre, les vices de sa vie privée, et, en Suède, la tyrannie des officiers danois, lui avaient aliéné les peuples. Engelbrecht, paysan de la Dalécarlie, se mit à la tête des mécontents, chassa des villes les gouverneurs d'Eric, l'assiégea lui-même dans Stockholm, et se laissa nommer régent par les états. Cependant comme il était animé d'un vrai patriotisme, il travaillait à rétablir la bonne intelligence entre le roi et le peuple; mais Charles Canutson, grand maréchal du royaume, homme plein d'ambition et d'orgueil, le fit assassiner et envenima tous les ressentiments. Eric, enfermé avec ses trésors dans l'île de Gothland, refusait de paraître aux états de la Suède et du Danemarck. Les Danois irrités proclamè-
1440. rent roi Christophe de Bavière, son neveu, petit-fils de l'empereur Robert. Malgré les intrigues de Canutson, la Suède en fit autant, et la Norwége suivit leur exemple.

Christophe eut un règne malheureux. Au dedans, les troubles et les factions continuèrent; au dehors,

la Suède était infestée par les pirateries d'Eric qui interceptait les grains et causait ainsi la famine. Le roi cependant cherchait à diminuer l'influence des villes hanséatiques. Tantôt il favorisait à leur préjudice les Hollandais ou les Livoniens; tantôt il essayait d'emporter Lubeck par surprise : mais la Hanse triomphait de ses attaques. Sa mort fut un dernier malheur. 1448
Comme il ne laissait pas d'enfants, les factions recommencèrent dans les trois royaumes; ce qui devait amener enfin la rupture de l'union de Calmar.

CHAPITRE XXXI.

De l'Espagne, depuis l'invasion des Maures ou Arabes, jusqu'à la mort de Sanche le Grand, roi de Navarre. (712-1035 — VIIIe-XIe siècles.) — Califat de Cordoue.

Tandis que les princes mahométans de l'Asie résistaient avec avantage aux violentes secousses des croisades, les Maures d'Espagne, minés par de longues divisions et par une guerre perpétuelle, succombaient sous les efforts des princes chrétiens.

La bataille de Xérès avait mis l'Espagne presque 712.
entière aux mains des musulmans. Musa avait affermi leur domination : mais quand cet émir eut été rappelé à Damas, son fils Abdélazis, qui lui succéda, épousa la veuve de Rodrigue, s'attira ainsi la haine des siens, et mourut assassiné. Les émirs qui gouvernèrent l'Espagne après lui, s'emparèrent de ce que les Goths avaient possédé au midi de la Gaule, et déjà ils avaient fait de Narbonne leur place d'armes, lorsque Eudes, duc d'Aquitaine, arrêta leurs progrès par la victoire de Toulouse. Quelques années plus tard, les Maures essuyèrent en Aquitaine une seconde défaite, qui les força de repasser l'Aude. Abdérame voulut les venger. En 732, il envahit la 732.
Gaule à la tête d'une armée immense. Périgueux, An-

goulême, Saintes, Bordeaux subirent la loi du vainqueur, qui laissa partout de nombreuses traces de sa cruauté barbare. De Poitiers, dont il brûla la cathédrale, Abdérame marcha vers Tours. Là se donna cette bataille sanglante, gagnée par Charles Martel, et où l'orgueil des Maures fut terrassé. Leurs meilleures troupes y perdirent la vie; Abdérame lui-même resta au nombre des morts. L'année suivante, une nouvelle armée fut arrêtée et battue par Charles Martel, au moment où elle franchissait les Pyrénées. Ce héros, profitant de ces glorieux succès, poursuivit les vaincus de place en place, et les dépouilla en grande partie de ce qu'ils possédaient dans les Gaules.

A l'époque la plus glorieuse de la conquête, Pélage, et après lui (737-739) Favila, son fils, cantonnés dans les montagnes de l'Asturie, avaient osé résister aux forces des émirs, et le succès couronnait toujours leur audace. Mais, quand la puissance des Maures eut été abattue dans les plaines de Tours; quand leur mauvaise administration les eut fait regarder comme les oppresseurs du pays; quand la guerre civile se fut allumée entre eux dans la Mauritanie et dans l'Es-
739. pagne, Alphonse Ier, dit le Catholique, gendre de Pélage, prit à son tour l'offensive. Dans une première expédition, il s'empara d'une partie de la Galice et en extermina les Maures; plus tard il descendit dans les plaines de Léon et de Castille, y prit un grand nombre de villes, poussa ses conquêtes jusqu'aux frontières de Portugal, s'étendit entre le Douro et le Minho, puis, traversant même le Douro, soumit Ségovie et Salamanque. Une famine, qui désola l'Espagne, força Alphonse à laisser en paix les Sarrasins pour s'appliquer au gouvernement intérieur. Cependant Pepin, roi de France, enlevait aux Goths, Nîmes, Béziers, Narbonne et tout le Roussillon.

750. Telle était la situation de la péninsule, lorsqu'arriva la révolution qui précipita du trône les Ommiades. Moaviah et Abdérame, son fils, échappèrent au massacre que fit Aboul-Abbas de leur famille. Réfugié d'abord à l'extrémité de l'Afrique, Abdérame conçut

le projet de se fonder en Espagne une monarchie indépendante. Ce pays était déchiré par des factions. Abdérame fait sonder un des partis; le trouvant disposé à entrer dans ses vues, il lève à ses frais quelques troupes, passe le détroit au mois de septembre 755. et se fait proclamer calife d'Occident. En vain e gouverneur Abasside essaya-t-il d'arrêter ses progrès. Vaincu et poursuivi de ville en ville, il se vit contraint de reconnaître l'autorité d'Abdérame, qui 756.
établit à Cordoue le siége de ce nouvel empire. L'année suivante, Alphonse Ier laissa la couronne à son fils Froïla.

Unique maître de toute l'Espagne mahométane, Abdérame dirigea son armée victorieuse contre la Galice. Froïla avait prévu l'orage. Il se mit lui-même à la tête de ses troupes, et remporta une victoire signalée, où cinquante-quatre mille Maures et 760.
leur général perdirent la vie. Abdérame fut plus heureux contre les émirs de Saragosse et de Catalogne qui s'étaient révoltés contre lui : malgré l'appui que leur accordait la France, il les poursuivit et les chassa de leurs gouvernements. Il revint alors contre les chrétiens, et n'en essuya pas moins une seconde défaite, après laquelle il leur accorda la paix, ne songeant plus qu'à transplanter en Espagne les sciences et la magnificence des Arabes. Quant à Froïla, d'un naturel dur, cruel et soupçonneux, il fit périr son frère, et fut ensuite poignardé lui-même. 768.
Alphonse, son fils, encore en bas âge, fut exclus du trône, où passèrent successivement Aurèle et Silo (774) par élection, Mauregat (783), frère naturel de Froïla, par le secours des musulmans, et Bermude Ier (788), choisi par ceux qui avaient à craindre qu'Alphonse ne vengeât la mort de son père.

Cependant les émirs, chassés par Abdérame, étaient allés jusqu'à Paderborn implorer les secours de Charlemagne, en lui offrant de se soumettre à son empire. Le monarque français se rendit à leurs vœux. Vainqueur des Maures, il rétablit l'émir de Saragosse : 778.

mais en même temps il conquit la Navarre ; il contraignit Barcelone et Girone à un nouvel hommage ; il fit de l'Ebre la limite des possessions françaises, et nomma des comtes pour protéger les frontières.
788. Hesham Ier, fils et successeur d'Abdérame, eut d'abord à vaincre quelques émirs rebelles. Il attaqua ensuite Bermude, et fut complétement défait à Burgos. Mais, tandis que Charlemagne combattait en Italie et dans la Saxe, il eut quelque succès contre les comtes français. En 793, une armée maure envahit même la Septimanie, d'où elle enleva un butin immense et de nombreux captifs qui élevèrent la célèbre mosquée de Cordoue. Hakem Ier, fils d'Hesham,
796. maintint ses droits contre ses oncles révoltés, qui implorèrent en vain les secours de Charlemagne. Toutefois, comme les Maures ne cessaient d'insulter le territoire français, Louis, roi d'Aquitaine, marcha plusieurs fois contre eux (801-809), les vainquit et couvrit momentanément la Navarre et la Catalogne.

Bermude victorieux avait abdiqué (788) en faveur d'Alphonse, dit le Chaste, deuxième du nom, vers lequel il avait ramené l'esprit des principaux seigneurs. Le règne de ce prince fut illustré par un grand nombre de victoires qu'il remporta sur les Maures, divisés entre eux et attaqués par Charlemagne. Alphonse porta ses armes jusqu'à Lisbonne. Au dedans, il affermissait la tranquillité contre les ennemis étrangers. Des mouvements domestiques faillirent le précipiter du trône. Il fut réduit à se cacher en Galice ; mais bientôt ses affaires reprirent le dessus, et il acheva
842. glorieusement son règne, laissant la couronne à Ramire Ier, fils de Bermude, parce que lui-même n'avait point eu d'enfants de son mariage.

Abdérame II régnait à Cordoue depuis l'an 822. Ce prince dut aux circonstances autant qu'à son génie de relever la puissance du califat d'Occident. Il marcha d'abord contre les émirs de Catalogne, et les vainquit, la France ne pouvant plus les défendre, comme autrefois, au milieu des querelles de Louis le Débonnaire et de ses fils. La postérité de Charlemagne

n'avait pas conservé en Espagne le respect qu'il avait imprimé à ses armes. Déjà Aznar, secouant la suzeraineté carlovingienne, avait érigé la Vasconie française ou Navarre en un comté indépendant (831), qu'il transmit cinq ans après à Sanche, son frère.
Douze ans plus tard, sous le règne du faible Charles 843.
le Chauve, Bernard, comte de Barcelone, se fonda dans cette ville une principauté, qui se maintint, avec le secours des princes chrétiens, contre tous les efforts des Maures de Cordoue et de Saragosse.

Dès que Ramire Ier fut monté sur le trône, Abdérame le somma de payer tribut, et, sur son refus, il se disposa à marcher contre lui. L'accomplissement de ses menaces fut retardé par les incursions des Normands. Les états chrétiens, d'abord attaqués, repoussèrent vigoureusement les agresseurs, et leur pauvreté d'ailleurs ne devait guère tenter ces barbares, accoutumés à de plus riches pillages. Ils tournèrent donc contre les Arabes, à cause de leur opu-
lence. Lisbonne fut prise et saccagée. Séville aurait 845.
eu le même sort, si les Maures ne se fussent avancés pour la défendre : mais, après une journée de combat, pendant laquelle les Normands perdirent beaucoup de monde sans pouvoir être rompus, Abdérame eut du moins la gloire de les forcer à se rembarquer. Alors il reprit ses desseins contre Ramire. La bataille fut sanglante. Les troupes maures étaient bien disciplinées, endurcies à la fatigue par des guerres continuelles, et enorgueillies de leur dernier succès. Dans une première affaire, les chrétiens plièrent; mais le lendemain, ils revinrent à la charge, quoique bien inférieurs en nombre, et remportèrent une victoire complète. Abdérame irrité se vengea sur les chrétiens de Cordoue, qu'il persécuta cruellement jusqu'à la fin de son règne. Son fils Mahomet Ier lui succéda (852).

Ordogno Ier, fils de Ramire, n'obtint sur les Maures, 850.
malgré leurs querelles, que de très-faibles avantages; il reçut même sous les murs de Tolède un échec, qui fit rentrer cette ville sous la domination du calife. Après lui, l'Espagne chrétienne fut gouvernée par

866. Alphonse III, son fils, surnommé le Grand. Ce prince, à peine âgé de dix-huit ans, vit son trône attaqué par de nombreux rivaux. Tandis qu'il luttait contre eux, pour les réduire, les Maures se jetaient sur les terres de Léon, mettaient tout à feu et à sang sur leur passage, et, assiégeaient même la capitale. Alphonse la délivra par une victoire; puis, entrant à la suite des vaincus dans leur pays, il les défit deux autres fois, les poussa sans relâche devant lui, et s'avança jusqu'à Coïmbre, soumettant ainsi toute la province de Béira. Après une trêve de trois ans, pendant laquelle il s'appliqua au gouvernement intérieur, Al-
870. phonse reprit le cours de ses succès, pénétra jusqu'à Mérida et se fit demander une seconde fois la paix. Elle fut bientôt rompue. Alors les rives du Tage et de la Guadiana virent les troupes de Léon toujours victorieuses ravager impunément le pays, sans que les Maures se missent en devoir de le défendre, leurs forces étant occupées devant Saragosse, dont l'émir rejetait opiniâtrément la domination de Cordoue, et contre le comte de Barcelone, qui s'agrandissait aussi chaque jour aux dépens des infidèles. Le calife vit ses
883. armées partout malheureuses échouer à Saragosse, et se faire battre à la fois en Catalogne par le comte de Barcelone, en Aragon et dans le royaume de Léon, par Alphonse et ses généraux. Il fut donc réduit à implorer une trêve dont le vainqueur n'avait pas moins besoin que le vaincu. En effet, plusieurs conspirations s'étaient formées dans la Galice. L'une d'elles comptait pour chefs les quatre frères du monarque, qui les déjoua toutes par son activité et sa prudence : mais inflexible et sévère jusqu'à la cruauté, il fit crever les yeux aux quatre princes. Libre d'ennemis extérieurs et domestiques, Alphonse fit travailler aux fortifications des villes, qui étaient presque toutes démantelées, et qui laissaient pénétrer l'ennemi sans résistance jusqu'au cœur des états chrétiens. Ce fut un nouveau sujet de guerre avec les
904. infidèles. Mais, quoiqu'ils eussent appelé à leur secours les mahométans d'Afrique, ils ne purent rame-

ner la fortune à leur parti. Complétement défaits, ils laissèrent Alphonse continuer les travaux commencés, et porter le fer et le feu jusqu'à Tolède. De nouveaux troubles dans sa propre famille rappelèrent le vainqueur et sauvèrent la ville. Les deux fils d'Alphonse et leur mère s'étaient mis eux-mêmes à la tête d'un parti. Alphonse eut d'abord quelques succès : mais les peuples s'étant déclarés pour les princes,
il abdiqua en leur faveur, donnant à Ordogno la Ga- 910.
lice, et à Garcie Ier, qui était l'aîné, le reste de ses états. Les Maures reprirent soudain les armes, et furent vaincus après un combat opiniâtre. Pour Alphonse, d'une bravoure chevaleresque et toujours la même, malgré les glaces de l'âge, il demanda à ses fils quelques troupes, et, profitant de la précédente
victoire, il se jeta dans la vieille Castille, dont il 911.
acheva la conquête. Ce fut son dernier exploit. A son retour, il mourut chargé de dépouilles et de gloire, après un règne aussi agité par les querelles domestiques que par les ennemis du dehors. Les lettres lui doivent une chronique de l'histoire d'Espagne, depuis Wamba jusqu'à son avénement au trône.

Garcie ne porta le sceptre que trois ans, et Or- 913.
dogno II réunit à la Galice son héritage. Aussitôt il entre dans la nouvelle Castille, bat les Mahométans et s'approche de Tolède. Abdérame III [1] régnait à Cordoue; prince aussi prudent que courageux, protecteur éclairé des lettres, et l'un des califes qui contribuèrent le plus à la gloire et à la puissance des Maures. Il avait commencé par réduire les émirs révoltés; puis passant en Afrique, il avait soumis à ses lois le Maroc et le pays des Edrissites. Ses coffres regorgeaient d'or, quoiqu'il ne foulât pas les peuples. Ses armées se recrutaient dans un pays où les hommes n'étaient point énervés, comme en Espagne, par le luxe, l'indolence et le climat. Néanmoins une première armée de quatre-vingt mille Maures fut

1. Mahomet Ier avait eu pour successeurs deux de ses cent fils, Almondhir (886-889) et Abdala (889-912). Abdérame était fils d'Abdala.

battue par le roi de Léon. Abdérame demanda et obtint une trêve de trois ans, pendant laquelle il prit mieux ses mesures. A la reprise des hostilités, il eut sa revanche sur Ordogno ; mais au lieu de le poursuivre, il tourna court vers la Navarre.

Garcie Ier Ximénès, le second successeur (836) d'Aznar, avait pris en 858 le titre de roi. Fortun (880-905), son fils, s'était enfermé dans un monastère après avoir abdiqué en faveur de son frère, Sanche Ier Abarca. Ce prince avait vaincu les Maures qui assiégeaient Pampelune, et s'était agrandi, en Aragon, aux dépens des princes de Saragosse. Il s'associa, dans un âge avancé, son fils Garcie II, dont les conquêtes forcèrent les infidèles d'appeler le calife au secours de l'islamisme. Garcie, trop faible contre les deux princes, s'adressa de son côté au roi de Léon, et Ordogno ne se fit point attendre. Abdérame n'en avança pas moins en vainqueur, recevant ou enlevant d'assaut les villes ; et les deux armées s'étant
921. choquées au Val-de-Jonquéra, les chrétiens essuyèrent une défaite sanglante. Abdérame se jeta sur la France, qu'il pilla jusqu'à Toulouse, au lieu de poursuivre les vaincus, qui reprirent courage. Bientôt le roi de Léon porta la flamme jusque sous les murs de Cordoue. D'autre part, lorsque le calife voulut repasser les Pyrénées pour aller défendre ses états, il trouva les passages occupés par Garcie, et perdit, en les forçant, la meilleure partie de ses troupes.

923. A la mort d'Ordogno, Froïla II, son frère, usurpa la couronne et régna tyranniquement pendant une année. Alphonse, fils d'Ordogno, fatigué d'une royauté
927. pénible, abdiqua en faveur de Ramire II, son frère, et se retira dans un cloître. Le nouveau prince, plein d'activité et de courage, se disposait à marcher contre Abdérame, lorsque Alphonse, ennuyé du froc, voulut reprendre le sceptre, et s'empara même de Léon : en même temps, les fils de Froïla faisaient soulever en leur faveur les Asturies. Une campagne suffit pour réduire tous les rebelles, auxquels Ramire fit crever les yeux, sans même épargner son propre frère. De

là il marcha contre les Maures, leur enleva Madrid, 932.
et ravagea le territoire de Tolède. Enfin, la célèbre bataille de Simancas, où quatre-vingt mille Mahomé- 938.
tans restèrent sur la place avec le gouverneur de Saragosse, força les infidèles à demander la paix, qu'ils obtinrent.

De cette époque ou environ datent les premiers essais d'indépendance de la Castille. Cette province avait été régie, depuis sa conquête, au nom du roi de Léon, par des gouverneurs dont l'autorité se contrebalançait, jusqu'à ce que Garcie, se livrant à un esprit de soupçon, les eût tous fait mourir avec cruauté. Il en advint que les différents gouvernements ou comtés se réunirent sur une seule tête : tant il est vrai que la politique la plus avantageuse est souvent celle qui s'appuie sur la justice! Fernand Gonzalès, l'un des plus grands hommes d'un siècle qui donna à l'Espagne tant de héros, fut le premier qui crut l'antipathie des Castillans assez forte pour oser secouer la suzeraineté de Léon. Les troubles qui suivirent la mort d'Ordogno II, lui parurent une circonstance favorable ; en même temps il s'agrandissait aux dépens des Maures et même de la Navarre. Sanche Abarca marcha contre lui, le combattit seul à seul (926), et fut tué.

Les entreprises d'Abdérame empêchèrent Ramire de Léon et Garcie II, fils et successeur de Sanche Abarca, de penser à la Castille. Dès que les Maures furent abattus, Ramire tourna sur-le-champ contre Fernand Gonzalès, qui, trop faible pour lui résister, consentit à une espèce d'hommage, et ménagea si bien les choses, qu'Ordogno III, fils aîné de Ramire, épousa sa fille Urraque. Ce mariage n'empêcha pas
qu'à la mort de Ramire, Fernand ne se liguât avec 950.
Garcie de Navarre, pour soutenir, contre son gendre, un autre fils de Ramire. Ordogno III était retenu par une guerre contre les Maures, dans laquelle il ravagea le Portugal et prit d'assaut Lisbonne qu'il démantela. Il s'avança ensuite vers la Castille, et obligea Fernand à un nouvel hommage. Malheureusement il mourut

955. l'année suivante, laissant la couronne à Sanche Ier, son frère. Alors Fernand, toujours fidèle à la maxime de diviser pour régner, tire de l'obscurité Ordogno IV, dit le Mauvais, fils d'Alphonse le Moine, lui donne sa fille Urraque en mariage, et le met en possession du royaume de Léon. Sanche, exilé du trône, trouva de puissants protecteurs dans le calife Abdérame et le roi de Navarre, qui le rétablirent et qui ex-
960. pulsèrent Ordogno, déjà haï de ses sujets pour sa lâcheté èt sa tyrannie. La guerre continua quelque temps entre la Castille et les deux couronnes avec une alternative de bons et de mauvais succès. Fernand, deux fois prisonnier par embûches, s'échappa deux
965. fois par adresse, et revint battre les Maures, qui attaquaient son pays, sous la conduite de Mahomet Almanzor. Ce général, que nous allons voir paraître sur la scène, fit acheter la victoire par trois jours du combat le plus acharné : c'était déjà beaucoup pour des peuples accoutumés à plier toujours devant les chrétiens.

967. L'an 967, Sanche mourut empoisonné. Ramire III, son fils, vainquit d'abord les Normands qui, depuis quelques années, avaient recommencé leurs courses en Espagne, et il s'engagea ensuite dans une guerre épineuse contre Garcie, fils et successeur (970) de Fernand. Les deux pays étaient en même temps déchirés par les factions. Les Galiciens mécontents avaient élu roi Bermude II, fils d'Ordogno III, qui battit Ramire, et qui fut reconnu roi de Léon à la mort de celui-ci (982); puis ils se révoltèrent contre leur propre ouvrage, et occupèrent presque constamment les armes du prince. Garcie de Castille était de même en proie aux conspirations domestiques.

Abdérame III était mort en 961, après cinquante ans de règne, pendant lesquels il n'avait compté, à ce qu'il disait lui-même, que quatorze jours d'un bonheur parfait. Son fils Hakem II (961-976) vécut presque toujours en paix avec les chrétiens. Il réunit une magnifique bibliothèque, fonda des académies, contruisit des aqueducs et éleva de nou-

velles villes, aussi peuplées bientôt que les anciennes. Il laissa le pouvoir à Hesham II, âgé de dix ans. Mahomet Almanzor fut le ministre tout puissant du nouveau calife. Jaloux de relever l'honneur des armes musulmanes, il résolut de profiter des troubles qui déchiraient les royaumes chrétiens. Garcie de Castille et Sanche II, qui avait succédé (970) à Garcie son père au royaume de Navarre, triomphèrent cependant une première fois : mais 979.
Mahomet, étant revenu à la charge l'année suivante, ne trouva plus de résistance. Maître de Gormez, qu'il pilla, et de la plus grande partie du pays, il tourna vers Léon, dont il ravagea le territoire, et de là vers la Catalogne. Barcelone fut saccagée et brûlée. Pampelune se défendit mieux, et fit éprouver aux Maures un échec qui les éloigna. Sanche, et après lui (994) Garcie III le Trembleur, son fils, reprirent ce qu'on avait enlevé à la Navarre. Le comte de Castille et le roi de Léon n'eurent pas le même bonheur. Il se livra, près de Léon, une bataille sanglante. Mahomet en 995.
sortit vainqueur par son opiniâtre ténacité, et aussitôt il marcha vers la ville, qu'il emporta d'assaut l'année suivante, tandis que Bermude se composait une nouvelle armée dans les Asturies. Le Portugal fut envahi tout entier et ravagé par les Maures; la Galice elle-même fut attaquée; Compostelle, lieu vénéré par 997.
les chrétiens d'Espagne comme le tombeau de l'apôtre saint Jacques, fut prise, l'église profanée, les riches offrandes pillées par le soldat musulman. Ce fut le terme des conquêtes de Mahomet. Battu dans quelques escarmouches par Bermude, il perdit du terrain; et quand il revint l'année suivante, il trouva ce prince réuni au roi de Navarre et au comte de Castille. L'armée confédérée était rangée en bataille auprès de 998.
Médina-Cœli. Mahomet soutint un jour entier le combat. Furieux de voir enfin plier ses soldats, il se retira dans la ville, où il se donna la mort. Ce fut un grand général, montrant envers les chrétiens autant d'humanité après la victoire, que d'acharnement dans l'action. Plus de cinquante fois il envahit leurs provinces.

et il en revint presque toujours chargé de lauriers et de dépouilles. D'un désintéressement à l'épreuve de tout, il refusa la couronne de Cordoue, dont il était ministre, et demeura toujours fidèle à son maître. La gloire du califat d'Occident s'éteignit avec lui. Ce ne fut plus parmi les Maures que divisions, qui aboutirent enfin au démembrement de leur monarchie. Hesham III, le dernier calife ommiade, ne pouvant ramener à l'unité l'Espagne musulmane ni par la persuasion, ni par la force, abdiqua, en 1031, une dignité qu'il n'avait acceptée qu'avec peine. Il se forma jusqu'à dix-neuf royaumes maures, dont les plus célèbres sont ceux de Murcie, de Badajoz, de Grenade, de Saragosse, de Majorque, de Valence, de Séville, de Tolède et de Cordoue.

Les Maures, malgré leurs divisions, remportèrent
1005. une victoire complète, l'an 1005, sur le comte de Castille, qui demeura prisonnier, et qui mourut deux jours après de ses blessures. Sanche, son fils, se ligua, pour le venger, avec Alphonse V, fils et successeur (999) de Bermude, et avec Sanche III le Grand, roi (1000-1035) de Navarre. Tandis que le comte de Castille pénétrait jusqu'au cœur des états musulmans, Alphonse, après avoir cicatrisé les plaies que l'invasion de Mahomet avait faites au royaume de Léon, se jeta sur le Portugal, où il reprit en partie ce qui avait appartenu à son père. Le roi de Navarre, de son côté, s'étendit dans les Pyrénées, dans l'Aragon et jusque dans la Catalogne. Garcie ayant hérité de son
1022. père le comté de Castille, à l'âge de treize ans, et Alphonse, mortellement blessé au siége d'une petite
1027. ville, ayant laissé la couronne de Léon à Bermude III, qui était fort jeune, la minorité de ces deux princes fit prendre au roi de Navarre le même ascendant sur eux, qu'il avait obtenu déjà sur les Maures par ses victoires. Bientôt la fortune sembla faire croire à la possibilité de réunir sous un même sceptre toute l'Espagne chrétienne. Garcie ayant été assassiné à
1028. Léon par les rejetons d'une famille que ses pères avaient persécutée, Sanche recueillit son héritage du

chef de sa femme Elvire, sœur du comte, qu'il avait épousée vingt-sept ans auparavant. Le roi de Léon vit passer avec peine, à un voisin déjà trop puissant, un comté qui relevait jadis de sa couronne. Il prit donc les armes; mais vaincu par Sanche, il fut con- 1033.
traint de donner à Ferdinand, second fils du roi de Navarre, sa sœur, unique héritière de ses états. Deux ans après mourut Sanche le Grand, le plus puissant 1035.
des princes chrétiens d'Espagne, depuis l'invasion des Maures. A l'exemple des rois de France des premières races, il partagea l'Espagne entre ses enfants : Garcie IV, l'aîné, eut la Navarre; Ferdinand, héritier du royaume de Léon, qu'il attendait du chef de sa femme, eut la Castille; Gonzalve, le troisième, obtint quelques pays vers les montagnes; et Ramire, le quatrième, eut les conquêtes de son père en Aragon. Le comté de Barcelone était le seul état qui ne fût pas tombé sous la domination de la famille d'Aznar.

CHAPITRE XXXII.

De l'Espagne, depuis la mort de Sanche le Grand jusqu'à la mort d'Alphonse VII, roi de Léon. (1035-1157 — XI[e] et XII[e] siècles.) — Commencements du royaume de Portugal (1139). — Conquêtes des almoravides et des almohades.

Dès que la mort de Sanche fut connue, Bermude III entreprit de reconquérir ce que ses défaites passées lui avaient fait perdre, et se jeta sur la Castille. Ferdinand, se croyant trop faible, demanda du secours à son frère Garcie de Navarre. L'armée confédérée alla chercher le roi de Léon, l'attaqua avec vigueur, le 1037.
défit, et Bermude lui-même demeura au nombre des morts.

Tandis que Ferdinand s'affermissait dans ce sanglant héritage, et domptait les Galiciens rebelles, Ramire, ayant réuni à l'Aragon les états de Gonzalve assassiné.

tourna d'abord contre les Maures, auxquels il enleva un grand nombre de villes, et qu'il défit dans deux batailles. Enorgueilli de ces succès, il se jeta tout à coup sur la Navarre, dont le roi était allé en pèlerinage à Rome. A cette nouvelle, Garcie revint promptement pour réprimer les agressions perfides de son frère. La
1042. victoire fut au parti le plus juste. Ramire vaincu et presque entièrement dépouillé, ne dut ce qui lui resta qu'à la clémence du vainqueur qu'il avait offensé.

La bonne intelligence qui régnait entre Garcie et Ferdinand, leur fut utile surtout dans les guerres qu'ils entreprirent contre les Maures. Tantôt réunis, tantôt séparés, ils obtinrent de nombreux succès. Garcie s'empara de Calahorra, et de plusieurs autres
1045. places; Ferdinand prit Coïmbre, où parut pour la première fois avec éclat don Rodrigue Diaz, surnommé le Cid; puis il chassa les infidèles de la vieille Castille, les vainquit du côté de l'Aragon, et rendit également tributaires les rois de Tolède, de Saragosse et de Cordoue. De tels succès allumèrent la jalousie du roi de Navarre; il tendit des embûches à Ferdinand, qui les évita et qui le fit tomber dans les siennes. Prisonnier de son frère, Garcie corrompit ses gardes, et revint contre lui à la tête d'une brillante
1053. armée. La bataille se livra près de Burgos. Elle fut opiniâtrément disputée, comme il arrive dans des guerres de famille : mais Garcie ayant été tué au plus fort du combat, ses troupes plièrent, et Ferdinand victorieux pouvait disposer à son gré de la Navarre, qu'il laissa à Sanche IV, son neveu.

Sur le portrait que nous en fait l'histoire, Ferdinand serait un des plus grands princes qui aient occupé un trône en Espagne; et en effet, il faut avouer que toutes ses guerres furent marquées par de brillants succès. Cependant nous l'avons déjà vu livrer à Bermude et à Garcie, son beau-frère et son frère, des combats où ils laissèrent la vie, et dont il recueillit les plus grands avantages. Ramire, son autre frère, succomba pareillement sous ses coups. Ce prince avait profité de la mort de Garcie pour se rétablir dans ses états. Il atta-

qua le roi de Saragosse. Celui-ci, vassal de Ferdinand, 1063.
réclama son appui. Aussitôt le roi de Castille accorde la paix à celui de Séville moyennant un tribut, marche contre son frère, et lui livre un combat dans lequel Ramire est tué. Ferdinand laissa encore l'Aragon à son autre neveu Sanche Ramirez, montrant ainsi deux fois une espèce de modération qui laisse en doute de quel côté se trouvaient réellement les torts. Quoi qu'il en soit, il fut mal récompensé de sa déférence pour le roi de Saragosse, qui lui refusa le tribut, aussi bien que le roi de Tolède. Ferdinand marcha contre eux,
les vainquit et pénétra jusqu'à Valence. Atteint de la 1065.
maladie dont il mourut, il suivit la mauvaise politique de son père, et divisa son royaume entre ses fils, donnant à Sanche II le Fort, qui était l'aîné, la Castille et une partie des Asturies; à Alphonse VI, le second, le royaume de Léon; à Garcie, le troisième, la Galice et les conquêtes de Portugal. L'Eglise de Léon a mis Ferdinand au nombre des saints. La voix publique, dit un historien, lui tient lieu de canonisation.

La concorde dura entre les trois frères, tant que leur mère vécut. Plus tard Sanche, qui avait à regretter la meilleure partie du royaume de son père, entreprit de dépouiller Alphonse et Garcie. Ce dernier lui en fournit un beau prétexte en attaquant les apanages de ses deux sœurs. Sanche prit les armes pour le repousser, et l'obligea de s'enfuir à la cour du roi de Séville. Alphonse, plus aimé de ses sujets, disputa plus longtemps la victoire, et eut cependant le même sort.
Il tomba même entre les mains de son frère, qui le 1072.
confina dans un monastère. Mais, par un juste retour du ciel, au moment où Sanche se voyait au comble de ses vœux, il périt assassiné. Cet événement remit le sceptre aux mains d'Alphonse, VIe du nom, qui de son monastère s'était réfugié à Tolède. Il ne fut reconnu des Castillans qu'après avoir juré qu'il n'avait eu aucune part au meurtre de son frère : mais ensuite il trouva moyen d'attirer Garcie à une entrevue, et le fit enfermer dans un château, où ce prince mourut l'an 1091.

Le principal instrument des victoires de Sanche avait été le Cid, que sa naissance attachait à la Castille. C'était lui qui, dans la bataille livrée contre Alphonse, avait ramené par sa valeur la fortune prête à quitter les drapeaux de son maître. Alphonse ne le lui pardonna jamais, non plus que la hauteur avec laquelle il avait reçu le serment, au nom des seigneurs de Castille. Il s'en servit, et ne l'aima pas. Le Cid cependant lui demeura toujours fidèle, malgré les disgrâces qui l'atteignirent.

1076. D'un autre côté de l'Espagne, Sanche IV de Navarre était indignement assassiné par son frère et sa sœur. Les peuples se révoltèrent contre les meurtriers, et appelèrent à la succession du prince infortuné Sanche V Ramirez, roi d'Aragon, qui dut à cette révolution une supériorité constante sur les Maures. Pendant plusieurs années, des succès non interrompus resserrèrent les rois d'Huesca et de Saragosse. Huesca même était attaquée avec vigueur (1094), quand le roi d'Aragon reçut une blessure dont il mourut. Cet accident sauva momentanément la place. Mais dès que Pierre Ier eut recueilli la couronne de son père, il vint l'assiéger de nouveau, défit une armée musulmane bien supérieure en nombre, qui voulut la secourir, et s'en empara (1096). Après un règne assez long qui fut marqué par quelques autres succès moins importants, Pierre laissa le trône (1104) à son frère Alphonse Ier, dit le Batailleur.

La première guerre qu'eut à soutenir Alphonse de Castille, ce fut pour reconnaître la bienveillance avec laquelle le roi de Tolède l'avait accueilli. Mahomet-Ben-Abet, nommé gouverneur de Séville par un des derniers califes, avait usurpé la souveraineté du pays. Murcie avait aussi reconnu ses lois. Maître de Cordoue, il y fonda une dynastie qui ne fut pas sans gloire. Dans ses projets ambitieux, il voulait réunir tous les royaumes maures sous son sceptre. Il attaqua donc le roi de Tolède; mais il fut vaincu par les troupes des chrétiens. Quelques années après, la scène changea. Tolède étant tyrannisée par les successeurs du prince

qui avait si bien mérité d'Alphonse, Mahomet II, petit-fils et successeur (1067) de Mahomet-Ben-Abet, et le roi de Castille se présentèrent pour la tirer de l'oppression. Mahomet fut vaincu. Alphonse, appelé par les chrétiens et repoussé par les Maures, assiégea la 1085.
ville, qui se rendit. Résolu de tout faire pour conserver une conquête si importante, il rassembla de nombreuses troupes, sur la nouvelle que les rois de Cordoue et de Badajoz s'étaient ligués pour la reprendre. Les chrétiens furent vaincus à Zalacca (1086), et cependant ils firent si bonne contenance, que les vainqueurs proposèrent eux-mêmes la paix. Alphonse 1087.
en profita pour se livrer aux soins du gouvernement et pour repeupler ses villes. Dans le cours de ses glorieuses campagnes, il avait été secouru de plusieurs seigneurs français. Les principaux étaient Raymond et Henri de Bourgogne, et Raymond, comte de Toulouse. Pour reconnaître leurs services, il donna au premier sa fille Urraque, jusqu'alors le seul enfant légitime qu'il eût eu, et pour dot le comté de Galice; au second, Thérèse, qu'il avait eue d'une maîtresse, avec le titre de comte de Portugal, et ce qu'il pourrait conquérir de ce côté sur les infidèles; au troisième, Elvire, sœur de Thérèse, qui suivit son mari en France. Les deux premiers, se fixant en Espagne, devinrent la tige des deux maisons de Bourgogne, que nous verrons régner en Portugal et en Castille.

Le gouvernement de Tolède avait été confié au Cid, dont la valeur avait singulièrement contribué à conquérir la ville. Mais d'envieux courtisans lui ayant fait encourir la disgrâce de son roi, il se cantonna, à la tête d'une troupe d'aventuriers attachés à sa fortune, dans les montagnes de la Castille, d'où il faisait des courses continuelles sur les terres des Maures, fomentant par ses secours leurs divisions, et répandant si bien la terreur de son nom, qu'il les rendit presque tous tributaires. Il reconnaissait toujours Alphonse pour son souverain, et lui faisait hommage de toutes ses victoires. L'an 1094, il lui demanda quelques troupes. Les ayant obtenues, il marcha contre Valence.

dont il s'empara et où il fixa le siége de ses états, toujours sous le vasselage de la Castille. Pendant cinq ans, les Maures firent en vain tous leurs efforts pour lui ravir sa conquête; il la défendit avec courage, même attaqué de la maladie dont il mourut. Comme il ne laissait que deux filles, sa veuve remit la place à Alphonse, qui l'abandonna, selon les uns, par la difficulté de la défendre, ou qui en fut dépouillé, selon les autres, lors de l'invasion de almoravides.

Après tant de guerres entre les deux Etats, Alphonse et Mahomet en étaient venus à s'unir par un mariage, le roi de Castille ayant épousé la fille du roi de Cordoue, devenue chrétienne. Mahomet n'avait point oublié les projets de son père contre les princes maures. Il réclama les secours d'Alphonse, à qui ses sujets ne permirent point de contribuer à l'élévation d'un prince infidèle. Les deux rois députèrent alors en Afrique pour implorer de concert le secours des Almoravides.

Vers le milieu du onzième siècle, la secte religieuse des *almoravides*, quelque temps proscrite, l'avait emporté sur ses persécuteurs. Youssouf, qui en était le chef, avait fondé au Maroc un puissant empire. Déjà il était passé en Espagne l'an 1086, appelé par le roi de Cordoue contre Alphonse, et nous l'avons vu triompher à Zalacca. Cette fois il rassembla des troupes encore plus nombreuses : mais au lieu d'attaquer les ennemis du roi de Cordoue, il se ligue avec eux, marche contre lui, s'empare de Grenade (1090), emporte
1091. Cordoue (1091), reçoit la soumission de Séville, dépouille ainsi Mahomet de ses états, le fait prisonnier. et l'envoie mourir en Afrique; puis, tournant tout à coup contre ses alliés et les dépouillant à leur tour, il réunit ainsi sous son empire presque toute l'Espagne mahométane. Alphonse voulut délivrer son beau-père, et fut battu. Cependant il repoussa Youssouf l'année suivante, le contraignit d'aller chercher en Afrique de nouvelles troupes, et, pendant ce temps, ravagea impunément le territoire de Séville et le Portugal.

Les hostilités continuèrent pendant l'absence de

Youssouf. Ses généraux assiégèrent Tolède, et furent repoussés; Coïmbre fut sauvée par la valeur du prince Henri, et Alphonse, malgré un échec que reçurent ses troupes, entra victorieux dans quelques places. Enfin Youssouf II, fils et successeur (1107) de Youssouf Ier, franchit le détroit à la tête d'une nombreuse armée. Alphonse, retenu par les ans, envoya contre lui ses troupes, et, pour mieux les animer, il les fit accompagner du seul fils qu'il ait eu de cinq mariages. La bataille se 1108.
donna près d'Uclès. Les chrétiens furent enfoncés; sept comtes y périrent; le jeune prince lui-même resta parmi les morts avec son gouverneur, qui fit des prodiges pour le défendre. Alphonse, navré de douleur, rassembla cependant une autre armée, qui intimida les almoravides, et ils se jetèrent sur la Catalogne, d'où le comte de Barcelone les chassa avec l'aide des Français et du roi d'Aragon.

Urraque, veuve de Raymond de Bourgogne, dont elle avait eu un fils, nommé Alphonse, avait été presque aussitôt remariée à Alphonse Ier le Batailleur[1], déjà célèbre par ses victoires sur les Maures. Alphonse VI étant mort de douleur, la Galice, d'a- 1109.
près son testament, passait à son petit-fils : mais les autres provinces devenaient la dot et l'héritage de sa fille. Un assez grand nombre d'historiens nous ont représenté comme très-dépravées les mœurs de cette princesse. Comme elle a trouvé d'ardents apologistes, il suffirait, pour rendre compte des événements, d'admettre, ce qui est généralement avéré, qu'Urraque, habituée à commander, ne voulut pas souffrir de maître. De semblables dispositions ne pouvaient plaire au roi d'Aragon. Deux fois les seigneurs de Castille rétablirent l'harmonie entre les deux époux; deux fois le prince se crut obligé d'enfermer la reine. Enfin il la répudia solennellement, sous prétexte de parenté, et la renvoya libre : mais il voulut garder ses états. Urraque trouva en Castille un parti disposé à soutenir ses droits contre l'Aragonais. A

1. Certains auteurs le comptent Alphonse VII en Castille.

cette nouvelle, celui-ci marcha sans perdre de temps contre l'armée que la princesse avait rassemblée, la défit à Sépulvéda, et s'empara de presque toutes les places; puis se dirigeant vers la Galice, il fit de grands progrès dans le pays. En même temps il essayait de se concilier les seigneurs par une conduite pleine de modération et de sagesse; mais la fidélité des sujets l'emporta sur les séductions et sur les armes du roi d'Aragon. La mère et le fils levèrent de nouvelles troupes, battirent Alphonse à leur tour, et le renfermèrent dans une ville, d'où il s'échappa par de belles promesses qu'il ne tint pas, une fois hors de danger. Dès l'année suivante, il revint contre la Castille que protégea Henri, comte de Portugal, et, après la mort de Henri, Thérèse sa veuve, princesse qui gouverna avec quelque gloire. La guerre dura plusieurs années. Enfin le roi d'Aragon, prince juste, mais égaré par l'ambition, prit des sentiments plus modérés, et ne garda en Castille que quelques places, comme compensation des provinces qu'Alphonse VI avait détachées de la Navarre, à la mort de Sanche IV. Urraque, demeurant ainsi maîtresse du terrain, prétendit gouverner son fils comme elle avait voulu gouverner son époux, et ne réussit pas mieux : seulement elle fut cause de troubles fréquents qui désolèrent la Castille et la Galice, et dont elle fut souvent victime. Elle mourut au milieu d'une guerre avec sa sœur Thé-
1126. rèse. Son fils Alphonse, VIIe du nom, fut universellement reconnu, et réunit ainsi toutes les possessions de son grand-père.

Pendant les longues querelles entre Alphonse et Urraque, entre Urraque et son fils, les villes de Castille, surtout Tolède, avaient eu beaucoup à souffrir des almoravides. Souvent vainqueurs, quelquefois vaincus, ils pillèrent à plusieurs reprises, et presque toujours avec impunité, la Castille, la Galice et même le Portugal. Mais en Aragon, les Maures éprouvèrent les pertes les plus désastreuses. Alphonse le Batailleur s'était vengé sur eux de la perte de la Castille. A la tête d'une armée où l'on comptait un grand nom-

bre de seigneurs français, il emporta Tudèle l'an 1114, resserra Saragosse pendant les quatre années suivantes, et vint enfin l'assiéger l'an 1118. La résistance fut telle qu'on devait l'attendre d'une ville bien fortifiée, et capitale d'un état qui s'était maintenu longtemps avec gloire. Les almoravides envoyèrent deux armées pour la dégager. La première se retira devant la contenance fière des chrétiens ; la seconde fut battue à Daroca, et la place se rendit. Alphonse y établit sa résidence. A la tête de ses troupes victorieuses, il parcourut toute la contrée et s'avança même dans l'Andalousie, où il défit onze rois maures (1126) qui s'étaient unis pour s'opposer à ses progrès, et qui l'avaient enfermé dans les défilés des
montagnes. Le siége de Bayonne, qu'il prit sur les 1131.
Français, sans que l'histoire assigne les causes de la rupture, détourna quelque temps ses armes. Il revint ensuite contre Fraga, la dernière place de quelque importance qui restât aux Maures en Aragon. Vainqueur de deux armées mahométanes, il pressait le siége avec vigueur, lorsqu'il rencontra, mal accompagné, une troisième armée ennemie. Un faux point
d'honneur le porta à combattre. Accablé par le nom- 1134.
bre, il périt avec presque tous les seigneurs de sa suite.

Alphonse, n'ayant pas d'enfants, avait légué son royaume aux templiers : mais les seigneurs refusèrent de se soumettre à cette disposition. La Navarre porta sur le trône Garcie V Ramirez, petit-fils du roi Sanche IV, tandis que les Aragonais proclamèrent Ramire II, frère d'Alphonse. Ramire était entré de bonne heure dans un cloître, d'où il était sorti pour passer successivement sur différents siéges épiscopaux. Relevé de ses vœux par le pape, il épousa la sœur d'Eléonore de Guyenne, et en eut une fille. Ce prince était trop peu habitué aux affaires pour savoir gouverner.
Il le sentit ; et, dans la troisième année de son règne, 1137.
il abdiqua, pour retourner dans le cloître, en faveur de Raymond Bérenger, comte de Barcelone, à condition qu'il épouserait sa fille : ce qui eut lieu (1151)

dès que la princesse fut en âge. Déjà le comte de Barcelone possédait de son chef toute la Catalogne, enlevée par ses ancêtres aux infidèles, et la Cerdagne. Ce mariage le rendit puissant dans la péninsule, dont les trois couronnes, la Navarre exceptée, étaient alors portées par des princes d'origine française.

Un troisième royaume s'élevait en effet vers la même époque en Portugal. Les dernières années du gouvernement de Thérèse, accusée d'ailleurs dans sa conduite, comme sa sœur Urraque, n'avaient pas répondu aux premières. Un parti s'éleva contre elle, et prit pour chef Alphonse, son fils, qu'elle éloignait des affaires. Vaincue dans un combat (1128), elle fut prise, et mourut deux ans après. Le nouveau prince eut à se défendre contre les armes du roi de Léon, qui d'abord se déclara le champion de sa tante, et qui se piqua ensuite au jeu : en sorte que la guerre dura neuf ans avec des alternatives de bons et de mauvais succès. Il y eut aussi quelques intervalles de trêve, dont le prince de Portugal profita pour s'agrandir aux dépens des mahométans. Quand il n'eut plus à craindre son cousin, il entra dans l'Alentéjo. Ce fut alors que, cinq rois maures s'étant avancés contre lui, ses troupes le
1139. proclamèrent roi avant ou après la célèbre victoire d'Ourique, qu'il remporta, quoique bien inférieur en nombre. Un échec qu'il reçut l'an 1144. fut bientôt réparé par la prise de Santarem l'an 1145, et, l'an 1147, par celle de Lisbonne, qui devint la capitale de la nouvelle monarchie. Tout en s'affermissant dans ses conquêtes, il poussait toujours devant lui les Maures. La prise de Badajoz (1168), dont le roi était tributaire d'Alphonse VII, attira sur le Portugal les armes de la Castille. Alphonse Ier, fait prisonnier, fut obligé de céder la place, et obtint à cette seule condition la liberté : alors il reprit le cours de ses exploits. Les mahométans, battus de tous côtés, étaient refoulés dans les Algarves. L'an 1184, ils firent un dernier effort, et pénétrèrent jusqu'à Santarem, qu'ils emportèrent d'assaut. Alphonse s'avança contre eux, et consolida par une dernière victoire les fondements

de la monarchie portugaise. Il mourut l'année suivante, épuisé d'ans et de travaux, laissant à Sanche Ier, son fils, le soin de continuer ses conquêtes.

Alphonse de Léon n'était pas demeuré tranquille, tandis que tout s'agitait autour de lui. Plus politique que guerrier, il laissa d'abord les villes épuiser les rois maures par une résistance partielle, dont elles se tiraient avec bonheur. A la mort d'Alphonse le Batailleur, s'il en faut croire quelques historiens, il soumit à la suzeraineté de sa couronne la Navarre et les comtés de Barcelone et de Toulouse; d'autre part, les Aragonais, qu'il avait généreusement défendus contre les Maures, lui auraient cédé l'importante ville de Saragosse. Mais que cette suzeraineté, dont la durée eût été courte, ait existé ou non, affermi dans ses états par un long règne, il s'acquit, au milieu de trônes encore chancelants, une prépondérance réelle dans les affaires de la péninsule. Ce fut alors qu'il prit le titre d'empereur des Espagnes, que lui contestèrent les Allemands. Quelques lueurs d'ambition l'entraînèrent dans des guerres contre ses voisins, surtout contre la Navarre, que Raymond d'Aragon eût bien voulu réunir sous un même sceptre, comme elle l'était autrefois. Trop faible pour réussir seul, Raymond partagea souvent en projet ce royaume avec Alphonse, au préjudice de Garcie; mais la bonne conduite de ce dernier et la modération d'Alphonse éloignèrent l'orage. Sanche VI le Sage, fils et succes- 1150.
seur de Garcie, dut aussi au roi de Léon de n'être pas dépouillé, malgré son bas âge, comme le demandait l'ambitieux Raymond.

L'an 1146, les princes chrétiens se réunirent contre les Maures alors divisés. Vingt-sept années auparavant (1119), une nouvelle secte s'était élevée en Afrique, sous le nom d'*almohades* ou *unitaires*, parce qu'ils n'admettaient qu'un Dieu et une seule personne en Dieu. Les almoravides, craignant pour leur puissance, marchèrent contre eux, et leur tuèrent, dans une seule bataille, quarante mille hommes. Le temps remit les almohades d'un tel échec. Après di-

verses tentatives, Abdul-Ménon, leur chef (1129-1164), se rendit maître de l'Afrique entière, d'où il porta ses vues sur l'Espagne. Déjà les anciens habitants et les almoravides y étaient armés les uns contre les autres : les prétentions des almohades vinrent augmenter encore l'anarchie. Nous avons vu comment le roi de Portugal en profita. Alphonse VII s'avança de son côté vers l'Andalousie, dépouilla les infidèles des places qu'ils possédaient hors de cette province, et leur enleva même deux fois la ville de Cordoue, où cependant il ne jugea pas convenable de s'établir. A l'autre extrémité de l'Espagne, le roi d'Aragon, malgré ses guerres presque continuelles et sans résultat avec la Navarre, enlevait, entre autres conquêtes, Fraga, Tortose, Lérida, et contribuait par ses flottes, auxquelles se joignaient celles de Pise, à la reddition d'Alméria (1147), ville du royaume de Grenade, qui était le refuge ordinaire des pirates mahométans. Cependant toute l'Espagne musulmane se soumettait aux almohades (1150). Cet événement même ne put interrompre les progrès du roi de Léon. Deux fois les almohades se mesurèrent avec lui, et deux fois ils furent vaincus. Mais la même année que fut rem-
1157. portée la seconde victoire, Alphonse mourut, après un règne long et glorieux. De son vivant même, il avait divisé ses états entre ses deux fils, auxquels il accorda dès lors le titre de rois. Sanche III, l'aîné, eut la Biscaye et les deux Castilles ; Ferdinand II, le royaume de Léon, les Asturies et la Galice.

CHAPITRE XXXIII.

De l'Espagne, depuis la mort d'Alphonse VII, roi de Castille, jusqu'à l'expédition d'Alphonse XI contre les Maures. (1157-1338 — XII[e], XIII[e] et XIV[e] siècles.) — Affaiblissement et division des royaumes arabes.

L'histoire des premières années qui suivirent la mort d'Alphonse VII, ne nous offre que troubles dans les états chrétiens, qui s'attaquent mutuellement, et qui laissent ainsi les Almohades prévaloir. La Navarre surtout était en butte à l'ambition des rois d'Aragon et de Léon : mais Sanche VI, dit le Sage, les repoussa souvent, et fit même sur eux quelques conquêtes, tandis qu'ils étaient occupés ailleurs. En effet, Raymond, et après lui (1162) Alphonse II, son fils, firent presque toujours la guerre en France. où les rois d'Aragon réunirent sous leur sceptre, à différentes époques, la Provence (1167), en vertu d'une prétendue inféodation de l'empereur Frédéric Barberousse[1]; le Roussillon (1178), que le dernier comte légua par testament; le Béarn, dont Alphonse se fit rendre hommage par celui qui en épousa l'héritière; et la seigneurie de Montpellier, que Pierre II, fils et successeur (1196) d'Alphonse, acquit par son mariage (1204) avec l'unique héritière de cette ville. Quant à l'autre ennemi du roi de Navarre, il fut détourné de ses projets sur ce pays, par de fréquents
démêlés avec la Castille. Sanche III de Castille étant 1158.
mort après un an de règne, Alphonse VIII lui avait succédé dans un âge encore tendre. Deux maisons se disputaient la régence; c'étaient les Castro et les Lara, maisons ennemies depuis le règne d'Urraque, ceux-ci s'étant constamment déclarés pour cette princesse,

1. Alphonse II laissa la Provence à Raymond Bérenger IV, son second fils, qui fut beau-père de saint Louis et de Charles d'Anjou.

ceux-là contre son autorité. Les Lara avaient pris le dessus, lorsque Ferdinand, roi de Léon, réclama à son tour la tutelle de son neveu. Tout plia devant lui : mais il ne put s'emparer de la personne du jeune prince. Alphonse VIII, devenu majeur (1170), fut presque universellement reconnu; les chefs des Castro, attachés à Ferdinand, quittèrent la Castille pour s'établir auprès de lui; et, après une guerre de plusieurs années, le roi de Léon fut contraint, bien malgré lui, de laisser son neveu ne relever que de lui seul et de son épée.

Cette mésintelligence devenait favorable aux Maures, s'ils n'eussent été eux-mêmes divisés. Quelques avantages qu'ils remportèrent, furent compensés par des défaites. La plus éclatante eut lieu sous les
1177. murs de Cuença, que prit le roi de Castille. Ferdinand, plus souvent aux prises avec les chrétiens qu'avec les infidèles, empêcha ce prince de poursuivre ses succès. Vainqueur des Castillans l'an 1185, il fut battu
1187. les années suivantes, et mourut l'an 1187, laissant Alphonse IX [1], son fils, sur le trône de Léon. Six ans après, Sanche VII le Fort remplaça en Navarre Sanche VI, son père. A cette époque, les Maures, enfin réunis, obtinrent de brillants succès. Youssouf, fils d'Abdul-Ménon, avait péri à la sanglante affaire de Santarem en 1184 [2]. Yacoub revint à la tête des almohades pour venger son père. Il remporta la
1194. célèbre victoire d'Alarcos sur le roi de Castille, qui avait imprudemment engagé le combat sans attendre les nombreux renforts que lui amenaient les rois de Léon et de Navarre. Ceux-ci tournèrent contre le vaincu, tandis que le vainqueur dévastait tout le pays, enlevait un grand nombre de places, mais échouait devant Tolède et Madrid. Le roi de Castille demanda une trêve aux infidèles et l'obtint; puis, se
1200. liguant avec l'Aragon, il fondit sur la Navarre. Sanche

1. Alphonse VIII et Alphonse IX ont régné en même temps, l'un en Castille (1158-1214), l'autre au royaume de Léon (1187-1230).

2. V. page 286.

le Fort n'ayant aucun espoir du côté de la France, son alliée, mais alors en guerre avec Richard Cœur de Lion, alla jusqu'en Afrique solliciter des secours qu'on lui refusa. Alors il se fortifia dans les places qui lui restaient, et bientôt une nouvelle invasion força les princes chrétiens d'Espagne de réunir, bon gré mal gré, toutes leurs forces contre l'ennemi commun.

Mahomet el-Naser, fils de Yacoub, avait rassemblé une armée innombrable pour enlever aux chrétiens toutes leurs conquêtes. Le roi de Castille, le premier menacé, appela à son secours les rois d'Aragon et de Navarre; Alphonse II, qui venait de succéder à la couronne de Portugal, envoya des troupes; enfin la croisade publiée par le pape Innocent III, fit encore passer en Espagne un grand nombre de guerriers étrangers, Français et autres. L'armée chrétienne, portée par certains auteurs à deux cent mille combattants, était cependant inférieure à celle des infidèles, qui en comptait six cent
mille. La rencontre eut lieu près de Tolosa, sur les 1212.
confins du royaume de Tolède et de l'Andalousie. Mahomet s'était posté derrière les montagnes appelées aujourd'hui Sierra-Moréna. Quand les chrétiens s'y furent engagés, ils ne trouvèrent pour déboucher dans la plaine qu'un défilé occupé par les ennemis, et où *mille hommes auraient arrêté tous les guerriers du monde :* c'est au moins l'expression qu'employa le roi de Castille en écrivant au pape après la bataille. Heureusement un homme du pays découvrit aux croisés un sentier qui les mena au sommet des montagnes. Mahomet, étonné de les voir apparaître, voulut s'opposer d'abord à la descente, puis attirer de suite au combat les soldats fatigués. L'armée chrétienne vit le piége, repoussa victorieusement les attaques et se reposa le jour suivant. Le surlendemain elle marcha aux ennemis, rangés en ordre de bataille. Au centre était placé Mahomet entouré de ses meilleures troupes, et environné d'une chaîne de fer qu'il fallait rompre pour arriver jusqu'à lui. L'avan-

tage fut longtemps égal. Un dernier effort mit en désordre les infidèles. Le roi de Navarre rompit le premier les chaînes. Aussitôt les chrétiens s'élançant après lui, firent déclarer pour eux la victoire, et forcèrent Mahomet à prendre honteusement la fuite, la rage et le désespoir dans le cœur. Les historiens espagnols portent le nombre des morts à deux cent mille parmi les infidèles, tandis que les chrétiens n'auraient perdu que cent vingt-cinq hommes; exagération ridicule, quand on convient d'ailleurs que les almohades combattirent avec une opiniâtreté qui tenait du fanatisme.

La prise de quelques places fut tout le fruit que retirèrent les chrétiens d'une victoire aussi complète. Le roi de Navarre retourna presque aussitôt dans ses états; le roi d'Aragon prit en main la défense des
1213. albigeois de France, et perdit à Muret la bataille et la vie; Alphonse VIII fit d'abord plusieurs conquêtes, qu'il dut abandonner ensuite pour protéger son royaume contre le roi de Léon. Celui-ci avait épousé l'an 1197 Bérengère, fille du roi de Castille, qui lui apportait en dot quelques places, et dont il eut saint Ferdinand. Comme il y avait parenté, le pape excommunia les deux époux et jeta l'interdit sur le royaume; ce qui contraignit Alphonse IX de renvoyer Bérengère, tout en reconnaissant Ferdinand pour son successeur. De là une source de discordes entre les deux états. Le roi de Castille revendiqua les places qu'il avait données en dot à sa fille et s'en empara : mais pendant qu'il était occupé contre les Almohades. Alphonse IX les reprit à la suite d'une victoire. On pouvait s'attendre à une guerre acharnée. lorsque la générosité du roi de Castille rétablit la paix, en le faisant renoncer à ses droits. L'année suivante, ce
1214. prince mourut. Henri Ier, son fils, lui succéda sous la tutelle de sa mère. Trois ans après, Bérengère hérita de la couronne, qu'elle déposa aussitôt sur la tête de son fils, Ferdinand III.

Tandis qu'Alphonse II, roi de Portugal, aidé du comte Guillaume de Hollande, remportait sur les

Maures la victoire d'Alcaraz, et leur enlevait plusieurs places, le reste de l'Espagne était en proie aux troubles. La défaite de Mahomet avait abattu pour toujours les Almohades. Fatigués d'un gouvernement qui les avait écrasés d'impôts, les émirs se déclarèrent indépendants, et l'unité une fois rompue, ils en 1220.
furent plus aisés à réduire. D'autre part, Ferdinand et Jayme ou Jacques Ier, roi d'Aragon (1213), avaient à se défendre contre les entreprises, le premier, d'Alphonse IX, son père, et de la famille des Lara: le second, des princes de sa famille, qui voulaient gouverner sous son nom. Il fallut au roi de Castille trois ou quatre ans pour s'affermir sur le trône; Jacques. plus jeune, ne se vit seul maître que l'an 1227, après quatorze années de séditions continuelles. Une fois délivrés des troubles domestiques, tous deux se montrèrent grands princes, et rivalisèrent de gloire comme de puissance.

Ferdinand se distingua le premier contre les infidèles. Ses succès furent médiocres jusqu'en 1230, que 1230.
la mort d'Alphonse IX incorpora pour la dernière fois le royaume de Léon à la Castille; mais depuis Ferdinand acquit sur les Maures une prépondérance, dont il sut profiter. Ceux-ci comptaient surtout pour résister, sur la puissance du roi de Séville, auquel s'était donnée Cordoue. Les troupes de Ferdinand 1233.
remportèrent sur lui une victoire, et s'emparèrent de plusieurs places. L'an 1236, un parti chrétien ayant 1236.
surpris un des faubourgs de Cordoue, Ferdinand attaqua cette ville. Elle se défendit, tant qu'elle put espérer du secours du roi de Séville; mais celui-ci ayant été assassiné, comme il allait défendre Valence contre le roi d'Aragon, elle ouvrit ses portes à Ferdinand, qui y rétablit le christianisme. Enhardi par ce succès, le vainqueur menaçait à la fois Murcie, Grenade, Jaën et Séville. Le roi de Murcie conserva son trône en se soumettant au tribut. Le roi de Grenade, quoique vaincu, força les chrétiens de lever le 1243.
siége qu'ils avaient mis devant sa capitale : mais Jaën, qui lui appartenait, tomba en leur pouvoir deux ans 1245.

plus tard, et Séville, déchirée par les factions, se
1248. rendit, après qu'une flotte africaine eut été entièrement défaite par les vaisseaux de la Castille. Toutes les villes maritimes de l'Andalousie jusqu'au détroit, et même Cadix, suivirent en peu de temps le sort de la capitale; en sorte que Ferdinand songea à passer en Afrique pour en extirper aussi la domina-
1251. tion musulmane. Une seconde victoire navale lui en ouvrait le chemin, lorsqu'il mourut laissant à son fils
1252. Alphonse X, surnommé le Sage ou l'Astronome, un royaume qu'il avait augmenté plus qu'aucun de ses prédécesseurs.

Les exploits de Ferdinand avaient été une heureuse diversion pour les entreprises du roi d'Aragon. Ce prince commença l'an 1229 le cours de ses conquêtes. A la suite d'une grande victoire, il enleva aux Maures l'île de Majorque, qu'il échangea pour la suzeraineté du comté d'Urgel, avec l'infant de Portugal; mais ce prince n'ayant pas su défendre l'île, Jacques en reprit possession, et, malgré les flottes d'Afrique, il fut bientôt maître de Minorque et d'Ivice. L'an 1231, Sanche le Fort, roi de Navarre, étant mécontent de Thibault, comte de Champagne, son beau-frère et son héritier présomptif, institua le roi d'Aragon son héritier. Cependant, à la mort de Sanche (1234), Jacques préféra à une royauté incertaine les conquêtes assurées qu'il pourrait faire sur les infidèles. Laissant donc Thibault Ier [1] libre possesseur de la Navarre, il tourna contre le royaume de Valence, battit les Maures et les Africains, s'empara de toutes les places l'une après l'autre, et mit enfin, l'an 1238, le siége devant la capitale, qui se rendit. Sage dans la prospérité, le vainqueur ne songea plus qu'à conserver par la prudence ce qu'il avait acquis par les armes. Habile
1257. politique, il affranchit la Catalogne et le Roussillon de la suzeraineté des rois de France, en leur cédant ses droits sur la Provence et sur une partie du Langue-

1. Le beau-frère de Sanche eut un fils de même nom, qui fut en Navarre Thibault Ier.

doc. Plus tard, en mariant Pierre, l'aîné de ses fils, avec Constance, fille de Mainfroi, il acquit à l'Aragon des droits sur la Sicile que ses successeurs ne firent que trop bien valoir. Jacques Ier mourut chargé de gloire l'an 1276, laissant à Pierre III les royaumes d'Aragon et de Valence, et à Jayme, son second fils, le royaume de Majorque et ce qu'il possédait en France. On compte qu'il était sorti victorieux de trente-trois batailles livrées aux infidèles.

Alors régnait en Castille Alphonse X, dont le règne fut marqué par autant de prospérités dans le principe, qu'il eut dans la suite de traverses. La soumission du roi de Grenade, devenu son tributaire, la prise de Xérès et de Niébla en Andalousie, enfin la conquête des Algarves qu'avaient commencée les princes portugais Sanche II (1223-1248) et Alphonse III (1248-1279), mais qu'il acheva, semblaient lui frayer la route de l'Afrique : mais il fut arrêté par la révolte de son frère, qu'il obligea de fuir à la cour de Tunis, et par quelques démêlés avec le roi d'Aragon, dont il voulait répudier la fille. En 1257, quelques électeurs le proclamèrent empereur d'Allemagne. Son ambition avait été flattée de ce choix : aussi en soutint-il la validité et contre Richard d'Angleterre, et plus tard contre Rodolphe de Habsbourg, soit auprès des états de l'empire, soit auprès du pape. Mais ses réclamations furent inutiles, parce qu'on exigeait qu'il abandonnât l'Espagne, où le retenaient ses affaires.

En effet, lorsqu'après les troubles dont nous venons de parler, Alphonse espérait goûter quelques instants de repos, le soulèvement général de tous les Maures contre la Castille lui remit les armes à la main. Vaincus à la bataille d'Alcala, ils demandèrent le secours 1263.
du roi de Maroc, et reprirent quelque avantage : mais Alphonse s'étant allié avec Jacques d'Aragon, les poussa à son tour et fit sur eux de grandes conquêtes, jusqu'à ce que le roi de Grenade eût demandé la paix. Jacques de son côté entra sur les terres du roi de Murcie, le vainquit, s'empara de sa capitale et la 1266

remit généreusement aux mains d'Alphonse, pour qui il avait combattu. Le roi de Grenade, aidé des Africains, se crut assez fort pour reprendre les armes
1275. l'an 1275. Les confédérés ravagèrent en effet impunément l'Andalousie, et furent vainqueurs dans deux rencontres; une troisième resta indécise. Le roi de Castille ne s'en crut pas moins assez fort pour mettre
1278. le siége devant Algésiras. Sa flotte fut d'abord battue par les Maures. Bientôt les affaires de Castille le contraignirent à faire la paix, et à se liguer même avec les infidèles.

Alphonse était un prince éclairé, à qui l'histoire a donné le nom de Sage. Il était très-versé dans les belles-lettres et dans l'astronomie; il donna le premier un code de lois à l'Espagne, et fit rendre la justice en langue nationale : mais il eut le malheur d'altérer les monnaies. Une seconde faute, ce fut de relever le Portugal de l'ancien hommage. Dès l'an 1253, le roi de Castille avait cédé tout ce qu'il possédait dans les Algarves au roi Alphonse III, en lui faisant épouser une de ses filles naturelles. De ce mariage naquit Denis Ier. Ce prince, encore enfant, vint à la cour de son grand-père et s'attira si bien son amitié, que le vieux roi abandonna à jamais l'hommage que s'était réservé Alphonse VI. Les peuples furent mécontents; les frères du roi se mirent à leur tête : mais Alphonse, que n'abandonnait point encore la fortune, les contraignit de quitter la Castille. La paix paraissait ainsi rétablie, quand il s'éleva de nouveaux troubles.

Ferdinand, l'aîné des enfants d'Alphonse, avait eu deux fils de Blanche de France, lorsqu'il mourut en 1275. Sanche, son frère, prétendit que, plus près du roi que ses neveux, il devait lui succéder en vertu des lois de Castille, et les Cortès de Ségovie l'appuyèrent. Blanche se retira en Aragon avec ses deux fils, Alphonse et Ferdinand de Lacerda. On crut prévenir
1281. les troubles en donnant aux jeunes princes le royaume de Murcie : mais Sanche, impatient de régner, saisit ce prétexte pour détrôner son père. Depuis longtemps

il avait su gagner l'affection des peuples par ses intrigues, et celle de l'armée par sa bravoure; en sorte qu'Alphonse, presque généralement abandonné, dut réclamer le secours du roi de Maroc. L'armée confédérée se présenta devant Cordoue, qui tint bon. Alphonse, repoussé de toutes parts, déshérita Sanche
en faveur de Lacerda et mourut après deux années 1284.
de guerres civiles. On prétend que, voulant finir en chrétien, il pardonna à Sanche une conduite qui contribuait sans doute à le faire descendre au tombeau.

Philippe le Hardi, oncle des Lacerda, s'était déclaré en leur faveur : mais il était occupé contre le roi d'Aragon qui venait d'enlever à la maison d'Anjou la Sicile[1]. La France était alors maîtresse de la Navarre. Thibault Ier avait laissé (1253) cette couronne à Thibault II, auquel succéda (1270) Henri, son frère; Jeanne, fille de Henri et son unique héritière, ayant épousé Philippe le Bel, les deux royaumes furent réunis. Toutefois quand Philippe le Hardi voulut attaquer jusque dans ses états le roi d'Aragon, il entra directement dans la Catalogne par les Pyrénées orien-
tales. Maître de Roses et de Girone, il mourut la 1285.
même année. Pierre III le suivit au tombeau, mais après avoir repoussé les Français au delà des Pyrénées. Alphonse III, l'aîné de ses fils, se défendit contre eux en Aragon, tandis que Jacques, le second, auquel il avait laissé la Sicile, se maintint contre les forces de la maison d'Anjou et de la France. La mort d'Alphonse, sans enfants, appela au trône d'Aragon (1291) Jacques, deuxième du nom, qui abandonna la Sicile à Frédéric, son autre frère. La guerre continuait toujours vers les Pyrénées. Charles de Valois, à qui le pape, protecteur des Angevins, avait donné l'Aragon en excommuniant la famille de Pierre, ne négligeait rien pour exécuter la sentence. Après une lutte mêlée de succès et de revers, Jacques qui craignait la France et les foudres de l'église, dans un royaume où l'autorité des papes n'avait rien perdu de

1. Voir le chapitre XXXIV, page 321.

sa première force, conclut un traité avec le roi de Naples et se lia avec ce prince par un mariage. Non content de priver Frédéric des secours de l'Aragon, il consentit lâchement à le détrôner lui-même. Pour reconnaître l'aveugle soumission de ce prince, le pape lui donna l'investiture de la Sardaigne et de la Corse, dont il dépouillait les Génois et les Pisans, ses ennemis. Ces peuples en restèrent cependant possesseurs
1323. jusqu'en 1323. Les Sardes s'étant alors révoltés contre des maîtres qui les opprimaient, Jacques fit revivre ses prétendus droits. Il envoya à leur secours une flotte et son fils, chassa les Pisans, repoussa leurs
1324. flottes, s'empara de Cagliari, la capitale, et la laissa toutefois aux vaincus, mais à condition qu'ils reconnaîtraient la suzeraineté de son royaume. Peu fidèles
1326. au traité, les Pisans tentèrent deux ans plus tard de chasser à leur tour les Aragonais. Jacques envoya une nouvelle flotte, et l'île fut entièrement soumise, sauf quelques légers troubles qui appelèrent encore une intervention armée.

Dans la guerre de Sicile, le roi de Castille, Sanche IV, avait embrassé la cause du pape et de la France. Pierre III d'abord, puis Alphonse III et Jacques II, ses fils, entreprirent, pour s'en venger, la protection des Lacerda. Alphonse, l'aîné des deux frères, fut proclamé roi de Castille, et reconnu de quelques villes : mais son parti s'affaiblissait de jour en jour.
1295. Sur ces entrefaites, Sanche mourut, ne laissant qu'un fils jeune encore. La minorité de Ferdinand IV fut très-orageuse, son oncle et son grand oncle disputant la tutelle à Marie de Molina, sa mère. Le roi d'Aragon
1298. crut l'occasion favorable. Il entra en Castille, fit proclamer à Sahagun Alphonse de Lacerda, et se vit en peu de temps soutenu du roi de Portugal et de la puissante famille des Lara. Ferdinand paraissait devoir succomber sous tant d'ennemis, s'il n'eût été soutenu par l'habileté de sa mère. Cette princesse, aussi prudente que courageuse, fit tête à l'orage. Elle battit
1300. les Lara; elle céda en partie aux prétentions des princes; elle détacha de l'alliance (1301) le roi de Portugal,

Denis Ier, qui était monté sur le trône l'an 1279, et se le concilia par un double mariage ; puis se liant avec les mécontents d'Aragon, elle se trouva si forte contre Jacques, qu'il demanda la paix. Après tant d'efforts 1305.
et de combats, les Lacerda obtinrent, en dédommagement de la couronne, une somme d'argent et quelques places. Ils se fixèrent d'abord en France ; mais Alphonse revint (1331) mourir en Espagne.

Cependant les Maures essayaient de relever leurs affaires presque désespérées. En 1292, une flotte du Maroc fut complétement défaite par les Espagnols et les Génois. Peu de temps après, le roi de Grenade entra en Andalousie ; il y fut d'abord battu, puis il y obtint de brillants succès. Lorsque la paix eut été conclue entre l'Aragon et la Castille, Jacques marcha le premier contre lui. Maître de plusieurs places, il lui dicta la loi, et rendit aussi tributaire le roi de Tunis, 1309.
dont les vaisseaux avaient commis sur les côtes d'Aragon quelques ravages. Ferdinand se disposait de son côté à châtier les Grenadins, lorsqu'il mourut. 1312.
Son fils Alphonse, onzième du nom, lui succéda. Une seconde régence sous un prince de deux ans amena de nouveaux troubles, qui dégénérèrent en guerre civile. Les Maures n'étaient pas moins divisés. Les deux régents, s'alliant à l'un des partis, vinrent mettre le siége devant Grenade ; mais ils furent défaits et pé- 1318.
rirent de fatigue après le combat. Les vainqueurs désolèrent le pays, et se rendirent maîtres d'un assez grand nombre de places. La majorité d'Alphonse fit plier un instant les ambitions sous sa volonté souveraine. Ce fut à cette union, quoique momentanée, que les Chrétiens durent une victoire sur le roi de 1323.
Grenade, la reprise des places qu'il avait enlevées, et la défaite sur mer du roi de Maroc. Malheureusement Alphonse, se défiant d'un de ses cousins, le fit tuer par trahison. Cet acte toujours coupable, et d'autant plus pernicieux dans un prince qu'il détruit toute confiance en sa parole, fut la source de révoltes continuelles contre le roi de Castille. Les rebelles se liguèrent tour à tour avec les rois de Grenade, d'Ara-

gon et de Portugal. Le roi de Grenade y gagna quelques places qu'ils lui livrèrent, et Gibraltar qu'il assiégea
1333. et qu'il prit, sans qu'Alphonse pût ni la secourir ni la reprendre, à cause de ses embarras intérieurs. Le roi d'Aragon était alors Alphonse IV, qui succéda l'an 1327 à son père Jacques II. L'ancienne rivalité de l'Aragon et de la Castille le porta à secourir les rebelles : mais une guerre avec Gênes pour la possession de la Sardaigne, ne lui permit pas d'agir comme il l'aurait désiré, et bientôt il laissa le trône (1336) à son fils Pierre IV, qui ne songea d'abord qu'à s'affermir. Tandis qu'une victoire navale le vengeait en Italie des ravages que les Génois commettaient sur les côtes d'Aragon et de Valence, les mécontents de Castille, privés de son appui et abandonnés du roi de Grenade, dont les usurpations avaient été consacrées par une trêve avec Alphonse XI, implorèrent à leur défaut le roi de Portugal. Denis Ier, qui rendit son peuple heureux pendant quarante-six années de règne, qui fonda l'université de Lisbonne, transférée depuis à Coïmbre, et qui inspira le premier aux Portugais le goût des voyages et de la navigation, avait laissé le trône, en 1325, à son fils Alphonse IV, qui s'était révolté plusieurs fois contre lui. Alphonse déclara en effet la guerre à la Castille ; mais il se désista bientôt de son
1338. entreprise, en sorte que les rebelles eurent enfin recours à la clémence de leur roi, ou éprouvèrent son inexorable justice.

CHAPITRE XXXIV.

De l'Espagne depuis l'expédition d'Alphonse XI, roi de Castille, contre les Maures, jusqu'à la prise de Constantinople (1338-1453. — XIVe et XVe siècles). — Institutions politiques de l'Aragon et de la Castille. — Découvertes des Portugais en Afrique.

La paix une fois rétablie en Castille, Alphonse résolut de se venger du roi de Grenade, et fit proposer aux princes chrétiens une ligue contre les infidèles. Ceux-ci, de leur côté, publièrent en Espagne et en Afrique une croisade ou *gacie* contre les chrétiens. La première campagne ne leur fut point favorable. Le roi de Grenade fut défait à Silos; le roi de Tunis, ayant 1339.
passé la mer, fut écrasé par la marche rapide des chrétiens, et périt dans le combat; enfin le roi de Maroc lui-même, qui voulut venger les deux précédentes défaites, laissa l'élite de ses troupes sur le champ de bataille. L'année suivante, ce prince dis- 1340.
persa deux flottes qui lui fermaient le passage, et vint mettre le siége devant Tariffe, suivi de quatre cent mille fantassins et de quarante mille chevaux. Le roi de Castille parut en personne pour secourir la place. L'armée chrétienne n'était guère que de soixante mille hommes, en comptant les secours qu'avaient envoyés les rois d'Aragon et de Portugal. Les mahométans s'avancèrent contre elle jusqu'à la rivière de Salado. La victoire des Castillans fut complète. Deux cent mille mahométans jonchèrent la plaine, tandis que la perte du côté des chrétiens se serait montée à vingt hommes, s'il en faut croire les Espagnols. Toute la famille du roi de Maroc tomba au pouvoir du vainqueur.

Malgré un échec si terrible, les Maures d'Afrique ne regardèrent point encore la partie comme perdue. Plusieurs flottes essayèrent, les deux années suivantes,

de transporter une autre armée en Espagne : mais elles échouèrent toutes contre la marine des Génois qui étaient venus secourir les chrétiens, sous la conduite du frère de Boccanégra, leur premier doge. A la dernière victoire qu'ils remportèrent, la flotte d'Aragon survenant tout à coup, les vaissaux africains furent presque tous pris et coulés à fond ; ce qui délivra pour longtemps l'Espagne de la crainte d'une invasion d'outre-mer. Alphonse profita de ces succès pour assiéger Algésiras, place forte auprès de Gibraltar, et la ville se rendit, après une défense de vingt
1344. mois, par une capitulation qui accordait une trêve de dix ans aux rois de Maroc et de Grenade. Le traité fut mal observé de part et d'autre. Cinq ans après, le roi de Castille voulut enlever encore aux infidèles la forte place de Gibraltar : mais la peste se mit dans
1350. son armée, et l'emporta lui-même. Pierre IV, dit le Cruel, son fils, leva le siége et renouvela les traités. De cette époque jusqu'à Ferdinand le Catholique, les rois d'Espagne, occupés à l'intérieur de leurs querelles mutuelles ou domestiques, se contentèrent de protéger leur territoire contre les Maures, divisés eux-mêmes; et nous verrons quelques-uns d'entre eux prendre une part plus ou moins active aux révolutions de Grenade.

En Aragon, Pierre IV venait de ceindre une nouvelle couronne. Les îles Baléares et le Roussillon étaient l'apanage d'un prince de la même famille. Jacques II aurait pu les rattacher à son sceptre l'an 1324, Sanche, fils de Jayme Ier, étant mort sans enfants. Mais comme ce prince avait été son fidèle allié dans toutes ses guerres, Jacques II laissa le trône de Majorque à Jayme II, neveu de Sanche. Pierre IV n'imita point la générosité de son aïeul. Sur quelques-uns de ces prétextes, dont l'ambition ne manque jamais, il débarque dans les îles Baléares (1343), qu'il déclare réunies à l'Aragon, et de là dans le Roussillon, dont il s'empare également en 1344. Le roi de Majorque s'était remis à sa discrétion, comptant sur la générosité d'un grand prince. Trompé dans son attente,

il vendit Montpellier au roi de France, rassembla des troupes et fit une descente dans ses anciens états : mais il fut défait, et périt dans l'action. Son fils, qui épousa Jeanne de Naples, ne fut pas plus heureux dans ses tentatives. Le Roussillon et les îles Baléares demeurèrent annexés à l'Aragon.

A peine cette conquête injuste était-elle achevée, que Pierre eut à défendre la Sardaigne contre les Génois, maîtres de la Corse. Il eut pour alliée, dans cette guerre, Venise, la rivale de Gênes pour le commerce et la puissance. Les flottes confédérées n'en furent pas moins vaincues à Gallipoli, et les Véni- 1352.
tiens contraints à un traité désavantageux; mais la défaite des Génois à Cagliari, et plusieurs autres avantages que remporta sur eux le roi d'Aragon par terre et par mer, l'affermirent plus que jamais dans la possession de la Sardaigne. Tranquille de ce côté, il s'occupa des affaires de la Castille, en proie aux discordes et à la guerre civile.

Pierre le Cruel y régnait. Son premier acte avait été de faire périr Eléonore de Guzman, qui avait donné à son père quatre fils adultérins, Henri, Tello, Frédéric et Sanche. L'an 1353, il épousa Blanche de 1353.
Bourbon, et la fit presque aussitôt renfermer pour épouser une Castro qu'il délaissa encore. Les deux familles des Guzman et des Castro se réunirent contre lui, et demandèrent des secours à la France, qui ne put leur en donner; cependant ils parvinrent à faire évader Blanche, en faveur de laquelle se déclara Tolède. Pierre, aussi actif que sanguinaire, se présenta devant la ville, y entra de force, fit transpor- 1355.
ter Blanche à Siguença, condamna au dernier supplice tous les prisonniers, et dissipa les partisans qu'elle pouvait avoir dans les villes de Castille. Les fils d'Eléonore se réfugièrent en France, excepté Frédéric qui tomba au pouvoir de son frère, et qui fut exécuté. Mais comme si Pierre eût pris à tâche de donner lui-même à ses frères des défenseurs, il arma contre lui 1359.
l'Aragon, par le meurtre de la reine douairière de ce pays; et la France, par celui de Blanche de Bourbon, 1361.

sa femme. Si au mépris du droit des gens, il abattait ainsi tant d'illustres têtes, il exerçait en même temps sa cruauté sur ses malheureux sujets, et il accablait d'impôts ceux qui échappaient à son glaive. Cependant une aussi révoltante tyrannie se soutint, parce que la crainte des supplices faisait ponctuellement obéir. Le roi d'Aragon, ayant déclaré la guerre à la Castille, fut d'abord malheureux. Victoires sur terre et sur mer, ravage du territoire ennemi, prise de places, traités avantageux avec le Portugal, tout montrait l'habileté, et surtout le bonheur de Pierre le Cruel, lorsque l'arrivée de Duguesclin, à la tête des grandes compagnies, fit pencher la balance en faveur de Henri, comte de Transtamare, l'aîné des fils d'Éléonore. Ce prince, que le roi d'Aragon avait appelé plusieurs fois pour faire en Castille une diversion
1365. jusqu'alors inutile, se fit proclamer roi à Calahorra, couronner à Burgos, et recevoir à Tolède. Pierre le Cruel, réfugié en Portugal, puis à Bordeaux, revint l'année suivante avec une armée anglaise qui le re-
1367. plaça sur le trône par la victoire de Navarette, où Duguesclin fut fait prisonnier. Mais Pierre manque à ses promesses envers les Anglais, et les aliène par ses cruautés. Dès qu'ils se sont retirés, Henri revient en
1368. Espagne, entre victorieux dans Madrid, s'empare de Cordoue sous les yeux du roi, vole à Tolède qui soutient le siége, et gagne sous les murs de cette ville une victoire décisive sur son frère, qui avait sollicité et obtenu de puissants secours d'Afrique. Tolède se rendit. Pierre désespéré s'enfuit au château de Montiel. Tandis qu'il essayait de s'en échapper de nuit avec quelques
1369. soldats, il fut pris et poignardé de la propre main de son frère. Henri II, généralement reconnu, quoique Pierre le Cruel eût laissé deux filles, défendit heureusement les intérêts de la Castille contre les rois d'Aragon, de Portugal et de Grenade. Il mourut empoisonné par ses ennemis, après dix années de règne.

Pendant les troubles de Castille, le Portugal avait été le théâtre d'une sanglante tragédie. Pierre I[er] avait épousé en secret Inès de Castro, du vivant de

son père Alphonse IV, qui la fit inhumainement massacrer. Devenu roi l'an 1357, Pierre proclama hautement son mariage; il fit exhumer les restes d'Inès, les plaça sur le trône dans tout l'appareil de la royauté, et toute la cour, à son exemple, leur rendit les honneurs dus aux têtes couronnées. Après avoir témoigné sa douleur par ces démonstrations puériles, Pierre songea à la vengeance. Les assassins d'Inès s'étant retirés en Castille, Pierre le Cruel les livra pour acheter l'alliance du Portugal, et tous ceux qui ne purent s'échapper à temps, périrent au milieu des supplices. Pierre fut dès lors le constant ami de la Castille, et transmit ces sentiments avec le sceptre à Ferdinand, son fils (1367). Celui-ci soutint fidèlement Pierre le Cruel, et ce fut pour le venger qu'il prit les armes, de concert avec le roi d'Aragon. La guerre ne lui fut point heureuse : ses flottes furent défaites, son territoire ravagé, et les faubourgs de Lisbonne même pris et brûlés par Henri de Transtamare. Jean Ier, fils de Henri, poursuivit les avantages
de son père. Par le traité de paix de 1382, il épousa la 1382.
fille de Ferdinand, qui était son unique héritière. Aussi, quand ce prince mourut l'année suivante, Jean
fit proclamer la reine à Lisbonne, et se mit en devoir 1383.
de rattacher le Portugal à ses autres états. Un homme fit échouer ses projets : c'était Jean, fils naturel de Pierre Ier, et grand maître des chevaliers d'Avis. Ambitieux et aimé des peuples, il les exhorta à vouloir être toujours une nation, rendit odieux le roi de Castille, et se fit proclamer régent. A cette nouvelle, Jean marcha droit à Lisbonne : mais une défaite le contraignit de lever le siége. Il reparut la même année sous les murs de la ville; mais, quoique vainqueur sur terre et sur mer, il dut se retirer une seconde fois, après avoir perdu l'élite de ses troupes. Les ravages impolitiques qu'il exerça, éloignèrent ceux mêmes qui avaient embrassé son parti. Quand il revint une troi-
sième fois l'année suivante, Jean d'Avis, élu roi par 1385.
les états de Coïmbre, marcha contre lui avec une armée bien inférieure en nombre, et s'assura la cou-

ronne par la sanglante victoire d'Aljubarrota. Le vainqueur reprit toutes les places qui lui avaient été enlevées; puis, entrant à Castille à la suite des vaincus, il occupa à son tour plusieurs villes. En même temps il suscitait une diversion utile au roi de Castille.

Le duc de Lancastre, oncle du roi d'Angleterre, avait des prétentions sur les états de Castille, parce qu'il avait épousé Constance, fille aînée de Pierre le Cruel. Deux fois déjà il avait essayé de les faire valoir, l'an 1372 et l'an 1380, et il n'avait pas réussi. Jean d'Avis lui représentant l'occasion comme favorable, le duc passa de nouveau la mer, fut proclamé
1386. à Saint-Jacques de Compostelle, et fit de grands progrès en Galice. Jean d'Avis épousa même une des filles du prince anglais, qui se crut alors certain de réussir. Mais la France se déclara pour une famille que les Français avaient portée au trône, et qui, par reconnaissance, l'avait plus d'une fois secourue de ses flottes contre l'Angleterre. Cette intervention fit échouer les projets des confédérés. Le duc de Lancastre retourna dans son île, après avoir échangé ses droits contre le mariage d'une autre de ses filles avec Henri, prince des Asturies [1], et le roi de Portugal signa une trêve.

1390. L'année suivante, le roi de Castille tomba de cheval et en mourut. Henri III, son fils, étant mineur, la régence fut pendant cinq années une source de troubles, dont les Portugais profitèrent pour quel-
1395. ques expéditions sans résultat. L'an 1395, ils tentèrent de surprendre Badajoz et Albuquerque, et réussirent sur la première de ces villes. Henri, pour s'en venger, ravagea par terre et par mer le Portugal.
1399. Quatre ans plus tard, il signa une trêve de dix ans. Elle fut d'abord prolongée, puis suivie d'une paix définitive (1410), qui assura la couronne à la maison d'Avis, et au Portugal son indépendance.

1. L'héritier présomptif de la Castille prit alors ce titre pour la première fois.

Le quinzième siècle commença pour ce royaume une nouvelle ère de conquêtes. Resserré entre la mer et la Castille, il se livra au commerce et donna aux peuples modernes le premier exemple de colonies fondées au delà des mers. Dès l'an 1415, Jean lui-même était passé en Afrique et s'était emparé de Ceuta. L'infant don Henri, son troisième fils, équipa à ses frais plusieurs vaisseaux et entreprit de tourner l'Afrique pour chercher un chemin aux Indes. Dans un premier voyage, en 1420, il reconnut les côtes occidentales et découvrit Madère, qu'il soumit. En 1432, un de ses capitaines doublait le cap Boïador, et presque aussitôt les Açores étaient découvertes. Jean d'Avis étant mort de la peste à l'âge de soixante-quinze ans (1433), et son fils Edouard lui ayant succédé, don Henri vint mettre le siége devant Tanger (1437). Avec quarante mille hommes, il battit d'abord une armée de cent soixante mille mahométans : mais ceux-ci, bien décidés à sauver la place, revinrent la même année au nombre de six cent mille fantassins et de seize mille chevaux. Don Henri dut plier; il demanda la paix, l'obtint et se retira, laissant un de ses oncles en otage. L'année suivante (1438), Edouard fut à son tour emporté de la peste, et Alphonse V, jeune encore, monta sur le trône. Les expéditions des Portugais furent momentanément interrompues : mais la poudre d'or que l'on trouva en 1442, donna à leur esprit aventureux une toute autre activité. Dès l'an 1445, on passa devant l'embouchure du Sénégal, et Henri vécut assez longtemps pour applaudir à la découverte de la Guinée (1471).

Pierre IV d'Aragon avait terminé son règne l'an 1387, après avoir pacifié une dernière fois la Sardaigne. Jean I[er], son fils et son successeur, embrassa l'obédience de Clément VII[1], comme avaient fait le Portugal et la Castille. Ce fut alors que l'Aragon acquit une quatrième couronne.

Frédéric II, roi de Sicile, était mort en 1377, ne

1. Voyez chapitre XXXVI.

laissant qu'une fille nommée Marie, que Pierre IV avait fait élever en Aragon, et que Jean fit épouser à Martin, son neveu. En vertu de ce mariage, Martin passa dans la Sicile, qu'il soumit avec les forces de l'Aragon. Son oncle étant mort (1395) d'une chute de cheval, son père, de même nom que lui, monta sur le trône d'Aragon. Il s'affermit en Sardaigne, s'empara en passant de la Corse sur les Génois, retint l'île de Malte sous la domination de son fils,
1410. et mourut un an après lui, sans laisser de postérité. Parmi les prétendants qui se disputèrent leur héritage, on distinguait Ferdinand de Castille, neveu des deux derniers rois par sa mère, et le comte d'Urgel, d'un degré plus éloigné, mais qui descendait directement de la famille d'Aragon par les mâles. Le comte d'Urgel avait pour lui l'amour des peuples; Ferdinand, les forces de la Castille et un caractère éprouvé dans la paix comme dans la guerre.

En effet, le roi Henri III ayant eu pour successeur (1406) Jean II, son fils, âgé de deux ans, Ferdinand, oncle du jeune prince, avait pris en main la régence, de concert avec la reine mère, et maintenu au dedans la tranquillité. La Castille était alors menacée par le roi de Grenade, déjà vaincu sous le précédent règne. Ferdinand le défit par terre et lui fit lever le siége de Jaën (1407), tandis que les vaisseaux castillans remportaient aussi une victoire sur la flotte des rois d'Afrique. La guerre ayant recommencé l'an 1410, il gagna une première bataille sur l'armée mahométane, forte de quatre-vingt mille fantassins et de cinq mille chevaux, en écrasa les restes dans les plaines d'Antéquéra, et contraignit le roi de Grenade à une trêve qui fut mieux observée. Ce fut en revenant de cueillir tant de lauriers, qu'il prétendit à l'héritage d'Aragon.

1412. Après plusieurs années d'anarchie, les trois provinces d'Aragon, de Catalogne et de Valence, nommèrent chacune trois députés qui furent établis les juges des prétendants à la couronne. Leur choix tomba sur Ferdinand. Dans l'intervalle, le comte d'Urgel s'était aliéné les esprits en faisant périr l'archevêque

de Saragosse, qui lui était opposé. Dès qu'il eut appris l'élection de son rival, il prit les armes : mais il fut vaincu, fait prisonnier, et condamné à une prison perpétuelle. Universellement reconnu dans les quatre royaumes d'Aragon, de Majorque, de Sicile et de
Sardaigne, Ferdinand, dit le Juste, les laissa (1416) 1416.
à son fils Alphonse V le Magnanime, qui porta à son plus haut période la gloire de sa famille, en ceignant encore la couronne de Naples, après la mort de Jeanne II[1].

Lorsque Ferdinand eut quitté la Castille, la reine mère y maintint la paix jusqu'à sa mort, arrivée l'an
1420. Les deux frères d'Alphonse V prétendirent à la 1420.
régence, que d'autres ambitieux leur refusaient : de là des troubles qui désolèrent longtemps le royaume.
L'an 1425, Jean, qui était l'aîné, fut proclamé roi 1425.
de Navarre, du chef de Blanche, fille de Charles II, et ce pays revint ainsi à l'Espagne, après avoir successivement passé dans les maisons de France et d'Evreux. Jean n'en continua pas moins ses menées dans la Castille, mais sans succès. Le roi devenu majeur prit les rênes de l'état. Prince inappliqué et faible, il les laissa flotter au hasard, et bientôt, malgré son caractère soupçonneux, il les remit à des mains étrangères. Alvar de Luna, aragonais de naissance, s'était donné à la Castille, dont il devint le connétable et le ministre tout puissant. Pendant près de trente années qu'il jouit sans interruption de la faveur de son maître, il repoussa les ennemis extérieurs, comprima au dedans les séditions, mais ne permit jamais au roi de pardonner. Les mécontents eurent recours aux menées secrètes et aux intrigues. La reine, qui pliait sous le favori, se mit à leur tête. Peu à peu ils envenimèrent si bien l'esprit du roi, que ce prince fit arrêter le connétable
et lui donna des juges. Autant ses talents et ses ser- 1454.
vices étaient prouvés, autant ses crimes le furent peu : cependant il fut condamné à mort et exécuté. Le roi,

1. Voyez chapitre XXXVII.

que l'on avait pour ainsi dire forcé à signer l'arrêt, en le lui présentant comme un acte de justice, reconnut plus tard l'innocence d'un ministre qu'il regrettait; mais il ne lui survécut guère, ayant laissé l'année suivante la couronne à son fils Henri IV.

Nous ne terminerons pas l'histoire de l'Espagne au moyen âge sans dire quelques mots de ces cortès célèbres, qui remontent plus haut que les parlements de France et d'Angleterre. Dès le principe, l'autorité des rois d'Aragon fut limitée par un conseil de douze hommes, choisis parmi les plus anciens et les plus sages. L'aristocratie se divisait en deux classes, la haute noblesse (*ricos hombres*), qui se transmettait à un seul de mâle en mâle et qui n'était justiciable que du prince; et la noblesse inférieure (*infanzones, masnaderos, cavalleros, hidalgos*); le roi pouvant à son gré conférer l'une et l'autre. Le tiers état parut aux assemblées de la nation, en Aragon dès 1133, en Catalogne près de quatre-vingts ans plus tard, en 1250. Le clergé eut d'abord peu de crédit et de pouvoir; il ne siégea à côté de la noblesse et du tiers état qu'au milieu du douzième siècle. Depuis cette époque, les cortès se divisèrent en quatre ordres, le clergé, la haute noblesse, dont chaque membre pouvait se faire représenter, la noblesse inférieure, qui n'avait pas le même droit, et les représentants des universités et des villes.

En 1275, les cortès de Lérida fixèrent la succession au trône de mâle en mâle, nonobstant la proximité plus grande des collatéraux. Cinq ans plus tard, soulevées par la guerre de Sicile et par les excommunications des papes, elles arrachèrent à Pierre III la charte appelée grand privilége, en vertu de laquelle le roi ne pouvait dépouiller aucun vassal sans jugement, ni les vassaux être forcés à servir hors du royaume. Les assemblées, que le roi seul avait auparavant le droit de convoquer et de proroger, devaient être tenues chaque année à Saragosse; plus tard, on décida que ce serait tous les deux ans et dans telle ville de quatre cents maisons qu'il plairait au roi d'indiquer.

La noblesse avait aussi formé, pour défendre ses privilèges, une ligue ou *union* que plusieurs princes furent contraints de sanctionner. Pierre IV émancipa la royauté en tutelle. Son administration, glorieuse au dehors, prudente et ferme à l'intérieur, lui avait donné une grande influence. Il en profita pour révoquer tous les priviléges de l'union, et une vingtaine de ses membres furent même condamnés à mort et exécutés. Le même prince voulut remplacer le service militaire qui était dû par tout homme en âge de porter les armes, par une contribution qui permît d'entretenir une armée permanente; ce qu'il obtint des cortès de 1383. Mais la noblesse, pour être réduite au devoir, n'était point abattue. Dès l'an 1436, on excluait des cortès les grands officiers de la couronne et les nobles revêtus de charges municipales, comme aussi les religieux et les artisans. Rien de plus fier d'ailleurs que le serment prêté à l'avénement d'un nouveau prince : *Nous qui sommes autant que vous, nous vous faisons notre roi à condition que vous garderez nos priviléges : sinon, non.*

Le représentant de la noblesse auprès du roi était le *justizia*, magistrat chargé dans l'origine de juger les causes portées au tribunal du roi, mais dont l'autorité grandit, d'abord parallèle et enfin presque supérieure à celle du sceptre. Au commencement du quinzième siècle, le *justizia* n'était comptable de ses actions qu'aux cortès, et on le proclamait inamovible. Lui seul interprétait les lois, ce qui rendait son tribunal le premier tribunal d'appel. Tant de pouvoir éclipsait le trône. Pour y remédier, les rois adjoignirent d'abord au *justizia* les inquisiteurs, puis dix-sept juges qui limitèrent son influence, et ses priviléges partagés cessèrent ainsi d'être redoutables.

En Castille, le gouvernement fut d'abord tout féodal. Un des priviléges des grands vassaux, c'était de se dénaturaliser, c'est-à-dire de renoncer publiquement à l'obéissance du prince pour se donner à un autre. Le tiers état parut au treizième siècle; ce fut sur lui que Sanche s'appuya contre les prétentions

légitimes de ses neveux. Les cortès se rassemblaient quand elles étaient convoquées par le prince. Tantôt les députés des villes y étaient admis, tantôt il n'y avait que le clergé et la noblesse. Ce ne fut qu'en 1349 qu'on accorda à dix-sept villes seulement le droit perpétuel de représentation.

En Portugal, les assemblées nationales commencèrent avec la monarchie. En 1143, Alphonse I[er] convoqua les cortès de Lamégo, composées du haut clergé, de la noblesse et des députés des seize villes principales. Là fut réglée la loi fondamentale du royaume, vrai contrat synallagmatique. La couronne était donnée à Alphonse et à ses descendants ou à son frère, mais non pas aux enfants de son frère. Les filles pouvaient succéder, mais à la condition de n'épouser qu'un portugais, et le mari ne devait recevoir le titre de roi qu'après la naissance d'un fils. Le dévouement à la religion et au roi, disait-on, fait les nobles, et non pas le courage ni la naissance; la lâcheté et la bassesse dégradent. Les cortès, convoquées par le prince, délibéraient sur les objets soumis à leurs lumières, votaient les impôts, présentaient les doléances du peuple, mais ne participaient pas au pouvoir législatif. La bonne intelligence subsista pendant tout le moyen âge entre ces assemblées et la couronne.

Notons encore un changement qui eut lieu au quatorzième siècle. Auparavant on comptait les années à dater de l'ère d'Espagne qui commençait 38 ans avant Jésus-Christ. Valence en 1358, l'Aragon en 1359, la Castille en 1383 adoptèrent successivement l'ère chrétienne. Les Portugais ne l'admirent qu'en 1422.

CHAPITRE XXXV.

Tableau de l'Italie, à la mort de Frédéric II. — Son histoire depuis la mort de Conrad jusqu'aux traités de Tarascon et d'Anagni. (1254-1295 — XIIIe siècle.) — Des guelfes et des gibelins. — Première maison d'Anjou. — Vêpres Siciliennes.

L'Italie avait été soumise aux empereurs, comme successeurs de Charlemagne. Les ducs, les comtes, les margraves avaient tenté de se fonder, comme en Allemagne, des principautés indépendantes ; mais ou ils furent arrêtés par les empereurs dans les développements de leur puissance, ou ils furent contenus par l'esprit républicain qui régnait dans les villes. Cependant quatre ou cinq maisons étaient parvenues à la souveraineté, et parmi elles nous distinguerons les comtes de Savoie, les marquis de Montferrat et les marquis d'Est. Le patriarche d'Aquilée était seigneur du Frioul et de l'Istrie. Enfin une trentaine de villes s'étaient érigées en républiques, savoir : au nord, Turin, Gênes et Venise; dans la Lombardie, Pavie, Milan, Parme, Mantoue, Vérone, Padoue, Modène; dans la Toscane, Lucques, Pise, Sienne et surtout Florence; dans l'état ecclésiastique, Bologne, Ferrare, Ravenne et Pérouse: et leur existence avait été reconnue en 1183 par la paix de Constance, qui leur imposait d'ailleurs la suzeraineté de l'empire. Quelques districts continuaient d'appartenir aux Allemands, dont le pouvoir y était absolu. Rome enfin reconnaissait l'autorité des papes, autorité d'ailleurs assez précaire.

La maison de Savoie commence avec Bertold, qui fut nommé par Othon III, vers l'an 1000, comte de Savoie et de Maurienne. Ce Bertold, suivant certains auteurs, descendait de Witikind, et aurait eu pour fils Humbert Ier aux blanches mains ; suivant d'autres. Humbert serait fils d'Amé Ier, comte de Vienne, et

arrière-petit-fils de Louis l'Aveugle, roi de Bourgogne. Quoi qu'il en soit, Humbert, ayant rendu à Conrad II quelques services, en reçut le Chablais et le Valais. Son petit-fils Amédée II, beau-frère de Henri IV, reçut à son tour le Bugey. Humbert II (1072-1108), fils d'Amédée II, acquit par son mariage le marquisat de Suze, soumit en 1082 la Tarentaise, et fut récompensé par la marche de Turin, de l'accueil qu'il avait fait à l'empereur. Amédée III (1108-1148) prit le premier le titre de comte de Savoie. Thomas, son petit-fils (1188-1233) fut nommé, en 1226, par Frédéric II, vicaire général de l'empire en Piémont et en Lombardie; mais il divisa ses états entre ses fils. Amédée IV, l'aîné (1233-1253), laissa le pouvoir à son fils Boniface, qui perdit le Piémont dans les guerres de cette époque et qui mourut à dix-neuf ans captif des habitants de Turin, parce qu'il avait prétendu soumettre cette république. Pierre (1263-1268), second fils de Thomas, succéda à son neveu et le vengea en réduisant Turin. Philippe I[er], son frère, archevêque de Lyon, résigna ses dignités ecclésiastiques pour ceindre la couronne ducale; mais il mourut aussi sans postérité, laissant tous les états de Savoie aux fils d'un quatrième frère qui avait été de son vivant comte de Maurienne et de Piémont.

La maison d'Est, branche cadette de celle des Guelfes, eut d'abord Adria et la Polésine de Rovigo. Elle régnait à Ferrare depuis 1208, Azzon VI en ayant chassé une famille gibeline.

La maison de Montferrat remonte au comte Aleran, premier margrave, en 967. Elle commença à se distinguer dans les croisades. Guillaume III fut fait prisonnier à la bataille de Tibériade (1187). Son fils aîné, Guillaume Longue-Epée, gouverna le royaume de Jérusalem comme lieutenant de Baudouin IV; le second, nommé Conrad, succéda au Monferrat, et fut élu, en 1192, roi de Jérusalem; mais il mourut avant d'avoir reçu la couronne. Boniface II, frère de Conrad, avait engagé le Montferrat à Othon IV, lors de la quatrième croisade, pour aller fonder à Thessalonique un

empire éphémère ; mais ses fils avaient recouvré l'ancien domaine de leur famille, où ils favorisaient, à l'exemple de leur père, la culture du maïs, qu'il avait importé de l'Orient.

L'histoire des républiques d'Italie n'offre rien de remarquable jusqu'au treizième siècle. En Lombardie, Pavie et Milan se disputaient la prééminence. En Toscane, Pise, qui comptait cent cinquante mille habitants, s'enrichissait par son commerce et soumettait à ses lois la Corse et la Sardaigne. Florence, longtemps heureuse, était devenue la proie des factions. Les Gibelins, victorieux en 1249, avaient chassé les Guelfes ; mais, à la mort de Frédéric II, le peuple avait rappelé les exilés et forçait les deux partis à se réconcilier, ce qui donnait à Florence la supériorité sur plusieurs cités voisines. Les mêmes factions qui déchiraient la république florentine, divisaient aussi toute l'Italie. Chaque état changeait d'ailleurs de parti aussi souvent que son intérêt l'exigeait. Le gouvernement était confié à un podestat, tantôt magistrat choisi parmi les citoyens, tantôt protecteur élu parmi les princes étrangers : mais quelle que fut son origine, le podestat profitait bientôt de son influence pour s'emparer du pouvoir absolu. De là une tyrannie mesquine et des révolutions sans résultat.

Gênes n'échappa point à cette loi commune des cités italiennes. Quatre familles se disputaient le pouvoir, les Doria et les Spinola, qui étaient gibelins, les Fieschi et les Grimaldi, qui étaient guelfes. L'anarchie intérieure n'empêcha pas au dehors les développements du commerce, ce qui fit la splendeur de la république. Depuis son émancipation vers l'an 1100 jusqu'en 1250, Gênes, au milieu des guerres de l'Italie, jouit constamment d'une indépendance complète. Au dehors, elle était maîtresse de Caffa, d'Azof, de Smyrne, et elle avait des établissements à Constantinople, à Scio, à Mételin et à Ténédos.

Venise, la rivale de Gênes, avait été fondée, lors de l'invasion d'Attila, par les pêcheurs qui fuyaient devant les Huns. Son premier doge fut Anafesto, en 697 ; il

avait le droit de convoquer les assemblées générales du peuple et du clergé, de confirmer l'élection des évêques, de nommer les magistrats inférieurs et les juges. Pepin, fils de Charlemagne, soumit Venise à ses lois; mais, par le traité de 810, elle fut abandonnée à l'empire d'Orient, qui exerça d'ailleurs une juridiction plus nominale que réelle. Pierre Orseolo, vingt-septième doge (991-1009), créa la puissance maritime de la république en réduisant les pirates de Narenta (997) et en soumettant, sous le nom d'alliées, les villes d'Istrie et de Dalmatie. Les Vénitiens ne prirent part aux croisades que dans l'intérêt de leur commerce. Ils se déclarèrent pour les Grecs contre les Normands, ce qui leur valut le monopole du commerce à Constantinople et dans tout l'empire, mais ce qui leur attira une guerre avec Boémond, d'où ils ne sortirent pas victorieux. Au commencement du douzième siècle, ils eurent à soutenir une autre guerre contre Coloman, roi de Hongrie, qui voulait leur enlever la Dalmatie et surtout Zara, et ils durent acheter d'Etienne II une trêve en lui abandonnant toutes ses conquêtes. Leur fierté et leur orgueil soulevèrent aussi contre eux l'empereur Manuel, qui fit saisir en 1171 tous les Vénitiens qui étaient en Orient et leurs propriétés [1]. Plus heureux contre Frédéric Barberousse, les Vénitiens, qui étaient entrés dans la ligue italienne contre ce prince, triomphèrent en 1177 de la flotte impériale: ce qui amena la paix de Venise. Le pape Alexandre III, pour les récompenser de leur utile concours, donna au doge le premier anneau de fiançailles avec la mer Adriatique. Mais ce qui accrut par-dessus tout leur puissance, ce fut la part active qu'ils prirent à la quatrième croisade sous le doge Dandolo: car ils acquirent de magnifiques possessions dans les mers de Grèce et d'Asie, et ils ruinèrent en même temps le commerce de leurs rivaux.

Nous avons dit les prérogatives du doge, qui n'était d'ailleurs ni absolu ni héréditaire. Cependant

1. Voyez chapitre XXIV, page 187.

son autorité paraissant trop grande, on lui enleva un à un tous ses droits, et le gouvernement devint démocratique. Le peuple élisait lui-même le doge. ce qui causait chaque fois d'interminables factions. Pour y remédier, il fut convenu que l'on créerait chaque année douze électeurs; que ces électeurs nommeraient une commission de quatre cent soixante membres, appelée le grand conseil; que celui-ci représenterait le peuple dans le gouvernement ordinaire et pour le choix du doge. C'était un premier pas vers l'aristocratie. Quant au doge, on lui enleva trois ans plus tard (1175) la juridiction criminelle, pour la conférer à un tribunal de quarante membres appelé *quarantie*. Cette constitution dura environ un siècle jusqu'au dogat de Gradénigo.

Au midi, le royaume de Naples était soumis à Mainfroi. Fils naturel de Frédéric II et prince de Tarente, il avait paru d'abord gouverner l'Italie au nom 1254.
du jeune fils de Conrad, nommé Conradin. Plein d'ambition, il acheta la paix du pape Innocent IV par les soumissions les plus respectueuses; puis, quand il se fut débarrassé des Allemands avec son secours, il lui déclara la guerre, vainquit ses troupes, les chassa du royaume, et cependant conclut avec le légat d'Alexandre IV (1254-1261) un traité qui laissait à l'Eglise romaine la souveraineté des fertiles campagnes du Labour. Alexandre refusant de ratifier un accord qui l'avantageait autant que s'il eût été victorieux, Mainfroi continua ses conquêtes. Bientôt il fut maître de tout ce que les Normands avaient possédé des deux côtés du Phare. Sur un faux bruit de la mort de Conradin, bruit dont lui-même peut-être fut l'auteur, il prit ouvertement le titre de roi, et le conserva quand 1258.
l'erreur fut reconnue.

Tandis que l'usurpateur s'affermissait contre les factions du dedans par les supplices, il acquérait au dehors une prépondérance très-grande dans les affaires d'Italie, par l'appui qu'il accordait en tous lieux aux gibelins. Sous Frédéric II, Eccelin de Romano, podestat de Vérone, et son frère Albéric, podestat de Trévise,

les avaient fait triompher dans la Lombardie. Lorsque Conrad avait passé les Alpes, tous deux s'étaient montrés ses plus fidèles adhérents; mais pendant l'interrègne en Allemagne, Alexandre fit publier contre les deux frères une croisade dont les chefs furent le marquis d'Est, affermi dans Ferrare après bien des vicissitudes, et le marquis Palavicino, podestat de
1259. Pavie et de Crémone. Eccelin, vaincu et blessé à Cassano, mourut quelques jours après. Albéric lui succéda : mais l'année suivante il fut égorgé à Trévise avec toute sa famille, à la suite d'une sédition, et Vérone se donna pour chef Martino della Scala. Alors Palavicino, gibelin de cœur, et que l'ambition seule avait ligué contre Eccelin, son ancien allié, retourna à ses premières affections. Maître de toutes les villes qu'avaient possédées les vaincus, il y ajouta encore Milan, où le guelfe Martino della Torre le reçut pour s'en faire un appui contre les nobles. La ligue que Mainfroi conclut avec lui, affermissait l'autorité de chacun d'eux contre leurs ennemis communs, c'est-à-dire le pape et les guelfes. Ceux-ci reconnaissaient pour chef Guillaume V Longue-Epée, marquis (1254-1292) de Montferrat, qui avait, au temps dont nous parlons, acquis une puissance presque égale à celle de Palavicino. Mais l'alliance de Mainfroi rompait tout équilibre. De plus, le roi de Sicile entraîna encore dans son parti le comte de Savoie, ennemi du marquis de Montferrat; le sénateur Brancaléon, tout-puissant dans Rome par la faveur du peuple, et qui avait chassé de la ville Urbain IV (1261-1264): enfin Florence et la Toscane, dont les exilés gibelins, secourus de la Sicile,
1260. remportèrent sur leurs rivaux une victoire décisive près de l'Arbia.

Mais en protégeant les gibelins contre les guelfes, et les sujets du pape, tant à Rome que dans la Romagne et la marche d'Ancône, contre leur souverain, Mainfroi s'était attiré les foudres et les armes du saint siége. Il méprisa les unes, et, victorieux des autres, il fit aisément la loi au pontife. Urbain IV voyant que la jeunesse de Conradin, les troubles de l'Allemagne

et de l'Angleterre, les guerres d'Alphonse l'Astronome contre les Maures, ne lui laissaient aucun espoir, offrit la couronne de Sicile et de Naples à Charles, comte d'Anjou, frère de saint Louis, roi de France. Saint Louis avait jadis refusé l'empire pour son frère Robert : mais Charles, plus ambitieux, était assez puissant pour agir par lui-même. Outre la Provence, que lui avait apportée en dot Béatrix, encore plus ambitieuse que lui, il avait joint à son apanage Marseille et Arles, villes jusqu'alors indépendantes, et plusieurs places dans le cœur même du Piémont. Urbain étant mort (1264), un cardinal français fut élu et prit le nom de Clément IV. A peine intronisé, le nouveau pape redoubla d'instance auprès de Charles, qu'un caprice des Romains avait précédemment élevé à la dignité de sénateur. Charles rassembla des troupes, et Béatrix engagea ses diamants pour les payer. Une armée de trente mille hommes, composée en partie d'aventuriers français et italiens, rejoignit le prince à Rome 1266.
et s'avança immédiatement vers la Calabre. On en vint aux mains près de Bénévent. Après un combat obstiné, la victoire demeura à Charles, et, ce qui la rendit complète, Mainfroi resta au nombre des morts. Aussitôt Bénévent, Naples et toute la Sicile reconnurent les lois du vainqueur. Les gibelins ressentirent le contrecoup de cette défaite. Ils crurent se relever en appelant à leur aide Conradin, qui vint avec quelques troupes, et Frédéric d'Autriche, margrave de Bade. La bataille de Tagliacozzo décida de leur sort. Vaincus et pris, les 1268.
deux princes furent décapités sur la grande place de Messine. Charles crut une telle cruauté commandée par une sage politique : il ne s'aperçut pas qu'il sanctionnait contre lui-même une loi d'extermination, et qu'il s'attirait la haine de ses nouveaux peuples.

Il ne restait aux gibelins que Pise, Vérone et Pavie, la république de Florence et la Toscane ayant reconnu Charles pour leur seigneur pendant dix ans. A la mort de Palavicino (1269), le nouveau roi de Sicile essaya d'acquérir la même autorité sur la ligue lombarde ; mais la résistance de Milan, de Pavie, de Tortose,

de Bologne, fit échouer ses ambitieux projets. Néanmoins comme toutes ces villes recherchaient à l'envi son amitié, Charles se crut assez bien affermi pour quitter son royaume. Il prit part à l'expédition contre Tunis, et après la malheureuse issue de cette dernière croisade, lorsqu'il fut de retour dans ses états, il ne songeait à rien moins qu'à porter la guerre à Constantinople, sans prévoir en aucune manière l'orage qui menaçait son trône.

L'ambition du prince et l'insolence des Français avaient aliéné les Italiens, qui voyaient traiter leur pays comme un pays de conquête. En outre, la trop grande puissance de la nouvelle dynastie avait effrayé les successeurs de Clément IV, Grégoire X (1271-1276) surtout et Nicolas III (1277-1280). Le premier fit cesser l'interrègne en Allemagne, sollicita maintes fois Rodolphe de Habsbourg de passer en Italie, et arrêta l'esprit conquérant de Charles, en réconciliant Michel Paléologue avec le saint-siége; le second machina d'un côté avec le roi d'Aragon et l'empereur de Constantinople, la révolution qui devait précipiter la dynastie d'Anjou du trône de Sicile, tandis que, de l'autre, il tirait de Rodolphe la concession de la Romagne, dont il gratifiait ses neveux. Ce fut le premier pape qui fit ainsi servir son pouvoir à l'élévation de sa famille.

Jacques, roi d'Aragon, avait épousé Constance, unique héritière de Mainfroi; de plus, une tradition populaire avait répandu que Conradin, déjà sur l'échafaud, avait, en présence du peuple, transmis à sa cousine tous ses droits et le soin de sa vengeance. Un homme se chargea de réunir tous ceux que l'intérêt ou la haine animaient contre Charles d'Anjou : ce fut Jean Procida, médecin de Mainfroi. Tandis qu'il envenimait l'esprit des Siciliens, déjà fatigués de la domination française, il passait d'une cour à l'autre, et négociait une alliance entre le pape, le roi d'Aragon et les gibelins d'Italie. Dès qu'il fut certain d'être secouru, il revint en Sicile. Le lundi de
1282. Pâques, au moment où la cloche sonnait les vêpres,

les Français sont massacrés à Palerme, sans qu'il en échappe un seul, et cet exemple est partout imité. En même temps, Pierre d'Aragon se présente. Sa flotte, que commandait Roger de Loria, aussi prudent que courageux, est reçue dans tous les ports. Charles était alors éloigné de Sicile. A cette nouvelle, il revint en toute hâte, et mit le siége devant Messine, à la tête d'une belle armée ; mais Loria, qui rendait tous ses efforts inutiles, le contraignit de se retirer en Calabre et même lui enleva quelques places sur les côtes de ce pays. Une trêve, conclue mal à propos, donna le temps au monarque aragonais de s'affermir dans ses conquêtes, en sorte que ni les excommunications de Martin IV, successeur de Nicolas III et ami des Français, ni les guerres intestines de la Toscane et de la Lombardie, qui occupaient ailleurs les gibelins, ni l'activité du roi Charles, ni, par-dessus tout, la diversion puissante que fit en Aragon Philippe III, roi de France, allié naturel de son oncle, ne purent amener de révolutions dans les affaires de la Sicile. Les deux princes rivaux étant
morts la même année, la querelle recommença entre 1285.
Charles II d'Anjou, et Jacques, second fils de Pierre, auquel la Sicile était échue en partage. La partie paraissait plus favorable à ce dernier; car son rival, fait prisonnier en 1284 dans une bataille navale gagnée par Loria en vue de Naples, languissait dans les prisons d'Aragon. Robert d'Artois vint en Italie, appelé par le pape; il défendit la Calabre, mais ne remplit pas l'espoir que l'on avait conçu de son arrivée. Après quelques années d'une guerre sans événements, Jacques devint roi d'Aragon (1291) par la mort de son frère. La médiation du roi d'Angleterre, et les craintes qu'inspirait aux Aragonais l'union des foudres pontificales aux armes françaises,
amenèrent d'abord les traités de Tarascon et d'Ana- 1295.
gni. Jacques rendait à Charles II la liberté et lui abandonnait la Sicile. Bien plus, les Siciliens irrités ayant élu roi (1296) Frédéric Ier, troisième fils de Pierre III, il consentit à unir ses forces à celles des

Angevins pour renverser le trône d'un frère. Frédéric fit tête à l'orage. Vaincu deux fois sur mer par Roger de Loria, il triompha près de Falconara de l'armée napolitaine, et le prince de Tarente, fils de Charles, qui la commandait, demeura prisonnier. La maison d'Anjou ne conserva donc que les possessions normandes du continent, sous le titre de royaume de Naples : mais si Charles eût montré en bien des circonstances plus d'habileté et d'énergie, il eût pu ou recouvrer la Sicile ou compenser la perte d'une île aussi riche par une grande prépondérance en Italie.

CHAPITRE XXXVI.

De l'Italie, depuis les traités de Tarascon et d'Anagni jusqu'au règne de Jeanne Ire à Naples. (1295-1343 — XIIIe et XIVe siècles.) — Suite de la querelle entre les guelfes et les gibelins. — Les Visconti à Milan.

La Toscane et la Lombardie avaient paru échapper quelque temps à l'anarchie : mais bientôt les deux partis, guelfe et gibelin, reparurent ; une foule de nouveaux tyrans s'élevèrent; ce ne fut plus que révolutions, au milieu desquelles le peuple ne trouvait point le bonheur. Le marquis de Montferrat dut le premier un accroissement de puissance à l'abaissement de la maison d'Anjou. Son crédit, capable de disputer la prééminence à cette famille au temps de sa grandeur, le fit reconnaître (1282) par Milan elle-même, comme chef de la ligue lombarde. C'était parer la victime pour le sacrifice. Chassé de Milan par les Visconti, il vit une partie des villes s'allier contre lui avec le comte de Savoie. Il s'était rendu en toute hâte à Alexandrie pour empêcher la ville de se soulever : sa présence ne fit que donner à la sédition de nouvelles forces. Fait prisonnier (1290), il mourut deux ans après, renfermé dans une cage de bois, ou, se-

lon d'autres, de fer, d'après une coutume de cette époque.

Cet événement affermit plus que jamais, à Milan, l'autorité des Visconti. En 1263, le cardinal des Ubaldins, tout-puissant sous Alexandre et sous Urbain, avait promu à l'archevêché de cette ville un Othon Visconti, issu d'une famille obscure, quoique noble, mais qui s'était attaché à sa fortune, et qui lui avait rendu par ses talents de grands services. Cette élection ayant été faite contre la volonté de Martino della Torre, qui gouvernait alors Milan, le nouvel archevêque vit longtemps se fermer devant lui les portes de son église. Comme il s'aperçut, après quinze ans d'efforts, que l'autorité du saint-siége serait toujours insuffisante pour les lui faire ouvrir, il se réunit à de nobles exilés, et, de concert avec eux, il prit les armes avec tant de bonheur, qu'il chassa enfin les torriani (1277), et qu'il joignit au gouvernement spirituel de Milan la direction des affaires temporelles. Tandis qu'il rendait heureux ses sujets par une administration toute paternelle, il satisfaisait le besoin de supériorité, dont Milan fut toujours jalouse. Son neveu Mattéo Visconti, qu'il fit nommer capitaine de la ville, fut encore reconnu pour chef par Albe, Asti, Alexandrie, Novare et Verceil; en même temps il se jeta sur le Montferrat pendant la captivité de Guillaume, et contraignit son fils Jean Ier, d'aller chercher un asile dans le Dauphiné, puis à la cour de Naples.

Adolphe de Nassau venait d'être élu empereur après Rodolphe de Habsbourg. Othon, toujours occupé de l'agrandissement de sa maison, en obtint pour son neveu des lettres qui le déclaraient, en Italie, vicaire général de l'empire; titre qui engagea encore plusieurs villes à lui prêter serment de fidélité. A la mort d'Othon, Mattéo était trop bien affermi pour avoir rien à craindre; au contraire, devenu l'arbitre presque souverain de l'Italie, par son alliance avec Gênes, il fit pencher la balance en faveur de cette république. Pise et Venise, qui luttaient contre

elle, furent obligées, la première, de souscrire à sa propre ruine en comblant son port (1290); la seconde, de renoncer au commerce de la mer Noire et de la mer de Syrie après une guerre de trente-quatre ans, que termina la perte de deux grandes batailles navales en
1298. 1293 et 1298. Tant d'heureux succès élevèrent la famille des Visconti au rang des plus anciennes maisons souveraines. La maison d'Est, qui venait d'acquérir Modène et Reggio, ne craignit pas d'accorder à Galéas, fils de Mattéo, la princesse Béatrix. Mais ce mariage même, tout glorieux qu'il était pour les Visconti, devint la cause de révolutions nouvelles. Un
1302. seigneur de Plaisance, à qui la main de Béatrix avait été promise, ménagea une ligue contre la maison d'Est et les Visconti. L'orage éclata tout d'un coup. Le duc de Ferrare perdit Reggio et Modène qui se révoltèrent. D'autre part, Mattéo fut chassé de Milan, et la puissance qu'il avait acquise, retourna momentanément à la famille della Torre.

C'était l'époque où Boniface VIII Cajétan luttait avec les princes pour l'autorité temporelle, et surtout avec Philippe le Bel, roi de France. A Naples, Charles II, quand il se réveillait de sa léthargie, consumait inutilement contre la Sicile des troupes qu'il aurait employées avec plus de succès en Italie, où princes et républiques se trouvaient en butte aux révolutions de l'intérieur et du dehors. En effet, Pise ayant été abattue par les Génois, Florence dominait seule en Toscane; mais elle était déchirée par les factions. On avait divisé le peuple en douze corporations appelées *arts;* d'où le premier magistrat se nommait prieur des arts et de la liberté. Les nobles étaient exclus de toute magistrature; bien plus. on privait (1292) des droits de cité trente-sept familles les plus illustres. Les guelfes et les gibelins, sous la dénomination nouvelle de noirs et de blancs, se livraient à toute leur animosité. Dans les états de l'Eglise, Nicolas III avait élevé la famille des Ursin, Nicolas IV (1288-1292), celle des Colonne, dont les rivalités causaient chaque jour des déchirements

funestes. Boniface VIII les augmenta en élevant vingt-deux Cajétan à l'épiscopat, trois au cardinalat, et deux à la dignité de comte. Pour s'assurer la prépondérance, il appela en Italie Charles de Valois, frère de Philippe le Bel. Ce prince entra victorieux à Florence, et rendit aux noirs la supériorité, condamnant à mort ou exilant leurs adversaires. Après avoir ainsi mérité le nom de pacificateur de la Toscane, il passa dans la Sicile qu'il voulait soumettre à la maison d'Anjou. Frédéric lutta avec succès. Cependant il crut devoir signer (1302) le traité de Castronuovo, par lequel il épousait une fille de Charles II ; et en faveur de ce mariage, on lui abandonnait la Sicile, sa vie durant, sous le nom de royaume de Trinacrie, à moins qu'on ne lui fournît assez d'argent et de troupes pour conquérir la Sardaigne.

Vers la même époque, le duc de Ferrare partageait ses provinces entre plusieurs enfants, qui se 1305.
firent la guerre pour s'agrandir; de sorte que l'un d'eux vendait même Ferrare (1309) à la république de Venise. Le marquis de Montferrat mourant sans postérité, ses états se trouvaient divisés entre le
marquis de Saluces, et Théodore Paléologue, second 1308.
fils de l'empereur Andronic et d'Yolande de Montferrat, sœur du défunt marquis; enfin la succession au duché de Savoie était aussi l'objet de bien des querelles, qu'Amédée V (1285-1323) terminait en abandonnant à Philippe, son neveu et le mieux fondé de ses compétiteurs, Turin, Pignerol, et généralement tout le Piémont.

A Venise, le doge Gradénigo, irrité contre le peuple, qui avait voulu en porter un autre à la dignité souveraine, restreignait d'abord l'éligibilité pour le grand conseil aux familles des sénateurs en exercice (1298).
Après lui, Jean Soranzo rendit héréditaire leur di- 1309.
gnité; et dès lors le gouvernement prit entièrement la forme aristocratique. Martin Boccone et Boémond Tiépolo tentèrent, à deux époques différentes, de rendre au peuple la souveraineté : mais la première

trame fut brisée avant d'être ourdie (1299). La se-
1310. conde eut d'autres suites. Il fallut combattre. Le parti populaire, auquel s'étaient donnés quelques membres du grand conseil, fut abattu; et pour prévenir toute autre tentative, on établit le tribunal redoutable des Dix, inquisition politique qui atteignait et frappait dans l'ombre ses victimes.

Ce fut au milieu de ces secousses qu'à la mort de Benoît XI, Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, fut élu pape (1305) sous le nom de Clément V, par l'influence de Philippe le Bel, et fixa pour longtemps la résidence du saint-siége à Avignon, place qui appartenait au roi de Naples Robert, fils et successeur (1309) de Charles II. Vers la même époque, l'empereur Henri VII de Luxembourg, plus tranquille en Allemagne que ses prédécesseurs, revendiqua les droits de l'Empire sur l'Italie. En conséquence, il traversa les Alpes avec deux mille cavaliers d'élite, et fut parfaitement accueilli d'Amédée V de Savoie, dont la politique consistait à tenir la balance égale entre les gibelins et les guelfes. Ceux-ci, protégés du pape et du roi de Naples, avaient repris partout l'avantage : l'arrivée de l'empereur rétablit les affaires des gibelins. Mattéo Visconti acheta cinquante mille florins d'or les secours des impériaux. Nommé vicaire de l'empire, il ressaisit son influence et rentra
1311. en souverain dans Milan, et les torriani furent tous massacrés ou proscrits. Venise fit aussi alliance avec l'empereur. Cette république venait d'acheter Ferrare de la maison d'Est; ce qui lui avait attiré les excommunications et les armes de Clément V. Henri cependant perdait au siége de Bresse un temps précieux, s'emparait de l'autorité à Gênes, et recevait à Rome (1312) la couronne impériale des mains du légat, tandis que Robert et les guelfes lui disputaient avec succès plusieurs quartiers de cette même ville. Cependant l'armée allemande croissait de jour en jour; les gibelins accouraient de toutes parts; Gênes armait soixante-dix galères; Pise dépensait en sa faveur deux millions de florins d'or; Frédéric partait de Messine avec cin-

quante vaisseaux pour faire une descente en Calabre; il paraissait donc impossible que la Toscane et le royaume de Naples résistassent à une aussi formidable invasion : Henri mourut, et les guelfes furent 1313.
sauvés.

Les gibelins, et surtout Pise, se trouvaient exposés aux vengeances du roi de Naples, que Florence avait proclamé son seigneur : deux hommes leur donnèrent successivement la supériorité. Le premier fut un gouverneur de Gênes pour les Allemands. Appelé par Pise et maître de Lucques, il marcha contre Robert et les Florentins; mais, à la suite d'une grande victoire, où le frère même de Robert et les principaux capitaines guelfes perdirent la vie, il se déshonora par ses cruautés et ses tyrannies envers les siens, en sorte que Gênes appela Robert et se donna à lui pour vingt années. Le second fut Castruccio Castracani. Exilé jadis de Lucques, sa patrie, il avait porté les armes en Flandre contre Philippe le Bel, et il était revenu en Italie à la suite de Henri VII. Pise et Lucques s'étant révoltées contre le despotisme de leur sauveur, Castruccio fut élu chef de la ligue gibeline d'un consentement unanime, et il ne démentit pas l'espoir que l'on avait conçu de sa prudence. Galéas Visconti, fils de Mattéo, lui avait succédé en 1322. Chassé de Milan, il y était presque aussitôt rentré; puis il y avait été assiégé par les guelfes qui lui enlevèrent Plaisance.
De concert avec ce prince, Castruccio entra sur les 1325.
terres des Florentins et les défit en bataille rangée. Cane della Scala, à qui Henri VII avait donné Vérone, Vicence et la marche trévisane, profita du moment pour s'emparer de Padoue qu'il convoitait depuis longtemps. D'autre part, le pape contraignait les Vénitiens de renoncer à Ferrare, et réduisait la maison d'Est à son ancien patrimoine. Dès cette époque, un grand nombre de seigneurs gibelins cherchèrent à sceller leur puissance en se réconciliant avec les guelfes et en se faisant reconnaître par le pape.

En Allemagne, Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche se disputaient l'empire. Après dix années de

guerre, la victoire se déclara pour le premier. Jean XXII (1316-1334) avait été l'âme du parti contraire. Aussi, dès que Louis se voit affermi, il traverse les
1327. Alpes avec huit cents cavaliers, prend à Milan la couronne de fer, après avoir fait prisonnier Galéas, qui voulait le trahir, est accueilli par Castruccio, qu'il nomme duc de Lucques, soumet Pise révoltée, marche à Rome, où il se fait couronner par Sciarra Colonne, préfet de la ville, et, excommunié par le pape, il le dépose à son tour, d'après l'exemple donné par les princes de Franconie et de Souabe. Cependant les guelfes, Robert à leur tête, s'étaient réunis contre l'ennemi commun, et les gibelins, alliés naturels de l'empereur, se refroidissaient, parce qu'il semblait vouloir abaisser leur puissance. Castruccio donna l'exemple et se retira à Lucques, où il mourut la même année. De concert avec Frédéric de Sicile, à qui Robert avait voulu enlever Palerme en 1324, Louis de Bavière méditait le siége de Naples. La défection des seigneurs gibelins le contraignit à se retirer en Allemagne. Azzo, fils de Galéas, qu'il avait rétabli à Milan, se fit aussitôt nommer par le pape vicaire de l'empire en Lombardie. Mais cette expédition avait affermi à Mantoue Louis de Gonzague, qui en avait été proclamé seigneur en 1328, et à Ferrare la maison d'Est, rappelée en 1317 par les citoyens révoltés, et à qui le pape n'avait cessé de faire depuis dix ans une guerre acharnée.

Lucques, devenue sans maître par la mort de Castruccio, fut la proie d'une troupe d'Allemands qui la mirent à l'encan. Florence l'ayant refusée, elle fut achetée par Spinola de Gênes, qui ne la posséda pas longtemps. Jean de Luxembourg, roi de Bohême, s'étant avancé en Carinthie, fut appelé par les habi-
1331. tants de Bresse; bientôt il fut reçu dans Pavie, Novarre, Milan, et dans toute la Lombardie; Bergame, Modène et Reggio lui ouvrirent leurs portes; Lucques implora son secours contre la tyrannie de Spinola : en sorte que, sans coup férir, ce prince était ainsi maître d'une bonne partie de l'Italie septentrionale,

les gibelins s'étant déclarés pour lui. Mais le roi de Bohême s'était lié étroitement avec le pape Jean XXII, et avec le cardinal Bertrand du Poyet, son légat, d'autres disent son fils, qui s'était rendu maître de Parme, de Plaisance et de Bologne. Par un singulier renversement de choses, les guelfes se joignirent à un prince allemand, et les gibelins l'abandonnèrent pour se liguer avec Robert de Naples, jusqu'alors leur plus grand ennemi. Ni les conquêtes du roi de Bohême, ni celles du légat ne furent solides. La même inconstance qui les avait rendus puissants, les renvoya, le premier dans son royaume, l'autre à Avignon auprès du pape, où il mourut.

Cependant les gibelins se jetaient à l'envi sur les dépouilles du vaincu. Louis de Gonzague s'emparait de Reggio, la maison d'Est, de Modène ; Florence soumettait Lucques, qu'elle ne savait pas conserver ; Azzo rentrait en possession de ses villes, et Mastino della Scala, qui avait succédé en 1328 à Cane, son oncle, joignait à la seigneurie de Vérone les villes de Bresse et de Parme. Tous avaient juré de se soutenir mutuellement ; mais ils ne tardèrent pas à s'attaquer l'un l'autre. La guerre éclata d'abord entre Azzo Visconti et Mastino della Scala. Mastino sortit vainqueur de la lutte. Déjà maître d'un grand nombre de villes, il y ajouta Lucques, qu'il achetait du gouverneur à qui Jean de Luxembourg l'avait vendue. Florence, qu'il
menaçait, se ligua contre lui avec Venise et les guelfes. 1335.
Ses projets ambitieux empêchèrent les gibelins de le secourir. Trop faible alors, il perdit successivement Padoue, Bresse et Parme ; mais recourant à la ruse, il détacha Venise de la coalition par la cession de Trévise, vendit Lucques aux Florentins, à qui Pise la disputa par les armes, et se tira ainsi d'embarras sans un désavantage trop marqué. La fin des hostilités mit Azzo Visconti à deux doigts de sa ruine. Un de ses cousins ayant pris à sa solde les troupes de Mastino, marcha contre Milan, et ne fut vaincu qu'après un combat opiniâtre. Azzo profita de la victoire pour s'étendre ; en sorte qu'il pouvait rivaliser de puissance

1339. avec le roi de Naples, lorsqu'il mourut à trente-six ans, unanimement regretté des peuples pour ses excellentes qualités. Luchin, son oncle, lui succéda, et quoique d'un caractère bien différent, il n'en gouverna pas moins avec gloire. Ce fut lui qui rappela tous les exilés par une généreuse amnistie. Il acheta Parme d'Obizzo III, et Asti se soumit volontairement à sa puissance.

Dans l'Italie méridionale, Pierre II avait succédé en 1336 à son père Frédéric sur le trône de Sicile. Robert avait aussitôt réclamé l'exécution du traité de Castronuovo. Les deux princes se préparèrent à la guerre. La flotte napolitaine triompha en 1339 près des îles Lipari; mais Robert fut rappelé à Naples par quelques troubles qu'il apaisa. La mort de Pierre, qui laissait pour successeur Louis, son fils, âgé de cinq ans, offrait au roi de Naples une belle occasion de réclamer ses droits. Malheureusement ce prince
1343. mourut: événement qui fut la source de bien des révolutions et de bien des crimes, tandis que le gouvernement prenait enfin une forme solide en Toscane et en Lombardie.

CHAPITRE XXXVII.

De l'Italie, depuis le règne de Jeanne I[re], reine de Naples, jusqu'à la mort de Ladislas. (1343-1414 — XIV[e] et XV[e] siècles.) — Puissance des Visconti. — Rienzi à Rome. — Seconde maison d'Anjou.—Grand schisme d'Occident (1377).

Les rois de Hongrie avaient des prétentions sur la couronne de Naples, comme descendants de Charles Martel [1], fils aîné de Charles II. Robert, qui avait perdu, en 1328, son fils unique, nommé aussi Charles, consentit à réunir les droits des deux branches en

1. Voir chapitre XXXVIII, vers la fin.

donnant la princesse Jeanne, sa petite-fille, à André, second fils du roi de Hongrie. Quand il mourut, tous les seigneurs et toutes les villes prêtèrent serment aux deux époux. Mais Jeanne, accoutumée au luxe et aux plaisirs, ne tarda pas à s'ennuyer de la sévérité de mœurs et de la demi-barbarie du prince. Les Hongrois de leur côté rebutaient les Italiens par leurs rapines ; de sorte qu'il se trama bientôt, partie par mécontentement, partie par ambition, une conjuration dont André fut la victime. Il périt assassiné, et 1345.
Jeanne épousa en secondes noces Louis, son cousin, prince de Tarente.

Cependant Louis le Grand, devenu roi de Hongrie, armait pour venger la mort de son frère. Tout se soumit à son approche. Jeanne et Louis de Tarente s'enfuirent à Avignon. Ceux qui avaient trempé dans le meurtre d'André, furent décapités, quelle que fût leur naissance. Mais une peste violente ayant forcé le roi de Hongrie de retourner dans ses états, Jeanne vendit Avignon au pape, assembla des troupes et 1348.
rentra dans son royaume. Une nouvelle invasion des Hongrois ne lui laissa que Naples et Averse. Ces deux villes mêmes risquaient de tomber aux mains du vainqueur, l'armée de Jeanne ne pouvant aucunement se mesurer à la sienne, lorsque le pape, soit prévention, soit vérité, ayant décidé que la reine n'avait eu aucune part au meurtre du prince hongrois, Louis montra un désintéressement vraiment admirable, en remettant 1351.
toutes les places conquises, et en licenciant son armée.

Les tuteurs de Louis de Sicile avaient profité des circonstances pour conclure avec Jeanne une paix définitive en 1347. Mais les factions déchiraient toujours cette malheureuse île. En 1354, Louis de Tarente fran- 1354.
chit le détroit au mépris des traités, et s'empara de Syracuse, de Girgenti et de plus de cent villes. Frédéric II succéda à son frère l'année suivante. A peine âgé de treize ans, il ne pouvait lutter ni au dedans ni au dehors contre de puissants ennemis. La trahison mit Jeanne et Louis en possession de Messine, où ils firent

leur entrée la couronne en tête. Mais d'un côté le jeune roi se ménagea les secours de l'Aragon en épousant la
1362. fille de Pierre IV. D'autre part Louis de Tarente mourut. Jacques, fils du roi de Majorque, que Jeanne épousa en troisièmes noces, mais à qui elle n'accorda aucune autorité, ne songeait qu'à recouvrer son royaume héréditaire. Les hostilités languirent. En 1372, Jeanne signa la paix avec Frédéric, qui se reconnut vassal du royaume de Naples et qui s'engagea à un tribut annuel de 15,000 florins d'or. Quatre ans après, la reine, devenue veuve, donna la couronne et sa main à Othon de Brunswick, capitaine d'une de ces compagnies qui désolaient alors l'Italie et la France, pillant amis et ennemis, ou vendant leurs services à qui avait le plus d'argent pour les payer.

La Lombardie et la Toscane n'avaient plus rien à appréhender du royaume de Naples. Florence était redevenue guelfe dès l'an 1308. Tant que Robert dirigea la république, tout fut assez tranquille. Mais en 1342, dans la guerre contre Pise pour la souveraineté de Lucques, elle déféra le commandement des troupes à Gauthier de Brienne, ancien duc d'Athènes, qui s'empara du pouvoir absolu et qui exerça un an la plus cruelle tyrannie. Son expulsion fut le signal des troubles. Le gouvernement fut d'abord confié à un sénat composé de plébéiens et de nobles. Ceux-ci, qui n'avaient que le tiers des places, abusèrent de leur influence, de sorte qu'ils furent exclus de toute participation aux affaires. Ils recoururent aux armes. La guerre civile ensanglanta Florence. Les plébéiens victorieux sous la conduite des Médicis, établirent huit prieurs des arts sous un gonfalonier de justice, et exclurent à jamais les nobles de toute magistrature. Ce fut peu de temps après (1349) qu'une peste affreuse dévasta toute l'Europe, mais surtout l'Italie, et enleva quatre-vingt-seize mille personnes dans la seule ville de Florence. La république, ainsi décimée, se vit presque aussitôt attaquée par les Visconti.

1349. A Luchin avait succédé un autre oncle de Galéas, nommé Jean. Depuis longtemps engagé dans les or-

dres, il réunit une seconde fois à Milan, dont il était archevêque, les deux puissances, spirituelle et temporelle. Non moins ambitieux que son frère, aux villes que celui-ci avait possédées, il ajouta Crémone, Asti et surtout Bologne, ce qui lui ouvrait la Toscane. Ligué avec Pise et les autres cités gibelines, il attaqua en effet le territoire de Florence. Un échec qu'il reçut ne diminua pas son pouvoir. Bientôt Gênes, la dominatrice des mers, le reconnut pour son seigneur. Cette république était continuellement déchirée, depuis le commencement du siècle, par les factions des guelfes et des gibelins : mais au dehors elle soutenait son ancienne gloire. En 1323, elle avait repoussé victorieusement les gibelins qui l'assiégeaient depuis quatre ans, malgré les secours que leur avaient accordés Castruccio Castracani et Frédéric de Sicile. Maîtresse du faubourg du Péra à Constantinople, elle avait forcé plus d'une fois les Grecs à plier sous ses lois. Elle se trouvait engagée depuis 1350 dans une guerre difficile. La ville de Caffa ayant été assiégée par les Tartares, les Génois, pour anéantir leur commerce, avaient fermé la mer d'Azof à tous les vaisseaux. Venise irritée d'un blocus contraire à ses intérêts, s'était unie contre eux au roi d'Aragon et à l'empereur de Constantinople. Gênes n'en obtint pas
moins la célèbre victoire navale de Gallipoli, qui con- 1352.
traignit Cantacuzène à demander la paix et à expulser les Catalans et les Vénitiens de Constantinople. Mais la fortune changea l'année suivante. Vaincus à Alghéro. les Génois appelèrent à leur secours Jean Visconti. Ils lui durent la brillante journée de Porto-Longo (1354), où l'amiral vénitien resta prisonnier avec toute sa flotte. Venise acheta la paix deux cent mille florins d'or, et renonça pour trois ans au commerce de la mer Noire.

Ce fut dans ce haut degré de gloire que Jean Galéas
laissa le gouvernement de la Lombardie aux trois fils 1354.
d'un quatrième frère. L'un des trois mourut, et les deux autres, nommés Bernabo et Galéas II, s'étant partagé les villes lombardes, y maintinrent leur auto-

rité, et vécurent dans une union qui fit leur force. Cependant ils ne purent conserver ni Bologne, que leur enleva (1355) Jean d'Oleggio, son gouverneur, ni Gênes qui rappela (1356) son ancien doge.

Malgré ce double échec, la puissance des Visconti fit que les seigneurs d'Italie et la république de Florence engagèrent l'empereur Charles IV à venir prendre à Rome la couronne impériale, parce qu'ils espéraient abattre, avec son secours, une famille que trop de talents et d'ambition leur rendait odieuse. Charles
1355. vint en effet à Milan, mais mal accompagné. Les Visconti déjouèrent tous les projets de leurs ennemis en lui offrant eux-mêmes la couronne de fer. Séduit par leurs déférences, et en même temps étonné des troupes nombreuses qu'ils firent exprès défiler sous ses yeux, Charles continua sa route vers Rome, où il fut couronné par le légat du pape. De là, malgré tout ce qu'on put lui dire, il retourna en Allemagne, chargé de l'argent des villes, qui crurent devoir acheter de lui la confirmation de leurs priviléges [1].

Les deux frères, délivrés de toute crainte, songèrent à se venger des princes qui s'étaient déclarés contre eux. Galéas attaqua d'abord le Montferrat. Nous avons vu la triste fin de Guillaume V en 1292, et l'avènement, en 1305, de Théodore Paléologue. Jean II, fils et successeur de Théodore (1338-1372), s'était allié aux Vénitiens contre le roi de Hongrie. Jeanne de Naples ayant armé en faveur de son beau-frère, il avait dû à Othon de Brunswick, chef d'aventuriers allemands, la victoire de Gaménara (1345), qui coûta la vie à trois mille Provençaux. Plus tard, s'appuyant sur Charles IV, il avait enlevé Asti (1356) à Galéas. Celui-ci, après le départ de l'empereur, envahit le Montferrat, et il s'en serait emparé entièrement, si le comte de Savoie ne l'eût arrêté par plusieurs défaites. Quant au

1. Pise lui donna 60,000 florins d'or, Lucques 200,000, Sienne 20,000, et Florence 100,000, outre un tribut annuel de 4000 florins en qualité de ville impériale.

gouvernement, Bernabo et Galéas adoptèrent une marche bien différente de leurs prédécesseurs. Au lieu de gouverner les peuples, plutôt soumis que sujets, avec modération et sagesse, ils les accablèrent d'impôts pour subvenir aux dépenses de la guerre ou du luxe, et se conduisirent en tyrans. Les Carrare à Padoue, les Della Scala à Vérone, et tous les autres seigneurs imitaient cette conduite, soit par nécessité dans leurs guerres, soit pour rivaliser de splendeur avec la cour de Milan. Ajoutez les guerres civiles auparavant inconnues, mais qui s'élevèrent alors pour la succession dans presque toutes les familles régnantes, et vous aurez une idée des fléaux auxquels l'Italie était en proie.

Toutefois, quelque pesant que fut le joug qui opprimait ces malheureuses contrées, le sort des pays soumis à l'Eglise était encore plus déplorable. Il n'était sorte de brigandages que ne commît jusqu'au moindre seigneur, pourvu qu'il possédât une roche qui lui servît d'asile et quelque argent pour payer des sicaires. Plusieurs fois les papes, retirés à Avignon, envoyèrent des légats rétablir l'ordre; mais ou leurs forces étaient insuffisantes, ou, par une connivence coupable, ils faisaient acheter aux grands l'impunité, et nourrissaient leurs soldats aux dépens du peuple. Ravenne obéissait aux Polenta, Faenza aux Manfrédi, Rimini aux Malatesta, Urbin aux Montéfeltri, Ferrare à la maison d'Est. Bologne s'était proclamée république; mais déchirée tour à tour par l'aristocratie et par la démocratie, elle avait dû se soumettre d'abord à Bertrand du Poyet, puis aux Visconti, puis à Jean d'Oleggio qui la tyrannisait. A Rome, les Ursin et les Colonne continuaient à opprimer la ville de leurs divisions. Nicolas Rienzi, de basse naissance, voulut y apporter remède. Nommé tribun (1347) par le peuple, il fit revivre un instant quelque justice; mais il ternit ses qualités par son ambition et sa jactance. Que penser en effet d'un homme qui citait à son tribunal l'empereur même et le pape, prétendant juger en dernier

ressort tous les différends? Odieux aux grands par sa justice, au peuple par sa vanité, il tomba au bout de sept mois, s'enfuit auprès du roi de Hongrie, alors dans la Pouille, et fut livré par lui au pape Clément VI, qui le tint longtemps dans les prisons d'Avignon. Mais l'audacieux tribun devait reparaître sur la scène. Innocent VI avait envoyé en Italie le cardinal-légat Albornoz, qui réduisit de gré ou de force les villes et les vassaux rebelles de la Romagne. Rome était la proie de nouveaux démagogues. Albornoz y envoya Rienzi, qui ressaisit bientôt son premier ascendant, mais qui le perdit avec la même promptitude. Moins heureux cette fois (1354), il fut massacré à l'instigation des Colonne.

Albornoz, maître de Rome, du patrimoine de Saint-Pierre, du duché de Spolète et de la marche d'Ancône, dont les différents seigneurs avaient prêté serment au saint siége, voulut aussi rentrer dans Bologne, que tenait toujours Jean d'Oleggio. Ce prince était en guerre avec les Visconti. Trop faible contre eux, il
1360. préféra vendre la ville au légat, ce qui brouilla le pape avec les seigneurs de Milan. Ceux-ci attirèrent dans leur parti Florence, que les hauteurs du légat avaient irritée. Urbain V (1362-1370), successeur d'Innocent VI, se rendit lui-même à Rome pour rendre la guerre plus active. Mais Charles IV, qu'il avait appelé,
1368. étant venu, comme la première fois, mal accompagné, de sorte que presque toutes les villes lui fermèrent leurs portes, le pontife se retira, n'ayant fait que recevoir l'abjuration momentanée de l'empereur de Constantinople. Grégoire XI (1370-1378) suivit la même politique. Bernabo ayant acheté Reggio des Allemands qui s'en étaient emparés (1371), il publia contre lui une nouvelle ligue. Les Milanais furent d'abord vaincus. Mais à leur instigation et à celle de Florence, toutes les villes de l'état ecclésiastique se soulevèrent à la fois contre le pontife. Bologne assiégée fut délivrée par les secours des Florentins. Grégoire conclut alors la paix avec les Visconti:

conti; puis tournant contre Florence, il contraignit la république à acheter, avec la paix, la levée des excommunications qu'il avait fulminées contre elle.

Malgré les efforts du roi de France, et malgré l'opposition des cardinaux, qui préféraient le séjour d'Avignon à celui de Rome, Grégoire comprit enfin que le meilleur moyen de ramener la paix dans les états de l'église, serait d'y retourner lui-même. Il mourut à Rome dans l'année. Les cardinaux s'étant assemblés 1378.
pour lui nommer un successeur, les Romains en armes environnèrent le conclave, les menaçant de la mort s'ils n'élisaient point un Italien. Leur choix tomba sur l'archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI. Digne de la tiare avant de la porter, il s'aliéna dès le principe ses partisans les plus zélés, et mécontenta quelques princes. Aussitôt on se rappela que l'élection n'avait pas été libre. Les cardinaux, réunis de nouveau à Fondi, portèrent au saint-siége Robert de Genève, qui prit le nom de Clément VII et qui s'établit à Avignon. La France se déclara la première pour lui; les rois d'Aragon et de Castille, mécontents d'Urbain, suivirent cet exemple : en sorte que la chrétienté se trouva pendant soixante-douze ans partagée entre deux obédiences. C'est ce qu'on appelle le grand schisme d'Occident.

Jeanne avait d'abord reconnu Urbain VI, auparavant son sujet. Mais ce pontife l'ayant citée à comparaître devant son tribunal, comme feudataire du saint siége, la fière et impérieuse princesse, devenue la plus ardente protectrice de Clément VII, joignit ses troupes à une armée française pour l'établir dans les états de l'église. Urbain suscita à la reine un puissant adversaire dans Charles de Duras, son cousin à un degré éloigné, mais légitime héritier de la couronne. Ce prince vint aussitôt de la Hongrie, où il avait été élevé, recevoir du pape l'investiture; puis il s'avança à la tête d'une belle armée pour se mettre en possession du royaume. Dans cette extrémité, Jeanne, par le conseil de Clément, adopta Louis Ier, duc d'Anjou, frère de Charles V, roi de

1382. France. A cette nouvelle, Charles hâte sa marche, se fait ouvrir les villes de gré ou de force, s'empare de la reine et la fait étrangler quelque temps après. Louis avait été retenu en France par l'ambition de disputer à ses frères la tutelle de Charles VI, son neveu. Bientôt il assemble des troupes, entre en Italie, où il apprend la fin malheureuse de Jeanne, et ne se porte qu'avec plus d'ardeur à la venger. Charles de Duras fit une guerre uniquement défensive; en sorte que Louis, sans vivres et sans argent, repoussé de toutes les villes et ne trouvant point d'ennemis à combattre, voyait son armée se consumer insensiblement et sans fruit. Pour comble de malheur, la peste se mit dans ses troupes. Lui-même en fut atta-
1384. qué et en mourut à Bari, laissant un fils en bas âge, que sa mère et Clément VII mirent en possession de la Provence. Cependant Charles de Duras portait ses armes en Hongrie, dont il prétendait dépouiller les filles de Louis le Grand. Il y périt assassiné. Son fils Ladislas, âgé de dix ans, dut à la jeunesse de son compétiteur et à la protection d'Urbain de se maintenir sur le trône de Naples, où nous le verrons briller dans un âge plus avancé.

Vers la même époque, la rivalité de Venise et de Gênes mettait en feu tout le nord de l'Italie. En 1355, Venise avait presque vu succomber son aristocratie sous les efforts du doge Marino Faliéro, que le conseil des Dix fit décapiter comme coupable de trahison. A peine remise de cette secousse, elle perdit l'Istrie et la Dalmatie que lui enleva Louis le Grand. La guerre avec Gênes fut plus longue et plus sérieuse. Les Génois s'étant emparés de l'île de Chypre sur Pierre de Lusignan, celui-ci engagea dans sa querelle Bernabo Visconti et Venise. Lucien Doria, amiral de la flotte génoise, compensa un premier échec (1379) par une éclatante victoire qui rendit la république maîtresse de Chiozza, place située à une très-faible distance de Venise. Enorgueillis de ce succès, les Génois refusèrent durement la paix aux vaincus, prétendant les ensevelir sous leurs lagunes. Le désespoir et le

patriotisme des Vénitiens leur rendirent une armée. Chiozza, théâtre de la supériorité génoise, devint célèbre aussi par un revers, l'armée et la flotte de Doria ayant été faites prisonnières par Victor Pisani (1380). Ce fut alors aux Génois à demander la paix. Amédée VI de Savoie se porta médiateur. Le traité fut conclu à Turin. Mais les deux républiques, affaiblies par leurs victoires mêmes, se virent enlever quelque temps après par les Turcs, sans pouvoir résister, leurs possessions d'Orient. Gênes languit dès lors presque sans éclat. Venise, toujours commerçante, chercha une souveraineté plus sûre en terre ferme.

En Lombardie, Galéas avait laissé pour héritier Jean Galéas (1378), son fils. Bernabo, dévoré d'ambition, fut excité par la jeunesse de son neveu à le dépouiller, s'il le pouvait, par des voies cachées. Jean Galéas profita habilement des circonstances pour mettre tous les torts du côté de son oncle; et lorsqu'il eut ainsi disposé les esprits en sa faveur, une occasion s'étant présentée, il enleva Bernabo et deux de ses fils, 1385. chassa les autres de la Lombardie, et fut reçu dans toutes les places. La famille déchue, généralement odieuse par sa tyrannie, ne trouva ni dans les princes ni dans les villes voisines un seul protecteur.

A peine affermi dans ses nouveaux états, Jean Galéas fit une ligue avec François Carrare, qui avait hérité de Padoue (1355) et acheté Trévise, et ils dépouillèrent de concert l'ancienne maison della Scala 1387. de la seigneurie de Vérone et de Vicence. François Carrare avait cru partager les dépouilles du vaincu; trompé dans son attente, il prit les armes contre Jean Galéas, qui s'unit aussitôt avec les Vénitiens, et qui fut presque immédiatement reçu dans Padoue et dans 1388. Trévise. Carrare, après bien des efforts et des voyages, ménagea, entre plusieurs princes que l'ambition de Galéas effrayait, une ligue dans laquelle entrèrent Florence, Gênes et Venise elle-même, l'ancienne alliée des Visconti. Il fallait un chef. On appela d'abord Etienne, duc de Bavière, qui envoya dix mille cavaliers; puis le comte d'Armagnac, qui en amena quinze

mille, mais qui perdit, dès la première ent reprise, sa réputation de bonheur, la liberté, et par suite la vie, Galéas ayant été soupçonné de l'avoir fait em-
1390. poisonner à Alexandrie. Mais Carrare s'empara de Padoue. Quant à Gênes, elle était déchirée par les factions qui changeaient neuf fois le doge en cinq ans. Venise s'affermissait à Corfou, qui s'était révoltée contre le roi de Naples; à Duras, qu'elle avait enlevée au même prince; à Argos, à Napoli de Romanie et à Scutari, qu'elle venait d'acheter (1388) de leurs possesseurs.

Ce fut peu de temps après cette époque, que Jean Galéas mit le sceau à la grandeur de sa famille, en achetant de l'empereur Wenceslas (1395) la dignité ducale. Il se trouvait ainsi légitime maître des deux tiers de la Lombardie, et le premier prince italien dont la puissance devenait héréditaire avec la sanction de l'empire. Mais lorsqu'à ses états il eut encore ajouté Pise, que lui vendit le podestat en se réservant Piombino et l'île d'Elbe; Sienne, qui se donna à lui en haine de Florence, et Pérouse, dans l'état ecclésiastique; le pape Boniface IX, successeur d'Urbain (1389-1404), Florence, Venise et les Carrare formèrent une nouvelle ligue, à la tête de laquelle vint se
1400. mettre Robert, élu empereur l'an 1400, après la déposition de Wenceslas. La fortune se déclara encore pour Jean Galéas. Robert, vaincu près du lac de Garda, retourna en Allemagne, où le demandaient ses
1402. affaires. Le vainqueur s'empara de Bologne, qu'il convoitait depuis longtemps, et assiégea Florence, mais sans succès. Là se termina sa glorieuse carrière. Il laissait deux fils en bas âge, qui se partagèrent ses états, et une fille, Valentine de Milan, mariée au duc d'Orléans, frère de Charles VI, le même qui fut assassiné par les ordres du duc de Bourgogne.

La jeunesse de Jean-Marie et de Philippe-Marie Visconti faillit être la ruine d'une famille qui avait affecté la souveraineté de l'Italie. Les capitaines de leur père montrèrent les premiers ce que l'on pouvait oser contre eux; car ils se rendirent la plupart maîtres des

villes qu'ils gouvernaient. Au dehors, Carrare courut aux armes; mais il trouva dans son chemin les Vénitiens, qui le prirent, le firent étrangler lui et ses fils (1395), et s'emparèrent ainsi de Padoue, de Vérone et de Vicence. Nicolas III d'Est, gendre de Carrare et vaincu avec lui, reprit cependant Parme et Reggio; mais il céda la première à Venise. La maison de Gonzague, à Mantoue, les marquis de Montferrat et de Saluces réussirent mieux dans leurs entreprises sur la Lombardie. Florence cependant relevait l'étendard des guelfes, sous lequel plusieurs villes du duché de Milan se déclarèrent indépendantes. Sienne chassait la garnison milanaise; les villes de l'état ecclésiastique, surtout Bologne et Pérouse, retournaient au saint-siége; enfin Pise, vendue une dernière fois (1405) aux Florentins par son podestat Gabriel Visconti, assurait, par tant d'abaissement, la domination de leur république sur la Toscane entière.

Une autre puissance menaça d'envahir toute l'Italie. Pendant la minorité de Ladislas, sa mère, qui gouvernait sous son nom, avait donné de nouvelles forces à la faction d'Anjou par une administration déplorable. Louis II d'Anjou, excité par Clément VII, était passé en Italie et s'était rendu maître de Naples (1387). La guerre dura plusieurs années entre les deux prétendants; enfin les armes et la fortune de Ladislas l'emportèrent, et ce prince, paisible possesseur de tout le royaume (1399), en prit lui-même les rênes. L'ambition le fit céder aux vœux des Hongrois qui l'appelaient à leur trône, et dont l'inconstance l'en précipita ensuite; révolution qui rendit aux Vénitiens ce qui leur avait été précédemment enlevé dans la Dalmatie et dans l'Istrie. De retour en Italie, Ladislas résolut de réunir sous ses lois toute la péninsule qu'il aurait gouvernée comme empereur. Le schisme lui livrait presque sans défense les états de l'église. A Clément VII avait succédé (1394) Pierre de Luna ou Benoît XIII, que Charles VI, roi de France, assiégea en vain dans Avignon pour l'obliger à se démettre. D'autre part, Boniface IX avait laissé la tiare (1404)

à Innocent VII, dont l'autorité était précaire. Ladislas,
1406. se déclarant contre lui, se rendit maître du château Saint-Ange; mais il en fut presque aussitôt chassé par les Florentins. Tandis que Grégoire XII, successeur (1406) d'Innocent, se rendait au concile de Pise, Ladislas, retournant contre Rome, la prit, et avec elle Pérouse, Cortone et plusieurs autres villes, d'où il menaçait la Toscane, ayant choisi pour devise ces mots : *Aut Cæsar*, *aut nihil*. Cependant les prélats réunis à Pise avaient élu un troisième pape, Alexandre V. Le nouveau pontife, pour rentrer en possession
1409. des états de l'église, appela une seconde fois Louis d'Anjou en Italie. Celui-ci, étant accouru à la tête d'une brillante armée, eut bientôt chassé Ladislas de toutes ses conquêtes; puis entrant à sa suite dans le royaume de Naples, il remporta sur lui une grande
1411. victoire à Pontecorvo, l'armée napolitaine étant demeurée prisonnière. Le défaut d'argent et une défaite navale arrêtèrent les progrès du vainqueur. Tandis qu'il allait mendier à Rome et à Florence de quoi payer ses troupes, Ladislas rachète les siennes, débauche une partie de l'armée ennemie, détache les Florentins de la ligue et s'accommode avec Jean XXIII, successeur (1410) d'Alexandre; en sorte que Louis dut abandonner une seconde fois la partie et retourner en France. Ladislas fut à peine délivré de cette crainte, qu'il reprit ses projets et qu'il s'empara sur le pape de la marche d'Ancône, de Rome et de la Romagne. Florence se trouvait en un danger aussi grand que dans les dernières années de Jean Galéas, et elle en fut dé-
1414. livrée de la même manière : Ladislas mourut à Pérouse, empoisonné par une de ses maîtresses.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'Italie, depuis la mort de Ladislas jusqu'à la prise de Constantinople. (1414-1453 — XVe siècle.)—Fin du schisme d'Occident (1449). — Maison de Savoie. — Les Sforce à Milan. — La maison d'Aragon à Naples. — Traité de Lodi.

Dans toutes les guerres et les révolutions que nous venons de parcourir, les princes et les républiques d'Italie composaient la presque totalité de leurs troupes d'aventuriers étrangers. Vers le commencement du XVe siècle, on vit se former des bandes italiennes qui vendaient leur vie à qui les payait chèrement, mais qui d'ailleurs montraient toutes à leur chef plus d'affection et de fidélité qu'aux républiques ou aux princes qui avaient acheté leurs services. L'Italie n'y gagnait, il est vrai, que d'être pillée par ses propres enfants : mais du moins l'argent, prix d'un sang mercenaire, n'allait point enrichir d'autres pays. Cette espèce de milice nous explique tant de vicissitudes si promptes, si multipliées. Comme elle mesurait au poids de l'or sa fidélité, il n'était pas rare de la voir abandonner un prince dont elle faisait la force, pour un autre qui lui offrait davantage. Voilà ce qui empêcha souvent les états de s'étendre, comme ils auraient pu le faire, s'ils avaient eu une milice citoyenne.

La maison de Savoie dut sa grandeur à une conduite tout opposée. Ses progrès furent moins rapides, mais plus constants, et ce fut le seul état de l'Italie qui demeura exempt de révolutions extérieures ou domestiques. Le pays avait été partagé, vers la fin du XIIIe siècle, entre les trois branches de Savoie, de Piémont et de Vaud. La branche de Vaud gouverna sans gloire le Bugey et le Valromey, et s'éteignit en 1359. La branche de Piémont se perpétua jusqu'en 1418; mais Tho-

mas II, ayant voulu s'opposer à Charles d'Anjou, fut dépouillé de presque tout le Piémont, et son petit-fils Jacques (1334-1366) ne put en recouvrer qu'une partie sous le règne de Jeanne Ire. Amédée V le Grand commença la branche de Savoie. D'abord comte de Maurienne, il hérita de la Savoie à la mort de Philippe Ier (1285), acquit la Bresse par mariage, et fut nommé prince d'empire (1310) par Henri VII, qui lui donna Asti. Son fils Aimon le Pacifique (1329-1343) prit part aux guerres de la France sous les premiers Valois. Après lui, Amédée IV, surnommé le comte Verd, s'unit au comte de Piémont contre Jeanne Ire, et acheta de Catherine de Vaud, en 1359, le pays de Vaud, le Bugey et le Valromey. Attaqué par Jacques de Piémont, il le vainquit, le fit prisonnier, et lui rendit généreusement ses états, mais en se réservant la suzeraineté. Vidame de Genève, il y fonda une université. Allié de Louis d'Anjou, il en obtint les dernières villes que les rois de Naples conservaient au Piémont. On le vit tantôt secourir Jean Paléologue contre les Turcs et les Bulgares, tantôt négocier entre Venise et Gênes la paix de Turin. Son fils Amédée VII reçut sous sa protection les villes de Nice, de Vintimille, de Villefranche et de Barcelonette. Amédée VIII (1391-1451), toujours occupé à rétablir la paix, soit en France, entre les Bourguignons et les Armagnacs, soit dans l'église, en faisant cesser le grand schisme, réunit à ses états le comté de Piémont (1418), quand la branche de sa famille vint à manquer, et le comté de Genève, jusqu'alors indépendant de la
1416. ville. L'empereur Sigismond étant venu à Chambéri, lui conféra la dignité ducale : ce qui consolida sa puissance et lui donna encore plus de poids dans les affaires de l'Italie.

Cependant le Milanais et le royaume de Naples étaient comme une arène où s'exerçait la valeur des bandes dont nous venons de parler, et où brillaient d'un éclat plus ou moins vif les Carmagnole, les Piccinino, les Sforce et les Del Verme. Dans le Milanais, les deux fils de Jean Galéas étaient en butte aux attaques de

leurs voisins et aux entreprises des capitaines de leur père. Facino Cane, l'un de ces derniers, s'empara de la personne et des états de Philippe-Marie; puis il marcha contre Jean-Marie, accusé d'avoir fait mourir sa propre mère, et certainement coupable d'une cruelle tyrannie. Jean-Marie appela à son secours les Français. L'an 1396, Gênes, déchirée par les factions, s'était donnée à Charles VI, roi de France. Plusieurs gouverneurs s'étaient succédé : d'abord le comte de Saint-Pol, que la peste chassa en 1397; puis d'autres qui ne purent réprimer les Génois s'égorgeant au milieu de leurs murs; et enfin (1401) le maréchal de Boucicault. Celui-ci, grand homme de guerre et bon politique, avait affermi au dedans la tranquillité par le supplice des factieux, et relevé au dehors la gloire de la république en défendant Famagouste contre le roi de Chypre, en pillant à Baruth les comptoirs de Venise, et en remportant sur ses flottes une victoire célèbre. Plus tard il avait encore acquis aux Génois l'île d'Elbe et le port de Livourne : mais les Vénitiens se rendaient maîtres du golfe de Corinthe par la prise de Patras et de Lépante. Ce fut à Boucicault que Jean-Marie eut recours. Ce général faisait reconnaître à Milan la suzeraineté du roi de France, lorsque les Génois soulevés massacrèrent la garnison française, et forcèrent leur libérateur de repasser les Alpes (1409). Jean-Marie, privé de cet appui, était mal mené par Facino : mais celui-ci mourut à Pavie (1412), et presqu'en même temps Jean-Marie, assassiné à Milan pour ses cruautés, laissa Philippe, son frère, unique héritier de la fortune des Visconti.

Philippe, mauvais guerrier, mais bon politique, et soupçonneux jusqu'à l'excès, prit à sa solde le comte François Carmagnole, homme de basse naissance, devenu le meilleur capitaine de son temps. En peu d'années, celui-ci eut réduit à l'obéissance Lodi, Coni, Crémone, Plaisance et toutes les villes rebelles; des capitaines qui y commandaient, les uns s'enfuirent, les autres furent pris, condamnés à mort et exécutés. Cependant les Génois, qui venaient de vendre Li-

vourne à la république de Florence, avaient repris l'esprit de faction avec la liberté. Carmagnole en profita et soumit Gênes, après en avoir chassé le doge Thomas Frégose. Là s'arrêtèrent les prospérités de
1421. Philippe-Marie. Ses soupçons atteignirent Carmagnole, dont il n'avait plus besoin ; d'un autre côté le général, riche de quarante mille florins de revenu, ne se croyait pas encore assez récompensé, parce qu'il voyait d'autres chefs de bandes posséder des provinces entières. Une rupture s'ensuivit. Carmagnole passe au service des Vénitiens, leur fait signer une ligue avec Florence et la Savoie, est nommé généralissime des armées combinées, et, par de nombreux avantages, fait repentir le duc de Milan de ne l'avoir pas satisfait. Mais Venise, en recueillant tout le fruit de la guerre, excita la jalousie des confédérés. Philippe s'en aperçut. Il détacha d'abord de la ligue le duc de Savoie en lui cédant Verceil; puis, par le traité de Ferrare, il
1428. acheta la paix en abandonnant à Venise Bresse et Bergame. Florence, qui s'était épuisée d'argent et qui avait perdu jusqu'à six batailles en une seule année, fut la seule à ne retirer de la guerre aucun avantage.

Le principal instrument du traité avec la Savoie et les deux républiques, avait été Martin V, promu à la papauté par le concile de Constance, qui déposa les trois papes Jean XXIII, Benoît XIII et Grégoire XII, et qui finit ainsi le malheureux schisme de l'Occident. Ce pontife réduisit au devoir les villes de la Romagne, et ramena dans Rome la tranquillité. Son unique but fut toujours de maintenir l'équilibre entre les puissances de l'Italie, et ce fut le mobile de sa conduite dans le Milanais comme à Naples, où les affaires s'embrouillaient de plus en plus.

Ladislas étant mort sans enfants, Jeanne II, sa sœur, lui avait succédé à l'âge de quarante-cinq ans. Veuve, mais sans postérité, de Léopold III, duc d'Autriche, elle épousa et fit reconnaître roi Jacques de Bourbon, comte de la Marche : mais, d'une conduite aussi peu régulière que la fille de Robert, elle vit

périr son favori par les mains du bourreau, et son mari lui fit éprouver la captivité la plus dure. Les peuples avaient d'abord applaudi. Quand ils se sentirent foulés par le nouveau prince, ils redemandèrent la reine, qui emprisonna à son tour et chassa son mari; et celui-ci alla, dit-on, finir ses jours dans un des couvents de Saint-François (1419).

Jeanne, demeurée seule maîtresse, donna tout pouvoir à son ministre Jean Caraccioli, qui crut affermir sa puissance par la ruine des grands. Au nombre des mécontents, fut un de ces chefs d'aventuriers, nommé Sforce, à qui de constants et nombreux services avaient procuré de grands biens dans le royaume. Irrité des intrigues du ministre, Sforce, de concert avec le pape Martin V, appela contre la reine Louis III, duc d'Anjou et comte de Provence. Jeanne avait tout à craindre de ces deux ennemis réunis. Dans ces extrémités, elle offrit à Alphonse V de l'adopter pour son fils, et de joindre la couronne de Naples aux trois couronnes qu'il portait déjà, d'Aragon, de Sicile[1] et de Sardaigne. L'offre était trop belle pour n'être pas acceptée. Alphonse vint secourir la reine (1420), et chassa du royaume Louis III, qui alla vivre obscurément à Rome des aumônes du souverain pontife.

La conduite orgueilleuse et tyrannique du monarque aragonais, tant envers les peuples qu'envers la reine, changea bientôt en haine les premiers sentiments de reconnaissance, en sorte que Jeanne se réconcilia avec Sforce, par le conseil de Caraccioli, et, révoquant l'adoption d'Alphonse, elle rappela Louis III pour la défendre. Alphonse dut céder aux forces de son compétiteur, que secondaient ouvertement le pape et Visconti. Louis se faisait aimer de la reine par une soumission complète à ses volontés, et des sujets par son équité et sa douceur, lorsque la mort l'enleva. Jeanne 1434.
mourut bientôt après (1435), et, par son testament, elle institua son successeur, à l'exclusion d'Alphonse, René d'Anjou, frère de Louis, alors prisonnier en Bourgogne.

1. Voir page 308.

Cependant Eugène IV (1431-1447), successeur de Martin V, réclamait sur Naples la suzeraineté du saint-siége, et Alphonse accourait soutenir le parti puissant déclaré en sa faveur. Isabelle, femme de René, prit en main les rênes de l'état. Alphonse ayant assiégé Gaëte, les Génois, dont elle implora l'appui, vinrent au secours de la place avec treize gros vaisseaux, attaquèrent les Aragonais, et, après un com-
1435. bat opiniâtre, ils remportèrent une victoire si complète, qu'une seule galère ennemie s'échappa, et que les autres furent prises ou coulées. Alphonse lui-même tomba en leur pouvoir. Le parti d'Anjou triomphait d'un tel exploit, lorsque Philippe-Marie, ayant fait demander Alphonse aux Génois, alors ses sujets, se laissa ébranler par les discours du prince, lui rendit généreusement la liberté, et devint son protecteur, d'ennemi qu'il était. Il y perdit Gênes, indignée de se voir enlever le fruit de ses efforts; et toutes ses tentatives ne remirent point cette ville sous sa domination : mais la guerre se ralluma dans le royaume de
1437. Naples. René, délivré de ses fers, vint rendre la partie plus égale. Les fluctuations continuelles des chefs d'aventuriers entretinrent plusieurs années l'équilibre, malgré la puissance du roi d'Aragon, et les secours bien faibles, il est vrai, que lui accorda quelquefois le duc de Milan, son allié.

Alors commença la grandeur des Sforce. Celui que nous avons vu appeler Louis III à Naples, s'était réconcilié avec Jeanne. A sa mort, il laissa à son fils, François Sforce, ses troupes et le duché de Bénévent, qu'il tenait de la munificence de la reine. Lorsque le départ d'Alphonse eut rendu la paix au royaume, François passa au service du duc de Milan, où il eut continuellement à combattre les intrigues de Piccinino, autre chef de bandes et son rival en bravoure comme en faveur. A la paix de Ferrare, l'an 1428, Sforce fut disgracié; puis les Florentins ayant voulu s'emparer de Lucques, il fut envoyé pour secourir la place, la délivra en effet, mais se retira ensuite, gagné par l'or des Florentins. Philippe cependant réclama

encore ses services, lorsque Venise eut repris les armes à l'instigation de Carmagnole. La fortune de ce général échoua contre celle de Sforce : vaincu à Soncino (1431), il paya de sa tête cette défaite, et Sforce sa gloire d'une nouvelle disgrâce. Elle lui profita plus que la plus haute faveur. Eugène IV avait convoqué à Bâle un concile général, qu'il voulut ensuite dissoudre, quand il vit qu'on songeait à mettre des bornes à son autorité : mais les Pères, s'appuyant sur les décrets du concile de Constance, menacèrent de déposer le pontife. Sforce, sous prétexte de protéger l'assemblée. s'empara de la marche d'Ancône, dont il se fit ensuite donner l'investiture par le pape lui-même, attaqué de toutes parts (1434). Quoique devenu ainsi prince souverain, il ne s'en mit pas moins à la solde des Florentins contre le duc de Milan. Mais il ménageait ce prince ; et Philippe, qui le craignait de son côté, entretenait ces dispositions en le leurrant d'un mariage avec Blanche, sa fille illégitime, mais sa seule héritière. On ne saurait dire jusqu'à quel point Philippe était de bonne foi dans ces intrigues : toutefois le temps vint enfin où il dut contribuer, bon gré mal gré, à l'élévation des Sforce.

Les Vénitiens, mal menés par Piccinino, général du duc de Milan, réclamèrent l'appui de Sforce, que sa bravoure et son bonheur faisaient rechercher de tous les princes. Piccinino assiégeait Bresse. Sforce remporta sur lui deux victoires, dégagea ainsi la place, et fit lui-même le siége de Martinengue, château qui en défendait les approches, et qui avait été abondamment pourvu de tout ce qui était nécessaire à la défense. Dès que Piccinino le vit engagé dans cette entreprise, il enveloppa si bien l'armée ennemie, qu'elle souffrait plus que les défenseurs de Martinengue, sans pouvoir toutefois se retirer. Se voyant ainsi maître de son rival, il crut pouvoir dicter la loi à Philippe-Marie, qui se retourna soudain du côté de Sforce, lui offrit sa fille, et commanda à son général de lui laisser un libre passage. Piccinino fut atterré de ce retour : cependant il obéit. Sforce se rendit à Cré- 1441.

mone, qui devenait, avec Pontrémoli, la dot de Blanche; il épousa la princesse, et, arbitre souverain, dicta les conditions du traité entre le duc de Milan et ses ennemis.

Si Philippe-Marie contribuait ainsi à l'agrandissement de Sforce, ce n'était pas sans la crainte de lui voir trop d'influence dans ses propres états. Aussi, dans le temps même où il lui donnait sa fille, il engageait Alphonse, déjà bien supérieur à son rival, à enlever aux Sforce le duché héréditaire de Bénévent. René d'Anjou ne conservait plus que Naples, parce qu'il avait mécontenté ses bandes mercenaires en essayant de former une armée nationale. L'entreprise d'Alphonse sur Bénévent faillit relever ses affaires, en lui donnant pour défenseur Sforce, dont la famille avait toujours été attachée à la maison d'Anjou. Visconti para le coup en faisant attaquer la marche d'Ancône par le pape, auquel il envoya sous main de bonnes troupes. Alphonse, délivré de toute crainte, continua de pousser René, s'empara
1442. de Naples par le même aqueduc qui jadis avait conduit Bélisaire dans la ville, et chassa entièrement son rival du royaume. Eugène IV refusa d'abord au vainqueur l'investiture; mais le concile de Bâle, qu'il avait voulu transporter à Ferrare, venait de prononcer sa déposition et de nommer (1437) à sa place, sous le nom de Félix V, Amédée VIII, duc de Savoie, qui avait quitté le sceptre pour la bure. Eugène, craignant que le roi d'Aragon n'entraînât ses quatre royaumes dans le parti de son compétiteur, abandonna enfin la maison d'Anjou. Ainsi furent réunis les deux royaumes de Naples et de Sicile, cent soixante-sept ans après leur séparation.

Depuis cette époque jusqu'à l'an 1447, l'histoire de l'Italie ne nous offre qu'intrigues et guerres entre le duc de Milan et son gendre. François Sforce en sortit presque toujours vainqueur, et le dut souvent à l'alliance de Florence et de Venise. Quelquefois il fut près d'être entièrement abattu : mais alors Philippe lui-même le soutint pour n'avoir rien à craindre de

Piccinino et des autres chefs d'aventuriers qui auraient pu devenir trop puissants, si Sforce eût été trop faible. Enfin ce prince mourut, après avoir passé 1447.
dans les détours d'une politique astucieuse et inutile, la dernière partie d'un règne dont les commencements furent glorieux. Sa succession devint la cause de nouvelles guerres. On vit se jeter à la fois sur le malheureux duché, Alphonse d'Aragon, en vertu d'un testament réel ou supposé; Sforce, comme époux de l'unique fille de Philippe Visconti; Charles d'Orléans, comme son neveu par sa mère Valentine; Louis, duc de Savoie, que Marie de Savoie, veuve de Philippe, voulait faire élire par le peuple de Milan; enfin l'empereur Sigismond, qui prétendait que le duché relevait de l'empire. D'une telle complication d'intérêts, naquirent des guerres dont nous aurons plus tard à rendre compte. Mais alors le péril était plus pressant du côté de Venise. Cette république, toujours en guerre avec Philippe-Marie, profita de sa mort pour enlever Crémone, qui appartenait à Sforce, et pour s'affermir à Plaisance et à Lodi, qui lui avaient ouvert leurs portes. Milan se déclarait libre, et voulait cependant asservir les autres villes de la Lombardie. Il en arriva que Pavie se donna à François Sforce pour ne point obéir à Milan, son ancienne rivale; que beaucoup d'autres villes penchèrent vers le même parti, et que Milan, trop faible contre Venise, crut devoir mettre le même François Sforce à la tête de ses armées. Celui-ci, aussi profond politique que grand capitaine, se garda bien de montrer d'abord où tendait son ambition; mais quand il eut défait deux fois et presque entièrement abattu les Vénitiens, il les contraignit de se liguer avec lui, et vint mettre de suite le siége devant Milan. Tout l'acharnement que mit 1450.
cette ville à se défendre, l'adresse avec laquelle elle détacha Venise de la ligue, l'appel qu'elle fit au duc de Savoie, rien ne put lui faire éviter son sort : elle se rendit, et Sforce réunit ainsi la presque totalité des états qui avaient été possédés par son beau-père.

Cependant une ligue se formait contre le nouveau

potentat. Alphonse d'Aragon, par une vieille haine de famille, Venise, par ambition, le duc de Savoie et le marquis de Montferrat, par crainte, réunirent leurs forces : les petits princes restèrent neutres, ainsi que le pape Nicolas V, qui avait rendu l'union à l'Eglise, l'antipape Félix V ayant abdiqué (1449) pour se retirer à Ripaille. Les confédérés auraient pu se prévaloir des dispositions hostiles à la maison des Sforce, que
1452. montra l'empereur Frédéric III, lorsqu'il vint à Rome acheter d'une renonciation sans réserve aux droits de l'empire sur les domaines de l'Eglise, le stérile honneur d'être couronné des mains du pape : cependant ils ne se déclarèrent que lorsque ce prince eut repassé les Alpes. Sforce, uni aux seuls Florentins, était trop faible pour résister longtemps. Il envoya donc en France solliciter René d'Anjou de passer en Italie avec des troupes, lui promettant de l'aider à remonter sur le trône de Naples. René vint, et s'en retourna sans avoir rien fait. Cependant l'orage s'était calmé. Les bons offices du pape Nicolas V, et la nouvelle de
1453. la prise de Constantinople, amenèrent en Italie la paix générale de Lodi (1454), qui malheureusement ne devait pas être de longue durée. Il était de la destinée de ce malheureux pays, jadis si grand sous la domination romaine, de voir les étrangers le prendre sans cesse pour le théâtre de leurs querelles : funeste suite des dissensions et des discordes !

CHAPITRE XXXIX.

État de l'Allemagne à la fin de l'interrègne. — Changements dans la constitution de l'empire.
Histoire de la Hongrie depuis la création du royaume (887) jusqu'en 1403 (IXe—XVIe siècles).

Jusqu'à l'avénement de la maison de Souabe, l'empereur avait été élu d'abord par les hommes libres des quatre nations de Souabe, de Franconie, de Saxe et de Bavière, puis par un nombre plus ou moins grand de seigneurs, qui en réclamaient le privilége en vertu de leur puissance. Sept électeurs seulement contribuèrent à l'élévation de Guillaume de Hollande, et transmirent à leurs successeurs le droit exclusif qu'ils avaient usurpé. Ils formaient le collége des grands dignitaires de l'empire. C'étaient d'abord les trois archevêques de Mayence, de Cologne et de Trèves, en leur qualité d'archichanceliers d'Allemagne, des Gaules et d'Italie; puis le comte palatin du Rhin, comme archisénéchal, titre qui avait jadis appartenu aux ducs de Franconie; le duc de Saxe, comme archimaréchal, le roi de Bohême, comme grand échanson, depuis que le duché de Bavière était réuni au palatinat du Rhin: et enfin le margrave de Brandebourg, qui avait succédé comme grand camérier aux princes de la maison de Souabe.

Une prérogative des empereurs, la seule peut-être qui fût absolue, c'était de conférer à leur gré les duchés, les comtés et autres titres, qui n'étaient ni héréditaires ni même à vie, et qui ne donnaient aucune autorité territoriale. Avec le temps, les duchés, d'abord en petit nombre et par conséquent trop puissants, furent partagés. On en détacha les villes les plus importantes, qui se gouvernaient elles-mêmes sous l'autorité directe de l'empereur, et que l'on appelait villes impériales et préfectoriales.

Au milieu des guerres qui dévastèrent l'Allemagne et l'Italie sous les maisons de Franconie et de Souabe, les ducs, les comtes, les margraves n'oublièrent aucun moyen d'arriver à l'hérédité de leur titre et à une supériorité territoriale. En même temps, ils prétendaient enlever à l'empereur tous ses autres droits. Au lieu d'en appeler à son tribunal dans leurs querelles, ils prenaient les armes au mépris de la paix publique, et se faisaient à eux-mêmes justice. Tandis qu'auparavant le prince pouvait seul promulguer des lois qui obligeaient toute l'Allemagne, chacun s'arrogea d'exercer d'une manière absolue dans son gouvernement la puissance législative. Une partie de ces usurpations furent sanctionnées par Frédéric II dans les chartes de 1220 et de 1239; les autres se consolidèrent pendant l'interrègne et opposèrent ensuite la prescription.

Après la maison de Wittelsbach, qui unissait au duché de Bavière le palatinat du Rhin; après la maison ascanienne, qui possédait par ses trois branches le duché de Saxe, le margraviat de Brandebourg et la principauté d'Anhalt; plusieurs familles de l'Allemagne jouissaient déjà d'une vieille illustration, qui devait s'augmenter avec les siècles. Au nord, on trouvait les comtes d'Oldenbourg, issus de Witikind; les comtes de Holstein, dont le pays avait été le berceau des anciens Saxons; les princes de Mecklenbourg, issus des anciens rois obotrites; les ducs de Poméranie, qui descendaient des anciens rois wendes; et les ducs de Brunswick, qui appartenaient, comme nous l'avons vu, à la célèbre maison des Guelfes. La maison de Wettin, tige des rois et des ducs de Saxe de nos jours, possédait depuis 928 le margraviat de Misnie, et avait hérité en 1247 du landgraviat de Thuringe. En Franconie, la maison de Zœhringen avait le margraviat de Bade, et une branche de Hohenzollern le burgraviat de Nuremberg. En Souabe, outre les évêques d'Augsbourg, de Constance et de Strasbourg, on comptait la maison de Hohenzollern et les comtes de Furstemberg, de Fribourg, de

Wurtemberg et d'Œttingen. A l'est, du nord au sud, s'étendaient le comté de Hollande, les duchés de Brabant et de Limbourg, le comté de Nassau, le duché de Lorraine, que gouvernaient depuis 1048 les descendants de Gérard d'Alsace, et le comté de Savoie que l'empereur avait augmenté du Bugey et qui s'était accru de la Bresse en 1255 par un mariage. Vers le centre était le landgraviat de Hesse; vers les Alpes, les comtés de Tyrol et de Goritz. Quant aux duchés d'Autriche, de Styrie et de Carinthie, leur histoire se rattache pour le moment à celle de la Bohême.

La Bohême, ancien pays des Boïens, avait été peuplée au septième siècle par les Tchèques, peuplade slave. Le premier duc fut Prémislas en 722. Vers 894, sainte Ludmille convertit au christianisme son époux Borzewoy Ier. Ses deux fils se reconnurent vassaux de l'Allemagne. Ulric Ier, qui régna de 1012 à 1037, enleva aux Polonais la Moravie. Son fils Brétislas Ier décréta que dorénavant le pouvoir appartiendrait au doyen d'âge de la famille, et non plus au parent le plus proche, ce qui devint pendant deux siècles le droit des Bohémiens. En conséquence, la couronne passa au second fils d'Ulric, Wratislas II (1061-1093) qui obtint de Henri IV le titre de roi en 1086. Un de ses successeurs, Ladislas II (1140-1173), prit part à la seconde croisade, reçut également le titre de roi à la diète de Ratisbonne en 1158, et fut en même temps reconnu archiéchanson et électeur. Après lui, Ottocar Ier (1198-1230) réussit à se maintenir contre ses rivaux, obtint de Philippe la couronne royale, non plus personnelle comme auparavant, mais héréditaire dans sa famille, s'unit étroitement à Frédéric II, et abolit l'ancienne loi d'hérédité. Ce fut sous son fils et son successeur (1230-1253), Wenceslas Ier, que les Mongols, victorieux de l'Allemagne, furent cependant repoussés de la Bohême par la fière attitude des Bohémiens. Ce prince fit épouser à son fils Ottocar II, Marguerite, sœur de Frédéric le Belliqueux, duc d'Autriche et de Styrie. Quand Frédéric mourut (1246) sans enfants dans une guerre contre les Hongrois,

Ottocar voulut se mettre en possession de son héritage; mais il ne réussit qu'en 1252. Parvenu au trône de Bohême l'année suivante, il céda presque aussitôt la Styrie à Béla IV, roi de Hongrie, et conduisit soixante mille croisés contre les Prussiens idolâtres. Béla IV ayant profité de son absence pour envahir l'Autriche, il revint contre lui, le vainquit à Kressenbrunn (1261) et le dépouilla de la Styrie. Peu de temps après, il répudia Marguerite; mais au lieu de restituer les deux duchés au dernier rejeton des Babenberg, qui suivit l'infortuné Conradin dans son expédition d'Italie, il s'en fit donner l'investiture par Richard de Cornouailles, dont il s'était déclaré le partisan. En 1270, il obtint encore par testament la Carinthie et la Carniole. D'après les écrivains de Bohême, il aurait deux fois refusé l'empire. Si le fait est vrai, Ottocar dut se repentir de ses dédains, quand il se vit enlever ses plus belles provinces.

En dehors de l'Allemagne, florissait alors un royaume, qui devait appartenir un jour à la maison d'Autriche : c'est la Hongrie. Nous avons vu Arpad [1] établir les Madgyares sur le Danube, et saint Etienne[2], converti au christianisme, accepter de Henri II la couronne sous la suzeraineté de l'empire. Le choix
1038 qu'il fit du Vénitien Pierre Urséolo, son neveu, pour lui succéder au trône, faillit en exclure dès le onzième siècle la postérité masculine d'Arpad. Geysa Ier (1075-1077) ne put chasser entièrement Salomon, fils de Pierre. A sa mort, les états proclamèrent son
1077. frère saint Ladislas Ier, qui vit enfin tout le royaume soumis à ses lois, Salomon ayant péri (1085) misérablement de la main des siens. Ladislas jeta les yeux autour de lui, et agrandit encore ses états par plusieurs conquêtes.

A l'est de la Hongrie se trouvait la Transylvanie, et au delà de cette province la Moldavie et la Valachie. Les Cumans, branche des Uzes du Volga, occupaient

1. Voir chapitre XV.
2. Voir chapitre XVI.

depuis le commencement du siècle ces deux provinces. Ils en avaient chassé les Petchenègues, qui s'étaient jetés à leur tour sur la Transylvanie. Ni l'un ni l'autre peuple ne connaissaient encore le christianisme.

Au sud, de l'est à l'ouest, s'étendaient l'Esclavonie et la Croatie, et, sur les côtes de l'Adriatique, la Dalmatie. Partagée au neuvième siècle entre les Grecs et les Francs, la Dalmatie s'était rendue indépendante sous des grands-ducs. L'Esclavonie, la Croatie, et même une partie de la Dalmatie, avaient été peuplées par des Slaves, vers l'an 623. L'état de Croatie était devenu très-puissant sous le grand duc Crescimir Ier (v. 970) qui entretenait une armée de cent mille fantassins et de soixante mille cavaliers. Sous son fils Dircislaw, les Vénitiens s'étaient emparés de plusieurs villes maritimes; mais Crescimir II (1046-1061) les leur avait enlevées et avait soumis l'Esclavonie jusqu'alors indépendante. Après lui, l'anarchie déchirait le royaume, et la race des anciens princes s'éteignait en 1088.

Ladislas Ier, beau-frère de l'un des derniers rois, entra dans le pays et subjugua les petits tyrans qui s'étaient élevés. Rappelé dans la Hongrie par une invasion des Cumans, il les vainquit en 1091 et contraignit ses nombreux prisonniers à recevoir le baptême. Le khan des Petchenègues se convertit aussi et reconnut la suzeraineté du vainqueur. Ce fut Coloman, fils de 1095.
Ladislas, selon les uns, ou selon d'autres, de Geysa, qui acheva la conquête de la Croatie et de la Dalmatie; mais les Vénitiens enlevèrent à Etienne II (1114-1131) cette dernière province, et l'empereur Manuel, après une guerre opiniâtre [1], se fit céder la Croatie et l'Esclavonie.

Béla III (1176-1196) reprit aux Vénitiens quelques villes, et reçut même Zara révoltée contre eux; ce qui l'entraîna dans une guerre de huit ans contre la république. De ses deux fils, André, le second, fit la guerre à son frère Emeric (1196-1204), qui alla seul

1. Voir chapitre XXIV.

l'arrêter au milieu même de son camp; et à son neveu
Ladislas III, qu'il contraignit de s'enfuir en Autriche,
1205. où il mourut. André II, parvenu au trône, se montra
indigne de l'occuper. Il ne sut pas maintenir contre
le roi de Pologne son fils Coloman, possesseur de
la Galicie, que des traités lui avaient donnée. A
la mort de Henri Ier, il n'osa point accepter l'empire de Constantinople; et en 1217, il ne parut
qu'un instant à la tête de la cinquième croisade. A son
retour, il dut céder à son fils rebelle le tiers de la Hongrie. Pour se faire contre lui des appuis, il consacra l'hérédité des fiefs et renonça à imposer le service militaire ou des subsides sans le consentement des nobles.
1224. Une nouvelle révolte lui enleva presque toute autorité.
Béla IV, qui la dirigeait, et qui resta seul maître du
trône en 1235, développa des qualités qui auraient
fait de lui un grand roi dans des circonstances moins
difficiles. Ses tentatives pour enlever aux grands
les domaines usurpés et pour les soumettre aux impôts, lui suscitèrent un ennemi redoutable dans Frédéric le Belliqueux, duc d'Autriche, qu'ils avaient
appelé à la couronne; mais Frédéric perdit son armée
et paya les frais de la guerre. L'invasion des Mongols
suspendit les hostilités. Béla marcha courageuse-
1241. ment à leur rencontre; mais son camp fut surpris
pendant la nuit, et cent mille Hongrois ensanglantèrent les eaux du Sajo. Les vainqueurs prirent d'assaut Pesth et Péterwaradein, s'avancèrent jusqu'en
Dalmatie, mirent tout le pays à feu et à sang pendant
1243. deux années entières, et massacrèrent en se retirant
tous les prisonniers. Béla n'oublia rien pour réparer
de tels désastres. Il appela de toutes parts des colons,
et s'allia étroitement aux Cumans, qui se reconnaissaient toujours ses tributaires. Frédéric le Belliqueux
avait profité de l'invasion pour faire sur la Hongrie
quelques conquêtes. Béla marcha contre lui, et fut
1246. battu à Neustadt; mais Frédéric ayant été tué dans
la poursuite, le vaincu n'en recouvra pas moins les
villes qu'il réclamait. Sa guerre avec la Bohême fut le
dernier fait remarquable de son règne.

Etienne V, comme pour venger Béla III, avait forcé son père, dès l'an 1262, à le nommer corégent, duc de Transylvanie, prince de Cumanie et seigneur de la Valachie occidentale. Seul roi en 1270, il reprit la 1270.
guerre contre la Bohême, mais sans plus de succès. Son fils lui succéda (1272) à l'âge de dix ans. Dans la guerre de Rodolphe de Habsbourg contre Ottocar, il embrassa les intérêts de la maison d'Autriche, et recouvra ainsi ce qu'avaient perdu son père et son aïeul. Mais à l'intérieur, il mécontenta tellement ses sujets par des mœurs déréglées et par sa prédilection pour les Cumans, qu'on l'enferma d'abord dans un château (1281), et que dans une seconde révolte (1288) on le contraignit à chercher asile auprès des Cumans; mais trois chefs de cette nation, pour se venger d'un 1290.
outrage, l'assassinèrent dans son lit.

De toute la race d'Arpad, il ne restait qu'un rejeton. André II avait laissé d'une troisième épouse un fils posthume, qui avait vécu à Venise sous les précédents règnes. Du mariage de ce fils avec une Vénitienne, était issu André III, surnommé le Vénitien, que les Hongrois couronnèrent. Le nouveau prince eut à lutter contre Albert d'Autriche, qui invoquait de prétendus pactes de famille, et contre Charles Martel, fils de Charles II d'Anjou, qui avait épousé une sœur de Ladislas. Albert, occupé ailleurs, accepta bientôt la paix. Charles Martel débarqua en Dalmatie et fut vaincu. Charles Robert, autrement dit Charobert, son fils, hérita de ses droits en 1295. Un parti appela le jeune prince. André s'avança pour le combattre; mais quand il apprit que plusieurs provinces reconnaissaient son rival, il en conçut un vif chagrin qui le 1301.
conduisit au tombeau.

La monarchie hongroise avait été jusqu'alors une monarchie limitée. Le sceptre était héréditaire; mais on pouvait choisir dans toute la race le prince qui convenait, et il n'était reconnu qu'après avoir reçu de l'archevêque de Strigonie la couronne angélique. Les états s'assemblaient annuellement à Albe-Royale : ils se composaient de deux membres par comté, choisis

dans le clergé ou dans la noblesse. Les nobles descendaient des cent huit familles dont les chefs avaient été compagnons d'Arpad. Après eux venaient les vassaux du roi. Un sénat formait le conseil de la couronne.

Boniface VIII prétendait imposer aux Hongrois Charobert, qui se serait reconnu tributaire du saint siége. Les grands, jaloux de leur indépendance et de leurs priviléges méconnus, appelèrent au trône, sous le nom de Ladislas V, Wenceslas de Bohême, qui avait fiancé la fille d'André le Vénitien. La lutte dura cinq ans. Déjà roi de Bohême et de Pologne, Wenceslas
1305. remit volontairement la couronne angélique à Othon, duc de la Basse-Bavière, petit-fils de Béla IV. Le nouveau prince fut couronné sous le nom de Béla V. Arrêté par le vayvode de Transylvanie, il s'échappa avec peine, et à travers la Russie, la Prusse et la Pologne, il revint dans ses états pour ne les plus quitter. Charobert racheta du vayvode la couronne angélique
1310. et la reçut enfin à Albe-Royale en 1310. Cependant il eut encore à combattre plusieurs années les mécontents, et il ne les soumit qu'avec peine. Au dehors, il fit successivement la guerre aux Vénitiens, qui s'étendaient en Dalmatie et en Croatie; aux Serves, qui voulaient s'agrandir aux dépens de la Hongrie ou de l'empire grec; aux Turcs, que le krâle de Servie soudoyait; aux Valaques, qui s'étaient révoltés, et aux Russes, que les Valaques appelèrent et qui dévastèrent impunément le royaume.

Malgré l'opposition des seigneurs et le mauvais succès de ses armes, Charobert gouverna, pendant les dernières années de sa vie, avec un pouvoir absolu. Aucune assemblée des états ne fut plus convoquée. Le trésor s'enrichit arbitrairement du produit des mines. Le clergé fut soumis à certaines redevances annuelles et au service féodal et militaire. La monnaie était régulièrement altérée tous les cinq ans. Enfin des nobles furent destitués de leurs fonctions sans qu'il en résul-
1342. tât aucun trouble. Quand Charobert mourut, son autorité passa tout entière à son fils Louis Ier, dit le

Grand, qu'il avait fait couronner dès l'âge de quatre ans en 1327.

Louis commença par venger les défaites de son père en réduisant à l'obéissance le vayvode de Valachie (1344) et quelques seigneurs révoltés de la Transylvanie. Les secours qu'il accorda à la ville de Zara le commirent avec les Vénitiens. Vaincu par eux, il 1346.
conclut une trêve de neuf ans, dont il profita pour sa double expédition au royaume de Naples[1]. Quand elle fut expirée, il reprit les armes et contraignit la république à lui céder tout ce qu'elle possédait sur les 1358.
côtes de la Dalmatie et de la Croatie. Les princes de Servie, de Bosnie, de Moldavie, et d'une partie de la Bulgarie lui prêtèrent hommage, les uns de bon gré, les autres quand ils eurent été vaincus. Comme suzerain, il voulut aider les Serves et les Bulgares, qui prétendaient reconquérir sur Amurat Ier Philippopolis et Andrinople; mais il fut complétement défait sur la Maritza en 1363. A la mort de Casimir le Grand, Louis, qui était son neveu, monta encore sur le trône de 1370.
Pologne, en sorte qu'il régnait sur tous les pays situés depuis la mer Adriatique jusqu'au Pont-Euxin et à l'embouchure de la Vistule. Ses expéditions nombreuses ne le détournaient pas des soins intérieurs. Il fixa les prérogatives de la noblesse et les charges du peuple; il mit de l'ordre dans les finances, et rendit à la couronne les domaines qu'on en avait détachés; il fonda la première université; il encouragea l'agriculture et attira les négociants étrangers pour ranimer le commerce. Bude était la capitale de ses vastes états.

Louis le Grand ne laissa que deux filles. Hedwige, 1382.
la cadette, fut mariée à Jagellon, à qui elle donna la Pologne. Marie, l'aînée, était fiancée à Sigismond, de la maison de Luxembourg. Elle fut couronnée par les Hongrois; mais un parti appela Charles de Duras, roi de Naples, qui se fit proclamer à Albe-Royale sous le 1385.
nom de Charles II. Ce prince périt assassiné dès

1. Voir chapitre XXXVI.

l'année suivante, laissant une royauté précaire à son fils Ladislas, âgé de dix ans. Marie fut surprise par ses partisans et faite prisonnière. Cependant Sigismond pénétrait en Hongrie à la tête d'une armée
1387. allemande. Il se fit couronner à Bude, délivra la princesse avec le concours des Vénitiens, punit de mort les chefs des factieux, et fut universellement reconnu de la noblesse et du peuple.

La reine étant morte sans enfants en 1392, Sigismond n'en continua pas moins de gouverner le royaume avec la même autorité. Toutefois la défaite de Nicopoli [1] compromit sa puissance. On lui reprocha de chercher l'oubli d'un tel échec au sein des plaisirs; ce qui lui attira la haine. Les Hongrois rappelèrent
1401. Ladislas V, qui s'empara de la Dalmatie. Sigismond, fait prisonnier, subit pendant dix-huit mois une dure captivité. Echappé enfin à ses gardes, il rassembla
1403. une armée, battit les troupes de Ladislas et le renvoya dans son royaume de Naples. Son autorité fut dès lors si absolue que, malgré les anciens priviléges des Hongrois, il put disposer arbitrairement de leur couronne en faveur de son gendre Albert d'Autriche, qui lui succéda en effet, comme nous le verrons dans la suite.

CHAPITRE XL.

De l'Allemagne, depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'à Frédéric III d'Autriche. — Changements divers introduits dans la constitution de l'empire pendant cette période (1273-1453 — XIIIe, XIVe et XVe siècles.)

Il y avait déjà dix-sept ans que l'Allemagne, toujours sans chef, était abîmée sous une affreuse anarchie, lors-
1273. que les électeurs se rassemblèrent et procédèrent, malgré l'inutile opposition d'Alphonse de Castille, au réta-

1 Voir chapitre XXXIX, page 374.

blissement de la dignité impériale. Il fallait à l'empire un homme ferme, capable de lui rendre sa splendeur première; et aux seigneurs, un prince qui ne fût pas assez puissant pour leur demander compte de leurs usurpations précédentes. L'archevêque de Mayence proposa Rodolphe de Habsbourg et lui concilia tous les suffrages.

Issu des anciens princes allemands, Rodolphe avait été élevé auprès de Frédéric II, qui l'avait même tenu sur les fonts du baptême. Mais plus tard, des nuages s'étant élevés entre eux, Rodolphe s'était retiré à la cour d'Ottocar II, dont il fut quelque temps grand maréchal, et il s'était distingué sous ce prince dans la guerre contre les Prussiens. Le soin de ses propres affaires lui fit abandonner le service d'Ottocar. Mal partagé d'abord dans l'héritage de sa famille, par une conduite sage et prudente, il se rendit, sous le nom d'avoyer, tout-puissant dans l'Helvétie, et ramena à lui différents fiefs collatéraux. Plusieurs villes impériales le reconnurent même pour leur chef. Lorsqu'on lui porta la nouvelle de son élection, il était occupé au siége de Bâle qu'il secourait contre son évêque, et qu'il prit. Aussitôt il se rendit à Francfort, où il accepta la dignité impériale, et ensuite à Aix-la-Chapelle, où il reçut, après son couronnement, le ser- 1274.
ment de tous les princes de l'empire.

Le seul Ottocar se dispensa de paraître à cette cérémonie, parce qu'il lui répugnait d'obéir à celui qui avait servi sous ses ordres. Rodolphe dissimula cette injure. Attentif au bien des peuples, il s'occupa d'abord sérieusement de purger l'Allemagne des brigands qui l'infestaient, et il s'attira ainsi l'amour et la reconnaissance des peuples. Ayant alors assemblé une diète à Augsbourg, il revendiqua, comme domaines de l'empire, les duchés d'Autriche, de Styrie et de Carniole. Le roi de Bohême voulut d'abord résister; puis il demanda et obtint la paix, à 1276.
condition qu'il ne conserverait que la Bohême et la Moravie, et que Wenceslas, son fils, épouserait une des filles de Rodolphe. Un accident remit aux deux

partis les armes à la main. Ottocar était convenu de rendre hommage, et Rodolphe, pour ménager la fierté du prince, devait le recevoir sous une tente, en présence d'un petit nombre de témoins. Au milieu de la cérémonie, la tente, s'entr'ouvrant des deux côtés, fit voir aux deux cours le roi de Bohême, magnifiquement vêtu, à genoux devant l'empereur, dont la mise était au contraire fort simple. Ottocar irrité ne fut pas plutôt de retour dans ses états qu'il prit les armes. Vaincu et tué dès la première affaire, il laissa le trône à Wenceslas II, auquel Rodophe accorda la paix, moyennant le mariage précédemment conclu avec le père.

Les fiefs autrichiens et ceux de la maison de Souabe étant vacants, l'empereur les demanda et les obtint pour ses fils. Albert, l'aîné de tous, eut l'Autriche, la Styrie et la Carniole ; Rodolphe devait avoir la Souabe : quant au troisième, l'Alsace, les possessions de sa famille en Suisse, et le royaume d'Arles lui étaient destinés : mais il mourut ; et d'autre part les vassaux des deux Bourgognes avaient trop bien affermi leur indépendance, pour avoir rien à craindre des prétentions de l'empire. Rodolphe eut le bon esprit de se contenter d'une souveraineté honoraire sur ces provinces. Agissant de même à l'égard de l'Italie, où l'avaient appelé quelques princes, surtout le pape, il refusa constamment d'y paraître, et donna le premier exemple de vendre aux villes les priviléges et les immunités dont elles ont joui depuis cette époque.

C'est ainsi que Rodolphe avait fondé à jamais la puissance de sa maison. Déjà maîtresse de l'Autriche, dont elle prit le nom, elle devait joindre un jour aux couronnes de Hongrie et de Bohême l'empire, qu'elle regarderait ensuite comme son patrimoine. De sept fils, les deux qui restaient à l'empereur étaient heureusement pourvus ; de sept filles, six étaient mariées aux princes les plus puissants de l'Allemagne, au roi de Hongrie, au roi de Bohême, au comte Palatin, au duc de Saxe, au margrave de Brandebourg, au duc de Bavière. Un bonheur aussi constant valut à Rodolphe

la jalousie des seigneurs. L'an 1290, ils lui refusèrent de reconnaître son fils pour roi des Romains, et lorsque l'empereur mourut, ils firent passer la couronne sur la tête d'Adolphe, comte de Nassau, prince qui avait acquis précédemment quelque gloire, mais que l'exiguïté de ses états rendait moins redoutable à l'indépendance germanique.

Toutefois Adolphe, monté sur le trône impérial, 1292.
ne fit que mécontenter par ses hauteurs ceux qui l'y avaient porté. Comme son prédécesseur, il voulut travailler à l'agrandissement de sa maison; mais il employa des moyens moins adroits et moins justes qui lui attirèrent la haine. Ligué avec Edouard Ier d'Angleterre contre Philippe IV, roi de France, il reçut des Anglais des subsides, et ne s'en servit que pour acheter et pour envahir la Thuringe. Il se dirigeait vers l'Alsace, qu'il prétendait soumettre à ses lois, lorsqu'il dut revenir sur ses pas, à la nouvelle qu'Albert d'Autriche s'était fait élire empereur à Mayence. Une seule bataille, près de Worms, commença et finit la guerre, Adolphe ayant perdu l'empire avec la vie.

Quoiqu'une seconde élection eût validé ce que la 1298.
première pouvait avoir d'irrégulier, Boniface VIII refusa de reconnaître le nouveau prince; puis il voulut s'en faire un appui dans ses démêlés célèbres avec Philippe le Bel. Albert, bien éloigné d'entrer dans les vues du pontife, se lia au contraire plus étroitement avec la France, Rodolphe, un de ses fils, ayant épousé une des filles de Philippe. En paix avec ses voisins, il essaya de poursuivre les plans de son père : mais plus sage qu'Adolphe, il prit soin de ne s'attirer en Allemagne aucune inimitié.

Après avoir rendu à la couronne quelque droits 1305.
dont s'étaient emparés les princes ecclésiastiques, Albert tourna ses vues du côté de la Bohême. Wenceslas II, prince belliqueux et sage, avait agrandi ses états et acquis la suzeraineté de la Silésie. Elu roi de Pologne, l'an 1296, il se vit encore, l'an 1302, appelé au trône de la Hongrie; mais Charobert lui ravit bientôt cette dernière couronne avec le se-

cours d'une partie des Hongrois et du pape. Wenceslas III, qui ne régna qu'un an, vit encore la Pologne lui échapper. En lui finit la postérité des rois slaves. Albert entra alors en Bohême, avec l'agrément des princes de l'empire; et par le mariage de Rodolphe son fils, alors veuf, avec la veuve de Wenceslas, il crut avoir assuré le royaume à sa famille. Malheureusement pour lui, Rodolphe mourut au bout d'un an. Henri, comte de Carinthie et beau-père de
1307. Wenceslas, fut élu par les Bohémiens, et se maintint contre les efforts de l'empereur en faveur de son autre fils Frédéric II. Bientôt la révolte des Suisses détourna ailleurs les armes d'Albert; mais la maison d'Autriche gagna cependant à cette guerre la Misnie, dont elle dépouilla injustement le prince qui la possédait.

L'Helvétie, morcelée en une multitude de fiefs, avait toujours relevé de l'empire. Elle appartenait jadis soit au duché de Souabe, soit à la maison de Zœhringen, qui finit avec Bertold V au commencement du règne de Frédéric II. Parmi les nombreux vassaux qui se rendirent indépendants, la famille la plus puissante était celle de Habsbourg. Rodolphe était seigneur de Zug, de Glaris, de la Thurgovie et d'une partie du territoire de Zurich, quand il ceignit la couronne; de plus il était avoyer des cantons d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden. Empereur, il acheta Fribourg et Lucerne, et resserra les liens de dépendance : néanmoins la Suisse continuait à jouir d'une certaine liberté. Albert I[er] voulut la soumettre entièrement, pour en former une principauté à l'un de ses fils, et peut-être y eût-il réussi, sans la tyrannie insolente des officiers qu'il y envoya. Les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden formèrent les premiers une ligue. Stauffachen, Furst et Melchtal, qui en furent les chefs, s'adjoignirent Guillaume Tell, archer célèbre, qui, forcé par Gessler, gouverneur d'Uri, d'abattre une pomme sur la tête de son propre fils, l'avait fait sans blesser l'enfant, et qui plus tard avait tué Gessler lui-même, pour se venger

d'un ordre aussi barbare. Dès qu'Albert eut connaissance des premiers mouvements, il abandonna la Bohême pour marcher contre les Suisses; mais assassiné près de Bâle par Jean de Souabe, son neveu, 1308.
qu'il avait dépouillé de ses domaines, il légua cette guerre à sa famille.

La première maison de Luxembourg, qui avait donné un empereur à l'Allemagne en 1081, s'était fondue par un mariage, en 1246, dans la maison des ducs de Limbourg. En 1308, Henri, comte de Luxembourg, était le représentant des deux familles. Ce fut à lui que les électeurs, réunis à Francfort, se hâtèrent de donner l'empire, pour anéantir les prétentions de Philippe le Bel, roi de France.

Cependant Léopold, le second des enfants d'Albert, entrait en Suisse, où il était battu par des pasteurs qu'il méprisait. A Morgaten, les Autrichiens furent écrasés presque sans combattre (1315) dans les défilés du canton de Zug. Les Suisses victorieux renouvelèrent à perpétuité l'association de Brunnen, qu'ils avaient jurée pour dix ans en 1308, et que reconnut l'empereur. Lucerne y accéda en 1332, parce que la guerre tarissait les sources de son commerce. Vingt ans après, une révolution enleva encore Zurich à la maison d'Autriche. Le parti démocratique, qui avait le pouvoir, menacé par les armes et par les intrigues des nobles, sollicita contre eux l'appui de la Suisse. Albert II, alors chef de la maison d'Autriche, voulut réduire et punir Zurich. Mais quand il réclama de Glaris son contingent, le canton refusa et s'agrégea aussi à la ligue helvétique. D'autre part, Zug, attaqué par les Suisses, se rendait à eux faute de secours (1352). Albert cependant s'avançait avec une armée de trente-cinq mille hommes, qu'il avait levée dans l'empire, lorsque l'électeur de Brandebourg ménagea entre les deux partis la paix de Lucerne (1353), qui réservait au duc d'Autriche et ses droits et ses revenus, tout en laissant subsister la ligue.

La même année un huitième canton se réunit aux autres. Berne, ville impériale, avait un gouvernement

démocratique. Il s'était formé contre elle une confédération de plusieurs seigneurs, qui l'accusaient d'animer leurs sujets à les combattre. Vingt mille hommes qui menaçaient la ville, furent défaits à Laupen (1339) par une armée bien inférieure en nombre. Comme Berne n'avait été secourue que par les cantons, lorsque d'anciens traités qui la liaient à l'Allemagne furent périmés, elle accéda à l'association de Brunnen et s'incorpora à la Suisse. Le duc d'Autriche profita du moment pour exciter contre les Suisses l'empereur, qui déclara nulle leur confédération comme étant contraire aux droits de l'empire. Lui-même vint assiéger (1354) Zurich, qui se défendit avec vigueur, tout en protestant de sa soumission à la suzeraineté de l'Allemagne. Une trêve laissa les choses dans le même état et permit à la Suisse de goûter enfin vingt-cinq années de repos.

Henri VII, à peine élu, avait vu sa famille s'enrichir d'une nouvelle couronne : car les Bohémiens, mécon-
1309. tents de Henri de Carinthie, avaient demandé à l'empereur Jean de Luxembourg, son fils, qui épousa Elisabeth, sœur et héritière de Wenceslas III. Peu de temps après, Henri, voyant l'Allemagne assez tranquille, fit
1314. au delà des Alpes l'expédition dont nous avons parlé [1]. Il y mourut, empoisonné, dit-on, par un Napolitain que ses ennemis avaient porté à commettre ce crime. Les électeurs, qui craignaient toujours de rendre l'empire héréditaire dans une famille, se réunirent contre Jean de Bohême. Divisés d'ailleurs dans leur choix, ils nommèrent, les uns Louis V, duc de Bavière; les autres, Frédéric le Beau, duc d'Autriche, l'aîné des enfants d'Albert Ier. La guerre civile partagea huit ans l'Allemagne entre les deux concur-
1322. rents; enfin, à la bataille de Muhldorf, Louis demeura vainqueur, et son rival, tombé entre ses mains, languit trois ans dans une prison. Jean XXII, ennemi déclaré de la maison de Bavière, et sollicité en outre par l'Autriche, prit en main la défense des vaincus.

1. Voyez chapitre XXXVI, page 326.

Menaces, excommunications, offre de l'empire à différents princes, rien ne fut épargné. L'union du corps germanique triompha de toutes les intrigues. Louis, bien conseillé, se réconcilia avec ses rivaux, et rendit à Frédéric la liberté et le titre d'empereur, pour en jouir ensemble. Ce prince n'en profita guère, étant mort peu de temps après : mais Louis y gagna d'avoir assis sur des fondements solides le repos de l'Allemagne.

Nous avons vu ailleurs la promenade militaire que 1328.
fit alors l'empereur en Italie, et comment il fut obligé d'en sortir, pour avoir mal pris ses mesures. L'animosité des pontifes n'en redoubla pas moins contre un prince qu'un historien appelle le martyr de l'indépendance germanique, comme Henri IV l'avait été des investitures. Jean XXII, Benoît XII et Clément VI l'excommunièrent tour à tour, quoiqu'il offrît de se soumettre à tout ce qu'on exigerait, et même d'abdiquer la couronne impériale. L'indignation fut générale en Allemagne. L'an 1338, la diète 1338.
de Francfort répondit aux anathèmes par la célèbre constitution qui proclamait l'indépendance de l'Allemagne contre les prétentions des papes. Toutefois l'ambition d'une famille ramena quelques années plus tard la guerre civile. Charles de Luxembourg, fils du roi de Bohême, répandit l'argent parmi les électeurs, en gagna quelques-uns, et prit à Bonn la 1346.
couronne impériale. Louis avait déjà remporté par ses généraux plusieurs victoires sur ce nouveau rival, lorsqu'il fut frappé à la chasse d'une apoplexie foudroyante. Il laissa six fils bien pourvus. La branche ascanienne des électeurs de Brandebourg ayant fini en 1320, Louis V, malgré les réclamations des branches collatérales, avait conféré à son fils aîné le margraviat et les droits qui y étaient attachés ; puis il lui avait fait épouser Marguerite, unique héritière du Tyrol; mais cette princesse, ayant perdu son fils, laissa par testament le Tyrol à la maison d'Autriche, dont elle était issue. D'autre part, Louis V avait hérité en 1340 de la basse Bavière, que possédait une bran-

che de sa famille. Enfin, en 1345, il avait hérité, du chef de sa seconde femme Marguerite, des comtés de Hainaut, de Hollande, de Zélande et de Frise.

La maison de Luxembourg avait été longtemps l'alliée fidèle de Louis V, qui avait dû à Jean de Bohême, fils de Henri VII, et son élection et la victoire de Muhldorf. Elevé à la cour de France, auprès de Charles le Bel, son beau-frère, Jean n'avait éprouvé que du dégoût pour l'esprit turbulent et pour les mœurs sauvages de la Bohême : aussi abandonnant à qui le voulait le gouvernement du royaume, ou il résidait dans le Luxembourg, ou bien, roi chevalier, il courait les pays étrangers, cherchant à rétablir la paix, ou combattant pour le parti le plus juste. En 1329, il fit une expédition en Prusse et en Lithuanie, et convertit des milliers de païens; mais attentif aux intérêts de sa famille, il revint en Bohême par la Silésie, qui était divisée entre plusieurs princes, leur fit reconnaître à tous sa suzeraineté, et ménagea ainsi à sa postérité une province qui avait jusqu'alors relevé de la Pologne. Son expédition d'Italie, en 1331, inspira de la jalousie et de la crainte à l'empereur, qui suscita contre lui, en Allemagne, une puissante ligue. Jean, fidèle à son rôle de grand pacificateur, n'en multiplia pas moins les démarches pour réconcilier l'empereur avec le pape, qu'il ne put fléchir. La mort de Henri de Carinthie, en 1335, acheva de brouiller les deux familles. Jean avait fait épouser à son second fils Marguerite, unique héritière de Henri : toutefois Louis V adjugea la Carinthie à la maison d'Autriche, et ne laissa à la princesse que le Tyrol. Ce ne fut pas tout. En 1342, sur la demande de Marguerite, une sentence impériale annula son premier mariage, et elle épousa en secondes noces, comme nous l'avons vu, l'électeur de Brandebourg, fils de Louis V. Le roi de Bohême, justement irrité, parcourut l'Allemagne pour susciter à
1356. l'empereur des ennemis; ce qui amena l'élection de Charles de Luxembourg. Tous deux, oubliant cependant leurs intérêts pour secourir le roi de France leur allié, allèrent prendre une part active à la ba-

taille de Crécy. Charles y reçut trois blessures. Jean, qui était devenu aveugle, fit attacher son cheval à ceux de cinq de ses chevaliers, et s'élança au milieu de la mêlée, frappant à tort et à travers, jusqu'à ce qu'il eût été tué avec ses défenseurs.

Après avoir rendu à son père les derniers honneurs, Charles, quatrième du nom, se rendit en Allemagne. Ce prince avait montré jusqu'alors une grande prudence. Elevé, comme son père, à la cour de France, gendre de Philippe de Valois et beau-frère de Jean I[er], il n'en avait pas moins pris de bonne heure la résolution sage de vivre au milieu des peuples qu'il devait gouverner. Lorsqu'il fut envoyé en Bohême (1333) comme régent, il ne savait pas même la langue du pays. Mais il l'avait bientôt apprise; et sérieusement occupé des affaires, il avait rétabli les finances dilapidées et racheté les domaines engagés, s'attirant l'affection de tous les ordres.

En acceptant la couronne impériale, Charles IV ne songea, comme tous les princes de Luxembourg, qu'à l'agrandissement de ses états héréditaires. Peu jaloux de lutter contre des vassaux indociles et de maintenir les prérogatives du sceptre impérial, il se contenta d'acheter à prix d'argent le désistement des rivaux que les électeurs mécontents lui suscitèrent. Nous l'avons vu s'attirer le mépris des peuples en Italie, et vendre à tout venant les droits de l'empire. Avant et après son voyage, il demeura presque toujours à Prague, qu'il fit ériger en archevêché et où il fonda une université semblable à celle de Paris. Veuf de Blanche de Valois, il épousa en 1349 Anne, fille de l'électeur palatin, qui lui apporta en dot le haut Palatinat; et en 1353, Anne de Schweidnitz, fille unique du seul prince de Silésie encore indépendant de la Bohême. Il acheta la basse Lusace des princes de Bavière. Enfin, l'électeur de Brandebourg n'ayant pas d'enfants, il le contraignit, moitié par des négociations adroites, moitié par la force des armes, à le déclarer son héritier, de préférence aux branches collatérales de la maison de

Bavière. Il fit plusieurs voyages en France et auprès du pape. En 1365, il se fit couronner roi d'Arles, ce qu'avaient dédaigné ses prédécesseurs depuis trois siècles : mais il tint d'ailleurs en Provence la même conduite qu'en Italie. En 1377, se trouvant à la cour de Charles V, il nomma le dauphin vicaire général de l'empire en Dauphiné. L'Allemagne lui dut cependant, l'an 1356, la fameuse *Bulle d'or*, qui établissait la forme et les cérémonies de l'élection des empereurs, le nombre des électeurs, leurs fonctions, leurs droits, leurs priviléges; qui réglait certains objets d'intérêt général, tels que la succession des maisons électorales et le droit de primogéniture : qui interdisait pour l'avenir toute association, et qui défendait les guerres privées des vassaux contre leurs seigneurs. Les électeurs restaient les mêmes : seulement le droit d'élection était attaché à la terre électorale; en sorte que tous les princes régnants de la même famille ne devaient plus être convoqués, comme auparavant, pour donner ensemble un suffrage unique.

L'argent que Charles IV avait amassé, pendant trente-deux années de règne, en vendant à des peuples, maîtres chez eux, des priviléges d'indépendance, avait été employé en largesses, afin d'assurer la couronne élective dans sa famille. Aussi Wenceslas son
1376. fils, élu de son vivant, lui succéda sans contestation l'an 1378.

La dignité impériale, déjà bien affaiblie par l'insouciance du père, fut entièrement avilie par la mollesse et les débauches du fils. Egalement retiré dans son royaume de Bohême, Wenceslas abandonna l'empire à la plus déplorable anarchie. Les villes libres et les seigneurs, surtout en Souabe, en Franconie, et dans les provinces rhénanes, réduits à se défendre eux-mêmes contre des bandes de brigands qui parcouraient en tous sens l'Allemagne, formèrent, malgré la Bulle d'or, des confédérations nouvelles ; mais ils se firent aussi quelquefois une guerre acharnée, dont ne profitaient que trop bien les ennemis du bon ordre. La Bohême, plus malheureuse encore, avait à gémir

en outre sur les impôts et sur les supplices dont l'accablait son roi. Wenceslas, assez avili pour vivre familièrement avec le bourreau, qu'il appelait son compère, n'épargnait personne. Sur un soupçon, les magistrats de Prague furent conduits à la mort.

Les princes de l'empire se plaignirent et ne furent point écoutés. Les seigneurs de Bohême se saisirent deux fois de Wenceslas, et l'enfermèrent, de l'avis même de Sigismond son frère; et deux fois ils leur échappa. Réfugié dans Prague et appuyé de quelques forteresses, il se maintint toute sa vie contre les mécontentements de ses sujets. Il n'en fut point ainsi de l'empire. Lorsque Wenceslas eut vendu à Galéas Visconti les droits de la couronne sur le Milanais, les électeurs indignés se réunirent, le déclarèrent incapable de gouverner, et le déposèrent. Procédant ensuite à une élection nouvelle, ils nommèrent d'abord 1400.
Frédéric, duc de Brunswick; mais ce prince étant mort presque aussitôt dans une guerre privée, ils lui donnèrent pour successeur Robert, comte palatin. De nombreux pays tenaient encore pour Wenceslas, qui leur rendit leur serment, ravi, disait-il, d'être débarrassé du fardeau de l'empire; en sorte que Robert, unanimement reconnu, ne s'appliqua plus qu'à réparer les fautes de ses prédécesseurs. Son union avec les princes eut bientôt ramené la tranquillité en Allemagne; mais quand il voulut passer en Italie, où l'appelaient les gibelins et les rivaux des Visconti, vaincu près de Brixen autant par l'indiscipline allemande que par les forces des ennemis, et mal secondé des Italiens du parti de l'empire, il dut abandonner des projets hasardeux, et ne plus songer qu'au bonheur de son propre pays. Ce fut dans cette occupation que la mort le surprit, après un règne de dix années.

Les électeurs se divisèrent entre Wenceslas de Bo- 1410.
hême, Josse, marquis de Moravie, son oncle, et le roi de Hongrie, Sigismond. L'insouciance du premier et la mort de Josse réunirent sur le dernier tous les suffrages. Second fils de Charles IV, Sigismond avait

hérité de la Hongrie, qu'il disputa à Charles de Duras. A peine affermi sur le trône, il voulut ressaisir les provinces jadis vassales du royaume et que les sultans avaient conquises. Trop faible pour lutter avec les Hongrois seuls contre les Turcs si souvent victorieux, il publia une croisade, obtint de grands secours, surtout de la France, et vint, à la tête de cent mille hommes, assiéger la ville de Nicopoli. L'imprudente témérité des Français, qui, vers ce même temps, leur fut plusieurs fois si fatale contre l'Angleterre, fit essuyer à l'armée chrétienne une affreuse défaite (1396). Bajazet s'avançait pour dégager la place assiégée. Les Français s'élancèrent sur les deux premiers corps, et leur tuèrent dix mille hommes. Ils se croyaient déjà vainqueurs, lorsque le sultan, suivi de quarante mille chevaux, tomba sur eux en profitant de leur désordre, et les passa presque tous au fil de l'épée. Tandis que le vainqueur allait défendre ses états contre l'invasion des Tartares, Sigismond essaya d'oublier sa défaite au sein des plaisirs. Cette conduite lui attira la haine. Ses sujets le déposèrent, et lui firent subir une dure captivité; mais bientôt, s'étant échappé en gagnant ses gardes, il reprit le dessus, et ne se souvint de sa disgrâce que pour régner avec une sagesse qui fit sa réputation et sa fortune, puisqu'il lui dut son élévation à l'empire.

Le gouvernement de Sigismond répondit aux espérances que l'on avait conçues. Il rendit à la majesté impériale tout son éclat, et ne souffrit pas qu'on lui donnât la moindre atteinte. En Italie, il se fit rendre hommage par Philippe-Marie. En Allemagne, il revendiqua l'ancien droit de conférer des duchés. Maître par héritage de l'électorat de Brandebourg, il le vendit (1417) deux millions et demi de ducats à Frédéric de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, qui est la tige de la maison royale de Prusse. En 1422, la maison électorale de Saxe ayant fini avec Albert III, il fit valoir le droit de dévolution, malgré les réclamations d'une autre branche de la famille ascanienne, et donna l'investiture de la Saxe à Frédéric, margrave

de Misnie et landgrave de Thuringe, de qui descend toute la maison actuelle de Saxe.

L'église était déchirée depuis 1377 par le malheureux schisme d'Occident, que plusieurs princes s'étaient efforcés en vain de terminer. Sigismond prit en main la cause de la religion. Il se rendit en personne auprès des principaux rois de l'Europe, et les détacha des trois papes qui se disputaient la tiare. A son instigation, Jean XXIII consentit à ouvrir lui-même 1415.
le concile de Constance; mais quand il vit les évêques prononcer la supériorité du concile sur le pape, et se disposer à rendre la paix à l'Eglise par une triple déposition, il s'enfuit déguisé à Schaffouse. Sigismond n'en soutint que plus vivement les évêques, qui élurent Martin V, dont l'Occident tout entier embrassa l'obédience. Mais de plus, comme Frédéric d'Autriche avait favorisé la fuite de Jean XXIII, Sigismond le mit au ban de l'empire. Frédéric voulut résister. Vaincu par les troupes impériales, il se soumit et consentit à payer une assez forte amende.

Une autre cause, qui se traita aussi à Constance, fut celle des Hussites. Jean Wiclef avait été, en Angleterre, chef d'une secte qui attaquait la suprématie du pape, la confession, les vœux monastiques, le culte des saints et le célibat des prêtres. Ces doctrines, apportées en Bohême par un gentilhomme du pays, trouvèrent un ardent prosélyte dans Jean Hus, docteur de l'université de Prague, qui y ajouta la nécessité de la communion sous les deux espèces. Pendant le règne du faible Wenceslas, cet apôtre de l'hérésie parcourut toute la Bohême et s'attacha un nombre infini de sectateurs. Cité par le concile, il comparut avec Jérôme de Prague, son disciple, sur un sauf-conduit de l'empereur. Néanmoins, comme il soutenait opiniâtrément ses erreurs, il fut livré à la justice séculière, condamné au feu et exécuté. Son bûcher alluma en Bohême un long incendie. Les Hussites furieux s'emparèrent de Prague et précipitèrent par les fenêtres les magistrats, que le peuple recevait sur

des piques. A cette nouvelle, Wenceslas conçut tant de frayeur qu'il en mourut.

1419. Comme il ne laissait pas d'enfants, la couronne revenait de droit à Sigismond, son frère; mais on le regardait comme le meurtrier de Jean Hus, et l'on refusa de se soumettre à son pouvoir. Sigismond, réduit à combattre, essuya de nombreuses défaites. Les rebelles étaient divisés en deux partis : l'un voulait un roi, et appela plusieurs fois à la couronne Sigismond Koribut, neveu de Ladislas, roi de Pologne : c'étaient les hussites proprement dits; les autres, appelés thaborites, du nom d'une montagne où ils bâtirent une ville qui devint leur place d'armes, refusaient de reconnaître un roi, et prétendaient se gouverner en république. A la tête de ces derniers était Jean Zisca, le meilleur capitaine de la Bohême. Il avait précédemment perdu un œil dans une guerre, et il perdit l'autre au siége d'une ville : néanmoins les thaborites. toujours victorieux sous sa conduite, repoussèrent tous les efforts que l'on fit pour les dompter, chassèrent plusieurs fois Koribut de la Bohême, et portèrent à leur tour le pillage et la mort dans les contrées voisines. La manière d'agir des princes d'Allemagne facilitait leurs progrès. Souvent en guerre les uns contre les autres, et ne se réunissant jamais, ils allaient affronter l'orage avec leurs seules forces, composées ordinairement de milices levées à la hâte et indisciplinées. C'était courir à une défaite certaine. De là, les fréquents ravages que commirent impunément les hussites dans la Saxe, la Silésie, la Moravie et l'Autriche. Maîtres de la campagne, ils pillaient et massacraient tout, s'attaquant particulièrement au clergé et aux monastères. Cependant les villes qu'ils assiégèrent leur firent souvent essuyer de sanglantes défaites, et les Hongrois, dont ils envahirent le pays en haine de Sigismond, se vengèrent par une éclatante victoire.

A la mort de Zisca, la guerre continua avec la même ardeur sous Procope, dit le Grand. Sigismond

croyait le moment favorable pour réduire les rebelles : deux défaites que ses armées éprouvèrent en 1427 et en 1431, les lui montrèrent plus fiers que jamais. Alors il entreprit de les ramener par la douceur. Le concile de Bâle leur demanda d'envoyer des députés exposer leurs griefs et leurs demandes. La négociation fut délicate; cependant, en se relâchant sur l'article de la communion sous les deux espèces, on gagna tous les autres. Les hussites du parti de la noblesse furent satisfaits; mais les thaborites se déclarèrent contre eux : de là naquit une guerre civile, terminée par une bataille où Procope fut défait et tué. Dès lors il n'y eut plus en Bohême qu'un même esprit. On reconnut Sigismond, qui ramena l'union par la
pacification d'Iglau, et qui assura la tranquillité en 1434.
envoyant les restes des thaborites combattre les Turcs dans la Hongrie. Après un règne marqué par tant de révolutions et de désastres, l'empereur commençait à jouir d'un repos bien chèrement acheté, lorsqu'il
mourut en Moravie, à l'âge de soixante-dix ans. Ce 1437.
fut un prince sage, appliqué aux affaires, aimant les lettres, parlant plusieurs langues, détestant les flatteurs, capable de rétablir, comme il le fit, l'ordre et l'unité dans l'empire et dans l'église.

La maison royale de Luxembourg finit en la personne de Sigismond. Ce prince ne laissait qu'une fille, mariée à Albert d'Autriche, et Albert succéda aux trois couronnes de son beau-père. En Bohême cependant, un parti qui avait à sa tête Podiébrad, appela Casimir, frère de Ladislas VI, roi de Pologne : mais Albert combattit et fut victorieux. Il mourut en 1439 au milieu d'une guerre contre la Turquie. L'impératrice, alors enceinte, eut un fils, Ladislas le Posthume, qui gouverna plus tard l'Autriche, la Hongrie et la Bohême. Frédéric III, cousin d'Albert, fut son successeur à l'empire. Ce règne appartient aux temps modernes. Remarquons seulement que Frédéric fut
le dernier empereur qui se rendit à Rome pour y être 1452.
couronné par le pape.

CHAPITRE XLI.

De la France et de l'Angleterre, depuis la mort de saint Louis, jusqu'à Edouard III, en Angleterre. (1270-1330 — XIIIe et XIVe siècles.)

Quelques révolutions qui aient agité l'Allemagne, il n'en exista jamais dans aucun pays d'aussi subites, d'aussi multipliées qu'en Angleterre. La querelle se débattait entre les grands et la royauté. Un monarque heureux et ferme contenait les mutins par sa vigueur ou par sa prudence; un roi faible ou malheureux devenait le jouet des factions, que fomentaient constamment les princes mêmes de sa famille; et comme les qualités qui font les grands rois sont un trésor que le ciel dispense avec avarice, il en résulta qu'un grand nombre de princes tombèrent tour à tour de ce trône glissant, qui fut trop souvent arrosé du sang de ses maîtres.

1270. A la mort de saint Louis, Philippe III le Hardi revint en France; il y fut suivi d'Edouard d'Angleterre, qui apprit, à son arrivée, la mort de Henri III, son père. Les affaires que le nouveau roi avait à terminer avec Philippe, auquel il réclamait l'Agénois, et la nécessité de réduire quelques rebelles de Guyenne, le retinrent encore quelque temps; puis, mettant à la
1275. voile, il passa en Angleterre avec Eléonore de Castille, sa femme, qui lui avait apporté le comté de Ponthieu. Il était alors dans la trente-quatrième année de son âge.

Doué des qualités les plus brillantes, mais d'une ambition égale à son génie, Edouard Ier résolut de relever par ses conquêtes la majesté royale, que ses prédécesseurs avaient avilie. Alors encore la Grande-Bretagne se trouvait divisée en trois souverainetés indépendantes, les royaumes d'Angleterre et d'Écosse et la principauté de Galles. Les rois anglais avaient

plusieurs fois tenté de soumettre toute l'île sans y réussir : Edouard marcha sur leurs traces et fut plus heureux. Le pays de Galles fut le premier attaqué. Léolyn y régnait ; prince nourri par son père dans la haine du nom anglais, qui avait souvent remporté de grands avantages dans les guerres précédentes, et qu'Edouard haïssait personnellement, parce qu'il en avait été vaincu. On trouva un prétexte à cette guerre dans le refus de l'hommage, que les Gallois avaient quelquefois rendu, lorsqu'ils étaient les plus faibles. Aussitôt Edouard poursuivit Léolyn à la tête d'une bonne armée, et le contraignit de se soumettre. La paix ne fut pas de longue durée. Dès que Léolyn crut avoir mieux pris ses mesures, il la rompit par des courses sur le territoire d'Angleterre : mais poursuivi, et vaincu
dans un combat, où il périt lui-même, il laissa le 1282.
pays de Galles tellement soumis, que, malgré ses fréquentes révoltes, il ne put jamais recouvrer son indépendance.

L'Ecosse avait eu pour souverains, depuis 838, les descendants de Kenneth, roi des Scots, qui avait soumis les Pictes. Quelques-uns de ces princes, vaincus par les Anglais, avaient dû consentir momentanément au vasselage qu'on leur imposait : mais ils s'en étaient relevés par des guerres plus heureuses, ou quelquefois par un traité. C'est ainsi qu'en 1174 Guillaume le Lion, battu et pris par Henri II, se reconnut homme lige et céda Roxburg, Berwick, Edimbourg et Stirling; mais bientôt il racheta dix mille marcs d'argent et ses places et son indépendance. Alexandre III fut le dernier rejeton de Kenneth. Ce prince qui acheta de Magnus VII, roi de Norwége,
les Hébrides et l'île de Man, mourut d'une chute de 1286.
cheval, sans laisser d'héritiers en ligne directe. Deux prétendants se disputaient le sceptre en ligne collatérale : c'étaient Robert Bruce et Jean de Bailleul, l'un descendant de la famille royale par les femmes, l'autre s'y étant rattaché par son mariage avec l'unique héritière d'une branche aînée. Edouard, pris pour arbitre, voulut profiter de l'occasion que lui

offrait la fortune. Il demanda aux états que leur couronne se soumît au vasselage de l'Angleterre. Sur leur refus énergique, il déclara aux prétendants qu'il se prononcerait pour celui qui consentirait à l'humiliation de sa patrie. Bailleul, acceptant le marché, monta sur le trône au milieu de l'indignation générale, et rendit à Edouard un hommage contre lequel la nation entière protesta par son silence. Bailleul comprit sa faute, et n'attendit que l'occasion pour se relever d'un tel opprobre.

Philippe IV, dit le Bel, avait succédé (1285) en France à Philippe III, son père. Le caractère du nouveau prince faisait présager une rupture prochaine avec l'Angleterre : aussi Edouard, tranquille possesseur du pays de Galles et reconnu suzerain de l'Ecosse, se ménagea-t-il d'avance des alliés, en gagnant à son parti le comte de Flandre, et Adolphe de Nassau, empereur d'Allemagne. Mais quand le moment de la crise approcha, l'empereur, occupé dans ses états, ne fut à son allié d'aucun secours, tandis que l'armée française, commandée par le comte de Va-
1295. lois, frère de Philippe, chassa les Anglais de la Guyenne, leur enleva Bordeaux et toutes les principales places, et les vainquit, quand ils se présentèrent en rase campagne.

Ce fut le moment que prit Jean de Bailleul pour rompre les liens humiliants qui l'attachaient à l'Angleterre. Alors commença l'alliance que nous verrons toujours régner entre la France et l'Ecosse. Ce dernier pays n'en retira pas cette fois grand avantage; car Philippe ayant accordé une trêve aux Anglais, Edouard marcha contre Bailleul, s'empara de Berwick par stratagème, vainquit les Ecossais à Dunbar, les força de se soumettre; et, laissant un gouverneur anglais dans la province, il confina dans la tour de Londres Bailleul, sa famille et les principaux seigneurs. Heureux en Ecosse, il échoua contre la France. Le comte de Flandre, son allié, fut battu à Furnes par le comte d'Artois, et dépouillé de la meilleure partie de ses places. En Guyenne, il apprenait

chaque jour quelque nouvel échec des armes anglaises. Comme on l'avertissait d'autre part de secrets mouvements en Ecosse, il remit volontiers aux mains de Boniface VIII l'arbitrage de ses différends avec 1299.
Philippe. Le pontife, déployant sa hauteur accoutumée, commanda plutôt qu'il ne ménagea la paix. Cependant Philippe se soumit à sa décision en ce qui regardait l'Angleterre. La Guyenne, presque entièrement conquise, fut rendue, et le double mariage d'Edouard et de son fils avec une sœur et une fille de Philippe, cimenta pour longtemps l'union des deux couronnes.

Ce fut au milieu des négociations avec la France qu'éclatèrent les nouveaux orages dont l'Ecosse menaçait son vainqueur. Wallace prit dans tous ces mouvements le premier rôle. Gentilhomme d'un nom auparavant obscur, et peu favorisé de la fortune, il avait fait jadis aux Anglais une guerre de partisan avec quelque succès. Quand il reprit les armes, il se vit bientôt à la tête d'une belle armée. Mais la jalousie du commandement se mit entre lui et les principaux seigneurs; en sorte que l'armée anglaise, forte de cent mille hommes, n'eut pour ainsi dire, qu'à se montrer pour triompher à Falkirk (1299). Du fond des montagnes de l'Ecosse, Wallace prit mieux ses mesures. De nouveaux soldats se rassemblèrent autour de lui, le proclamèrent lieutenant général du royaume, qu'ils reconquirent sous ses ordres, et se jetèrent même sur les provinces de l'Angleterre. Edouard rassembla ses troupes et marcha en personne contre Wallace, qui eut d'abord sur lui quelques avantages; mais la division, suite des mêmes jalousies, s'étant mise de nouveau parmi les Ecossais, ils furent battus et encore une fois domptés, après 1303.
une résistance héroïque. Wallace se retira dans ses montagnes, où il continua une guerre de détail. Trahi par un ami perfide, il fut enfin livré aux Anglais, et expia à Londres, par le supplice d'un criminel, son amour de la liberté et de la gloire.

A la cour d'Edouard était le fils de Robert Bruce,

du même nom que son père, et un jeune seigneur nommé Cumyn, d'une des plus nobles familles de l'Ecosse. Le monarque anglais les avait attachés à son parti par l'espérance qu'il donnait tantôt à l'un, tantôt à l'autre, de le mettre en possession de la couronne. Trompés tous deux, ils se communiquèrent leurs ressentiments et leurs projets de vengeance. Bruce s'échappa de Londres, où il était gardé presqu'à vue, se rendit en Ecosse, fit révolter le royaume entier, et prit aussitôt le titre de roi. Cumyn, l'ayant voulu trahir, périt de sa propre main. Le pape accorda au prince l'absolution de ce crime; mais les parents et les amis de Cumyn ne lui pardonnèrent pas. Edouard
1306. ayant défait l'armée de Bruce, les débris en furent anéantis par eux. L'Ecosse subjuguée vit son roi fugitif errer de montagne en montagne, suivi à peine de quelques défenseurs fidèles.

Qui aurait alors pensé que l'Ecosse, si souvent vaincue, était sur le point de renaître à l'indépendance? Bruce se montra de nouveau, dès que l'orage eut cessé de gronder avec la même fureur, et rassembla bientôt près de lui de nombreux partisans. Néanmoins, lorsque Edouard toujours actif, eut levé de nouvelles troupes, et que, pour comble d'infortune, Bruce fut tombé malade, il n'était personne qui ne désespérât de l'entreprise. Heureusement pour
1307. l'Ecosse, Edouard fut emporté par une dyssenterie. Son fils Edouard, deuxième du nom, était loin de reproduire ses qualités brillantes. Il abandonna la partie entre les mains des Cumyn et du comte de Pembroke, pour aller consommer son mariage avec Isabelle de France, fille de Philippe le Bel. Quand il revint, il trouva Bruce partout victorieux, et
1313. capable de lui tenir tête. L'an 1313, les Ecossais mirent le siége devant Stirling. A cette nouvelle, le roi, comme réveillé d'une longue léthargie, marcha pour délivrer cette place à la tête d'une armée de
1314. cent mille hommes. Il engagea le combat à Bannock-Burn, avec des troupes fatiguées et le soleil dans les yeux, contre des gens frais et qui avaient pris tous

leurs avantages. De l'aveu des historiens anglais, dix mille des leurs restèrent sur-le-champ de bataille; d'autres en ont porté le nombre à cinquante mille. Le fruit de ce combat fut la reddition de Stirling. Les Ecossais, encouragés par cette première victoire, défirent deux ou trois autres armées qui voulurent pénétrer dans leur pays, et battirent une seconde fois Edouard en personne, qui leur accorda la paix; en sorte que Bruce, victorieux, s'affermit dans la possession d'une couronne qui avait longtemps chancelé sur sa tête, en menaçant de l'entraîner dans sa chute.

Le mauvais succès de la guerre d'Ecosse alimenta les querelles qui existaient déjà entre Edouard et les parlements. Ces assemblées venaient de subir quelques modifications importantes. En 1265, Leycestre avait fait élire deux députés par ville ou bourg, qui devaient siéger avec le clergé et les barons. En 1295, Edouard Ier avait appelé deux chevaliers par comté pour représenter les francs tenanciers, et deux députés par grande ville jusqu'au nombre de cent vingt; ce que l'on peut regarder comme l'origine des communes en Angleterre. Edouard voulait sans doute, à l'exemple des rois de France, s'en faire un appui contre les seigneurs. Mais, au milieu même de ses victoires, il éprouva bien des résistances, quand il prétendit lever de nouveaux subsides, et les parlements proclamèrent en principe qu'aucun impôt ne devait être établi sans leur consentement. La faiblesse d'Edouard II leur permit de s'immiscer plus avant dans les affaires. Mécontents de l'administration, ils poursuivirent les favoris du prince comme responsables de sa conduite, et ils soutinrent avec l'épée les arrêts qui furent rendus contre chacun d'eux.

Gaveston obtint le premier la faveur de son maître. Fils d'un seigneur français dévoué à l'Angleterre, il avait été placé près d'Edouard, encore jeune, par Edouard Ier lui-même : mais ce prince, ayant remarqué entre eux une liaison trop intime, fit plus tard exiler le favori par un arrêt du parlement. Au milieu des noces d'Edouard II, Gaveston revint à la cour et

reprit bientôt son ancienne place dans le cœur du prince. Comblé de biens et d'honneurs, il en usa, selon la coutume, avec insolence. Il plongeait son maître dans les plaisirs pour se conserver le pouvoir; mais, incapable de gouverner, il ne faisait que des fautes et déshonorait chaque jour la monarchie. Deux partis se formèrent contre lui : à leur tête était, d'un côté, la reine, que le favori ne savait pas ménager, de l'autre, le comte de Lancastre, ambitieux au fond, mais couvrant ses desseins d'un masque de vertu qui le faisait chérir du peuple; grand homme de guerre d'ailleurs, et de naissance royale, étant petit-fils de Henri III par un frère d'Edouard Ier. L'an 1308, le parlement, après plusieurs remontrances, prononça que tous les étrangers seraient exclus des affaires et même bannis du royaume. Edouard envoya momentanément son favori commander en Irlande, et ménagea ensuite son rappel en le faisant entrer, par alliance, dans la famille du comte de Glocestre, qui jouissait d'un immense crédit. Gaveston, peu corrigé par une première chute, reprit son faste et ses hauteurs. Le comte de Lancastre le fit alors exiler nommément, et leva des troupes. Peu de temps après, Gaveston, ayant tenté de revenir de Flandre en Angleterre, fut pris et eut la tête tranchée. Edouard voulut venger sa mort; mais, d'un caractère naturellement faible, et d'ailleurs incapable de lutter contre les seigneurs, il se réconcilia avec eux, leur pardonnant le passé, et recevant même de leur main un autre ministre.

C'était Hugues Spencer, fils d'un officier anglais de peu de fortune, mais aussi prudent que brave. Aussi bon courtisan que Gaveston, il fit bientôt oublier à Edouard quelles mains l'avaient placé près de lui. Ce fut la même faveur, le même faste, les mêmes ligues. Mais les deux Spencer, anglais de naissance, et par conséquent moins haïs, eurent soin de se faire des créatures parmi les seigneurs, en sorte qu'il fallut de plus puissants efforts pour les renverser. Après six
1320. années de pouvoir, il leur arriva une première disgrâce. Tous deux furent bannis : mais leur exil ne

dura que quelques mois. Un des seigneurs ligués ayant refusé à la reine l'entrée de son château, l'indignation fut générale en Angleterre. Le roi put rassembler des troupes; il assiégea la place, la prit, et en fit pendre le gouverneur. Tournant ensuite contre ceux qui lui avaient donné la loi, il força plusieurs d'entre eux à se soumettre et rappela les Spencer. Le comte de Lancastre, de son côté, avait mis sur pied une armée. Battu et pris, il eut la tête tranchée, malgré sa naissance, avec vingt-deux de ses adhérents.

Les Spencer avaient eu jusqu'alors l'habileté de ménager la reine. Quand ils virent l'Angleterre à leurs pieds par cet acte de vigueur, ils ne se crurent plus obligés à aucun ménagement; de là vint leur ruine, qui entraîna celle de leur maître. Les trois fils de Philippe le Bel se succédaient alors en France sans laisser de postérité. Charles IV, le dernier d'entre eux, eut quelques différends avec les Anglais pour un château de la Guyenne. Vainqueur en toute rencontre, il prétendait n'accorder la paix qu'en recevant un nouvel hommage pour les provinces qu'Edouard possédait sur le continent. Isabelle passa la mer afin de traiter au nom de son mari. Dès que la paix eut été conclue, à condition que le roi d'Angleterre enverrait son fils rendre hommage à sa place, et dès que le jeune prince se fut acquitté de cette humiliante cérémonie, Isabelle, changeant de rôle, demanda des secours à son frère contre son mari, ou plutôt contre les favoris qui chaque jour l'accablaient d'outrages. Le conseil accédait volontiers à cette demande; mais il engagea le roi à retirer sa parole, parce qu'il fut gagné secrètement par l'or des Spencer. Isabelle obtint du comte de Hainaut ce que lui refusait la cour de France. A la tête d'une flotte qu'elle équipe, elle passe en Angleterre. Re- 1326.
çue dans toutes les places, elle proclame son fils régent du royaume, poursuit les favoris et les fait pendre. Edouard II essaya en vain d'assembler des forces dans le pays de Galles. Il fut livré à ses en-

nemis, qui le forcèrent d'abdiquer en faveur de son fils Edouard III, et qui le confinèrent dans une prison, où il mourut l'année suivante. Les satellites auxquels sa garde était confiée, avaient essayé d'abord de s'en défaire par de mauvais traitements; mais le tempérament du prince résistant à toutes les épreuves, ils lui brûlèrent les intestins avec un fer chaud qu'ils lui passèrent au travers d'une corne dans le fondement. Les meurtriers avaient cru rendre aux ennemis du monarque déchu un service dont ils seraient récompensés. Chassés de l'Angleterre, et chargés de l'exécration générale, ils périrent misérablement, comme le méritait un tel crime.

Les principaux auteurs d'une révolution si prompte avaient été le comte de Lancastre, le comte de Kent, oncle du jeune roi, et Mortimer, le favori de la reine, homme en qui les talents ne le cédaient pas à la naissance. Les deux derniers s'étant brouillés ensemble, Mortimer eut assez de crédit pour faire condamner et exécuter un prince du sang royal, comme coupable d'attentat sur la personne du roi. Trois ans après,
1330. Mortimer, accusé de plusieurs crimes, eut le même sort. Isabelle, qui tomba avec lui, survécut vingt-sept ans au renversement de sa fortune.

CHAPITRE XLII.

De la France et de l'Angleterre, depuis Edouard III en Angleterre, jusqu'à la ruine de Constantinople. (1330-1453 — XIVe et XVe siècles.)

Tandis que l'Angleterre était déchirée par les troubles dont nous venons de parler, Robert Bruce avait fait une invasion dans les provinces du nord, et il avait dû aux circonstances une paix avantageuse: car son fils David épousait une sœur d'Edouard, qui renonçait, en faveur du mariage, à toute suzeraineté sur l'Ecosse. La haine avait été grande contre Mortimer,

que l'on supposait l'auteur de cet acte. Quand le ministre eut été renversé, Edouard III attendit impatiemment l'occasion de rompre toute alliance. De nouvelles divisions s'élevèrent. Un Ecossais, poursuivi dans son pays pour un crime, passa dans la Normandie, où s'était retirée la famille de Jean de Bailleul, et persuada à son fils Edouard de revendiquer un sceptre que son père avait porté. Le jeune prince, d'un caractère naturellement tranquille, se laissa toutefois engager dans cette entreprise. Il vit d'abord la fortune lui sourire. Dès qu'il fut débarqué en Ecosse, tous les mécontents se rangèrent autour de lui. Vainqueur à Dumblain, il prit la couronne et le titre de roi, et força David II, fils et successeur (1329) de Bruce, 1332
à chercher en France un asile. Maître des principaux chefs du parti contraire, il dut se croire plus que jamais affermi sur le trône, lorsque Edouard se fut déclaré pour lui. Comme son père, il avait acheté l'appui des Anglais en se soumettant à leur couronne ; comme lui aussi, il révolta par cet acte l'esprit national de ses sujets, et il creusa sous ses pieds l'abîme qui devait plus tard l'engloutir. Cependant quelques villes tenaient encore pour le parti des Bruce. Edouard vint assiéger Berwick, l'une d'elles, défit l'armée ennemie 1333.
qui y perdit ses chefs, et prit la place. L'Ecosse fut momentanément soumise. Pour éviter toute révolution ultérieure, Edouard emmena Bailleul à sa cour, et laissa, pour gouverner le pays, un des Cumyn, famille qu'il regardait comme plus irréconciliable avec les Bruce que celle de Bailleul lui-même.

Ce fut alors qu'Edouard, craint et respecté de ses sujets pour sa fermeté, autant qu'il en était chéri pour sa justice et pour ses conquêtes, essaya de reprendre sur les Français ce que ses prédécesseurs avaient perdu dans les guerres précédentes. Petit-fils de Philippe le Bel par sa mère, il avait, l'an 1328, disputé la couronne de France à Philippe de Valois. Déchu de ses prétentions par le jugement des seigneurs français, il avait rendu, bien malgré lui, hommage pour le Ponthieu et la Guyenne, et s'était montré

fidèle aux traités, tant qu'il avait eu besoin de ses troupes pour la guerre d'Ecosse. Elle tirait à sa fin, lorsque Robert d'Artois, à qui l'équité de Philippe avait fait perdre un procès et sa fortune, vint engager le roi d'Angleterre à prendre les armes contre la France, et à faire revivre ses droits sur la couronne. En même temps les Flamands, souvent battus
1338. par les troupes françaises, sollicitaient le secours de l'Angleterre, leur ancienne et fidèle alliée. Edouard, naturellement porté à cette guerre, que désirait ardemment l'antipathie nationale des Anglais, ne balança qu'autant qu'il le fallut pour combiner ses mesures. Bientôt il passe la mer, prend hardiment le titre de roi de France et se fait reconnaître des Flamands en cette qualité, ravage ensuite nos plus belles provinces, soutient en Bretagne le comte de Montfort contre Charles de Blois, défait nos flottes à l'Ecluse et notre armée à Crécy (1346), le tombeau de la noblesse française, et se rend enfin maître de Calais après onze mois de siége. Tels furent les commencements d'une guerre de près de cent vingt ans, guerre qui valut aux Anglais un grand nombre de victoires célèbres, et l'occupation momentanée d'une moitié de la France; mais les Français, malgré leur imprudence, obtinrent le solide avantage de chasser presque entièrement du continent les éternels ennemis de leur nom et leurs rivaux en gloire.

L'Ecosse avait su profiter de l'heureuse diversion que lui offrait la fortune. Robert Stuart, neveu de David Bruce, reprit les armes pendant l'absence d'Edouard, et s'empara de toutes les places, excepté de Stirling, de Berwick et de Rokesbourg. Edouard revint s'opposer à de tels progrès. David Bruce,
1342. de son côté, amena de France en Ecosse des secours avec lesquels il se tint deux ans sur la défensive, et il contraignit ainsi à une trêve le roi d'Angleterre, que ses affaires appelaient ailleurs. A la reprise des hostilités, Bruce voyant Edouard grandement occupé en France, fondit sur le Northumberland avec une armée de trente mille hommes. La reine Philip-

pine de Hainaut, ayant rassemblé les troupes anglaises, marcha en personne de ce côté, et défit les Ecossais à Newcastle. David Bruce lui-même tomba entre ses mains, et fut enfermé dans la tour de Londres. La nouvelle de cet heureux succès fut portée par la reine elle-même à Edouard, alors occupé au siége 1347.
de Calais. Tout réussissait donc à souhait au roi d'Angleterre, et la fortune devait longtemps encore favoriser ses armes.

A Philippe de Valois succéda Jean, son fils. Aussi 1350.
malheureux que son père, ce prince vit le royaume dévasté par les Anglais; et quand il voulut les repousser, le prince de Galles, que l'histoire appelle aussi le prince Noir, de la couleur de ses armes, le défit complétement à la célèbre journée de Poitiers, et l'envoya prisonnier en Angleterre. Edouard, maître de la personne de ses deux rivaux, venait de 1356.
réprimer une nouvelle tentative des Ecossais; il s'était même emparé de Berwick, et, par la cession de Bailleul (1335), il avait acquis des droits à la couronne d'Ecosse. Cependant il renvoya David Bruce dans ce pays, moyennant l'hommage et une bonne rançon. Il rendit aussi la liberté au roi de France : mais il exigea en toute souveraineté la Guyenne, la Saintonge, le Poitou, l'Angoumois, le Périgord, le Limousin, le Querci, l'Agénois, le Rouergue, le Ponthieu, la Rochelle, Boulogne et Calais, outre trois millions d'écus d'or payables en divers termes. Ce traité, dit de Brétigny, fut de part et d'autre assez mal observé. Jean étant mort l'an 1364, il fut rompu par Charles V, son fils, 1364.
qui fit heureusement la guerre contre les Anglais. Edouard, alors âgé de cinquante-deux ans, croyait avoir fait assez pour la gloire, et ne songeait plus qu'au plaisir. Alix Pérez, sa maîtresse, lui faisait oublier son royaume. Il se reposait des affaires de France sur le célèbre prince Noir, qu'une maladie de langueur conduisit au tombeau l'an 1376. L'année suivante, Edouard fut emporté lui-même au moment 1377.
que du Guesclin, à la tête des Français, menaçait toutes ses conquêtes. Richard II, son petit-fils, lui

succéda. Comme il avait à peine dix ans, il fut sous la tutelle de ses trois oncles, les ducs de Lancastre, d'York et de Glocestre. A ces quatre enfants d'Edouard III, il en faut ajouter un cinquième, le second par ordre de naissance, mais qui mourut avant son père. Il avait laissé une fille, qui eut d'Edmond Mortimer deux enfants, une fille qui dans la suite épousa le fils du duc d'York, et un fils que nous verrons figurer dans les révolutions qui vont suivre.

En cinquante années de règne, Edouard avait convoqué soixante-dix fois les parlements. Ce fut sous lui qu'ils se séparèrent définitivement en chambre des lords et chambre des communes. Les communes surtout se montrèrent jalouses de leurs priviléges. Il fut posé en principe que la réunion du roi et des deux chambres constituait la puissance législative, que les communes avaient le droit d'examiner et de poursuivre les abus, qu'elles votaient seules les subsides, sauf l'agrément des lords. Pendant la minorité de Richard II, elles s'arrogèrent de surveiller l'emploi des finances. Sous les successeurs de ce prince, les parlements profitèrent des troubles pour augmenter leur pouvoir. On les vit successivement connaître des pétitions des particuliers, contrôler l'administration, mettre en accusation et condamner les ministres, proclamer l'inviolabilité du député, et la liberté absolue de sa parole et de son vote.

Cependant la France reprenait chaque jour son ancien ascendant sur l'Angleterre. Malgré les victoires de du Guesclin et la sagesse de Charles V, les Anglais se trouvaient néanmoins en possession des meilleures villes du royaume, lorsque ce prince mou-
1380. rut, laissant la couronne à Charles VI, son fils. Alors encore il eût été possible à Richard de faire avec la France un traité qui lui fût avantageux. L'antipathie nationale le lui défendit; mais on lui refusait des subsides. Il dut, en conséquence, signer une trêve de quatre années dont les deux rois profitèrent, Charles VI, pour soumettre, à Rosebecque, les Flamands révoltés contre leur comte; Richard, pour marcher en

Ecosse, où Robert II Stuart, petit-fils de Robert Bruce par sa mère, et successeur (1371) de David, prétendait secouer entièrement la suzeraineté de l'Angleterre. Richard avait de brillants succès, lorsque les partis qui commençaient à se former, le contraignirent de hâter son retour. La cour était en effet divisée entre les princes du sang et les favoris. Parmi ceux-ci, l'on distinguait Robert Vère, comte d'Oxford, que Richard fit successivement marquis de Dublin et duc d'Irlande. La modération du duc de Lancastre, le premier des trois oncles du roi, empêcha longtemps la mésintelligence d'éclater; mais ce prince étant allé faire valoir
contre les Transtamare les droits qu'il avait sur la 1385
Castille du chef de sa femme Constance, fille aînée de Pierre le Cruel, le duc de Glocestre, d'un caractère hardi, remuant, ambitieux et avide du pouvoir, se déclara le chef des mécontents et devint l'idole du peuple, dont il accueillait les plaintes. La trêve avec la France venait d'expirer. Une flotte de quatorze cents voiles, chargée de soixante mille hommes de
débarquement, n'attendait qu'un signal dans les ports 1386.
de France, pour envahir sur-le-champ l'Angleterre, que son roi, toujours sans argent, ne pouvait défendre. L'expédition échoua par la faute des princes français. Le duc de Glocestre ne s'en fit pas moins un prétexte pour faire adresser au roi, par le parlement, des remontrances sur la mauvaise administration de ses favoris. Une chambre de justice fut instituée sous sa présidence. Déjà plusieurs amis du duc d'Irlande y avaient été condamnés, quand le roi la cassa. Aussitôt on courut aux armes. Après quelques démarches inu-
tiles pour la paix, les deux armées se rencontrèrent; 1388.
celle du roi fut battue, et Robert Vère alla finir misérablement ses jours à Louvain.

D'inutiles démonstrations de vengeance de la part du roi, aboutirent à une réconciliation qui donna au duc de Glocestre son pardon d'abord, puis des honneurs et de l'argent, mais point de part au gouvernement de l'état. Bien plus, le roi s'étant déclaré majeur
dans le parlement de 1390, essaya d'ébranler le crédit 1390.

du prince. La fermeté qu'il montra dans cette circonstance, une victoire sur les Irlandais rebelles, l'ordre rétabli dans Londres, où les partisans de Wiclef avaient troublé la paix, tout lui en facilita les moyens. Les créatures du duc furent chassées de leurs places; les intrigues qu'il ourdit pour faire épouser sa fille à Richard, ne lui attirèrent que des mortifications; enfin, ennemi déclaré des Français, il eut la douleur de voir le monarque anglais conclure avec la France
1396. une trêve de vingt-huit ans, et faire asseoir à ses côtés sur le trône, une fille de Charles VI. Ce prince reprit alors son poste à la tête des mécontents, et, de concert avec le comte de Derby, fils du duc de Lancastre, et avec le comte d'Arundel, il entreprit de faire tomber la couronne sur la tête d'Edmond Mortimer. Celui-ci s'étant retiré au pays de Galles, pour ne prendre aucune part au complot, les seigneurs s'arrêtèrent; mais le roi n'en fut pas moins irrité. Le duc de Glocestre fut
1397. arrêté par surprise et conduit à Calais, où il mourut bientôt, non sans quelque soupçon de violence. Le comte d'Arundel fut exécuté publiquement. Derby dut sa grâce à son père : mais, l'année suivante, sur quelque mécontentement, il fut exilé d'Angleterre pour six ans et passa en France.

Richard n'avait jamais été si absolu ni si près de
1399. sa ruine. Les Irlandais révoltés avaient tué Mortimer, qu'il avait envoyé pour les gouverner. A cette nouvelle, le roi marcha contre eux et les dompta. Son absence rendit belle la partie des mécontents d'Angleterre. Ils firent avertir sous main le comte de Derby, devenu duc de Lancastre par la mort de son père. Ce prince obtient des secours du duc de Bretagne, passe la mer, est reçu dans Londres, et se voit à la tête d'une armée considérable. Richard eût cependant pu résister ou attendre en sûreté de meilleurs temps : il s'abandonna lui-même et se livra aux mains de son ennemi. Un parlement reçut son abdication, puis proclama sa déchéance, en reconnaissant pour roi son cousin, sous le nom de Henri IV. Une conspiration tendit à faire périr le nouveau prince avec toute sa famille. Il punit

du dernier supplice tous les principaux chefs; et quelque temps après, Richard, transporté à Ponfret, y mourut, on ne sait comment : mais de tristes soup- 1400.
çons flétrirent la mémoire de son vainqueur.

Les huit premières années de Henri IV furent marquées par des révoltes et des supplices. Les Gallois, d'un côté, sous la conduite de Glandor; de l'autre, les Ecossais, sous Robert III, fils et successeur (1390) de Robert II, attaquèrent à la fois l'Angleterre. Percy, comte de Northumberland, vainquit deux fois l'armée d'Ecosse; puis sur un mécontentement qu'il reçut de Henri, il se ligua avec les vaincus, et voulut porter au trône Robert Mortimer, fils de celui dont nous avons parlé plus haut. Henri sortit vainqueur de la lutte. De ceux qui prirent parti contre lui, les uns tombèrent
à la bataille de Shrewsbury ou en d'autres rencontres; 1413.
les autres périrent de la main du bourreau. On convient que Henri était naturellement bon, clément et humain; cependant nous le voyons commencer son règne par des exécutions sanglantes : suite funeste, mais nécessaire, de l'usurpation et des discordes civiles!

Fermement assis sur le trône, Henri IV n'avait plus à craindre de rivaux. Tout pliait sous ses lois, et, tranquille au dedans, il pouvait porter ses regards sur les troubles de la France. Charles VI ayant perdu la raison, le duc de Bourgogne, son oncle, et le duc d'Orléans, son frère, se disputèrent la régence. De là des intrigues, des guerres ou une paix encore plus cruelle. Henri IV y prit quelque part. Il épiait le moment d'attaquer à son avantage, lorsqu'il fut enlevé 1403.
par une maladie. On dit qu'excité par les remords, il supplia son fils de restituer la couronne aux héritiers légitimes : recommandations tardives que les vivants n'écoutent guère. En effet, Henri V montra bientôt que, loin d'obéir aux dernières volontés d'un père, il prétendait défendre son trône, s'il en était besoin, comme il avait été acquis. Roger Mortimer étant mort en Ecosse sans laisser d'enfants, et sa sœur, unique héritière des droits de sa famille, les ayant portés dans la maison d'York par son mariage avec

le comte de Cambridge, second fils du duc d'York, ce prince ourdit une conspiration pour faire tomber la couronne sur sa tête en l'enlevant à son nouveau possesseur. Henri, ayant découvert le complot, livra aux tribunaux le coupable, sans avoir égard à la parenté, et le fit publiquement conduire au supplice.

En France, le duc d'Orléans venait d'être assassiné, et le duc de Bourgogne se faisait gloire d'un tel crime : aussitôt les deux partis coururent aux armes, déchirant de leurs propres mains le sein de la patrie. Ce fut le moment que choisit Henri pour relever l'Angleterre de ses anciennes pertes. Il lui fallait un prétexte; il le trouva en faisant demander à Charles VI la main de sa fille Catherine, et pour dot la Guyenne, la Normandie, l'Anjou, le Maine, le Poitou et la Touraine en toute souveraineté. Dès qu'il eut obtenu un refus, il passa la mer avec une belle armée et remporta
1415. sur les Français la célèbre victoire d'Azincourt, qui lui donna le droit de parcourir la France, prenant les villes, et ravageant tout le pays. Rouen et la Norman-
1419. die tombèrent en son pouvoir : mais ses conquêtes devaient devenir encore plus rapides. Le duc de Bourgogne fut assassiné à son tour par les gens du dauphin sur le pont de Montereau. A cette nouvelle, Philippe le Bon, son fils, et la reine Isabeau de Bavière, brouillée depuis longtemps avec le parti d'Orléans,
1420. appellent à leur secours le roi d'Angleterre. On s'assemble à Troyes. Henri épouse Catherine de France. En faveur de ce mariage, il est déclaré régent pendant la maladie de Charles VI, et son héritier présomptif. Charles, dauphin, est exclu du trône pour un crime où il est possible après tout qu'il n'ait pas trempé. Chassé de Paris qui se déclare pour son rival, il se retire au delà de la Loire, et ses ennemis triomphants ne l'appellent plus par dérision que le roi de Bourges.

1422. L'avénement de Henri VI à la double couronne de France et d'Angleterre, sembla d'abord ne changer que peu de chose à la situation des deux états. Au nom du prince encore au berceau, le duc de Bedfort,

son oncle, gouvernait la France et poursuivait les conquêtes des Anglais. A la suite de différents faits d'armes, on mit le siége devant Orléans, que défendait le comte de Dunois. Alors parut une jeune fille nommée Jeanne d'Arc, du village de Domremi en Lorraine. Elle battit les Anglais, leur fit lever honteusement le siége, et, tandis que le duc de Bedfort faisait couronner le jeune Henri VI à Paris, qui devait bientôt 1430.
lui échapper, elle menait Charles VII recevoir à Reims l'onction royale. Prise à Compiègne et brûlée comme sorcière par ceux qui fuyaient devant ses coups, elle n'en donna pas moins aux affaires des Français une impulsion qui fut le salut de la monarchie. La réconciliation du duc de Bourgogne avec le roi réunissait tous les partis contre l'étranger, tandis que la cour d'Angleterre se divisait, à la mort de Bedfort, entre le duc de Glocestre, son frère, nommé par Henri V tuteur du jeune prince, et le cardinal de Winchestre, second fils de Henri IV. Les affaires des Anglais en souffrirent en France, malgré les efforts du duc de Somerset et de Talbot. Il y eut une trêve, pendant laquelle Winchestre fit épouser à son roi Marguerite d'Anjou. Ce fut pour lui un coup de maître. Le duc de Glocestre, ayant voulu remuer, fut d'abord exilé de 1447.
la cour, puis arrêté en plein parlement, et, quelques jours après, on le trouva mort dans son lit.

Un gouverneur anglais, s'étant saisi, sur le duc de Bretagne, de Fougères qu'il pilla, les hostilités recommencèrent. Charles VII ne fut point attaqué au dépourvu. La prise de Rouen (1449) enleva aux Anglais la Normandie, et la reddition de Bordeaux les chassa de 1451.
la Guyenne, qu'ils possédaient depuis tant de siècles. Ainsi fut perdue pour Henri VI la couronne que lui avait donnée l'épée de son père : celle qu'il devait à l'usurpation de son aïeul, chancelait déjà sur sa tête, et l'on pouvait prévoir qu'elle ne tarderait pas non plus à lui échapper.

L'Ecosse avait d'abord pris quelque part à la guerre. Jacques, fils de Robert III, avait été fait prisonnier, sous Henri IV, au moment où il passait d'E-

cosse en France, et il était resté en Angleterre pendant tout le règne de Henri V. Robert étant mort en 1406, les régents d'Ecosse s'unirent à Charles VI, auquel ils envoyèrent plusieurs fois de grands secours; c'est ainsi que Jean Stuart était connétable de France et commandait dix mille Ecossais à la bataille de Verneuil (1424), où il fut tué. Pendant la minorité de Henri VI, Glocestre, régent d'Angleterre, rendit la liberté à Jacques Ier, à condition qu'il payerait quarante mille marcs d'argent pour sa rançon et qu'il rappelerait de France les troupes écossaises. Jacques trouva le royaume dans une affreuse anarchie. Il réprima tous les abus : mais il dut lutter contre sa propre famille, dont plusieurs membres furent condamnés à mort et exécutés. Les nobles conspirèrent contre lui et l'assassinèrent (1437) à Perth. Jacques II, son fils, était âgé de six ans. Le chancelier Crichton maintint quelque tranquillité au milieu des partis. Il s'occupa surtout d'abaisser la maison des Douglas, dont la puissance contre-balançait presque celle du trône. Les deux chefs de la famille furent appelés à Edimbourg et mis à mort presque sous les yeux du roi et malgré ses instantes prières. Jacques, déclaré majeur (1444), fit du comte de Douglas son favori : mais celui-ci ayant formé une confédération qui menaçait la paix publique, Jacques
1452. l'attira à Stirling et le tua lui-même de son poignard. Les Douglas coururent aux armes. Ils furent vaincus près d'Abercoln, et ce qui échappa dut fuir et quitter le royaume.

Jacques Ier lui-même n'avait pas tardé à recommencer contre l'Angleterre une guerre souvent coupée par des trêves, parce que l'état des deux royaumes ne leur permettait pas de la pousser avec vigueur. L'Angleterre et l'Ecosse allaient être ébranlées par des troubles qui les isoleront pour un demi-siècle des intérêts de l'Europe.

CHAPITRE XLIII.

De l'empire d'Orient, depuis la fin de la domination latine, jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs (1261-1453 — XIIIe, XIVe et XVe siècles.) — Guerres de Hongrie. — Scanderbeg. — Seconde invasion des Mongols.

Lorsque Michel Paléologue, déclaré collègue de 1261. Jean Lascaris, son pupille, eut repris sur les Latins et sur Beaudoin II la ville de Constantinople, il y rappela, pour la repeupler, les Vénitiens, les Pisans et les Génois, dont les flottes avaient le monopole du commerce entre l'Orient et l'Occident. Les Génois surtout acquirent une supériorité qu'ils conservèrent jusqu'au dernier moment. Leurs ordres étaient des lois pour les timides successeurs de Constantin : mais en retour ils furent plus d'une fois la sauvegarde unique de leur faible puissance.

Lors de l'invasion des Mongols, les Turcs s'étaient retirés dans les montagnes; ils en sortirent, dès que le torrent fut allé se perdre dans les royaumes d'Europe et en Afrique. Pendant la lutte qu'ils soutinrent pour chasser leurs vainqueurs, Paléologue, tombant sur les deux partis affaiblis, les eût repoussés sans aucun doute au delà du Taurus. Mais ce prince ambitieux ne voulut pas même d'un enfant pour collègue, et fit crever les yeux à Jean Lascaris : de là une source abondante de troubles dans l'empire, le patriarche ayant excommunié le barbare tuteur. En même temps, Michel, despote d'Epire, et Constantin, roi des Bulgares, qui avaient épousé les sœurs de Lascaris, vengeaient la mort de leur beau-frère sur la Thrace, où ils commirent les ravages les plus affreux. Paléologue marcha contre les Bulgares. Il fut défait et tomba presque entre leurs mains; et les vainqueurs, s'étant ligués avec les Turcs, continuèrent impunément leurs attaques. D'un autre côté l'Occident

remuait. Les Vénitiens, le pape, Charles, roi de Sicile, et son gendre Philippe, fils de Beaudoin II, formaient une confédération puissante pour chasser Paléologue de sa conquête. Ce prince détourna l'orage
1274. en réunissant les deux Eglises et en reconnaissant, au concile de Lyon, la suprématie du pape. Mais cet acte ne lui rendit pas les îles de l'Archipel, que lui avaient enlevées les Vénitiens; et si Urbain IV empêcha le roi de Naples de passer en Orient, les Grecs, plus acharnés que jamais contre l'Eglise latine, n'en reprochèrent pas moins à leur empereur cette réconciliation politique. Elle n'eut d'ailleurs d'autres conséquences que celles du moment. Michel Paléologue ayant pris part au massacre des Français en Sicile,
1282. fut excommunié par Martin IV, et le schisme ne tarda pas à prévaloir de nouveau contre l'unité catholique.

La même année, Michel marchait contre les Turcs, qui avaient fait irruption dans les provinces de l'Asie, lorsqu'il mourut au milieu des Tartares Mongols, ses alliés. Son fils Andronic II lui succéda. D'un caractère soupçonneux, il fit mettre en prison et son propre frère et les meilleurs généraux de l'empire, dont il redoutait l'influence. Ceux qu'il mit à leur place craignirent le même sort, et se révoltèrent. Pendant que l'empereur employait ses troupes à les réduire, les Turcs, sous la conduite du fameux Othman (1288-1326), se répandaient, sans trouver d'obstacle, en Phrygie, en Carie et en Bithynie, prenaient une foule de villes, s'emparaient des îles de la Méditerranée, et infestaient de là toutes les côtes. Andronic appela d'abord à son secours les Alains, au nombre de seize mille, qui furent surpris et taillés en pièces; puis un corps de Catalans qui avaient longtemps servi dans les guerres de Sicile, et que la paix entre les maisons d'Anjou et d'Aragon forçait à chercher ailleurs la facilité d'exercer le seul métier qu'ils connussent, celui des armes. Ces étrangers rendirent d'abord de grands services. L'Asie fut protégée contre les Turcs, sans en devenir plus heureuse : elle était pillée par ses défenseurs. Irrité

de leur conduite, Michel, fils et collègue d'Andronic, 1303.
fit massacrer en Thrace Roger de Flor, leur chef, et deux cents hommes qui l'avaient suivi. Soudain la milice catalane prend les armes, s'empare de Gallipoli, poursuit et coule à fond les vaisseaux grecs jusqu'à la vue de Constantinople, ravage pendant cinq ans toute la Thrace, et bat les troupes que l'on envoie contre elle. Quand le pays est entièrement ruiné, les Catalans s'enrôlent sous les drapeaux de Gauthier de Brienne, qui s'était conservé en Grèce un état assez considérable, sous le titre de duché d'Athènes. Mais Gauthier n'estimant pas assez haut leurs services, ils le combattent, le tuent, et vendent le duché à Frédéric de Sicile, qui en fit l'apanage de son second fils.

Les Turcs, souvent vaincus par les Catalans, étaient devenus leurs alliés contre l'empire. Ils avaient même envoyé à leur secours un corps de troupes; et ce fut la première fois que les infidèles mirent le pied dans cette partie de l'Europe. L'expédition ne leur fut point heureuse. Ils obtinrent, il est vrai, de longs succès, tant qu'ils restèrent unis aux Catalans; mais quand ils voulurent retourner dans leur pays, ils furent écrasés, après une opiniâtre résistance, par les forces de l'empire, et leur immense butin, fruit de nombreux pillages, revint cette fois à ses maîtres légitimes.

A tant de guerres étrangères se joignirent encore des dissensions domestiques. De Michel, son fils aîné et son collègue, Andronic avait eu deux petits-fils, Andronic le jeune et Manuel. Autant le premier montrait de vices, autant le second déployait de rares qualités. Manuel tomba sous les coups de son frère, et 1320.
Michel, leur père, en mourut presque aussitôt de chagrin. L'empereur songeait à laisser la couronne à Constantin, son second fils, à l'exclusion du jeune Andronic. Celui-ci résolut de soutenir ses droits par les armes. Pendant huit ans ce ne fut qu'intrigues et guerres, dont ne souffrirent que trop les provinces qui en furent le théâtre. Enfin le jeune Andronic se

1328. rendit maître de Constantinople. Il traita son grand-père avec une modération bien rare dans l'histoire que nous traçons : mais il le dépouilla du diadème et se fit proclamer à sa place.

Andronic III, dit le jeune, montra sur le trône une conduite différente de celle qu'il avait menée précédemment. Plein d'activité, de sagesse et de bravoure, il marcha lui-même contre les ennemis, et força le roi des Bulgares à solliciter et à recevoir la paix. Mais l'empire ne fut point aussi heureux contre les Turcs. Othman était mort l'an 1326, au milieu de ses conquêtes. Orcan, son fils, lui succéda. Pendant les querelles des deux Andronic, il se rendit maître de Pruse (1326) en Bithynie, où son père avait échoué, et qui devint le siége de sa domination. Nicée fut attaquée (1328). L'empereur combattit avec vigueur pour la sauver; mais il fut blessé et se retira. Bientôt Orcan s'empara de la place par ruse, et se dirigea de là sur Abyde et Nicomédie, qu'il soumit également; en sorte qu'il restait peu de chose à l'empire de l'autre côté du détroit. Un traité honteux sanctionna ces conquêtes, que l'on n'aurait pu d'ailleurs disputer aux Turcs; et, comme si les Grecs devaient contribuer eux-mêmes à leur propre ruine, la marine fut supprimée comme une dépense trop onéreuse à l'Etat.

Cantacuzène, issu d'une ancienne famille, était celui à qui Andronic était surtout redevable de son élévation et des succès qu'il eut dans quelques guerres. Aussi, lorsque ce prince mourut à la fleur de l'âge, il le nomma tuteur de son fils Jean Paléologue Ier.
1341. Tandis que Cantacuzène repoussait les ennemis de l'empire, les courtisans, jaloux de son autorité, envenimèrent de leurs calomnies l'esprit de l'impératrice, et la portèrent à sévir contre lui et contre sa famille. Cantacuzène n'eut d'autre refuge que le
1342. trône. Il prit la pourpre à Didymotique, et marcha de suite plutôt contre ceux qui lui avaient déclaré la guerre, que contre la famille des Paléologue. Les premières hostilités ne lui furent point heureuses. Il avait compté sur les secours d'Orcan, auquel il donna

une de ses filles en mariage : mais la flotte impériale empêcha les Turcs de traverser le Bosphore, et Cantacuzène, déjà maître de la Thrace, se trouva tellement pressé, qu'il fut contraint de se réfugier dans les états du crâle de Servie. Il en obtint des secours; et, les Turcs l'étant venus joindre, il put tenir de nouveau la campagne. Sa fortune le délivra des assassins que l'on détacha plusieurs fois contre sa personne. Victorieux des forces de l'ennemi, il s'approcha enfin de Constantinople, dont on lui ouvrit les portes.
Cette ville, en proie à toutes les horreurs de la li- 1347.
cence, pendant que les rivaux de Cantacuzène la gouvernaient, reprit sous lui autant de splendeur que le permettait la décadence de l'empire. Elle eut cependant à souffrir des Génois, qui, sur quelque mécontentement, embrasèrent les faubourgs, s'emparèrent des vaisseaux de l'état, et prirent dans l'archipel quelques îles.

Un des articles du traité conclu avec l'impératrice, portait que Cantacuzène, devenu collègue et beau-père de son pupille, administrerait seul pendant dix ans, c'est-à-dire jusqu'à la majorité du prince, et qu'alors il l'admettrait au partage de l'autorité souveraine. L'exécution d'une convention semblable est peut-être unique dans l'histoire; elle fait honneur à la modération de Cantacuzène. Mais à peine Jean Paléologue eut-il repris quelque crédit, qu'il se laissa circonvenir. On excita contre Cantacuzène les défiances du jeune prince, et bientôt une guerre civile se déclara. Malgré l'alliance des Serves et des Bulgares, Jean Paléologue fut vaincu et vit presque toutes les villes se déclarer contre lui. Cantacuzène usa noblement de sa fortune. Après avoir accordé la paix à son gendre, il descendit librement du trône, comme s'il n'y fût monté que pour le lui conserver contre des factions sans cesse renaissantes, et il se retira dans un monastère, où il finit tranquillement ses jours en écrivant l'histoire contemporaine. Son fils aîné, Matthieu, soutint quelque temps ses droits contre les Paléologue. Vaincu et

pris, il fut remis à Jean, qui lui fit acheter sa liberté d'une renonciation à l'empire.

La retraite de Cantacuzène délivra Orcan des entraves que mettaient à son ambition les anciens traités. Ce prince s'était préparé de longue main à la guerre, en donnant une organisation régulière à la cavalerie des spahis, et en fondant le redoutable corps des quarante mille janissaires. Il fit aussitôt passer en
1357. Europe Soliman, son fils, qui s'empara de Gallipoli et d'Andrinople, les premières villes tombées entre les mains des Turcs en deçà du Bosphore. Soliman étant mort au milieu de ses succès (1358), et Orcan l'ayant suivi de près au tombeau, Amurat Ier, qui leur suc-
1359. céda, continua la conquête de la Thrace, et emporta surtout Thessalonique. Il établit à Andrinople sa résidence en Europe, comme Pruse l'était en Asie. Jean Paléologue fut forcé de courber la tête sous le joug du vainqueur. En vain essaya-t-il d'intéresser les princes latins à sa défense, en faisant le voyage
1369. de Rome et en se réconciliant avec le pape : ils étaient tous occupés de leurs guerres, et ils l'abandonnèrent à sa fortune. De retour à Constantinople, le malheureux empereur, qui n'avait pu payer ses
1370. dettes à Venise, acheta la paix d'Amurat, se reconnaissant son vassal et promettant un tribut annuel. Moyennant ce traité, il éloigna pour quelque temps les Turcs de sa capitale. Amurat détourna ses coups sur les Seljoucides de l'Asie mineure, qu'il soumit à ses lois; sur les princes grecs ou latins de la Grèce, qui étaient restés indépendants de l'empire; et sur la Bulgarie, dont il battit souvent les troupes, en s'approchant toujours de la Hongrie par ses conquêtes. Louis le Grand, qui régnait alors en Hongrie, provoqua contre lui une croisade qui n'eut pas de suite. Amurat, occupé ailleurs, lui accorda la paix.

Cependant le fils du sultan et Andronic, fils aîné de l'empereur, unis par une mutuelle ressemblance de caractère, complotèrent de hâter le moment où

ils devraient monter sur le trône, en forçant leurs pères d'en descendre. Leurs intrigues ne purent être si secrètes qu'il n'en transpirât quelque chose. Amurat et Paléologue vainquirent leurs fils, et leur firent crever les yeux. Andronic n'en persista pas moins dans ses desseins. Il s'échappa de prison deux ans après, s'empara de la souveraineté avec le secours des Génois, et condamna son père et ses deux frères au même supplice. Néanmoins sa puissance ne dura guère. Jean et ses fils s'échappèrent à leur tour. La guerre civile allait commencer, si Andronic, mieux avisé, n'eût échangé une couronne chancelante contre un apanage certain, où il pourrait oublier ses malheurs.

Amurat songeait à conquérir la Servie, la Bulgarie et la Hongrie. La Servie fut la première attaquée. Cette contrée avait formé de 1340 à 1356 un puissant royaume, dont la Bulgarie était tributaire; et son prince, Etienne IV, voulait marcher sur Constantinople à la tête de quatre-vingt mille hommes, lorsqu'il mourut. Sa postérité s'éteignit avec son fils (1367). Au milieu des troubles qui suivirent, Amurat envahit le pays à la tête de son armée victorieuse. Après quelques légers combats suivis d'une paix presque aussitôt rompue, le sultan remporta une victoire décisive : 1389.
mais il périt lui-même au milieu de son triomphe. S'il faut ajouter foi à ce que rapportent certains historiens, ce prince visitait le champ de bataille, lorsqu'un Serve dangereusement blessé, rassemblant un reste de force, se jeta sur le destructeur de sa nation et le frappa d'un coup mortel. Il tomba aussitôt percé lui-même aux pieds de sa victime : heureux du moins avant sa mort d'avoir pu venger sa patrie.

Jean Paléologue crut devoir pleurer cet événement, bien loin de s'en réjouir : tant la férocité de Bajazet Ier, fils et successeur d'Amurat, lui inspirait de crainte! Constantinople pouvait prévoir dès lors sa ruine prochaine. Telle était la faiblesse à laquelle était réduit l'empire de Constantin, que, l'empereur ayant voulu faire quelques réparations aux fortifications de la ville, Bajazet ordonna d'y renoncer et fut

obéi. En même temps il soumettait le malheureux empereur à l'obligation du tribut. Pour gage de ses promesses, il lui demanda Manuel, devenu le seul de ses fils, et il traîna ce jeune prince à sa suite dans quelques expéditions qu'il fit d'abord en Asie. Manuel, dit-on, contribua même par sa bravoure à la prise de plusieurs villes de l'ancien domaine de l'empire.
1392. Ce prince était à Pruse, quand il apprit la mort de son père. Aussitôt il se rendit à Constantinople, sans le consentement de Bajazet, dont la colère devint fatale à plusieurs officiers turcs. Le sultan, qui avait juré la ruine de l'empire et qui croyait le moment favorable, passa d'Asie en Thrace, et mit cette province à feu et à sang. Constantinople menacée se voyait près de tomber entre les mains des ennemis du nom chrétien, quand Sigismond détourna
1396. leurs armes sur la Valachie. Nous avons vu comment le sultan triompha à Nicopoli: Il profita d'un tel succès pour conquérir la Thessalie, la Macédoine, la Phocide, la Bulgarie et la Mésie. Reprenant ensuite ses projets contre Constantinople, il imposa d'abord à Manuel son neveu pour collègue, afin de semer en quelque sorte la guerre civile; et dès qu'elle se fut développée selon ses vues, il vint assiéger la ville par terre et par mer. Un faible secours arriva d'Occident, commandé par le maréchal de Boucicault. Les Français et les Génois, qui en formaient la meilleure partie, repoussèrent les assaillants, et reprirent sur eux un grand nombre de places.
1399. Quand Boucicault partit l'année suivante, Manuel l'accompagna. Il alla solliciter en personne le pape Boniface IX à Rome, Charles VI à Paris, Henri IV à Londres, de secourir les Grecs contre une puissance qui menaçait toute la chrétienté. Mais pendant les deux années que dura son absence, une révolution heureuse pour l'empire s'opérait en Orient.

Les descendants de Gengis-khan avaient fondé quatre dynasties, celle de Juen en Chine, celle d'Iran en Perse, celle du Kaptschak ou de la Horde d'Or, et celle de Djagataï, dont les possessions furent bientôt

morcelées en une multitude de petits états. Timour-Lenk ou le Boiteux, plus connu sous le nom de Tamerlan, issu de Gengis-khan par les femmes, conçut le dessein de fonder un nouvel empire des Mongols. Il s'empara de la Bukharie en 1363, après avoir battu et tué le prince du pays, et fit de Samarkand sa capitale. Maître de la Khowaresmie et des bords orientaux de la mer Caspienne, il envahit la Perse, dont la postérité d'Houlagou avait également morcelé les provinces, et il les soumit toutes à ses lois. Ensuite, remontant vers l'est, il dévasta toutes les contrées entre l'Ily et l'Irtish, parcourut les steppes de la province d'Omsk, et marcha ensuite vers l'Oural. Cependant Toktamisch, son général, avait vaincu les khans du Kaptschak (1380); mais il s'était déclaré indépendant. Tamerlan le vainquit une première fois sur l'Oural en 1390, et, trois ans plus tard, près du Caucase; puis il le poursuivit au delà du Volga et le contraignit de s'enfuir en Lithuanie. Les Mongols se dirigeaient vers Moscou; mais Tamerlan, tournant tout d'un coup vers le sud, mit Azof à feu et à sang, et conquit le pays au nord de la mer Caspienne. En 1398, il passa l'Indus, suivi de quatre-vingt-douze mille hommes, triompha du sultan Mahomet IV près de Delhi, pilla la ville, massacra les habitants et couvrit le pays de sang et de ruines. Offensé par le sultan d'Egypte, il le vainquit près d'Alep (1400) et de Damas (1401), et réduisit en cendres cette dernière ville. Bagdad fut prise d'assaut la même année. Tamerlan y fit ériger un trophée de quatre-vingt-dix mille têtes humaines.

Les émirs seljoucides, dépouillés par Bajazet, et les Grecs, qui craignaient de l'être, sollicitèrent les secours du conquérant mongol. Celui-ci, qui prétendait faire rendre à tous les hommes une exacte justice, embrassa en effet leur défense. Bajazet assiégeait de nouveau Constantinople. Lorsqu'il apprit que Tamerlan s'avançait en Asie à la tête d'une armée nombreuse, il marcha aussitôt contre lui; mais il fut 1402.
vaincu à la bataille d'Ancyre, où quatre cent mille

hommes restèrent, dit-on, sur le champ de bataille. Bajazet, fait prisonnier, mourut de chagrin l'année suivante, enfermé dans une cage de fer par ordre du vainqueur. Les Seljoucides reprirent pour un instant leur autorité sur quelques provinces d'Asie; mais ils tombèrent dès que Tamerlan se fut retiré.
1405. Bientôt ce conquérant mourut, comme il se dirigeait contre la Chine. La monarchie qu'il avait fondée se démembra. Néanmoins un de ses arrière-petits-fils fonda sur ses débris, dans les Indes, le puissant empire des Mongols, qui a subsisté presque jusqu'à nos jours.

En Europe et en Asie, les fils de Bajazet, Isa, Soliman, Musa, Mahomet, se disputèrent tour à tour l'héritage de leur père. Isa, l'aîné, se fit proclamer à Pruse; mais il fut bientôt chassé du trône par Soliman, que secourait Manuel. Le nouveau sultan s'endormait sur le trône. Musa, battu une première fois en 1406, renversa son frère en 1410, rendit au Croissant son éclat par la victoire qu'il rem-
1412. porta sur Sigismond à Sémendria, et se mit en devoir de reprendre aux Grecs ce qui leur avait été cédé en Europe pour prix de leurs secours. Manuel suscita contre lui Mahomet, qui fut presque aussitôt reconnu (1413) en haine des cruautés de Musa. Mahomet Ier renouvela les cessions faites par Soliman, et vécut en paix avec la cour de Constantinople. A sa
1421. mort, il recommanda à son fils, Amurat II, de continuer à s'acquitter envers l'empire d'une dette contractée par la reconnaissance. Malheureusement l'empereur ne sut point profiter de ces dispositions pacifiques. Il crut d'une bonne politique de susciter tour à tour contre Amurat, et deux autres fils de Mahomet Ier, et un cinquième fils de Bajazet. Amurat, devenu l'irréconciliable ennemi des Grecs, reprit sur eux toutes les concessions de son père, et vint assiéger leur capitale. Repoussé dans un assaut, il laissa
1425. Manuel transmettre en paix sa débile puissance, après un règne de trente-quatre ans, à son fils Jean Paléologue II.

Amurat avait épousé la fille du roi de Servie, dans l'espoir de succéder à son beau-père. Celui-ci ayant cédé aux Hongrois la ville de Belgrade, le sultan lui déclara la guerre ainsi qu'à la Hongrie, et vint mettre le siége devant la place. Jean Huniade, vayvode de 1437.
Transylvanie, la défendit avec tant de valeur, que tous les efforts des Turcs échouèrent contre ses murailles. Huniade les poursuivit dans leur retraite, remporta sur eux de brillants succès, notamment à Sophia (1443), et les contraignit à signer une trêve de dix ans. Un autre ennemi avait engagé le sultan à ce traité honteux pour ses armes. Jean Castriot, prince d'Albanie, avait été dépouillé par les Turcs. Son fils servait dans leurs armées, sous le nom de Scanderbeg, et s'était rendu célèbre par ses exploits. Il voulut rentrer en possession des états de son père. Après s'être emparé par surprise de Croie, qui en était la capitale, il fit soulever les Albanais, et défia seul toutes les forces de l'islamisme. Amurat comptait mettre à profit la trêve avec les Hongrois et le soumettre; mais Jean Paléologue craignit aussi, et avec raison, que le sultan ne voulût également s'enrichir de ses dépouilles. Pour le prévenir, il avait, à l'exemple de son père, reconnu la suprématie du pape dans le concile de Bâle, transféré à Florence. En consé- 1439.
quence, Eugène IV fit auprès des princes chrétiens tout ce que l'on pouvait attendre de son zèle. A son instigation, les Hongrois, qu'il délie de leurs serments, rompent le traité à peine conclu, se liguent avec Scanderbeg, et s'avancent vers la Bulgarie, sous la conduite de Wladislas, roi de Pologne, qu'ils avaient appelé pour les gouverner et les défendre. L'armée d'Amurat les rencontra à Varna. Là se livra une ba- 1444.
taille sanglante, qu'Huniade aurait gagnée par de savantes manœuvres, si Wladislas, jaloux de sa gloire ne se fût élancé avec plus d'impétuosité que de prudence. La mort du prince fut le signal de la déroute. Huniade échappa aux Turcs, à la tête d'une troupe d'élite. Nommé régent pendant la minorité du nouveau roi, il eut bientôt rassemblé une autre armée, et il parvint

à arrêter la première fougue du vainqueur. Une se-
1448. conde bataille qu'il livra près de Cassovo, n'eut point un plus heureux succès. Elle dura trois jours. Les deux premiers, les chrétiens eurent l'avantage; le troisième, ils furent vaincus par le nombre, laissant dix-sept mille hommes sur le champ de bataille ; mais les ennemis en avaient perdu quarante mille. Aussi Amurat disait-il qu'il aurait préféré deux défaites ordinaires à un triomphe si chèrement acheté.

Quoique toute la noblesse hongroise eût péri dans ce désastreux combat, Huniade, incapable de désespérer jamais, se vit bientôt à la tête de nouvelles forces. D'un autre côté, Scanderbeg se soutenait contre les nombreuses armées qui l'attaquaient. Toujours en mouvement, il tombait sur les ennemis au moment où ils s'y attendaient le moins, et les affaiblissait par des pertes journalières. Deux fois Amurat vint mettre le siége devant Croie (1447, 1450), et deux fois il fut repoussé, laissant au nombre des morts ses plus coura-
1450. geux soldats. Il en mourut de chagrin, recommandant à son fils Mahomet II, le plus implacable ennemi des chrétiens, le soin d'exécuter ses vengeances. Les succès de Mahomet contre les princes latins ne furent cependant que momentanés : mais il lui était réservé de consommer la ruine de l'empire.

La mort de Jean Paléologue II, arrivée l'an 1445, avait mis le sceptre aux mains de son frère Constantin XII Dragasès. Ce prince eut à combattre l'ambition de ses frères, qui se disputaient les lambeaux de l'empire. Amurat avait d'abord profité de ces divisions pour s'emparer du Péloponèse ; mais ensuite il avait tourné contre la Hongrie. Lorsque Mahomet lui eut succédé, Constantin envoya des ambassadeurs renouveler avec les Turcs les anciens traités. Mahomet les accueillit avec bienveillance ; en sorte que l'on rendit unanimement grâce à Dieu de l'avénement d'un prince qui annonçait des dispositions si pacifiques. Les effets démentirent bientôt un si bel espoir. Dès que Mahomet eut réduit un émir d'Asie qui prétendait à l'indépendance, il resserra de plus en plus Constantinople, bâ-

tissant à ses portes mêmes de bonnes forteresses, et s'emparant de toutes les places qui restaient à l'empire. Enfin il vint camper au pied des murs avec une 1453.
flotte de trois cents vaisseaux et une armée de trois cent mille hommes, que de nouvelles levées portèrent dans la suite à quatre cent mille. Pour résister à une telle multitude, dans une ville immense en étendue, Constantin avait trois gros vaisseaux, vingt autres bâtiments plus petits, cinq mille Grecs et deux mille Vénitiens ou Génois. A la tête de cette faible garnison était Justinien, aventurier génois, à qui l'empereur avait promis la souveraineté de Lesbos, si les Turcs étaient repoussés. Encouragé par cette promesse, Justinien se fit un nom en défendant la place. Ce n'était que sorties continuelles, d'où il revenait toujours vainqueur après avoir ruiné les travaux des assiégeants et brûlé leurs machines. Quand les Turcs s'avançaient croyant la brèche suffisamment grande, ils trouvaient derrière de nouveaux retranchements qu'il leur fallait abattre. Pendant près de deux mois que tinrent les assiégés, rien ne fut omis de ce qui pouvait servir à l'attaque ou à la défense des places. Les Grecs espéraient toujours qu'il leur arriverait du secours par mer, parce que le port restait en leur puissance. Mahomet, ne pouvant en forcer l'entrée, y fit transporter par terre ses vaisseaux et enleva aux assiégés cette dernière ressource. Ils n'en combattirent pas avec moins de vigueur. Les Turcs, rebutés d'une si opiniâtre défense, se révoltaient et voulaient se retirer : Mahomet retint ses soldats en leur promettant solennellement de livrer pendant trois jours la ville au pillage. Le 29 mai 1453, on donna à la place un assaut général. Constantin et Justinien avaient tout disposé pour vaincre ou pour mourir avec gloire. A la tête d'une poignée d'hommes affaiblis par un long siége, ils soutinrent depuis une heure du matin jusqu'à huit le choc de l'armée musulmane. Les Grecs étaient fatigués de carnage, lorsque Mahomet fit avancer ses janissaires. Deux fois ils furent repoussés avec perte : mais étant revenus une troisième fois à la charge, ils emportèrent enfin la place, et, se

répandant dans les rues, dans les maisons et dans les temples, ils massacrèrent tout sans distinction, et pillèrent les richesses d'une ville longtemps opulente, longtemps la capitale d'un empire florissant. Constantin s'était fait tuer sur la brèche. Quant à Justinien, il avait reçu deux blessures, et s'était retiré du combat ; ce qui contribua au succès de Mahomet, les Génois et les Grecs ayant quitté leur poste à son exemple.

Ainsi fut détruit, après onze cent vingt années d'existence, l'empire fondé par Constantin le Grand. Constantinople était depuis longtemps cette unique colonne qui soutient l'édifice en ruines : elle rompit sous les efforts des fils de Mahomet, et l'édifice s'écroula de fond en comble. Le petit nombre de ceux qui ne furent point écrasés de sa chute, allèrent réveiller dans l'Europe à demi barbare l'étude des belles-lettres depuis longtemps négligée. On leur donna asile en faveur des richesses littéraires qu'ils apportaient ; on accorda quelques larmes au récit de leurs longues infortunes : mais quand ils parlèrent de relever la patrie, ils ne trouvèrent d'écho chez aucun des peuples de l'Europe.

CHAPITRE XLIV.

Des lettres, des sciences et des arts pendant la période du Moyen Age.

Lorsque Constantin parvint à l'empire, on comptait encore un assez grand nombre d'hommes d'une érudition plus ou moins profonde : mais les guerres extérieures, les déchirements intérieurs et les persécutions hâtaient la décadence de la littérature dans tous les genres. Quant aux sciences et aux arts, les Romains les avaient à peine cultivés, et les Grecs ne songeaient depuis longtemps qu'à étudier et à copier leurs grands modèles. On oubliait que, dans tout ce qui tient à l'intelligence et à l'imagination. l'esprit

humain ne peut rester stationnaire, et qu'il recule par une loi nécessaire, dès qu'il a cessé d'avancer.

Constantin transporta le siége du gouvernement à Byzance. Rome en souffrit : mais l'Occident y perdit plus encore sous le rapport littéraire. Les écoles les plus célèbres étaient dans la Grèce et à Alexandrie. Attirés en Orient pour s'instruire, les savants y demeurèrent, retenus par les encouragements et la faveur des princes. Aussi nous voyons à peine quelques noms surnager dans les provinces occidentales : c'est un Boëce, un Symmaque, un Ausone de Bordeaux, et Claudien, le dernier poëte du paganisme. L'Orient, au contraire, nous offre Synésius, Coluthus, Agathias, Longus, Zozime, une foule d'autres noms moins célèbres, les pères de l'Eglise et tous les philosophes de l'école néo-platonicienne d'Alexandrie. La peinture, la sculpture, l'architecture trouvèrent aussi plus de développement dans la Grèce et dans l'Asie mineure. Tandis que des guerres nombreuses ravageaient presque chaque année l'Italie et les Gaules, les successeurs de Constantin et de Théodose ornaient à l'envi des monuments les plus magnifiques les principales villes de leur empire.

Le christianisme protégea les arts, parce qu'ils servaient à élever et à orner des temples de jour en jour plus nombreux : mais s'il imprima d'abord à la littérature une impulsion nouvelle, il ne tarda guère à lui nuire avec d'autant plus de persévérance, qu'il croyait obéir à un devoir et servir la cause de Dieu même. Dans l'origine, il n'eut pas moins à combattre les arguments captieux des philosophes que les persécutions des tyrans. Les pères de l'Eglise étudièrent donc, dans les premiers siècles, les auteurs de la Grèce et de Rome, mais surtout les écrits philosophiques d'Aristote et de Platon. En se plaçant ainsi sur le terrain même de leurs adversaires, ils eurent bientôt amené à la religion chrétienne tous ceux qui cherchaient de bonne foi la vérité, et les autres ne pouvaient cacher du moins leur infériorité sous le rapport du talent et des lumières. La défaite et l'opiniâtreté des philoso-

phes païens nuisirent également aux études profanes. D'un côté, on méprisait les lettres et la philosophie, parce qu'elles s'avouaient vaincues par une religion nouvelle; de l'autre, les chrétiens se livraient à une injuste défiance de la science humaine, parce qu'ils la voyaient s'opiniâtrer à défendre l'erreur; et personne ne remarquait que si le christianisme triomphait, il avait dû souvent ses victoires à la philosophie et aux lettres.

En Orient, ces causes prochaines de décadence furent toujours contre-balancées par cette activité d'imagination que nous retrouvons partout chez les Grecs. Justinien et Léon d'Isaurie faillirent porter aux études un coup mortel : le premier en détruisant les écoles païennes, qu'il regardait comme des foyers d'irréligion et d'erreur; le second, en persécutant les images et aussi les savants, parce qu'ils protégeaient contre son hérésie la doctrine catholique. Mais il fallait au clergé des connaissances pour combattre les hérésies qui s'élevaient presque chaque jour, et en général la protection des princes ne manqua pas aux lettres. Aussi il serait difficile de citer un siècle qui n'ait compté en Orient aucun homme remarquable par les talents ou par la science. On y trouve, dans le cinquième siècle, le poëte Synésius, l'historien Zozime, le philologue Hésychius, peut-être le romancier Longus, et Diophante, à qui l'on doit l'invention des premiers procédés algébriques; dans le sixième, les historiens Procope et Ménandre, les poëtes Coluthus et Agathias, le grammairien Musée, le jurisconsulte Tribonien, que Justinien nomma le premier pour rédiger son code, et Anthémius de Tralles, qui traça le plan de Sainte-Sophie; dans le septième, le médecin Paul d'Egine, le mathématicien Etienne d'Alexandrie, le philologue Stobée, et Callinicus, qui inventa le feu grégeois; dans le huitième, le jurisconsulte Rufus et saint Jean Damascène, qui avait étudié chez les Arabes; dans le neuvième, Photius, dont on s'accorde à vanter l'érudition immense, et le mathématicien Léon, que les premiers Abassides

demandèrent à l'empereur sans l'obtenir, bien qu'ils eussent menacé d'appuyer leur demande par les armes. Léon le philosophe, qui régna l'an 887, cultiva lui-même les lettres, et Constantin Porphyrogénète, à qui nous devons des extraits de Polybe, établit dans son palais une académie, dont les premiers personnages de l'état se glorifiaient d'être les maîtres. L'époque des croisades fut une nouvelle ère pour l'histoire. On vit successivement paraître Théophylacte, Zonare, Cédrénus, la princesse Anne Comnène, Pachymère et Jean Cantacuzène. L'empire était presque réduit aux seules mu-railles de Constantinople, que l'érudition y conservait encore ses droits; et quand cette ville tomba sous la puissance de Mahomet, les Chalcondyle, les Argyropule, les George de Trébizonde, échappés à son glaive et recueillis par les villes d'Italie, perpétuèrent en Occident les germes précieux dont ils étaient dépositaires.

Si le christianisme avait appelé pour se produire, une discussion libre et la lumière, ce que la vérité ne redoute jamais, Mahomet, au contraire, n'espérait fonder que sur la force et sur l'ignorance sa monstrueuse doctrine. Jusqu'aux Abassides, il fallait plier devant ses sectateurs et croire aveuglément ou mourir. Des médecins chrétiens portèrent les premiers chez les Arabes le goût des lettres. Bientôt les califes empruntèrent aux Grecs ou leur demandèrent en tribut les ouvrages de l'antiquité et les firent traduire. On étudia d'abord la médecine et la philosophie dans Galien et dans Aristote, puis la géométrie dans Euclide, et l'astronomie ou plutôt l'astrologie dans les écrivains du moyen âge. Mais l'imagination vive des Arabes commenta souvent sans comprendre : de là une foule d'erreurs qui passèrent d'Orient en Espagne, et de l'Espagne dans les autres pays occidentaux. Parmi les noms les plus célèbres, on distingue, chez les Arabes, le médecin Avicenne, les historiens Edrisi, el Macin et Aboulféda; chez les Perses, les historiens Mirkhoud et Chefféreddin et le poëte Sâdi; en Espagne, l'historien juif Benjamin de Tolède, les médecins juifs

Aben-Ezra et Maymonide, qui cultivèrent encore la physique et l'astronomie, aussi bien qu'Averroès, le plus célèbre des commentateurs d'Aristote. L'Europe dut encore aux Arabes le papier de linge, qu'ils avaient inventé, et la poudre à canon, dont on attribua la découverte à Roger Bacon, mais qui était depuis longtemps connue à la Chine. Le premier usage du canon eut lieu à la défense de Niébla par les Maures, l'an 1252. Après environ un siècle et demi, l'on inventa les mousquets, puis les bombes (Malatesta de Rimini, inv.) vers l'an 1450, et enfin les mines, que les Génois pratiquèrent les premiers l'an 1487. Les armes à feu, repoussées par les chevaliers, ne devinrent d'un usage général que vers la fin du XVe siècle.

Il résulte de ce qui précède, que les lettres furent presque toujours cultivées et protégées en Orient, tandis que dans les sciences et dans les arts, on trouve à peine quelques noms et une seule découverte. Mais en Occident, au contraire, tout paraît mort pendant quatre siècles. La littérature seule survécut quelque temps à l'invasion des barbares. Le christianisme en recueillit les débris, et les écrits des Ambroise, des Augustin, les Jérôme, des Sulpice Sévère et des Grégoire de Tours, quoique portant plus ou moins les signes de la décadence, contribuèrent jusqu'au VIIe siècle à porter les bons esprits vers les études sérieuses. On voyait cependant, dès le quatrième, cette tendance de la religion chrétienne à détourner de l'antiquité. Les évêques les plus instruits engageaient les chrétiens à abandonner les écrivains de la Grèce et de Rome, et particulièrement les poëtes. Leur motif n'avait rien que de louable : ils craignaient que la poésie, plus étroitement liée au polythéisme, n'entraînât par ses charmes les nouveaux convertis ; mais le goût devait succomber d'autant plus vite sous une proscription semblable, qu'ils prétendaient remplacer les chefs-d'œuvre des grands maîtres par des poésies chrétiennes, qui offraient, à côté de grandes beautés, les défauts inhérents à leur siècle. Le pape saint Grégoire en vint jusqu'à proscrire entièrement toutes

les études païennes, déclarant qu'il ne convenait pas à un laïque pieux d'enseigner les humanités, que lui-même négligeait dans ses écrits l'ordre et le style, et qu'il était indigne d'un chrétien d'assujettir les paroles de l'écriture aux règles de la grammaire.

C'était l'époque où, dans les différents pays, on commençait à abandonner la langue latine pour se créer une langue nationale. Toutes les bibliothèques avaient été brûlées et détruites par les barbares. Celle qu'Auguste avait fait bâtir sur le mont Palatin, renfermait encore des restes précieux de l'antiquité : mais un incendie, attribué par certains auteurs, quoique sans fondement, à la malveillance de saint Grégoire lui-même, vint enlever au monde littéraire cette dernière ressource. Il devint donc extrêmement difficile de se procurer des livres. Les moines recueillirent dans leurs cloîtres et copièrent, sans discernement pour l'ordinaire et sans goût, ceux que le hasard ou une providence particulière fit tomber entre leurs mains. C'étaient des asiles respectés où restèrent enfouies pendant plusieurs siècles des richesses dont on ignorait alors tout le prix. Il arriva même quelquefois que les moines, ayant besoin de parchemin pour reproduire les chroniques saintes ou profanes, qui faisaient la littérature unique de l'époque, effacèrent les chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce qu'ils ne comprenaient pas et qu'ils savaient à peine lire. Ces parchemins deux fois écrits portent le nom de palimpsestes. On a découvert de nos jours l'art de déchiffrer leur écriture première, et nous lui devons déjà la restauration plus ou moins complète de quelques ouvrages, notamment de la République de Cicéron.

Nous avons vu la protection que Charlemagne accorda aux lettres, et ses efforts pour faire rougir de leur ignorance les peuples qu'il avait soumis par les armes. Les écoles fondées par ce grand homme disparurent au milieu des guerres de ses successeurs : mais toutefois le goût des études se propagea, et surtout dans le clergé et chez les moines. Malheureusement

on avait pris pour guides Cassiodore, sénateur romain, qui avait écrit sur les arts et les sciences dans le sixième siècle, et saint Augustin, dont l'étude aurait pu être utile, si l'on avait su le lire avec fruit. Ce fut d'après eux que l'on arrêta le plan des études. On en fit deux cours : dans l'un, appelé *trivium*, on enseignait la grammaire, la rhétorique et la dialectique; dans l'autre, appelé *quadrivium*, la musique, l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Il est facile de penser combien ces différentes études devaient être superficielles. En général, on ne s'occupait guère du second cours que pour apprendre, sous le nom de musique, le chant d'église tel que nous l'avons encore, inventé par saint Grégoire; et l'astronomie n'était que l'astrologie judiciaire, par laquelle on prétendait lire dans les cieux la destinée des hommes.

Les lettres furent protégées en Angleterre par Alfred le Grand, qui fonda l'école d'Oxford; en Italie et en Allemagne, par les Othons, mais avec peu de succès. Cependant Gerbert, précepteur d'Othon III, et depuis souverain pontife sous le nom de Sylvestre II, avait étudié en Espagne les connaissances des Arabes. Il rendit au reste de l'Europe les ouvrages d'Aristote, mutilés et traduits, il est vrai; mais ce n'en fut pas moins le premier signal d'une régénération littéraire. Les idées nouvelles qu'ils développaient, forcèrent à sonder plus avant dans la philosophie et la dialectique. Alors on vit fleurir en France, comme philosophes, Roscelin, qui ressuscita de vieilles querelles : l'Italien Lanfranc, son adversaire, et Abélard, non moins célèbre par ses amours avec Héloïse que par sa science et ses malheurs A côté de ces noms et de beaucoup d'autres moins connus, se rangent saint Bruno, saint Bernard, saint Bonaventure, saint Thomas d'Aquin et Duns Scot, qui sont ordinairement comptés parmi les docteurs de l'église. En même temps l'école de Salerne, célèbre pour l'étude de la médecine jusque sous les Lombards, reprenait son ancien éclat; celle de Bologne développait, éclairait les premiers éléments du

droit civil; celle de Montpellier réunissait à la fois les deux enseignements, et enfin Frédéric II appelait à Naples les professeurs les plus célèbres, et cherchait par tous les moyens à propager dans tout son empire les sciences que cultivaient les Arabes.

Ce fut au commencement du treizième siècle que Philippe Auguste sanctionna par une charte la réunion des professeurs de Paris en une corporation qui prit le nom d'*Université*. Cet exemple fut suivi dans le même siècle par plusieurs autres villes de France, et par presque tous les royaumes de l'Europe. On s'adonna de nouveau à la littérature latine : mais la langue grecque était entièrement ignorée. Boccace fit établir à Florence la première chaire de grec, l'an 1367. Cette étude ne fut cependant suivie que vers la fin du siècle. Un envoyé de Manuel, nommé Chrysoloras, attira à Florence les savants que transportaient tant de chefs-d'œuvre. D'autres Grecs, et surtout Bessarion, qui fut honoré de la pourpre romaine, vinrent successivement s'établir en Italie, jusqu'à l'époque où Constantinople succomba sous Mahomet II.

Les langues modernes commencèrent à se former vers le onzième siècle. Elles se développèrent avec lenteur, parce que tous les bons esprits qui auraient pu les fixer, se portaient vers la littérature ancienne, pour en étudier les merveilles, et parce qu'un préjugé. reste de la servitude romaine, ne permettait d'étudier qu'en latin les sciences, la théologie, la médecine et la jurisprudence. Cependant on trouve dès lors, dans presque toutes les langues, des essais plus ou moins informes de littérature. Mais tandis qu'elles balbutiaient à peine, la France, et plus encore l'Italie, acquéraient sur l'Europe entière, dans les arts et dans la littérature, une incontestable supériorité.

Au latin avait succédé la langue romane, qui en fut une imitation corrompue. Celle-ci produisit avec le temps trois dialectes, que l'on appela langue d'oc (provençal), langue d'oui (français), et langue de si (italien), selon qu'ils se servaient de l'une de ces trois particules pour exprimer l'affirmation. Le provençal

eut ses troubadours, et le français ses trouvères, poëtes improvisateurs qui parcouraient avec les jongleurs les châteaux et les cours, et qui faisaient éprouver aux seigneurs et aux princes un plaisir aussi vif, mais plus pur que celui des armes. Bientôt les rois eux-mêmes ne dédaignèrent pas ces délassements de la paix. Parmi les troubadours, on trouve à côté de noms inconnus Guillaume IX de Poitiers, Alphonse II d'Aragon, Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre, et le dauphin d'Auvergne ; et parmi les trouvères, Marie de France, Pierre Mauclerc, duc de Bretagne, et Thibault IV de Champagne, roi de Navarre, qui soupira longtemps, mais en vain, pour la reine Blanche, mère de saint Louis. Enfin la poésie française commença dans le quatorzième siècle, avec Jean de Meung, et surtout dans le quinzième, avec Villon de Paris, qui sut le premier, dit Boileau, débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Lorsqu'à l'époque des croisades, il y eut de beaux faits d'armes à raconter, et toutes les merveilles des pays lointains à reproduire, on vit naître aussitôt, et particulièrement en France, une multitude d'historiens. Guillaume de Tyr, Ville-Hardouin, Joinville, Froissard, Monstrelet et Juvénal des Ursins, furent les plus célèbres. La plupart nous charment encore aujourd'hui, malgré leur vieux style. On aime toujours à les relire, soit qu'ils racontent les grands coups des chevaliers, soit qu'ils consacrent les victoires de la patrie, ou les vertus qui assurent à un Louis IX la vénération de tous les siècles.

Mais de quelque gloire que la France ait brillé à cette époque même de ténèbres, elle est presque entièrement éclipsée par la lumière vive et resplendissante qui éclaira l'Italie. Les efforts de Frédéric II avaient été couronnés du succès ; et quand la maison d'Anjou fut montée sur le trône de Naples, Charles Ier, Charles II, Robert et Jeanne elle-même, malgré les troubles qui agitèrent son règne, ne négligèrent rien pour faire fleurir dans leur capitale le commerce, les lettres et les arts. Leur exemple fut suivi par les princes et les

républiques d'Italie, surtout par les Médicis à Florence. Tandis que les autres nations se concentraient dans leur pays ou n'en sortaient que pour porter la guerre chez leurs voisins, Venise, Gênes, Florence et beaucoup d'autres villes couvraient les mers de leurs vaisseaux, et de toutes parts le commerce entretenait l'abondance. Les esprits se portèrent alors vers les choses de goût et d'imagination. Gui d'Arezzo, qui mourut l'an 1301, avait inventé les notes de musique. Peu de temps après, Pise produisit les premiers architectes, et l'un des morceaux les plus curieux de cette époque, est la tour de la cathédrale, qui offre une inclinaison assez hardie. Bientôt les palais et les monuments de tout genre se multiplièrent de tous côtés. Le vieux palais et l'église de Sainte-Marie, à Florence, sont de la fin du treizième siècle : et vers le commencement du quinzième, le Florentin Brunelleschi donna le dernier coup au genre gothique, dont les plus beaux ouvrages sont la basilique de Notre-Dame et la Sainte-Chapelle, à Paris ; les cathédrales de Rouen, de Chartres, de Strasbourg ; et la chapelle de Westminster, qui a manqué d'être anéantie dernièrement par un affreux incendie.

Ce fut aussi vers l'an 1300 que vécut Cimabué, le restaurateur de la peinture. Giotto, son disciple, marcha sur ses traces ; mais il eut encore peu d'imitateurs. Un siècle après eux, le Flamand Jean de Bruges inventa, ou du moins importa d'Allemagne en Italie la peinture à l'huile, qui devait nécessairement ajouter à la perfection du coloris et à la durée des ouvrages.

Dans les lettres, les plus anciens ouvrages sont des chroniques de Venise, qui datent du quatrième siècle. Pour trouver de bons historiens, il faut arriver au quatorzième. Vers l'an 1336, le doge André Dandolo, qui n'avait pas dédaigné de se faire recevoir docteur à l'université de Padoue, écrivit une histoire encore estimée ; et, à la même époque, les historiens Jean et Matthieu Villani, de Florence, commençaient à fixer la prose italienne par leurs écrits. Déjà avaient paru Dante Alighieri et Pétrarque. Le premier, né à

Florence l'an 1265, en fut chassé avec les guelfes, quand Charles de Valois y entra en vainqueur (1301); il trouva un asile à Vérone et à Ravenne, et mourut l'an 1321; son poëme, intitulé *la Divine Comédie*, est une satire, où il dépeint en traits hardis les mœurs de son siècle. L'autre, proscrit avant de naître, à la même époque et pour la même cause que le Dante, naquit dans l'exil à Arezzo, étudia pendant sa jeunesse à Avignon, qui appartenait aux papes, fut persécuté comme hérétique, parce qu'il était instruit, fit rougir par ses ouvrages les Florentins, qui le rappelèrent, et mourut à Arcqua l'an 1374; ses poésies, quand il n'écrivit pas en latin, montrèrent toute la douceur et la délicatesse d'une langue, qui avait prêté au Dante des accents si énergiques. Boccace, qui naquit l'an 1313 et qui mourut l'an 1375, dans une petite ville de la Toscane, fit pour la prose italienne ce que les deux autres avaient fait pour la poésie, et mérita, comme eux, de servir de modèle à la postérité.

L'Allemagne se recommande par une découverte unique, mais la plus importante qui ait été faite à quelque époque que ce puisse être. On avait inventé déjà la gravure en bois, lorsque Jean Guttemberg, gentilhomme de Mayence, imagina, vers l'année 1436, de réunir des caractères mobiles, et de les appliquer sur le papier, après les avoir enduits d'une encre particulière. Ces caractères furent d'abord en bois : mais Schæffer découvrit bientôt (1452) la fonte. Guttemberg s'étant associé Faust, offrit à l'admiration générale les premiers exemplaires de la Bible et du Psautier. L'imprimerie, une fois découverte, ne tarda pas à se perfectionner. Les Junte et les Manuce publièrent le plus grand nombre des auteurs anciens qui avaient échappé au moyen âge. Dès lors l'immortalité fut acquise aux chefs-d'œuvre du génie; et les livres, jadis si rares, n'étant plus la propriété particulière de quelques hommes privilégiés, répandirent dans tous les pays le goût de la littérature antique, et provoquèrent les nombreuses merveilles des âges qui suivirent.

NOTIONS
DE GÉOGRAPHIE HISTORIQUE
DU MOYEN AGE.

I. LE MONDE BARBARE.

Position géographique des divers peuples barbares sur les frontières de l'empire à la mort de Théodose. — Déplacements successifs de ces peuples. — Etablissements des Wisigoths, des Ostrogoths, des Burgondes, des Francs, des Suèves, des Vandales, des Saxons et des Lombards.

A la mort de Théodose, l'empire romain était borné, en Bretagne, par le rempart d'Antonin, entre les golfes de la Clyde et du Forth; en Gaule, par le Rhin, depuis son embouchure jusqu'au lac de Constance; au nord des provinces illyriennes et de la Grèce, par le Danube dans tout son cours; en Asie, par la mer Noire, par le Turac, et par une ligne qui partirait d'Arzengan (Satala) pour couper le Tigre à Amide, qui de là tomberait perpendiculairement sur le Kabour (Chaboras) à quelques kilomètres est d'Amudis, qui suivrait cette rivière jusqu'à l'Euphrate et l'Euphrate jusqu'au point où il tournerait vers l'est, qui limiterait ensuite le désert de Syrie et irait rejoindre Aïlath au fond du golfe arabique; en Afrique enfin par la mer Rouge, par une ligne qui couperait le Nil perpendiculairement au-dessous de Djézyreth-el-Zpher (Eléphantine), qui remonterait perpendiculairement vers le nord à partir du 27° de longitude, et qui suivrait les côtes jusqu'aux premières montagnes de l'Atlas; par l'Atlas lui-même, et ensuite par une autre ligne qui joindrait la source de la Malva à l'embouchure de la Sala.

Au sud de l'Afrique romaine se trouvaient, de l'ouest à l'est, les Gétules, les Maziques, les Musulans, les Quinquégentiens, les Austuriens, les Garamantes, les Psylles, et au midi de l'Egypte, les Nobates et les Blemmyes, tous peuples nomades, qui firent souvent des incursions sur les terres de l'empire, mais qui ne l'entamèrent jamais.

A l'orient de la Palestine s'étendait l'Arabie. Sur les frontières habitaient les Sarrasins, autre peuple nomade, divisé en plusieurs tribus qui devaient un jour se réunir et fonder le vaste empire des premiers califes.

De l'Euphrate à la mer Noire, Arcadius avait pour voisins les Perses, ces ennemis acharnés de l'empire, mais qui devaient succomber avant lui dès le VIIe siècle, sous les coups des Sarrasins; et les Arméniens, parfois en guerre avec les successeurs de Théodose, mais qui restèrent dans leurs limites, et qui sont encore aujourd'hui chrétiens, bien que sous la domination de la Turquie et de la Perse.

C'est du nord de l'Asie et de l'Europe que s'élancèrent les barbares qui morcelèrent l'œuvre gigantesque de tant de siècles.

Vers le milieu du IVe siècle, les Alains habitaient entre la mer Noire, le Caucase, la mer Caspienne, le Volga, et le Don. A l'est du Volga étaient les Huns. A l'ouest du Don, l'empire des Goths avait pour limites, au sud, la mer Noire et le Danube; à l'ouest, la Theiss, les monts Crapacks, l'Oder supérieur jusque vers Breslau, et une ligne qui irait rejoindre la Vistule pour se confondre avec elle jusqu'à son embouchure; au nord enfin, la mer Baltique, le golfe de Livonie, la rivière Pernen et le lac Paypus. Ces steppes immenses étaient habitées, au sud-ouest, par les Visigoths; au sud-est, par les Ostrogoths; sur les bords de la mer d'Azof, par les Hérules; vers le centre, par les Roxolans, pères des Russes; sur la Baltique, par les Vénèdes, aïeux des Vendes; sur les rives de l'Oder, par les Gépides; entre la Theiss, les monts des Serres et les monts Crapacks, par les Vandales.

En 374, les Huns, franchissant le Volga, soumirent les Alains, forcèrent les Goths à chercher asile en Thrace, chassèrent devant eux les Hérules et les Vandales, et s'arrêtèrent pendant un demi-siècle sur la Theiss. Nous avons vu leur invasion dans les Gaules et en Italie, leur défaite à Châlons-sur-Marne en 451, et leur retour dans leur ancienne patrie.

En 395, les Goths étaient établis sur la rive méridionale du Danube, dans la seconde Mésie et dans la Dacie. Les Visigoths quittèrent les premiers leurs demeures. On les trouve en 401 dans l'Epire septentrionale; en 403, près d'Aquilée; en 408, dans la Dalmatie; en 410, à Rome, d'où ils se dirigent vers l'Espagne. A la fin du siècle, ils étaient maîtres de toute la Péninsule, excepté la partie entre le Douro, l'Ezla et le port St-Vincent; et de toute la Gaule, entre l'Océan, la Loire, le Rhône et la Méditerranée. La Gaule leur fut enlevée par les Francs, et l'Espagne par les Arabes, qui les refoulèrent dans les Asturies.

Les Ostrogoths s'étaient soumis aux Huns. Après la défaite de ceux-ci, ils allèrent, vers 455, s'établir dans les

Pannonies. Théodoric, leur chef, les conduisit, vers 469, en Italie, et fonda un royaume qui comprenait l'Italie et même la Sicile, l'Illyrie occidentale, la Dacie et une grande partie de la Septimanie. Bélisaire et Narsès, de 535 à 554, anéantirent leur puissance et presque leur nom.

Les Vandales Astinges, à l'est du Danube, et les Vandales Silinges, à l'ouest, s'unissant aux Alains qui avaient accompagné les Huns dans leurs courses, se dirigèrent non pas vers l'Italie, mais vers la Gaule. Les Bourguignons et les Suèves se joignirent à eux. Tous ensemble franchirent le Rhin, près de Mayence, en 406. Tandis que les Bourguignons s'arrêtaient entre le Rhône et la Saône à l'ouest, les Alpes et le Rhin à l'est, et fondaient, en 411, un royaume qui devait durer cent vingt ans, les Suèves, les Alains et les Vandales traversaient la Gaule et se précipitaient sur l'Espagne, dont ils se disputèrent la conquête. Les Alains furent anéantis dans la lutte. Les Vandales, fixés dans l'Andalousie, y demeurèrent dix ans. Appelés en 429 par le comte Boniface, ils fondèrent en Afrique un puissant empire, auquel Bélisaire mit fin en 534, par la victoire de Tricaméron.

Les Suèves, un instant possesseurs de toute l'Espagne, furent refoulés peu après dans les Asturies par les Visigoths. Leurs dernières villes furent conquises par Léovigilde en 585.

Les Gépides, toujours appuyés à la Vistule et à l'Oder en 395, puis transplantés par Attila sur les rives du Danube, près de Sirmium, s'établirent en 454 dans la Dacie, où ils furent exterminés par les Lombards, en 567.

Les Hérules, poussés par les Huns jusqu'aux rives du Danube, le franchirent au Ve siècle, se mirent au service de l'empire d'Occident, qu'ils renversèrent en 476, furent vaincus par les Lombards en 493, et se retirèrent dans la Scandinavie.

Les rives septentrionales du Danube, à l'est de la Theiss, étaient occupées, en 395, par les Sarmates Iazyges, que soumirent les Gépides; par les Quades, que les Vandales et les Alains entraînèrent avec eux sous le nom de Suèves; et par les Marcomans à l'ouest.

Le long du Rhin, du sud au nord, on trouvait la confédération des Allemands, les Bourguignons, la confédération des Francs, et, sur l'océan Germanique, les Frisons.

Les Allemands, parmi lesquels on distingue les Usipiens au nord du Mein, les Ruscinates sur le Rhin, et les Juthonges aux sources du Danube, firent en Gaule de nombreuses irruptions, mais restèrent fidèles au sol de la patrie.

Les Bourguignons, qui occupaient jadis le pays entre l'Oder et la Vistule, s'étaient avancés jusqu'au Rhin, près de Mayence, d'où ils envahirent la Gaule, comme nous l'avons vu plus haut.

Sous la dénomination commune de Francs, étaient compris les Saliens, entre le Rhin et l'Escaut; les Chamaves et les Angrivariens, successeurs des Bructères, au nord; les Sicambres, les plus belliqueux des Germains; les Ripuaires, autour de Cologne; les Tenctères, au sud de la Lippe; les Attuariens, de la Lippe à Coblentz; et sur les rives du Wéser supérieur, les Cattes, célèbres par leur infanterie. Tous ces peuples se jetèrent sur la Gaule et la conquirent, de 420 à 511, jusqu'à la rive droite de la Loire et de la Saône. Les fils de Clovis mirent fin à la domination des Bourguignons en 534, et les Carlovingiens étendirent leur domination jusqu'à la Méditerranée et au delà même des Pyrénées.

Les Frisons continuèrent d'habiter le même pays. Ils furent soumis par Charlemagne.

La confédération des Suèves et celle des Saxons couvraient tout le reste de la Germanie, des montagnes de la Bohême à la Baltique et du Weser à la Vistule.

Les Suèves occupaient toute la Germanie centrale. Nous n'avons rien à dire des Chérusques, au nord des Cattes, qui étaient bien déchus de leur ancienne gloire, ni des Varnes, qui habitaient le littoral de la Baltique. Il a été question plus haut des Bourguignons et des Vandales : observons seulement qu'une partie des Vandales étaient restés dans leurs anciennes demeures, tandis que les autres se transportaient sur le Danube et sur la Theiss. Les Rugiens, qui étaient à l'est des Varnes, se rapprochèrent du Danube avant le milieu du Ve siècle, s'établirent momentanément autour de Vienne, et s'unirent aux Ostrogoths pour conquérir l'Italie. Enfin les Longobards ou Lombards ne quittèrent l'Elbe que pour occuper les rives du Danube abandonnées par les Rugiens. Ils renversèrent la domination des Gépides en 567, et fondèrent l'année suivante, en Italie, un royaume qui a duré plus de deux siècles.

Les Saxons étaient resserrés, en 395, entre la mer Baltique et l'Elbe. A mesure que les peuples germains envahirent les provinces de l'empire, les Saxons s'étendirent d'abord entre l'Elbe et le Wéser, et plus tard jusqu'au Rhin. Mais, dès le milieu du Ve siècle, ils s'unissaient aux Angles, qui occupaient le Sleswick (à l'entrée de la Chersonèse cimbrique), passaient en Bretagne et y fondaient l'heptarchie saxonne, qui subsista jusqu'au IXe siècle.

En Bretagne, au delà du rempart d'Adrien, étaient les

Pictes et les Scots, qui envahirent la partie méridionale, dès que les Romains l'eurent abandonnée. Ce fut pour résister à leurs incursions que Vortigern appela les Saxons et les Angles.

II. EMPIRE CARLOVINGIEN.

Son étendue et ses limites. — Peuples compris dans cet empire. — Limites, divisions, principales villes des états de l'Europe occidentale au temps de Charlemagne. — Espagne. — Angleterre.

A la mort de Charlemagne (814), l'empire d'Occident était borné au nord par la mer Baltique, l'Eyder et l'océan Germanique; à l'ouest, par l'océan Atlantique; au sud, par les Pyrénées et l'Ebre inférieur, du côté de l'Espagne, et par la Méditerranée; par le Garillan en Italie, et par le littoral de l'Adriatique depuis la Pescara jusqu'à la Narenta; à l'est, par la Bosna dans tout son cours, par la Save jusqu'à son confluent avec le Danube, par le Danube jusqu'à son confluent avec la Theiss, par la Theiss jusque vers le confluent de l'Hermath, par une ligne s'élevant un peu au nord vers les montagnes de la Bohême, par ces montagnes elles-mêmes, et enfin par l'Oder jusqu'à son embouchure. Il faut ajouter les îles Baléares, la Corse et la Sardaigne. De plus, duché de Bénévent, qui comprenait presque toute l'Italie méridionale, était tributaire, et une partie de la Navarre avait consenti à une obéissance précaire. Mais, en Illyrie, il faut retrancher Trau, Zara et Spalatro, qui obéissaient aux Grecs, et Venise, qui était presque indépendante. En Italie, Gaète relevait aussi de l'empire d'Orient.

Dans les limites orientales, sont compris des peuples qui n'étaient que tributaires, savoir les Slaves, les Moraves, les Tchèques, les Sorabes, les Wiltzes et les Obotrites.

Les Slaves habitaient l'Esclavonie entre la Save et la Drave. Ils n'avaient point encore de villes.

Les Moraves s'étendaient du Danube au Gesenker-Gebirge (montagnes abaissées). Les Francs n'avaient soumis que ceux qui habitaient les bords du Danube

Au sud des Moraves, la contrée entre le Danube, le Raab, la Drave et la Theiss, peuplée jadis par les Avares, était devenue un désert que les Francs négligeaient d'occuper.

Les Tchèques ou Bohèmes, gouvernés par leurs ducs, avaient les mêmes limites que de nos jours la Bohême.

Les Sorabes ou Serbes, entre l'Elbe, la Saala et la Bohême, n'étaient plus qu'une faible partie de la nation. Le plus grand nombre s'était établi en Dalmatie, qui prit d'eux le nom de Servie.

Les Wiltzes étaient compris entre l'Oder, la Bohême, l'Elbe, et une ligne tirée de ce fleuve à la Baltique, au moment où il tourne à l'ouest.

Les Obotrites, à l'ouest des Wiltzes, étaient bornés par l'Elbe, l'Eyder et la Baltique. Ils avaient pour capitale Rérik.

Si l'on retranche ces peuples de l'empire carlovingien, il sera borné à l'est par la Save depuis la Bosna, puis par une perpendiculaire qui rejoindrait la Drave, par la Drave elle-même, par le Danube, par les montagnes orientales de la Bohême, par la Saala et par l'Elbe jusqu'à son embouchure dans la Baltique.

Charlemagne établit dans son vaste empire une administration régulière. Les grandes divisions s'appelaient *légations;* elles étaient administrées par les *missi dominici,* n'ayant qu'une autorité temporaire, et passant de l'une à l'autre au gré du monarque. La légation se subdivisait en *comtés,* et le comté en *vicairies.* Il faut y ajouter les *duchés* et les *baronnies,* titres si ordinaires sous les Mérovingiens, et les *marches,* établies sur les frontières pour les protéger et renfermant plusieurs comtés. Nommons encore les *bourgs* (*pagi*) et les résidences royales (*villæ*), qui devinrent avec le temps des villes, et qui se changèrent en comtés, ou qui donnèrent naissance aux *communes*.

Seize peuples, différents d'origine de mœurs et de langage, se trouvaient enfin réunis sous le même empire. C'étaient, en Italie, les Lombards et les Romains; au sud-est de la Germanie, les Slaves, les Avares et les Bavarois; au nord-ouest, les Allemands, les Austrasiens, les Thuringiens, les Saxons et les Frisons; dans les Gaules, les Neustriens, les Bretons et les Bourguignons; au midi, les Aquitains, les Gascons et les Goths.

Les Lombards occupaient presque toute la péninsule italique, du Garillan et de la Pescara jusqu'aux Alpes; villes principales : Pavie, ancienne capitale; Milan, Vérone, Trévise et Mantoue. Ils possédaient encore le Frioul avec la Carinthie, capitale Frioul, villes principales Villach et Aquilée, situé entre l'Adriatique, la Piave, les Alpes Carniques, la Murh et la Kulp dans tout son cours.

Les Romains, enclavés dans la Lombardie, habitaient le patrimoine de saint Pierre, donné au saint-siége par Pepin et par Charlemagne. Ils occupaient le duché de Rome, capitale Rome; la Tuscie, capitale Pérouse, et la Sabine; l'exarchat de Ravenne et la Pentapole, capitale Ravenne.

Les Slaves, sous le nom de Croates, s'étaient établis au septième siècle dans la Croatie et la Dalmatie; villes princi-

pales Tarsatica, Jadera. Leurs limites étaient l'Adriatique, la Narenta, la Bosna et la Save.

Les Avares de la Pannonie étaient les seuls qui fussent soumis à la domination carlovingienne; mais leur pays était presque désert. Jadis ils possédaient encore, entre le Danube, le Raab et l'Ems, la contrée que Charlemagne avait concédée aux Huns chrétiens. Elle avait pris d'eux le nom de Hunnie, villes principales Vienne, Sabaria.

Les Bavarois se trouvaient bornés au sud par la Carinthie; à l'est, par l'Ems, le Danube et les montagnes de Bohême; à l'ouest, par une droite qui descendrait de Bamberg au Lech, et par le Lech. Leurs villes principales étaient Ratisbonne, Augsbourg et Salzbourg.

L'Alémannie, villes principales Constance et Coire, située entre le Lech et le Rhin, touchait au midi les Alpes, et s'étendait au nord jusque vers le confluent du Necker. La partie méridionale s'est appelée la Souabe.

L'Austrasie, berceau de la monarchie française, était comprise entre l'Alémannie et la Bavière au sud; le Wéser à l'est; au nord, une ligne qui irait de l'extrémité occidentale de la Thuringe au confluent de la Lippe; à l'ouest, la Meuse dans tout son cours, et une ligne qui descendrait de sa source jusqu'à Bâle. Cette contrée renfermait la France, l'Austrasie proprement dite, et l'Alsace. La France, entre la Moselle, le Rhin, le Mein et le Rednitz, avait pour villes principales Metz, Trèves, Worms, Mayence. L'Austrasie, au nord de la France, renfermait Aix-la-Chapelle, séjour ordinaire de Charlemagne, Nimègue, Cologne et Francfort-sur-le-Mein. L'Alsace, au sud-est, avait pour capitale Strasbourg.

Les Thuringiens étaient situés entre l'Elbe et la Saala. L'Unstrutt au nord les séparait de la Saxe. Villes principales : Ingolstadt, Lutrahahof.

Au nord de la Thuringe et de l'Austrasie s'étendaient les Saxons, entre l'Elbe et le Rhin. On les divisait en Westphaliens à l'ouest, Austrasiens à l'est, et Angrivariens au centre. Les villes principales étaient Eresbourg, Mersbourg, Buckholz, Paderborn, Brême et Magdebourg.

La Frise, ville principale Deventer, avait pour bornes, au sud l'Austrasie, à l'est le Wéser, à l'ouest le Rhin, et au nord l'océan Germanique.

Entre l'Océan, la Meuse et la Loire, s'étendait la Neustrie, villes principales Paris, Sithiu (Saint Omer), Boulogne, Soissons, Laon, Attigny. Verberie, Chierzy et Tours.

A l'extrémité occidentale habitaient les Bretons, villes principales Angers, Rennes et Nantes.

Entre la Saône, le Rhône, la Durance, les Alpes et une ligne qui irait de l'embouchure du Rhône à Bâle, l'ancien royaume des Bourguignons avait pour villes principales Lyon, jadis métropole des Gaules, Genève, Besançon, Luxeuil, Saint-Maurice et Mantaille.

Les Aquitains occupaient tout le pays entre la Loire au nord et à l'est, les Cévennes au sud-est, tout le cours de la Garonne du sud à l'ouest, et l'Océan à l'ouest. Cette contrée se divisait en quinze comtés, dont les capitales étaient Poitiers, Bourges, Saintes, Angoulême, Limoges, Clermont, Le Puy, Périgueux, Bordeaux, Agen, Cahors, Rhodez, Javols, Albi et Toulouse.

Les Goths peuplaient toutes les côtes de la Méditerranée, au sud de la Durance et des Cévennes jusqu'à l'embouchure de l'Ebre. En allant de l'est à l'ouest, on trouvait la Provence, villes principales Nice, Arles, Marseille et Aix; la Septimanie, villes principales Narbonne, Nîmes et Elne; la marche d'Espagne, villes principales Barcelonne, Urgel et Tortose.

Au sud de la Garonne, les Gascons s'étendaient jusqu'au delà des Pyrénées dans la Navarre. Villes principales : Pampelune, Bigorre et Auch.

L'empire de Charlemagne comprenait ainsi presque toute l'Europe moderne; mais l'Orient appartenait aux Grecs, qui possédaient encore l'extrémité méridionale de l'Italie et une partie de la Sicile. Au midi, l'Espagne obéissait aux califes d'Occident, et au nord, l'Angleterre était sous la domination des Saxons.

La péninsule espagnole avait les mêmes limites que de nos jours; mais nous avons vu que les Francs avaient conquis la partie entre l'Ebre et les Pyrénées et qu'ils avaient pénétré dans la Navarre.

Tout le midi jusqu'au Douro appartenait aux Arabes. Presque toutes les villes reconnaissaient pour calife Abdérame. Cordoue était la capitale; Mérida, Tolède, Séville et Valence, les villes principales. Les émirs de Saragosse et de Huesca s'étaient mis sous la protection de Charlemagne.

Au nord du Douro, tout le pays jusqu'à la mer formait le royaume chrétien des Asturies. La capitale était Oviédo, les villes principales, Léon, Astorga, Saint Jacques de Compostelle.

Les Gascons occupaient les montagnes de l'Alava et de la Navarre. Ils étaient en partie soumis par Charlemagne; mais d'autres conservaient leur indépendance. Ceux-ci avaient pour ville principale Calahorra sur l'Ebre.

En Angleterre, les Saxons avaient conquis toute la partie

orientale du pays jusqu'au cinquième degré de longitude occidentale. Au commencement du neuvième siècle, l'heptarchie était réduite aux trois royaumes de Wessex, entre la Tweed et l'Humber, capitale Yorck; de Mercie, depuis l'Humber jusqu'à l'Arundel, villes principales Londres, Cantorbéry, Oxford, Glocester et Lincoln; et de Wessex au sud-ouest, villes principales Winchester et Chichester.

Sur la frontière orientale, le roi Offa avait élevé un retranchement, derrière lequel s'étaient réfugiés les anciens Bretons, qui occupaient ainsi le pays de Galles et le Cornouailles. Ils formaient les six royaumes de Cornwall dans la presqu'île du sud; de South-Walles, de Powis, de North-Walles dans le pays de Galles; de Cumberland au nord, et d'Anglesey dans l'île du même nom.

L'Ecosse, qui commençait à la Tweed, était divisée entre les Pictes à l'est, capitale Abernethy; ville principale Edimbourg; et les Scots à l'ouest, capitale Alcluith.

L'Irlande ou Hibernie se divisait en cinq royaumes : l'Ulster au nord, capitale Cloghor; le Connaught à l'ouest, capitale Roscommon; le Munster au sud ouest, capitale Cork; le Leinster au sud-est, capitale Eblana (Dublin), et enfin le Meath, capitale Téamor, ville principale Armagh. Le roi de Meath exerçait sur les autres princes une espèce de souveraineté.

III. LA FRANCE FÉODALE.

Principaux états féodaux de la France sous la troisième race. — Leur position et leur importance relative. — Leur réunion successive.

Lorsque Hugues Capet monta sur le trône, il était maître du duché de France, capitale Paris, et du comté d'Orléans, capitale Orléans, ville principale Etampes. Il les réunit aux villes royales de Laon, de Compiègne et d'Abbeville, qui formaient alors tout le domaine de la couronne.

Les principaux fiefs qui relevaient du duché de France, étaient les comtés de Valois, de Dammartin, de Meulan, de Corbeil, de Gatinais, de Dreux, de Vexin, de Chartres, de Blois, de Tours, de Meaux, de Vendôme, de Maine et d'Anjou; la vicomté de Bourges; les baronnies de Montmorenci, de Couci, de Montfort-l'Amauri, et les sireries de Bourbon, de Beaugenci, de Montlhéri et du Puiset.

Le Valois fut réuni au Vermandois par mariage, en 1077.

Le comté de Dammartin, confisqué par saint Louis en 1258, puis rendu à la famille, fut vendu par elle à la maison de Montmorenci. Richelieu le confisqua de nou-

veau en 1632 ; il fut presque aussitôt donné à la maison de Condé, qui l'a possédé jusqu'en 1789.

Le comté de Meulan revint à la couronne par déshérence en 1204.

Le comté de Corbeil fut enlevé en 1112 au seigneur du Puiset, dont Louis le Gros anéantit la puissance.

Le Gâtinais, capitale Château-Landon, fut cédé au roi en 1069, par le descendant de ses comtes, Foulques le Réchin, qui venait d'hériter (1067) du comté d'Anjou.

Le comté de Dreux, que se disputèrent en 999, le duc de Normandie et le comte de Chartres, resta au premier des deux princes.

Le Vexin français, capitale Pontoise, dont le comte posséda momentanément, en 987, Amiens, Dreux et le Valois' revint par déshérence à Philippe Ier, en 1082.

Les comtés de Chartres, de Blois et de Tours, étaient réunis sous le même prince. En 1019, Eudes II hérita des comtés de Troyes et de Meaux, et commença la maison de Champagne; mais en 1044, Thibault IV, son successeur, perdit Tours, que lui enleva le comte d'Anjou.

Le comté de Vendôme entra par mariage dans la maison de Bourbon, en 1374.

Le Maine fut la dot de la comtesse Sibylle, qui épousa Foulques V d'Anjou en 1110.

L'Anjou devint province d'Angleterre en 1151, et fut réuni à la couronne en 1203.

La vicomté de Bourges fut achetée par Philippe Ier en 1100.

La baronnie de Montmorenci ne finit qu'en 1789. Celle de Couci fut achetée, en 1400, par l'aïeul de Louis XII. Celle de Montfort-l'Amauri entra par mariage dans la maison de Bretagne, vers le milieu du XIIIe siècle.

La sirerie de Montlhéri revint à Louis le Gros par déshérence, en 1118; et celle de Beaugenci fut achetée par Philippe le Bel en 1292.

La sirerie de Bourbon fut portée par Béatrix à Robert de Clermont, fils de saint Louis, en 1283, et réunie à la couronne en 1527.

On préciserait difficilement les grands fiefs qui relevaient directement de la couronne en 987. Sous les premiers successeurs de Hugues Capet, ils sont au nombre de six, savoir le duché de Normandie, le comté de Flandre, le comté de Vermandois, le duché de Bourgogne, le duché d'Aquitaine, et le comté de Toulouse.

Le duché de Normandie, capitale Rouen, était situé entre l'Epte, la Manche, le Couesnon et la Bresle. La postérité de Rollon conquit l'Angleterre en 1066. Le mariage de Mathilde avec Geoffroi Plantagenêt, et celui de Henri II, leur fils, avec Eléonore de Guyenne, donnèrent aux Anglais plus de provinces françaises que n'en possédaient les Capétiens. Mais Philippe Auguste leur enleva la Normandie et les pays voisins qu'il réunit, en 1204, à la couronne. Charles V et Charles VII les chassèrent plus tard du midi. En 1468, la Guyenne entra définitivement dans le domaine royal.

Le seul fief important, outre la Bretagne, qui relevât des ducs de Normandie, était le comté du Perche, qui revint à la couronne par déshérence, en 1226. Une branche cadette en avait détaché, l'an 1028, le comté d'Alençon, que Philippe Auguste acheta en 1221.

La famille ducale produisit aussi deux branches qui firent souche à leur tour. Les comtes d'Evreux commencèrent, en 989, par un fils de Richard Ier, et finirent avec Amaury IV de Montfort, qui vendit Evreux, en 1200, à Philippe Auguste. Les comtes d'Eu commencèrent, en 996, par un fils naturel du même Richard. Leur dernier descendant périt en 1350, et le comté fut donné par Jean à la famille de Robert d'Artois.

Le duché de Bretagne, capitale Rennes, qui avait prétendu conserver son indépendance sous les premiers Carlovingiens, était devenu, en partie par le traité de Saint-Clair sur Epte, en partie par les victoires de Guillaume Longue-Épée et de Richard Ier, un fief de la Normandie. Il avait pour limites la Loire au sud, l'Anjou et la Normandie à l'est. Le mariage de Claude de France, fille de Louis XII, avec François Ier, cimenta la réunion de la Bretagne à la couronne, déjà commencée par le mariage de la duchesse Anne avec Charles VIII et avec Louis XII.

En 987, le pays était partagé entre les comtes de Rennes, de Vannes et Nantes, de Cornouailles, de Léon, de Porhoët, de Gouello, et la baronnie de Fougères.

Les comtes de Nantes descendaient des anciens comtes de Poher, qui avaient acquis Nantes et Vannes en 939. Leur héritage passa par succession, en 1051, à Hoël V, comte de Cornouailles, et le fils d'Hoël, Alain Fergent, conquit Rennes en 1084.

Le comté de Léon, capitale Landerneau, fut acheté en partie par les ducs de Bretagne à la fin du XIIIe siècle, et le reste passa dans la maison de Rohan.

Le comté de Porhoët formait l'héritage de cette maison

qui avait pour devise : *Roi ne puis, duc ne daigne, Rohan je suis.*

Le comté de Gouello, capitale Guingamp, entra par mariage, vers 1130, dans la famille de Penthièvre, issue, en 1008, des ducs de Bretagne. Les fiefs de cette branche cadette furent réunis au duché pour félonie en 1455.

La baronnie de Fougères, confisquée par Philippe le Bel en 1307, sur la maison de Lusignan, fut rachetée par le duc de Bretagne, François Ier, en 1428.

Le comté de Flandre s'étendait des bouches de l'Escaut jusqu'à Boulogne à l'ouest, et jusqu'à Cambrai à l'est. La capitale était Bruges; les villes principales, Gand, Courtrai, Tournai, Thérouane, Calais et Arras. Les comtés de Boulogne, de Guines et de Hainaut étaient les seuls fiefs indépendants. Les comtés d'Artois et de St-Pol appartenaient, en 987, aux comtes de Flandres, et ne furent démembrés que dans la suite.

Le comté de Boulogne, capitale Boulogne, était possédé par une branche des comtes de Flandre. L'unique héritière épousa, en 1216, Philippe Hurepel, dont la postérité transmit le fief, en 1251, à la famille des comtes d'Auvergne.

Le comté de Guines, capitale Guines, fondé par un chef danois, fut porté par mariage, à la fin du XIIIe siècle, dans la maison des comtes d'Eu.

Le Hainaut, déjà conquis en partie par les comtes de Flandre, fut entièrement réuni, en 1051, par Baudouin VI, qui épousa l'héritière du comté. Un partage entre les fils de Baudouin VI sépara de nouveau le Hainaut et la Flandre; mais en 1191, Baudouin VIII, comte de Hainaut, devint aussi comte de Flandre, par son mariage avec Marguerite. Une autre Marguerite porta le Hainaut, en 1256, à Jean d'Avesnes, dont l'héritière, Jacqueline de Hainant, céda le comté au duc de Bourgogne, Philippe-le-Bon.

Le comté d'Artois fut détaché de la Flandre en 1180 et donné à Philippe Auguste, comme dot d'Elisabeth de Hainaut, nièce du comte de Flandre. Il devint l'apanage de Robert, un des frères de saint Louis. Philippe le Long le posséda par mariage, et sa seconde fille le fit rentrer dans la maison des comtes de Flandre, d'où il passa enfin à la seconde famille de Bourgogne.

Le comté de St-Pol ne devint héréditaire que dans le XIe siècle et fut confisqué par Louis XI, sur la maison de Luxembourg en 1474; mais Charles VIII le rendit à Marie de Luxembourg, qui le porta dans la maison de Bourbon-Vendôme Le comté subsistait encore en 1789.

Le comté de Vermandois, capitale Saint-Quentin, villes principales Péronne, Ham, Château-Thierry, Amiens, Soissons, Beauvais, Reims, Noyon, Châlons-sur-Marne, Troyes, avait pour limites la Flandre au nord, l'Ile-de-France à l'ouest, la Bourgogne au midi, et la Meuse à l'est. C'était, en 987, l'un des fiefs les plus importants; mais en 1030 la postérité directe d'Herbert s'éteignit, et son héritage fut recueilli par Eudes, comte de Blois, qui commença la maison de Champagne. Il y avait eu déjà plusieurs démembrements sous l'ancienne famille; il y en eut d'autres sous la nouvelle. Les possessions d'Herbert se divisèrent entre les deux provinces de Champagne et de Picardie.

La Picardie comprit les comtés de Soissons, de Vermandois, d'Amiens, de Ponthieu, de Beauvais, de Clermont et de Senlis. Dès l'an 987, les comtés d'Amiens, de Beauvais et de Senlis relevaient directement de la couronne.

Le comté de Soissons passa de la maison de Vermandois à la maison de Normandie en 1058, puis à la maison de Nesle en 1146, puis aux maisons de Hainaut, de Châtillon, de Couci, et fut enfin vendu au duc d'Orléans en 1400.

Le comté de Vermandois entra dans la maison de France, par le mariage d'Adèle avec un frère de Philippe I[er]. Eléonore, unique héritière de cette seconde famille, le vendit à Philippe-Auguste, en 1214.

Le comté d'Amiens fut conquis, en 1117, par Louis le Gros sur le seigneur de Couci.

Le comté de Ponthieu, capitale Abbeville, situé entre la Canche et la Somme, fut possédé par Edouard I[er], du chef de sa femme Eléonore, et conquis sur sa postérité en 1369.

Le comté de Beauvais passa, par mariage, de la maison de Vermandois aux comtes de Blois et de Chartres. Le dernier héritier était à la fois évêque et comte de Beauvais. Les évêques jouirent depuis cette époque (1013) de la double autorité; mais la ville se gouverna en commune dès 1099.

Le comté de Clermont fut successivement acquis par Philippe Auguste et par saint Louis, qui en firent un apanage.

Le comté de Senlis, indépendant en 987, fut réuni en 1077 au comté de Vermandois.

La Champagne, capitale Troyes, villes principales Meaux, Provins, Vitry en Perthois, était située entre la Meuse à l'est, la Bourgogne au sud, l'Yonne et l'Ile-de-France à l'ouest, et la Picardie au nord. Ce comté-pairie fut réuni à la couronne en 1284, par le mariage de Philippe le Bel

avec l'héritière des comtes de Champagne, devenus rois de Navarre.

Les principaux fiefs de la Champagne étaient le comté de Rouci, qui se perpétua jusqu'en 1789 dans les maisons de Saarbruk, de Roye et de La Rochefoucault; le comté de Rhétel, qu'un mariage contracté en 1277 donna en 1290 à la maison de Flandre; le comté de Bar-sur-Seine, vendu à Thibault le Grand vers 1225; le comté de Sens, réuni à la couronne en 1055; le comté de Grandpré, qui passa en 1490 dans la maison de Joyeuse, où il resta jusqu'à la révolution; la seigneurie de Château-Thierry, que la maison de Champagne acquit par un mariage au XIe siècle, et le comté de Brienne, qui subsista jusqu'en 1789. A Reims, à Langres et à Châlons, la puissance temporelle était réunie au pouvoir religieux.

Le duché de Bourgogne, capitale Dijon, villes principales Autun, Avalon, possédé par un frère de Hugues Capet, avait pour limites la Loire à l'ouest, depuis Nevers, et la Saône à l'est, depuis sa source jusqu'à Lyon exclusivement. On y trouvait les comtés de Dijon, de Bourgogne, de Châlon-sur-Saône, de Mâcon, de Nevers, de Tonnerre, de Semur, de Forez et de Beaujolais. Le duché revint, en 1001, au roi Robert, et Henri Ier le donna en apanage à son frère Robert II, dont la postérité le conserva jusqu'en 1361. Une nouvelle famille commença, en 1364, avec Philippe le Hardi. A la mort de Charles le Téméraire, en 1477, le duché fut définitivement réuni à la couronne.

Le comté de Dijon, possédé par une branche de la maison de Châlon, fit retour au duché en 1082.

Le comté de Bourgogne ou Franche-Comté, capitale Besançon, appartenait, en 987, à Otte-Guillaume, qui s'empara du comté de Mâcon en 995, mais qui disputa en vain le duché au roi de France. Ses descendants se partagèrent, en 1085, son héritage. Le comté de Mâcon fut vendu à saint Louis, en 1239, par l'héritière de la branche cadette. Le comté de Bourgogne échut par mariage, en 1315, à Philippe le Long. La première fille de ce prince épousa Eudes III de Bourgogne, dont elle n'eut pas d'enfants. La seconde porta alors le comté au comte de Flandre, en 1361.

Le comté de Châlon-sur-Saône, capitale Châlon, ville principale Beaune, fut vendu, en 1237, au duc de Bourgogne, qui donna en échange la sirerie de Salins. Cette ville avait été bâtie en 920 par un comte de Mâcon, et vendue, en 1224, à la Bourgogne. Le fils de celui à qui elle

fut cédée épousa l'héritière de la Franche-Comté, et réunit, en 1267, Salins à cette province.

Les comtés de Nevers et d'Auxerre, réunis en 987, étaient possédés par une branche de la maison de Bourgogne, qui eut encore Tonnerre en 1065 par héritage et donation. Les trois filles de Mahaut II se partagèrent les trois villes en 1266. Yolande épousa, en 1277, le comte de Flandre, à qui elle porta en dot le comté de Nevers. Alix, comtesse d'Auxerre, transmit (1268) ses domaines aux enfants qu'elle eut de Jean de Châlon. Marguerite, comtesse de Tonnerre, n'eut point de postérité et légua Tonnerre au fils d'Alix. Un descendant vendit Auxerre, en 1370, à Charles V, et ne conserva que Tonnerre, qui eut des comtes de la même famille jusqu'à la révolution.

Le comté de Semur retourna par déshérence, vers 1262, au duché de Bourgogne.

Les barons de Beaujolais acquirent Dombes et Montpensier, et finirent avec Edouard II, qui légua ses états à Louis II de Bourbon, en 1400.

Dix-huit ans auparavant, le même Louis de Bourbon avait hérité du Forez, par son mariage avec Anne d'Auvergne.

Lyon appartenait au royaume de Bourgogne et était gouvernée par son archevêque. Cette ville fut réunie à la couronne par Philippe le Bel, en 1312. Les comtes de Forez avaient été aussi comtes de Lyon.

Le duché d'Aquitaine et de Guyenne était borné au nord par la Loire et le Cher, à l'est par l'Allier, et au midi par la Garonne. En 987, la capitale était Poitiers : car Bordeaux n'appartint qu'en 1038 aux ducs d'Aquitaine, qui achetèrent en même temps Agen. Le duché comprenait les comtés de Poitou, de Saintonge, de la Marche, de Périgueux, d'Angoulême, d'Auvergne, de Limoges, et les vicomtés de Thouars et de Turenne. Les ducs d'Aquitaine possédaient directement le comté de Poitou, capitale Poitiers; le comté de Saintonge et d'Aunis, capitales Saintes et la Rochelle; et une partie du comté de Limoges. Ce sont les pays qu'Eléonore apporta en dot (1152) aux Plantagenêts. Le Poitou fut conquis par Philippe Auguste. Le reste de l'Aquitaine fut enlevé aux Anglais en 1453.

La Marche se divisait en haute Marche, capitale le Dorat, et en basse Marche, capitale Guéret, ville principale Bellac. Depuis 980, le comte de la haute Marche possédait aussi le Périgord, capitale Périgueux, qu'il avait hérité de son frère. Les deux derniers comtes furent poursuivis pour

crimes par Charles V et par Charles VI, et leurs domaines furent confisqués en 1399. Le Périgord fut donné à la maison d'Orléans, qui le vendit, en 1437, à Jean de Bretagne, et Françoise d'Avaugour, nièce de ce prince, le porta en 1470 à la maison d'Albret.

Un descendant des comtes de la basse Marche réunit par mariage, en 1217, le comté d'Angoulême. La maison de Lusignan hérita des deux comtés par les femmes et devint encore maîtresse de Fougères vers 1260. Gui de Lusignan s'étant rendu coupable de félonie, Philippe le Bel confisqua tous ses biens en 1308.

L'Auvergne se divisa, en 1155, en comté d'Auvergne, capitale Clermont, et en Dauphiné d'Auvergne, capitale Issoire. Le comté, devenu fief immédiat vers 1195, passa dans les maisons de Bourgogne, de La Tour-d'Auvergne et de Médicis. Catherine de Médicis l'apporta en dot à Henri II. Marguerite de Valois, leur fille, en fit don à Louis XIII, qui l'unit à la couronne en 1615.

Le Dauphiné d'Auvergne entra par mariage, en 1428, dans la famille des Bourbon-Montpensier. Louise de Savoie l'enleva au connétable, et François Ier le réunit à la couronne en 1531.

La vicomté de Limoges fut possédée par une branche de la maison ducale de Bretagne en 1277, et par la maison d'Albret en 1470, Alain d'Albret ayant épousé Françoise d'Avaugour, héritière unique.

La vicomté de Thouars s'agrandit du comté de Dreux, par mariage, vers 1345, et fut vendue à Charles V en 1377.

La vicomté de Turenne appartint successivement à plusieurs maisons, et enfin à celle de La Tour. Henri de Turenne devint duc de Bouillon et prince de Sédan en 1591, par son mariage avec Charlotte de La Marck. Un de ses descendants vendit Turenne à Louis XV en 1738.

De l'Aquitaine relevait la Gascogne, bornée au nord par la Garonne, au midi par les Pyrénées, à l'est par la Garonne et le comté de Toulouse. C'était un duché indépendant sous Hugues Capet, et que les descendants d'Hunauld et de Loup vendirent, en 1052, au comte de Poitiers. Les fiefs qui en dépendaient, étaient les comtés de Comminges, de Bigorre, de Fesenzac, d'Armagnac, d'Astarac, et les vicomtés de Béarn et de Lectoure. En 987, les comtés de Fesenzac, d'Armagnac, d'Astarac, de Béarn et de Bigorre étaient indépendants sous des branches de la famille ducale. Le comté de Pardiac et la sirerie d'Albret furent aussi des démembre-

ments du duché, mais postérieurs à l'avénement de Hugues Capet.

Le comté de Comminges, capitale Saint-Bertrand de Comminges, fut légué à Charles VII, en 1443, par Marguerite, unique héritière des deux pays. Mais Louis XI le donna à une branche bâtarde de la famille d'Armagnac, qui le posséda jusqu'en 1498.

Le comté de Bigorre, capitale Tarbes, que plusieurs héritiers se disputaient en 1292, fut mis en séquestre aux mains de Philippe le Bel, et adjugé par lui à la famille de Béarn, dont les droits lui parurent légitimes. Cette famille n'en eut la paisible jouissance que l'an 1425.

Le comté de Fésenzac, capitale Auch, et la vicomté de Lectoure ou de Lomagne, capitale Lectoure, entrèrent dans la maison d'Armagnac, le premier par déshérence en 1140, et l'autre par mariage, en 1311.

Le comté d'Armagnac, capitale Nogaro, et plus tard Auch, fut conquis en 1473 par Louis XI, qui accusait avec raison Jean V de félonie. Charles VIII le rendit au neveu de Jean V; puis il passa par les femmes au duc d'Alençon, beau-frère de François Ier. Le duc d'Alençon étant mort sans postérité, sa veuve épousa en secondes noces Henri d'Albret, auquel elle transmit le comté.

Le comté d'Astarac, capitale Mirande, bâtie en 1289, échut en 1511 à Marthe, qui épousa Gaston de Foix-Candale. Il passa successivement dans les maisons d'Epernon et de Rohan-Nogaret.

Le Béarn, capitale Morlas, et plus tard Pau, entra par mariage, en 1290, dans la maison de Foix.

Le comté de Pardiac, capitale Montlezun, démembrement de l'Astarac, fut réuni au comté d'Armagnac en 1402, et à la couronne en 1477 après la mort du duc de Nemours.

La sirerie d'Albret, capitale Nérac, appartenait dès l'an 758 à une branche des comtes de Bigorre. Jean d'Albret épousa, en 1500, Catherine de Foix, reine de Navarre. Son fils Henri Ier, beau-frère de François Ier, reçut de ce prince les domaines de la maison d'Armagnac. Jeanne, qui lui succéda en 1555, avait épousé Antoine de Bourbon, duc de Vendôme. Henri IV, issu de ce mariage, devint roi de Navarre en 1572. Il réunit tous ces domaines à la couronne, lorsqu'il eut succédé à Henri III en 1589.

Le comté de Toulouse, capitale Toulouse, était compris entre l'Ariége, la Haute-Garonne, le Lot, le Gard et la Méditerranée. Il fut réuni à la couronne en 1271, à la mort d'Alphonse de Poitiers, qui avait épousé Jeanne de Tou-

lrase. Les principaux fiefs qui en relevaient étaient les comtés d'Albi, de Querci, de Rouergue, de Carcassonne, de Rasez, de Conserans, de Foix, de Maguelone ou de Melgueil; les vicomtés de Narbonne, de Lodève, de Gévaudan, de Nîmes, et la baronnie de Montpellier.

Les comtés d'Albi, capitale Albi, et de Querci, capitale Cahors, appartenaient en 987 aux comtes de Toulouse.

Le comté de Rouergue, capitale Rodez, possédé dès 918 par une branche cadette, fut réuni au comté de Toulouse en 1088; mais Rodez fut presque aussitôt vendue (1096) aux comtes de Lodève.

Le comté de Carcassonne, capitale Carcassonne, villes principales Agde et Béziers, le comté de Rasez, capitale Limoux, le comté de Conserans, capitale Conserans, et le comté de Foix, capitale Foix, reconnaissaient, en 987, la même autorité. La branche principale de la famille périt dans la guerre des albigeois. Le dernier rejeton mourut dans l'expédition d'Egypte, et fit saint Louis son héritier.

Une autre branche s'était détachée en 1012, et avait fait souche d'une part au comté de Bigorre, de l'autre au comté de Foix. La maison de Foix acquit le Béarn par mariage, en 1290, et la Navarre par succession, en 1479.

Un mariage rendit les comtes de Toulouse, en 1172, maîtres du comté de Maguelone ou de Melgueil, capitale Melgueil.

La vicomté de Gévaudan, capitale Mende, retourna aux comtes de Toulouse, et Raymond VII la céda à Louis IX par le traité de Meaux en 1229, ainsi que le comté de Melgueil.

La vicomté de Narbonne, fief de l'évêché de ce nom en 987, fut vendue aux comtes de Foix en 1447.

La vicomté de Lodève, villes principales Lodève et Carlat, passa par mariage dans la maison d'Armagnac en 1302.

La vicomté de Nîmes appartenait moitié au seigneur, moitié à l'évêque. Vers la fin du XIe siècle, elle passa à la maison des comtes de Carcassonne.

La baronnie de Montpellier passa en 1204 dans la maison d'Aragon. Un prince de cette famille la vendit en 1349 à Philippe de Valois.

Pour terminer la France féodale du Xe siècle, nommons le comté de Barcelone, borné au sud par le Lobregat, dont relevaient les comtés de Roussillon, de Cerdagne, d'Urgel, de Besalu et de Girone. Quelques-unes de ces provinces furent momentanément possédées par des princes français; mais elles retournèrent ensuite à l'Espagne. Le lien vassalitique, de plus en plus faible, se dénoua, pour ainsi dire

de lui-même en 1258, avec le consentement de Louis IX. Mais le Roussillon et la Cerdagne furent conquis par Louis XIII, et cédés à la France par le traité des Pyrénées.

Au delà du Rhône s'étendaient la Provence et le Dauphiné, qui faisaient partie du royaume d'Arles et qui relevaient de l'empire germanique.

La Provence, capitale Aix, avait pour fiefs principaux les comtés de Provence et de Forcalquier, le marquisat de Provence, le comtat Venaissin, la vicomté de Marseille et la principauté d'Orange.

Le comté de Provence devint la dot de Béatrix, qui épousa, en 1246, Charles d'Anjou.

Le comté de Forcalquier avait été réuni, en 1209, au comté de Provence par un mariage.

Le marquisat de Provence, dont Avignon fut d'abord la capitale, devint, par testament, la propriété de Raymond IV de Saint-Gilles, comte de Toulouse.

Le comtat Venaissin, abandonné au saint-siége lors de la guerre des albigeois, ne fut réuni à la France qu'en 1791.

La vicomté de Marseille fut vendue par parties aux consuls au commencement du XIIIe siècle.

La principauté d'Orange passa successivement dans les maisons de Baux, de Châlon et de Nassau. A la mort de Guillaume III, Louis XIV la réunit à la couronne (1702), faute d'hoirs mâles.

Les principaux fiefs du Dauphiné, capitale Grenoble, étaient les comtés de Vienne, d'Albon, de Valentinois et de Diois.

Le comté de Vienne fut vendu en 1266 par l'héritière de la famille, aux archevêques de Vienne.

Le comté d'Albon ne commence qu'au milieu du XIe siècle. Guignes VII prit le titre de dauphin de Viennois en 1237. Humbert II le vendit au roi de France en 1343.

Le comté de Valentinois fut cédé par le dernier descendant de la famille au roi Charles VII, qui s'en mit en possession l'an 1423.

Le comté de Diois tomba par déshérence aux comtes de Toulouse dès l'an 1116, et ceux-ci en firent don aux comtes de Valentinois en 1189.

L'Alsace et la Lorraine appartenaient à l'empire. La première fut acquise à la couronne par le traité de Westphalie en 1648, et la seconde en 1766, à la mort de Stanislas, ancien roi de Pologne.

SUJETS DE RÉDACTION

SUR L'HISTOIRE DU MOYEN AGE.

1. Etendue de l'histoire du moyen âge. — Ses grandes divisions. — Importance relative des principaux états.

2. Tableau géographique du monde barbare à la mort de Théodose.

3. Invasion des Huns, des Goths et autres barbares de l'Orient, jusqu'à la prise de Rome par Alaric.

4. Invasion des Gaules par les Bourguignons, les Francs et autres peuples de la Germanie, jusqu'à Clovis.

5. Invasion des Vandales, leur établissement en Afrique, leur histoire jusqu'à l'empereur Justinien.

6. Etablissements des Suèves, des Vandales et des Visigoths en Espagne, jusqu'à l'invasion des Maures.

7. Royaume des Bourguignons dans les Gaules.— Domination des Visigoths dans les provinces méridionales.

8. Etablissement des Saxons, des Angles, etc., dans la Grande-Bretagne. — Leur histoire jusqu'à la bataille de Hastings.

9. Règne d'Honorius.

10. Histoire de l'Occident, depuis la mort d'Honorius jusqu'à la prise de Rome par Odoacre.

11. Invasion des Huns sous Attila.

12. De l'empire d'Orient, depuis la mort de Théodose jusqu'à l'avénement de Justinien.

13. De l'Italie, depuis la prise de Rome par Odoacre jusqu'à Justinien. — Règne de Théodoric le Grand.

14. Règne de Justinien Ier.

15. Invasion et domination des Lombards en Italie jusqu'à Charlemagne.

16. De l'Orient, depuis Justinien jusqu'à la mort d'Héraclius.

17. Vie et conquêtes de Mahomet.— Le Coran.

18. Conquêtes de la Syrie, de l'Egypte et de la Perse par les Arabes.

19. Invasions des Arabes en Afrique, en Espagne et en France.

20. Histoire intérieure et révolutions du califat, depuis Mahomet jusqu'à la chute des Ommiades.

21. Coup d'œil sur l'état de l'Eglise, depuis Théodose jusqu'aux guerres de Pepin en Italie. — Domaine temporel des papes.

22. Tableau de l'établissement du christianisme dans les différents royaumes de l'Europe.

23. Coup d'œil sur l'histoire de France, depuis Clovis jusqu'à Charlemagne.

24. Depuis l'avénement de Charlemagne jusqu'au rétablissement de l'Empire.

25. Fin du règne de Charlemagne, depuis son couronnement à Rome jusqu'à sa mort. — Etablissements intérieurs.

26. Limites et divisions de l'empire carlovingien.

27. Des lettres et des arts, depuis Théodose jusqu'à la mort de Charlemagne.

28. Organisation des barbares après la conquête. — Leur législation. — Résultats de l'invasion.

29. Règne de Louis le Débonnaire.

30. De l'empire d'Occident, depuis Louis le Débonnaire jusqu'à la déposition de Charles le Gros.

31. Histoire succincte des invasions des Normands dans les différentes contrées de l'Europe, jusqu'à la déposition de Charles le Gros.

32. De l'Italie, depuis le démembrement de l'empire d'Occident jusqu'à Othon le Grand. — Histoire des deux royaumes de Bourgogne.

33. De l'Allemagne sous Arnoul et sous les princes de la maison de Saxe.

34. De l'Allemagne et de l'Italie, sous les deux premiers princes de la maison de Franconie.

35. Règne de Henri IV, et pontificat de Grégoire VII.

36. Règne de Henri V et de Lothaire en Allemagne. — Leurs expéditions en Italie.

37. Conquête de l'Italie méridionale par les Normands, jusqu'à la mort de Robert Guiscard.

38. Etats normands, depuis Robert Guiscard jusqu'à leur réunion à l'empire d'Allemagne.

39. De Venise, de Gênes, de la Savoie et autres états d'Italie, depuis leur établissement jusqu'aux croisades.

40. Conquête de l'Angleterre par les Normands. — Leur histoire jusqu'à l'avénement des Plantagenêts.

41. De l'empire d'Orient, depuis Héraclius jusqu'à l'avénement d'Alexis Comnène.

42. Invasion des Bulgares, des Avares, des Slaves, dans

l'empire d'Orient, et leurs divers établissements en Europe.

43. Des états mahométans, excepté en Espagne, depuis la chute des Ommiades jusqu'aux croisades.

44. Histoire de la première croisade. — Royaume de Jérusalem.

45. Deuxième et troisième croisades.

46. De l'empire grec, depuis Alexis Comnène jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins.

47. Quatrième croisade. — Empire des Latins à Constantinople.

48. Histoire des quatre dernières croisades. — Résultats de ces expéditions.

49. Coup d'œil sur les révolutions des états mahométans pendant les croisades.

50. Histoire des templiers, des chevaliers de Saint-Jean, des chevaliers teutoniques et des porte-glaives, pendant la période du moyen âge.

51. De l'empire et de l'Italie, depuis l'avénement de la maison de Souabe jusqu'à la mort de Frédéric Barberousse.

52. De l'empire et de l'Italie, depuis Frédéric Barberousse jusqu'à l'extinction de la maison de Souabe. — Interrègne.

53. Origine et tableau de la lutte entre les guelfes et les gibelins, tant en Allemagne qu'en Italie.

54. Résumé succinct de l'histoire de France, depuis Charles le Gros jusqu'à Philippe de Valois.

55. Tableau des principaux états féodaux de la France à l'avénement de Hugues Capet.

56. Règne de Henri II en Angleterre.

57. De l'Angleterre, depuis Henri II jusqu'à la mort de Henri III.

58. De la Pologne et de la Lithuanie au moyen âge.

59. De la Russie, depuis Rurik jusqu'à la mort de Wasili III.

60. Coup d'œil sur les royaumes scandinaves depuis l'introduction du christianisme jusqu'à Marguerite. — Union de Calmar et ses suites.

61. Histoire du califat de Cordoue. — Indiquer la chute des différents états qui s'en sont formés. — Des almoravides et des almohades.

62. De l'Espagne chrétienne, depuis la conquête des Maures jusqu'à la mort de Sanche le Grand, roi de Navarre.

63. De l'Espagne chrétienne, excepté le Portugal, depuis Sanche le Grand jusqu'à la mort d'Alphonse VIII.

64. De la Castille, depuis Alphonse VIII jusqu'à la prise de Constantinople.

65. De l'Aragon, depuis sa réunion au comté de Barcelone jusqu'à la prise de Constantinople.

66. Du Portugal, depuis la maison de Bourgogne jusqu'à la prise de Constantinople.

67. Résumé de l'histoire de Navarre, depuis Aznar jusqu'à la prise de Constantinople.

68. Histoire du royaume de Naples, depuis la conquête des Deux-Siciles par la maison d'Anjou jusqu'à l'avénement de Jeanne Ire.

69. De Naples, depuis Jeanne Ire jusqu'à la mort d'Alphonse, roi d'Aragon.

70. Du Milanais, depuis les croisades jusqu'à la prise de Constantinople. — Les Visconti et les Sforce.

71. De la Toscane et des petits états d'Italie, depuis les croisades jusqu'à la prise de Constantinople.

72. De Venise, de Gênes, de Pise, depuis les croisades jusqu'à la prise de Constantinople.

73. De l'empire, depuis Rodolphe de Habsbourg jusqu'à l'avénement de Charles IV.

74. De l'empire, depuis l'avénement de Charles IV jusqu'au couronnement de Frédéric III à Rome.

75. Histoire intérieure de la Bohême, depuis Prémislas jusqu'à l'avénement de Frédéric III. — Guerres des hussites.

76. Histoire intérieure de la Hongrie, depuis Arpad jusqu'à la prise de Constantinople.

77. Tableau des principales maisons de l'Allemagne jusqu'à la fin du grand interrègne. — Changements dans la constitution de l'empire.

78. Lutte de la Suisse contre la maison d'Autriche. — Accession des différents cantons à la confédération de Brunnen.

79. De l'Angleterre sous Edouard Ier.

80. Règne d'Edouard II et d'Edouard III.

81. Coup d'œil sur l'histoire intérieure de l'Ecosse, depuis les temps anciens jusqu'en 1453.

82. De l'Angleterre, depuis Edouard III jusqu'à l'expulsion des Anglais de la France en 1453.

83. Résumé succinct et chronologique de l'histoire de France, depuis Philippe de Valois jusqu'à Charles VII.

84. Tableau des révolutions de l'Afrique et de l'Egypte,

depuis la chute des Ommiades jusqu'à la prise de Constantinople.

85. Résumé de l'agrandissement successif des Turcs, depuis leur origine jusqu'à l'avénement de Mahomet II.

86. Guerres des Turcs en Allemagne, notamment contre la Hongrie.

87. Des Mongols, et notamment de leurs invasions sous Gengis-khan et sous Tamerlan.

88. Règne des Paléologue à Constantinople. — Fin de l'empire d'Orient.

89. Des papes, comme princes temporels, depuis Charlemagne jusqu'à la fin du grand schisme.

90. Pontificats de Boniface VIII et de Clément V.

91. De l'église, depuis Charlemagne jusqu'à la prise de Constantinople. — Schisme d'Orient. — Schisme d'Occident. — Hérésies sous le rapport religieux.

92. Des sciences et des arts jusqu'à la fin du treizième siècle.

93. Des sciences et des arts, depuis la fin du treizième siècle jusqu'à la prise de Constantinople.

94. Coup d'œil sur la féodalité; son origine et ses révolutions en Europe jusqu'en 1453.

95. Présenter la série chronologique de l'établissement des différents royaumes, républiques et villes libres en Europe, pendant le moyen âge.

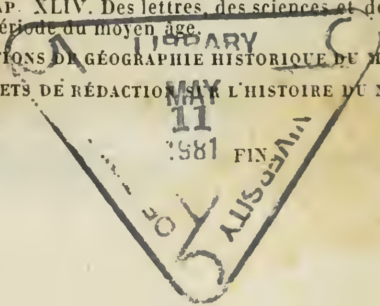
96. Des communes et des parlements dans les principaux états de l'Europe.

97. Réunion des principaux fiefs de France à la couronne.

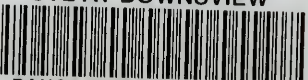


TABLE

DES CHAPITRES.



FIN.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 08 02 04 008 5